This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LENOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

LECONTE

Lucente

NKV

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

Paris. — Imprimerie Bourdilliat, 15, rue Breda

JULES LECOMTE

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

TOME PREMIER

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

La traduction et la reproduction sont réservées

1858

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

I

DÉSERTION MYSTÉRIEUSE.

C'était par une nuit obscure du printemps de 1803, dernière année du Consulat. Le port de Boulogne offrait un coup d'œil étrange, presque fantastique. Minuit venait de sonner; la mer était basse; des centaines de soldats et de marins travaillaient à convertir en un bassin propre à recevoir les bâtiments de la flottille le côté ouest du port, qui n'avait présenté jusque-là que des terrains fangeux, recouverts par les eaux à chaque retour de la marée. A voir, du haut de la falaise que dominent les restes de la *Tour d'Ordre* ou de Caligula, cette fourmilière d'hommes bizarrement éclairés par les torches rouges de la nuit profonde, il eût semblé que quelque puissance surnaturelle, quelque collaboration infernale vînt aider au héros qui préparait là l'asservissement de l'Angleterre. Les uns transportaient d'énormes madriers, ou poussaient des brouettes pleines de pierres; les autres faisaient glisser des blocs sur des rouleaux grinçants; d'autres excitaient les chevaux à traîner leur fardeau sur des pentes ardues; des bataillons entiers armés de pelles creusaient le terrain. raf-

fermissaient les talus, macadamisaient les sentiers. Des fourneaux plantés sur des tiges de fer, et dans lesquels brûlait du bois goudronné, contribuaient, avec des torches de résine, à distribuer sur les innombrables groupes en labeur les accidents de lumière et d'ombre les plus bizarres, les plus heurtés. Les bruits multiples, singuliers, inanalysables, qui s'élevaient de ces fouilles, où la marée faisait momentanément place aux travailleurs, étaient un composé confus du choc des béliers sur la tête ferrée des pilotis, des marteaux cadencés des forgerons sur l'enclume sonore et des mille grincements des instruments de travail. Les cris, les ordres croisés, les chants, les rires, mille harmonies sauvages enfin, auxquelles servaient de base le grave mugissement de la mer sur les rochers d'une plage qu'on ne voyait pas, tout, dans ce puissant labeur nocturne, contribuait à frapper, soit par les yeux, soit par les oreilles, l'imagination abusée du spectateur. La pensée du grand homme qui ordonnait ces gigantesques travaux était même comme un prestige de plus qui exaltait l'œil contemplant ce désordre apparent, si plein d'ordre pourtant! Et quelle pensée que celle-là, qui communiquait si électriquement à tous cette ardeur fougueuse par laquelle tant d'œuvres incroyables, titanesques, se trouvèrent réalisées! Les travaux accomplis alors en quelques mois à Boulogne et sur les côtes furent tels, que le philosophe qui médite aujourd'hui sur ces époques de gloire et d'illustres revers, se demande ce qu'avait donc en lui de surnaturel cet homme, qui, à l'audace de rêver de telles choses, joignit l'inconcevable puissance de les faire exécuter comme par magie!

Et tandis que les ingénieurs, les officiers de toutes sortes dirigeaient dans l'entr'acte de la marée ces travaux dont s'alarmait l'Anglais, on voyait circuler, dans l'ombre des côtes et des falaises, de petites lumières rouges balancées à la main des caporaux de l'infanterie

de marine et des équipages des camps. C'étaient les rondes de nuit, qui allaient voir, de point en point, comment chaque poste faisait la garde devant l'ennemi, dont les vaisseaux et les bâtiments légers louvoyaient et rôdaient sans cesse sur la rade de Boulogne, dans le but d'empêcher nos communications avec les autres ports du littoral.

La veille, une frégate anglaise avait jeté quelques obus sur la côte, sans toutefois causer d'accident. Une barque audacieuse s'était aussi détachée des louvoyeurs, et était venue couper toutes les cordes qui servaient à chasser les pilotis d'un fort en construction sur la plage. L'épaisseur de la nuit était si profonde, qu'il y avait lieu de prévoir quelque nouveau coup de main de l'ennemi; aussi l'amiral Bruix, qui commandait la flottille, avait-il, le soir, donné les ordres les plus sévères relativement à la surveillance des côtes. Il avait, de plus, été convenu entre les autorités supérieures, qu'à une heure de la nuit, un coup de canon serait tiré aux pièces de 24 du fort de l'*Heurt* qui venait d'être terminé, afin de répandre dans les camps une fausse alarme qui permît de juger si tout le monde, marins, soldats et officiers, était à son poste et faisait son devoir.

Vers minuit et demi, donc, une ronde d'officier supérieur partit d'un corps de garde du port, pour aller inspecter les postes de la falaise jusqu'au fort de Terlincthum. Cette ronde, formée de douze hommes commandés par un sergent, enveloppait un capitaine de frégate qui marchait l'épée nue à la main, et un aspirant qui tenait un porte-voix et une longue-vue de nuit.

La ronde approchait d'un poste avancé de la falaise qui, par sa position, dominait une assez grande étendue de rade, lorsque le coup de canon d'alarme retentit au fort de l'Heurt, ainsi qu'il avait été réglé la veille par ordre de l'amiral. Mais ce qui n'était point une fausse

alerte, ce fut un second coup, parti d'une pièce de 18 au fort Chatillon, voisin du point appelé Musoir. et qui alarma d'autant plus l'autorité, que l'endroit sur lequel il signalait la présence du danger était plus rapproché du lieu où des milliers d'hommes étaient en ce moment rassemblés dans leur actif travail nocturne. En effet, quel ravage n'eût point causé une bombe éclatant au milieu des travaux ! Et ne suffisait-il pas, pour faire redouter pareil désastre, que les Anglais aperçussent les feux des travailleurs, que cachait par bonheur à la rade la petite montagne du Chatillon, celle-là même d'où venait de retentir le véritable canon d'alarme ?

Le capitaine de frégate qui commandait la ronde supérieure dont nous avons signalé la marche, comprit sur-le-champ tout le danger qui pouvait résulter de l'incident ; aussi fit-il doubler le pas vers le poste qu'il allait inspecter :

— Qui vive ! cria la sentinelle avancée du poste.

— *Lauriers et grenades !* répondit le sergent qui avait le mot d'ordre général.

— Qui passe ? reprit la sentinelle.

— Ronde supérieure !

— Passez !

Cette première sentinelle franchie, la ronde avança vers le poste devant lequel se tenaient déjà les marins, l'arme en joue dans l'ombre, ayant le fanal du sergent pour point de mire.

Un contre-maître s'avança seul. La ronde s'arrêta : il s'en détacha l'aspirant qui accompagnait l'officier, et qui échangea le second mot d'ordre avec le contre-maître. Après quoi celui-ci cria : Laissez aller ! — alors cinq ou six lanternes sortirent du poste, et l'officier de marine s'avança pour inspecter le peloton sous les armes.

— Où est l'enseigne ? demanda d'une voix brève le

capitaine de frégate, en voyant qu'il n'y avait qu'un contre-maître en tête du peloton.

Personne ne répondit.

— L'enseigne! l'enseigne! l'enseigne! répéta lentement, par trois fois, et de façon à être entendu à cent pas à la ronde, l'officier supérieur.

Nulle réponse.

— Ça devient grave! murmurèrent soldats et marins, tout impressionnés par le double canon d'alarme.

— Reposez armes! croisez les rangs! reprit le commandant. Contre-maître à l'ordre!

Le marin suivit l'officier supérieur et l'aspirant dans l'intérieur du poste.

— Où est l'enseigne? demanda le capitaine de frégate.

— Mon commandant!... balbutia le marin avec angoisse.

— Allons, réponds sur-le-champ, ou je t'envoie pour huit jours au fort! reprit le chef d'un ton sévère.

— Il est... il est... parti... mais...

— Il a déserté?

— Oh! non! mon commandant... Il n'y a pas une heure qu'il est absent... et il m'avait dit qu'il reviendrait avant une heure... Ah! le pauvre monsieur Marius! Est-ce que c'est grave, mon commandant?

— Hum! fit l'aspirant, tu n'as donc pas entendu le canon?

— Voyons le livre des rapports! reprit l'officier supérieur.

Le marin présenta le registre du poste.

— La première ronde est passée à dix heures... se dit le chef, il y était, car je ne vois rien à la colonne des observations... Le malheureux! quelle faute! abandonner ainsi son poste devant l'ennemi!

Un second coup de canon partit du fort Chatillon...

— Allons! le sort en est jeté... ce pauvre jeune

homme est perdu... Monsieur! reprit le capitaine de frégate en s'adressant à l'aspirant, asseyez-vous là, et écrivez mon rapport sur le livre du poste!

Cinq ou six faces inquiètes rôdaient auprès de la porte, pour tâcher de saisir ce qui se passait de grave dans la casemate. Le contre-maître se tenait là immobile, pâle, l'œil humide.

— *Ronde d'officier supérieur*, dicta le chef, *une heure et trois quarts après minuit, temps sombre, brise faible du N.-N.-O. Les forts de l'Heurt et du Musoir viennent de donner le signal de quelque coup de main tenté par la division anglaise sur la côte en amont du port... L'enseigne Marius de la Morinie absent de son poste.*.

Ces lignes dictées, le capitaine de frégate les lut... sortit un moment hors de la casemate, comme pour fouiller l'ombre, dans l'espoir d'y voir apparaître l'imprudent officier... mais le fort tira un troisième coup de canon... alors le chef rentra, prit la plume avec émotion, et signa le fatal rapport...

— Monsieur! dit-il ensuite à l'aspirant, vous resterez ici jusqu'au retour de ce malheureux; dès qu'il paraîtra, vous lui demanderez son épée, et, au petit jour, vous le ferez escorter par six fusilliers au château de la haute ville, puis vous m'apporterez le mandat de dépôt à l'amirauté... Je vous confie, je le sais, des fonctions pénibles... mais nous sommes devant l'ennemi, le devoir parle haut, vous obéirez!

Ayant dit, l'officier supérieur rassembla ses hommes qui chuchotaient sur ce grave accident, et reprit dans l'ombre de la falaise le cours de sa ronde. . . . . .

. . . . . .

Il y avait à peine un quart d'heure que la scène que nous venons de raconter avait eu lieu, lorsque le contre-maître, qui s'était furtivement éloigné du poste, aborda brusquement dans l'ombre une personne qu'il rencontra à cent pas des vigies :

— Alerte, lieutenant! dit le marin. La ronde est passée, le commandant a fait son rapport... Si vous avancez, vous êtes perdu!

— *Elle* est sauvée! répondit Marius; qu'importe pour moi?

— Comment, qu'importe? exclama le contre-maître, en barrant le passage au jeune enseigne; vous ne pensez donc pas, lieutenant, qu'on a tiré le canon d'alarme... que nous sommes devant l'ennemi... que votre absence est comme qui dirait une désertion! Il n'en sera ni plus ni moins maintenant, monsieur Marius, sauvez-vous pour tout à fait! Amurez vos basses voiles et courez une autre bordée!

— Tu es fou, mon vieux Roch! fuir, moi, je retourne à mon poste... il en sera ce qu'il pourra!

— Mais vous courez à votre perte!... il y a là un aspirant qui vous attend pour vous demander votre épée... il a ordre... Ah! monsieur Marius, si *elle* savait ce que vous avez fait!

— Qui vive! cria la sentinelle, qui avait saisi le vague bruit de la discussion.

— Pour l'amour de... de qui vous savez, monsieur Marius..., reprit le matelot suppliant, je vous demande de fuir... il en est temps encore... dix pas de plus, et vous êtes prisonnier!

— Qui vive! qui vive! cria de nouveau la sentinelle inquiète.

On entendit le bruit de pas précipités et le bruit sec de fusils qu'on armait.

— Si je me laissais tuer?... pensa Marius.

— Holà! les amis... ne tirez pas! cria enfin le contre-maître. C'est moi, moi... et... et...

— Et votre officier! ajouta l'enseigne. *Lauriers et grenades!*

— *Saules pleureurs et cyprès* plutôt! dit Roch. Ah! monsieur Marius, quelle diable d'embardée vous faites

là !... et dire qu'il serait encore temps... Lofez, mon officier, lofez et courez le cap sur la turne de la Cornu où personne ne vous ira chercher... Je dirai aux amis que je parlais tout seul !

Mais l'aspirant que le commandant Bertiol avait laissé au poste avait déjà fait mettre les hommes sous les armes; les fanaux éclairèrent presque aussitôt l'enseigne, qui n'avait plus que quelques pas à franchir pour se trouver prisonnier de ses propres marins. Le pauvre contre-maître n'essayait plus de le retenir.

— Portez armes! préparez armes! En joue... commanda l'aspirant. Puis, s'avançant vers l'enseigne :

— Monsieur, j'ai ordre de vous demander votre épée..

— La voici! dit Marius, avec un accent de fermeté triste, j'aime mieux vous la rendre qu'à l'ennemi!

— Lieutenant! reprit l'élève, j'ai maintenant le regret de vous dire que vous êtes mon prisonnier et qu'au petit jour je dois vous conduire au château...

— Je l'ai mérité, répondit simplement Marius.

L'aspirant, une fois son rôle de discipline fini, aurait voulu, par quelques consolations, adoucir la première heure de cette position accablante; mais le jeune marin coupa court à tout par ces mots, prononcés avec une résignation sentie, plus triste peut-être que n'eût été l'explosion du désespoir :

— Ce qui m'arrive était à peu près prévu. En quittant mon poste, je savais que je risquais ma tête... Je ne regrette rien... Je ne voudrais certes pas racheter ma vie au prix de celle que j'ai sauvée... Quand vous l'exigerez, monsieur, je serai prêt à vous suivre où vous avez ordre de me conduire! Et cela dit, l'enseigne s'enveloppa dans un manteau et se jeta sur le lit de camp, où il resta cinq ou six heures, endormi ou absorbé et gardé par une inutile sentinelle.

Le lendemain des incidents nocturnes que nous venons de rapporter, vers midi, le commandant Bertiol,

chargé par l'amiral Bruix d'instruire contre l'enseigne de vaisseau Marius pour sa prochaine comparution devant le conseil de guerre, entra dans la prison où le déserteur avait été conduit de grand matin, vers la partie sud du château militaire bâti en 1231 par le comte Philippe, sur le rempart de la haute ville de Boulogne.

Marius reçut le capitaine de frégate avec une contenance calme et résignée

— Malheureux jeune homme! dit le bon commandant, est-ce un tel rapport que ma main devait signer sur vous? Le fils d'un brave officier mort sur son tillac, l'épée à la main, devait-il déshonorer son nom et sa ville par un acte aussi incompréhensible... aussi coupable... aussi extravagant!

— On a le droit de me croire coupable, mon commandant... Je ne songe pas à me disculper.

— Serait-il possible que vous n'eussiez pas quelque moyen de vous recommander à l'indulgence de vos juges?

— Mon commandant, ce que j'ai fait pourrait à peine s'expliquer... Le justifier est donc impossible...

— Me refuserez-vous des éclaircissements?

— Ils seraient inutiles au *capitaine-rapporteur*...

— C'est bien! reprit le commandant d'un ton grave. Il appela un greffier qui attendait dehors, et lui fit écrire l'interrogatoire suivant :

— Vos noms?

— Marius de la Morinie.

— Votre âge?

— Vingt-trois ans.

— Le lieu de votre naissance?

— Boulogne-sur-Mer... Mon nom l'indique.

— Votre état?

— Enseigne de vaisseau entretenu, en ce moment détaché de la flotte et lieutenant dans l'infanterie de marine.

— Lieutenant Marius de la Morinie, avouez-vous que dans la nuit du 6 au 7 juin 1803, de onze heures à une heure de relevée, vous avez abandonné le poste que l'amiral vous avait confié sur la falaise, près de la Tour d'Ordre, alors que les navires ennemis, louvoyant dans la rade, tentaient un coup de main sur la plage au S.-O. du port?

— J'avoue...

— Avez-vous à dire quelque chose pour votre justification?

— Rien.

— Vous consentez à signer?

— Oui.

L'interrogatoire terminé, le commandant le parapha et congédia le greffier.

L'officier supérieur était en grande tenue de capitaine de frégate, et portait la croix de membre de l'ordre de la Légion d'honneur, qui avait été institué un an auparavant. Marius se trouvait en uniforme d'enseigne, moins l'épaulette et l'épée. La prison recevait du jour et de l'air par une fenêtre garnie d'une forte grille de fer, qui donnait sur la campagne extérieure; quelques vagues parfums de jeune verdure planaient entre ces quatre murs d'un gris verdâtre, garnis pour tout mobilier d'une couchette massive avec sa paillasse, et d'un escabeau. On avait apporté une chaise pour le commandant. La prison s'était refermée sur le greffier, sorti en emportant l'interrogatoire.

— A présent ce n'est plus à votre supérieur, à l'officier chargé de la triste mission de vous interroger, que vous avez affaire... dit enfin le commandant Bertiol au prisonnier, mais bien à l'ami de votre pauvre père... à un homme qui sait que vous êtes un noble cœur, un loyal marin, et qui ne comprend rien à ce que vous avez fait! Si vous dédaignez de vous justifier devant le juge, vous ne refuserez certainement pas, mon pauvre Ma-

rius, de vous confier à l'ami... Allons! ouvrez-moi votre cœur comme si j'étais votre frère!... S'il vous faut des consolations, je vous les donnerai; si c'est une confession que vous avez à faire à un homme d'honneur, vous savez que je suis digne de l'entendre... et j'ose espérer que, sachant toute la vérité, je pourrai aussi vous absoudre!

— Eh bien... commandant... répondit Marius, comme triomphant des scrupules de sa conscience, et jetant sur l'ami de son père un regard attendri, puisque c'est à de tels titres que vous me demandez de m'entendre... je ne résiste plus! Ce que j'ai à dire, non pour me justifier, mais pour expliquer ma conduite, n'eût certainement rencontré qu'incrédulité chez le juge, et je n'eusse pas voulu, au prix même de la liberté, compromettre d'aussi délicates révélations, des aveux dans lesquels le sentiment est tout, devant le scepticisme du magistrat instructeur, de l'officier fait loi, qui ne doit croire qu'à des *faits*. Mais maintenant qu'à cette heure presque suprême, vous me demandez de verser dans votre sein d'ami le secret de cette nuit fatale... j'obéis, persuadé, puisque vous me reconnaissez de la loyauté et de l'honneur, que vous ne douterez point de mes paroles... et... que vous ne vous moquerez point de mes révélations, lesquelles, je le sais, sont d'un ordre bizarre, suspect, et presque incroyable!...

— Parlez, pauvre jeune homme! dit le commandant surpris du tour que prenait la confidence, ouvrez-moi votre conscience... si vous ne me demandez pas de douter de l'honneur, je ferai tout mon possible pour vous croire!

— Eh bien! reprit Marius, je vais vous parler comme je le ferais à mon excellent père, si Dieu n'avait pas voulu qu'un biscaïen anglais vînt le jeter sanglant sur le pont de sa corvette... d'où on le releva mort... Écoutez-moi bien, et surtout... croyez-moi!

Hier donc, vers dix heures du soir, après avoir donné les consignes et reçu la première ronde de nuit, je m'enveloppai de mon manteau et je me jetai sur le lit de camp, plaçant momentanément le poste sous la surveillance d'un contre-maître nommé Roch, en lequel j'ai toute confiance, et lui laissant ordre de m'éveiller au plus léger incident.

Vous avez su, commandant, ce qui a eu lieu l'avant-dernière nnit au fort en bois, et sur la partie nord de la plage. J'avais été obligé de passer sur pied une partie de cette même nuit pour mon service, et j'étais très-fatigué. Aussitôt jeté sur le lit de camp, les tentatives des Anglais me revinrent bien à l'esprit... mais pourtant, la lassitude fit que je ne tardai pas à m'endormir. Bientôt je me réveillai en sursaut, demandant à haute voix ce qu'il y avait... Nul ne répondit; Roch était dehors avec une partie de ses hommes; d'autres dormaient non loin de moi... je compris que j'avais été dupe d'une illusion, d'une erreur, et je ne tardai pas à retomber dans un sommeil fiévreux.

Ce fut alors que j'eus un songe... Ah! commandant, une révélation, dois-je plutôt dire. Écoutez-moi bien!

Je rêvai qu'il faisait une nuit sombre, sans étoiles, au milieu de laquelle on distinguait à peine de loin en loin quelques petites lueurs rougeâtres de vigies, de corps de garde et de rondes militaires. Mon esprit, en s'ouvrant sur ce rêve, retrouvait les choses telles que les avaient laissées dans la nature réelle les yeux de ma chair en se fermant de fatigue. Bien plus... et c'était étrange! mon rêve me représentait comme j'étais véritablement, c'est-à-dire de garde sur la falaise, tandis que... *Gabriel*, ce jeune aspirant que beaucoup croient mon frère, à la tendresse qui nous unit, se trouvait commander un petit poste de six hommes dans une baraque de douaniers à une encâblure au S.-O. du fort Chatillon. Or, commandant, ce que me retraçait mon

rêve était encore sur ce point la vérité, car j'avais quitté Gabriel à six heures du soir, se rendant, pour la nuit, à l'endroit dont je vous parle!

—C'est singulier! dit l'officier supérieur en redoublant d'attention.

— Ce que je savais éveillé, je le retrouvai donc dans mon sommeil. Puis bientôt j'y vis, que, comme moi, mon ami, mon frère, s'était abandonné au repos, au milieu de ceux des marins qui n'étaient point de garde. Dehors, deux factionnaires veillaient l'arme au bras, en croisant leur promenade, limitée à l'étendue qu'offrait le plateau de rochers, au bas duquel venaient expirer les lames, dont on ne distinguait même pas la blanche écume, tant la nuit était noire. On eût dit que mon esprit, que mon âme prît plaisir à planer ainsi sur ce lieu, où reposait de ses travaux d'homme cet enfant aimé. Il me semblait, dans ce raisonnement des songes, si privés de raison, que je faisais ainsi et à la fois son devoir et le mien, et que, mon corps ici, mon esprit là, je protégeais au moins son repos, faute de pouvoir prendre ses fatigues.

Mais tout à coup un bruit sourd... circonspect, si je puis dire, et que l'oreille subtile du marin sait deviner plutôt qu'ouïr, résonna dans les parois des rochers. C'étaient des péniches anglaises qui, détachées d'une corvette restée en panne au milieu des ombres de la nuit, s'avançaient avec précaution vers la plage! En même temps que *je les sentais* venir, mon esprit, doué de facultés perceptives ou divinatrices dont je ne puis que vous raconter les effets, vit à la fois plusieurs scènes successives du drame qu'enveloppait l'ombre, c'est-à-dire les deux sentinelles surprises au détour du roc et égorgées sans pouvoir donner l'alarme, et un grand officier anglais levant sur la poitrine de Gabriel endormi un long poignard indien, taillant d'un côté, sciant de l'autre, effrayant à voir!...

Ce fut tout. Je poussai un cri terrible... Les marins qui dormaient près de moi se réveillèrent en sursaut, criant *aux armes !* Le contre-maître se précipita dans le corps de garde ses pistolets à la main... J'étais là, stupéfait, délirant, ne comprenant tout d'abord rien à ce que je voyais, et cherchant à ressaisir ma raison qui s'abîmait entre la réalité et le songe.

— Qu'avez-vous, lieutenant? demanda Roch, en ne voyant autour de moi rien d'alarmant qui justifiât l'alerte.

Je le regardai d'un air hagard qui le frappa.

— Le lieutenant dormait! dirent les marins que mon cri avait réveillés.

— Allons! quelque mauvais rêve! reprit le contre-maître, en désarmant ses pistolets.

— Un rêve... un rêve? m'écriai-je. Et je m'élançai hors du poste. La nuit était toujours aussi noire. En regardant au hasard dans l'ombre, il me sembla voir, vers les espaces où ne pouvait pas être la terre, une lumière qui soudain disparut... Était-ce réalité, délire?

— Mon vieux Roch! dis-je en appelant brusquement le contre-maître et l'entraînant à l'écart, je quitte le poste pour une heure... pas de réflexions, tout serait inutile! Il y a une voix qui m'appelle là-bas dans l'ombre... *notre Gabriel* court un danger... priez pour nous! Je reviendrai dans une heure... si je ne suis pas mort!

En arrachant de la ceinture du marin stupéfait ses pistolets que je plaçai sous mon bras avec mon sabre, je m'élançai vers le talus de la falaise, et disparus dans l'ombre, avant que le pauvre homme eût pu articuler un mot pour me retenir.

Sans perdre mon temps à chercher les sentiers de la falaise, je me lançai au hasard dans la pente, au milieu des éboulements de terre, des ronces et des pointes de rochers, comme si des ailes d'aigle m'avaient soutenu au milieu des accidents de cette déclivité dangereuse. Je

ne saurais expliquer comment j'arrivai en quelques minutes sur le sable de la plage, dont la marée basse prolongeait au loin l'humide développement. Arrivé au chenal du port, j'eus l'eau presque à la ceinture ; je le franchis néanmoins sans encombre, tenant en l'air mes pistolets pour en préserver les amorces. Arrivé de l'autre bord, je repris ma course à travers sable, vers la pointe du Musoir. Je n'avais pas fait deux cents pas, qu'un éclair enflamma la nuit, et un coup de canon partit du fort de l'Heurt. Je pensai que peut-être là était le danger, et que Gabriel était sauf... mais je n'en ralentis point pour cela ma course éperdue. Je vous assure, commandant, que je ne mis pas un quart d'heure à franchir la distance qui sépare la Tour d'Ordre et le Chatillon ! Bientôt bondissant de rocher en rocher avec le bonheur d'un somnambule en excursion, j'arrivai à cent pas du poste des douaniers où était mon frère. Je m'arrêtai un moment, non pour reprendre haleine, mais pour disposer mes armes, et écouter... car il y avait, me semblait-il, dans l'air d'autres rumeurs que celles du brisement de la mer répercuté par les parois sonores des rochers... un coup de fusil partit soudain... Ah ! mon cœur, m'écriai-je, tu me disais donc vrai ?

— Quel récit ! exclama le commandant, dont le visage offrait, dans son paroxysme, l'expression de l'intérêt.

— En dix bonds, je suis sur le plateau, reprit Marius. Mes pieds heurtent un cadavre... c'était celui d'une des sentinelles. Je m'élance dans la maisonnette à travers des groupes bataillant à l'arme blanche et je vois... un officier anglais diaboliquement éclairé par le fanal pendu au plafond, qui tenait le pauvre Gabriel sous le genou, et levait sur son sein cet affreux poignard de mon rêve... Je le vise de mes deux pistolets à la fois, et lui casse la tête avant que son bras ne soit retombé : un affreux jurement me dit que le lâche rendait au diable son âme infernale !

Mais au dehors, les Anglais avaient déjà pris l'alarme; au coup de feu qui m'avait signalé la réalité du danger, avait presque aussitôt répondu un coup de canon tiré du fort voisin. L'ennemi n'avait que des armes blanches, comme il convient dans toute expédition où il ne faut pas donner l'éveil par des détonations. En voyant leur chef tomber, ils crurent sans doute le poste secouru, et pour éviter les balles, ils disparurent dans l'ombre. Deux ou trois blessés remplissaient l'air de leurs cris; les marins du poste qui avaient échappé à cette surprise audacieuse commencèrent peu à peu à se reconnaître.

— Marius! s'écria Gabriel, c'est donc toi qui m'as sauvé la vie?

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

— Mais comment es-tu ici? me demanda ce pauvre enfant qui avait si bien failli passer du sommeil à la mort.

Comment je me trouvais là?... Je n'osai le lui dire... Je balbutiai un conte: que j'avais été chargé d'apporter des ordres au fort Chatillon, et qu'en regardant la plage, j'avais vu des lueurs suspectes qui m'avaient fait accourir! Encore tout étourdi de cette scène, il me crut. Un second coup de canon partit du fort. Sans doute, on avait aperçu le rembarquement des Anglais; on allait venir avec main-forte...

— Adieu! dis-je à cet être aimé. Tu ne cours plus aucun danger... Mon devoir maintenant est ailleurs.

Il me regarda en pleurant; il était tout couvert du sang de l'Anglais, dont le cadavre pendait d'une façon hideuse au bord du lit de camp.

— A demain, mon Marius! me dit l'enfant.

Je l'embrassai sans répondre, et m'élançai hors du théâtre sanglant de ce drame singulier. Je mis plus d'une heure à parcourir ce chemin que mon ardeur fiévreuse venait de me faire franchir en quelques minutes. Pres-

que arrivé au poste, je trouvai le bon Roch dans un trouble extrême; il m'apprit qu'une ronde supérieure était passée pendant mon absence... que j'étais perdu et n'avais plus qu'à fuir. Dans son affection, dans sa compassion pour moi, ce brave homme oubliait qu'un militaire déshonoré par une telle faute se réhabilite parfois en sachant noblement se soumettre au châtiment. Je laissai le marin se lamenter; j'échappai à son étreinte et vins rendre mon épée à l'aspirant qui m'attendait... Maintenant, quant au reste, commandant, vous le saurez mieux que moi!

Un assez long silence suivit cette confession étrange. Vivement impressionné, le commandant subissait cette lutte intérieure entre les sentiments et la raison, qui anime tous les hommes chez lesquels la rigueur voulue du métier, les impérieuses exigences de la discipline, n'ont pas étouffé les insurrections que tente encore leur bonne nature originelle. Sans doute un tel récit lui eût été fait dans d'autres conditions, par quelque conteur cherchant à abréger les heures d'un quart de nuit... il n'y eût pas voulu croire, car alors les sentiments n'étant pour rien dans l'affaire, sa raison se fût refusée de prendre au sérieux des extravagances romanesques. Mais là, dans cette prison... devant ce jeune homme tout ému encore de cette nuit étrange... en entendant ces accents persuadés, cette voix du cœur qui ne saurait mentir comme celle de l'esprit... il fallait croire!

— Vous voyez bien que j'avais raison en disant qu'un tel récit n'était point fait pour des oreilles de juges... reprit Marius d'une voix à peine remise des émotions que lui avait causées sa confession. Il est des confidences pour lesquelles il faut des cœurs choisis...

— Étrange!... inexplicable!... murmurait le vieil officier. Mais y a-t-il là une base assez solide pour la défense?... Je verrai l'amiral. Dites-moi! reprit-il, est-ce la première fois que vous subissez l'action de ce surprenant

phénomène de la seconde vue... de la divination, pourrait-on dire?

— La première fois... non! Sous des formes, par des pressentiments différents, j'ai déjà éprouvé la magie de ces avertissements secrets qui annonçaient que quelque grave événement se passait dans la région de mes affections. La première fois, ce fut lorsque j'étais tout enfant encore, à la campagne, où, par mon immaîtrisable obstination, j'empêchai ma mère de passer la nuit dans une ferme où le feu prit quelques heures après, et où périrent plusieurs personnes... Une dernière fois, enfin, il y a deux ans à peine... j'éprouvai un accablement d'esprit, une oppression de cœur, sans motif connu, et je passai tout un jour à verser des pleurs involontaires...

— Il y a deux ans?... Je devine... Votre bon père...

— Était tué sur une canonnière en défendant la ligne d'embossage contre l'escadrille de Nelson... Ce jour-là, je devenais orphelin!

— C'est un triste don que Dieu vous a fait là, pauvre Marius! Une telle perception d'organes, une pareille spontanéité de pressentiments sont les indices d'une nature d'élite, faite pour beaucoup souffrir ici-bas...

— Oh! exclama l'enseigne avec un amer sourire, je n'aurai plus à souffrir longtemps.

— Ce n'est au reste pas la première fois, reprit vivement le commandant Bertiol, comme pour changer le cours des idées du jeune homme, que j'entends parler de cet étrange phénomène... Mais j'avais toujours considéré les anecdotes qui y étaient relatives comme des singularités physiologiques bonnes à faire rêver un moment... et j'étais loin de soupçonner qu'un jour je me trouverais si tristement mêlé à des faits résultant de cette translucidité des organes...

— Je bénis le ciel qui m'en a doué. Ne m'a-t-elle pas déjà servi à détourner de grands malheurs?

— Écoutez, Marius, je vais de ce pas rendre compte à l'amiral du résultat, non pas de votre interrogatoire, qui se limite aux quelques mots que vous avez répondu à l'officier instructeur... mais bien de la confidence que vous avez faite ensuite à l'ami de votre père... J'ose espérer que tout n'est pas perdu pour votre cause, et que votre épée pourra vous être rendue... Je vous avoue que je compte beaucoup sur le résultat du rapport que l'aspirant Gabriel aura nécessairement fait ce matin, et que le service que vous avez rendu à la marine du côté du fort Chatillon sera admis comme compensation à la faute commise par l'abandon momentané d'un autre poste... Allons, Marius, espérez! ayez courage.

— En manqué-je, commandant? Oh! cette vie que j'ai sauvée adoucirait ma mort!

— Ne parlez pas ainsi... Chassez des idées si sombres... Vos chefs vous estimaient... Espérez en eux pour détourner de votre jeunesse le coup de la terrible loi de guerre... Adieu, pauvre jeune homme, vous me reverrez avant le soir... Je vais, en sortant, donner des ordres pour qu'on laisse arriver jusqu'à vous quiconque pourrait se présenter. Ce brave contre-maître... et... et...

— Oh non! s'écria l'enseigne, dont le courage faiblit à l'idée de voir dans sa prison l'être qu'il avait si étrangement, si passionnément sauvé de la mort. De grâce, commandant, ne donnez pas un pareil ordre!... Peut-être plus tard me retrouveriez-vous assez lâche pour redouter le châtiment qui peut m'atteindre... Je ne dois revoir ceux j'aime que libre... ou jamais!

Le brave officier n'osa rien ajouter. Il pressa la main du noble jeune homme, et sortit plus ému qu'il n'avait souvenir de l'avoir jamais été. En passant devant le guichet, il dit à l'officier de garde que s'il se présentait quelqu'un pour voir le prisonnier Marius, et que celui-ci consentît à recevoir, on laissât entrer.

. . . . . .

A ces époques, comme du reste en tous temps, lorsqu'on est devant l'ennemi, les procès du genre de celui dont il est ici question ne traînent guère. Le déserteur était jugé prévôtalement, comme l'espion, dans les vingt-quatre heures, si même le cas n'autorisait pas le chef dans le ressort duquel le délit avait été commis à faire sur-le-champ passer le coupable par les armes. Il arriva donc qu'au moment où le commandant Bertiol se présenta pour parler à l'amiral Bruix, celui-ci, ayant lu l'interrogatoire de l'enseigne Marius, que le greffier avait apporté à l'amirauté, venait de fixer la réunion du conseil de guerre pour deux heures après midi. Mais une circonstance que le capitaine de frégate n'apprit qu'alors dans les bureaux (l'amiral, accablé d'affaires, n'avait pu le recevoir, et lui avait donné rendez-vous au conseil de guerre), c'est que l'aspirant Gabriel avait aussi été arrêté le matin même à la réception de son rapport, et qu'il allait avoir à s'expliquer devant le même tribunal sur les événements de la nuit...

A l'heure indiquée, le conseil s'assembla dans une des salles de la préfecture maritime. Ce conseil était composé du commandant Bertiol, rapporteur, d'un capitaine de vaisseau, d'un capitaine de frégate, de deux lieutenants de vaisseau et de deux simples maîtres d'équipage, tous ceux-ci comme juges; l'amiral présidait.

— Je déplore, amiral, de n'avoir pu obtenir l'honneur d'un moment d'entretien avant la séance, dit le commandant Bertiol au président, au moment où les juges se disposaient à prendre place; j'avais à vous faire sur le compte de l'accusé des révélations.

— Qu'auriez-vous pu me dire, mon cher commandant? interrompit Bruix, distrait par la lecture de dépêches qu'il tenait encore à la main, et qui lui avaient appris que le premier consul arriverait à Boulogne sous peu de jours, pour inspecter les travaux du port. Ce malheureux n'a-t-il pas tout avoué? N'a-t-il pas lui-

même, par cet aveu, signé sa sentence? Qu'y faire? Nous ne nous assemblons ici que pour appliquer la loi!

— Il est vrai, amiral, que ce pauvre jeune homme a mis une fausse dignité à ne pas vouloir exposer les raisons qui pouvaient...

— Sommes-nous en nombre, messieurs? interrompit l'amiral, qui, pendant que Bertiol lui parlait, avait feuilleté avec préoccupation les importantes dépêches qu'il tenait en main.

— Oui, monsieur le président! dit le greffier.

— Pardon, commandant... ce que vous vouliez me dire il y a une heure, dites-le au conseil, on appréciera...

— Mais, amiral, je ne suis pas le défenseur de l'accusé, je remplis au contraire les pénibles fonctions de ministère public!...

— Eh bien!... il parlera lui-même... La loi ne lui accorde point d'avocat, puisqu'il a avoué, mais je lui donnerai la parole pour s'expliquer... Messieurs! dit, en s'interrompant et en gravissant les trois marches de l'estrade, l'officier général, la séance est ouverte... Qu'on introduise l'accusé!

Marius entra par une petite porte latérale; il portait son uniforme, mais sans les insignes particuliers de son grade. Sa contenance était à la fois modeste et assurée; deux soldats d'infanterie de marine l'escortaient; on l'amena droit devant le tribunal; l'officier rapporteur était à droite, le greffier secrétaire du conseil à gauche; ces sortes d'affaires se jugeaient à huis clos.

L'amiral, ayant déposé sur le bureau les papiers dont la lecture l'absorbait tant, avait enfin pris les pièces, peu nombreuses, du procès.

— Diable! fit-il, en se penchant vers l'officier supérieur qui était à sa droite, est-ce que ce jeune homme serait le fils du commandant de la Morinie que nous avons perdu il y a deux ans d'une façon si glorieuse?

— Oui, amiral...

— Pardieu, j'en suis fâché!... très-fâché... Hum... que faire? il s'est perdu lui-même... Greffier, lisez l'acte! reprit à haute voix le président, en portant des yeux pleins d'intérêt sur l'enseigne.

Le greffier lut les rapports écrits durant la nuit précédente sur le journal du poste qu'avait abandonné Marius, puis l'interrogatoire de la prison. Ce fut bientôt fait.

— La parole est au commandant rapporteur, dit l'amiral, quand le greffier eut fini.

— Comme accusateur de l'inculpé, je n'ai rien à dire, articula Bertiol d'une voix émue, la loi le prive d'un défenseur dès qu'il a adhéré à l'accusation... Mais j'invoque le pouvoir discrétionnaire de M. l'amiral président pour qu'il veuille bien autoriser l'enseigne Marius à présenter lui-même quelques explications sur les faits étranges de cette cause...

— Accusé, dit l'amiral, qu'avez-vous à objecter à la lecture que vous venez d'entendre?

— Je reconnais, dit Marius, la faute que j'ai commise... Mais les motifs qui m'y ont entraîné n'étant pas de nature à obtenir crédit dans cette enceinte, je n'ai plus qu'à prier mes juges de vouloir bien apprécier que, d'une part, mon absence momentanée du poste qui m'était confié n'a eu sur ce point aucune influence fâcheuse... et que, de l'autre, ma présence sur les lieux où je me suis rendu a sauvé la vie de plusieurs de nos marins, en faisant peut-être avorter de la part de l'ennemi quelque coup de main sérieux... A ces considérations doit se borner toute ma défense, ajouta le jeune officier dont la pâleur s'était légèrement animée en articulant d'un son de voix doux mais pourtant assuré ces simples paroles.

Les juges se parlèrent entre eux. Il y avait évidemment dans le tribunal une grande tendance à céder à l'intérêt qu'inspirait l'accusé. Ce qu'il venait de dire avait quelque chose de si formel, qu'il semblait presque

que sa faute s'effaçait sous l'éclat de l'action qui en avait été la conséquence.

— Je demande au tribunal, dit l'officier rapporteur, que l'accusé soit éloigné pour que le conseil puisse délibérer.

L'amiral prononça les formules nécessaires, Marius fut emmené. Le commandant Bertiol, voulant profiter de l'ébranlement des juges, s'empressa de dire au président que s'il voulait bien lever pour quelques instants la séance, dépouillant ainsi son caractère judiciaire, il pourrait offrir à ses collègues les éclaircissements qui étaient venus à sa connaissance sur les mystères de cette nuit d'incidents. Bruix, qui était un officier plein de cœur, plein de sentiments nobles et élevés, s'empressa de se rendre à ce désir. Alors le commandant Bertiol raconta sa visite du matin au prisonnier et les aveux qu'il en avait obtenus. Ce récit étrange, qui, il faut bien le dire, amena sur les lèvres de plusieurs auditeurs le sourire de l'incrédulité, fit par bonheur une réelle impression sur l'esprit de l'amiral. Doué d'une complexion ardente et passionnée, Bruix était naturellement accessible aux impressions que devait faire naître une semblable révélation; aussi ne chercha-t-il nullement à dissimuler ce qu'il éprouvait.

— Ma foi, messieurs, dit-il, je voudrais de tout mon cœur que le code nous offrît quelque biais qui nous permît de sauver ce pauvre jeune homme... Voyons, commandant Bertiol, lisez-nous les articles applicables à l'espèce.

Mais, c'est une chose triste à dire, certains codes sont ainsi faits, que souvent le juge, faute d'y trouver une peine proportionnée au délit, se voit contraint soit de frapper trop fort, soit d'absoudre. Dans le cas dont nous parlons, le conseil de guerre n'avait plus même cette dernière ressource, car en avouant la désertion devant l'ennemi, le jeune officier avait lui-même en quelque

façon requis la loi. Vainement chercha-t-on quelque faux-fuyant qui permît d'éluder cette *lettre* impitoyable, si souvent en désaccord avec l'*esprit;* on ne put rien trouver.

— Eh bien, messieurs, dit l'amiral, nous appliquerons la loi... mais nous signerons une supplique en grâce pour le premier consul qui, j'ai le plaisir de vous l'annoncer, sera sous peu de jours dans nos murs... je viens d'en recevoir l'avis du ministre. Je rouvre la séance, qu'on ramène l'accusé!

— Marius de la Morinie, dit le président, la loi vous condamne à être fusillé... mais le tribunal, s'intéressant à votre sort, tentera le seul moyen qui soit de vous sauver... Qu'on emmène le condamné! Messieurs, la séance est levée. . . . . .

. . . . . .

Marius fut reconduit daus sa prison.

II

L'EXÉCUTION.

Boulogne offrait, dans ce temps-là, un spectacle que nul port de mer n'avait jamais présenté. Centre des opérations contre l'Angleterre, ce pays attirait alors l'attention de toute l'Europe. Depuis un mois à peine, les hostilités, un moment interrompues par le traité d'Amiens, avaient semblé devoir reprendre avec une vigueur nouvelle. On sait que les contestations suscitées par l'affaire des indemnités pour les princes d'Allemagne, ainsi que le refus de la part de l'Angleterre de remettre, suivant qu'elle s'y était engagée par traité, l'île de Malte, furent les causes principales qui rallumèrent les discordes qui avaient déjà coûté tant de sang aux deux

nations rivales, et qui devait en faire répandre tant encore. Malgré le désir qu'avait la France de maintenir la paix européenne, il lui fallut répondre aux nouvelles provocations de l'ennemi, et le 16 mai 1803, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, lord Whitworth, se rembarquait à Calais, tandis que le représentant de la France à Londres, le général Andréossy, n'arriva sur notre sol que deux jours après la déclaration de guerre.

De chaque côté du détroit, le désir de combattre de nouveau était extrême. Notre côte fut bientôt le théâtre d'une activité sans exemple. Partout on armait, on construisait des forts, sans s'inquiéter des Anglais, qui, ayant repris leurs stations d'observation au large de nos rades, essayaient, comme on l'a vu dans l'épisode rapporté, d'inquiéter nos travaux par toutes sortes de taquineries, il faut le dire, peu honorables et peu dignes. Les Anglais, que la reprise des hostilités si brusquement prononcée par leur gouvernement avait surpris dans nos villes, furent contraints de se rendre prisonniers à Verdun; mais cette violation du droit des gens était une faible représaille aux déprédations que les escadres anglaises avaient exercées sur mer contre notre marine marchande, bien avant même que la guerre fût de nouveau déclarée.

Le gouvernement français avait compris que la position géographique de l'Angleterre ne laissait d'autre espérance d'atteindre définitivement cet ennemi turbulent, qu'en l'attaquant dans les retranchements naturels qui l'enveloppaient. Pour obtenir un résultat pareil, il fallait à la France une flotte nombreuse, et elle ne possédait qu'une marine faible et dispersée. Mais la voix du patriotisme ne résonne jamais en vain chez une généreuse nation, et de louables, d'efficaces efforts furent tentés pour venir au secours de notre insuffisance. C'est ainsi que le commerce de Paris, qui se trouvait si particulièrement lésé dans cette nouvelle guerre, fournit un

vaisseau de 120 canons, initiative immédiatement imitée par le sénat. Toutes les villes, et jusqu'aux moindres hameaux du pays, s'associèrent à ce noble dévouement. L'École polytechnique offrit ses services et arma une canonnière; les lycées, les administrations de toutes sortes suivirent cet exemple, et le gouvernement se hâta de régulariser cet élan national. Bientôt tous les ports, les rivages des côtes, des fleuves, et les bords de la Seine même, furent, comme par magie, couverts d'ateliers, de chantiers de construction. La canonnière qu'offrirent les habitants de Boulogne s'appelait *la Boulonnaise*. Par toute la France enfin, les bras s'agitaient au service de la patrie nécessiteuse, en même temps que les cœurs, pleins d'enthousiasme, débordaient en manifestations de haine contre cet ennemi éternel qu'on brûlait d'abaisser. Il n'y eut pas jusqu'aux évêques qui, dans leurs chaires, s'accordèrent à exalter le patriotisme français, en prêchant une croisade, une guerre sainte dont le but était la conquête de la paix européenne. Il faut dire aussi que la conduite des Anglais, soit avant, soit depuis la reprise des hostilités, était bien de nature à augmenter vivement notre désir de nous mesurer avec la seule puissance que sa position géographique eût jusque-là préservée du courroux des armées françaises. C'est ainsi, par exemple, que nos voisins, outre, comme on l'a dit, qu'ils saisirent, au mépris du droit des nations, nos navires commerciaux avant toute nouvelle déclaration de guerre, abjurèrent assez toute grandeur militaire pour brûler, couler, saccager de pauvres bateaux pêcheurs désarmés, inoffensifs, et ne songeant qu'à gagner laborieusement de quoi nourrir leur pauvre famille.

Ces faits que nous citons rapidement, sans raconter ce qu'ils eurent de barbare et d'indigne d'un peuple civilisé, exaltèrent les esprits, et répandirent parmi les Boulonnais surtout le plus vif désir d'en venir aux mains. Dès lors nos braves corsaires reprirent activement leurs

courses, et nous vengèrent avec éclat de la felonie britannique.

C'est au milieu de ce mouvement général des esprits et des choses, que le premier consul se décida à visiter les départements maritimes du nord, afin d'y accélérer les travaux nécessaires à la réussite de la grande expédition qu'il préparait. Ce voyage devait être une véritable marche triomphale. Jamais, peut-être, souverain ne fut plus harangué, complimenté, adulé, obsédé que ne le fut le premier magistrat de la république. L'enthousiasme qu'inspirait alors le héros de l'Italie et de l'Égypte était enfin monté à un tel paroxysme, que dans sa harangue, le préfet du Pas-de-Calais ne craignit point d'être trouvé ridicule en terminant par cette phrase : « Pour humilier les audacieux perturbateurs du repos des deux mondes et fixer enfin la paix sur la terre, *Dieu créa Bonaparte et se reposa!* Dieu ne fit rien de plus après les six jours employés à créer le monde ! »

C'était l'annonce de ce voyage improvisé par les circonstances que l'amiral Bruix avait reçue quelques instants avant l'assemblée du conseil de guerre qui devait juger Marius, et ce sont les préoccupations importantes qui furent la conséquence d'un nouvel avis, annonçant que le premier consul devait arriver à Boulogne le lendemain même, qui firent oublier l'aspirant Gabriel mis aux arrêts depuis le matin, et qu'on ne songea guère à interroger, au milieu de la nouvelle qui préoccupait toutes les têtes. Pourtant, Bertiol n'avait pas oublié la motion de l'amiral, relativement au pourvoi en grâce en faveur de Marius, et par ses soins, dans l'après-midi même, cette pièce avait été signée par tous les juges qui avaient dû plier sous l'inflexible loi de la guerre, et prononcer à regret la peine capitale contre le jeune officier.

Une garde d'honneur, formée de l'élite de la jeunesse

boulonnaise, partit vers le soir pour attendre le premier consul aux confins de l'arrondissement. Déjà toute la ville était en l'air; partout on préparait des illuminations, des fleurs, des drapeaux. A la nuit, les premiers courriers commencèrent à arriver, et peu après, le célèbre chimiste Chaptal, alors ministre de l'intérieur, accompagné d'aides de camp, d'officiers d'ordonnance et d'équipages précurseurs. Vers onze heures du soir, enfin, Marius put entendre de sa prison les volées de toutes les cloches et les détonations de l'artillerie des forts qui annonçaient que Bonaparte pénétrait dans la ville, et venait loger non loin de sa prison, c'est-à-dire sur la place d'armes de la haute ville, chez l'ancien maire de Boulogne, M. de Menneville, où une somptueuse hospitalité avait été préparée au héros.

Le premier consul reçut les autorités, travailla avec Decrès, ce ministre de la marine qu'il honora plus tard du titre de *ministre honnête homme*, et auquel on vient tardivement, au moment où nous traçons ces lignes, d'ériger un buste à Chaumont, sa patrie. A trois heures du matin, Bonaparte était déjà en route pour le port, accompagné des généraux Soult et Lauriston, et du garde d'honneur Berthe. Il portait l'uniforme vert, à garniture orange, de colonel des chasseurs de ses guides, régiment dont son beau-fils Eugène Beauharnais était lieutenant-colonel. Sur le port, après avoir fait l'espiéglerie (il les aimait de cette nature) de sauter brusquement à bord d'un caïque dont il éveilla les matelots bien surpris et bien intimidés, il s'en fut visiter les travaux nocturnes dont nous avons dit quelques mots au début de notre récit. Là, il se trouva reçu par l'amiral, qu'accompagnait, comme aide de camp, le commandant Bertiol.

Quinze cents ouvriers environ travaillaient alors à creuser le port et le bassin. Le premier consul piétina sans souci dans la boue et la vase, parlant aux ingé-

nieurs, aux ouvriers, encourageant tout le monde à s'employer activement pour précipiter la conclusion de ces travaux. Puis, son escorte étant arrivée, il monta à cheval, visita encore plusieurs points des travaux, et arriva vers le jour au fort Chatillon, d'où il voulait voir lancer des boulets rouges sur un point de mire, afin de juger la portée de l'artillerie. Content du tir, et apprenant que ce fort servait de lieu d'arrêt à quelques officiers subalternes, il se retourna vers Bruix et lui dit :

— Amiral, permettez-moi de rendre leur épée à ces messieurs, car bientôt ils en auront besoin !

Bruix s'inclina, et leva les arrêts de deux enseignes et de cinq ou six aspirants, parmi lesquels se trouvait Gabriel.

— Amiral ! dit Bertiol, en approchant du célèbre marin, le premier consul paraît en train d'accorder des grâces... J'ai dans ma poche la supplique en faveur du pauvre Marius...

— C'est bien, commandant ! dit l'excellent amiral, donnez...

— Citoyen premier consul, reprit Bruix, en s'approchant respectueusement de Bonaparte, qui montrait alors au général Soult quelques voiles anglaises qui blanchissaient sur le bandeau grisâtre de la côte ennemie, permettez-moi d'invoquer cette clémence à laquelle vous êtes si bien disposé, en faveur d'un pauvre enseigne que nous avons jugé hier, et à propos duquel nous avons osé, dans la pensée de vous la soumettre, rédiger la demande en grâce que voici !... C'est le fils...

— Quelle est sa faute ? interrompit Bonaparte, en prenant le papier que lui présentait Bruix.

— Hélas !... sa faute est un crime, eu égard au temps où nous sommes... une absence du poste qu'il commandait...

— Une désertion, *monsieur* l'amiral ! dit brusquement

le héros, sans lire la feuille qu'il tenait déployée. Je ne puis rien !

— Si le *citoyen* premier consul permettait qu'on lui offrît quelques éclaircissements... hasarda de dire le commandant Bertiol, auquel son bon cœur avait donné le courage de prendre la parole dans cet instant décisif.

— *Messieurs*, reprit Bonaparte, vous ignorez ou oubliez qu'il n'y a qu'une tête couronnée qui ait le droit d'entraver l'action de la loi, dans une question de peine capitale... *Je ne suis pas empereur.*

— Vous le serez bientôt... murmura Bruix, sans être entendu du premier consul.

Comme personne n'osait rien ajouter :

— C'est formel, *messieurs*, je ne puis rien, et dès que vous vous intéressez à ce malheureux, je regrette que la loi soit plus forte que moi... Tenez, amiral, pour ne pas ajouter à mes regrets, je ne veux rien savoir de plus, ajouta-t-il en rendant le pli sans le lire. Mais surtout que le sang français ne coule pas pendant les heures que je passe ici !

Ces derniers mots du premier consul furent suivis d'un cri étouffé que poussa un des aspirants dont les arrêts venaient d'être levés : c'était Gabriel.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bonaparte.

— C'est le frère du condamné qui se trouve mal ! dit quelqu'un de l'escorte.

Le premier consul se détourna brusquement et fit signe qu'on lui amenât son cheval.

Bientôt, à la tête de son escorte, il gravit la côte de l'ouest, et alla visiter cette plaine d'Outreau, où devait s'aligner bientôt le camp de gauche de la grande armée. Vers dix heures, il rentra en ville, et dit aux autorités qui l'entouraient :

— Messieurs ! Boulogne est destinée à devenir le théâtre de grands événements !

L'or de l'Angleterre effrayée devait, quelques années plus tard, empêcher cette prédiction de s'accomplir dans tout ce que sa pensée avait de gigantesque. Boulogne ne fut que le théâtre de préparatifs immenses; mais il ne s'en fallut guère que, de cette ville néanmoins, restée célèbre, s'élançassent les foudres qui eussent probablement changé la face du monde !

Le premier consul employa le reste du jour à passer des revues, à expédier des ordres, à approuver des plans; le lendemain, de grand matin, il avait quitté Boulogne. Partout, dans l'inspection qu'il poursuivit, il déploya cette activité infatigable qui le consumait, voulant tout voir, tout surprendre, tout juger par lui-même, ne s'en rapportant pas même aux ministres pour le plus mince détail. Dans ses courses sur les côtes qu'il voulait et qu'il parvint à rendre redoutables, il ne reculait devant aucune difficulté de terrain, pour obéir à son amour pour la ligne droite, et il entraînait à travers fossés, champs, ravins, monticules et rivières, ses officiers qu'il mettait sur les dents. Il visita ainsi Ambleteuse, ce port que Vauban avait conseillé à Louis XIV de rétablir, la baie de Wissant, qui semblait n'attendre que d'être animée par la guerre, et continua sa route infatigable, dormant peu, ne mangeant guère, jusqu'à Calais, point où il s'éloigne trop du centre de notre récit pour que nous ne revenions point sur nos pas, en attendant qu'un second voyage à Boulogne nous montre de nouveau cet homme extraordinaire, désormais maître du droit de *faire grâce*, et à l'œuvre dans ses gigantesques desseins.

La journée qui suivit la comparution de Marius devant le conseil de guerre s'étant donc écoulée sans que celui-ci apprît rien du résultat de la démarche que ses juges avaient décidé de faire en sa faveur auprès du premier consul, vers dix heures du soir, il s'était endormi sur le méchant grabat de sa prison, faiblement

éclairée par un mince rayon de lune filtrant à travers les découpures tremblantes de quelques branches qui ombrageaient sa haute fenêtre. Tout à coup le grincement des verroux le réveille en sursaut! La lourde porte tourne sur ses gonds, et deux personnes pénètrent dans sa cellule ; l'une se jette ardemment dans ses bras : c'est Gabriel; l'autre les contemple tous deux avec émotion, n'articulant que ces mots :

— Lieutenant! lieutenant! — C'est Roch, le contre-maître !

— Je sais tout! s'écria l'aspirant en étreignant le condamné; ce que mon digne Roch m'avait caché, un hasard me l'a fait apprendre!... J'ai moi-même entendu le premier consul dire à l'amiral qu'il ne dépendait pas de lui de te faire grâce... et... lorsqu'il a ajouté qu'il ne voulait pas que le sang français coulât pendant son séjour à Boulogne, j'ai enfin compris quel sort t'attendait, mon Marius!...

— Alors... pourquoi venir ici, cruel! répondit l'enseigne, doublement ému et par cette vérité inattendue et par l'affreuse nouvelle que, dans son ignorance de l'espoir qu'avait conservé le prisonnier, l'imprudent enfant lui avait si brusquement apportée.

— Nous sommes venus pour vous sauver, lieutenant... dit Roch. Ça valait bien la peine de venir vous importuner... Je m'en flatte !

— Oui! au lever du soleil, Marius, tu seras loin d'ici... loin de la terre... tu vivras.

— Me sauver, exclama le condamné. Mes amis... que venez-vous me dire?...

— Oui, te sauver, reprit Gabriel. Méchant! veux-tu donc mourir ?

— Lieutenant! mon lieutenant! murmura le contre-maître.

C'est là toute l'éloquence de son cœur attendri. Cet homme, qui, dans sa faconde matelotesque et patrio-

tique, s'était fait surnommer l'orateur, à bord des navires, où il pérorait à l'heure contre l'Anglais, ne trouvait pas en ce moment quelque bonne raison à donner au jeune officier qu'il aimait, pour le décider à fuir la mort qui l'attendait sous peu d'heures.

— Mes amis!... éloignez-vous... quittez-moi! reprit Marius. On vous a trompé en vous disant que tout était perdu... Je vous assure qu'il y a encore de l'espoir... Sans cela, est-ce que je serais si tranquille? Vous voyez bien que je ne puis pas suivre votre conseil... Demain, j'en suis sûr, on reconnaîtra qu'on peut casser ce jugement...

— Demain... demain, dis-tu, Marius! interrompit l'aspirant, en s'attachant au condamné, comme s'il eût craint qu'il ne lui échappât dans l'ombre. Mais tu es fou d'espérer! Ne t'ai-je pas dit que le premier consul lui-même ne peut rien pour toi! Ah! si l'on m'avait interrogé hier matin avant de rassembler le conseil de guerre!...

— Malheureux! dit Marius d'un accent indéfinissable, s'ils avaient surpris notre secret! s'ils avaient deviné... reconnu...

— Tais-toi! tais-toi! interrompit l'aspirant en embrassant son ami comme pour étouffer sa voix.

— Qu'auraient ils pensé alors du motif qui m'a fait quitter mon poste? En ce moment, j'en suis sûr, il est au moins quelques-uns de ceux qui me connaissent qui s'intéressent à moi... tandis qu'alors...

— Écoute! interrompit l'aspirant que la douleur exaltait. Nous laissons échapper un temps précieux! Je te le répète, il faut fuir... tu n'as pas une heure à perdre, tout est prêt...

— Mais, malheureux enfant, tu ne songes donc pas que c'est pour le coup que je me déshonorerais! Que penserait de moi ce bon commandant? L'amiral lui-

même, qui le premier eut l'idée de recourir pour moi à la clémence du premier consul ?

— Eh bien, Marius, reprit l'enfant avec véhémence, si le commandant approuvait ta fuite? Si lui-même nous avait fourni les moyens de l'accomplir ?...

— Je n'ose croire... articula Marius avec l'accent de l'anxiété.

— Eh bien, c'est pourtant vrai! Oui, oui, Marius, c'est le commandant qui te dit de fuir une mort obscure, ténébreuse, pour te conserver à cette patrie au service de laquelle on meurt du moins avec éclat! Écoute! tu vas mettre mon aiguillette, mon chapeau... Avec ton uniforme, on te prendra pour l'aspirant qu'on a à peine regardé entrer... Roch sera à tes côtés... il te conduira à l'avant-port où un corsaire s'apprête à partir pour la croisière... Je sais qu'il lui manque des volontaires, l'État prend tous les marins! On t'acceptera donc sur-le-champ... d'ailleurs Roch connaît le capitaine, avec lequel il a servi... tout s'arrangera... au jour naissant, tu seras en mer! Tu feras ainsi quelques campagnes incognito sur les corsaires, tu changeras de port s'il le faut... le temps passera, et comme on dit que bientôt le premier consul sera empereur... alors il aura le droit de casser ton jugement... On lui dira comme tu t'es bien battu... La gloire du coursier réhabilitera l'enseigne... Tu vois donc que tout ira bien ? Le temps presse, pars, pars, Marius! Mais Roch! persuadez-le donc de fuir vite!

— Lieutenant! mon lieutenant! dit le contre-maître, auquel son éloquence ordinaire de gaillard d'avant faisait absolument défaut.

— Mais, toi, que feras-tu si je cède? demanda le condamné, ébranlé par le plan qui lui était soumis sous la responsabilité du commandant Bertiol.

— Que veux-tu que je fasse? reprit Gabriel en souriant de son mieux. Mon Dieu, c'est bien simple! j'attendrai ici qu'il fasse jour... et... et alors le commandant

m'a dit qu'il viendrait me délivrer! reprit l'enfant avec la vivacité que, dans une situation embarrassante, on met à émettre une idée qui vient de vous secourir.

— C'est donc vraiment le commandant qui t'a envoyé, Gabriel? reprit le prisonnier ébranlé.

— Sans doute! Allons! agrafe cette aiguillette... prends mon chapeau... Vous voilà descendu en grade, monsieur l'enseigne! Bah! dans un an Bonaparte sera empereur, et toi lieutenant de vaisseau! Roch, boutonnez-lui son uniforme... Tu tâcheras de te faire petit, en passant devant le guichet... je ne suis pas si bel homme que toi!

— Le commandant l'a dit, Gabriel? reprit Marius, semblant prêt à céder.

— Sans doute, et tu dois lui obéir, car c'est ton supérieur!

— Mais ..... si je pars, quand nous reverrons-nous?

— Bien plus tôt que si tu restais!

— Mais... que feras-tu ici jusqu'au matin? demanda l'enseigne, qui réfugiait sa conscience dans l'enfantillage des prétextes.

— Moi! je m'y ennuierai moins que tu ne l'eusses fait en y restant!... Je suis sûr, le jour venu, d'avoir la clef des champs!

— Tu es sûr de cela? balbutia Marius, vaincu par l'idée que cette évasion ne pouvait avoir rien de déshonorant, dès que le brave commandant la conseillait.

— Mon officier! cria une voix rude du corridor, voilà la dernière ronde qui va passer, il faut sortir!

— C'est bien... ouvrez! répondit le contre-maître, qui dans le péril redevenait lui-même.

Sans plus prononcer un mot, Gabriel se jeta dans les bras de Marius; ils s'étreignirent avec délire... puis, la porte de la prison ayant été ouverte, l'aspirant s'arracha à cet embrassement douloureux avec cette fermeté que les cœurs les plus tendres savent parfois puiser dans

le danger même, pour s'élever à l'égal des plus déterminés.

— Adieu ! adieu ! murmura-t-il, en se jetant dans l'ombre de la prison. Marius chercha encore une fois la main de Gabriel et ne la trouva plus. Le contre-maître lui mit sur la tête le chapeau jeté sur le grabat... et l'entraîna.

Cette prison, qui ne servait guère que de loin en loin à recevoir quelques officiers aux arrêts, ou des marins indisciplinés, n'avait pas une consigne bien rigoureuse. Marius et Roch partirent donc sans encombre, s'abstenant toutefois d'aller réclamer au poste le sabre que l'aspirant avait dû y déposer en entrant. Ils franchirent à grands pas la haute ville, gagnèrent la grande rue qui relie celle-ci à la ville inférieure; en vingt minutes ils furent à la maison qu'une tante de Roch habitait sur la petite place des Victoires, toute voisine du port.

Marius et Gabriel avaient leurs chambres sous ce toit. Le contre-maître, on l'a vu, était leur ami à tous deux. La vieille tante de celui-ci leur préparait la nouriture qu'ils prenaient en commun lorsque le leur permettaient les besoins du service.

— Attendez-moi, ici, lieutenant! dit Roch, vous prendrez de mes hardes pour changer, car en uniforme... ça serait compromettant. Pendant ce temps-là, je vais voir ce qui se passe sur le corsaire, et arranger tout pour votre embarquement... Allons, monsieur Marius! comment ça va-t-il? ça va bien! au petit jour vous serez au large, car la brise est bonne, et qui sait? peut-être bord à bord avec un Anglais... tapez rude dessus de ma part!

L'enseigne s'habilla en matelot. Il passa ensuite dans la chambre de Gabriel, et y resta enfermé jusqu'au retour du digne contre-maître. Lorsque celui-ci l'appela, le jeune marin prit sur un meuble une petite vierge en ivoire sculpté, sorte d'amulette en vogue dans le pays, la serra dans sa poitrine, et descendit.

— Tout est prêt, tout est convenu ! dit le contre-maître. Le capitaine a dit que vous lui expliqueriez vos raisons en mer... si l'Anglais vous en laisse le temps. Vous pouvez vous embarquer sur-le-champ... au soleil levant vous serez au large... Ah ! lieutenant... quel ange que... mais ne parlons pas de ça Voilà qu'il va être minuit, je prends la garde au poste de la jetée... je vous mets sur votre corsaire, et je me rends à mon devoir. Mon premier coup de longue-vue, au petit jour, sera... pardon, hein, lieutenant, sera pour le plaisir de ne pas vous voir !

— Mon bon matelot ! dit Marius, en serrant la main du contre-maître, un jour j'espère. . . . . .

. . . . . .

— Oh ! pour ça, lieutenant, je m'en flatte ! disait Roch, au moment où ils arrivèrent en face du corsaire, dont les voiles dérabantées n'attendaient plus que l'arrivée de quelques pieds d'eau dans le chenal, pour entraîner au loin vers l'Anglais la coque aventureuse.

Les deux marins s'embrassèrent avec effusion.

— A six heures du matin, je quitte le poste, dit le contre-maître, et tout aussitôt je lofe vers le château tenir compagnie à... à monsieur Gabriel, en attendant que le commandant vienne le faire sortir...

— Adieu encore ! fit Marius en serrant de nouveau la main calleuse du marin, prie Dieu pour moi... dis-lui...

— Qui vive ! cria-t-on.

C'était une patrouille qui s'avançait dans la direction du port. Dans l'embarras de répondre, Marius n'eut que le temps de sauter dans les haubans du corsaire qui se dressaient à une petite distance du quai ; Roch alla se faire reconnaître : c'étaient justement les hommes qui allaient au poste de la jetée prendre le quart de minuit.

. . . . . .

Quelques pâles lueurs avant-courrières du jour se montraient à peine à l'orient brumeux ; la nuit était fraîche.

Une brise assez vive du N.-E. s'était levée avec la marée montante; il était quatre heures du matin. Un mouvement inaccoutumé avait lieu dans l'intérieur du château de la haute ville: un peloton de dix hommes d'infanterie de marine venaient d'y entrer sous le commandement d'un sergent-major, accompagné d'un chirurgien qu'on avait été, par ordre supérieur, chercher à bord d'une canonnière. Ce monde s'arrêta sous un portique qui donnait sur la cour principale. Alors le chef du peloton donna au concierge de la prison un papier qu'il avait au fond de son schako, et fit charger à balles les fusils de ses hommes. Presque en même temps on entendit le bruit d'un caisson d'artillerie dont les roues résonnaient bruyamment sur le pavé retentissant des passages voûtés, et peu après l'équipage s'arrêta au milieu de la cour. Par-ci par-là on voyait passer un fanal qui éclairait la face de quelque employé du château. Bientôt cette agitation momentanée cessa peu à peu, et tout rentra dans le silence jusqu'au petit jour.

Et tandis que ces préparatifs avaient lieu au dehors, une scène d'un autre genre se passait dans l'intérieur. Un geôlier était entré dans la prison où s'était accomplie, pendant la nuit, la substitution de prisonniers.

— Lieutenant! dit l'homme-clé d'une voix où l'intention doucereuse luttait avec la rudesse de sa nature, ça me fait bien de la peine... mais je dois vous dire de vous préparer à... à la chose!

— Que voulez-vous? demanda l'aspirant, qui s'était endormi sur sa bonne action.

— Je veux, lieutenant... qu'il ne vous reste qu'un quart d'heure pour ce que vous savez bien... J'espère que vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi, que j'ai eu des procédés... Cette nuit encore j'ai laissé ici le plus tard possible cet aspirant qui est venu vous dire adieu... Aussi, lieutenant, j'ose bien compter que vous ne donnerez pas à d'autres votre frac, vos bottes, votre argent,

si vous en avez... et même, lieutenant... qu'est-ce que ça vous ferait de me donner tout ça maintenant, avant que... avant la fusillade enfin? Au moins à présent je serais sûr d'en profiter, et vous, de votre côté, vous pourriez compter sur une messe que je ferais dire en votre intention, mon généreux lieutenant... tandisqu'une fois la chose faite, je n'ai plus aucun droit sur vous... C'est les autres, les ensevelisseurs, l'officier de santé, les croque-morts qui empoignent tout. En ce moment, vous m'appartenez encore, mon officier... Je n'ai mes petits droits et mes légitimes espérances qu'avec les vivants, moi... Je suis donc bien certain qu'un aussi respectable condamné ne voudrait pas faire tort à un brave père de famille de ce qui lui est dû... N'est-ce pas, lieutenant, que vous êtes trop magnia... mana... *mananime* ponr me voler en filant avec ce qui m'appartient.

Le geôlier aurait pu parler un quart d'heure de plus, que Gabriel n'eût guère songé à l'interrompre... Dès les premiers mots, l'aspirant avait compris de quoi il s'agissait, et un affreux serrement de cœur, une sorte d'éblouissement, de vertige, avait été pour lui la dette payée à la débile humanité, dont la vie est le premier instinct. Mais bientôt le courage, la fermeté, les nobles mouvements de l'âme, avaient repris leur empire sur des sens trop délicats pour en être la digne enveloppe. Gabriel, la première impression subie et maîtrisée, redevint donc bien vite lui-même, c'est-à-dire un cœur incomparable! Ce cœur était si plein d'abnégation et de grandeur, qu'il ne songea même point à réclamer contre l'erreur dont sa personne était en ce moment l'objet. Sans doute, si l'aspirant eût eu la certitude que son ami était loin du port et de tout danger, il n'eût pas manqué de signaler la substitution de l'innocent au condamné, et bien que le commandant Bertiol n'eût pas eu la moindre part dans les incidents accomplis durant la nuit avec l'appui de son nom, Gabriel, en donnant l'ordre à Roch

d'aller dans la matinée tout dévoiler au capitaine de frégate, savait bien que le danger serait immédiatement détourné de lui. Mais le jeune marin n'avait pas prévu, n'avait pu prévoir que les ordres donnés pour obéir à l'inflexible loi de guerre fixassent l'exécution du condamné à la fin même de la nuit où l'affection vigilante le sauvait. Or, parler en ce moment, n'était-ce pas risquer de livrer aux balles la véritable victime que leur jetait la loi? Il y avait à peine quatre ou cinq heures que Marius avait quitté la prison... Pouvait-on supposer que déjà il fût hors de tout danger, que, l'éveil donné sur son évasion, on ne parviendrait pas bien vite à le découvrir, dans une ville régie avec la précision rigoureuse d'un état de siége?... Parler, réclamer contre la fatale erreur, c'était donc livrer Marius au supplice... Voilà ce que pensait, ce que sentait Gabriel, tandis que le geôlier lui demandait l'escompte de son héritage de supplicié. Entendit-il cette burlesque et odieuse requête? On ne sait! Toujours est-il qu'il n'y répondit point, non plus qu'aux tentatives répétées que fit l'homme-verrou pour obtenir ce qu'il prétendait être son droit.

— Ah çà, lieutenant, est-ce que vous ne m'entendez pas? reprit enfin le geôlier en quittant son ton pleurard d'emprunt pour la voix grossière et rude qui lui était naturelle. Allons, allons! faut en finir! que j'aille me recoucher une heure, car vous m'avez fait rester debout cette nuit pour le roi de Prusse! Suivez-moi, condamné... on vous attend en bas! Il faudra pourtant que vous retiriez votre uniforme! ça ne peut pas se faire sans ça... et dire que vous pouvez me le donner ici... et que vous ne le voulez pas! Dame! ce n'est pas ma faute, à moi, si on vous fusille... Vous ne devriez pas vous en venger sur moi. . ça n'est pas délicat! Allons, voyons, lieutenant... ça y est-il? Je vous prêterai ma capote pour descendre... et d'ailleurs, vous n'aurez pas le temps d'avoir froid!

— Savez-vous, demanda Gabriel tout à ses idées, s'il est sorti cette nuit quelque navire du port?

— Moi, je ne sais rien!... des navires? est-ce que ça me regarde? parlons d'ici. Ainsi donc, il paraît que vous me refusez, mon condamné! En ce cas, il va falloir descendre sur-le-champ...

— Il ne peut être parti, se dit l'aspirant. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra! reprit-il à haute voix. Je suis prêt!

L'exécution n'avait été fixée que pour cinq heures; si le geôlier était monté plus tôt chez le prisonnier, ce n'avait été que pour effectuer son ignoble négociation. L'infâme, dans sa déception, pensa à se venger en avançant le moment du supplice.

— Suivez-moi, dit-il brutalement.

Gabriel quitta machinalement la prison, et suivit le geôlier dans les corridors vaguement éclairés par le fanal fumeux que portait cet homme. Comme condamné militaire à propos d'un délit qui n'entraînait rien d'infamant, il n'avait point de liens.

— Ohé! à l'ordre! cria l'abject personnage en arrivant dans la cour.

Le sergent-major s'avança.

— Il n'est pas encore l'heure, dit-il.

— Qu'est-ce que ça vous fait? répondit le geôlier en entraînant à l'écart le sous-officier. Le condamné demande qu'on en finisse... Ça l'embête d'attendre!

— Mais le prêtre!

— Vous voyez bien qu'il n'en veut pas, puisqu'il m'a dit: Je suis prêt!

Le crépuscule ne descendait que faiblement encore dans cette cour enceinte de hauts bâtiments. Les soldats d'infanterie de marine croyaient avoir affaire à l'enseigne Marius. Si l'on eût attendu l'heure fixée, il eût fait assez clair pour qu'on reconnût la substitution de la victime, ce qui eût immanquablement amené un sursis à l'exé-

cution. Peut-être l'infâme geôlier espérait-il pouvoir, à la faveur de l'obscurité, dépouiller le supplicié. Le sergent-major avait rejoint ses hommes, et ordonnait les derniers préparatifs.

— Pauvre jeune homme ! dit le soldat de marine. C'est un brave ! il souffre trop à attendre, et il en veut finir au plus tôt !

— Vilaine corvée que nous faisons là, répondit un des fusiliers.

— Qui m'eût dit que je rendrais un si damné service au contre-maître Roch ! dit un autre.

Le chirurgien se tenait tristement à l'écart.

— Quand vous voudrez ! cria le sous-officier.

— Marchons ! répondit l'aspirant, qui souffrait horriblement de ces préparatifs, et qui redoutait anxieusement de sentir sa frêle nature l'emporter, par quelque crise, sur sa résolution et sur son courage.

Le geôlier prit le jeune marin par le bras, et l'entraîna au fond de la cour, vers un petit tertre auprès duquel s'était avancé le caisson d'artillerie destiné à servir de corbillard.

— Habit bas, condamné ! dit triomphalement le geôlier, en déposant derrière Gabriel le fanal qui devait, vu l'insuffisance du jour, éclairer le point de mire des exécuteurs.

L'aspirant mit un genou en terre et ne répondit pas. Le geôlier, encore désappointé, dut s'éloigner.

— Garde à vous ! commanda le sergent-major à ses hommes qui s'étaient mis en ligne à vingt pas de la victime, dont la silhouette se découpait en noir sur le fond vaguement éclairé par les projections rougeâtres du fanal et les blafardes lueurs d'un jour brumeux. Préparez armes ! En joue... Feu !

Dix détonations se firent entendre... L'aspirant tomba la face contre terre... Le chirurgien courut au supplicié pour s'assurer de sa mort. Le geôlier aussi s'approcha.

— Arrière, canaille ! dit le chirurgien, ou je fais mon rapport... Vous n'avez plus rien à faire ici, il n'y a que les vivants qui doivent passer entre vos griffes !

Le geôlier s'éloigna en jurant. Le chirurgien prit le fanal et se mit à examiner celui qu'il croyait mort... A son grand étonnement, il ne vit nulle trace de sang, ni sur la terre, ni sur les vêtements du jeune marin.

— C'est extraordinaire ! dit-il.

Il n'y avait pourtant là rien de si extraordinaire : les dix soldats de marine avaient visé à deux pieds au-dessus de la tête de la victime : nul n'avait voulu avoir à se reprocher la mort de l'enseigne Marius... et pourtant, ils ne s'étaient rien dit l'un à l'autre ; sublime accord ! Le chirurgien, ne voyant sur les vêtements ni sang ni trace de blessure, déboutonna l'uniforme du supplicié... Alors s'offrit à ses regards étonnés un sein de femme. La pauvre *Gabrielle* n'était qu'évanouie !

III

MARIUS ET GABRIEL.

Vingt ans environ avant l'époque où commence notre récit, un jeune Anglais qui depuis quelque temps parcourait le nord de la France, vint se fixer pour un an à Boulogne. Il paraît que des pertes considérables qu'il avait faites au jeu avaient décidé sa famille à l'exiler des clubs de Londres ; on ne le connaissait alors que sous le nom de sir Meurice. C'était un gentleman de manières élégantes, et assez joli homme, quoique un peu bellâtre. Habitué, depuis son entrée dans le monde fashionable, à la vie dissipatrice de Londres, et désormais privé de ses chevaux, de ses maîtresses et de ses chiens, il périssait d'ennui et de désœuvrement ; la

pension dont il jouissait sur le continent était du reste assez modique, et quelques dettes qu'il avait d'abord faites à Calais n'ayant point été reconnues par le banquier qui lui remettait des fonds, on se l'était dit, et notre insulaire s'était vu privé de la ressource de chercher des distractions dans des dissipations nouvelles. Sir Meurice, tout jeune qu'il fût alors, était déjà un modèle de vanité, d'égoïsme et de corruption. Il offrait, non point ce type affaibli dont notre langue a presque fait un adjectif, en empruntant à un roman fameux son héros aux proportions amoindries par les à peu près des traductions et des imitations... mais bien le véritable *Lovelace anglais,* c'est-à-dire un homme n'ayant que des sens et de l'esprit ; un homme qui, ayant choisi sa victime, la poursuit avec calme, persévérance, et un froid calcul des moyens ; apparences dangereuses qui cachent des désirs ardents et altérés, que devront suivre le mépris sec, l'oubli implacable pour la malheureuse dont l'inexpérience a subi leur horrible fascination... Au moment dont nous parlons, sir Meurice logeait dans un assez modeste appartement de cette même maison de la place des Victoires où nous avons vu Marius entrer pendant la nuit de son évasion, c'est-à-dire chez la tante de Roch, Madeleine Cornu, propriétaire de cette petite maison. La Cornu était une vieille fille intéressée, qui louait tout ce qu'elle pouvait de son logis, et qui logeait aussi, moyennant finance, son neveu Roch, lorsqu'il revenait au port, et la sœur du marin, orpheline comme lui, une belle fille nommée Jeanne.

A l'époque où sir Meurice vint demeurer chez la Cornu, Roch, alors âgé d'environ vingt ans, faisait dans l'Inde sa première campagne au long cours. Jeanne avait dix-huit ans et en paraissait vingt-quatre. C'était une belle *matelote,* grande, bien découplée, éclatante de fraîcheur, aux yeux noirs, aux dents blanches, aux

cheveux châtains, au port lascif comme celui d'une nymphe marine. Lorsque le dimanche elle accompagnait sa tante à la grand'messe à Saint-Nicolas, revêtue du pittoresque costume des matelotes du temps, les jeunes gens se rangeaient pour l'attendre et la voir passer... et alors bien des cœurs lui faisaient cortége. C'est que nulle fille de la *Beurrière*, ce quartier favori des marins boulonnais, ne portait plus fièrement qu'elle le bonnet coquet garni de dentelles, le long corset d'étamine ou de perse à grands fleurages, dont les manches d'étoffe dorée étaient retroussées à mi-bras; ni le fichu de mousseline brodée, dessinant un fier corsage. Une danseuse espagnole eût seule donné à sa basquine cet agaçant mouvement de hanche que la belle jeune fille imprimait à la jupe de fine écarlate qui formait draperie sur une autre jupe de drap gros bleu, bordée d'un ruban tranchant, et ses jambes de Diane chasseresse, voluptueusement dessinées par des bas de coton blanc bien tirés, trottaient par la tête des soupirants qui, attirés en nombre par tant de charmes, étaient d'ailleurs repoussés, intimidés par les allures dédaigneuses, un peu méprisantes même, de la fière matelote. Il paraît que les jours de fête surtout, lorsqu'elle arborait le costume qu'on vient de décrire, et qui s'enrichissait d'un large crochet d'argent placé à sa ceinture, comme pour tenir des ciseaux à ses lourdes chaînettes, de boucles d'oreilles en forme de clocher, d'une large croix et d'un cœur volumineux, le tout en or le plus fin, espèce de filigrane travaillé en pointes mates et polies, tous objets que son frère lui avait achetés de ses épargnes; il paraît, disions-nous, qu'ainsi sous les armes, Jeanne imposait tellement, que bien souvent elle revenait des guinguettes des *Tintelleries*, sans qu'aucun jeune marin eût osé l'engager à danser et faire concurrence aux bourgeois. Il est bien entendu que cette Impéria maritime était cordialement détestée de ses compagnes pour

ses airs et sa beauté, et qu'elle devenait souvent le texte de chaudes disputes dans les familles, entre les sœurs envieuses et les frères fascinés, lesquels, tout en redoutant presque l'imposant bonheur de l'approcher, n'en subissaient peut-être que plus immaîtrisablement le pouvoir de ses charmes.

Or il arriva que cette fière créature, si difficile à amariner, comme disaient les jeunes marins qui naviguaient timidement dans ses eaux, se laissa peu à peu toucher au cœur par le premier homme distingué qui l'approcha, c'est-à-dire sir Meurice, l'hôte de sa tante, celui auprès duquel l'appelaient dix fois par jour ces incessantes obligations d'une communauté de logis. La Cornu n'était guère attentive qu'à contenter *son Anglais*, dont les deux guinées mensuelles était une rente que nul autre locataire ne lui eût fournie; et d'ailleurs, sachant de quels airs de tigresse Jeanne accueillait les amoureux quotidiens, la tante n'avait garde de se défier d'une séduction intérieure. C'était pourtant là qu'était tout le danger, et la pauvre matelote y succomba... il en devait être ainsi; rarement ces cœurs plus hauts que leur condition résistent à l'attrait qu'a pour eux la distinction du rang et des manières; surtout lorsque, comme dans le cas que nous rapportons, le séducteur est désœuvré, ennuyé, et profondément habile. Il y avait donc cinq ou six mois que durait cette intrigue entre le gentilhomme anglais et la sœur du marin, et déjà il devenait difficile d'en dissimuler les conséquences aux yeux de ses compagnes plus perspicaces que la Cornu... lorsque sir Meurice fut brusquement rappelé par sa famille.

L'Anglais feignit de partir seulement pour une excursion à Londres, mais sachant dans le fait qu'il ne reviendrait pas. En effet, quelques semaines après son départ, le banquier de sir Meurice fit réclamer ce qui restait chez la Cornu des effets de l'insulaire... Jeanne comprit alors la double étendue de son malheur!

Peu de temps après Roch arriva de sa campagne de l'Inde. Sa sœur lui confessa tout. Ces deux orphelins versèrent ensemble bien des larmes secrètes. Le marin tenta diverses démarches pour connaître les traces du séducteur, mais n'y put réussir. Pour comble de malheur, la grossesse de Jeanne cessa bientôt d'être un mystère, et les investigations de la haine ayant fait découvrir à qui elle avait fait le sacrifice de son altière vertu, le rang de celui-ci fut une arme de plus dont les jeunes filles se servirent pour rire des adorateurs mystifiés par l'imposante beauté. Ceux-ci, furieux du fait, et non moins furieux des quolibets de leurs sœurs, auxquels ils ne savaient plus quoi répondre, prirent parti contre la perfide, si bien qu'en peu de temps ce fut dans la population maritime du port un *tolle* général qui vint retentir, en toute occasion, dans la maisonnette où la Cornu se lamentait par-dessus tout de la perte de *son* Anglais. Peut-être bien l'avare fille se consola-t-elle du chagrin que dut lui causer la faute de sa nièce, par l'espoir que cette liaison ramènerait l'insulaire auprès de son amante...; dans tous les cas ce fut une erreur. Lorsqu'on sut au port que l'Anglais ne revenait pas, les plus méchants se réjouirent, et la douleur de Jeanne s'augmenta d'autant. Roch se battit deux ou trois fois avec des plaisants dont les quolibets, les propos mal sonnants lui échauffèrent les oreilles; mais les coups de poing donnés et reçus n'amélioraient point les choses. Au lieu de repartir pour un voyage au long cours, le brave garçon se décida à mettre pour un an son ancre à terre, afin de venir en aide à sa sœur; il se mit sur un bateau de pêche, de façon à ne plus quitter le port au delà de quelques heures. La Cornu prit son parti sur les événements, soigna sa nièce et chercha un locataire.

Enfin quelques mois s'écoulèrent, et Jeanne mit au monde une petite fille qui, née le jour de sainte Gabrielle, reçut ce nom. Roch alla trouver le banquier de

sir Meurice, lui raconta les choses, et lui demanda le moyen d'arriver sur les traces du père de l'enfant. Le banquier répondit qu'on n'avait qu'à mettre dans les journaux de Londres un avis avec réticence, ainsi que cela se faisait souvent en Angleterre dans des circonstances analogues, et que sûrement le jeune Anglais donnerait signe de vie. S'étant, à la prière du marin, chargé de cette insertion, on lut, une semaine après, dans plusieurs feuilles de Londres, l'avis suivant :

« Sir M***, qui a habité Boulogne, est informé qu'on a, place des Victoires, n° ..., des nouvelles intéressantes à lui communiquer ; il est prié d'envoyer son adresse. »

Les couches de Jeanne furent fort laborieuses. Il lui avait été impossible de ne pas savoir les mauvaises dispositions des gens du port et de la *Beurrière* à son égard, et elle s'y était montrée extrêmement sensible, ainsi qu'il devait en être de son amour-propre blessé par l'abandon de son amant aristocratique, et des armes que cet abandon fournissait à ses ennemis. En se voyant mère, elle avait espéré que la nouvelle de cette paternité lui ramènerait, pour un temps au moins, sir Meurice, de sorte qu'une forte fièvre de lait qu'elle subit fut tout agitée de cette espérance, dont la réalisation devait la venger des humiliations de sa position de fille séduite et abandonnée par l'homme qu'elle avait eu l'orgueil de choisir, en dédaignant les adorateurs vulgaires, ses égaux. La réponse de son amant était donc l'objet de toutes ses pensées comme de tous ses songes, au milieu des crises de son état. Le malheur voulut que Roch fut obligé de prendre la mer pour un jour, afin de ne pas perdre son tour de pêche, lorsque le banquier reçut pour la place des Victoires un pli qui prouvait que l'avis des journaux avait été lu. Ce pli fut envoyé à la Cornu qui, ne sachant pas lire, le porta imprudemment à sa nièce,

supposant sans doute que, puisqu'il y avait réponse, c'était bon signe. La pauvre Jeanne avait eu une nuit fort pénible et tout agitée de délire; la vue du papier plus espéré que redouté lui causa une sensation très-vive. Elle l'ouvrit avec peine et y lut ce qui suit:

« Sir M*** ne peut apprendre aucune nouvelle de la place des Victoires, n°...; au reste, il part demain pour les Indes. »

A cette affreuse lecture, Jeanne ne pleura point... Elle laissa tomber la lettre fatale, prit son enfant, qu'elle embrassa, et dit seulement ces mots: — Je suis perdue !... —Un moment elle resta fixe, regardant sans voir, pâle comme son linge, et pensant sans doute à toutes les conséquences de cet abandon. Sa tante voulut l'interroger... Alors elle revint au sentiment physique un moment subjugué dans le tourbillon des douleurs morales; elle poussa un grand cri et s'évanouit. Lorsque, le soir, Roch rentra au port, il trouva sa sœur dans un état désespéré. Le malheureux marin remplit la maison de ses cris, jurant, dans un désespoir trop touchant pour être risible, *qu'il mettrait le feu à l'Angleterre...* Deux médecins furent toute la nuit au chevet de la moribonde, qui, brisée plus encore peut-être par la douleur morale que par le mal physique, expira au point du jour.

. . . . . .

Le commandant Frank la Morinie, ou plutôt de la Morinie, était né à Boulogne en 1764, c'est-à-dire l'année où mourut en cette ville (qui a aussi vu mourir l'auteur de *Gil-Blas*) le poëte Churchill, celui qu'on a appelé le *Juvénal anglais*. La famille de la Morinie était, comme l'indique son nom, des plus anciennes du pays, puisqu'elle portait le nom de cette partie de la Gaule Celtique autrefois habitée par les *Morins* (du mot cel-

tique *mor*, qui signifie mer.) Unique rejeton de cette ancienne famille, le jeune Franck, protégé par le dernier gouverneur du Boulonnais, Louis d'Aumont, duc de Villequier, était entré dans le service de la marine parmi les premiers volontaires de cette liberté nouvelle que la jeune noblesse d'alors, déjà imbue de principes philosophiques et libéraux, embrassait avec enthousiasme sur les traces du jeune Lafayette.

Il avait pris une part glorieuse aux luttes navales de la république, lorsqu'en l'an IX l'amiral Latouche-Tréville, qui commandait l'organisation de la flottille, le nomma son chef d'état-major.

Il trouva, par suite, la mort dans une des attaques acharnées que Nelson dirigea contre la ligne d'embossage établie devant Boulogne. Il laissait orphelin un fils unique nommé Marius, enseigne de première classe sur un brick en croisière dans la Manche.

On touchait alors à de graves événements. Un changement qui eut lieu dans le ministère anglais fut le signal des premières négociations de la paix, qui fut enfin définitivement conclue au congrès d'Amiens, entre les plénipotentiaires, lord Cornwallis et Joseph Bonaparte. Dans le même temps, la France, comme une reine européenne, après avoir vaincu toutes les nations coalisées contre elle, traitait à Lunéville avec l'Empire, à Florence avec le roi de Naples, à Paris avec la Russie et la Porte Ottomane, et à Madrid avec le Portugal, imposant à tous sa suprême volonté de pacifier le monde et de se reposer enfin de ses fatigues triomphales, dans les vastes limites qu'elle s'était données, de l'Océan au sommet des Alpes et des Pyrénées aux rives du Rhin.

. . . . . .

Marius revint à Boulogne et alla prier sur le tombeau que l'amiral avait fait ériger au malheureux capitaine de frégate. Là, l'orphelin jura de venger cette mort pré-

maturée. Puis, la paix du moment ayant fait rentrer au fourreau l'épée des officiers, il demanda et obtint un congé de quelques mois, pour aller voir à Arras un vieil oncle retiré là, et le seul parent qui lui restât sur cette terre, où Dieu le laissait si jeune et sans appui.

Ce fut là, à Arras, que Marius rencontra pour la première fois Roch, lequel avait été élevé au grade de *quartier-maître*, à la suite de l'affaire qui lui avait valu la hache d'armes d'honneur.

On se souvient que, pour ainsi dire assassinée par la méprisable, l'odieuse réponse de sir Meurice à la notification détournée de la naissance de son enfant, la malheureuse Jeanne, surprise par cette déception au milieu des crises de couches laborieuses, avait payé de sa vie les fautes de son orgueil et de son inexpérience. Roch, après avoir fait contre l'Anglais en particulier et l'Angleterre en général les serments les plus énergiques que lui offrissent le vocabulaire des gens de mer, considéra la petite Gabrielle comme un héritage d'obligations que lui léguait sa malheureuse sœur. Il ajouta donc un serment à tous ceux qu'il avait déjà faits... Mais celui-là fut de remplir envers le petit être que lui envoyait le sort les devoirs d'un tendre père. Son premier soin fut de chercher une nourrice de campagne, chez laquelle l'enfant pût être allaitée et soignée loin des investigations curieuses des gens dont l'hostilité était la cause indirecte de la mort de la fière et trop humiliée Jeanne. Il parvint à trouver la femme qui lui convenait dans le petit bourg de Desvres, à quelques milles seulement de Boulogne, de sorte que chaque fois que son service ou son retour au port le lui permettait, il pouvait faire vers le berceau de la petite Gabrielle une escapade dont il revenait toujours charmé et attendri. N'ayant qu'une confiance médiocre dans les qualités de cœur de sa tante Cornu, Roch ne lui déléguait quelque surveillance sur la petite que lorsqu'il se trouvait en-

traîné pour quelques mois hors du pays par une campagne au long cours.

L'enfant mena jusqu'à l'âge de dix ans une vie de campagnarde qui contribua beaucoup à la douer d'une excellente constitution. Ce fut alors qu'une nuit, rentrant au port, après une croisière sur les côtes d'Espagne, Roch, en serrant une voile, perdit l'équilibre, par la rupture d'une manœuvre, et se cassa un bras en tombant sur le pont. Il demanda et obtint un congé qu'il alla passer auprès de la petite Gabrielle, et resta près d'un an à Desvres, pour faire, dit-il à la Cornu, l'éducation de sa nièce.—Quel malheur, Gabrielle, que tu ne sois pas un neveu! disait-il à l'enfant. Comme je t'aurais dressé à courir sus à l'Anglais! à faire de jolis nœuds de cordage, à bien rabanter une brigantine, et à vider proprement un bougarou de genièvre!

Et *Gabrielle*, sans trop apprécier ce qu'elle perdait à n'être pas *Gabriel*, cherchait à consoler son oncle en lui offrant d'apprendre tout ce qu'il voudrait, la question du *gin* pourtant exceptée. La petite fille ne savait du reste rien de sa naissance malheureuse; elle croyait vaguement avoir perdu son père et sa mère étant toute petite, et sa jeune intelligence n'exigeait pas d'autres éclaircissements. Roch avait eu soin de lui répéter souvent qu'après son amour en Dieu, son premier devoir, avant même de l'aimer, lui, son oncle, c'était de haïr les Anglais qui étaient damnés, disait-il. L'enfant s'imagina longtemps que l'Angleterre était cet enfer dont parle la religion; de sorte qu'il lui arriva plus d'une fois de prier Dieu de lui pardonner ses petits péchés et de ne pas l'envoyer brûler en *Angleterre*...

L'année que Roch passa à Desvres fut activement employée par le quartier-maître en congé à enraciner fortement dans ce jeune cœur cette haine par laquelle lui-même vivait depuis l'infamie de sir Meurice, comme d'autres vivent d'un amour. Il essaya parfois de tromper

ses regrets sur le sexe de Gabrielle, en lui faisant revêtir un petit costume de mousse qu'il lui avait apporté, et à l'aide duquel il la conduisit deux ou trois fois à Boulogne pour lui montrer des navires, et tout ce qu'elle avait perdu à ne pas naître Gabriel. La petite, que sa constitution robuste et les instincts de fierté qu'elle tenait de sa mère ne disposaient pas à la pusillanimité si pardonnable de son sexe, finit par se laisser si bien exalter aux doléances du marin, qu'elle s'associa sincèrement à ses regrets. D'ailleurs, en ce temps-là, temps de guerres continuelles, la femme était bien plus que de nos jours en butte aux dédains des usages et des lois; la plus belle moitié du genre humain n'en était pas alors la plus utile. Ce qu'il fallait, c'étaient des hommes! La république accordant une pension à la mère qui comptait douze garçons, les filles qui naissaient étaient considérées comme des déceptions pour la patrie et la famille. Gabrielle avait été élevée au milieu de ces idées qui parcouraient les campagnes, et l'on comprend bien que son oncle ne pouvait que les lui exagérer encore par ses regrets parfois grotesques :

— Ah! si c'était un garçon! se disait-il souvent à lui-même, à la première paix, je lui remettrais ces objets que sa mère m'a laissés, et je l'enverrais en Angleterre à la chasse de son père... Mais une fille! maudites jupes! je ne veux plus lui en voir!

Si bien que chaque fois que revenait son oncle, l'enfant, pour lui plaire, s'habillait en marin...

Deux ou trois ans plus tard, Gabrielle, qui recevait quelque éducation d'un vieux capitaine de la république retiré à Desvres, mit le comble à la joie de Roch, en lui disant que s'il pouvait lui procurer un embarquement sortable, elle ferait volontiers une petite campagne avec lui, pour voir un peu ce qu'elle avait perdu à n'être pas garçon, et si la mer avait des douceurs si irrésisibles!

Roch délira de joie. Le père Moleux, ce vieux triton

jeté à sec, qui avait appris à Gabrielle à lire, compter, écrire et détester l'Angleterre, approuvait l'essai; il n'y eut donc plus qu'à chercher un poste convenable pour la fille de la fière Jeanne. Notre quartier-maître ayant appris qu'on préparait à Cherbourg l'armement d'une corvette de charge, qui devait venir sous peu prendre à Boulogne un chargement d'obus et de munitions pour l'équipement d'une division destinée aux Antilles, parvint à obtenir d'un lieutenant de vaisseau qui devait monter à Boulogne sur cette corvette, comme officier chargé du détail, qu'il prendrait le *neveu Gabriel* en qualité de secrétaire; il est bien entendu que lui aussi, l'*anglophobe*, serait du voyage. Tout alla à souhait, et tellement même, que sa mission à Cherbourg terminée, la corvette dut aller dans la Méditerranée porter des troupes, puis revenir à Brest pour prendre un changement pour la Martinique... Si bien que Gabriel...le tint la mer pendant quatorze ou quinze mois. Malheureusement ce fut sans rencontrer l'Anglais à combattre, et malheureusement disons-nous pour Roch... car nous n'oserions croire déjà que le secrétaire du lieutenant en fût aussi fâché! Quoi qu'il en soit, durant cette campagne, l'éducation nautique de Gabriel avait fait de grands progrès, car outre cette pratique spéciale qui s'apprend forcément, à vivre sur un navire, l'officier, qui avait pris son scribe en affection, lui avait enseigné des calculs maritimes, l'art de prendre la hauteur du soleil avec l'octant, etc. Roch était dans le ravissement, et commençait à espérer qu'il ne lui serait pas impossible de voir *son neveu* aller conquérir son père, à l'aide des faibles mais cependant précieux indices qu'offrait le dépôt qu'en mourant la pauvre Jeanne avait fait entre ses mains, en lui disant que c'était tout l'héritage et tout l'avenir de son enfant.

Or, ces objets, disons-le dès à présent, étaient : une petite croix en onyx, garnie en or, que sir Meurice avait donnée à Jeanne un soir qu'elle lui annonça la certitude

de sa grossesse, plus une miniature représentant le même sir Meurice, que la jeune fille lui avait dérobée, croyant pouvoir la lui rendre sous peu, le jour où il partit, feignant une simple excursion... et enfin, la fatale lettre qui avait donné à la pauvre matelote le coup de la mort. En remettant ces objets à son frère, quelques instants avant d'expirer, Jeanne lui avait dit que si son enfant vivait, il devrait, à l'aide du portrait, chercher à découvrir son père, et lui aller présenter la petite croix et la lettre...

Mais il faut abréger ces récits du passé, tout initiateurs qu'ils soient de ceux de l'avenir. Gabrielle, par la bizarre éducation qu'elle reçut, non moins que par des prédispositions naturelles qui en faisaient une fille ardente et passionnée, s'habitua à sa nouvelle et scabreuse existence, si bien que l'idée de reprendre sa vie de bergerie et l'attirail de son sexe lui fut insupportable. Elle entreprit une nouvelle campagne, et fut bientôt en état de passer l'examen, au reste peu exigeant alors, du grade d'aspirant de seconde classe. Le vieux républicain de Desvres, le père Moleux, vint patroner son élève, et les choses, à sa grande joie comme à celle du quartier-maître, allèrent au mieux ! A seize ans, Gabriel, qui en paraissait bien dix-huit par son air martial, endossa le frac à boutons dorés, à l'épaule duquel pendait une aiguillette de soie et d'or. Les deux complices de cette fraude singulière rirent comme des fous lorsque l'aspirant se coiffa pour la première fois du claque mutin à ganse d'or, et ils invoquèrent l'un le privilége de l'âge, l'autre celui de la parenté pour l'embrasser *en plein bois*, comme dit Roch, c'est-à-dire sur la joue. Gabrielle fit dans son nouveau grade (qui, par le milieu où il allait vivre, diminuait, pour un temps au moins, les chances de son sexe découvert) la campagne de Hollande, et reçut pour la première fois, sans pâlir, le baptême du feu devant Flessingue. *Elle* ou *il* eut la joie de trans-

mettre aux canonniers le commandement de feu qu'ordonnait le capitaine, dans une rencontre où un brick anglais (un anglais!) amena son pavillon.

A la paix d'Amiens, Gabriel alla retrouver son vieux professeur pour être mis en état de se présenter, l'occasion venue, à l'examen d'aspirant de première classe. Mais le père Moleux s'en était allé habiter Arras, où Roch et Gabriel allèrent le rejoindre. Ce fut vers ce temps que Marius arriva dans cette ville, pour chercher auprès de son unique parent des consolations à la perte cruelle qu'il venait de faire. Dans cette ville d'intérieur, nos divers marins ne tardèrent naturellement pas à se rencontrer. Roch, qui avait servi sous le brave commandant de la Morinie, manqua peut-être de prudence en rapprochant l'aspirant de première classe et celui de seconde. Le fait est qu'à la suite de deux ou trois promenades ou conversations, durant lesquelles Marius ressentit les plus vives douceurs de la part que son jeune collègue prenait à ses chagrins, il découvrit l'étrange supercherie. Le vieux républicain en rit! Roch, d'abord contrarié, se consola, et Gabriel... pensa comme devait penser Gabrielle. Au bout d'un mois ils s'aimaient; au bout de deux mois ils se l'étaient dit; toute la sollicitude de Roch consistait à veiller à ce qu'ils ne se le prouvassent point à la manière qui avait perdu la pauvre Jeanne, et qui pouvait ruiner tout l'avenir maritime de l'aspirant, avenir que le digne quartier-maître limitait, toutefois, à l'époque venue où les circonstances permettraient à Gabriel de recevoir la confidence du secret de sa naissance, et à aller en Angleterre à la découverte du rebelle auteur de ses jours.

Mais il ne fallut que peu de temps au père Moleux et à Roch pour reconnaître que Marius avait toutes les délicatesses, toutes les nobles réserves d'un premier amour.

— Je l'aime comme une tendre sœur, ou comme un frère, plutôt! avait-il dit, pour l'intérêt qu'elle a témoi-

gné à mes malheurs. Je ne l'aimerai comme amante que lorsque je la verrai s'offrir à mes yeux comme une belle jeune fille...

Et souvent Marius, durant cette année qu'ils passèrent ensemble, lui demanda de mettre fin à cette bizarrerie, à cette sorte d'hermaphrodisme militaire, qui donnait une teinte d'extravagance à l'amour, en en faisant souvent expirer les expressions sur les lèvres.

— Aime-moi toujours comme ton frère, mon Marius! répondait le charmant espiègle. Mon brave oncle dit qu'il faut que je porte cette épée jusqu'à ce que le moment soit venu de me révéler un important secret; j'attends... attendons, ami, et... espérons!

Gabrielle avait le genre de beauté de sa mère, c'est-à-dire tenant plus de la Diane que de la Vénus, plus de la nymphe que de la madone. Sa douceur était plutôt dans sa physionomie que dans ses traits, et sa grâce avait une certaine fierté à laquelle il suffisait du costume pour devenir martiale. Son enfance passée dans la vie libre des champs; les idées un peu excentriques dans lesquelles Roch l'avait élevée; plus tard, la vie de bord, et cette comédie masculine qu'il lui avait fallu jouer; tout enfin, sans compter ce qu'il y avait d'originairement décidé dans son caractère, contribua à propager l'erreur autour d'elle, surtout en raison de la vie si occupée de ces temps-là, où les marins, sans défiance sur un pareil subterfuge, n'avaient guère ni l'idée ni le loisir de faire des observations autour d'eux, et conséquemment de remarquer si un aspirant avait la peau un peu plus fine, le pied un peu plus mince, la poitrine un peu plus large que le commun des officiers agrafés dans ces uniformes dont, dans ce temps-là, la coupe était un peu ample. D'ailleurs Roch embarquait toujours son coffre sur le même navire que... son neveu, et grâce à sa présence, la découverte du sexe de notre gentil aspirant n'eût entraîné aucune circonstance embarrassante.

Leurs congés expirés, nos marins, nos amants revinrent à Boulogne. Marius loua chez la Cornu la chambre qu'avait autrefois occupée sir Meurice, et la vieille fille céda la sienne à Gabrielle qui, bien entendu, payait pension. Roch occupait un coin dans les galetas avec le filleul de la Cornu, employé aux vivres dans les magasins de la flottille. Cet homme, que la chronique de la *Beurrière* signalait comme étant quelque chose de plus que le filleul de sa marraine, avait du reste tous les instincts avides de la Cornu. Il puisait dans la pusillanimité de son caractère les raisons qui, dans ces époques où tout bras d'homme naissait pour ainsi dire armé, l'avaient porté à se fourrer parmi les *non-combattants*. Réfugié là, il obéissait à la fois à son éloignement pour la manœuvre du canon ou du sabre, et à son extrême penchant pour le lucre, nous dirons presque la rapine. Il y avait du juif dans cette nature à l'enveloppe chétive et malingre; la vieille fille avait du reste nécessairement dû se rapprocher autrefois des gens dont elle avait les goûts. Jean Cornu entassait sou par sou dans sa paillasse, à la faveur de son métier de mesureur de rations; le digne Roch le détestait à l'égal d'un Anglais, ce qui est l image superlative de la haine dont il était capable. Il regrettait souvent de voir le secret de l'aspirant Gabriel à la disposition de cet avorton de trente ans; mais s'il ne se fiait guère à la discrétion du *Riz-pain-sel*, en tant que cette discrétion n'eût eu d'autre sauve-garde que la délicatesse de ce grapilleur de cambuse, le quartier-maître faisait un peu plus de fond sur ses ressources d'intimidation. Aussi n'épargnait-il pas au quidam les gare à toi! et les prends bien garde! et chaque injonction était ordinairement accompagnée de quelque échantillon de ce que les larges mains du marin sauraient faire en cas d'indiscrétion de ce corps nabot. Le Jean Cornu, par effroi de ce poignet de fer goudronné, sinon par vertu discrète, ne soufflait mot du mystère, et

se contentait de lorgner la belle jeune fille du coin de son petit œil jaunâtre, en poussant de comiques soupirs dont sa... marraine avait seule le secret.

Au port, on croyait que la Cornu logeait deux aspirants; les uns disaient des frères, les autres deux amis... et comme chacun alors avait sa surcharge d'affaires et d'intérêts personnels, on n'y regardait pas plus loin.

Le lecteur ainsi mis à jour avec l'ensemble du passé, revenons au présent, en lui rappelant que nous avons laissé, d'une part Marius s'embarquant sur un corsaire, et de l'autre Gabriel évanoui dans la cour de la prison où venait d'avoir lieu l'étrange exécution qui donnait force à la loi de guerre.

IV

RUSES DE CORSAIRE

Le chirurgien s'étant assuré que l'évanouissement de la personne dont un si formidable hasard lui livrait le secret, était assez profond pour qu'il eût le temps de suivre l'élan de son inspiration, il l'enveloppa dans son manteau et appela les deux soldats qui gardaient le caisson d'artillerie.

— Camarades, leur dit-il, vous avez ordre de porter ce cadavre dans la grande fosse?

— Oui, *sirugien*... et que ça nous déplaît diantrement de changer notre caisson en corbillard, et de voir des braves artilleurs faire les croque-morts...

— Eh bien, mes amis, j'ai à vous faire une proposition qui vous abrégera la moitié de la besogne, et qui vous vaudra en plus de quoi boire quelques bouteilles pour le repos de l'âme du pauvre fusillé...

— Ça nous va ! dit l'artilleur. Comment entendez-vous la chose, mon *sirugien ?*

— Vous allez mettre ce cadavre délicatement dans votre caisson, en tâchant de ne pas le faire trop saigner dans mon manteau... et puis, au lieu de le porter au cimetière, à la fosse des suppliciés et des hérétiques... vous le déposerez, en chemin, à un endroit que je vous montrerai... Vous comprenez, mes braves, que j'ai tout bonnement envie de faire sur ce corps des études d'anatomie... Je voudrais me rendre compte comment les dix balles frappant les unes dans l'*abdomen,* celle-ci dans le *thorax,* cette autre dans...

— Libre à vous, mon major ! c'est marché fait ! Étudiez, étudiez ! et ça puisse-t-il vous servir à sauver quelque brave à la prochaine rencontre avec l'Anglais !

L'aspirant, toujours évanoui, fut donc placé dans le caisson qui se mit sur-le-champ en route par la porte de Calais.

Mais comme la boîte n'était pas suspendue, les rudes secousses qu'elle subit au trot des chevaux sur le pavé secouèrent tellement Gabrielle, qu'elle sortit de son évanouissement. Empêtrée dans le manteau, l'instinct vital la porta à chercher à s'en dégager... Elle étendit les bras et trouva autour d'elle les étroites planches du caisson. Alors le souvenir revint dans sa pensée engourdie... Elle se rappela l'exécution... la détonation au milieu de laquelle elle était tombée... elle se crut percée de balles. Elle comprit qu'on l'avait ensevelie, et qu'on l'emportait dans un cercueil pour la mettre en terre... Une inexprimable frayeur, un transport, un délire d'épouvante s'empara d'elle... Une sueur froide, qu'elle prit pour son sang déjà figé, l'inonda... Elle fit un effort surhumain pour crier... mais sa langue resta attachée à son palais. Alors, ayant vainement essayé de se débattre, l'horrible pensée qu'elle allait être enterrée vivante se fit jour à

travers son délire, et elle retomba dans un évanouissement plus profond encore que celui que sa nature féminine, moins forte que le courage de son âme, avait déterminé au moment où les exécuteurs avaient déchargé leurs armes au-dessus d'elle...

Mais, par bonheur, la course du caisson ne fut pas longue; arrivé au premier carrefour des chemins, à un petit endroit bizarrement appelé le *Dernier Sou*, le chirurgien fit arrêter. Là demeurait, chez des paysans, un marin, leur fils, qu'il avait sauvé d'une amputation imminente; ces braves gens lui étaient tous dévoués. Le jour se faisait rapidement, les paysans étaient déjà sur pied. Il fit déposer dans la chaumière le corps auquel l'évanouissement donnait toute l'apparence d'un cadavre, puis congédia au plus vite les artilleurs en leur donnant un louis d'or.

Seul avec Gabrielle, le chirurgien la développa à la hâte du manteau dans lequel elle était encore à demi empaquetée, puis lui fit respirer un fort vinaigre dont il s'était muni avec sa trousse. La jeune fille, placée près d'une fenêtre par laquelle entrait l'air frais du matin, donna bientôt signe de vie... et reprit peu à peu ses sens. Dès qu'elle ouvrit les yeux :

— Où suis-je ? murmura-t-elle.

— Chez de braves gens... mad...emoiselle. Votre secret sera gardé, je vous le jure sur mon épée !

— Je vis donc? reprit la jeune fille, en tirant sur sa poitrine en désordre les plis du manteau sur lequel elle était étendue. Mais Marius? oh ! il est sauvé, n'est-ce pas ?

Le chirurgien ne savait qui était Marius. Mais ayant appris que c'était un jeune officier qu'on fusillait pour un crime de discipline, il supposa que sa femme ou sa maîtresse avait réussi à prendre sa place, et que les soldats gagnés n'avaient tiré qu'à poudre.

— J'ignore de qui vous voulez parler, répondit-il,

mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'aux yeux de l'autorité l'exécution du condamné est chose accomplie, et qu'avant une heure l'amiral aura, de la main du chef de l'escouade, le procès-verbal de la mise à mort...

— Mais Marius? Marius? reprit Gabrielle, qui brûlait de savoir si son ami avait enfin pu quitter le port. Ah! j'ai cru... j'ai rêvé, je ne sais! qu'on m'enterrait toute vive... Mais comment suis-je vivante? N'ai-je pas essuyé le feu de ces armes?

— Je ne puis vous donner aucun éclaircissement... il faut attendre... Votre état, du reste, exige des ménagements... il faudrait consentir à vous reposer quelques heures... pendant ce temps j'irai aux informations où il vous plaira de m'ordonner...

— Ah! monsieur! reprit Gabrielle, je ne vous remercierai de m'avoir sauvé la vie que lorsque je saurai que celle de Marius est hors de danger!

On fit un lit pour la malade, le chirurgien lui composa une potion somnifère à l'aide de drogues qui se trouvaient dans la chaumière pour l'usage du blessé. Gabrielle ayant indiqué la demeure de Roch, le bon chirurgien, dès qu'il vit l'inconnue endormie, se dirigea vers la basse ville pour accomplir près du contre-maître la commission dont il s'était chargé.

Au moment où l'homme de l'art arrivait à la maisonnette de la place des Victoires, Roch y entrait de son côté, venant de quitter le quart du port qu'il avait, comme on l'a vu, pris à minuit. Le chirurgien, s'étant assuré de l'identité du marin, le prit à part, et lui raconta les événements arrivés au château. Roch les entendit avec la plus vive émotion, et sans révéler au chirurgien que la femme qu'il avait secourue dans des conjectures si bizarres et si dramatiques était l'aspirant Gabriel, il se jeta à son cou, ne songeant guère à s'excuser de cette familiarité. Ce fut en vain que le chirurgien lui représenta que la malade avait l'absolu besoin

de quelques heures de repos... il voulut aller sur le-champ à la chaumière du *Dernier Sou*.

— Laissez-moi, mon major! je ne veux que la regarder dormir... Je vous conjure, par les tripes des Anglais, que je n'interrompra pas vos drogues!

Quelques heures plus tard Gabrielle, rassurée sur le sort de son ami, que le corsaire qu'il montait avait emporté en mer au petit jour, c'est-à-dire vers l'heure de l'exécution, Gabrielle, disons-nous, revenait, dans une voiture dont s'était muni Roch, à sa chambrette chez la Cornu, à laquelle on laissa croire, comme au reste du pays, que Marius avait subi sa condamnation. Jean Cornu, qui avait compris la liaison de cœur qui unissait l'enseigne et la nièce de Roch, songea que désormais il pourrait regarder la jeune fille plus à son aise, et il espéra lui voir quitter son déguisement maritime, et passer désormais ses jours à la maison... Ce Quasimodo d'entrepont osait-il rêver à la survivance du supplicié? Nous verrons bien!

Tandis que Gabrielle, que l'énergie de son âme ne pouvait empêcher, en ces graves circonstances, de payer sa dette physique à la débile humanité, recevait les soins combinés de son oncle et du fidèle chirurgien, Marius, qui désormais n'existait plus ni aux yeux de la loi, ni à ceux de tout le pays, trois personnes exceptées, Marius, disons-nous, voguait au large, abjurant son identité pour conserver sa vie, si précieuse à celle qu'il aimait, comme on aime d'un premier amour ardemment partagé.

Mettons-nous donc en mer sur les traces de notre héros, et suivons-le dans son aventureuse croisière, puisque l'enseigne de la marine impériale d'hier est désormais un corsaire!

Et d'abord, entendons-nous bien avec le lecteur au sujet de ce mot *corsaire*, qu'on confond assez généralement avec celui de *forban* ou de *pirate*.

Un *corsaire* est un navire armé en guerre par un ou

plusieurs particuliers, pour courir sus aux ennemis, les combattre et s'en emparer, si faire se peut, à leur profit, moyennant quelque redevance à l'État qui a autorisé leur armement. On donne également le nom de corsaires aux marins qui montent ces navires aventuriers. C'est dans cette dernière acception que le plus souvent on fausse la véritable signification de ce mot (comme l'ont fait Byron et d'autres poëtes), en l'assimilant à celui de pirate, avec lequel il n'a nulle synonymie, puisque le pirate, le forban (ces deux-ci sont bien synonymes), sont des brigands, des assassins : en un mot, les voleurs de grands chemins de la mer. Les corsaires guerroient à la poursuite du butin, mais seulement contre la nation qui se trouve en guerre avec leur nation ; tandis que les autres bandits nautiques pillent et saccagent en temps de paix comme en temps d'hostilités, et leurs nationaux aussi bien que les étrangers. Sans doute le genre d'expédition des corsaires n'est pas aussi chevaleresque que celui des marins de l'État. Mais il n'en contribue pas moins au service de la patrie, en portant un grand préjudice au commerce ennemi ; c'est le *guérillas* de la mer. Le courage des corsaires est par-dessus tout proverbial, et leurs combats offrent des traits d'éclat que le gouvernement récompense souvent comme ceux de la marine militaire, bien qu'à tout considérer, l'intérêt particulier dans lequel agit le corsaire soit la récompense cherchée de son succès. Les corsaires enfin obéissent à des lois internationales, et leurs actes subissent contrôle. Ils sont couverts par un pavillon reconnu, et si le sort des combats les rend prisonniers de guerre, ils sont traités comme les marins de l'État, et sujets comme ceux-ci à échange. Enfin, les plus honnêtes gens se font corsaires, sans rien abjurer de leur honneur.

Comme quiconque se fait corsaire doit se sentir un indomptable courage, en même temps qu'il cède à une pensée d'avidité, il arrive naturellement que les mate-

lots de ces sortes de navires ne sont pas précisément de mœurs traitables, faciles et virginales. Il faut une main de fer pour conduire ces hommes à l'humeur vagabonde, aux goûts aventureux, aux ardentes passions, dont le caractère se moule sur le *sauve-qui-peut* d'une existence de continuels dangers. Comme chaque lendemain, chaque heure future apporte pour eux une question de mort ou de captivité, ils cherchent autant qu'ils peuvent à s'étourdir sur cet avenir gros de succès et de périls. A terre, le matelot corsaire offre le type fantasque de l'extravagance, par ses prodigalités proverbiales. Les officiers exceptés (et encore !...), il n'en est guère qui songent à mettre en réserve le fruit d'une expédition, d'une course heureuse, pour un bien-être à venir. Le corsaire, qui est rarement marié, qui ne tient à rien, et auquel rien ne tient, songe, non sans quelque raison, que s'il est tué dans une nouvelle rencontre, il faut au moins qu'il jouisse du produit des périls qu'il a courus ; or, comment faire pour gaspiller en quelques semaines, parfois même en quelques jours, les sacs d'or que lui vaut sa part de prise ? Ne pouvant faire nulle acquisition de quelque valeur, puisqu'il lui faut une jouissance immédiate et concentrée au temps qu'il passe à terre, sa prodigalité devient nécessairement de l'extravagance, et à la veille d'un départ, on en a vu, ne sachant plus que faire pour épuiser leur reste, allumer leur pipe avec des billets de banque. D'autres (ceci est arrivé à Boulogne) ont fait frire dans la poêle du cabaret des pièces d'or et d'argent, et les ont jetées à la foule, trouvant leur joie à voir se brûler les doigts les pauvres diables qui se débattaient à la conquête de cette nouvelle pluie... sans parler des nombreuses Daphnés avec lesquelles nos matelots avaient tranché du Jupiter.

Le corsaire sur lequel Marius s'était embarqué à l'improviste, quelques heures avant son départ, s'appelait le *Cachalot*. C'était un lougre, c'est-à-dire un petit bâti-

ment leste et coquet, planté d'un grand mât, d'un mât de misaine et d'un tape-cul (petit mâtereau placé à l'extrême arrière), avec un beaupré très-court et horizontal. Tous les mâts de cette sorte d'embarcation ont, vers l'arrière, une pente très-prononcée, et portent des basses voiles et des huniers, rarement autre chose. Le *Cachalot* était une des plus sveltes et des plus rapides coques de cette espèce qu'eussent armées nos ports de la Manche, et ses qualités nautiques, l'effronterie parfaite avec laquelle il se faufilait dans les lames, et passait en quelque sorte sous celles qui étaient trop grosses pour qu'il pût les franchir, faisaient que son nom de *Cachalot* équivalait à celui de *Cache-à-l'eau*.

Au moment où ce mutin petit lougre avait mis à la mer, il était arrivé au bout du port une scène qui, tout en peignant les mœurs de messieurs les corsaires, avait failli devenir fatale à celui qui s'y était réfugié...

Parmi les matelots de notre aventurier, il s'en trouvait un qui, plus prodigue ou plus besogneux que ses camarades, avait emprunté à Jean Cornu quelques écus qu'il devait rendre, avec intérêts, bien entendu (et quels intérêts!), le jour où les *avances* seraient distribuées à l'équipage. Ces avances, on le saura déjà sans doute, sont une somme versée à chaque homme, avant le départ, dans le but de lui fournir les moyens de se pourvoir de vêtements ou d'autres objets nécessaires pour la campagne. C'est une anticipation de confiance sur la quote-part de ce qui pourra revenir plus tard à chacun, si la course est productive. Si l'entreprise échoue, ou si la somme ne se trouve qu'en partie gagnée par suite d'un médiocre succès dans l'opération, les marins ne sont pas tenus au remboursement de ces avances, seul profit qu'ils auront tiré de leurs travaux, souvent plus pénibles en raison de l'insuccès.

Or donc, notre corsaire, qui devait rembouser le *riz-pain-sel* sur le montant de ces avances, avait, paraît-il,

négligé ou oublié la chose. Jean Cornu était, on l'aura entrevu, une de ces organisations judaïques qui, également pleines d'oubli pour payer, sont tout mémoire lorsqu'il s'agit de recevoir. Aussi le filleul de la tante de Roch s'étant avisé que le *Cachalot* filerait à la marée du matin, et emporterait son débiteur qui pouvait fort bien, grâce aux pontons, ne pas revenir de longtemps, ou même, grâce aux boulets anglais, ne pas revenir du tout, s'était-il levé avant l'aube pour aller surveiller ses intérêts en péril sur le port. Il trouva le lougre en appareillage, disposant ses voiles et n'attendant plus que ce qu'il lui fallait d'eau sous le ventre pour s'élancer au large à la poursuite de la fortune. Le débiteur, qui avait espéré échapper à son créancier par cette fuite nocturne, ne put esquiver la rencontre de celui-ci sur le pont du lougre où le soin de ses rentrées l'avait amené si matin. Or, comme notre corsaire n'avait ni argent, ni même envie d'en donner, ce qui toutefois n'eût pas suffi au Cornu, il jugea qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se soustraire à des reproches ennuyeux ou humiliants, que de gagner du temps, et de lanterner son homme jusqu'à la mise sous voiles, moment où il faudrait absolument que l'employé aux vivres du magasin général remît pied à terre, s'il ne voulait pas entreprendre une campagne forcée si peu dans ses goûts, si peu dans ses mœurs même, pourrait-on dire!

— Je viens, sans vous déranger de votre noble service, dit cauteleusement Jean Cornu au matelot, vous réclamer le petit montant de notre petit compte, que sans doute vous aurez oublié de me rembourser au moment des avances!

— Combien donc que c'est que je vous dois? répondit le corsaire, en hêlant sur une corde d'un air fort occupé.

— Voici, mon honnête matelot, votre petite note, capital et intérêts raisonnables, se montant...

— Je ne sais pas plus lire qu'un marsouin en bas âge, interrompit le marin en tirant plus fort que jamais sur sa corde.

— Mais votre chère mémoire vous rappellera que c'est 66 francs 17 sous, tout compris, même l'intérêt...

— Je ne me rappelle pas de ça, dit le corsaire, mais ce que je sais fort bien, c'est que je vous dois autant d'écus de trois livres qu'il y a de *bagues* à cette voile que vous voyez là... On va la hisser tout à l'heure *pour la faire sécher*, et nous compterons ensemble les bagues; si le nombre en est, comme je n'en doute pas, égal aux écus que réclame votre compte, je vous payerai sur-le-champ. Ainsi, patientez encore un peu, et en attendant, laissez-moi tranquille, car le capitaine me reluque comme un souffleur qui veille une sardine!

— D'accord, mon estimable corsaire! répondit Jean Cornu satisfait. Je vais regarder, plein de confiance dans votre bonne foi et dans l'honnêteté de mes prétentions.

Or, en attendant, notre magasinier erra sur le pont, sans toutefois perdre de vue son débiteur, dont la bonne foi le surprenait un peu. Tout à coup, il se trouve face à face avec un homme qui, à sa vue, fait un leste détour et disparaît dans l'entrepont! Le jour se lève, Jean Cornu a cru reconnaître, malgré son changement de tenue, l'enseigne Marius, l'hôte de sa... marraine! mais il sait que depuis deux jours, celui dont ses prétentions secrètes lui fait un rival, et un rival heureux, est prisonnier au château, d'où l'on dit qu'il ne doit sortir que pour être fusillé... Comment comprendre alors que celui qu'il a entrevu, et qui a si brusquement semblé le fuir, en le reconnaissant sans doute, soit...

— Bah! se dit le nabot, ce sera quelque autre débiteur que je ne sais pas ici... Je suis si obligeant! j'ai rendu service à tant de marins, soit en leur achetant à l'avance toutes leurs rations du mois, soit en faisant crédit à quelque gosier sec qui désirait s'humecter au delà de ses

droits... Ce Marius? impossible! On dit que cette nuit même il a dû servir de cible à un peloton de grenadiers... Ah! ah! belle mijaurée en aiguillettes! cotillon d'aspirant, nous allons donc nous trouver seul à seul à présent chez ma marraine !... Mais où diable est mon matelot aux soixante-six francs.

Jean Cornu se mit à chercher son homme, et l'aperçut virant au cabestan sur un grelin qui faisait déraper le lougre du fond vaseux et l'avançait vers la jetée. Bientôt la voix du capitaine se fait entendre :

— Hisse la misaine! Hisse le foc! — Le foc était la voile que le corsaire avait désignée à son créancier...

— Ah! voilà le moment!

— Oui... c'est le moment... dit le corsaire qui s'était rapproché de son homme, comptez bien les bagues...

Jeau Cornu suit de son petit œil jaune (jaune comme le reflet d'une pièce d'or!) le déploiement de la voile dans son ascension rapide.

— Vingt... vingt et un... et vingt-deux! s'écria-t-il. Vingt-deux écus, soixante-six francs... C'est mon compte! mon respectable... mon valeureux...

Et s'étant retourné, l'homme aux vivres ne vit plus le marin; jetant partout des regards pleins d'anxiété, il finit par l'apercevoir grimpant dans les haubans du grand mât pour dérabanter une voile.

— C'est mon compte! c'est mon compte! cria-t-il, mon brave matelot. Payez-moi les soixante-six francs... j'abandonne les dix-sept sous! C'est mon compte!

— Alors, puisque tu as ton compte, file à terre, et lestement! dit au criard un officier qui se trouvait là, ou bien si tu tardes seulement deux minutes, tu feras campagne avec nous... Tu n'es pas grand, tu me semble un failli-chien! Mais, cet égal, tu seras toujours assez bon pour écumer la marmite aux gourganes!

— Mais il part sans me payer, ce scélérat! glapit Jean Cornu en fureur.

— Eh bien, viens en course ! ça fait que tu ne le perdras pas de vue !

— Partir ! moi aller me battre ! Ah ! le gueux ! le flibustier ! l'assassin ! J'abandonne les dix-sept sous, mon respectable commandant... J'abandonne le capital... les intérêts, veux-je dire... Justice, mon amiral ! Ne me laissez pas dépouiller, pour l'honneur de votre navire !

Mais pour toute réponse aux glapissements de Jean Cornu, l'officier fit un signe à deux matelots, qui empoignèrent le gueulard, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et, comme le navire était déjà écarté du quai, le jetèrent dans l'eau par-dessus le bord... Mais le petit lougre n'était pas très-haut sur l'eau, de sorte que la chute dans ce bain forcé et un peu frais fut sans autre inconvénient pour le pauvre avorton, que le rhume de cerveau qu'il en eut, et la crise de jubilation que la baignade fit éclater dans l'équipage et sur le quai, où Roch était venu, au milieu des curieux, voir appareiller le lougre qui emportait Marius.

Le créancier déçu grimpa tout suintant aux échelles du port, et se sauva dans l'état piteux qu'on devine, berné par la foule au milieu de laquelle il eut la mortification de reconnaître, parmi les plus divertis, le contre-maître, son camarade de galetas.

— Maudit *mateluche !* murmura-t-il, abouffant et gagnant au plus vite sa niche. Si jamais je peux pincer le moyen de te rendre, *sans danger pour moi*, tes rires, tes moqueries et tes airs de fier-à-bras... tu peux compter sur capital et intérêts ! ... C'est lui qui aura fait signe à ces forbans de me jeter à l'eau ! ... Le lâche, il me traite ainsi parce qu'il sait que je suis poltron ! mais que la chance m'arrive quelque jour de lui rendre son dû... je lui promets double et triple ration, le scélérat ! ... Brrrrrrau... quel frisson ! Voilà une fatale journée... encore un peu et je pouvais me noyer... et le pire, mes

soixante-six francs sont partis au diable... Dieu sait s'ils reviendront!

Et tandis que Jean Cornu, le rogneur de rations, grommelait de cette sorte en regagnant son grenier, où il se consola un peu de sa mésaventure en tâtant l'argent caché dans sa paillasse, et qu'augmentait chaque jour le produit de ses exactions et de ses rapines, nous prierons le lecteur de nous suivre sur le *Cachalot*, ayant absolument besoin de faire campagne avec l'ex-enseigne, avec celui qui n'avait plus le droit d'*être*, et dont l'individualité légale avait, par un mystère singulier, fait place à une nouvelle existence frauduleuse, pourrait-on dire...

Le petit lougre, d'une capacité de soixante-dix tonneaux environ, était monté par trente hommes d'équipage, état-major compris. Ce n'était pas trop pour son genre de mission, car les corsaires, dont en général l'artillerie ne brille pas, ont le plus souvent possible recours à l'abordage, genre de combat où leur valeur impétueuse a si souvent triomphé d'ennemis dont la batterie les eût aisément écrasés, si le combat fût resté de navire à navire, au lieu de devenir d'homme à homme. On a dit que l'abordage était le *pas de charge* du marin français... et c'est qu'en effet, tout combat qui, en règle générale, commence par une canonnade, se termine par un abordage, lorsque l'un des deux combattants est français. Dans toutes les guerres maritimes que nous avons soutenues contre notre plus fidèle ennemie, l'Angleterre, on remarque que si l'avantage a plus souvent penché pour cette nation dans les combats à distance, l'abordage présenté par nos marins, malgré les efforts de l'Anglais pour l'éviter, a presque constamment eu pour issue, même au milieu de disproportions notables, la défaite de l'ennemi. Aussi est-ce là que s'effaçait glorieusement, dans ces dernières guerres dont il est ici question, la supériorité stratégique que nos révolutions et l'abandon de notre marine sous Louis XV

et Louis XVI avaient *momentanément* laissée à la marine anglaise. C'est que dans l'abordage, l'homme de mer est livré à son propre courage, à son adresse, au soin de sa propre gloire; il n'est plus, comme dans le combat à distance, le passif instrument d'une volonté supérieure qui peut faillir ou errer... Lorsque le commandant, après avoir ordonné la manœuvre la plus décisive pour déterminer, malgré l'ennemi, qui le plus souvent voudrait l'éviter, un contact habilement ménagé entre les deux bâtiments, jette à son équipage bouillant d'impatience ce cri retentissant : *A l'abordage!* chacun s'élance par la voie la plus courte; l'arme à feu est abandonnée dès qu'elle est déchargée; c'est la hache à la main, le sabre entre les dents, que de tous les points saillants à l'extérieur du navire le marin s'élance sur le pont ennemi, qui devient un champ de carnage où se reconnaissent à grand'peine ceux qui défendent l'honneur du même pavillon. Le feu a cessé, car il frapperait désormais indistinctement amis ou ennemis, dans cette affreuse mêlée où, le sabre au poing, l'injure à la bouche, les marins abordeurs se font jour dans les rangs des assiégés, pour gagner les parties importantes du bâtiment, c'est-à-dire ce gaillard d'arrière qui est comme l'hôtel de ville d'une révolution de cité... Les officiers et les matelots, tout se confond donc dans une seule et énergique volonté, puisque c'est à l'arrière du bâtiment abordé qu'il faut parvenir, car c'est là que flotte le pavillon dont la chute sera le signal de la victoire... Aussi les derniers efforts de l'ennemi se concentrent-ils sur ce point. Combien de fois est-il même arrivé que l'étamine rouge des enseignes anglaises pendit en lambeaux, amenée sur le couronnement du navire, que le duel multiple, général, furieux, rugissait encore sur dix points du mouvant champ de bataille que jonchaient plusieurs lits de cadavres amoncelés, et bientôt ensevelis dans les flots par la main du vainqueur!

Un grand nombre d'abordages sont restés célèbres dans les annales de la marine française. Les vieux marins des ports de Dunkerque, Calais, Boulogne, Saint-Valery, Granville, Saint-Malo, etc., en conservent dans leur mémoire des exemples éclatants. Les plus mémorables sont ceux de notre corvette *la Bayonnaise* contre la frégate anglaise *l'Embuscade*, qu'elle prit; ceux de nos glorieux abordeurs *la Perle*, *l'Amphitrite*, *le Trinquemalay*, et de ce lougre *l'Affronteur*, commandé par Dutoya... Merveilleux combats qui, avec bien d'autres moins connus par malheur, ont laissé un souvenir où l'admiration se confond avec les impressions pénibles qu'il inspire. — Revenons à notre *Cachalot*.

C'était donc sur les chances désespérées de l'abordage que ce lougre mutin comptait le plus; non pas que son équipage fût aussi nombreux qu'il l'eût fallu, si les armements militaires du port de Boulogne n'avaient point rendu assez rares alors les *coursiers*, comme on disait de ceux qui faisaient la *course* ou le métier de corsaire. Mais cet équipage suppléait à son infériorité numérique par la furie du désir de se distinguer, de prendre l'Anglais à la gorge. C'étaient des hommes qu'animait, non pas seulement l'intérêt que leur promettaient les captures, mais aussi un bouillant patriotisme encore suranimé par l'inqualifiable conduite de l'ennemi sur nos côtes, et le récent massacre d'inoffensifs pêcheurs dont la mort avait laissé dans le désespoir et la misère des familles de veuves sans avenir et d'orphelins sans pain.

Le capitaine du *Cachalot* était un marin d'une résolution et d'une bravoure extrêmes, qui allait demander aux arrivages du commerce anglais la somme qu'il lui fallait pour épouser une jeune fille pauvre comme lui, et qu'il aimait aussi passionnément qu'il en était aimé. Il avait sur-le-champ accepté l'admission de Marius dans un équipage plus déterminé que nombreux, et cela, sans s'inquiéter ni qui était ce volontaire, ni d'où il venait, ni

pourquoi cet embarquement *in extremis;* ce temps-là n'était d'ailleurs pas celui des formules et des régularisations. Il lui avait suffi que le contre-maître, qu'il connaissait, lui eût garanti la bravoure de l'inconnu, pour qu'il l'admît sur l'heure, promettant d'en faire au besoin un *capitaine de prise*, c'est-à-dire un officier chargé de conduire dans un port désigné le navire ennemi capturé, tandis que le corsaire reste en mer à attendre d'autres rencontres, d'autres combats, d'autres aventures qui auront peut-être pour conséquence de l'entraîner à son tour prisonnier, tandis que sa fortune sauvée touchera au port de sa patrie!

Le lendemain, dans la matinée, nos corsaires se trouvaient par le travers de Dieppe. Ils coupèrent sur la côte anglaise, et ne furent pas longtemps sans apercevoir une voile venant du large. Le capitaine monta en vigie, muni de sa longue vue, et ne tarda pas à crier qu'il croyait que l'arrivant était un vaisseau de la Compagnie des Indes. Cette déclaration fut accueillie avec un transport extrême, car ces sortes de bâtiments, toujours richement chargés et faibles d'équipage, malgré leur tonnage élevé, étaient de ceux que les corsaires espéraient, désiraient le plus vivement rencontrer. Aussi chacun prépara-t-il joyeusement ses armes; le petit mousse lui-même, gagné par cet enthousiasme électrique, ne pensa plus guère aux misères de sa condition, que pour s'enorgueillir de ce que qu'il allait jouer un rôle lors de la rencontre du riche galion indien!

Comme les deux navires, le petit et le gros, couraient à contre-bord, c'est-à-dire à la rencontre l'un de l'autre, ils s'approchèrent rapidement... trop rapidement peut-être, car Marius, qui était monté dans les haubans rejoindre le capitaine, put bientôt tirer de ses observations sur l'ennemi quelques doutes inquiétants. Bref, il ne tarda pas à être reconnu que le *vaisseau de la Compagnie* était une grosse corvette anglaise à batterie masquée,

c'est-à-dire cachant griffes et ongles dans de grosses mitaines; loup tout prêt à jeter au courant sa peau d'agneau.

La partie n'était pas acceptable; il eût suffit d'une bordée bien pointée de ces canons dont la gorgée de mitraille était sournoisement cachée derrière une large bande de toile noire masquant les sabords, pour faire voler le pauvre petit lougre en mille morceaux et envoyer aux requins son équipage ! Il n'y avait donc pas à hésiter, il fallait prendre chasse! filer en double le long des boutiques... comme dit un matelot.

Les corsaires, avertis de l'erreur, firent d'horribles grimaces et lâchèrent d'affreux jurons. Il n'en fallut pas moins changer l'allure du *Cachalot* et mettre le cap au plus vite vers la côte de France. La corvette ennemie, se voyant reconnue pour ce qu'elle était, malgré le domino innocent dont elle avait masqué sa mine rébarbative, orienta comme le lougre, et se mit à le poursuivre. Par malheur pour celui-ci, avec le soir la brise devint un vent ronflant qui enleva à un si frêle navire les avantages de rapidité qui tournèrent dès lors pour le chasseur, peu soucieux des lames qui se gonflaient contre sa grosse carène. Notre svelte mais fragile corsaire escarpinait la mer en s'éclaboussant jusqu'à mi-voiles, et s'essoufflait au milieu des lames grossies, qui n'allaient pas à la cheville de l'Anglais. Le malheureux fuyard, aux oreilles duquel cette fatale brise murmurait : *Pontons! pontons de Portsmouth!* se couvrit d'une voilure extravagante qui fit pousser aux mâts surchargés des gémissements lamentables et aux cordages tendus avec excès de maussades grognements de contre-basse. Les poulies grinçaient comme des désespérées; la flamme tricolore claquait au haut du mât comme un fouet imprudent qui agace encore des chevaux éperdus.

— Ça ne peut pas durer comme ça ! dit un matelot, toute la mâture va tomber dans le sac!...

— Je donne ma part de prise pour une chique! dit un autre.

— Demain nous goûterons le *gin* anglais!

— Hardi, mon brave *Cache-à-l'eau!* Si tu nous tires de là, je te taille une belle girouette dans le jupon d'écarlate de mes amours! reprit le mauvais débiteur de Jean Cornu.

Un coup de canon retentit, un boulet passa à travers la misaine du pauvre *Cachalot*.

— Aïe! voilà le brutal qui parle!

— Quelle prune!

— Ohé! l'ami au toupet carotte, c'est comme ça que tu craches?

Un second boulet ronfla dans la mâture; la corvette faisait ainsi feu de ses deux canons de chasse, dont on commençait à voir briller les amorces dans l'ombre qui venait de l'orient.

— Que pensez-vous de ça? demanda le capitaine à Marius, qui, appuyé sur le pavois, observait l'Anglais avec ce sang-froid triste qui était de sa nature.

— Ma foi! je pense que si la nuit ne nous vient pas bien vite en aide, pour nous glisser inaperçus dans quelque coin, nous goûterons du biscuit anglais...

— Ou du fer, quoique ce soit plus indigeste... Abordons-le?

— Abordons! répliqua Marius, en souriant à cette parole extravagante du capitaine, qui avait sans doute un moment oublié, pour affronter ainsi une mort presque certaine, qu'il était amoureux, et qu'il croisait à la poursuite d'une dot pour sa gentille fiancée.

La corvette avançait et tirait toujours, bien que l'obscurité commençât à rendre son tir moins précis. Le petit lougre faisait toujours des efforts désespérés pour franchir les lames qu'il tranchait de son mieux avec son taille-mer effilé. La nuit faite, une nuit passablement obscure, l'Anglais se trouva si près du corsaire, qu'encore

quelques élans du premier, et le malheureux lougre recevait quelques bordées d'enfilade qui raseraient son pont de tous ses hommes et de tous ses mâts.

Tout à coup Marius s'avance vers le capitaine et lui parle assez bas :

— Parbleu! l'idée est...

Un boulet passe à travers bord, et enlève la fin de la réponse, avec la tête de celui qui la faisait. Pauvre fille, qui attendait là bas son fiancé et sa dot de guinées anglaises!

— A moi le commandement pour un quart d'heure! s'écria Marius à l'équipage assemblé au pied du grand mât, et nous sommes sauvés!

— Commandez! répondit une seule voix, celle de tous. Les autres marins gradés, qui savaient ce qu'est l'inspiration de l'homme de mer dans le danger, n'osèrent réclamer les droits que leur donnait la brusque mort du chef.

— Qu'on hisse un fanal à la corne à côté du pavillon! Tout le monde sur les drisses des voiles hautes et basses!... Attention au commandement!

On obéit aveuglément, comme souvent en mer. Il suit un moment de silence solennel, où ne règnent que le ronflement de la brise et le mugissement des lames vaincues, qu'on entend se briser contre la coque résistante de la corvette.

— Amène le fanal et le pavillon! crie enfin Marius, qui avait évidemment fait hisser cette lumière à la corne, afin que l'ennemi vît descendre dans l'obscurité les trois couleurs qui semblaient se rendre.

— Nous trahit-il? dit le second capitaine, en prenant un pistolet à sa ceinture.

— Largue les drisses, hâle bas les voiles, amène partout!

— Lâche! tu nous trahis! s'écrie le corsaire, en cher-

chant la poitrine de Marius pour y ajuster le canon de son pistolet...

— Je vous sauve! répond le jeune homme, en écartant froidement l'arme déjà appuyée sur son sein... Timonier .. la barre au vent!

Les voiles amenées, le lougre obéit à l'impulsion sur son aire; tout aussitôt la corvette, qui veillait sa proie, et qui a vu, grâce au fanal, descendre le pavillon en signe de reddition, mit en panne et cessa son feu.

— Ah çà... sommes-nous cuits, frits, confits? dit un matelot.

— Est-ce pour faire ce beau coup-là que vous m'avez soufflé le commandement? s'écria, l'œil en feu et la main pressant le pommeau de cuivre de son pistolet d'abordage, le second du *Cachalot*.

— Range tout le monde sur les drisses des voiles! commanda Marius, sans répondre à son compétiteur. Si vous ne voulez pas aller pourrir sur les pontons, mes amis, attention à bien exécuter la manœuvre que je vais commander!

La corvette avait mis à la mer son grand canot, dans lequel descendirent douze hommes et un officier, pour amariner le corsaire rendu en apparence. C'était là que l'attendait Marius. Le lougre, privé de voiles, se trouvait à peu près stationnaire; mais la mer était assez grosse pour rendre fort difficile l'approche de l'embarcation... Elle s'avance pourtant peu à peu vers le fanal que, par une complaisance perfide, on lui montre sur le pavois. Enfin, les Anglais vont aborder... Encore quelques coups de rames, et ils touchent la carène cuivrée du petit diable de lougre...

— Hisse partout! hurle Marius. Timonier, le cap au sud!

Et comme depuis un moment les corsaires ont deviné l'inspiration de leur nouveau chef, ils agissent avec un tel élan, avec une telle ardeur, qu'en un clin d'œil les

voiles se déploient l'une sur l'autre, s'orientent, s'étarquent... Et l'agile petit navire qui, cette fois, reçoit le vent dans un angle conforme à celui du cours des lames, loin de les avoir pour obstacle à vaincre dans sa course, en est au contraire aidé. Chacune d'elles vient le pousser vers cette côte de France où il cherche un abri contre ces marchands de boulets, ces *marchands de mort subite*, comme disent les matelots, qui ne sont pas le gibier qu'ils chassent. Les Anglais stupéfaits, mystifiés, abasourdis par cette manœuvre audacieuse, sont restés là, dans leur canot ballotté des lames, au moment où chacun d'eux croyait mettre la griffe sur le maudit petit fuyard... Bientôt ils crient, ils jurent, ils trépignent de fureur... et le lougre n'en file que de plus belle ! La corvette qui, malgré l'obscurité, a enfin compris, deviné ce qui se passe, jure de son côté et songe à sauver ce frêle canot que la ruse du corsaire a laissé si incivilement patauger au milieu des lames et de la nuit profonde... Le commodore ordonne bien de lancer au hasard quelques boulets dans la direction où l'obscurité vient d'estomper les grandes voiles noires du lougre... Mais il ne pense plus qu'à sauver ses gens et l'officier qui les commande, manœuvre périlleuse, difficile, qui exige du temps et des soins... — Cherche, fils d'Albion ! ramasse tes matelots mystifiés ! Le lougre est perdu dans la nuit, et au milieu de leur joie d'échapper à tes odieux pontons, les corsaires déclarent à Marius que c'est à lui seul désormais qu'ils obéiront comme capitaine !

— Ah çà, dites donc, monsieur l'inconnu ? dit brutalement le second à notre héros, lorsque celui-ci eut ordonné quelques manœuvres qui prouvaient qu'il acceptait la promotion dont il venait d'être l'objet, au milieu de cette espèce de république en mer ; est-ce que c'est pour de bon que vous acceptez le commandement que ce tas de garnements se permet de vous remettre ? Et moi donc ?... Est-ce que vous croyez que quand on

consent à se faire second sur un corsaire, ce n'est pas dans l'espoir d'en devenir capitaine ?

— Il paraît pourtant, répondit froidement Marius, en surveillant la marche du lougre sur la boussole, que vous ne le deviendrez que si quelque nouveau boulet à mon adresse laisse l'emploi vacant !

— Eh bien, moi, Nicolas Thibaud, je vous dis que pour devenir capitaine du *Cachalot*, il faut passer sur le corps du second autrement que par signe de rhétorique, comme on dit. Vous comprenez donc qu'il faut ici montrer le numéro de son sac... et s'estafiler avec celui qui n'est pas votre serviteur !

— Nous parlerons de cela à terre, répondit Marius. En mer, on ne se bat que contre l'ennemi.

— Eh bien ! est-ce que vous n'êtes pas mon ennemi, vous ? reprit le corsaire, que le ton tranquille de notre héros animait de plus en plus. Allons, allons ! au petit jour, vous grimperez au bout de la vergue de misaine, et moi à la grande vergue... chacun un pistolet à la main... et au premier goëland qui passe, paf ! nous tirons ensemble... le blessé, s'il n'est pas mort, tombe à l'eau, et... bonsoir ! Les requins se chargent du cercueil : c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Nous nous battrons plus commodément sur la prochaine terre où nous toucherons... ici notre sang ne nous appartient pas, car il est à nos camarades... à l'armateur du lougre... à la patrie enfin !...

— Je savais que vous étiez un intrigant, dit Nicolas Thibaud. Maintenant je vois que vous êtes aussi un lâche !...

— Misérable ! s'écria Marius, en saisissant une des haches placées dans des taquets du pavois.

Le second recula de quelques pas et s'empara d'un sabre au même arsenal placé sous la main.

— A la bonne heure donc ! dit le drôle. Voilà que

vous sentez votre gonvernail!... Une, deux, j'y suis! A la mer le blessé... commande qui survit!

— Ohé! ohé! camarades! cria le timonier. Arrivez en double! Voilà la *Main maudite* qui veut tuer le capitaine!

Nous n'avons point encore dit que Nicolas Thibaud avait sur la paume de la main une croix rouge indélébile, autour de laquelle la peau tannée par le travail et le goudron dessinait un liseré livide.

Quelques matelots qui faisaient leur quart en rôdant au pied du grand mât avaient compris qu'il s'était élevé une discussion entre le brutal et leur élu; mais, n'étant pas requis, la discipline les avaient retenus à distance. Au cri de l'homme qui gouvernait à la boussole, ils accoururent sur le théâtre de la rixe, qu'éclairait faiblement la lampe encapuchonnée de l'habitacle. Trois ou quatre marins saisirent le second exaspéré, qui avait déjà eu le temps de porter à son adversaire un coup de sabre que celui-ci avait paré avec son manchot, sans riposter.

— Ah! *maudite main!* s'écria le débiteur de Jean Cornu, tu veux donc recommencer tes frasques? Il paraît que la leçon de l'*Aimable Zélie* n'a pas suffi... Cette fois ce sera le poignet qui sautera, si les camarades veulent m'en croire!

— Gredins! forbans! faillis chiens! voulez-vous me lâcher! hurla le second furieux.

— Capitaine! dit le maître d'équipage, en s'avançant vers Marius, vous ne connaissez pas le second... c'est un sacripan qui navigue toujours en ralingue... y ne mord pas aux bonnes raisons... faut le coincer, le chouquer ferme, ou autrement ça sera tous les jours des branle-bas nouveaux!

— Vous resterez aux arrêts dans votre chambre, dit Marius au second. Si l'on rencontre un Anglais, vous viendrez combattre... Pour le reste, nous nous arrangerons à la première terre.

— Ça n'est pas assez que les arrêts ! dit une voix, faut le mettre aux fers !

— Lâchez cet homme ! reprit Marius.

Les marins, subjugués par ce ton calme de commandement qu'on ne puise guère que dans la marine militaire, où l'obéissance est aveugle et en quelque sorte inepte, lâchèrent le garnement, qui était déjà désarmé.

— Aux arrêts, monsieur, dit sévèrement l'ex-enseigne.

— Moi, aux arrêts par ton ordre, muscadin ! blanc-bec ! s'écria le second. J'aime mieux aller voir si Neptune caresse Amphitrite...

Et le corsaire chercha à gagner la lisse, sans doute pour se jeter à l'eau... mais les matelots le saisirent de nouveau...

— Aux fers ! aux fers ! crièrent-ils.

— Il le faut, capitaine ! dit le maître d'équipage.

— Aux fers, soit ! reprit Marius. — Maître, vous remplirez les fonctions de second... Et toi... comment t'appelles-tu ?

— Carolin Grimbot, capitaine ! répondit le débiteur aux bagues de foc.

— Eh bien ! Grimbot, passe provisoirement maître d'équipage.

— Hourra ! firent les matelots, Carolin nous fera donner double ration, le *soifeur !*

On emmena le second dans l'entrepont, au milieu d'une résistance plus modérée qu'on ne s'y fût peut-être attendu : sans doute le misérable avait déjà pris son parti et fait ses réserves.

— Pourvu qu'on me délivre quand on se cognera ! s'écria-t-il, je m'en bats l'œil ! Tout ou rien ! Si je ne suis pas capitaine, j'aime mieux être au croc... Nous verrons plus tard ce que dira l'armateur !

Cette scène terminée, Marius demanda au nouveau second quelques renseignements sur cet extravagant personnage.

— On voit bien que mon capitaine n'a jamais navigué sur les corsaires, pour ne pas connaître Nicolas Thibaud ! répondit le marin en rajustant sa chique dérangée par l'agitation qu'il venait de se donner ; Nicolas Thibaud, la *Main maudite* !

— Eh bien ! mon brave, racontez-moi ce que je ne sais pas... et pourquoi cet étrange surnom.

— Ça sera bientôt fait, capitaine... Faut donc vous dire que ce marsouin-là est si connu dans tout Boulogne (il n'est pas Boulonnais, par bonheur !) pour un chenapan, pour un mal envergué et un rude à vivre, que, bien qu'on ne boude pas... l'Anglais le sait ! on y regarde en deux fois avant d'embarquer son coffre sur le même bord que lui ! Il ne parle que par tonnerre et enfer ; les matelots pour lui ne sont que des ci et des là... il ne va que par giffles et taloches, coups d'anspect et de porte-voix ! Le gredin a déjà tué trois hommes pour des riens... mais le troisième lui a coûté cher ! Voilà la chose : C'était à bord du corsaire *l'Aimable Zélie* ; mon fier-à-bras était de quart, en plein midi, et rôdait sur le gaillard d'arrière. L'homme qui était à la barre du gouvernail laisse venir le cap trop au vent, et voilà la misaine qui fasie un peu... V'lan ! mon gueusard décoche au pauvre timonier un coup de son porte-voix de cuivre qui lui met la frimousse en marmelade et lui casse trois dents. Bon ! l'équipage grogne... il entend ça et dit : Est-ce que vous n'êtes pas contents, tas de rossailles ? — Non, que nous ne sommes pas contents ! — Qui est-ce le failli gars qui dit qu'il n'est pas content ? — Moi donc ! vous avez déralingué la figure à mon frère, et ça n'est pas la manière, entendez-vous ? — Pataflan ! la v'là, la manière !... — Et en même temps le scélérat attrape une barre de cabestan, et en massacre un tel coup sur la tête du pauvre matelot, qu'il tombe comme un paquet de cordes les jambes et les bras par ci et par là. Bon ! que redit l'équipage. Deux heures après, le *sirugien* a beau

faire, le matelot lui crève entre les mains.— Bon ! bon! V'là qu'au quart du soir on se rassemble sur le gaillard d'avant et qu'on complote. — Y faut l' tuer ! qu'y en a qui disent. — Y faut l' noyer ! — Y faut l'amurer qu'il s'en souvienne ! — Minute ! le tuer, on nous le rendrait une fois à terre... et d'ailleurs nous sommes en course, nous avons besoin de lui ! — Ça ne peut pourtant pas se passer comme ça ? — Enfants ! j'ai mon idée ! que dit celui qui faisait l'armurier du bord... Et il conte son idée. — Fameux ! fameux ! que crient les matelots. Bon! L'armurier s'en va, il soude, il lime, il ajuste du fer, il montre cé qu'il a fait, on lui dit : C'est bien... fameux! fameux ! — Voilà qu'à minuit le scélérat s'en va se coucher, son quart fini, comme s'il n'avait pas eu la mort toute fraîche d'un Français sur la conscience. On attend une heure... Le gredin ronfle... Qui est-ce qui y va ? dit l'armurier : est-ce moi ? — Non, moi ! — Moi ! — Moi ! que tout le monde dit. Le second dormait dans sa cabane, ronflant comme une brise carabinée... Deux matelots sont là... un lui prend délicatement le bras ; l'autre, qui veille au grain, choisit sa belle, et tout d'un coup lui colle solidement dans le creux de la main le fer en forme de croix, rougi bien ardent à la cuisine...

Je vous soustrais la bordée de jurements que notre gueusard vociféra en sentant la terrible brûlure ! D'un coup de revers de bras un des matelots avait éteint la lampe pour ne pas être reconnu ; tous deux, la terrible punition infligée, grimpèrent lestement sur le pont... L'instrument du supplice est jeté par-dessus le bord ; on file à l'avant. L'armurier chante une petite romance sur le bossoir :

N'y a pas faraud
Comme un matelot
Qu'a lavé sa gueule
Dans cinq ou six eaux !

Enfin chacun a l'air de comme si rien n'était. On s'attendait à voir le tigre bondir sur le pont en rugissant... mais il n'en fut rien. Il paraît qu'il s'était évanoui... de rage encore plus que de douleur. Bref, mon capitaine, la main qui avait déjà tué trois hommes, trois pauvres diables d'innocents, était punie... et signalée à tout un chacun ! Le gueusard a été obligé de changer de port, car on le suivait dans les rues de Boulogne pour voir sa main stigmatisée. Vous pensez bien qu'il n'a pas osé se plaindre à la justice... Il y aurait eu cent témoins pour parler des trois meurtres qui lui avaient valu ce signe de mort imprimé à jamais dans sa main coupable ! Il s'en fut naviguer quelque temps à Saint-Malo ; mais je ne sais quelle diable de marée l'a ramené chez nous. Enfin, les coursiers étant rares, il paraît que l'armateur a été obligé de le prendre, car, après tout, le gredin est furieux quand il s'agit de crocher l'Anglais à l'abordage! Sa main de malheur tape dure et longtemps...

— Mais comment votre capitaine, qui semblait un brave jeune homme, pensait-il s'entendre avec un pareil homme? demanda Marius au maître d'équipage.

— C'est que, voyez-vous, mon capitaine... comme vous savez, les coursiers manquaient, au moment où nous avons armé... L'Etat embarque tous les marins, quoi ! pour lors on a été obligé d'enrôler un peu ce qu'on trouvait, c'est vous dire qu'il y a ici des chiens de mer qui ont la peau dure à tanner. Alors, comme on savait le capitaine bon enfant, on a pensé que la terrible réputation de Nicolas *Main maudite* suffirait pour tenir ces turbulents en respect... Après tout, l'équipage est meilleur qu'on ne l'espérait, vous en avez déjà eu la preuve... ils aiment à rire, ils aiment à boire... mais ça n'est pas défendu. Maintenant que cette figure de vent de bout est à l'ombre, vous verrez, mon capitaine, que vous n'aurez affaire qu'à un troupeau d'agneaux... à moins que nous n'accrochions quelque Anglais pourtant,

car alors, si c'est votre première campagne de corsaire, vous saurez me dire comment vous trouvez ce numéro-là !

Ainsi renseigné, Marius se le tint pour dit. Il abjura la répugnance qu'il avait un moment éprouvée à mettre Nicolas Thibaud aux fers, et ne songea plus qu'à s'acquiter dignement des fonctions qui lui étaient échues si à l'improviste. Il fit gouverner de façon à rapprocher le lougre du passage des navires anglais, lorsqu'il eut reconnu que quatre ou cinq heures de course vers la côte de France ne lui laissaient plus rien à redouter de la corvette si audacieusement mystifiée au commencement de la nuit.

Au petit jour, il monta dans la mâture, pour consulter l'horizon si rarement vide dans ces parages, et aperçut une voile dans le sud-est. Bientôt il reconnut un brick courant vers le détroit du Pas-de-Calais. Rendu prudent par la grave erreur que le pauvre capitaine avait la veille payée de sa vie, Marius se fit apporter sa longue-vue, pour bien examiner l'arrivant. Les marins ont pour reconnaître en mer l'espèce, la nationalité et le genre de classement d'un navire, un tact qu'on s'imaginerait difficilement. Les malheurs arrivés en temps de guerre pour s'en être laissé imposer par un loup déguisé en agneau sont rares, et Marius sortait d'une trop rude épreuve pour s'y laisser facilement prendre. Il se mit donc à examiner attentivement le brick, et ne douta point qu'il fût de l'espèce de ceux dont le lougre pouvait se risquer d'aller chatouiller les flancs. Mais comme le jour se faisait de plus en plus, le nouveau capitaine du *Cachalot* vit blanchir au même horizon deux, trois, quatre, cinq et enfin jusqu'à dix ou douze voiles que le soleil levant teinta de sa lumière rosée, comme pour les lui faire compter. Parmi ces voiles, une mâture se distinguait par des proportions plus amples : c'était un convoi marchand avec son convoyeur guerrier !

— Diable ! diable ! fit l'officier ! Voilà le moment venu de montrer de l'initiative ! Pourrai-je ici gagner mes éperons, ou plutôt mes chevrons de corsaire ? L'envie ne m'en manque pas, pour toutes sortes de raisons, dont l'intérêt, ce premier mobile du coursier, est chez moi le dernier, bien que pourtant quelques milliers de guinées mises à part ne seraient pas si embarrassantes pour le temps où... Mais ce n'est pas le plus pressé ! Voyons ce que pensera mon second de la rencontre ! Oh ! d'en bas !

— Holà ! capitaine !

— Dites au second de monter ici !

— Me voici à l'ordre, commandant !

— L'ex-maître d'équipage grimpa rejoindre Marius au haut du mât, et là s'ouvrit un conseil aérien entre les deux chefs. Il s'agissait d'aviser aux moyens de soustraire au convoi un de ses meilleurs navires, c'est-à-dire une coque asez pesamment enfoncée dans l'eau pour révéler un chargement complet de... n'importe quoi ! Tout se vend, et ce que ces navires s'étaient donné la peine d'aller chercher au loin ne pouvait manquer d'en valoir la peine. Ainsi donc, quoi que ce fût, on en voulait !

Mais comment, en plein soleil, songer à enlever un de ces navires au ventre rebondi, et cela à la barbe d'une gaillarde veillative et peu accommodante comme le devait être la frégate qui convoyait ces marchands ? Hum ! ce n'était pas précisément l'A B C du métier, et comme la force n'avait rien à prétendre dans le cas, il fallait diablement de ruse, furieusement de rouerie, merveilleusement d'adresse et de l'audace plus encore que tout cela. Mais à quoi songerait-on de s'embarquer dans de telles aventures, si l'on ne se sentait pas dans la tête et dans le cœur un arsenal complet de toutes les qualités impérieuses pour le métier de l'homme de mer, et du

corsaire, qui est ce dernier poussé à la dernière équation?

Vous allez voir si Marius était un marin d'esprit et d'audace, comme vous avez déjà reconnu, sans doute, qu'il était un homme de cœur.

Son plan soumis à son conseiller, et adopté par celui-ci, nos marins redescendirent sur le pont pour se mettre à l'œuvre.

La mer avait pendant la nuit perdu, avec la force du vent, cette agitation qui avait si fort compromis la veille le petit lougre chassé par la corvette. Marius fit hardiment diriger le cap de façon à ce que le convoi vînt passer autour de lui. Puis, pour se laisser gagner et réaliser son plan rusé, il fit mettre à la traîne le maître-câble du lougre, afin d'enrayer sa marche auparavant trop rapide, pour être soit gagné, soit depassé par les dix ou douze Anglais. Il eut aussi soin, dans le même but, de faire répandre quelque désordre dans sa voilure, filant des amures et des écoutes, lâchant un peu les drisses des voiles, de façon à donner de la mollesse à leur action, en rétrécissant leur surface. Le timonier eut ordre de gouverner négligemment, de faire tribord et bâbord des embardées qui, s'éloignant de la rive droite, ralentissaient d'autant la marche du bâtiment. Puis, par les soins de Carolin Grimbot, quatre hommes de l'équipage se barbouillèrent le visage, le cou et les bras avec une petite infusion de safran pris au sac des drogues, et se coiffèrent de mauvais mouchoirs mal ajustés. Le second s'arrangea de la même façon. Les barbes négligées de nos corsaires, leurs chevelures en désordre, et le teint qu'ils s'étaient donné, leur firent une mine épouvantablement sinistre, d'autant plus que la mascarade s'était appliquée aux figures les mieux propres à en seconder l'effet...

Pendant que les uns se grimaient ainsi, les autres chargeaient à mitraille les quatre petits canons des gaillards,

qui furent rentrés des sabords et cachés sous de vieilles voiles; des faisceaux de pistolets, de haches, de sabres et de piques furent placés à portée de main, à l'abri des pavois...

Nous oublions de dire qu'un vieux pavillon anglais avait été hissé au mâtereau d'arrière. Tous ces préparatifs terminés, les corsaires qui n'étaient point de la comédie descendirent dans l'entrepont, pour ne paraître que dans le drame. Marius lui-même se retrancha dans le capot de la chambre, prêt à disparaître, mais de façon pourtant à surveiller ce qui allait se passer.

Une heure après, le premier brick du convoi arriva dans les eaux du lougre, et, le gagnant peu à peu, lui passa à deux encâblures par tribord, et le dépassa. Bientôt un second... puis un troisième, lui filant d'un côté ou d'autre, le laissèrent à l'arrière, en raison des divers obstacles que le lougre subissait dans sa marche. Bientôt notre corsaire se trouva en plein par le milieu du convoi, navires en avant, en arrière, par ici, par là; la frégate convoyeuse arrivant majestueusement les ailes étendues, comme une vigilante volaille au milieu de sa couvée piaillant et trottinant sur un chemin...

Marius avait eu soin de faire gouverner de façon à ce que l'Anglaise lui passât du côté opposé au bord par lequel était filé le câble à la mer. Quand il se vit à peu près atteint, il dit à son second :

— Faites!

Alors le vieux maître d'équipage, qui maniait parfaitement la langue anglaise, monta sur le couronnement du lougre, emboucha le porte-voix, et cria dans un idiome que nous traduirons :

— Salut au commodore de la frégate... Nous sommes des malheureux qu'a décimés la *fièvre jaune*... Sur vingt-cinq hommes, équipage et passagers, voilà ce qui reste!... (les quatre matelots safranés, et piteusement accoutrés, se vautraient sur le pont, où, par son élévation, plon-

geait la frégate). Nous venons de Cayenne, et nous nous rendons comme nous pouvons dans la Tamise... mais nous sommes hors d'état de manœuvrer le navire... les bras sont de vraies loques, et je ne sais pas si moi, qui suis le mieux portant, je pourrai aller jusqu'à Margate!... Venez à notre secours, commodore, prêtez-nous une douzaine de matelots et un officier... ou donnez-nous a remorque!

Et, comme s'il était épuisé d'avoir tant parlé, le second sembla chercher un point d'appui et se laissa choir à demi sur la lisse...

Le commodore anglais ne se soucia probablement pas beaucoup de se rendre à ce qu'on lui demandait, car à peine eut-il entendu la déclaration du faux moribond, qu'il fit faire à sa frégate, qui avait déjà dépassé le lougre, une embardée sur tribord, de façon à s'écarter bien vite du pestiféré, sur lequel le vent passait d'une façon inquiétante, pour venir gonfler ses voiles... Tous les curieux qui étaient grimpés sur les bastingages disparurent comme par enchantement.

— Ça va bien! dit le second à Marius, qui assistait à cette scène bizarre, retranché, comme on l'a dit, dans le capot de chambre.

La frégate, que les avantages de sa marche firent bien vite dépasser le lougre attardé, ne s'amusa point à demander d'autres informations; jugeant sans doute en savoir assez pour décider qu'il fallait faire néant à la requête, le commodore fit monter sur le banc de quart un officier qui bredouilla dans son porte-voix des phrases inintelligibles... et ayant fait avec la main une sorte de salut, comme pour clore l'audience et souhaiter bon voyage à la contagion, il disparut... et, presque aussitôt, la frégate largua sa misaine et ses perroquets cargués, sans doute afin de proportionner sa marche à celle des traînards, et prit un air plus rapide, comme pour gagner la tête du convoi.

— C'est fait ! dit l'ex-maître d'équipage à Marius.

— C'est bien ! laissons culer comme ça jusqu'au dernier du convoi, et alors... à bas la fièvre jaune ! Ce nigaud de commodore comprendra comme il pourra !

Tout le convoi courait vent arrière. A la queue se trouvaient un petit trois-mâts et un brick que l'infériorité de leur marche refoulait à l'arrière-garde. Mais le désordre que Marius avait habilement fait répandre dans la voilure du lougre, et surtout ce long câble qu'il traînait à la remorque, ralentissaient tellement sa marche, qu'une petite heure s'était à peine écoulée, et le *Cachalot* se vit rattrapé par les traînards. Alors la frégate, qui avait, comme on l'a dit, augmenté sa voilure, se trouvait tout à fait en tête du convoi, où sans doute elle ne craignait plus les émanations contagieuses portées sur l'aile du vent. De cette façon le corsaire se voyait à plus de deux milles au vent du convoyeur, c'est-à-dire dans une position où il était pour ainsi dire impossible que celui-ci pût l'atteindre ; car pour cela il eût fallu louvoyer de longues heures pour regagner peu à peu dans le lit du vent, et conséquemment abandonner le reste du convoi... et d'ailleurs le commodore Parkett (rappelez-vous ce nom et la circonstance où il entre en scène) n'aimait pas la fièvre jaune !

Marius crut donc que la partie dramatique de la pièce qu'il avait imaginée de jouer aux dépens des Anglais aurait un dénoûment plus aisé et tout aussi heureux que le premier acte, l'exposition qui avait été du domaine de la comédie.

La mauvaise loque d'étamine rouge qui flotaillait au mâtereau du lougre, sous prétexte de pavillon britannique, fut amenée... et un bel et bon pavillon tricolore fut frappé à la drisse, tout prêt à être hissé ; car Marius n'eût pas voulu, même comme ruse de guerre, combattre sous d'autres couleurs que celles de sa patrie. Les fiévreux se débarbouillèrent ; les matelots, restés dans

la coulisse pour la première farce, entrèrent en scène ; les canons furent remis aux sabords, pour servir au besoin, et chaque corsaire garnit sa ceinture d'abordage. Lorsque tout fut prêt, le capitaine appela Carolin Grimbot, le nouveau maître d'équipage :

— Va-t-en dire à l'ancien second du corsaire qu'on va se battre... et que si le cœur lui en dit, je le ferai mettre en liberté pour l'action, après quoi... nous verrons !

Nicolas Thibaud accepta et les fers lui furent retirés. Il parut sur le pont moins fanfaron qu'on ne l'aurait cru, tout en jetant pourtant en dessous de mauvais regards. Il alla de lui-même s'armer parmi les matelots, car il avait été momentanément dégradé. La *Main maudite* choisit le plus lourd hachot qui se trouva là ; il accrocha deux pistolets à sa ceinture...

Le moment de la crise était imminent : le brick avait déjà dépassé notre sournois par la hanche de bâbord ; il ne restait plus à la traîne du convoi que le petit trois-mâts, que sa cargaison accablait tellement qu'il prenait de l'eau jusqu'à ses porte-haubans. C'était bon signe, et on s'expliquait aisément pourquoi ce pauvre diable, barbottant d'un air si pousssif dans cette mer, se trouvait à la queue du convoi, comme l'âne de la fable portant l'argent de la gabelle, et que pillèrent si bien les voleurs qu'on sait.

L'Anglais s'avançait donc presque droit dans les eaux du lougre mystificateur; bientôt il se trouva par son travers, c'est-à-dire s'avançant parallèlement à lui. C'est ce moment que Marius attendait...

— Coupe le câble à la remorque ! cria-t-il.

D'un coup de hache Grimbot laisse à la dérive l'obstacle principal qui enrayait la marche du petit traître.

— Timonier, la barre à tribord !.. Feu des deux canons en plein tillac !... Tout le monde aux pavois de bâbord pour sauter à l'abordage !

Le pauvre marchand de gomme (il venait du Sénégal), qui avait vu le lougre au beau milieu du convoi, parlant à la frégate, ne s'était défié de rien... il ne comprit de quoi il s'agissait que lorsqu'il essuya en plein pont la volée de mitraille qui lui tua deux hommes et en blessa trois... et qu'il vit grimper lestement à la vergue de son voisin le pavillon tricolore.

On sous-entend ici les nombreux et énergiques blasphèmes et jurons par lesquels nos insulaires accueillirent cette agression inouïe! Les pauvres diables d'Anglais n'étaient pas encore revenus de leur surprise, que déjà le damné corsaire était bord à bord, et que vingt-cinq gaillards armés jusqu'aux dents (ils y tenaient leur sabre!) bondirent sur le tillac, et entourèrent de pointes, de tranchants et de dards de toutes sortes les poitrines émues des sept ou huit marins qui complétaient l'équipage déjà entamé par la mitraille. Marius, le premier grimpé, bien entendu, était allé droit au capitaine marchand, et, le chapeau d'une main, le pistolet de l'autre, il lui avait déclaré avec un mélange de courtoisie (chapeau bas) et d'intimidation (pistolet haut), qu'il était son prisonnier. L'Anglais, stupéfait de tant d'audace, ne savait que s'écrier : *Is it possible?... is it possible?*

— Extrêmement possible, monsieur le capitaine! Veuillez jeter à la mer ce vieux sabre que vous tenez, et dire à vos gens que le mieux qu'ils ont à faire est de filer doux, car ils sont là au milieu d'un tas d'endiablés qui n'y vont pas de main morte quand on leur résiste... Allons! consolez-vous! votre destination change de Londres pour Dieppe... et les Français ne mettent pas leurs prisonniers sur des pontons!

— *Is it possible?* répétait le malheureux capitaine, qui avait toutes les peines du monde à se figurer qu'il était si lestement, si témérairement capturé, en plein jour, et par un navire mêlé au convoi.

Mais hâtons-nous de dire que la victoire n'avait pas

été un seul instant disputée par l'équipage du pauvre trois-mâts assailli de cette rude façon. Nulle arme de corsaire ne se rougit de sang; les matelots furent seulement terrassés et tenus en respect un genou sur la poitrine, jusqu'à ce qu'ils se soient expliqués sur leurs intentions... Tout le monde était rendu au bout de quelques minutes! Quand le capitaine anglais passa, à la tête de ses gens, sur le lougre si audacieusement mais si aisément vainqueur, le pauvre prisonnier répétait encore ses : *Is it possible!*

V

LES PONTONS D'ANGLETERRE.

Un ponton proprement dit est un gros bâtiment presque carré, à fond plat, espèce de coffre gigantesque construit avec une solidité cycloméenne, portant un robuste mât et trois ou quatre puissants cabestans. Ces pontons sont multipliés dans les grands ports, où ils rendent d'importants services; mouillés dans les endroits les plus profonds, retenus par quatre fortes chaînes, défiant ainsi la force des courants et la violence du vent, ils sont comme des quais flottants le long desquels les plus gros vaisseaux s'amarrent avec sécurité, y reçoivent, au besoin, toutes sortes de réparations, y abattent en carène, et y complétent leur armement. Mais les mêmes services peuvent être rendus par de vieux vaisseaux cassés, incapables de tout service de mer, vétérans de la flotte qui, réduits à la condition des machines ci-dessus expliquées, en prennent le nom. On détruit tous leurs aménagements supérieurs, on rase parfois leurs batteries, en sorte que du vaisseau jadis si beau, si imposant, si formidable et si fier, il ne reste

plus que le fond tant de fois meurtri par les lames et les boulets : le noble guerrier est devenu cul-de-jatte!

Ce tronc de navire, rouillé, goudronné, oxydé, démantelé, flotte encore péniblement dans l'eau sale des bassins, heureux dans son malheur d'être entouré de ce miroir troublé où il aurait honte de se voir. C'est là ce que les Anglais nommaient *prison-ships*, littéralement: *vaisseaux-prisons*, et que nos marins ont appelé *pontons*.

Ces pontons furent, pendant les dernières guerres, les bastilles flottantes où le gouvernement qui se dit le plus philanthrope et le plus libéral du monde entassait les prisonniers français que de nobles défaites mettaient en son pouvoir... Mais l'infernale pensée qui érigea ces carcasses délétères en prisons de guerre a stigmatisé la nation britannique d'un éternel opprobre aux yeux de l'humanité et aux yeux de la civilisation, l'a refoulée au rang des grossiers sauvages !

On doit ignorer encore, dans l'état actuel des renseignements publiés, quel était le vrai but du gouvernement anglais par l'usage des pontons, c'est-à-dire s'il visait à rendre les évasions plus périlleuses, ou s'il obéissait avant tout à un sentiment de cruauté. Quoi qu'il en puisse être, la peinture, même extérieure, d'un ponton anglais, suffirait pour faire comprendre toutes les privations qui peuvent assaillir l'humanité. Ces sépulcres flottants avaient un aspect d'une tristesse hideuse. Le vaisseau d'autrefois, dépouillé de tout ce qui faisait sa parure martiale, forme ou couleur, n'était plus qu'un grand corps putréfié, pourrait-on dire, un cadavre déshonoré. Si noble chose qu'un vaisseau de guerre ne pouvait être plus ignominieusement dégradée, avilie. Ses belles ceintures blanches, que le pinceau renouvelait à chaque fête, c'est-à-dire à chaque combat, sont effacées sous un goudron gluant. Ses flancs jadis noirs et lustrés, qu'ont caressé, léché tant de lames

folles ou attaqué tant de vagues terribles, offrent aujourd'hui une teinte sans nom, zébrée du passage de toutes les immondices qui sortent de ses ponts. Partout cette coque, autrefois soignée, baignée comme le corps d'une femme élégante, est écorchée, grattée, maculée... La pourriture, cette gangrène du bois, s'est mise à ronger des blessures abandonnées du charpentier, ce chirurgien du navire. Le tillac a vu tomber sous une hache stupide les bastingages à hauteur d'homme et à épreuve de balles qui le circonscrivaient; les dunettes, les aménagements d'un vert riant et frais ont fait place à d'affreuses casemates, à de grossières guérites, à un amalgame de huttes à la Robinson, poussées comme de hideuses verrues sur ce beau corps profané. A ces larges sabords, où ne se montrait jadis que l'œil de fer des canons aveuglés de poudre et de mitraille, on voit maintenant se croiser d'énormes barreaux de fer, et au lieu du bras empressé du chargeur refoulant la gargousse, on n'aperçoit plus que le visage hâve, exténué, d'un pauvre prisonnier qui cherche un peu d'air ! Des cris de douleur s'élancent seuls de ces valeureuses ouvertures, d'où partaient autrefois de ronflants boulets. Là où se gonflaient naguère, sous la pression des brises, de blanches voiles carguées en festons sur leurs vergues, ou tombant en bannières, si souvent dorées ou rougies par le soleil des tropiques, un mâtereau sans haubans fait flotter dans l'air brumeux la pauvre lessive du prisonnier, de vieilles hardes déchiquetées que supporte une corde pourrie, des guenilles comme Murillo n'en a point rêvées !

Et pourtant, sur les saillies extérieures, sur le pont, les galeries, on voit briller la baïonnette du soldat vêtu de rouge, qui fait garde vigilante.

Qu'on s'imagine maintenant douze ou quinze cents prisonniers entassés sur les ponts et dans leur cale profonde. Pour faire comprendre ce qu'ils devaient y souf-

frir, il suffirait de rappeler cette phrase que Napoléon adressait à ses soldats, dans la proclamation qui précéda la bataille de Waterloo : « Demandez à ceux de vos ca-» marades qui ont été prisonniers des Anglais, de vous » raconter leurs horribles souffrances des pontons! »

Pour nous borner à ne citer que des faits notoires, nous rappellerons que dans nos deux dernières guerres, le système suivi par le *transport-office* a coûté à la nation française un plus grand nombre de ses enfants que les batailles navales! Dans la première guerre, trente mille hommes sont morts d'inanition en cinq mois... On montre à *Norman-Cross* un coin de terre ou quatre mille hommes sont enfouis, sur sept mille qui formaient ce dépôt...

Veut-on une rapide esquisse du traitement qui entraînait une mortalité si effrayante, tandis que les archives du temps prouvent qu'il n'est pas mort cinq hommes par centaines, des prisonniers anglais gardés en France!

Voici quelle était la nourriture distribuée sur les pontons, en quantité tout à fait insuffisante d'abord, et de qualités si détériorées, si malfaisantes, que les résultats qu'entraînait leur usage ne pouvait être qu'un calcul...

Quatre fois par semaine on distribuait pour chaque homme quelques onces de biscuit de mer tout plein de vers, du poisson sec avarié et de la viande salée en voie de putréfaction. C'étaient pour la plupart des vivres du dernier rebut, ayant accompli une ou deux campagnes dans l'Inde, et qu'avaient fait fermenter les latitudes torrides. Trois fois par semaine le biscuit était remplacé par un pain noir mal cuit, confectionné avec des farines gâtées et du blé noir ; pour légumes, on distribuait des haricots singuliers, qu'il était impossible de faire cuire. Après quelques jours d'un pareil ordinaire, le prisonnier était saisi de fièvres constantes, de diarrhées, de rougeurs à la peau, de douleurs de tête lancinantes, de vertiges enfin. Aussi la France perdait-elle là par chaque jour des centaines d'hommes, que terrassaient soit l'ina-

nition, soit cet empoisonnement déguisé. Ceux qui ne mourraient pas devenaient graduellement si faibles qu'ils ne digéraient plus.

L'état-major d'un ponton anglais était généralement formé d'un lieutenant de marine, qui le commandait, d'un *master*, ou maître d'équipage, faisant les fonctions de second, et de quelques contre-maîtres et *mishipmen*, ou aspirants. Un fort détachement de soldats servait à la garde et à la police du vaisseau, une trentaine de matelots faisait le service des embarcations et des communications du dehors. Il est pénible de dire que loin de prévenir ou de corriger les fautes des prisonniers, la barbare discipline en usage avait pour conséquence de les augmenter. Au reste, l'homme est partout le même, une nombreuse agglomération d'hommes offrira toujours l'assemblage de tous les vices, comme de toutes les vertus. Et c'est surtout lorsque cette société n'est plus contenue par les lois, les mœurs, la religion ou la présence d'un chef qui impose, que les vertus y apparaissent avec plus d'éclat, et que les vices s'y montrent plus effroyables. L'hypocrisie sociale ne servant plus à rien, chacun se révèle tel qu'il est. C'est ainsi que la vie des pontons offrit un mélange de tableaux hideux et sublimes, attendrissants ou burlesques, tableaux dont le récit semblerait romanesque et extravagant. Les passions qu'on y voyait particulièrement dominer étaient l'égoïsme, l'avarice, les jalousies, et parmi les instincts nobles, l'exagération du point d'honneur et une fausse application de l'orgueil.

Nous aurons bientôt occasion de voir ces diverses passions en jeu, nous en franchirons donc la physiologie en ce qu'elle offrirait de particulier à ces cloaques de réclusion. . . . . .

. . . . . .

Un soir, les Français entassés sur le ponton *the Kent*, vieux vaisseau mouillé devant Chatam, beau port de la

Tamise, virent louvoyer dans la baie une frégate qui venait d'abandonner, à la pointe de Sheerness, une dizaine de navires du commerce qu'elle convoyait, et qui, désormais à l'abri de toute agression de la part de l'ennemi, poursuivaient leur route vers Londres. Lorsqu'elle eut gagné l'extrémité nord des fortifications imposantes commencées en 1667 pour préserver la ville de l'invasion des Hollandais, cette frégate mit en panne et bientôt il s'en détacha un canot qui porta son commodore à terre. Ce commodore, c'était lord Parkett; il allait s'entendre avec l'autorité maritime du port pour le débarquement d'une douzaine de prisonniers français qu'il avait faits l'avant-veille, et qui lui coûtaient cher, c'est-à-dire un des bâtiments convoyés et une vingtaine de ses propres marins, sans compter que le corsaire que montaient les prisonniers lui avait, comme on dit, éclaté dans les mains. Le chef du port ayant déclaré que le ponton *the Kent* ne contenait qu'environ quatre cents prisonniers de plus que sa capacité raisonnable eût permis d'y en loger, trouva que le commandant de la frégate ne pouvait rien faire de mieux que de diriger là les gens qu'il amenait. Aussi, une heure après, une grosse chaloupe quitta-t-elle la convoyeuse pour venir déposer sur le ponton les douze Français qu'avait trahis leur courage et la fortune de guerre...

Ces douze Français étaient : Marius, Carolin Grimbot, Nicolas Thibaut (la Main maudite), huit matelots et un mousse.

Lorsque les corsaires montèreut sur le *Kent*, les douze cents prisonniers qu'il contenait étaient déjà enfermés dans les entreponts, bien qu'il ne fît pas encore complétement nuit. Ils furent reçus au haut de l'échelle par le *master* qui, avant pris une feuille que lui donna l'aspirant qui amenait la chaloupe, compta les survenants et leur fit à chacun un grand numéro au milieu du dos, avec un pain de craie mélangé de suif. Après quoi il

laissa nos hommes sous la garde provisoire des factionnaires du pont, et s'en fut trouver, dans une des casemates plantées à l'arrière, l'officier qui commandait le ponton. Ses ordres reçus, il revint, donna au *mishipman* le récépissé des prisonniers *en bon état*; l'aspirant redescendit dans sa chaloupe en sifflant :

First love is a pretty romance!

Un quart d'heure après il avait rejoint la frégate, qui fit immédiatement voile hors de la baie pour remonter la Tamise.

Le *master* fit ouvrir un petit panneau sur l'avant du tillac et appela d'un geste les prisonniers en leur faisant signe d'y descendre.

— Ah çà! est-ce que nous sommes en pénitence, qu'on nous envoie coucher sans souper? dit Carolin Grimbot, qui était de cette nature de gens qui ont toujours, comme disent les marins, un boyau vide et la pépie.

Mais le *master* était un personnage silencieux par organisation ou par système; il ne répondit rien, et se contenta de faire un signe aux soldats qui poussèrent les corsaires vers le panneau. Marius, qui voulait éviter que ses gens, et surtout Nicolas Main maudite, mauvaise tête s'il en fut, débutassent par quelque altercation sur ce bord, donna l'exemple et descendit le premier dans le panneau...

Or, ce panneau donnait dans le premier pont, alors si noir, si complétement obscur, que malgré son pied marin, le capitaine du pauvre *Cachalot* ne s'affalait qu'avec précaution. A mesure que ses gens le suivaient, on les comptait de nouveau, en leur approchant un fanal du dos. Ces gens-là n'existaient pas par leur visage, mais bien par leur numéro...

— Pouah! fit Carolin, matelot fanfan s'il en fut, c'est-à-dire faisant parfois le délicat et le susceptible. Où

diable sommes-nous affalés? Quelle odeur de vieille charogne? Si j'étais mon adorée qu'est là-bas à m'attendre, je m'*évanouillerais* !

Il est vrai de dire qu'au moment où les soldats avaient refermé le panneau sur le dernier descendu, une odeur âcre, sûre, nauséabonde avait saisi les survenants à la gorge. Marius comprit bientôt par quoi elle était occasionnée, car aux premiers pas qu'il fit à tâtons et les bras en avant, il heurta du pied quelque chose de mou et du front un objet vacillant : au même instant un juron partit d'en bas et un blasphème d'en haut. Il changea de direction, et la même chose lui arriva, comme du reste à ses compagnons, car on entendit instantanément s'élever de plusieurs points d'énergiques réclamations articulées par des gens couchés à terre ou dans des hamacs suspendus.

— Ah ben! ah ben! c'est donc comme ça qu'on fai les honneurs de l'Angleterre à des étrangers qui viennent juger du pays! reprit Carolin Grimbot, qui s'était heurté la tête contre un barreau; ah çà, eh! les amis! vous êtes Français, nous sommes Français... est-ce qu'il n'y a pas un verre de *riquiqui* dans votre établissement? J'ai le dedans tout chose!

— Au bout d'une gaffe! dit une voix.

— Ici le *riquiqui* se boit avec une fourchette, m'sieu! Si vous voyagez pour votre instruction, voilà nos mœurs! Écrivez-le à vos aimables parents !

— Silence les bavards! hurla une autre voix.

— C'est des arrivants!

— *Ut* pour les arrivants! je rêvais que j'étais chez nous et que je mangeais de la galette!

— Ah çà! reprit un des corsaires, si on ne lampe pas la goutte, ousce qu'on dort? Sur son pouce ?

— Sur le paratonnerre du ponton!

— Sur une couche de lis et de roses!

— Pardon, mes amis! interrompit Marius. Je suis le

capitaine d'un corsaire qui a sauté entre les pattes des Anglais; nous sommes là douze qui avons échappé aux fusillades, à la noyade, à tout! et nous nous sentons morts de fatigue... Sans badiner, dites-nous comment faire pour se reposer, au milieu de cet encombrement et de cette obscurité?

— Capitaine! répondit une voix sortant d'un hamac voisin, il n'y a pas de lits... Faites comme vous pourrez pour cette nuit, accroupissez-vous là où vous êtes, comme un Chinois, et tâchez de dormir... Il n'y a pas d'autre moyen, car nous sommes ici quatre cents en travers les uns sur les autres, et il n'y aurait de place raisonnable que pour deux cent cinquante.

— En Chinois! en Chinois! Faudra-t-y tenir les doigts en l'air, comme sur les paravents? murmura Carolin Grimbot qui, ayant fait un pas de trop, marcha sur un des hommes couchés à terre.

— Eh! hé! l'ami! est-ce que tu prends les matelots pour des matelas? dit le foulé.

— Ah çà!... Allez-vous vous taire, tas de racailles! cria enfin une voix de stentor. On n'a qu'un moment de bon temps... quand on peut dormir... et ces merles-là vous le siffleraient, si on les laissait faire! Allons! fichez-vous-là à plat ventre sur le dos et laissez-nous tranquilles!

— Faudrait-y pas aller leur faire un lit?... Ohé! vous autres? Qu'est-ce qu'a de la plume de trop pour faire un édredon à ces messieurs?

— *Hold your tongue!* cria brusquement une voix venue du pont supérieur.

A cette brusque injonction, dont sans doute les prisonniers connaissaient toute la portée, le silence le plus absolu se répandit dans la partie de l'entrepont qu'avait un moment troublée la venue et l'embarras des survenants; nos corsaires se couchèrent comme ils purent, se servant d'oreiller les uns aux autres, et quelques-uns,

dont Marius, sur l'échelle de l'écoutille où la chaleur et la puanteur étaient un peu conjurées par l'air qui filtrait par le panneau mal joint... La nuit se passa ainsi, toute remplie pour le pauvre Marius d'élans désespérés vers celle dont un si étrange événement l'avait arraché, et de laquelle de nouvelles aventures semblaient devoir le séparer pour longtemps encore. Dans cette longue insomnie que ne purent vaincre ses fatigues de corsaire, notre héros se demandait s'il n'y aurait pas quelque danger pour le secret laissé dans la prison du château, à livrer son nom aux registres du ponton, et il se décida de se substituer plutôt au vrai capitaine du *Cachalot*, si malheureusement tué le lendemain du départ... se promettant d'informer prudemment ses gens de cette détermination dès que le retour du jour lui permettrait de communiquer avec eux tous.

Lorsque la lumière matinale commença à filtrer à travers les épais barreaux de fer qui masquaient les sabords, nos corsaires purent comprendre la difficulté qu'ils avaient éprouvée, la veille au soir, à se faire un gîte. En effet, la batterie du vieux vaisseau dégradé semblait, si l'on peut dire, un champ de bataille... de dormeurs. En haut, les hamacs étaient si pressés, qu'on ne comprenait pas comment leurs hôtes pouvaient y grimper et en descendre. Mais ceux-là, c'étaient des aristocrates, les bien lotis, les heureux. L'abomination de la désolation était en bas, sur les planches, où la confusion était telle, qu'il n'y avait guère un homme étendu tout de son long, aussi à son aise qu'on le pourrait être sur des planches humides, avec quelques hardes pour oreiller. Et encore ces hardes, de si peu de prix, devaient-elles être rassemblées en un paquet que le dormeur s'attachait autour du cou, pour qu'on ne les lui volât point dans l'obscurité. C'étaient, pendant les premières heures de cette réclusion nocturne, des combats et des luttes souvent tragiques, pour la conquête de trois

ou quatre pieds d'espace pour dormir, et les coudes saillants, les genoux proéminents, les jambes inattentives allant tracasser le voisin, ramenaient à tout moments de nouveaux sujets de querelle. Une fois endormi, on était souvent réveillé brusquement par un pied de rêveur agité, qui vous tombait en plein visage... ou à demi écrasé par la chute d'un hamac en mauvais état, laissant crouler l'endormi hébété. Il y avait des prisonniers (tant la souffrance aigrit et pousse les caractères aux extrêmes) qui ne se couchaient que le couteau à la main, prévenant qu'ils larderaient impitoyablement tout membre égaré qui viendrait troubler leur sommeil.

. . . . . .

Dès que les prisonniers furent sur le tillac supérieur, un grand nombre entoura les nouveaux pour savoir l'histoire de leur capture, et avoir des nouvelles de France. Ce fut Carolin Grimbot qui se chargea de répondre à la première interrogation, tandis que Marius, entouré par des curieux d'une autre espèce, satisfaisait la seconde. Nous écouterons Grimbot, puisque nous aussi avons quelque chose à apprendre dans son récit.

Après avoir raconté le départ du lougre, la ruse nocturne qui l'avait sauvé de la corvette, et la capture si hardie du petit trois-mâts en plein convoi, Carolin continua ainsi :

— Je vous disais donc que l'English n'en revenait pas de se voir comme ça amariné en plein soleil, par un gaillard de lougre qu'il avait vu faire la causette avec le convoyeur, et naviguer une demi-journée en plein convoi, la loque rouge à son artimon. Quand il eut fini de marronner et de repéter ses *Is it possible!* le capitaine, qui savait bien que ce n'était pas le moment de s'endormir, lui dit comme ça : Mon Anglais, prenez vos cliques et vos claques, et apprêtez-vous à aller goûter si l'air de Dieppe convient à votre tempérament... N'ayez pas peur, mon insulaire! chez nous Français, gens de

cœur, ennemis loyaux, n'y a pas de pontons... Vous aurez pour prison une ville... vous serez comme un poisson rouge dans un bocal.

Y s'agissait donc d'expédier la prise, qu'était chargée de gomme abara... araba... arabique et de sucre en sacs. C'était fameux, et pas cher. Le capitaine nomma six hommes pour conduire la prise... *pas de tabac,* Dieu vous bénisse! On l'envoyait à Dieppe, parce que Boulogne est trop surveillée des Englishmen, à cause de toutes ces petites coquilles de noix que le premier consul a entassées là pour apporter ici les soldats qui viendront bientôt nous délivrer, c'est moi, Carolin Grimbot, ou *grimpe-haut,* nez aquilin et à Boulogne, qui vous le promets... notez bien ça !

Bref! v'là l'ancien second du lougre, que le capitaine Marius avait nommé matelot comme les autres, qui demande à conduire le petit trois-mâts au port, au lieu du maître d'équipage. Le capitaine lui dit que non! lui dit que oui! L'autre que non! et lui encore *re*oui. Ils avaient eu entre eux des affaires qui ne vous regardent pas, si bien que chacun gouvernait ses idées à un air de vent différent. (Nous devons dire que Nicolas Thibaud, la Main maudite, n'écoutait pas ce récit, et que, de la plus sombre humeur depuis l'arrivée sur le ponton, il s'était, aussitôt levé, installé dans l'embrasure d'un sabord d'où il regardait le large.) Le second est violent comme une brise carabinée de S.-O... mais le capitaine, avec son petit air monsieur, est une barre de fer, je vous en fiche mon billet! de sorte que, comme il avait décidé que ça serait au maître d'équipage qu'il confierait (sans vinaigre!) la prise (aaaat... tchi!), le second a dû ravaler sa chique, bisquant comme un marsouin qui a la colique. Je comprends qu'étant *dégommé* de son grade, il aurait bien voulu conduire un chargement de *gomme.* Mais peut-être que le capitaine ne s'y fiait pas plus que nous. Bref! continua le narrateur, chez lequel cet adverbe souvent évo-

qué était un grand désaccord avec sa prolixité; bref! le second n'a plus rien réclamé, mais roulait des yeux à faire sauter la sainte-barbe... la mienne est un peu longue... n'y faites pas attention. Une fois le petit trois-mâts parti pour Dieppe (et à l'heure qu'il est, c'est une consolation de penser que nous avons là chacun son petit saint-frusquin!), notre *Cachalot* s'est mis à flaner par-ci par-là comme un merlan en congé, en se disant que la journée n'était pas mauvaise, car notre capture ne nous avait pas coûté une égratignure... ça rime. Bref! le jour se passa et la nuit vint, comme c'est l'ordinaire. Chacun avait eu double ration, on était donc parfaitement lesté, content d'être au monde, et chantant les plus tendres romances :

Bouton d'amour qui règne sur mon âme!

Ou bien :

Cré nom d'un canon!
Rends-moi ma Suzon,
Ou j' te déralingue
En valdringue! etc.

Enfin, nous étions heureux comme des bidons pleins de genièvre, quoi! excepté le second qui, rancuneux comme un âne gris, méchant comme un âne rouge, se tenait à part, appuyé au bossoir, vexé de même qu'un requin à qui on aurait arraché les dents. (Grimbot penchait pour les comparaisons zoologiques...) Pour lors donc enfin, on était de bonne humeur, un peu entre le zist et le zest... le lougre flânant sur ses huniers dans le noir des onze heures ou minuit, et le capitaine se promenant machinalement...

— Oh! oh! machinalement! interrompit un prisonnier. Pour une langue si bien pendue, voilà une fameuse

aute, mon gaillard ! Vous ne connaissez pas la grammaire, mon cher !

— Votre cher ? dit Carolin blessé. Voyons, comment s'appelait votre grand'mère ?

— Je dis que vous n'êtes pas fort sur la syntaxe.

— Chez nous on ne connaît pas cette sainte-là... J'ai dit que le capitaine se promenait machinalement...

— Eh bien ! là est votre erreur. Je suis maître de langue sur le ponton, et je vous dit que le mot machine est du genre féminin... donc, on doit dire : *Machine allemande...*

Et tous les auditeurs de rire !

— Ah ! qu'est-ce qu'il vient m'embêter celui-là avec sa grand'mère et ses machines ! Me prend-il pour un mousse que ne connaît ni tribord ni bâbord ? Je dis que le capitaine flânait sur le pont sans se douter de rien d'autre, quand v'là que tout d'un coup il crie :

— Tout le monde sur le pont ! Un homme à chaque mât en vigie ! Ouvre l'œil sur l'avant !

Je saute sur les premières enfléchures des haubans et je vois... une grosse masse noire qui nous vient à contre-bord...

— Diable, diable ! que je me dis. Voilà une vilaine apparition, si ça n'est pas un tricolore !

Bref, voulez-vous savoir ce que c'était ? Eh bien ! c'était la frégate du convoi, qui avait vu de loin la capture du petit trois-mâts sans y rien comprendre, parce qu'elle pensait toujours à cette satanée farceuse de fièvre jaune, et qu'elle s'imaginait que nous n'avions accosté le marchand de gomme que pour lui faire la même demande qu'à elle... Mais un peu plus tard elle avait su de quoi il retournait par un des voisins du *Is it possible ?* et vexée comme une morue qu'a perdu sa blague à tabac, pour s'être si cocassement laissé mystifier, elle s'était mise à louvoyer bord sur bord, secondée par la marée, si bien...

si mal, plutôt! que c'était elle qui allait nous coincer à notre tour. Je nous plains... comme un œuf!

Bref, nos feux d'habitacle nous avaient trahis. L'Anglaise nous vint droit par le travers, masque son grand hunier, et... v'lan! toute la bordée de tribord dans les côtés du pauvre *Cachalot*! Aïe! aïe! qu'on crie de ci et de là. Cinq hommes hors de combat! un tombe à côté de moi on faisant *couic*! il avait un boulet dans le bas ventre... quelle colique! Êtes-vous debout, capitaine? que je crie. Debout par les deux bouts, mes enfants! En bas les vigies... nous voyons de quoi il retourne... pas de mollasses! Grimbot... feu aux deux canons, mon garçon, et pointe-moi ça sur son gaillard d'arrière pour lui descendre un officier! J'obéis. Voilà les deux petits canons qui vous éternuent chacun un coup de mitraille sur ce gros colosse de frégate... que c'était risible! *Patatra! pif! pouf! bounb!* une seconde bordée... mais trop haute cette fois, mes mylords... ça nous passe dans la mâture, ça déranlingue voiles et cordages, et attrape en passant un des matelots qui descendaient de vigie, et qui ne croyait pas arriver si vite en bas! Sur trente hommes, six envoyés avec la prise, six de tués, reste dix-huit...

Foi de Grimbot que c'est mon nom, c'était effrayant de voir cette énorme masse de frégate s'affalant sur nous...; sa batterie illuminée, et formant un carré rouge à chaque sabord, semblait une grande mâchoire sanglate prête à nous dévorer. . Hum! fit le capitaine. Crochons-nous à l'abordage, garçons!

— Si nous faisons ça, les six qui sont à Dieppe auront tout pour eux! que dit un matelot.

— Mais les pontons, enfants?

— Les pontons, on revient... quelquefois! dit un autre, tandis que là où sce que l'Anglais nous enverra, si nous le crochons.

Pendant ce temps-là il nous arrivait toujours des coups de fusil; il tombait de nos gens à chaque instant. Pour

moi, je jurais comme un chien de mer qui a cassé sa pipe...

— Eh bien... que reprit le capitaine, en faisant comme un effort, va pour les pontons... Carolin Grimbot! (c'est moi, prisonniers!) tâche de leur faire comprendre que nous nous rendons à douze que nous sommes à ses quatre cents hommes... pendant ce temps-là, moi je vais leur préparer un petit tour de ma façon! En me disant ça, le capitaine s'affale dans l'entre-pont...

Bref, une heure après, nous étions tous les douze aux fers dans la batterie de la frégate, qui faisait voile pour rejoindre le convoi resté en panne par le travers de Brighton, lorsque tout à coup, *brrrrrrri bounb*! nous sommes aveuglés comme si nous étions tombés le nez dans le feu... La nuit est si enflammée qu'on voit la côte, le convoi, et tout... Qu'est-ce que c'était? C'était le petit tour de la façon du capitaine : le lougre sautait à dix-sept cent mille pieds en l'air, et en trente-six milliards de milliasses de morceaux. La mèche soufrée que le capitaine... ce jeune châtain frisé que vous voyez là qui cause si aimablement avec les autres, avait allumée dans la soute aux poudres, et qui, suivant son calcul, avait mis deux heures à amener l'explosion. Bon! fit le capitaine, ils n'auront pas notre *Cachalot*!

Les *English* jurèrent comme des turbots qui ont bu du vinaigre au lieu de boire la goutte! Ça n'est pas étonnant, ils avaient dix hommes et un officier gigotant par les airs... l'équipage qu'ils avaient mis sur le lougre, quoi! On crut sans doute que c'était un malheur arrivé par accident. Bref, quand il fit jour, le commodore de la frégate se fit amener le capitaine dans sa dunette... Et ma foi, j'ignore ce qui s'est passé entre eux. Je sais que l'insulaire était vexé comme un thon mort, du tour que notre jeune marin lui avait joué avec sa fièvre jaune, et qu'il lui dit qu'il allait le recommander au prône... c'est-à-dire au *transport-office*... qui est le bureau des

prisons. Je ne sais pas comment l'Anglais entend la recommandation... nous verrons ça. Bref, les amis, salut et fraternité! bien que j'aie ma part de gomme qui m'attend à Dieppe, je ne vous ai pas fait de colles!

Les prisonniers félicitèrent Carolin sur la clarté et la rhétorique de son récit.

— Vous êtes des braves! dit l'un d'eux, et ça nous fait de la peine de vous voir trahis comme nous par la fortune... Votre capitaine, avec son air un peu mirliflor et ses cheveux bouclés, est, à ce qui paraît, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux... il a mon estime, ô Carolin Grimbot! ça lui servira et à vous aussi, car je vois que vous troussez lestement l'Anglais... Nous reparlerons, mon poulot! Je m'appelle Delpierre, nous sommes pays.

— C'est un fameux! dit un autre prisonnier à l'oreille du corsaire, il s'a déjà ensauvé deux fois de prison... S'il vous prend *dessur* sa protection, avant quinze jours vous croquerez votre gomme!... rien de meilleur pour l'estomac!

En ce moment un roulement de tambour annonça l'appel du matin. Chacun se rendit vers son escouade pour répondre à son nom prononcé ou plutôt écorché par un sergent de la façon la plus grotesque. Après quoi eut lieu la distribution du déjeuner, dont on connaît le menu trop menu... et chacun fut libre jusqu'au dîner de faire ce que bon lui semblait, pourvu qu'il n'enfreignît aucun des nombreux articles du règlement affiché partout. On désigna aux douze corsaires leur gamelle; quant au coucher, on n'en parla point, c'était à eux de se pourvoir! Marius, ayant subi un interrogatoire du commandant du ponton, déclara prudemment se nommer Joseph Altazin, du nom de ce pauvre diable de capitaine tué au début de la campagne. Il réclama le traitement d'officier, mais on ne fit nul cas de sa réclamation; il insista, et l'Anglais, qui semblait avoir à son propos des instructions sévères, le congédia sans vouloir

l'entendre plus longtemps. Sans aucun doute le commodore Parkett avait sur le cœur cette fièvre jaune qui l'avait si audacieusement mystifié, et le navire soustrait en plein jour à son convoi...

Le ponton prit bientôt sa physionomie multiple, et ce fut pour les arrivants un spectacle nouveau. Il faut dire qu'il n'y avait guère de prisonnier qui ne cherchât à suppléer à l'insuffisance de la maigre ration que lui distribuait la noble Angleterre, en s'appliquant à quelque travail propre à lui faire gagner quelques pennys. Ainsi, un grand nombre tressaient de la paille pour faire de grossiers chapeaux; d'autres fabriquaient des chaussons de lisière, de la dentelle, des boutons d'os, de petits navires d'ivoire, avec le même os, des boîtes, des vases et des baques en coco, une industrie de bagne, en un mot. On confiait tous ces objets aux soldats anglais qui allaient à terre, et qui vendaient à la barbe de la douane ces marchandises de fabrique française, en gardant pour eux le plus que possible du produit. Si, pour prix de tout un jour de travail obstiné, le prisonnier obtenait le soir un pain, un saucisson, un morceau de fromage... il était content. Quant aux liqueurs, c'était de la plus formelle contrebande; les soldats n'en apportaient que... plein leur estomac.

A côté des ouvriers, le ponton avait ses savants, puis ses artistes, et on pourrait même ajouter ses poëtes...

Les savants donnaient des leçons de n'importe quoi, et de tout ce qu'ils savaient ou même ne savaient pas. (Le plus curieux exemple d'audace applicable au dernier cas nous sera fourni plus tard par un de nos héros !) Les matières le plus généralement professées étaient pourtant la lecture, l'écriture et le calcul s'élevant parfois jusqu'aux mathématiques composées. Que de matelots qui depuis sont devenus quelque chose, qui s'escrimèrent là pour la première fois sur l'alphabet ! Nous savons pour notre part un marin attaché aujourd'hui à

la place du Havre, qui, entré matelot de corsaire sur un ponton de Plymouth, en sortit prêt à passer les examens de capitaine au long cours. Un très-grand nombre apprenaient l'anglais, ou professaient le français à leurs gardiens ou à leurs enfants.

Les artistes enseignaient le dessin, la musique, la danse, l'escrime : l'escrime à l'aide de baguettes, le sabre avec des lattes, le bâton avec des rondins. La danse allait d'elle-même à la voix du maître chantonnant les motifs des figures ; la musique à l'aide de mauvais violons défoncés, de flûtes fêlées, de flageolets lézardés ou de trompettes bosselées que les gardiens du ponton louaient tant par heure aux dilettantes en état (c'était le plus petit nombre !) de s'accorder un pareil luxe de passe-temps. Quant au dessin, c'était la spécialité qui offrait les plus singuliers cas d'application. Les trois classes ou catégories principales de ce professorat, ou de son industrie, étaient le portrait, la marine et le *dessin-gravure sur peau humaine.*

Carolin Grimbot eut la bêtise d'être accessible aux séductions dont l'entourèrent, comme tous les nouveaux venus, les peintres-graveurs sur peau humaine. Il avait caché dans ses bas quelques écus échappés à Jean Cornu, et il se fit dessiner sur la poitrine, à l'endroit du cœur, le portrait quelque peu apocryphe de son amoureuse. Nous verrons ce qu'il lui en coûta plus tard.

Marius était entré en conversation avec quelques officiers qui se trouvaient confondus parmi les matelots sur ce ponton encombré. Ces officiers avaient pourtant le droit d'être placés sur un ponton spécial, affecté aussi aux non-combattants, c'est-à-dire les chirurgiens, commissaires, employés aux vivres, etc. Mais d'ignobles vengeances de la part des commodores qui ne leur avaient arraché la victoire qu'après une résistance désespérée, les poursuivant dans leur malheur, les privaient souvent de ces adoucissements de position accordés à ceux qui

s'étaient rendus avec moins de gloire. On comprend bien que Marius (désormais Joseph Altazin aux yeux de l'autorité) portait la peine de sa bravoure, de son audace et de sa ruse de corsaire. Sa position expliquée à ses compagnons d'infortune et d'injustice, il fut convenu qu'il s'associerait à une pétition que les officiers opprimés rédigeaient en ce moment pour la faire remettre à l'amiral qui commandait alors le port de Chatam, ce point si important alors de l'entrée dans la Tamise.

Marius, que le secret de sa position en France eût rendu assez philosophe dans son malheur, s'il n'eût été tourmenté par les inquiétudes qui naissaient de son amour pour Gabrielle, chercha à s'étourdir, durant les premiers jours de sa captivité, par la nouveauté du bizarre spectacle dont il était entouré. Plus d'une fois sa mélancolie dut céder à l'examen des scènes singulières qu'offrait le ponton, durant ces longs jours d'été où chaque prisonnier se vouait à son industrie, dans le double but de tuer le temps et de gagner quelques pennys pour suppléer aux dégoûtants aliments qui formaient la ration ordinaire.

Nos corsaires, tout frais pris, avaient quelque argent qui les préserva d'abord des misères et d'une partie des souffrances dont ils étaient entourés. Marius acheta le droit de dormir dans un hamac, et Grimbot fut si leste chaque soir à s'affaler sous le pont, qu'il sut le plus souvent conquérir trois ou quatre pieds carrés d'espace pour se pelotonner et dormir, c'est-à-dire moins de place que n'en tient un mort dans un cimetière. Nul des arrivants ne donna de leçons; deux ou trois apprirent à lire. Chaque matin, à la garde montante, des femmes de soldats venaient de Chatam pour vendre aux prisonniers quelques vivres et de menus objets d'utilité. Une aiguillée de fil valait un demi-penny; pour la même somme on avait trois prises de tabac. On montra à Marius un joli garçon auquel une de ces modernes Epo-

nines avait fait crédit de cinq mois de tabac à fumer, moyennant un total de quarante guinées...

— Il est bien heureux ! disait-on. Cette vieille, pour être payée, le fera évader et passer en France !

Il y avait une quinzaine de jours que nos corsaires étaient sur le ponton, et la pétition des officiers pour obtenir un meilleur gîte semblait restée sans réponse, lorsqu'un jour les soldats de la nouvelle garde répandirent le bruit qu'on allait transporter des prisonniers ailleurs. Nos pétitionnaires ne doutèrent pas qu'il s'agît d'eux et se livrèrent à la joie. Mais au moment où Marius recevait les félicitations de quelques pauvres diables qu'il avait souvent obligés, il fut brusquement interpellé par Nicolas Thibaud, qui vint lui frapper sur l'épaule, lui disant :

— *Monsieur le capitaine*... un mot !

Le mauvais drôle, depuis l'arrivée des corsaires sur les pontons, ne s'était pas approché de notre héros. Il avait promptement trouvé à se lier avec la racaille du bord, justifiant ce proverbe d'une si commune application : Qui se ressemble s'assemble. Marius fut étonné de cette interpellation du chenapan, mais toutefois se rendit à sa demande, en s'écartant de quelques pas du groupe étonné. La *Main maudite* roulait en dessous de mauvais regards.

— Que voulez-vous ? dit Marius d'un ton sec et ferme.

— Je veux que nous nous accommodions ensemble... Vous savez comment... c'est promis. Vous allez filer, à ce qu'il paraît. Le diable sait quand je vous repincerai ! Il faut, avant d'aller prendre mon poste à la prison des officiers, comme vous me l'avez chipé sur le lougre, que nous nous déralinguions un peu ensemble !

— Ici ? dit l'officier, avec un geste de dégoût, à la pensée d'avoir un tel adversaire.

— Et où donc ? est-ce que ça vous incommoderait, *commandant ?* Il y a déjà eu deux duels depuis que nous

sommes à bord... Y a là près de la poulaine un endroit très-commode, où l'on s'estafile avec le même charme que de boire un verre de tafia, à la santé l'un de l'autre... Ça va-t-il?

Il paraissait que Marius se sentit assez fort d'une bravoure reconnue et vantée par ses gens, pour désirer de remettre à un autre temps une rencontre aussi intempestive; mais le brutal personnage, qui devina ces hésitations, y coupa court, en prenant une attitude menaçante, et ajoutant de façon à être entendu :

— Ah çà! est-ce que vous bouderiez, illustre commandant? est-ce que vous ne mordez pas à vous aligner un peu entre quatre-z-yeux, vous qui êtes si leste à souffler aux autres leur poste? Minute! ça ne se passera pas en paroles, et s'il faut, pour vous décider, vous insulter un peu par devant témoins, vous connaissez ma patte à présent? je...

— Tais-toi, misérable! dit Marius, avec le ton du plus grand dégoût! Tu sais que je n'aurais qu'un mot à dire ici, pour qu'à l'inspection de ta main stigmatisée par le meurtre, cent voix s'élevassent pour empêcher ce duel... Mais je ne veux pas partir sans essayer de te donner une leçon qui devra pourtant être perdue chez un garnement de ton espèce... Choisis un témoin parmi tes nouveaux amis, et envoie-le à mon maître d'équipage... on règlera tout... et aujourd'hui même...

— Allons donc, muscadin! c'est bien heureux qu'on vous empêche de virer de bord!... Ah çà, c'est tout de suite, eh!... pas de retard!... vous seriez capable de filer!

Marius jeta sur Nicolas Thibaud un froid regard de mépris, et se mit à chercher Carolin pour le prévenir, pendant que la Main maudite rejoignait ses dignes acolytes, qui ricanaient en regardant l'officier, dont l'extérieur délicat et la nature élégante, même à travers son

grossier costume, leur faisaient supposer un adversaire peu redoutable pour leur protégé.

Nous l'avons dit, parmi les passions et les instincts que les pontons ont fait fleurir avec une exubérance de serre chaude, le point d'honneur était surtout remarquable par son exagération souvent barbare, et les déplorables conflits auxquels il donnait lieu. Les Anglais ne mettaient aucun obstacle à ces rencontres, qui se terminaient presque toujours par la mort de l'un des adversaires, qu'on en était quitte pour jeter à l'eau, un boulet attaché aux pieds. Aussi était-il rare qu'une semaine se passât sans que quelque combat eût lieu parmi ces esprits aigris par l'infortune, au milieu de ces caractères dont la souffrance exagérait la susceptibilité.

Il faut dire pourtant, à la louange de ces agglomérations d'hommes de toutes sortes, que l'ignoble rixe a coups de poing, la boxe enfin, ce pugilat du peuple anglais cultivé par plus d'un lord, n'avait point eu d'accès dans les pontons, où l'honneur français ne se croyait dignement sauvegardé que par la voie des armes. Or, la soif du sang était ingénieuse à s'en créer, au milieu des pénuries de toutes sortes de cette vie étrange et horrible à la fois. Tous les duels avaient lieu à l'arme blanche, c'est-à-dire qu'on *tirait* les ciseaux, l'aiguille, le couteau, l'alène ou le rasoir. On assujettissait à l'extrémité d'une paire de bâtons deux moitiés de ciseaux, deux grosses aiguilles à voile ou enfin quelques autres instruments à pointes, et cela représentait des épées. Les couteaux et les rasoirs, pareillement emmanchés, se tiraient comme le sabre.

Carolin Grimbot ayant vainement voulu empêcher le combat, en parlant de révéler aux prisonniers certains antécédents de la *Main maudite,* sur l'ordre de son capitaine qui lui déclara que c'était chose décidée, il se mit en quête des armes nécessaires. On trouva à louer (que ne louait-on pas sur les pontons!) une paire d'épées

toutes neuves... représentées par deux rondins gros comme le pouce et long de trois pieds, au bout desquels étaient solidement fixées deux pointes de compas...

— Ça vous va-t-il, ces rapières-là, mon capitaine ? demanda le maître d'équipage.

— Très-bien ! Vois si ce chenapan en veut... et finissons-en vite ! répondit Marius, qui se sentait dans cette petite fièvre d'irritation qui est une excellente disposition pour le duel.

Carolin revint au bout de quelques instans, disant que le Thibaud avait d'abord insisté pour tirer le rasoir, mais que ses amis l'avaient décidé à en passer par le compas, disant que ça valait mieux entre officiers, parce que c'était un duel mathématique...

— C'est égal ! reprit le marin, s'il vous arrive malheur, capitaine... consolez-vous en pensant que Carolin Grimbot essayera après vous de faire une barbe à ce gredin-là, puisqu'il aime le rasoir !... Mais si c'est vous qui lui percez un écubier... j'en serai aussi content qu'un turbot qui a retrouvé son épissoir !

L'endroit où l'on se battait se trouvait sur l'avant, dans un vide que laissaient les casemates et les guérites des gardiens et des factionnaires, qui, de jour, exerçaient leur surveillance ailleurs. La nouvelle du duel s'étant répandue, une foule de prisonniers se trouvaient réunis sur le terrain consacré, de sorte que les adversaires se virent cent témoins pour un, entassés, accrochés, grimpés, fourrés partout. Carolin Grimbot fit faire place pour le passage de son capitaine et du loueur d'épées qui venait lui-même confier et surveiller les objets de son commerce. Nicolas Thibaud était déjà là parmi ses partisans. Les deux adversaires s'avancèrent dans l'espace resté vide... un des prisonniers fit autour du cercle trop rétréci un moulinet de recul, comme un escamoteur sur une place publique pour faire ranger les

gamins. Marius, auquel toute cette mise en scène déplaisait extrêmement, avait hâte d'en finir :

— Eh bien?... et les armes? demanda-t-il.

— Les voici, les armes! et de fameuses; vous m'en direz des nouvelles, mon combattant! dit en s'avançant l'industriel propriétaire. Mais, minute! on paye d'avance... car après, qui sait ce qu'on trouverait dans les poches du... vaincu. C'est quinze sous pour chaque!

— En voilà cent! et va-t en boire le reste! dit Marius, en jetant au prisonnier une pièce d'argent. Allons, en avant deux!

Carolin Grimbot avait pris les bâtons que leur détenteur avait lâchés pour courir après l'écu, et il les présenta aux adversaires, à bout de bras, en croix, avec des simagrées de salle d'armes. Le contraste qu'offraient les personnes des deux combattants dut alors frapper tout le monde et inspirer aux moins perspicaces des inquiétudes pour Marius. En effet, il était impossible que deux natures physiques exprimassent aussi bien le désaccord complet qui existait entre ces deux organisations morales. L'ex-enseigne avait de longs cheveux bruns sur un teint aussi blanc que le peut avoir un marin; ses yeux étaient bleu foncé, ses traits fins et doués d'une expression dont la douceur n'excluait pas une sorte de fierté martiale. Nicolas Thibaud, lui, avait une grosse tête crépue et rouge, une carnation enflammée, des yeux de faïence, un gros nez épaté, une sorte de face de nègre blanc, ou plutôt rouge. Marius était de taille moyenne, souple, élégante; en uniforme, c'était non pas un bel mais un charmant officier. Le Thibaud était trapu, énorme d'épaules et de torse sur des jambes de pélican. Tous deux, et c'était là leur seul point de ressemblance, avaient ce courage français qui nous vient en naissant comme les dents et les cheveux. Mais encore ce courage différait-il chez ces deux hommes, en ce qu'il était impétueux, aveugle, forcené chez l'un, tandis que

l'autre l'avait froid, calme, judicieux, soumis enfin à ces modifications heureuses que l'éducation, le don de la réflexion et le savoir-vivre apportent à nos instincts naturels. Marius, dans le danger, savait le péril qu'il affrontait ; Nicolas ne voyait que sa joie de battre et de verser le sang. Le premier refrénait son courage originel par la réflexion sur son emploi logique ; le second exaltait le sien par ses passions. Dans le monde, Marius eût pu être un duelliste dangereux ; Nicolas Thibaud, le cas donné, fût devenu assassin féroce. Revenons à notre scène.

— Allons, muscadin ! dit la brute en ricanant d'une façon un peu forcée, montrez vos grâces et pensez pour la dernière fois à votre Dulcinée, si vous en avez une...

— A bas le gant ! à bas la mitaine ! crièrent les prisonniers, voyant que Marius se mettait en garde la main nue, tandis que son adversaire tenait son arme avec une espèce de chiffon cachant en partie cette main stigmatisée qu'il avait dérobée avec soin aux regards de tous, depuis son arrivée sur le ponton.

— Qu'il mette ce qu'il voudra aussi, lui ! dit le chenapan contrarié... Je ne peux pas tenir l'allumette sans ça !

Pour toute réponse à l'observation de la galerie étonnée et à l'avertissement de son adversaire un peu humilié, Marius se mit en garde et lui présenta l'arme singulière qu'on sait. La générosité de ce mouvement, que chacun appréciait, car ce bâton, tenu la main nue, était d'un maniement fort incommode, on le savait, l'attitude calme et noble de notre héros firent le plus grand effet sur les nombreux témoins du duel, et mirent sur-le-champ les indifférents de son côté.

— Finissons-en, dit-il, sans laisser échapper contre son grossier adversaire un seul de ces mots insultants que le métier et la situation comportent, mais qui dé-

gradent plus la bouche qui s'abaisse à les prononcer, qu'elle ne peut injurier un tel adversaire.

— Si les requins de la baie aiment la chair de blanc-bec, ils n'ont qu'à préparer leurs cure-dents! dit Nicolas Thibaud en se mettant lourdement en garde.

Marius croisa le bâton, et aux premières passes il comprit qu'il fallait en finir vite, car une telle arme était d'un maniement qui eût exigé quelque pratique. Son adversaire eut-il instinctivement la même pensée? Toujours est-il qu'il ne tarda pas à changer son jeu, et, cessant, comme on dit, de tâter son partenaire, il s'avança dessus, la pointe à l'estomac emmanchée dans son bras herculéen. Menacé d'un coup droit, qui, d'un tel homme, lui eût pu enfoncer non-seulement la pointe, mais aussi le bâton effilé dans le corps, Marius essaya de changer l'attitude, en ramassant de son mieux quelques contres... Mais Thibaud, restant le bras droit et ferme, se fendit sur notre héros au moment où la pointe du compas de celui-ci, voltigeant autour du coup droit, se trouva devant sa garde... L'arme de Marius traversa de part en part la *main maudite* et la cloua sur le bâton, tandis que la pointe ennemie, arrêtée en chemin, restait à un pied de sa poitrine menacée!

Nicolas Thibaud poussa un cri de douleur et de rage : il avait les deux armes pendues à sa fatale main, l'une servant de clou pour la fixer sur l'autre.

— Hourra! crièrent presque tous les témoins.

— Nous recommencerons plus tard, gringalet! dit le blessé, dont la position était des plus ridicules et des plus bizarres... mais déjà les siens l'entouraient.

— Nous recommencerons... si, quand on aura vu la main que j'ai punie, on me dit que je peux encore le faire! répondit Marius, en s'éloignant au milieu des félicitations des gens raisonnables du ponton.

— Ah! mon capitaine! le joli coup que vous lui avez lardé dans sa viande de porc? Le bon endroit! Dieu de

Dieu ! je suis plus content qu'un merlan qui casse des noisettes !

Un quart d'heure après, tout le ponton savait que Nicolas Thibaud avait au fond de la main, de cette main que la pointe du compas avait percée d'outre en outre, une croix imprimée avec un fer chaud... et partout on priait les corsaires de raconter les raisons de cette étrange et sinistre flétrissure !

Le lieutenant anglais qui commandait le ponton avait reçu le matin même l'ordre de faire embarquer, pour qu'ils fussent déposés ailleurs, suivant les droits de leurs grades, les officiers pétitionnaires. Mais, ayant su par ses espions que Marius, l'un de ces officiers, allait se battre, il avait voulu attendre l'accomplissement du duel avant que d'ordonner le transbordement des prisonniers. Son instinct de geôlier lui avait fait deviner que l'issue de ce combat pourrait lui fournir l'occasion de servir de nouveau la vengeance du commodore Parkett. En effet, Marius tué, tout était dit ; Marius vainqueur, on le punissait pour s'être battu... De toute façon c'était donc profit pour la haine !

Ayant su comment les choses s'étaient terminées, le lieutenant-geôlier fit comparaître le vainqueur devant lui, et lui tint à peu près ce langage :

— *Vo havé blassé oune prechionière, vo irez pas da le prison'-schip de ouffichiers... vo été oun mésérèble !*

Marius tourna les talons sans répondre. Lorsqu'il reparut parmi les prisonniers, l'un d'eux le prit à part et lui dit :

— Capitaine... vous êtes un gaillard qui, sans que ça paraisse d'abord, n'a pas froid aux yeux... Je m'appelle Delpierre et ça suffit. Si je suis ici, c'est que ces chiens d'Anglais m'ont trouvé blessé et évanoui sur mon corssire... sans ça, nom d'un dromadaire à quinze bosses ! on ne m'aurait pas amariné vivant .. ça suffit ! Écoutez ! j'ai un plan d'évasion... Je vous dirai ça plus tard... On

vous fait une injustice ignoble, eh bien! on leur fera ça! dit le corsaire en mettant son pouce au bout de son nez, et en faisant jouer les doigts de sa main étendue. Je vous estime, et je vous emmène... Avant huit jours nous serons à Boulogne... Pour le moment ça suffit! à revoir! Filons chacun par notre bord, et qu'on ne nous voie pas trop causer... Je m'appelle Delpierre... à plus tard!

VI

A BOULOGNE.

Revenons à Boulogne, tandis que le corsaire Delpierre, qui a entendu raconter les tours hardis que Marius a joués aux Anglais, et qui, en outre, l'a vu dans son duel, se passionne pour lui, et l'associe à un projet d'évasion dans l'exécution duquel il n'avait trouvé jusque-là personne qui fût digne, à son gré, d'être son complice et son collaborateur.

Pour mieux faire apprécier au lecteur l'importance des faits qui vont suivre, il est indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur quelques incidents du passé, coup d'œil qui servira en même temps à faire mieux connaître quelques personnages engagés dans l'avenir du récit, bien que jusqu'à ce moment ils n'aient encore fait qu'y apparaître.

On se souvient de ce qui a été raconté relativement à la naissance de Gabrielle; mais ce qu'on ignore, c'est que peu de temps après la perte de sa nièce, la Cornu, effrayée d'une charge dont elle craignait d'avoir sa part dans l'avenir, était allée se lamenter chez le banquier de sir Meurice, afin qu'il s'intéressât à la petite orpheline, et qu'il fît auprès du séducteur de Jeanne quelque tentative faveur de son enfant. Fatigué des importunités de la

rapace créature, le banquier avait fini par faire une tentative à qui de raison. Sir Meurice se trouvant absent de Londres, la réclamation était tombée dans les mains du vieux père du séducteur qui, mû d'un bon sentiment, donna ordre au banquier de compter un certain nombre de guinées à ceux qui prenaient soin du petit être si tristement lancé dans la vie. A la nouvelle de ce don, la Cornu éperdue de joie faillit raconter à Roch ce qu'elle avait fait à son insu... mais bientôt elle réfléchit qu'il valait autant se donner auprès de celui-ci le mérite du bien qu'elle ferait un jour à l'enfant... Puis bientôt, voyant son neveu maudire les Anglais et s'arranger de son côté pour la pension de la petite à Desvres, elle se dit qu'avouant à Roch qu'elle avait reçu de Londres cet argent, ce serait humilier ce fier marin, qui voulait *mettre le feu à l'Angleterre*, et qu'un tel argent lui brûlerait les doigts. J'emploierai cela plus tard pour l'établissement de la petite! se dit la vieille fille. Ça sera sa dot... et n'importe d'où ça lui vienne, ça fera l'affaire du mari... En attendant...

En attendant la Cornu garda l'argent, regrettant seulement d'avoir été assez imprudente, dans la première expansion de sa joie, pour laisser savoir le fait à Jean Cornu, qui, bien qu'il n'eût qu'une douzaine d'années alors, ne l'oublia jamais depuis... Le nabot était né avec ces instincts que l'âge fait passions.

Or, lorsque plus tard, traqué par les actives réquisitions que les besoins de la défense du sol faisaient accomplir dans toutes les classes sociales, Jean, qui n'était pas infirme, mais seulement laid, chétif et mal fait, vit qu'il n'y avait nul moyen d'échapper au service, réussit, en intéressant le conseil de révision à sa débilité, à se faire comprendre parmi les non-combattants, et quelque argent qu'il sut soutirer de sa marraine, à l'aide de quelque allusion aux guinées anglaises, lui servit à trouver une petite position subalterne dans les magasins aux

vivres, où il fit, dans une proportion des plus minimes et toute relative, ce que les fournisseurs... d'alors, faisaient sur les plus vastes échelles. En quelques années de grapillage, d'escamotage, de coulage et de courtage, cette malebête réussit à amasser quelques sacs d'argent, si bien que le Cornu commença à ne plus se trouver si avorton, et lorsqu'il vit Gabrielle passer de l'enfant à la jeune fille, il songea qu'elle aurait, outre des attraits éminents, une petite fortune que la marraine ne pouvait nier, et qui lui irait comme une double ration de vin au gosier d'un matelot altéré ! Ce désir conçu, cette espérance caressée, notre cambusier se mit à détester peu à peu et de plus en plus le digne Roch, qui inspirait à la future de ses rêves ces goûts singuliers et aventureux dont il n'avait pas le secret. Gabrielle ne songeait guère, lorsqu'elle passait quelques jours chez sa tante, à remarquer les petits soupirs et les regards de carpe pâmée à sec sur le sable que Jean Cornu dirigeait vers elle, et ce drôle d'être n'était pour elle que ce qu'était un nain pour une jeune châtelaine, au temps des tours du nord et du sud, et des cornets d'ivoire. La tante seule avait fini par deviner cette flamme étouffée qui jetait parfois de si burlesques éclairs sur la face tourmentée de son filleul, et n'en prévoyant pas toute la portée pour ses écus, elle en avait ri, l'imprudente ! Mais à mesure que la beauté de Gabrielle se développait, les soupirs d'abord comprimés et timides de son divertissant adorateur devinrent comme les intermittences d'une brise carabinée... et les œillades s'allumèrent comme la prunelle d'un satyre qui contemple une nymphe. Roch en vit aussi quelque chose... mais il sourit de pitié, et se contenta d'aviser Jean Cornu qu'au premier mot, au premier geste équivoque il lui tirerait les oreilles à les allonger comme les nageoires d'un chien de mer... et que si cet avertissement ne suffisait pas, il lui déralinguerait les côtes avec un manche de gaffe... et que si ça

n'était pas encore assez, il le coudrait dans sa paillasse, et irait le jeter, à la marée haute, du haut de la falaise... *qu'après ça, on verrait!* Quant à Gabrielle, elle était à cent lieues de penser à s'apercevoir de pareille conquête, et si le nain eût jamais été assez osé pour lui en apprendre quelque chose, la digne fille de la fière Jeanne l'eût reçu comme une noble tigresse d'Hyrcanie la déclaration d'amour d'un chat-huant.

Mais bientôt le mélange de sentiments cupides, amoureux et craintifs que brouillait dans le cœur de Jean Cornu le désir de la dot, la beauté de la fille et l'effroi de l'oncle, se compliqua encore d'un sentiment nouveau qui y jeta une confusion déplorable, et telle, que pendant quelques jours, le commis aux vivres oublia l'eau à mêler au vin des rations, et les os à accumuler dans les poids de viande. Ce nouveau tourment, ce fut la jalousie... c'est-à-dire que nous sommes arrivés au temps où, de retour du congé passé à Arras, après la perte de son noble père, Marius vint habiter chez la Cornu la chambre qu'elle louait en garni aux officiers de marine. La maisonnette de la vieille fille était formée du rez-de-chaussée, composé d'une petite boutique où elle vendait des vêtements de laine et l'équipement nécessaire aux matelots (négoce fondé avec les livres sterling dont on a parlé.) Derrière cette boutique était une petite cour, puis une chambre servant de cuisine, et aussi de salon durant les soirées d'hiver. Au premier étage, l'emplacement supérieur à la boutique était divisé en une chambre et un cabinet : c'était le logement pris à loyer par Marius, le même qu'avait autrefois occupé sir Meurice. Derrière, au-dessus de la cuisine, la chambre de la Cornu, qu'elle cédait de temps en temps à Gabrielle, couchant alors dans une soupente de la cuisine. Au-dessus un grenier, sur le devant; derrière, le toit coiffait immédiatement le premier étage, sans autre intervalle que l'espace nécessaire à la charpente, et où les chats seuls s'introduisaient parfois.

Jean Cornu habitait avec Roch le grenier, éclairé à la fois par deux fenêtres mansardées, ouvertes, l'une sur la petite place, l'autre sur l'étroite cour, cette dernière dominant conséquemment la chambre de Gabrielle. Lorsqu'à l'âge d'environ seize ans, celle-ci vint pour la première fois, déguisée en marin, loger chez sa tante, Roch avait espéré que Jean Cornu, qui n'avait jamais fait le voyage de Desvres pour voir la fille de Jeanne, croirait à la petite fable inventée pour dissimuler le sexe de celle-ci, et parla d'un jeune garçon qu'on lui confiait pour lui faire faire ses premières armes maritimes. Mais le malévole nabot n'entendant plus parler de la jeune fille de Desvres, et voyant le délicat petit marin installé dans la propre chambre de sa marraine, conçut quelques vagues soupçons de la vérité, et mit secrètement tout en œuvre pour faire passer ces soupçons à l'état de certitude. Il fit donc le guet à la fenêtre du galetas qui planait sur la chambre du personnage mystérieux, et cet espionnage ne lui ayant pas réussi assez vite au gré de ses désirs, il inventa de se faufiler par le passage des chats dans l'intervalle qui séparait le toit des solives de la chambre à surveiller. A l'aide d'un couteau il élargit quelques-unes des jointures des planches vieillies du plafond, et acquit la certitude que le gentil apprenti marin était une belle jeune fille... Ce fut de ce jour que naquit dans ses sens et dans son avarice combinés cette flamme alimentée, irritée par ses ignobles indiscrétions, qui, on le pense bien, se renouvelèrent encore après même la constation du fait qu'il avait cherché à vérifier. Un an plus tard, la Cornu ayant compris que le secret du sexe de Gabrielle, gardé au dehors, avait été deviné par son filleul, elle le dit à Roch et à Gabrielle elle-même, afin qu'ils pussent désormais abdiquer toute contrainte au logis... et ce fut vers ce temps que le digne quartier-maître chercha à s'assurer de la discrétion du cambusier par les petits moyens d'intimidation qu'on a dits.

On comprendra à présent comment l'installation de Marius dans la maison, à une époque où Jean Cornu pensait déjà aux moyens de poursuivre plus activement la réalisation de ses espérances, lui fut odieuse et fatale. Il dissimula, observa, espionna, et acquit bientôt que l'officier était un rival... et un rival dont il connut le degré précis de bonheur, car il ne se fit pas faute d'examiner à travers les plafonds disjoints ce qui se passait dans les chambres qu'habitaient Gabrielle et Marius. Disons, toutefois, pour que nulle présomption n'altère la pureté de cet amour, que nous avons vu déjà dans ses dévouements, que le jaloux eut la consolation de reconnaître que son rival n'avait sur lui d'autre avantage réel que d'être aimé... et que les plaisirs clandestins qu'à certaines heures procurait à ses yeux son espionnage, donnaient à cette organisation grossière une revanche assez piquante des avantages que l'officier avait su prendre sur le cœur de celle qu'ils aimaient chacun à leur manière. Toutefois, comme Jean Cornu comprit que la tendresse que se portaient ces deux amants discrets ruinaient ses espérances toutes prêtes à devenir des prétentions, il se mit à haïr Marius avec cette ardeur que mettent dans leurs sentiments contre les personnes belles, estimables et aimées, les gens laids, abjects et voués à l'indifférence, sinon au mépris de tous. Sa haine contre Roch (son épouvantail!) s'accrut aussi de la tolérance de celui-ci pour ces amours qui venaient ruiner des calculs si longtemps caressés par la concupiscence et l'avarice. Aussi le quartier-maître ne sortit-il jamais du port sans que son venimeux compagnon de chambrée lui souhaitât mentalement combat mortel, naufrage et extermination! Quant à Marius... le diable sait si le respect que le *riz-pain-sel* devait à l'enseigne de vaisseau coûtait cher à Jean Cornu!

On s'imaginera donc aisément quelle joie difficilement contenue éprouva le commis aux vivres, lorsqu'un

matin il apprit que l'officier avait été conduit au château durant la nuit pour crime de désertion ! Toutes ses espérances refleurirent en apprenant la condamnation de son rival, et il se sentait dans la plus douce des jubilations, lorsque nous le vîmes aller réclamer à Carolin Grimbot la créance que celui-ci lui paya avec les bagues du foc, mais qui le mit sur la voie d'un étrange mystère.

Deux mois environ après la capture du *Cachalot*, Roch, qui cherchait toutes les occasions possibles de savoir quelque chose du sort de Marius, obtint coup sur coup de doubles informations. L'ancien maître d'équipage du corsaire, auquel notre héros, on s'en souvient, avait, malgré les réclamations de Nicolas Thibaud, confié la conduite de la prise anglaise, était enfin revenu de Dieppe, après la vente du petit trois-mâts, dont les parts de prise avaient été mises en réserve pour les prisonniers. Ce marin, adroitement interrogé par Roch, lui raconta comment Joseph Altazin ayant été emporté par un boulet, dès la première rencontre, l'inconnu s'était si habilement conduit dans la crise qui manqua de livrer le lougre à l'ennemi, que l'équipage lui confia le commandement par acclamation. Roch apprit aussi l'affaire de la fièvre jaune, la capture hardie du marchand de gomme, et enfin ce que le capitaine de prise savait de la revanche obtenue par la frégate contre le *Cachalot*. Roch ne cacha rien de toutes ces choses à Gabrielle, qui, on le sait, était une de ces âmes qui doivent tout savoir, car leur courage est aussi grand que leur tendresse est vive.

Au reste, nous avons omis de dire qu'excepté le commandant Bertiol, auquel l'aspirant avait cru devoir tout confier, plus le chirurgien qui avait assisté, on pourrait presque dire sauvé Gabrielle, dans la crise de l'exécution, tout le monde à Boulogne avait été dupe des bizarres incidents de ce drame nocturne, et que Marius

avait été rayé des contrôles de la marine, qu'on avait rédigé sa mort légale comme on croyait à sa mort physique. Jean Cornu, seul, ballotté dans les issues diverses des expériences qu'il avait faites, des piéges qu'il avait tendus pour savoir la vérité, restait dans une bizarre incertitude, qu'il comptait du reste faire prochainement cesser en déclarant ouvertement sa flamme, et en se faisant aider par sa marraine qu'il espérait mettre de son bord, à l'aide d'une transaction amiable sur les guinées qu'on sait.

Roch, en apprenant le sort de Marius, avait éprouvé toutes sortes d'émotions contradictoires. C'était, avant tout, la rage de savoir aux mains des Anglais l'être qu'il aimait le plus au monde, après Gabrielle. Et puis c'était aussi la pitié, le chagrin que lui inspirait le sort du prisonnier des pontons, car nul marin n'ignorait à quelles tortures l'ennemi vouait les malheureux qu'avait trahis le sort des combats. D'autre part, il se consolait un peu en pensant que dans l'étrange position personnelle où se trouvait le jeune officier, cette absence forcée de la vie active était un accord utile à la rigueur des circonstances. Si, chose du reste peu probable, quelques doutes avaient pu transpirer sur la réalité de l'exécution de Marius, l'éloignement durable de celui-ci était le meilleur moyen qu'il y eût de dissiper ces doutes. Dans les conjonctures où l'officier se trouvait si bizarrement placé, son séjour en Angleterre offrait donc à certains égards des motifs de consolation. Quant à Gabriel, il ou elle se désolait de l'idée des souffrances que la perfide Albion (style du temps) faisait endurer à ses prisonniers, et les projets les plus contradictoires et les plus audacieux lui roulaient par la tête, sans qu'elle en racontât rien au contre-maître. Jean Cornu observait, espionnait, redoutait et espérait.

Au reste, nos héros n'avaient guère de loisir à dissiper en confidences, car les devoirs de leurs grades les

absorbaient presque entièrement. C'est qu'en effet alors Boulogne prenait déjà cette physionomie imposante que lui a donné le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de ces temps. A l'amiral Bruix, commandant général de la flottille, le premier consul avait joint, en qualité de général en chef de l'armée, le général Soult, alors commandant de la garde consulaire.

Les troupes qnittaient de toutes parts leurs cantonnements et leurs garnisons, pour venir camper à droite et à gauche du port de Boulogne, depnis la Tour d'Ordre jusqu'à Wimille, et du sommet de la montagne d'Outreau jusqu'au Portel.

D'autres camps semblables furent successivement construits à Wimereux, à Étaples, à Ambleteuse, à Terlincthum et dans tous les environs de Boulogne. Jamais la guerre ne réunit de préparatifs si imposants et si nombreux dans un aussi petit espace. Qu'on en juge! L'armée était de cent soixante mille hommes, dont près de dix mille cavaliers : voilà pour les camps. Deux mille trois cents soixante-cinq bâtiments montés par près de dix-sept mille marins : voilà pour le port.

Tel était déjà en partie l'aspect de Boulogne au commencement de l'hiver, et chaque jour des divisions de la flottille arrivaient dans le port, soit en trompant la surveillance des Anglais, soit en leur livrant combat, pour forcer le passage à travers leur escadre d'observation. Une foule d'épisodes glorieux pour nos armes eurent lieu vers ces temps. Nous en citerons un seul.

Le contre-amiral Magon, ayant reçu de l'amiral l'ordre de se rendre avec une partie de la flottille au-devant d'une division qui arrivait du large, le signal d'appareillage fut donné à l'improviste dans le port, de sorte que la canonnière sur laquelle Gabriel se trouvait de service dut, comme les autres, mettre brusquement à la voile. La flottille ayant rejoint la division du large à une lieue du port, nos navires acceptèrent le combat avec

l'ennemi, qui avait fait force de voiles pour opérer cette jonction. L'artillerie de la côte, formée de pièces de trente-six, lança sur l'Anglais des boulets creux qui lui firent beaucoup de mal; l'action dura quatre heures, et fut fatale à l'ennemi, qui perdit plus de cent hommes, tandis que nous n'eûmes que deux morts et quelques blessés. Mais une fatalité, que de pareils engagements expliquent, nous fit perdre un canot qui, monté par six hommes et un aspirant, allait transmettre dans la ligne des ordres du contre-amiral Magon. Ce canot, atteint par un boulet, et drossé par la marée, tomba, malgré les efforts de ses rameurs, dans la ligne ennemie, et son équipage, malgré sa résistance, fut fait prisonnier. Or l'aspirant qui commandait ce canot...

C'était Gabriel !

VII

ROCH A L'ŒUVRE.

Nous n'essayerons pas de peindre le désespoir de Roch, lorsqu'il apprit que l'aspirant qui commandait le canot tombé au pouvoir de l'ennemi était Gabriel. Il remaudit de plus belle les Anglais qui, par leurs brusques attaques, avaient causé cet insolite appareillage du port, par suite duquel il s'était vu séparé de celui (ou celle, nous ne savons vraiment lequel dire), qui jusqu'alors n'avait pas encore pris la mer sans qu'il fît prudemment partie du même équipage. Dans son besoin de sacrer, de jurer, de maudire, le brave contre-maître s'en fut faire une longue course sur la plage, et là, sûr de n'être entendu de personne, et ne courant d'autre risque que d'être pris pour un fou par les sentinelles de la falaise, il se mit à blasphémer tout à son aise, en montrant le poing à la croisière anglaise qui louvoyait au

large, et qu'on voyait distinctement par les intervalles de la ligne d'embossage :

— Ah! maudits poils de carotte! Sacs à bière et à gin! English vomis par l'enfer pour empester la nature! est-ce que je ne pourrai pas un jour voir votre île couler comme une baille à brai, ou sauter à mille millions de brasses en l'air et ne plus retomber! Et dire qu'on ne peut pas inventer quelque bonne mécanique pour exterminer d'un seul coup cette race de roast-beef et de fromages indigestes! A quoi donc que pensait le Père éternel quand il a créé les Anglais?... Sans doute qu'il manquait de tabac et qu'il se trouvait de mauvaise humeur!... Ah! si je débarque jamais dans ton île, sur ton radeau maudit, tas d'ivrognes, mangeurs de patates et de charbon de terre, je veux mettre ta turne à feu et à sang! Je veux qu'il n'y reste ni une pierre ni un homme debout, tas de racailles, de canailles, de soulards et de pochards!

Et en lâchant cette bordée, Roch, comme si le petit espace qu'il foulait eût été cette Angleterre qu'il anathématisait, frappait des pieds, battait le sable humide, montrait le poing à des ennemis chimériques et leur jetait des pierres... s'imaginant sans doute que c'étaient des boulets. Sa bonne figure picarde s'était enflammée du rose ocreux au coquelicot, et ses yeux d'un bleu un peu pâle ressemblaient alors à ces diamants noirs dont les réfractions sont des étincelles : en ce moment Roch eût regardé un baril de poudre, que l'ardente projection de ce regard l'eût fait sauter!

Cette première exploxion de fureur lancée, notre contre-maître enfonça son chapeau ciré sur ses yeux comme un traître de mélodrame; il plongea vigoureusement ses poings fermés dans les vastes poches de son hulot, puis se mit à marcher à grands pas sur la plage, dans la direction du large, comme s'il allait résolûment à la conquête de l'Angleterre. Il reprit :

— Hum! comment ça va-t-il? ça va mal. Tout seul ici, à présent!... me voilà comme une vieille barque à la dérive. Ça ne pourra pas durer comme ça... il faudra que j'amure d'un bord ou de l'autre... Ah! chiens d'Englishmen! Mais les coincer tous les deux, c'est trop d'un pour le quart d'heure! La pauvre enfant... qu'est-ce qu'elle va devenir au milieu de ces chiens damnés, de ces boit-sans-soif! Le diable ne leur fera donc pas un triple tour de sa queue autour du cou?... je me charge de chouquer le nœud, moi!... Tous les deux... les voilà tous les deux en Angleterre! Gabriel prisonnier! Ma Gabrielle jetée sur les pontons... elle... cette chère enfant, cette fille de ma pauvre Jeanne, Gabrielle au milieu des matelots, des corsaires, des soldats anglais.. Oh! non, ça ne se peut pas! J'irai plutôt, moi... Y aller? hum! c'est bon à dire... Comment faire pour y aller? Si j'étais pincé sur quelque canonnière, passe! mais le moyen autrement? Déserter... ah! je suis fou de penser à ça! moi le contre-maître Roch, qui a reçu une hache d'honneur de la part du premier consul, moi passer de bonne volonté en Angleterre... en Angle... diable, dois-je dire! ça n'est pas dans les choses possibles... Que j'avale ma gaffe comme un paria, si je fais seulement mine d'y penser encore!

Mais si, par exemple, j'étais fait prisonnier comme eux... alors, oh! alors, ce serait une autre qualité de bitord! Gabrielle a le portrait de son père et la petite croix que le gueux avait donné à la pauvre Jeanne pour l'enjôler... mais moi, j'ai la lettre! j'ai là, pendu au cou dans un petit morceau de toile cirée, le fameux écrit que le sir Meurice a eu la lâcheté d'envoyer à la mère pour la tuer... le gredin n'a pas manqué son coup! Avec ce papier-là, moi je peux faire naviguer un mylord par des chemins furieusement embêtants! Ça doit être riche, ce dénaturé-là! ça a une famille d'aristocrates, ça a des ménagements à prendre... Ah! je t'en ficherai,

moi, des ménagements, sacripan ! suborneur de filles, père sans entrailles, mylord sans or ! Ça s'appelle *mille or*, parce que c'est riche... et ça laissait son sang dans l'abandon, si un pauvre matelot ne s'était pas trouvé là pour faire élever l'enfant, le nourrir, lui donner de l'éducation... et une bonne !... Faire des épissures et un tas de nœuds, serrer un foc, prendre la hauteur du soleil avec l'octant, etc., etc... Est-ce toi, dis, English, triste sir, qui a appris ou fait apprendre tout ça à ta fille ?... Mais patience ! qui va *piano* va *lontano*, comme dit l'Ottoman... on te retrouvera, mon insulaire ! Mais quand ? mais quand, *mon Dieu !* s'écria Roch avec une recrudescence de désespoir, et ne s'apercevant pas qu'il commençait à piétiner dans les lames qui gagnaient la plage éloignée. Ai-je bien fait de ne pas confier jusqu'à présent à ma pauvre nièce le secret de sa naissance ? J'ai sans doute fait mal, car aujourd'hui peut-être que ça la servirait, que ça la sauverait ! Et si ces outres à genièvre allaient la fouiller ! lui prendre ce portrait et cette croix, que sur ma recommandation, depuis le retour de la guerre, elle porte pendus au cou... cachés dans son sein... oh ! alors ! tout serait fini, perdu, désespéré ! Va-t-en trouver un sir Meurice, si toutefois même c'était son nom, le gueusard ! Va-t-en chercher un père au milieu d'un pays qui commence aux Orcades et qui ne finit dans l'Inde ! et si tu crois avoir mis le doigt dessus, va-t-en lui dire : Ohé ! je suis vot' fille ! Vous ? qu'il dira, l'insulaire. Quel est le numéro de votre sac ? connais pas ! et il faudra embarquer ça, avaler ça sans pouvoir rien répondre, car comment lui prouver qu'il est un gredin, à cet insulaire ? Plus de portrait à lui flanquer sous le nez... en lui disant : Est-ce votre frimousse, ça ?... Plus de croix en... en... n'importe ! plus de petite croix, enfin, à lui reproduire en disant : Voilà ce que vous avez donné à ma mère pour la séduire... voilà le prix de sa vertu, voilà la cause

de ma naissance peut-être... Reconnaissez-vous tout ça, mylord?

Qu'est-ce que je ferai moi, avec mon chiffon de papier tout seul, si même on mettait un jour le cap sur le sire? —La preuve que c'est l'enfant, mon chérubin? me dira-t-il. Plus de portrait ni de croix... plus de preuve! L'Anglais nous rira au nez, nous chantera *la Mère Godichon*, et nous serons obligés de brasser à culer, vexés comme rats morts.

Un coup de canon parti du fort du Musoir interrompit ce singulier monologue de notre ami Roch, qui, s'apercevant enfin qu'il barbottait dans la marée montante, dut rebrousser chemin et revenir au port. A dîner il apprit de Jean Cornu, fort consterné de la capture de celle sur laquelle le cambusier avait les vues qu'on sait, quelques détails qu'il ignorait sur ce fâcheux événement. Jean Cornu termina en s'écriant :

— Quelle bête d'idée aussi pour une fille... et une belle fille (soupir), d'aller faire le marin! d'aller risquer de se battre, au lieu de rester ici bien tranquille à tricoter de bons gros bas pour un petit mari, qu'on lui aurait trouvé... que nous lui aurions cherché... pour un bon petit mari qui...

—Silence dans la batterie! interrompit le contre-maître en brandissant la cuillère à soupe sur la tête du soupirant toujours déçu. Si tu as le malheur, mauvais riz-pain-sel, de faire encore la moindre petite allusion au sexe de l'aspirant Gabriel, je te trempe une telle soupe que tes boyaux ne seront plus bons qu'à faire de la ficelle... et si tu oses critiquer encore son état, je te hache menu comme chair à saucisse... Ça te remettra l'estomac, après ta soupe... Tu m'as compris? c'est bien! Veille au grain et ouvre l'œil! méchant nabot!

Jean Cornu se le tint pour dit, ne sonna plus mot et se mit, par contre, à dévorer pour deux, Roch ne mangeant pas. Celui-ci passa sa nuit à rêver éveillé mille ex-

travagances. Le jour venu, n'y tenant plus, il alla trouver le commandant Bertiol et lui débagoula tous ses chagrins. Le capitaine de frégate, qui, comme on le sait, avait déjà une partie des secrets de notre héros, accueillit bien le digne marin.

— Ainsi tu voudrais donc être prisonnier des Anglais? dit-il, après avoir entendu les plaintes, les doléances et les désespoirs du contre-maître.

— Si c'était un effet de votre bouté, mon commandant!

— Je parie bien que tu es le seul marin ou soldat de France qui ait pareille fantaisie!

— Je serai aussi le seul qui se trouve coincé dans les mêmes raisons, mon commandant!

— Tu n'as pas peur des pontons?

— J'en ai peur pour eux... mon commandant!

— Tu veux donc que je te fasse mettre dans quelque poste périlleux?

— Si c'est un effet de votre part, mon commandant!

— Et si au lieu d'être pris... tu es tué?

— J'aime mieux être tué que de vivre comme je vis depuis hier... mon commandant!

— Et bien, mon brave, puisque tu le veux absolument... je vais voir dans les ordres du jour de l'amiral ce qui te conviendra. Si on fait sortir quelque bateau plat pour l'approvisionnement de la ligne d'embossage... je te mets dessus.

— Très-bien... mon commandant!

— Si on fait appareiller quelque cannonière pour protéger l'arrivée d'un convoi... tu en seras!

— Excellent... mon commandant!

— Si l'amiral envoie éclairer le détroit pour la jonction des flottilles, tu y auras ton sac!

— Délicieux! parfait! fameux... mon commandant!

— Tu es content comme ça!

— Plus content et recontent que si vous me faisiez

nommer grand *chat* de Perse.... ministre de la marine... ou maître d'équipage entretenu.... mon commandant!

— Eh bien, tu n'as qu'à attendre ton ordre d'embarquement... Je te promets de veiller pour toi la meilleure occasion qui s'offrira de te faire tuer ou de te faire prendre!

— Je ne respire qu'après ça... mon commandant!

Roch quitta le capitaine de frégate, un peu calmé. Au moins, si bizarre que fût une telle consolation, venait-il de recevoir l'espérance. Pour se distraire et tuer le temps, il donna une *râclée* le soir à Jean Cornu qui, dans son dépit de savoir au delà du détroit la titulaire de la dot qu'on sait, eut l'imprudence de laisser échapper quelques nouveaux mots sur le métier intempestif et extravagant qu'avait pris la belle Gabrielle. Le lendemain notre héros reçut ordre d'embarquer sur la canonnière numéro 140, qu'appelait un service périlleux dans la ligne d'embossage.

Il y avait trois jours que la canonnière croisait, louvoyait, parcourait la ligne d'un bout à l'autre, le plus souvent à portée de mousquet des rôdeurs de la station anglaise, et nul engagement n'avait eu lieu. Roch commençait à perdre patience, et il trouvait presque l'enseigne de vaisseau qui commandait le brick trop prudent, malgré sa réputation de bravoure qui l'avait fait choisir pour cette mission d'aviso, tout prêt à prendre au besoin le pavillon du contre-amiral Magon. Une nuit Roch se trouvait de quart sur le pont de la canonnière, mouillée en dehors de la ligne. Il était environ dix heures; il faisait extrêment sombre; la marée finissait de baisser, la brise venait de terre. Roch, voulant couper un bout de corde, chercha son couteau, et ne le trouva pas dans ses poches. Il se fouille, il se refouille... pas de couteau. Il descend dans l'entrepont, bouleverse ses affaires, jure un peu... rien n'y fait... pas le moindre couteau. Il faut

savoir combien un marin tient à ce meuble, quand il a réussi à le trouver solide et bon, pour comprendre la mauvaise humeur du contre-maître en reconnaissant que son couteau lui a été volé, ou qu'il l'avait décidément perdu. Remonté sur le pont, notre homme repassait ses doléances dans un monologue de la plus mauvaise humeur, lorsque tout à coup il se donne sur le front un coup de la paume de sa main calleuse:

— Tiens ! que je suis godiche, dit-il. Je parie que je l'ai laissé dans le canot tantôt, après avoir été avec quatre hommes mettre la grande bouée sur l'orin (cordage) de l'ancre... Justement, j'ai coupé de la limande (bandes de vieille toile à voile) pour garnir l'orin, afin qu'il ne se coure pas dans la boucle de fer de la bouée... Je l'aurai oublié là... C'est sûr... comme du vinaigre !

Plein d'espoir dans la récupération de son instrument favori, Roch appelle un mousse et lui dit :

— Viens ici, gringalet ! écoute... tu vas larguer la bosse (cordage qui retient) du canot, et le haler de l'avant... quand il sera là, tu me le diras ! file ! . . J'aime autant que l'aspirant qui se promène là bas à l'arrière ne me voie pas m'affaler dans le canot... ça n'est pas le poste d'un contre-maître, quand il y a des mousses et des novices... Mais en douceur, Lafleur ! ils pourraient me chiper mon couteau pour se payer du dérangement !

Un moment après, le canot ayant été halé à l'avant de la canonnière, de façon à ce que le marin pût y descendre sans être vu de l'aspirant, Roch se laissa glisser par la poulaine, et s'y affala. Mais, comme il faisait fort sombre, il dut chercher à tâtons... Or, dans sa nouvelle position, le canot, cessant d'être à l'abri du navire, reçut en plein l'impulsion de la marée descendante, si bien que le petit mousse qui tenait la bosse la sentit lui glisser dans les mains, et n'eut pas le temps de l'amarrer que déjà le bout filait dehors !

Roch accroupi au fond du canot, à tâter partout pour

trouver son couteau, mit quelque temps à le retrouver. Lorsqu'il le tint, il se redressa en poussant un petit grognement de satisfaction, et... levant la tête, il fut fort étonné de ne plus voir le navire. Il regarde, regarde... et rien que la nuit noire ! En moins de cinq minutes le courant avait emporté la barque assez loin de la canonnière pour que l'œil surpris et inquiet du marin grimpé sur les bancs ne distinguât plus la fine mâture du brick estompée dans l'ombre.

— Ah bien !... ousque je vais comme ça ? dit Roch. Le canot est en dérive ?... Voilà un couteau qui me coûte cher ! vingt-cinq mille tonnerres ! Je suis frit si je ne me patine pas en double ! Ouich ! pas d'aviron dans ce satané canot... C'est moi qui les ai fait retirer tantôt, comme c'est l'usage... Comment ça va-t-il ? ça va mal ! Voilà une belle affaire ! Faut-il que je hêle du brick ? Ma foi si... ah le gredin de mousse !... me voilà retranché de ration pendant huit jours... Ohé ! ooooohé du brick ! !

Et grimpé sur un banc du canot, balancé par la marée, la face tournée vers la partie qui lui semble celle où doit se trouver son navire, les deux mains formant porte-voix sur sa bouche, Roch crie de toute la force de ses poumons :

— Oh du brick ! ooooooohé !

Puis il écoute... il baisse sa tête contre l'eau perfide qui l'emporte... rien ne répond...

Ne l'a-t-on pas entendu ? L'aspirant qui commande le quart de nuit sait-il que le canot est en dérive ? Le mousse, en reconnaissant la gravité de sa faute, s'est-il empressé d'aller l'avouer pour qu'on essaye d'y porter remède... ou bien la peur du châtiment la lui fait-il taire ?... Voilà les questions que Roch s'adresse, sans savoir où sont les probabilités de la réponse...

Il hêle encore... il voudrait mettre toutes les forces de son âme et de son corps dans un cri qui pût aller retentir jusqu'au bord dont chaque seconde qui s'écoule

l'éloigne... car en ce moment de crise, Roch ne voit que le danger que fait courir à son honneur la façon équivoque dont il quitte son navire... Il crie encore... Ses regards pleins d'anxiété fouillent l'ombre... son oreille attentive s'ouvre à un dernier espoir... il n'entend rien, mais voit... il croit voir du moins des lumières poindre, briller, s'agiter du côté où il sait qu'est la terre... L'a-t-on entendu? S'est-on enfin aperçu de la disparition du canot ? Mais pourquoi ne sonne-t-on pas la cloche ?... pourquoi ne tire-t-on pas quelques coups de fusil pour lui faire comprendre qu'on s'occupe de lui, qu'on avise à le sauver... Mais les volées de la cloche, les détonations des fusils ainsi lancées, au milieu de la nuit paisible, ne manqueraient pas de donner l'alarme sur toute la ligne d'embossage... Cela ferait croire à quelque attaque, à quelque surprise de la part de l'ennemi... Chacun répondrait, pour faire comprendre qu'il veille... L'inquiétude gagnerait la terre, les forts tireraient le canon d'alerte... Les officiers supérieurs, l'amiral lui-même seraient sur pied ! et tout cela pour un canot en dérive avec un homme ! Toute cette alarme, ce branle-bas, tous ces navires sur le qui-vive et tous ces gens sur pied, parce que le contre-maître Roch avait perdu son couteau !...

Et le temps passe, et la marée inexorable continue, dans son retrait, d'emporter on ne sait où ce fragile canot qu'un mousse étourdi, ou trop faible pour le retenir, a laissé partir, emportant l'honneur, la vie ou la liberté d'un digne marin !

Les lumières dont l'apparition avait un moment rendu l'espérance à notre héros semblaient disparues... Tout n'était plus qu'ombre et silence sur cette mer qui berçait toutes ces passions guerrières endormies et confiantes dans les vigies attentives au milieu de l'obscurité prudente où elles se cachent... Roch comprend que tout espoir d'être sauvé atteint, rejoint par les siens, est perdu. D'ailleurs, comment désigner le point où il fuit

si involontairement lui-même? Il n'a point de fanal à montrer à ceux qui pourraient le chercher... Il n'a point de rame pour guider cette course forcée, et essayer de tirer au moins parti de son désastre!

Alors Roch, en homme de cœur et d'honneur, s'abandonna au désespoir. Assis dans le fond du canot que ballotte la houle, la tête serrée dans ses deux larges mains, il songe que peut-être sa disparition sera mal expliquée, que ses cris, espèce de protestation contre l'événement qui l'arrachait à son navire, n'auront pas été entendus... et enfin qu'il est exposé à se noyer à la première rafale, dans ce canot fragile.. ou peut-être à y mourir de faim... car, selon son calcul, il ne se sera point écoulé deux heures qu'il sera au large de la ligne anglaise entre les navires distancés de laquelle il passera inaperçu dans l'obscurité, ou dont les canons le couleront à fond si par hasard il est aperçu...

Et à la pensée de ceux qu'il aime, le contre-maître, ce courage de fer, qui se serait laissé amputer d'un membre sans se plaindre, Roch, attendri, pleure... Ses grosses mains calleuses et goudronnées sont baignées de larmes...

— Nom d'un nom? s'écrie-t-il, je ne savais pas que j'en avais!

Une heure se passe... il est près de minuit; Roch comprend que la marée va cesser de descendre, et qu'après une heure environ de stagnation le flux commencera à se faire sentir. Si cette marée perfide qui l'a entraîné loin de la ligne française allait ensuite l'y ramener? Mais non! la brise qui vient de terre est trop forte... il faudrait, pour voir se réaliser une pareille espérance, qu'elle mollît, et loin de là, elle augmente assez sensiblement et pousse vers la côte anglaise. Roch doit renoncer à cet espoir un moment conçu, et à la suite duquel la déception est plus vive. Alors il se jette à genoux, et dit avec élan :

— *Min Dieu!* Sauvez mon honneur avant tout... puis, sauvez aussi ma vie, si elle peut être utile à ceux que j'aime et que je puis secourir dans leur infortune !

Il dit... et lève involontairement ses yeux vers le ciel où quelques pâles étoiles commencent à dégrader l'opaque obscurité... Soudain il pousse un cri de surprise et peut-être aussi d'inquiétude... Une masse noire est là, devant lui, dans la direction vers laquelle la brise, plus que la marée, désormais presque amortie, entraîne son canot. Les deux mâts d'un brick mouillé dressent leurs lignes noires croisées de vergues et encombrées de cordages, sur le fond un peu éclairci du ciel... C'est un des navires de la ligne d'observation que les Anglais tenaient presque continuellement à cinq ou six milles au large de notre file d'embossage...

— Allons ! il va falloir la danser ! Frit... frit, je suis frit à la sauce anglaise !... si les scélérats ne me tuent pas, je goûte aussi, moi, du ponton... Comment ça va-t-il ? ça va mal !... Ce n'est pas le moyen de veiller sur Marius et de sauver Gabrielle !

Et comme le canot approchait toujours du bâtiment anglais, Roch commença à s'étonner qu'on ne le hélât point, soit avec la voix, soit avec quelques coups de pierrier ou d'espingole...

— Non d'un nom ! Est-ce que la vigie se serait fermé les yeux pour les tenir chauds? Est-ce à moi de les hêler? pas si bête... Rien ne bouge ! c'est-y cocasse tout de même ! Les *English* font un drôle de quart... Les sacs à gin seront tous soûls !

Et le canot n'était plus qu'à vingt brasses du brick... et tout continuait d'être silencieux.

C'était étrange !

— Ah çà ! ah çà ! Est-ce que je le croche à l'abordage à moi tout seul, ce *goddem?* Sarpebleu ! mon fils Roch ! si tu avais ici ta hache d'honneur !... Hum ! je n'ai que

mon couteau !... diable de couteau... est-ce pour ça que je te cherchais et que tu m'as amené ici ?

Et rien ne bougeait sur l'Anglais... On eût dit un grand cercueil ballotté avec son cadavre.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le contre-maître, moi qui riais. . est-ce que ça irait pour de bon la plaisanterie?... Comment ça va-t-il? ça va bien !... J'y crois à peine ! Il y a là, bien sûr, quelque gredin d'*English* qui me reluque, et qui, au moment où je passe délicatement la jambe par-dessus le bord, me sale la tête d'un coup de pistolet... ou me hache la frimousse en zig-zag...

Et comme notre marin était encore indécis sur ce qu'il pourrait faire, son canot, porté par le vent et les derniers élans de la marée, est prêt à aborder presque par le travers du brick endormi... ou sournois!

— Ma foi, saint Roch me protége! Vive la France !... Si on m'éboudine, ça sera de bonne guerre... En avant, fils de ma mère!

Et le contre-maître ouvre son couteau... puis attend quelques secondes encore... Le canot touche enfin le grand brick sur le flanc duquel on voit, à l'éclaircie du ciel, quatre cols de canons, sans doute chargés, qui s'avancent au dehors comme des gargouilles. Il y a de quoi donner cent fois la mort... Roch, pris de cette *fièvre française qu'on appelle valeur*, ne pense plus au danger... il ne voit que la gloire que lui réserve peut-être la combinaison la plus extravagante des chances du hasard. Tout dit pourtant qu'il va à la mort... mais au milieu des menaces sanglantes que profèrent les probabilités à l'oreille de la raison, se mêle une voix qui murmure une légère possibilité de succès... et Roch n'entend que celle-là ! il tient son cher couteau entre ses dents, et s'élance vaillamment sur le flanc de l'Anglais, repoussant du pied son canot dont il n'a plus besoin. S'il retombe... c'est sous le plomb ou le fer... la mer le recevra dans son humide linceul !

Il s'est cramponné à la saillie que présente au sabord le col allongé d'un de ces canons gorgés de mitraille... et si étrangement aveugles et muets. Il avance la tête par l'embrasure du sabord, pensant bien qu'un bras armé du dedans peut la lui abattre pour prix de sa témérité... mais rien! rien ne bouge, rien ne bruit! Alors le marin escalade agilement le bord... il touche le tillac, gagne lestement le centre du navire, où une tente de grosse toile pendue d'un mât à l'autre forme une ombre plus épaisse que le long des pavois où s'étendent les lueurs que la brise, en fraîchissant, laisse tomber des étoiles, en chassant les nuées opaques. Roch, son couteau à la main, regarde autour de lui... rien ne semble le menacer. Il avance avec précaution vers l'arrière, et ce n'est qu'après quelques instants qu'il finit par apercevoir une ombre noire, appliquée au capot de la chambre... C'est le chef du quart qui dort, qui cuve son ivresse du soir peut-être... Notre héros, après avoir de nouveau soigneusement examiné autour de lui, et surtout vers l'avant du brick, où doivent être les marins de quart, se glisse vers le capot de chambre, et, leste et vigoureux, il jette sur la tête de l'officier son hulot qu'il a retiré d'avance, puis étreignant d'un bras cette tête lourdement et solidement encapuchonnée, il plonge par trois fois son couteau, toujours soigneusement affilé, dans la poitrine du dormeur, qui se débat à peine, et dont les plaintes sont étouffées sous le hulot!

L'officier mort, Roch le laisse renversé sur le tillac, ferme lestement le capot de chambre, et y met les verroux extérieurs, puis, cherchant le chemin le plus ombreux, il se glisse vers l'avant du navire... Arrivé au pied du mât de misaine, il voit un homme appuyé immobile sur le bossoir... il comprend que c'est la vigie au sommeil de laquelle il a dû d'aborder si aisément le brick. Il s'élance d'un bond sur cet homme, le saisit vigoureusement par les jambes, qu'il soulève... Le dor-

meur se trouve un instant balancé la poitrine sur le pavois; Roch n'a plus qu'à pousser... et l'ivrogne s'en va tomber comme une masse inerte dans l'eau, ne se réveillant quelques moments de son imprudent sommeil, que pour passer dans celui dont on ne se réveille pas...

— Est-ce tout? Le marin français regarde partout autour de lui... personne... il se croit seul sur le pont de cet insouciant navire. Mais d'un moment à l'autre quelqu'un peut monter de l'entre-pont où dort l'équipage... trente hommes, au moins! Et le panneau qui livre accès à cet entre-pont est tout grand ouvert... A chaque instant Roch s'imagine qu'il va y voir paraître des têtes, puis des bras armés. Mais par bonheur il aperçoit les fortes planches de chêne bardées de fer qui servent à clore cette ouverture... il les traîne au panneau, les ajuste, passe dans leurs anneaux les tringles qui servent à assujettir le tout et les cadenasse.

Cette grave opération terminée, Roch se croit maître du pont du brick; mais sa victoire était de celles dont est parfois embarrassé celui que le destin en favorise. Le fait est qu'un homme seul engagé dans un navire dont l'entre-pont regorge d'ennemis, et cela au milieu d'une escadre à laquelle le jour va tout apprendre, se trouve dans une situation fort glorieuse, sans doute... mais aussi fort périlleuse! Nous avons dit qu'une large tente de forte toile à voile s'étendait entre les deux mâts du brick, évidemment pour préserver soit du soleil, soit de la pluie, l'ouverture de l'entre-pont que Roch venait de condamner. Cette tente, fort légèrement attachée aux coins par quelques bouts de *fil de carré* (menue ficelle peu tordue), était supportée dans tout son poids par ce qu'on appelle *araignée*, c'est-à-dire un système de cordages en éventail, qui converge vers une corde unique qu'une poulie reçoit dans la mâture. Roch, qui avait lieu de se croire seul maître du tillac, s'était assis sur le panneau, écoutant à la fois si l'ennemi du dedans fai-

sait mine de vouloir agir, et réfléchissant sur le parti qu'il avait à prendre :

— Comment ça va-t-il ? ça va bien ! Me voilà patron du tillac, et peut-être même de tout le navire, si j'ai le bonheur que mes *goddem* soient solidement arrimés là-dessous... Mais qu'est-ce que je vais faire de ma victoire ? Dans quelques heures il fera jour, le brick est entouré par d'autres navires... par d'autres buveurs de bière qui comprendront bien vite qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... et qui enverront leurs chaloupes voir de quoi y retourne... nom d'un nom ! On me la fera payer belle... un officier poignardé avec un couteau, nn matelot noyé, tout un équipage du roi des *roast-beefs* prisonnier et mystifié du premier numéro ! Hum !... pas un ne bouge !... ils seront par bonheur tous soûls... On dit que chaque soir ces English ça se gargarise l'estomac avec du grog si fort, qu'il gratte en passant comme si on avalait une brosse... Tout ça est bel et bon... mais qu'est-ce que je vais faire, moi, à présent que... O Roch ! fils de ma mère... fameux ! fameux ! une idée !... Il est dans les environs de minuit passé... à une heure le flux porte à terre... peu à peu la force de la marée augmente... quand je reconnais que le courant est plus fort que la brise qui vient de terre, je coupe le câble qui tient le brick à son ancre... la marée me drosse... me porte vers la côte de France... au petit jour je tombe dans la ligne d'embossage... La gueuse de marée qui m'a emporté dans un canot me ramène dans un beau brick de dix canons, la brave fille !... Holà ! les amis ! mes officiers ! c'est moi ! C'est le contre-maître de la canonière 140 qui a pris un marchand de boulets anglais à lui tout seul !... Ohé ! ohé ! place ! que je passe le pavillon anglais à la poulaine !... C'est moi qui gouverne, c'est moi qui commande, c'est moi qui tout !... En voilà une de prouesse ! Un brick tout armé, sans avarie, avec son équipage en

chemise... Comment ça va-t-il? ça va bien?... Ce n'est pas une hache d'honneur que me donne le premier consul... cette fois, c'est un canon... un canon de trente-six d'honneur! Et puis la vente de l'*English*, y en aura au moins la moitié pour moi... un fameux brick bien acastillé... Je parie avec moi que ma part va à plus de cinquante mille francs! Avec une pareille somme, Gabrielle et Marius...

Comme Roch en était là de ses projets et de ses espérances, il se sent tout d'un coup tomber sur la tête la lourde tente... les plis de la toile l'entourent... l'enveloppent; il se lève avec peine pour chercher une issue... et presque aussitôt il sent qu'il heurte un corps... un homme, un adversaire inattendu qui, en lâchant brusquement le cordage de l'araignée, l'a pris dans ce piége infernal!

Roch, empêtré dans les vastes plis de la toile, sent l'ennemi qui agit librement au dehors, et qui assène au hasard de terribles coups d'une barre de fer qui l'effleure, voltige sur lui, puis le touche assez douloureusement à l'épaule... menaçant, dans son infatigable volée, de l'atteindre à la tête et de le renverser frappé mortellement sous cet étrange linceul...

Notre marin bondit de fureur; il imprime ses dents et ses ongles dans la toile dont le grossier tissu résiste à ses efforts désespérés... deux fois il a senti de l'autre côté de cette barrière infernale le corps de son adversaire... il l'a presque saisi de ses larges mains crispées par la rage... mais le fatal tissu le trahit; l'ennemi, libre de ses mouvements, s'est échappé de cette dangereuse étreinte... et la barre de fer qui frappe lourdement le pont dans des coups que l'obscurité et la confusion des plis rendent heureusement incertains, continue à menacer son crâne que le hasard seul soustrait à son rude contact... Roch, en se démenant sous cette lourde toile, gagne enfin un point où les plis, moins pressés, lui

laissent quelque liberté d'agir. L'ennemi, qui sans doute a vu la tête de son prisonnier saillir sur cette toile affaissée, y dirige un vigoureux coup de sa massue... la barre de fer râfle et ensanglante le dos de Roch... mais celui-ci, sentant d'où le coup a été dirigé, profite de la fluidité des plis qui recouvrent ce point pour s'élancer dans la direction où l'instinct lui dit que se trouve son adversaire, et avant que celui-ci n'ait eu le temps de faire de nouveau manœuvrer l'arme meurtrière, le Boulonnais saisit l'ennemi à travers la toile, comme on ferait d'un animal fangeux, et, l'enveloppant à son tour de la tente relâchée, il l'empêtre, l'emmaillotte, le terrasse... change les rôles, en un mot! L'Anglais veut vainement se débattre, se désenchevêtrer de la toile traîtresse, se soustraire à la rude pression de son adversaire furieux... vains efforts! Roch lui tient le genou sur la poitririne et cherche à l'étouffer... à l'étrangler dans ses mains d'acier... Mais tout à coup il pense à son couteau qu'il avait remis dans sa poche en commençant ses réflexions, assis sur le panneau condamné... Il le prend, l'ouvre, et s'est bientôt percé un passage dans la toile fendue... alors il frappe en pleine poitrine son adversaire déjà presque étouffé; puis, comme si sa fureur d'abord, et cette seconde victoire ensuite, avaient pour un moment décuplé son courage et ses forces, il roule le corps expirant au milieu de cet amas de toile, coupe les derniers liens qui le retiennent, lance le tout à la mer... et tombe à son tour, épuisé, sur ce tillac témoin de sa seconde et surprenante victoire!

VIII

COMPLICATION DE RUSES ET D'INCIDENTS.

Nous devons, sur l'incident qui précède, deux mots d'explication au lecteur. Comme dans ce véridique récit

tout est naturel, tout doit s'expliquer. Voici donc ce qui était arrivé. Le brick de S. M. Britannique Georges III, *the Unicorne* (la Licorne) se trouvait mouillé vers le centre de la ligne d'observation que Nelson avait laissée au large de notre ligne d'embossage, et se trouvait à un mille environ de ses matelots d'arrière et d'avant (c'est-à-dire des navires placés sur la même ligne). Comme les Anglais, dans ces circonstances, étaient uniquement agresseurs, ils ne veillaient pas avec la même sollicitude que nos canonnières, qui redoutaient les surprises, et c'est ce qui explique, un peu de grog aidant, comment, sur trois hommes de quart, Roch en avait si audacieusement surpris deux endormis. Nous disons seulement deux, et ce n'est pas à dire pour cela que le troisième ait fait bonne garde... nous avons même tout lieu de croire qu'il dormait aussi, mais que, moins appesanti que les deux autres par les vapeurs de l'ivresse, il avait vu les faits et gestes du marin français sans y rien comprendre d'abord... puis sans trop oser se risquer ensuite à les entraver. Caché dans l'ombre des bittes de beaupré, il s'était fait petit et avait attendu pour juger ce qu'il pourrait convenir de faire, quitte à se rendre purement et simplement, s'il lui semblait que toute autre partie fût trop rude à jouer avec ce damné partenaire. Mais, voyant enfin l'ennemi, qui se croyait totalement maître du tillac, s'asseoir sur ce panneau où il venait d'emprisonner l'équipage, l'Anglais, qui avait autrefois assisté à un combat dans lequel manœuvraient des *filets de casse-tête*, eut soudain l'inspiration qu'on a vue... Il s'empara d'une bringuebale de pompe qui se trouva sous sa main pour en faire une massue, et se glissa jusqu'au cartahu (cordage) qui supportait l'araignée de la tente, certain que le poids de la lourde toile romprait sur-le-champ les légères attaches des coins... On sait comment cette ruse qui n'était, certes, dénuée ni d'adresse ni de courage, tourna pleinement contre

son auteur, lancé aux requins de la rade dans son vaste linceul !

Mais Roch, un moment épuisé par ses efforts herculéens, n'avait pas tardé de se remettre au niveau de sa périlleuse situation. Il chercha sur le pont s'il trouverait une hache, afin de couper le câble qui retenait le brick immobile sur son ancre. Il songeait alors à donner suite au projet si brusquement interrompu par la chute de la tente, projet qui consistait à mettre le navire en dérive avec le flux, et d'aller le livrer comme sa prise, à lui tout seul, au milieu de la ligne française. Sans aucun doute, c'était là une rare occasion de se couvrir de gloire, d'effacer de la façon la plus brillante ce qu'avait pu avoir d'équivoque ou de mal défini sa disparition, et enfin de s'enrichir au delà de toutes ses espérances les plus ambitieuses... Déjà donc notre digne marin tenait la hache qui allait livrer le brick au courant devenu assez actif pour triompher de la brise... lorsqu'une pensée arrêta son bras déjà levé sur le câble...

— Et Gabrielle? se dit-il brusquement...

Il y eut alors dans cette tête et dans ce cœur un moment de lutte étrange entre les sentiments, les instincts du marin, du guerrier et ceux de l'ami... de l'oncle. Roch vit tout d'un coup sa gloire et sa richesse pâlir, s'effacer à la pensée de ceux qu'il aimait plus que la richesse et la gloire... et qui, sans doute, gémissaient dans un odieux esclavage.

— Mais que puis-je faire pour eux? s'écria-t-il, en laissant retomber l'instrument qui, quelques secondes de plus, avait failli l'emporter vers la célébrité et la fortune.

— Si, renonçant à ces avantages que j'ai conquis seul... qui sont bien à moi... je... mais comment faire, comment faire, comment y réussir? Deux bras, si courageux qu'ils soient, ne sauraient suffire pour pareille besogne...

Et d'ailleurs .. où irais-je? Ces Anglais comprendront-ils ma générosité? y répondront-ils comme j'oserais l'attendre? ..

Et le pauvre Roch pressait sa tête dans ses mains, comme pour en faire sortir une ressource nouvelle... une résolution qui conciliât tout...

La brise fraîchissait... il y exposa son front brûlant sous un travail d'idées tel que le digne contre-maître n'en avait jamais subi.

— La gloire... ça doit être beau! La fortune... ça doit être bon!... un coup de hache et tout cela est à moi! La mer qui va baigner la côte de ma patrie m'emporte... Le jour se lève, le soleil éclaire... et l'on me voit passer triomphant, tenant la barre de ma prise, au milieu de la ligne des canonnières couvertes de curieux stupéfaits... C'est Roch! c'est le contre maître Roch! crie-t-on .. D'où vient-il? Comment a-t-il fait? C'est un brave! vive Roch!... Oui... oui, vive moi... Ah! la gloire... la France... le premier consul... Ah! ça grise! ça enivre plus que le grog... Et je vois mes prisonniers sortir de l'entre-pont, aux huées, aux moqueries de tout le port... C'est moi-même qui ouvre au commodore... L'amiral lui dit: « Mon *goddem*, remets ton épée à ce brave! au contre-maître Roch!... » Mais plus de contre-maître! moi aussi j'aurai une épée... je serai fait officier... ministre... consul... On me porte en l'air en criant: *Hourra!* En avant la musique et les guinées... Comment ça va-t-il? ça va bien... On crie à tour de bras: Vive Roch! vive Roch! Oui, oui, mes amis: vive moi! vive le fils de ma vieille mère!

Et sans doute, dans l'enthousiasme qui le transportait, notre héros allait définitivement laisser tomber sur le câble du brick le tranchant de la hache qu'il avait reprise, lorsque sa main, qui pressait son sein comme pour y retenir le débordement de joie qu'y faisaient bouillonner ses espérances... lorsque sa main, disons-nous,

rencontra le petit sachet de toile cirée qui renfermait, suspendu à son cou, la précieuse lettre de sir Meurice à Jeanne...

— C'est Gabrielle qui m'appelle... dit-il tristement, en abjurant tout à coup son enthousiasme. Adieu fortune et gloire ! mes amis, je reviens à vous !

Et rompant résolûment avec les brillantes espérances des instants précédents, Roch jette la hache loin de lui et ne songe plus qu'à mettre à exécution le hardi projet qui doit couronner cette nuit étrange.

Ce projet est le comble de l'audace... une gigantesque tentative... Il puise des forces dans son cœur... il l'accomplira !

La brise ronfle, mugit dans les cordages... elle pousse droit en Angleterre, comme la marée, à cette heure, porte à la côte de France.

Ce que médite Roch est inouï ! Son courage, son génie de marin vont suppléer à la force qui lui manquerait pour l'accomplir !

C'est en Angleterre désormais que Roch veut aller... Arrivé là... il saura que faire ! Couper le câble, c'est livrer le brick à l'action du courant ; pour qu'il ressente celle du vent, il faudrait déployer des voiles...

Un homme seul !

Mais une admirable inspiration a passé par la tête de notre héros. Il faudrait vingt hommes pour développer et livrer au vent la surface tendue d'une voile importante... lui seul il la suspendra dans la mâture élevée...

Un hunier offre une grande surface carrée, maintenant relevée par couches, par plis serrés, sur la lourde et longue barre transversale qui forme une croix avec le mât et qu'on nomme vergue... La première chose à faire, c'est donc de couper les liens qui maintiennent la voile sur cette vergue, et d'attacher solidement les deux coins inférieurs de cette voile aux extrémités d'une autre vergue qui est placée sous la première, comme une croix

de Lorraine. On conçoit que la voile maintenue en bas par ses coins, et attachée à la vergue dominante par tout son côté supérieur, n'a plus qu'une opération à subir... c'est d'être tendue : pour cela, il faut nécessairement que la vergue d'en haut monte et s'élève jusqu'au sommet du mât, en s'écartant toujours de la seconde, qui reste transversalement fixe...

Mais le poids de cette voile, de sa vergue et d'une multitude de cordages dont elle est accompagnée, est énorme! Il faut une grande puissance pour l'élever à l'aide d'une forte corde qui, passant par le sommet du mât, tient par un de ses bouts à la vergue à laquelle est fixée la voile, tandis que l'autre reçoit le concours de force nécessaire pour amener le résultat...

On comprend donc bien que pareille opération est impraticable pour un seul homme, quelque grande que puissent être sa force et son énergie...

Le moyen est trouvé pourtant! Les sentiments qui animent Roch l'ont rendu plus ingénieux que ne l'eussent fait toutes les combinaisons d'une froide théorie...

Le câble qui tient le brick immobile sur son ancre, comme la longe retient le coursier au poteau... ce câble que, dans sa fièvre d'enthousiasme, notre héros a failli trancher pour que la marée l'emportât vers la fortune et la gloire... ce câble enfin va aussi lui fournir les moyens de se rendre où l'appelaient les devoirs de son cœur!

Roch prend le bout de la drisse, du cordage qui doit servir à faire monter à tête de mât la lourde voile, et l'attache, la noue solidement au câble qui tient le brick vacillant à l'ancre immobile au fond des eaux. Puis, tout étant prêt, il tranche de sa hache le nœud qui fixait ce câble au navire...

Aussitôt celui-ci subit les pressions diverses qui tendent à l'écarter du point ou il était stationnaire... Le câble, en filant hors du bord, entraîne avec lui le moyen ascen-

sionel que Roch a fixé... La brise ne tarde pas à agir plus que la marée sur la coque et surtout sur la mâture où la voile s'élève peu à peu. Quand l'ingénieux marin reconnaît que l'effort du cable qui fuit lui a transmis la tension nécessaire, lorsqu'il juge que la toile offre une surface suffisante à l'action du vent, il coupe le cordage qui ne doit plus être entraîné, l'amarre au bord, et saute au gouvernail pour diriger la marche du brick vers le large !

On comprend que le courant, la marée montante, qui eût suffi pour entraîner à la côte de Boulogne une coque dont la mâture vide n'offrait nulle prise au vent, est devenue impuissante, dès qu'une voile aussi vaste qu'un hunier est déployée à l'action de celui-ci, et que Roch, qui avait à sa disposition le choix des deux sortes de puissances, s'est confié à la plus active. Aussitôt qu'il lui fut possible, il laissa tomber la misaine sous le hunier, opération qui ne consistait qu'à larguer les petits cordages (rabans) qui soutenaient les plis retroussés de la voile sur la vergue; il en amarra aisément les coins inférieurs sur le pont... et la brise, plus ronflante à mesure qu'il avançait dans le détroit, l'emporta assez lestement pour que, lorsque vint le petit jour, notre héros n'aperçût plus ni ligne d'embossage ni ligne anglaise...

Mais l'équipage enfermé dans l'intérieur du brick? demandera-t-on. Disons d'abord que, dans les premières heures de leur épais sommeil, ils n'eurent évidemment nulle connaissance des premiers faits et gestes de l'intrépide Français sur le tillac. Leur panneau solidement fermé et cadenassé, ils purent entendre la lutte de Roch et de son mystérieux adversaire dont la massue de fer retomba maintes fois sur le pont d'une façon retentissante... Mais ils durent croire que le pont était le théâtre d'un combat animé... que le brick avait été pris à l'abordage par des forces supérieures... et leurs tenta-

ives pour sortir de l'entre-pont ayant échoué contre les précautions de l'ennemi, lorsque bientôt ils sentirent le bâtiment s'agiter, marcher, quitter le mouillage enfin, ils ne purent, ces pauvres diables de mystifiés, que croire plus fermement à la capture de leur brick par des forces contre la supériorité desquelles il n'y avait plus qu'à se résigner... Qui diable aurait jamais été s'imaginer, parmi eux, que c'était un seul homme qui avait accompli pareille œuvre ?

Le capitaine du brick, ainsi que son lieutenant, que la fermeture du capot de la chambre avait surpris dans leur sommeil, ne purent que concevoir les mêmes pensées... Ayant fait une tentative infructueuse pour sortir, ils sentirent sur les degrés de l'escalier le sang fumant de l'aspirant égorgé contre le capot, et ce sang, qui avait filtré à travers les joints des planches, leur avait fait deviner le drame mystérieux qui s'était accompli sur le pont, et dont ils comprirent le dénoûment sans pouvoir s'en imaginer les scènes. Comme l'équipage, supposant le navire surpris et capturé par un ennemi nombreux, ils se jugèrent, en le sentant marcher, prisonniers sans combat. Le capitaine du brick était un homme de cœur, un brave officier. L'humiliation d'une telle capture, le désespoir qu'il ressentit de la honte qu'elle jetterait sur ses épaulettes, lui tournèrent la tête... il prit un de ses pistolets chargés et se brûla la cervelle !... Roch entendit l'explosion sans rien comprendre. Le seul prisonnier qui restât dans la chambre, le lieutenant, fort troublé de ce brusque suicide, voulut tenter de se dérober la vue du cadavre de son chef, en faisant tous ses efforts pour apprendre ce qui se passait sur le pont. Ayant déjà échoué dans ses tentatives pour ouvrir le capot condamné par Roch, il saisit un cordage qui pendait d'en haut à portée d'un sabord-fenêtre de la chambre, et essaya, en s'y cramponnant, un poignard entre les dents, de s'élever jusqu'au pavois... mais le cordage

qu'il avait saisi filant sous le poids de son corps... l'officier tomba à la mer... et y resta! tandis que les matelots de l'entre-pont, qui du moins n'avaient nulle responsabilité supérieure dans l'affaire, après avoir contraint le cambusier à leur délivrer quelques copieuses rations de gin, s'étaient pesamment rendormis dans leurs hamacs balancés au roulis qui, selon leurs présomptions, les entraînait vers l'esclavage!

Mais à quoi pensait Roch ?... qu'espérait-il?... qu'avait-il projeté, en conduisant aussi hardiment ce navire droit à cette côte, dont l'approche semblait devoir lui jeter des embarras de nature à annuler tout ce qu'il avait accompli d'aventureux et d'étrange?

Ses actes vont répondre...

Qu'on se souvienne toujours en nous lisant, et pour ne pas accuser l'imagination du romancier de se substituer au récit du chroniqueur, qu'on se souvienne, disons-nous, qu'en fait de ruses, de roueries, de hardiesses singulières et infernales, un marin français est une sorte d'incarnation du diable, et que nous aurons souvent affaire au *corsaire*, qui est à son tour, à ce propos de hardiesses, de roueries et de ruses inimaginables, le marin porté à sa dernière équation. On doit donc s'attendre à nous voir puiser dans ce COFFRE DU VIEUX MATELOT des récits qu'il nous eût semblé extravagant d'inventer, en toute autre circonstance où notre plume eût été livrée à ses propres créations; tant il est vrai que le réel l'emporte toujours sur le fictif en fait de bizare, d'inattendu et de dramatique... Les romanciers et les poëtes ont beau inventer! il est un historien qui ira toujours beaucoup plus loin qu'eux dans les voies de l'horrible ou du sublime, de la peinture des vices ou des vertus, du comique ou du tragique, du merveilleux ou du trivial, du beau, du laid, du sombre, du lumineux... et cet historien, c'est la nature!

Revenons à notre héros qui s'en va gaillardement

droit à la côte anglaise dont les eaux sont toutes sillonnées de bâtiments ennemis, gouvernant effrontément le brick de S. M. Britannique *la Licorne*, avec un équipage prisonnier sous le pont.....

Un des premiers soins de Roch, dès que le jour était venu, avait été de dépouiller le cadavre de l'aspirant de sa capote d'uniforme, et, sans en laver les taches de sang, de se la mettre sur le dos. Aussi coiffé d'un chapeau galonné qu'il avait trouvé sur un banc de quart, et affublé de tout ce qui avait semblé bon à prendre (dans le but qu'il se proposait) sur le cadavre ensuite jeté à la mer, notre contre-maître avait assez l'air d'un officier en tenue de bord. Loin de faire disparaître les taches de sang qui baignaient le pont près du capot et à l'endroit où avait eu lieu le singulier duel entre les adversaires séparés par la tente tombée, Roch avait étendu et multiplié ces taches partout où il avait pu, de façon à ce que le tillac eût l'air d'avoir été l'arène d'un furieux combat... Il parvint à prendre ces diverses dispositions en abandonnant de temps en temps le gouvernail auquel il recourait dès que le brick déviait par trop de la ligne qu'il désirait lui voir suivre, et qui ne tendait à rien moins qu'à le jeter au beau milieu des bâtiments anglais qui sillonnaient en grand nombre les eaux de la côte.

Nous avons omis de dire que, dans la dépouille de l'aspirant, Roch avait trouvé, non sans quelque plaisir, une belle et bonne ceinture de cuir doublée de taffetas ciré, contenant une centaine de guinées et plusieurs paquets de bank-notes s'élevant à un total trois ou quatre fois plus considérable... précaution dont une famille prévoyante avait, sans doute, muni celui que les éventualités de la guerre pouvaient rendre prisonnier sur la terre ennemie... Revenons à *la Licorne*.

Lorsque le grand jour eut permis à son aventureux timonier de pouvoir distinguer les différentes sortes de bâtiments qui naviguaient le long de la côte, celui-ci,

qui connaissait suffisamment le pays pour calculer qu'il se trouvait dans les parages de Lydd, choisit parmi les voiles ennemies celle qui lui sembla la plus appropriée à ses hardis projets, et ayant de son mieux brassé bâbord ses vergues, et largué la voile d'artimon, il mit le cap vers Douvres, de façon à couper le chemin de l'Anglais. Or celui auquel on voulait Roch était un gros trois-mâts que son encolure, son acastillage, la coupe de ses voiles, tout enfin révélait pour un navire marchand, filant de son mieux près de terre pour éviter certaines rencontres malsaines... Roch, on le verra, avait ses raisons pour choisir cette espèce de navigateur. Il avait d'ailleurs eu soin de mettre *en berne* le pavillon anglais trouvé amené à l'arrière du brick. Le pavillon en berne est un pavillon plissé dans sa longueur, de manière à ce que ses plis, retenus de distance en distance par des liens, ne peuvent, lorsque le pavillon est arboré, se développer au souffle de la brise. C'est un signal de grande détresse convenu et compris entre tous les peuples maritimes : c'est l'expression du besoin d'un secours pressant. Avec cette idée, on ne peut expliquer la forme presque invisible donnée à un signal qui, plus qu'aucun autre, s'arbore pour être promptement aperçu, car un pavillon en berne ne ressemble plus à un pavillon. Il n'offre au regard éloigné qu'un chiffon informe, sans surface, alourdi, presque sans couleur et flottant à peine. Pourtant l'œil exercé du marin sait le distinguer bien vite pendu à cet endroit où chaque navire affirme sa nationalité... et il n'est pas sitôt aperçu que le cri de : *Pavillon en berne!* est soudain répété par tout l'équipage. A la vue du sinistre signal, un sentiment de commisération fait battre tous les cœurs, on s'empresse d'y répondre par des signaux, des démonstrations propres à ramener l'espoir sur le navire en souffrance. On arrive au plus vite lui apporter secours, sans souvent connaître la nationalité des marins implorants... C'est que

sur mer, l'infortuné est bien plus qu'ailleurs un frère, un ami... et là les hommes se croient moralement engagés à se secourir, car chacun d'eux peut, le lendemain, tomber à son tour victime des caprices du sort. Mais tous les plus beaux sentiments entraînent après eux l'exploitation et l'abus. En temps de guerre, il est souvent arrivé que le pavillon en berne fut arboré avec perfidie par de rusés corsaires (le moyen semblerait manquer de dignité aux officiers de l'État) qui trouvaient ainsi moyen d'attirer sous la bouche de leurs canons ou à portée des grappins d'abordage de confiants ennemis qu'ils jugeaient ne pouvoir pas atteindre. A cet appel irrésistible, un capitaine, entraîné par un sentiment d'humanité, s'empressait d'approcher... et, se fiant aux dispositions annoncées par le signal de détresse, il se livrait à la mitraille du traître qui, substituant tout à coup le pavillon de guerre au pavillon en berne, obtenait bon marché de sa victime !

Il faut croire que la singulière installation de voilure de *la Licorne* ne surprit pas moins le trois-mâts que la vue du pavillon en berne ne l'intéressa; car, soupçonnant sans doute quelque événement extraordinaire, il modifia de lui-même sa route, pour se rapprocher du brick nécessiteux...

— Quel malheur, se dit Roch, qu'au lieu de me trouver ici tout seul, nous ne nous trouvions pas seulement une douzaine de gaillards qui aient du poil aux bras! le beau coup que nous ferions-là!... Surprendre la nuit un brick de guerre, et s'en servir le jour pour happer un trois-mâts marchand... il y aurait de quoi se faire nommer ministre de la marine ! — Le fait est que la capture du marchand débonnaire n'eût pas été fort difficile, car il eût été bien loin de songer à mal d'un brick de guerre de sa nation, naviguant le pavillon en berne et la voilure en désordre, au milieu des voiles anglaises qui sillonnaient en tous sens les eaux de la

côte. L'instinct guerrier du contre-maître se réveilla un moment avec vivacité, pour lui faire regretter la nécessité où il se trouvait de laisser échapper une telle proie; puis, s'étant soulagé par quelques jurements de circonstance, il revint tout aux idées qui motivaient la résolution qu'il avait prise, et l'adoption du parti à tirer de la situation.

Ah! si Roch avait su que dans cet entre-pont... parmi ces Anglais... Mais ce n'est pas encore le moment de parler de cela!

On sait qu'ayant fait, dans sa première jeunesse, une assez longue navigation avec des Anglais, Roche parlait aisément leur langue, offrant du reste cela de commun avec tous les marins boulonnais de ces temps-là et d'aujourd'hui. C'est sur quoi il avait compté pour la mise en œuvre du projet qui l'avait amené vent arrière à la côte anglaise, au lieu de se laisser dériver vers celle de France, avec la marée. Affublé de la défroque de l'officier poignardé, la tête à demi enveloppée d'un linge ensanglanté, Roch gouvernait le brick qui ne tarda pas à se trouver fort près du trois-mâts, faisant une route d'entente. On voyait tout l'équipage du marchand appuyé sur les pavois, grimpé dans les haubans, curieux de savoir quelle catastrophe était arrivée à ce bâtiment du roi, dont la voilure était si bizarre. Bientôt les deux navires se trouvèrent presque bord à bord... Alors Roch, sans quitter le gouvernail, salua de son chapeau bordé le capitaine marchand, monté sur le bastingage, et lui dit ces paroles que nous traduisons :

— Brick de S. M. *la Licorne*!... Equipage révolté... Le lieutenant tué à mes côtés... Moi, commandant du bord, blessé à la tête... Cinq des révoltés tués et jetés à la mer... Le reste des insurgés enfermé dans la cale... Besoin de secours pour conduire le brick à Londres... pour livrer l'équipage à la justice...

Le capitaine marchand acheva sans doute, à l'aide de

son imagination, ce qui manquait à la communication laconique de Roch... Il vit un officier de la marine royale britannique qui lui demandait aide et secours... et comme à la rigueur cet officier pouvait, vu le temps de guerre, lui donner des ordres, il s'empressa de répondre :

— Mon équipage est faible en matelots anglais, commandant... mais j'ai une vingtaine de Lascars, d'Indiens passagers... ils font le quart et connaissent la manœuvre... Je vous en offre le nombre qu'il vous plaira, avec un de mes officiers, si cela vous est agréable!

Roch, enchanté de la tournure que prenait l'affaire, s'empressa de répondre :

— Eh bien!... envoyez-moi une douzaine de vos Lascars... et armez-les comme vous pourrez... L'officier m'est inutile... Dans quelques heures je prendrai un pilote devant Douvres... Aussitôt mon arrivée à Londres, je m'empresserai de faire part de votre assistance à l'amirauté... Allez-vous aussi à Londres?

— Non, commandant!... je me rends sur la côte de Norwich... mais les Lascars sont dirigés sur Londres par la Compagnie des Indes... Vous me feriez plaisir de les prendre tous les vingt!

— Et bien, envoyez-les! répondit le contre-maître français, commandant le brick anglais *la Licorne*. Mais armez-les de votre mieux! reprit Roch, par le cerveau duquel l'instinct guerrier laissait passer une pensée folle!

Peu de moments après, les deux navires ayant ralenti leur marche en prenant le vent d'une certaine façon, une chaloupe se détacha du trois-mâts sous la conduite de six rameurs anglais et du lieutenant marchand, portant les vingt nègres aux cheveux luisants et plats. Elle aborda le brick de guerre; Roche se fit remplacer au gouvernail par un des premiers Indiens grimpés à bord, et montrant à l'officier du trois-mâts le pan-

neau solidement condamné et les plaques de sang qui se voyaient çà et là sur le tillac, ainsi que ses propres vêtements souillés.

— Voilà qui vous en dit plus que toutes les explications que la douleur que me cause ma blessure m'empêche de vous donner!... dit le rusé marin, en portant la main à sa tête enveloppée du bandage ensanglanté. Vous voyez que n'ayant rien sur le pont, je ne pourrais nourrir ces gens, si vous n'envoyez leurs vivres...

— Quelques sacs de riz... des Lascars, ça ne rêve que ça! Ce sera bientôt fait, commandant!

— Parlent-ils anglais? reprit Roch qui, nous l'avons dit, avait son idée...

— Pas un mot!... mais ils comprennent la manœuvre...

— Diable!... fit le Français, auquel cette circonstance enlevait toute chance d'accomplir l'infernal projet de bonne guerre qui lui était venu...

Un quart d'heure après, la chaloupe du confiant vaisseau de la Compagnie apportait au brick une douzaine de sacs de riz de Chandernagor, deux barriques d'eau et quelques provisions de chambre pour le commandant *des révoltés*, auquel un des Lascars fut désigné comme bon cuisinier... en anglais. Roch remercia le capitaine marchand avec un petit grain de morgue britannique, pour mieux être dans son rôle, et tout aussitôt il fit l'essai de la compréhension de son bizarre équipage, en ordonnant la manœuvre nécessaire pour mettre le brick sous toutes voiles; après quoi, il navigua dans les eaux du trois-mâts...

— Comment! pas un de ces mal blanchis-là ne comprend soit français, soit anglais? — se dit notre héros, en regardant les Indiens qui voltigeaient lestement dans la mâture, après avoir déposé sur le gaillard d'arrière les armes de diverses sortes dont les avait munis le capitaine marchand, en dépouillant son propre navire, dans

la pensée que les Lascars pourraient avoir à contenir les révoltés...

— Viens ici, toi ! —dit Roch, en attrapant par sa ceinture rouge un des Indiens à mine éveillée, qui passait près de lui : — Toi parler anglais ?

— *In-gli-hor-ni-shon !*

— Va te promener, ramoneur !... et toi... eh !... psitt ? — dit Roch, en faisant signe à un autre de s'approcher :

— Toi parler english ?

— *In-gli-hor-ni-shon !* — repartit aussi l'Indien.

Notre héros en interrogea cinq ou six autres, et tous lui répondirent invariablement et du plus grand sérieux :

— *In-gli-hor-ni-shon !*

— Le diable les élingue, ces sapajous qui se débarbouillent avec de l'encre !... s'écria le marin déçu... *Anglais-cornichon...* Je crois que c'est ce qu'ils baragouinent... Parbleu ! la belle nouvelle !... Ce n'est pas la peine de venir de Bombay ou de Calcutta pour nous apprendre ça... c'est sûr... Ah ! le joli coup que ces faces-de-nuit-là me font manquer !... Le beau plan, nom d'un nom, la cocasse d'histoire ! Si parmi mes vingt gaillards il s'en était seulement trouvé deux ou trois qui eussent compris le parler chrétien, je *te vous* leur montais la tête à tous... Je *te vous* leur faisais accroire que le capitaine du trois-mâts les trahissait... allait les vendre en Angleterre... que c'était un ci et un là... qu'il fallait se venger contre lui et ses complices... le crocher à l'abordage... l'enlever, ce qui n'eût pas été difficile, puisque, le Colas qu'il est vous a donné toutes les armes... et, une fois maître du marchand de poivre, de gingembre et de girofle, pare à virer, mes négrillons !... Le cap en France ! vous y aurez du riz pour le restant de vos jours ! Le brick et le trois-mâts bras-dessus bras-dessous entraient à Boulogne... Un brick de guerre chargé de prisonniers, et un trois-mâts chargé de toutes sortes de fameux ingrédients de l'Inde ou d'Inde... Ah ! c'est moi

qui suis la dinde... le dindon, de ne pas pouvoir faire ce beau coup-là. Je m'y vois, nom d'un nom!... Ohé du brick! qui est le lapin qui vous commande?... Comment ça va-t-il? ça va bien! C'est le contre-maître Roch!... bravo Roch... Ohé du trois-mâts? qui est le commandant qui t'a pincé?... Toujours le commandant Roch!... Bravissimo Roch! ça Roch donc partout? Ah! le gaillard! à lui tout seul deux pareilles prises! Le premier consul me fait dire : « Mon ami Roch... tu es un fameux! je et donne un obusier d'honneur, et je trouve que ce n'est pas encore assez gros! — Mon premier consul! que je réponds, gardez l'obus et accordez-moi une autre récompense, si ce que j'ai fait vous paraît valoir quelque chose... — Quoi donc, mon vieux? Double ration le reste de tes jours? — Mieux que ça, mon premier consul... » Alors je lui raconte l'histoire du pauvre Marius... Je lui apprends qu'il vit, prisonnier des pontons... et je lui demande, aussitôt qu'il sera empereur, comme on dit qu'il va l'être, de lui faire grâce... et de manigancer son échange ainsi que celui de mon chér Gabriel... et puis... et puis... ma foi! avec ma part du brick et de l'Indien ils seraient riches... Alors toute la vie n'est plus qu'une noce... Comment ça va-t-il? ça va bien! Je passe ma vie nord et sud de Gabriel et de Marius, toujours la *cigalle* au bec et le baril au tafia sous le coude... Ah! le beau sort! nom d'un nom! quelle existence sterling!... Et dire que ça sera ces frimousses goudronnées qui me feront manquer ça! Ohé! grand bêta, qui tire si mollassement sur cette itague... viens ici!... Sais-tu parler anglais?... toi save parlé anglais?

— *In-gli-hor-ni-shon!*

— Connu! Et toi, mal récuré?

— *In-gli-hor-ni-shon!*

— Ah! les sacripants! les gredinasses! tous la même musique! Si j'attrape une trique, je vous double, mes faces-de-minuit, pour vous apprendre un autre air!

Et le pauvre Roch, désolé et furieux de ne pouvoir mettre ce plan merveilleux à exécution, arpentait à grands pas le tillac du brick où travaillaient, sous la direction d'un des leurs, les Lascars, encroûtés dans leur baragouinage indou, et qui faisaient machinalement leur besogne de matelots, en jetant de temps en temps un éclair de leur œil vif sur les sacs de riz empilés au pied du grand mât. Avec dix mots de leur langue, Roch eût conduit ces gens-là à l'abordage du trois-mâts, sans autre véhicule que l'espoir de faire main basse sur l'arrak que les marins buvaient journellement à leur barbe, sans leur en livrer autre chose que l'odeur chérie...

Ah! si Roch avait su qu'à défaut de ces noirs, il y avait sous ce pont où il avait enfermé l'équipage si audacieusement surpris par lui... il y avait, disons-nous... mais plutôt ne le disons pas... car le moment n'est pas venu qu'on le sache, puisque dans cette sorte de procès-verbal historique de faits dont nous ne sommes guère que le greffier, il ne saurait nous être permis d'escompter, pour ainsi dire, au lecteur les révélations. Si nous écrivions un roman, sans aucun doute nous eussions avisé à faire tourner les choses dans le goût des projets de Roch, en faisant intervenir à point... mais nous sommes, dans notre modeste sphère, un historien dont la voie est impérieusement tracée... Nous sommes (pardon de ces grandes évocations!) le Plutarque d'un homme, le Tacite de certains faits... il nous faut donc consciencieusement fournir notre tâche, sans écart d'imagination, sans surcharges ou altérations de fantaisie; au surplus, le fictif eût-il valu le réel? Trêve de digression incidente, et reprenons notre récit, sous la dictée des véridiques matériaux puisés dans le COFFRE DU VIEUX MATELOT.

Notre héros, ne pouvant faire mieux, prit donc résolûment son parti de suivre jusqu'au bout le plan qu'il

avait conçu, en demandant au trois-mâts un équipage. Les choses, tournant à cet égard mieux qu'il ne l'espérait, avaient même apporté plusieurs chances favorables à la réussite de ce plan. Roch fit gouverner de façon à longer la pointe du sud Foreland, forcé qu'il était de renoncer à la capture de l'Indien... Il voulait un pilote de Douvres pour remonter la Tamise... car c'est droit vers Londres que notre aventureux marin se dirigeait.

Au soir, *la Licorne* et son double équipage arrivèrent en vue du fort Archcliffe, assis à l'ouest sur un épaulement de la montagne de Foreland qui s'avance dans la mer. Grimpé dans la mâture pour voir venir le pilote-boat, Roch planait sur un spectacle de nature à établir vivement dans sa pensée l'extrême bizarrerie de sa situation. En effet, la mer autour de lui, et à toute vue, était sillonnée de navires, les uns se dirigeant de la Manche dans la Tamise et la Medway, ou allant en sens inverse, ou venant de la mer du Nord, tous longeant ces côtes, soit pour y prendre des pilotes, soit pour éviter la fâcheuse rencontre des corsaires et des croiseurs français. Le resserrement du détroit, le voisinage de Londres, le gisement des côtes les plus commerçantes du continent rendent en temps ordinaire ces parages le point de la plus active circulation maritime du globe, et une flotte immense, sans cesse dispersée et toujours renouvelée, y est continuellement en vue. Au moment où Roch contempla ce spectacle, il eût pu compter plus de quatre-vingts voiles de toutes sortes et de toutes dimensions, recevant sur tous les points les rayons rougis du soleil couchant. C'était sans doute là un beau, mais aussi un effrayant spectacle, à penser qu'il se trouvait là seul, témérairement aventuré au milieu de tous ces ennemis, dont la vengeance n'eût pas pas cru inventer de trop cruel martyre pour lui faire expier les ruses infernales, les mystifications de son incroyable audace...

A cette heure du soir, où l'air prend parfois pour un moment une raréfaction plus grande, Roch, du haut du mât, apercevait distinctement les divers accidents de la côte de sa patrie. Les montagnes du comté de Kent et celles du Boulonnais semblent nées du même soulèvement, avoir été, dans un autre âge, une chaîne continue que quelque grande convulsion de la nature, quelque épouvantable cataclysme aurait interrompue, séparée pour faire place au passage des eaux venues du nord. En effet la nature et la stratification de roches soit du cap Gris-Nez, soit des falaises de Douvres et de Folkstone, sont identiques, et les deux escarpes d'en deçà et d'au delà de la Manche semblent les points extrêmes d'une rupture qui a séparé l'Angleterre du continent. Roch, sans se livrer à ces observations qui eussent été plus naturelles à Marius qu'à lui, n'en tenait pas moins les yeux ardemment fixés sur les longues falaises grisâtres qui enveloppent, comme l'écaille de l'huître enserrent la perle, la fraîche et verdoyante vallée de la Liane. C'est qu'en ce moment sa conscience recevait un nouvel, un dernier assaut... peut-être le sentiment exagéré du devoir lui jetait-il la tentation de faire virer de bord... et d'aller conduire dans le port de Boulogne la *Licorne* et son double équipage blanc et noir... C'est à nous de dire que si, résistant plus victorieusement aux appels contradictoires de son cœur l'entraînant au secours de ceux qu'il aimait, notre digne marin eût cédé à la voix qui flattait son désir de gloire, bien des chagrins, bien des traverses, bien des infortunes eussent été épargnés à Gabrielle... et, quant à Marius, n'était-ce pas après tout une consolation à sa captivité, que de penser qu'elle apportait le seul remède qui fût à l'équivoque de son existence frauduleuse, c'est-à-dire l'oubli... le passage du temps! Mais il est dit qu'en ce monde l'homme sera souvent, plus que ses ennemis mêmes, l'instrument soit de son propre malheur, soit de celui des êtres qu'il ché-

rit le plus... d'un hasard infime, d'un incident lilliputien (le grain de sable dans la vessie d'Olivier Cromwell...) dépendent bonheur et avenir : Roch, vaincu par les appels que semblaient lui lancer à travers les airs les arbres qui balançaient leur tête à la brise sur les collines de sa patrie, descendait déterminé à faire mettre aussitôt le cap au large... Mais, en arrivant sur le pont, il vit ses Lascars qui préparaient une bosse pour la lancer à un pilote-boat... La voile contre laquelle il s'était appuyé en haut lui en avait dérobé l'approche... deux échelons plus haut, et il voyait l'Anglais à temps pour l'éviter...

— Allons! Dieu le veut... sans doute il nous protégera!

— *Where are you going?* demanda le pilote.

— *At London*! répondit Roch.

Tout était dit...

Durant la nuit, la *Licorne* franchit Deal, Ramsgate, et se trouva de bon matin à la pointe du Nord-Foreland qu'elle doubla pour tourner dans la Tamise. Roch n'avait dit au pilote que quelques mots indispensables sur l'étrange physionomie qu'offrait ce brick de guerre manœuvré par des nègres, les écoutilles fermées. La blessure dont notre héros feignait de souffrir et la retenue, la morgue ordinaire aux officiers de marine de l'État en Angleterre, suffirent pour que le pilote ne cherchât point à s'en faire expliquer davantage. Durant la nuit, ils prolongèrent la côte de Margate, et atteignirent la pointe de Sheerness où commence, à proprement parler, la Tamise. Roch savait que la baie qui s'ouvrait à bâbord et au fond de laquelle est Chatam, cachait plusieurs de ces pontons à renommée fameuse et maudite, où nos marins prenaient un avant-goût du purgatoire. Il pensa que ses amis gémissaient là... mais le moment n'était pas encore arrivé de s'occuper d'eux. La *Licorne* passa donc outre et continua son aire vers Gravesend...

Il est un fait que nous avons omis à tort, car il en

doit résulter quelques conséquences; c'est que lorsque Roch eut reconnu que pas un des Lascars ne savait l'anglais, et que par conséquent il lui fallait absolument renoncer à leur monter la tête pour la capture du trois-mâts, se jetant résolûment dans l'autre parti, il avait voulu savoir à quoi s'en tenir sur l'état-major du brick, afin de pouvoir régler ses plans ultérieurs. Bien persuadé donc que les prisonniers de la chambre ne pouvaient faire entendre aux Indiens aucune explication qui contrariât ses plans, et intrigué par ce coup de pistolet qu'il avait entendu, il appela trois ou quatre de ses gens, et, à l'aide d'une pantomime facile à interpréter, il leur fit comprendre qu'il fallait le suivre l'arme au poing dans la chambre, et tuer ceux qui s'y trouvaient en cas de résistance. Les Indiens saisirent d'autant plus parfaitement la chose que Roch eut soin de leur faire aussi comprendre, par une seconde pantomime non moins claire, que, l'expédition faite, il les gratifierait de l'arrak et du gin qu'on ne manquerait pas de trouver dans la chambre des officiers. Nos Lascars, touchés d'une telle attention, répondirent au contre-maître-commandant par toutes sortes de lazzis tendant à prouver qu'avec le grog en perspective, ils étaient disposés à couper n'importe qui on leur désignerait en très-petits morceaux. Roch poussa un soupir dans la direction du trois-mâts déjà loin, et à l'égard duquel il lui avait été impossible d'utiliser de si charmantes propensions... Puis, s'étant entouré de ses quatre collaborateurs, il ouvrit le capot de chambre et descendit l'escalier un sabre d'une main, un pistolet de l'autre.

Mais on sait que pareille précaution était inutile. On se rappelle qu'en essayant d'échapper par un sabord-fenêtre à la honte de cet emprisonnement de surprise, le lieutenant noyé avait laissé dans la chambre le corps ensanglanté du capitaine qui, dans la fièvre de son désespoir, s'était brûlé la cervelle. Roch et ses gens ne

trouvèrent donc nulle amoree à brûler. Les Indiens craignirent un moment que l'inaction imposée à leurs bras n'entraînât le retrait du gin promis... Mais Roch, après leur avoir fait jeter à la mer le cadavre du capitaine, fouilla la cabane de celui-ci, et en retira un uniforme de *post-captain*, la boîte aux papiers du brick et la cannevette au rhum. Rassurés par la libéralité avec laquelle notre héros leur épancha le contenu de cette dernière, les Lascars exprimèrent, par une mimique expressive, que moyennant pareille prime, ils étaient prêts, au besoin, à prendre l'Angleterre à l'abordage... Roch lança par un sabord un nouveau soupir vers le trois-mâts déjà loin, et congédia ses gens pour épeler les papiers trouvés, et dont l'examen importait à l'exécution de ses plans audacieux.

Ce fut quelques heures après qu'il reçut le pilote de Douvres, lequel dirigea le navire dans la Tamise, ainsi que nous le racontions avant ce retour vers cet incident omis.

Nous franchirons les détails de navigation relatifs aux différentes manœuvres et aux mouillages que la *Licorne* accomplit pour remonter la rivière. D'ailleurs, d'autres récits, attardés par le besoin de faire marcher pour ainsi dire parallèlement l'explication des faits et gestes de nos divers héros, nous attendent. Disons donc, pour clore ce chapitre, que dès que le brick eut, sous la conduite du pilote, abordé à Woolwich, Roch, effrontément vêtu en capitaine de la marine royale anglaise, descendit à terre et s'en fut droit à un poste d'infanterie de terre, où il communiqua avec l'officier. Une demi-heure après, un fort peloton de soldats se dirigea sur le brick, en ouvrit l'écoutille, et fit sortir de l'entre-pont l'équipage de la *Licorne*, dont chaque homme fut garrotté de la bonne manière, à mesure qu'il parut sur le tillac. Peindre la surprise, la stupéfaction de ceux de ces hommes auxquels l'ivresse (ils étaient à même

de la cambuse...) n'ôtait pas tout jugement, est la chose impossible! Ils se croyaient entrés dans un port de France, et, par conséquent, prisonniers des Français... et ils se voyaient chargés de fers sur leur propre sol! Ceux qui voulurent tenter quelques questions, demander quelques explications, furent reçus à coups de plat de sabre par les soldats (le soldat hait de fondation le marin...) et traités de rebelles, de révoltés et de gredins à pendre... on les emmena ou les traîna ainsi à la prison la plus voisine...

Mais ce qui nous reste à dire, et ce qui expliquera combien le hasard, la fortune se jouent des hommes et de leurs calculs les plus réfléchis, c'est que les derniers trouvés dans cet entre-pont furent... les six matelots français faits prisonniers avec leur aspirant, dans le canot qu'un boulet creva au moment où il portait des ordres du contre-amiral Magon dans la ligne d'embossage. Ce canot à demi coulé fut, on l'a dit, drossé par la marée dans les rangs ennemis, et malgré la résistance désespérée de son équipage, dont deux hommes furent même blesés, les six matelots et l'aspirant qui les commandait n'eurent pas le choix de leur destinée. Or le navire auquel les livrait la fortune, c'était la *Licorne*...

Au moment donc où Roch essayait d'apporter le plus audacieux dévouement au drame de ruses, d'abnégation et de courage qu'il avait accompli sur ce brick, pour porter aide et secours à Gabrielle qu'il croyait vouée aux horreurs des pontons, celle-ci, qui avait constamment été entourée des siens durant son séjour dans l'entre-pont, où elle avait été l'objet d'autant plus d'égards de la part des Anglais, que ceux-ci se croyaient prisonniers conduits en France, Gabrielle, disions-nous, ou plutôt, eu égard aux apparences, l'aspirant Gabriel descendait de la *Licorne* avec ses compagnons, et aussi surpris que les Anglais eux-mêmes, de se voir débar-

qués en Angleterre, les marins français, pour lesquels le drame joué sur le pont du brick devenait une inextricable énigme, furent conduits avec les prétendus révoltés dans les prisons de Woolwich...

On voit de combien peu il s'en fallut que Roch ne pût rentrer triomphalement à Boulogne, maître, à l'aide des siens, du brick de guerre, du trois-mâts marchand... et accompagné de celle qu'il s'en allait secourir à travers les plus audacieuses aventures !

IX

TENTATIVES D'ÉVASION.

Nous avons laissé Marius au moment où, sortant vainqueur de son duel avec la *Main maudite*, si bien punie par lui, il se voyait, sous prétexte de punition pour ce duel (mais bien en réalité par suite de la vengeance du commodore Parkett...) il se voyait, disons-nous, privé du transbordement sur un ponton plus humain, accordé aux officiers parmi lesquels il avait pris rang, sous le nom du capitaine Joseph Altazin. On se souviendra qu'à la suite de son entrevue avec l'officier anglais qui commandait le ponton *the Kent*, il fut accosté par un prisonnier nommé Delpierre, qui, lui ayant nettement et cordialement exprimé la sympathie que lui inspirait sa personne et ce qu'il avait appris de lui, lui offrit de l'associer à un plan d'évasion qu'il nourrissait sans avoir jusque-là trouvé personne qu'il jugeât digne d'être associé à son secret...

Pour que le lecteur puisse bien apprécier ce que nous aurons à rapporter, il est indispensable que nous examinions un peu ensemble quelle était la situation des prisonniers relativement à cette question des évasions. On

verra combien les personnes qui n'ont jamais connu les tourments d'une longue et pénible captivité s'imagineraient difficilement les efforts étranges, surhumains, titanesques, pourait-on dire, que nos infortunés compatriotes mirent en usage en ces temps-là, pour tenter de recouvrer leur liberté. Il est certain que l'homme qui, dans la vie sociale, emploierait, pour réaliser les vues de son ambition, la moitié seulement des ressources, de l'infatigable persistance que beaucoup de nos marins puisèrent dans leur génie pour se soustraire à la captivité, ne pourrait manquer de parvenir aux destinées les plus hautes, à la fortune la plus brillante... Et, ce qu'à ce propos nous avons dit ailleurs des amoureux, qui accomplissent souvent de si surprenants efforts, qui surmontent de si grandes difficultés, pour obtenir l'objet de leur passion... nous pouvons bien plus encore l'appliquer aux prisonniers... à ceux surtout des affreux PONTONS D'ANGLETERRE!

Contrairement à ceux de Cadix et aux prisons de Cabréra, où l'on a vu des hommes assez vils, assez indignes du nom français pour préférer la captivité adoucie par les fruits de leurs rapines aux hasards glorieux de la liberté, dans cette péninsule que parcouraient nos bataillons alternativement vainqueurs et vaincus... les pontons anglais ne présentaient que des hommes animés par la soif ardente de la liberté, et dont toute la préoccupation, l'idée fixe était de se procurer des moyens d'évasion, qu'aiguillonnait encore le voisinage de la France.

En effet, les prisonniers de Chatam, par exemple, n'étaient qu'à quelques lieues de la côte française, et plus d'un d'entre eux, qui avait audacieusement réussi à gagner le petit port de Folkstone, en moins de deux heures de mer, franchies sur un fragile canot de smoggleur, avait foulé le sol de la patrie, où l'attendaient la surprise et la joie de sa famille.

Mais que de difficultés à vaincre et que de dangers mortels entouraient de telles entreprises!

Il faut savoir d'abord qu'un ponton, un *prison-ship*, était ceint dans tout son pourtour extérieur d'un treillage en bois formant une sorte de galerie courante à un ou deux pieds à peine au-dessus du point de flottaison. Or, jour et nuit, des sentinelles attentives au moindre bruit anormal se promenaient sur cette galerie, l'arme chargée au bras, la giberne pleine de cartouches, et autorisées à faire feu de leur propre initiative sur quiconque leur semblerait suspect... Et Dieu sait si les misérables, souvent à demi ivres, et exaspérés par la nouvelle du succès des armes impériales, usèrent de ce droit pour ainsi dire régalien, en tirant d'une façon révoltante sur les pauvres prisonniers dont le crime était de présenter leur tête, hors des heures réglées, aux barreaux qui condamnaient les sabords... le désir de puiser quelques gorgées d'air leur coûtait la vie!

Cette surveillance des sentinelles à l'extérieur du vaisseau déshonoré avait lieu concurremment avec celle de l'équipage attaché au ponton, lequel faisait le quart sur le pont supérieur; le rivage était en outre gardé par une garnison dont les factionnaires fouillaient de l'œil chaque flot, chaque petite lame qui venait du large expirer sur la plage, comme si elle eût pu apporter dans sa mousse un évadé déguisé en poisson...

Ajoutons encore que l'officier qui commandait le ponton (un officier, selon nous, aussi dégradé, aussi deshonoré par cet emploi, que le vaisseau lui-même!), lequel mettait, outre sa passion, l'intérêt de sa responsabilité dans la garde de ses prisonniers, faisait faire des appels réitérés, et comptait les prisonniers jusqu'à dix fois par jour. D'heure en heure, les barreaux de fer qui garnissaient l'ouverture des sabords étaient heurtés, sondés, visités en tous sens.

Pourtant, malgré de tels obstacles, les évasions étaient

assez fréquentes, et l'on en pourrait citer des exemples où la réalité des faits accomplis semblent toucher à l'impossible, au fabuleux.

Les plus fréquentes avaient lieu à l'aide de trous percés dans les flancs du vaisseau; ces trous avaient généralement lieu dans le court espace qui séparait le treillage, la galerie dont nous avons parlé, et la ligne où le ponton touchait à l'eau, c'est à dire sa ligne de flottaison. On comprend qu'alors l'évasion s'effectuait à la nage, et que tous les périls n'étaient pas évités, tant s'en faut! du moment où l'on avait réussi à quitter le bord.

On ne saurait s'imaginer les soins, la patience, l'adresse qu'il fallait déployer pour parvenir à percer un de ces trous. Il faut pour cela se représenter l'extrême grosseur qu'offre la muraille d'un vaisseau, c'est-à-dire sa membrure pesante et le double bordage épais qui la recouvre au dehors et à l'intérieur; puis ces grosses feuilles de cuivre qui sont comme la cuirasse extérieure de la coque, et qui remontent au-dessus de la flottaison. Il fallait percer tout cela avec de mauvais couteaux, de petits canifs, des clous épointés, seuls instruments qui fussent aux mains des prisonniers; et pour le cuivre, il s'agissait moins de section brusque qui eût immanquablement donné l'éveil, que d'un frottement lent qui usât le métal dans le silence. Puis il fallait se garder de l'espionnage intérieur et de la surveillance du dehors, dérober autant que possible à ses camarades un secret dont l'objet eût infailliblement avorté, dès qu'il se fût présenté un trop grand nombre de compétiteurs pour jouir du résultat, et se préserver surtout de la vigilance des factionnaires sous les pieds desquels se pratiquait le labeur ténébreux, presque sous-marin. Une grande difficulté était assurément de choisir le point précis où l'œuvre hasardeuse devait être tentée... car, trop près du treillage, l'éveil était sur-le-champ donné; trop bas, on risquait de faire couler le vaisseau! Il fallait calculer de

façon à prendre un juste milieu entre ces extrémités dangereuses, et plus d'un trou déjà avancé a dû être abandonné de ceux qui en avaient fait le texte de toutes leurs vives espérances, parce que la mauvaise fortune avait trahi les malheureux dans le choix de leur emplacement...

Que de mal pourtant, pour en arriver le plus souvent à se faire fusiller dans l'eau, entre un ponton et un rivage hérissés de factionnaires et de sbires !

Nous avons vu ailleurs comment le duel était organisé sur ces affreux vaisseaux. Il y avait aussi une sorte de législation conventionnelle qui réglait la matière scabreuse et délicate des évasions. Ainsi, par exemple, un trou en train ou achevé appartenait de droit à ses auteurs; ils avaient le privilége formel d'y passer les premiers. Ceux-ci évadés, le trou devenait la propriété de tous les captifs, qui jouaient au sort l'avantage d'y passer, si par bonheur l'éveil n'était pas donné à l'autorité par la première évasion. On cite une tentative déplorablement avortée, parce que, deux prisonniers étant déjà dehors à la nage, le troisième qui se présenta était un homme corpulent qui, à demi passé, se trouva trop gros pour l'issue, et ne put bientôt plus, au milieu de ses efforts pour sortir, ni reculer ni avancer... Les autres prisonniers prêts à sortir le tiraillèrent horriblement... Les cris du malheureux, déchiré dans la pression du bois rugueux et du doublage en cuivre, donnèrent l'éveil... on aperçut les deux évadés dans l'eau, et on les tua à coups de fusil !...

Les Anglais employaient les plus vils moyens de corruption pour trouver parmi les prisonniers des misérables, des traîtres qui leur révélassent les évasions à l'état de projet ou en voie d'exécution. Mais disons, à la confusion des geôliers, et à la gloire des prisonniers, que les exemples de pareilles trahisons étaient extrêmement rares. Dans un trop long cours d'années, on ne

pourrait citer que deux ou trois cas où *un trou ait été vendu*. Au reste, les prisonniers faisaient prompte et terrible justice des traîtres. Aussitôt le crime connu, le lâche, l'infâme qui s'en était rendu coupable était saisi, puis sans jugement étouffé, étranglé, tué par ceux auxquels il avait ravi la liberté... ou seulement l'espérance de la liberté. Cette violence ne saurait être considérée comme une barbarie, un féroce abus des forts contre le faible... car les circonstances constituent particulièrement ici la valeur des faits. La révolte aveugle de tous les sentiments d'humanité semble assez justifiée par l'action odieuse, exécrable, qui ravissait aux malheureux le bien le plus cher qui leur fût au monde... la liberté, le retour dans la patrie, au sein de familles éplorées!...

Au reste, les moyens d'évasion pratiqués par nos marins sur les pontons ou dans les autres prisons d'Angleterre sont des plus variés, et la plupart du temps moulés sur les circonstances. Ces malheureux prouvaient à tout moment qu'ils tenaient plus à la liberté qu'à la vie, car ils risquaient témérairement l'une pour essayer de conquérir l'autre. Il n'y a pas de ruses, d'audaces, de stratagèmes, d'imaginations bizarres qui n'aient été tentés pour s'arracher au supplice dont nos ennemis punissaient ceux que la fortune de la guerre avait trahis, et l'on ferait de tels récits des volumes entiers pleins d'émotion et de surprises...

Le Boulonnais Delpierre était l'un des prisonniers du *Kent* chez lesquels le désir de la liberté agissait avec le plus de constance et d'empire. De nouveau ramené sur les pontons, il avait dû, une première fois, sa liberté à un stratagème ingénieux que nous expliquerons en quelques lignes. Dans les premiers temps des hostilités, les Anglais, moins aigris qu'ils le furent plus tard par les éclatants succès de nos armes dans toute l'Europe, récompensaient assez souvent les beaux traits d'humanité des prisonniers envers leurs nationaux, à eux, en

donnant la liberté pour prix d'un danger couru, d'une vie sauvée. Delpierre s'avisa d'exploiter cette disposition de l'ennemi. Il parvint, à l'aide d'une bonne somme qu'il possédait, à décider un soldat anglais à se laisser tomber à la mer, pendant son service, afin de lui offrir l'occasion de le sauver. La chose entendue, l'Anglais se laisse choir comme par maladresse, Delpierre se précipite à l'eau... nage sur lui... attrape celui qui ne se noyait pas, et qui se laisse complaisamment manier, sauver, ramener à bord... Huit jours après ce bel acte, l'humain corsaire était en France, salué à son départ d'Angleterre par les éloges que firent sur sa conduite les journaux anglais. Mais le gouvernement britannique finit par s'apercevoir que depuis cette époque il tombait infiniment de factionnaires à l'eau... on ne se montra plus si généreux envers leurs sauveurs... et dès lors, quand un soldat tomba sérieusement à la mer, on ne le sauva plus !

Repris par les Anglais deux ans après, sur un chasse-marée armé en corsaire, Delpierre, nature originale et féconde en ressources, s'était sans cesse ingénié à trouver quelque moyen d'échapper une seconde fois à l'esclavage ; mais soit que la prudence des Anglais eût augmenté, soit qu'il fût particulièrement l'objet d'une surveillance attentive, toujours est-il que rien encore ne lui avait réussi. Peu de temps avant l'arrivée de l'équipage du *Cachalot* sur le ponton, notre ingénieux corsaire avait, pour la troisième fois, échoué dans ses espérances, bien qu'il eût, en divers cas, réussi à se faire transporter à l'hôpital, lieu où la surveillance était moins active que sur le *Kent*. La première fois il s'était donné une forte fièvre à l'aide de gousses d'ail... la seconde, il s'était fait une plaie avec un couteau... la troisième enfin, un ami lui avait soufflé de l'alun en poudre dans les yeux, ce qui lui avait donné une ophtalmie apparente... mais chacun de ces maux, en partie artificiels, avait été guéri avant que notre rusé marin trouvât moyen

d'échapper aux médecins et aux infirmiers, et il lui avait fallu se laisser réintégrer sur le fatal ponton...

Enfin, Delpierre, qui ne se décourageait pas, avait conçu un nouveau plan... mais pour l'exécution de celui-ci, il lui fallait un complice, un collaborateur décidé, brave et de sang-froid. Il était dans l'embarras de qui choisir pour se confier, lorsque Marius arriva sur le ponton. Ce qu'il en entendit raconter, ce qu'il vit de sa conduite dans l'étrange duel avec la *Main maudite*, tout lui fit penser que c'était là son homme; il lui confia donc son projet, lui offrant de s'y associer, ce que Marius accepta d'autant plus volontiers qu'il venait d'avoir la preuve que la vengeance du commodore Parkett, qui lui avait déjà fait perdre les bénéfices du passage sur un ponton d'officiers, lui réservait sans doute encore d'autres rigueurs.

Pour ce qui était de faire un trou au ponton pour s'enfuir à la nage, leurs hardes attachées en paquet sur la tête, les prisonniers du *Kent* n'y devaient plus penser, depuis une tentative d'évasion en grand qui avait eu lieu six mois auparavant. C'était le soir, un trou avait été pratiqué avec bonheur, et une vingtaine de Français étaient déjà passés... davantage encore, profitant de l'obscurité, s'apprêtaient à les suivre, lorsque la fantaisie prit au commandant du *prison-ship* de faire compter ses prisonniers. On les fait donc monter par la grande écoutille et passer devant les gardiens qui les entassent sur l'avant du ponton. Mais ceux-ci savent la tentative qui est en train de s'accomplir dans la cale, et que va ruiner l'intempestive mesure du défiant officier... Aussi, dans l'espoir de sauver leurs camarades, bon nombre de marins, qui ont déjà été comptés, parviennent-ils à se glisser de nouveau dans la batterie, par un petit écoutillon de l'avant, et ressortant une seconde fois par l'arrière, ils passent de nouveau devant les gardiens compteurs.

Le stratagème était bon... mais par malheur les prisonniers calculèrent mal leur dévouement, ou voulurent trop faire. Il s'en représenta dix ou douze de plus que le total cherché, de sorte que les Anglais, stupéfaits de cet accroissement insolite de leurs hôtes, s'imaginèrent sur-le-champ quelque machination. L'éveil fut aussitôt donné, les sentinelles extérieures parcoururent le treillage avec inquiétude, et ne tardèrent pas entendre, sur un point peu surveillé, la nage des fuyards dont les têtes, paraissant sur l'eau à la lumière des fanaux subitement allumés, servirent de point de mire aux balles des soldats, tandis que dans la cale du ponton les gardiens surprirent *flagrante delicto* les derniers prisonniers qui s'apprêtaient à franchir le trou...

Huit Français furent noyés ou frappés par les balles des sentinelles; les autres mis aux fers pour un mois nuit et jour sur le pont. Dès ce moment on doubla les factionnaires sur la galerie extérieure, et la surveillance générale redoubla de rigueur. Il fallut désormais renoncer aux tentatives d'évasion par trou...

Aussi fut-ce un tout autre projet que Delpierre communiqua à Marius, et que, quelques semaines plus tard, ils tentèrent de mettre à exécution.

Tous les mois un bugalet plein de charbon de terre venait de Chatam distribuer aux sept ou huit pontons de la baie leur provision pour les cuisines. Ce bateau était ordinairement monté par trois ou quatre hommes, noirs comme leur chargement, et qui emplissaient les grands paniers qu'à l'aide de poulies les Anglais des pontons hissaient à bord. Il était rare que le bugalet pût opérer en un seul jour son transbordement; aussi, après s'être successivement déchargé aux vaisseaux placés par rang à l'ouvert de la baie, venait-il à l'un de ceux du fond s'amarrer le soir, pour y passer la nuit, afin de finir sa corvée le lendemain matin. Or, *the Kent* se trouvant l'avant-dernier ponton, il arriva qu'un soir

on vit le sale bateau venir au déploiement de sa voile noire, et demander une amarre au ponton pour passer la nuit...

Delpierre et Marius échangèrent un regard d'intelligence : c'était l'occasion attendue.

La nuit vient... le jour, on a lavé le vaisseau... les prisonniers sont renfermés plus tard que de coutume. Pourtant l'ordre est donné de les faire descendre, et le *master* se tient au panneau, sa liste d'appel à la main. Chacun répond à son nom... et passe; aux noms de Delpierre et de Joseph Altazin, deux hommes ont dit : Présent! et se sont glissés dans la batterie. Tous les prisonniers sont affalés, et pourtant deux encore manquent à l'appel... c'est Carolin Grimbot et le nommé Huret, autre corsaire du *Cachalot*. Pourtant les prisonniers qui suspendent leurs hamacs ou qui se disputent un peu d'espace sur les planches encore humides du lavage savent que Grimbot et Huret sont au milieu d'eux...

Un des prisonniers, qui se trouve auprès du panneau, croit bien faire en criant au *master* que sans doute il s'est trompé, car les deux hommes qu'il réclame sont là... Alors le commandant du ponton ordonne que tous les prisonniers remontent, en commençant par Huret et Grimbot... Le défilé a lieu... mais en fin de compte deux prisonniers manquent encore; ce sont cette fois Jean Potel et Michel Salo... Alors le commandant s'emporte, et Michel Salo et Jean Potel se montrent, et soutiennent qu'ils ont répondu à leurs noms. Il n'en manque pas moins toujours deux prisonniers!...

L'officier anglais ordonne au *master* de les faire redescendre pour une troisième vérification, double cette fois, car tandis qu'on fera l'appel en haut, un employé comptera les prisonniers au pied de l'échelle de la batterie. La nouvelle épreuve a lieu... et il manque encore et toujours deux prisonniers; les noms muets sont cette fois Bartez et Baudel...

Et pourtant dans la batterie, les prisonniers voient, à la lueur du fanal que tient le commis compteur au bas de l'échelle, que les deux marins susnommés, que cherchent les gardiens, et qui leur échappent si singulièrement, ne sont pas ceux qui manquent réellement au total... Le commandant du ponton écume de fureur!

Dans la crainte que cet incident bizarre, inexplicable, ne soit un coup monté pour faciliter quelque coup de main à l'aide de la nuit, l'Anglais ordonne que les prisonniers soient enfermés tels quels, quitte à les passer en revue un à un le lendemain au grand jour.

Toutefois, comme il paraissait que quels qu'ils fussent, il manquait deux prisonniers, il donna l'alarme, et fit tirer les deux fusées et les deux coups de canon qui avaient pour objet de signaler la nuit à toute la baie, et particulièrement aux gardiens de la plage, l'évasion de deux prisonniers. Mais au fond, ce n'était là qu'une mesure de prudence, car le *master* avait persuadé au commandant que nul prisonnier ne manquait, et que si deux d'entre eux s'étaient tour à tour obstinés à ne pas répondre, c'était afin de provoquer une agitation nocturne à l'aide laquelle on devait sans doute tenter quelque entreprise hardie que la brusque détermination de passer outre à l'incident, en renfermant les prisonniers, avait sans doute dû faire avorter. Le *master* était persuadé que deux marins étaient continuellement restés dans la batterie, pour manquer à l'appel, et déterminer ce trouble, cette confusion.

Pourtant les sentinelles extérieures veillèrent, et deux des gardiens descendirent dans le bateau à charbon, pour le visiter. Ils trouvèrent deux matelots noirs comme des nègres, et affublés de vieilles loques saupoudrées de charbon, qui dormaient sur la vieille voile, non moins noire... La cale ne contenait absolument qu'un reste de charbon de terre que le ponton devait embarquer au matin.

Une des sentinelles vit bien, ou du moins crut voir, à quelque distance du bord, deux ou trois points noirs flottant sur l'eau... Le commandant fit tirer dessus... les inconnus disparurent sous les balles... ce fut tout...

Le lendemain, au petit jour, le *master*, avant d'ouvrir l'écoutille aux prisonniers, fit débarquer le charbon. Il voulait éloigner le bugalet avant de procéder à la vérification nécessitée par l'incident du soir.

Les quinze ou vingt paniers de charbon remplis un à un par les deux sales mariniers montèrent à bord... La chose faite, on envoya le reçu dans le dernier panier, puis les charbonniers hissèrent leur voile, et s'en furent au dernier pontou livrer ce qui restait dans leur cale.

Une heure après le commandant du *Kent*, opérant cette fois au grand jour, eut la certitude qu'il lui manquait formellement deux prisonniers, et que c'étaient définitivement Altazin et Delpierre... Tous les autres qui avaient successivement figuré comme absents s'étaient retrouvés... Ceux-là seuls ne se présentèrent ni de nom, ni de visage!

Le commandant du ponton et son *master* étaient décidément joués!

Déjà le lecteur a compris qu'avant d'accomplir leur coup hardi, nos deux fuyards s'étaient entendues avec Grimbot, Huret, Potel, Salo, Bartez et Baudel, tous hommes sûrs, pour que, deux par deux, ils ne répondissent pas aux appels successifs, tout en se présentant aussitôt après, afin de jeter dans l'opération une confusion qui répandît le doute et l'erreur dans l'esprit des gardiens. On voit que l'expédient avait complétement réussi.

Désormais bien certain qu'il lui manquait deux prisonniers, l'officier anglais donna de nouveau l'alarme à terre et dans la baie. Sa rage était surtout excitée depuis qu'il avait reconnu que les deux fuyards étaient d'abord Delpierre, ce prisonnier suspect sur lequel lui était en-

joint de veiller spécialement, plus le duelliste, l'officier que la haine de sir Parkett avait chaudement recommandé à toute sa sévérité... L'Anglais eût préféré en lâcher dix autres et tenir ceux-là !

A la vérité, l'humain commandant espérait que ces points de mire indéterminés, ces objets inconnus aperçus la nuit à la surface de l'eau, et qui avaient soudain disparu lorsqu'il avait ordonné qu'on fît feu sur eux, étaient ses fuyards, et que leur vie avait payé leur crime... mais il n'avait encore nulle preuve du fait, et les canots qu'il envoya parcourir la baie, dans l'espoir qu'ils retrouveraient les corps, ne purent rien découvrir.

Or, tandis que le commandant du *Kent* se désolait, et songeait au déplaisir que cette évasion allait causer à sir Parkett, le bugalet, qui avait fini de transporter son charbon sur le dernier ponton de la baie, profitait de la brise traversière pour regagner Chatam sous sa grande voile noire...

Au lieu d'aborder au point d'où il était parti, le bateau alla térir sur un point de la plage qu'encombraient des forges et des scieries à vapeur.

Les deux hommes qui le montaient amarrèrent le bugalet à un poteau, et s'apprêtaient à se diriger vers la route de Douvres, toute voisine, lorsque les agents de la douane qui les veillaient sans doute sortirent de leur hutte concurremment avec quelques soldats d'infanterie, et arrêtèrent les deux charbonniers dès leurs premiers pas sur la plage.

— *Where you go?* demanda le principal douanier.

— L'un d'eux expliqua qu'ils venaient de porter aux pontons de la baie leur provision mensuelle de charbon, et qu'ils allaient faire un repas à terre, avant de retourner au port.

La chose était naturelle, et la mine des mariniers n'eût éveillé aucun soupçon, sans les signaux du *Kent* annonçant deux évasions. Les douaniers exprimèrent l'in-

tention de visiter le bateau... N'y ayant rien trouvé, le chef interpella de nouveau les charbonniers. Il exigea qu'ils prononçassent tous deux ces deux mots: CHICHESTER CHURCH...

Ces syllabes, comme autrefois le mot *ciceri* qui trahit les Français au massacre des vêpres siciliennes, perdirent Delpierre et Marius !...

Ni l'un ni l'autre, bien que, comme tous les marins de ces temps-là, ils sussent passablement l'anglais, ne put prononcer ces syllabes difficiles de façon à tromper des oreilles anglaises : le *tchi*, ce grand écueil des étrangers, leur fut fatal, comme il eût pu l'être même à des hommes qui eussent possédé mieux qu'eux les singuliers mystères de la prononciation anglaise...

— Ce sont les évadés! s'écrièrent les douaniers et les soldats.

On les entoura, on les garrotta, on chercha un canot pour les reconduire au ponton. Les deux fuyards se résignèrent; ils n'avaient nul autre parti à prendre.

On comprend qu'après avoir préparé, comme on l'a vu, les incidents qui devaient jeter la confusion dans l'esprit des Anglais, au sujet de la vérification des prisonniers, Marius et son compagnon avaient profité de l'obscurité pour se barbouiller le visage et les mains de poussière de charbon de terre à l'avance mise en réserve, et qu'après avoir aussi souillé leurs vêtements, ils s'étaient audacieusement confiés au cordage qui tenait le bugalet à l'arrière du ponton, point où la distribution intérieure de la cale ne pouvant offrir aux prisonniers la possibilité de faire de trous, il n'y avait point de sentinelle.

S'étant lestement promoyés le long de ce cordage, ces ombres, noires comme la nuit, étaient sautées avec précaution dans le bateau, et, surprenant dans leur premier sommeil les trois charbonniers, appesantis par l'ivresse des libations sérales, ils les avaient adroitement entor-

tillés dans des lambeaux de voiles au milieu desquels ils dormaient sur le tillac, et ils les avaient jetés à la mer... Ce furent ces corps que les sentinelles aperçurent plus tard ballottés par la marée, et qu'ils firent couler en les criblant de balles, croyant atteindre les fugitifs...

On s'imagine quelle fut la joie du commandant du ponton, lorsque le canot des douaniers lui ramena les deux évadés trahis par l'infernale prononciation anglaise. Ceux-ci remontèrent sur le vaisseau au milieu de la consternation sincère de la presque totalité des prisonniers. Nous disons presque totalité, parce que, on l'a vu, le Nicolas Thibaud, à l'époque de son duel avec Marius, avait ameuté de son parti tous les mauvais drôles du ponton, et à peine de retour de l'hôpital où il était aller faire soigner sa *main maudite*, si heureusement punie par notre héros, ce sacripant, objet de dégoût pour tous les honnêtes prisonniers, ne put contenir sa joie en voyant échouer la tentative que son adversaire avait faite pour conquérir sa liberté. Sa joie redoubla surtout, en même temps que s'accrut le chagrin de Caroïn Grimbot et des autres corsaires, lorsque le *master* mit aux fers, sur le gaillard d'avant, les deux fugitifs trahis par le plus futile obstacle au milieu d'une évasion accomplie avec autant de courage et d'audace.

Le commandant anglais fit aussitôt à la baie de Chatam le signal du retour des évadés, et commença l'enquête nécessaire pour dresser le procès-verbal sur l'examen duquel l'autorité supérieure serait appelée à prononcer, relativement au sort des prisonniers...

X

LES PARKETT.

A la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, florissait à Londres un lieu intitulé *Club des*

nababs. Cette société était formée d'hommes qui, ayant fait leur fortune dans l'Inde, cultivaient par tous les moyens imaginables la religion de leurs souvenirs, en les centralisant au milieu de Londres dans leur club. L'hôtel était, du mieux que possible, distribué comme les habitations à Calcutta ou à Bombay; les salles ne représentaient que des vues de l'Inde; l'ameublement avait toute la magnificence orientale, et le service du club était fait par des nègres seulement. Les membres étaient, pour la plupart, de vieux épicuriens, brûlés dans les Indes, dont le goût était difficile en proportion que leur palais était usé, et qui, n'ayant désormais d'autre affaire importante que de manger, semblaient, comme dit la Bruyère, ne vivre que par la digestion.

Les dîners du club des nababs étaient entièrement préparés à l'indienne, c'est-à-dire que les soupes de tortue, le *malacatawney*, le *calipash*, les ragoûts au *curry* et tous les condiments les plus violents y régnaient sans partage. Ces repas coûtaient cinq guinées par tête, vu l'extrême difficulté d'en composer les menus dont l'approvisionnement était confié aux vaisseaux de la Compagnie.

On y mangeait en silence comme les vrais gourmets; après le repas, on dormait une heure ou deux pour calmer l'effet de copieuses libations; puis, les nègres distribuaient les *houkars*, les *chillums*, le punch à l'arrak, et la société transatlantique, le club oriental se changeait en tabagie allemande, parfois égayée par l'introduction de quelques bayadères dans le goût de la Vénus hottentote, ou d'un jongleur arrivé par le dernier vaisseau de Madras ou de Seringapatam échappé aux corsaires français.

Parmi les membres de cette société, dont tous les statuts provoquaient à boire, manger, fumer et dormir à grand prix, se trouvait, vers l'année 1780, un vieillard

fort considéré par la façon suprêmement orientale dont il s'acquittait de ces diverses attributions des clubistes, et de la dernière surtout.

C'était un petit homme rond comme Falstaff, dont la large face, ardemment colorée par l'abus d'un régime inflammatoire, ressemblait de loin à ces lanternes à verres rouges qu'illumine le gaz à la porte des tavernes. Ses petits bras engoncés, ses jambes grosses et courtes outre mesure, et son vaste abdomen englobant la poitrine, lui donnaient, dans son ensemble, la mine d'une tortue plantée debout sur sa carapace. Ce nabab avait fait une grande fortune dans l'Indoustan, par le commerce des huiles, dont la consommation est prodigieuse dans toute la presqu'île occidentale de l'Inde, puisqu'elle règne à la fois dans l'éclairage, à la cuisine, pour la toilette et aux cérémonies religieuses.

Ce digne vieillard qui se reposait si indolemment, dans ses digestions et ses petits sommes du club, des fatigues de sa vie brûlante de l'Inde, s'appelait John Parkett. Il était veuf d'une Danoise de Tranquebar qui n'avait pas laissé que de répandre quelques soucis dans ses insomnies maritales. De cette femme sir John Parkett s'était vu naître deux fils, dont l'un, le dernier, ressemblait d'une façon qui donnait à réfléchir à un mauvais sujet de colonel anglais qui avait fait une longue garnison sur la côte de Coromandel, et n'avait quitté cette partie de l'Inde qu'à la mort de la belle Danoise.

Lorsque, vers l'année 1778, le nabab quitta définitivement les affaires de l'Indostan pour rejoindre la mère patrie, ses fils Lionel et Richard avaient, l'un trente, et le second vingt ans. Sir Lionel fit, presque aussitôt son arrivée en Angleterre, un mariage d'amour avec l'une de ses cousines dont il eut une fille. Quant à Richard, il se jeta dans la dissipation, et bien que son père lui eût, dans l'Inde, fait commencer son apprentissage de marin, le destinant au service du roi, il profita des facilités que

lui offrait la réputation de fortune du nabab, pour se laucer dans une vie de désordres, de jeu, de galanteries et de prodigalités qui lassa le vieillard au point qu'au bout de quelques années, ayant déjà payé pour vingt ou trente mille guinées de dettes, il fit à Richard une pension jugée suffisante, et lui déclara qu'il n'aurait plus un sou de lui.

Le nabab, qui retrouvait dans ce fils tous les vices du colonel qui avait empoisonné les dernières années de sa félicité conjugale, n'eut aucun remords à arranger ses affaires de façon à laisser à son fils aîné, sir Lionel, tous les avantages que lui attribuait la loi. Puis, las des désordres de Richard, il parvint à l'arracher aux dangereuses sociétés qui l'avait compromis, en lui procurant un embarquement d'officier subalterne sur un vaisseau de guerre qui partait pour le Malabar, le chargeant de quelques intérêts laissés là, et dont il faisait intérieurement bien volontiers le sacrifice, pour éloigner de Londres un jeune homme qui menaçait de faire rejaillir le scandale sur le nom de sa famille, et peut-être même de la déshonorer un jour...

En 1792, John Parkett mourut d'une indigestion de nids d'hirondelles, dans une salle même du club des nababs, d'où l'on n'eut pas le temps de le transporter chez lui. Il laissait toute sa fortune à son fils aîné, sir Lionel Parkett, expliquant par testament que les sommes considérables payées pour éteindre les dettes de Richard, de même que les créances à lui confiées sur l'Inde, suffisaient pour constituer à celui-ci une part qui excédait ce que la loi obligeait de léguer au cadet.

Dès qu'il apprit la mort de son père, Richard quitta les stations de l'Inde, où il avait forcément acquis un ou deux grades, et revint en Angleterre, ayant dissipé par de là les mers les sommes qu'il avait recouvrées pour le nabab. Ruiné par les dispositions testamentaires de son père, il essaya de mettre sa cause entre les mains

de gens de lois, pour attaquer son frère, et n'ayant nulle autre ressource que son épée, il continua provisoirement son service sur les bâtiments de guerre qui combattaient les nôtres, dans les divisions internationales de la République, du Directoire et du Consulat.

Pour en finir momentanément avec sir Richard, nous dirons que, comme on l'a déjà deviné sans doute, c'était à lui que Marius avait joué le tour relatif à la *fièvre jaune*, lorsqu'il s'empara si audacieusement du dernier navire de ce convoi que protégeait la corvette commandée par l'officier mystifié.

Poursuivi durant la nuit, et saisi sur le *Cachalot*, lorsque déjà le trois-mâts sénégalais entrait à Dieppe, Marius, objet du profond ressentiment du commodore Parkett, honteux de la soustraction faite en plein jour au convoi placé sous sa responsabilité (soustraction qui lui avait valu à Londres maint quolibet), Marius, disons-nous, avait, comme on sait, été recommandé par le vindicatif officier à toute la sévérité du régime des pontons, et l'on sait comment le commandant-geôlier avait de bon cœur obéi à l'injonction. Nous avons laissé notre héros au moment où, son évasion ayant échoué, il allait être livré de nouveau à des haines où devait se faire sentir l'active influence de sir Parkett... Revenons au sujet spécial de ce chapitre.

Sir Lionel était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme d'environ cinquante-cinq ans. (Le commodore Richard en avait quarante-cinq.) Sa grande fortune, la noblesse de son caractère, sa position de membre de la chambre haute, et son titre dans le conseil de l'amirauté, tout en faisait un homme considérable. Il vivait cependant autant qu'il le pouvait de sa vie intime qui lui était chère, et dont l'arrachaient trop souvent à son gré les aspirations mondaines de miss Arabella, sa fille unique, dont il était l'esclave depuis la mort de lady Parkett, qu'il avait perdue depuis environ dix ans.

Il avait visité la France et une partie de l'Allemagne, durant la récente paix d'Amiens; il avait même conduit miss Arabella voir Naples, Rome, Florence et Venise. De ces voyages sir Lionel avait rapporté le goût des beaux-arts, et il s'était livré à la manie la plus dispendieuse des Anglais opulents, celle des tableaux. Il s'était déclaré le protecteur actif des expositions de *Pall-Mall*, de *Spring-Gardens* et de *Sommerset-House*, et se posait en Mécène près des jeunes artistes. La gloire que s'était attirée le marquis de Strafford par sa collection de toiles plus ou moins authentiques ou célèbres lui avait causé de la jalousie, et il s'était mis à disputer, guinées en mains, à MM. Hope, Angerstein et autres riches amateurs du temps, les œuvres de Wert, de Fuseli, de Lawrence, d'Owen, de Wilkie, de Reinagle et divers artistes renommés alors en Angleterre. Puis, portant bientôt ses vues plus haut, il n'eut pas de repos qu'il n'eût, comme les belles collections des amateurs du continent, un Rubens, un Raphaël et un Murillo. Cette pensée, cette ambition se mêlaient à sa vie publique, et plus d'une fois, lorsque les discussions de la chambre amenaient le récit des progrès des armes françaises en Hollande, en Italie, en Espagne, l'aimable lord ne vit dans la question politique que la facilité où se trouvaient les amateurs étrangers de se procurer quelque œuvre d'un des grands peintres qui faisaient l'objet de ses plus vives aspirations.

Son voyage transalpestre à la paix d'Amiens, qui eut pour prétexte de montrer l'Italie à sa fille, n'eut d'autre objet sérieux peut-être que de mettre à profit la fermeture de quelque couvent, ou la rançon de quelque ville par les Français, pour se procurer, en le couvrant d'or, l'un des objets de sa dévorante convoitise.

Si sir Lionel Parkett eût été aussi bon connaisseur qu'il était acheteur généreux, tout eût été fort bien... mais l'espiègle Arabella, devinant le faible de la manie

aristocratique de son père, avait trouvé un ingénieux et burlesque moyen de l'exploiter au profit de ses trop nombreuses et très-dispendieuses fantaisies de jeune fille élégante et à la mode.

On sait de quelle liberté les jeunes personnes jouissaient (et jouissent encore de nos jours, bien qu'à un moindre degré) en Angleterre. Les demoiselles les mieux nées aussi bien que les filles du peuple sortent, s'absentent, payent leurs visites (*to pay a visit*), vont enfin à de longues promenades seules, avec une femme de chambre, avec une amie, à pied, en voiture particulière ou publique, ou enfin à cheval avec un laquais, sans que de telles fantaisies blessent en rien les convenances et la morale. Dieu sait si miss Arabella jouissait de cette liberté! Or, lorsque dans ses courses elle trouvait d'aventure, accrochée à l'étalage d'un fripier, ou pendue derrière le comptoir de quelque fournisseur, une toile quelconque offrant à travers la poussière ou les crevasses quelque paysage bleu, une sainte en extase ou des masses de fruits, de légumes et de nature morte, elle payait la chose quelques schelings... puis se faisait rembourser en belles guinées le chef-d'œuvre somptueusement baptisé par la folle enfant, qui avait retenu bon nombre de noms des catalogues d'Italie.

Sir Lionel n'y regardait pas de fort près, et trouvait parfois que miss Arabella avait la main heureuse. Peut-être espérait-il même, l'excellent homme, qu'un jour ou l'autre la jolie fureteuse lui découvrirait le Murillo, le Rubens ou le Raphaël convoités...

C'est qu'il faut dire que cette Angleterre qui, depuis quelques années, menace d'accaparer sous son ciel de brouillards et de fumée tous les objets d'art que pourront payer l'or de ses *noblemen*, ou ravir ses touristes (lord Elgin, le spoliateur du Parthénon), l'Angleterre, disons-nous, n'avait pas alors dans sa capitale un seul musée, une seule galerie publique où l'amateur, le dilettante d'art

pût aller faire son éducation de connaisseur. Ce n'a été qu'en 1825 que le gouvernement anglais, saisissant une occasion fortuite, commença à former le musée qu'on nomme aujourd'hui *National-Galery*, et dont la base fut l'acquisition des *trente-huit tableaux* qui formaient la collection de M. Angerstein, déjà nommé. (Cette *galerie nationale* offre aujourd'hui *cent quatre-vingts tableaux* plus ou moins authentiques.) Revenons plus particulièrement à Arabella, que, depuis leur voyage d'Italie, sir Lionel appelait, dans ses jours d'orgueil paternel, Arabellissima...

Veuf, doué d'un cœur pour lequel les affections étaient un besoin, séparé de son frère par les défauts et les exigences de celui-ci, n'ayant d'ambition politique que tout juste ce qu'il fallait pour tenir son rang de chef de famille, et préférant sa vie de cabinet aux réunions du conseil d'amirauté et de la chambre haute, sir Parkett avait retiré de bonne heure de la pension de cour où elle faisait son éducation sa fille unique, à laquelle il avait fait faire à dix-sept ans à peine son entrée dans le monde. Jusqu'à cette époque, la jeune Arabella n'avait quitté le pensionnat que pour passer de loin en loin quelques jours de vacances dans l'*Alpha-Cottager*, charmante maisonnette de campagne située entre Paddington et le parc du Régent, où son père avait commencé à donner cours à ses goûts d'art, après la mort de lady Parkett.

Le fond du caractère d'Arabella était l'amour de l'étrange, du bizarre, du merveilleux, et partant un grand penchant à la curiosité; elle avait de la bonté et de la sensibilité, mais ces dons étaient en partie voilés par une étourderie et une légèreté qui eussent pu porter à la mal juger ceux qui n'auraient pas été à même d'apprécier ce qu'elle possédait de bonnes qualités originelles.

Animée du désir de voir, de briller, d'attirer l'attention,

elle passa la première année de son entrée dans le monde à courir Londres en tous sens, dans la société de deux ou trois amies de pension plus âgées qu'elle, ou déjà établies, et abusant un peu de la faiblesse paternelle, elle prit pied dans le monde comme une véritable écervelée « *oun diablé !* » disait sir Lionel. Elle voulut avoir des maîtres de toutes sortes, et tels qu'on n'en donne point aux jeunes filles dans les pensionnats, c'est-à-dire d'équitation, d'escrime et même de tir. Elle se mit à lire par fragments, sans suite, dans cent ouvrages traitant de tout, et comme sa mémoire était excellente, elle retint suffisamment d'aperçus de chaque chose pour faire de sa tête une sorte de tour de Babel où il y avait un peu de tout, mais en désordre et confusion. Ce qu'elle possédait le plus raisonnablement, c'était les langues française et italienne, apprises de bonne heure au pensionnat, avant l'âge de ses propres initiatives.

Elle garda dix-huit mois un maître de physique et de chimie, auquel elle faisait faire devant elle des expériences divertissantes; elle assista tout un hiver à des séances de *mesmérisme* (ainsi que cela s'appelait alors), parlait chaque matin chiens et chevaux avec un vétérinaire à la mode qui soignait son épagneul et sa levrette, et dessinait elle-même ses toilettes, sa livrée, perdant chaque jour un temps considérable avec les tailleurs, les couturières, les modistes de *French-Fashion*, car la France, d'où venaient de si jolis chapeaux, de si riches étoffes, tant de riens délicieux à éparpiller dans un boudoir, était sa nation de prédilection. Nous dirons plus, elle admirait Bonaparte, et lisait, déclamait toutes ses proclamations, au grand scandale des hôtes tories de son père...

Un regard dans l'appartement de miss Arabella, à l'époque où nos héros se trouvent dans des situations assez critiques, tous réunis en Angleterre, achèvera de

nous la peindre telle qu'elle était, alors qu'elle allait prendre sa part d'action dans nos récits.

Ceci est l'antichambre; cinq personnes y attendent : un marchand de chevaux, un mouleur en plâtre, un bijoutier, un maître de langue et une marchande d'étoffe de contrebande française. Jouissant du privilége que nous avons de ne pas faire antichambre, nous franchissons un petit salon où travaillaient deux femmes d'Arabella, et nous pénétrons dans l'espèce de boudoir-atelier-capharnaüm où elle se trouve : il est midi.

La jeune miss est debout près d'une fenêtre en grande partie voilée par un store qui, de même que le reste d'ameublement oriental de cette pièce, rappelle l'héritage du nabab. Elle tient un crâne de chien, qu'elle examine en comparant les numéros tracés sur la surface polie, avec un papier qui offre des observations dues à cette science phrénologique alors à ses prodromes. Arabella porte une sorte de robe de chambre en velours cramoisi, fourrée de petit-gris, d'une forme décrite par l'auteur de *Caroline de Lichtfield.* Vous avez vu le portrait d'Arabella Parkett dans les keepsakes, dont il est une des vignettes les plus répétées, à cause de son succès. Lawrence la peignit à vingt ans, le tableau fut gravé depuis, et cet acier, l'un des meilleurs, des plus chatoyants de Portbury, a formé le frontispice des premiers *Landcapes* des *books of beauty* que la mode a répandus dans les boudoirs depuis une quinzaine d'années. Cherchez-la sous son nom d'Arabella avec son costume d'Hélène de la *Dame du Lac,* et vous trouverez dans son fier regard, dans son sourire espiègle, dans sa folle coiffure et son sévère costume, cette bizarre et séduisante fusion de tons disparates qui en faisaient une créature charmante et indomptable, tendre et écervelée, sensible et étourdie, une fille où se confondaient à la fois la Cassandre et la Cordelia, la Porcia et l'Ymogène de Shakespeare, un être à la fois adorable et redoutable, aimable

et damnable, par-dessus tout inanalysable et inexplicable, fait pour dérouter au physique Lavater, et au moral la Bruyère lui-même!

Une grande table occupait le milieu de cette pièce. On y voyait une vaste mappemonde, un tas de livres italiens et français, d'où sortaient des bouts de laine de couleur et des enveloppes de lettres formant signets; à côté un buste en terre cuite représentant le premier consul, coiffé d'un abat-jour de lampe en soie verte; une petite mandoline de Ségovie, un singe empaillé, des bouts de rubans, une bouteille de Leyde, des médailles, un portrait de cheval en plâtre, des cartes de visite éparpillées, une main de momie, une cravache, des rouleaux de musique, des pistolets, un cabaret à thé, une pièce de dentelle, des fioles d'essence, une tête de mort, des gimblettes pour les chiens, un flacon d'éther, un pupitre supportant une *Description de la Perse,* des couleurs d'aquarelle, des compas, un creuset, une broderie commencée et cent autres choses de toutes sortes encombrant cette vaste table, dans un désordre singulier et pittoresque qui était comme la carte d'échantillon des goûts, des talents et des travers de la jeune miss. Séparé d'elle par cet étalage bizarre, se tenait debout un homme qui venait d'appuyer avec précaution contre le piano un objet plat enveloppé d'une toile verte.

— *Salam! Salam!* mon cher monsieur Cheating! vous m'apportez quelque Raphaël! un John Belini... *Si seda, signor!...* je suis à vous dans un moment!

Le moment dure une demi-heure, car la jeune étourdie va d'une chose à l'autre, après quoi elle sonne; une de ses femmes de chambre paraît:

— Miniki! lui dit-elle en déposant sur le plateau à thé la tête de chien, qu'elle avait reprise, est-ce qu'il y a du monde de l'autre côté?... Est-ce que *Wind* est sellé?... A-t-on porté mon invitation à lady Moterly?... Le bijou-

tier et le marchand de soieries sont-ils prévenus?... Mon amazone est-il rétréci?...

— Il y a le bijoutier et la marchande d'étoffes... J'ai aussi vu traverser la cour ce vieux marquis français que mademoiselle ne fait jamais attendre...

— *A proposito!* je sais maintenant, Miniki, pourquoi ma chienne Love m'a mordu si souvent; je viens de voir sur son crâne qu'elle manquait totalement de l'organe de l'*affectionabilité*... Voyez, c'est le n° 17... Donc, qu'avez-vous là, mon cher monsieur Cheating? Vous dites *Andrew del Sarto*, je suppose?

— Pardonnez-moi, Votre Honneur, c'est un original du fameux *Dier*...

— *Dier?* Qu'est-ce que ça? *non cognosco!*

— Un grand maître italien, Votre Honneur! *Dier?* en français *teinturier*... en italien *tintoretto*...

— C'est sans doute Tintoret que vous voulez dire? *Jacopo Robusti*, dit le *Tintoret*... *pittore della scuola veneta.*

— Tintoret... tintoretto... en anglais *Dier;* Votre Honneur est bonne Anglaise!

— Mais répondez-moi donc, Miniki? vous êtes vraiment timbrée, *my dear;* si cela dure trop, il faudra que je songe à vous faire guérir par le magnétisme et l'électricité... Vous subirez l'épreuve de la pile de Volta, cela rétablira l'équilibre de vos organes *immediately!* Mais j'y pense! n'a-t-on pas vu le marquis de la Romance ce matin?... Ah! j'oubliais ce tableau! Mon cher monsieur Cheating, votre tableau est trop cher! et je doute qu'il soit *bon teint*... *è una cagnara!*

— Mais voyez-le, Votre Honneur? dit le marchand en développant sa toile, et la posant sur le bord de la vaste table, en cherchant à la tourner à un bon jour.

— Le marquis est là! vint dire Miniki. Il y a aussi...

— Qu'il entre donc! interrompit l'écervelée. Allez!... Ah! j'oubliais, Miniki!... Sachez donc si mon père est

chez lui, vous me le direz... J'irai à Kinsington avant le dîner, je monterai Wind, et Tom m'accompagnera... Allez !... Que voulais-je vous dire ?... Si le mouleur vient pour mon buste, vous lui direz... Mon cher monsieur Cheating, votre *teinturier* a le nez bleu... *Da verò, è una vera cagnara !*... Ah ! mon cher marquis, entrez donc !... Vous aurez attendu ?... Je suis désolée, inconsolable... Comment va votre genre nerveux, marquis ? Point d'affections hypocondriaques, j'espère ? Point de dyspepsie ? Les viscères sont en bon état, ainsi que l'économie des muscles ? Et le moral ? *Mens sana in corpore sano*... où ai-je lu cela ? Est-ce la romance que vous avez composée pour moi que vous m'apportez ? Je la chanterai ce soir chez lady Moterly...

Le vieil émigré prit un siége que lui présentait Miniki, et ne fit pas semblant de voir l'espiègle jeune fille qui lui tournait nez à nez le buste de Bonaparte.

— Toujours charmante, miss Arabella ! dit le marquis, en baisant la main de l'Anglaise de l'air fringant d'un voltigeur de Louis XV. Et votre digne père ? A-t-il pénétré quelque chose de la mystérieuse affaire de ce prisonnier français de Woolwich ? Sait-on comment il se trouvait aussi sur la *Licorne?*

— Rien encore, *my dear* marquis... On soupçonne que ce pourrait bien être un espion... Mon père se tient sur ses gardes... Mais *a proposito !* marquis, retournez-vous, et donnez-moi votre avis sur ce tableau qu'on m'apporte pour mon père... C'est de l'école africaine... n'est-ce pas, monsieur Cheating ?

Le marchand, visiblement contrarié que sa marchandise fût examinée par le vieil émigré, réputé connaisseur, mit la toile dans l'ombre... Toutefois, l'œil exercé du marquis lui permit d'en voir assez pour dire d'un ton malin à la jeune fille, qui lorgnait un saint Jérôme appuyé sur son livre comme sur une béquille :

— C'est, ma toute belle, une chose digne de la galerie de mylord.

Pour se débarrasser du marchand, Arabella souleva le crâne de la tête de mort, prit quelques guinées dans cette singulière caisse, les jeta au brocanteur, qui les prit sans réclamation, salua humblement et sortit.

— Ce sera toujours assez bon, marquis, pour me faire payer par mon père cette petite voiture russe que j'ai vue hier chez Tattersall, dans *Long-Acre!* . . . .

. . . . . .

Nous laisserons momentanément la fantasque fille unique de sir Lionel dans son intérieur, pour reprendre notre récit au point où le besoin de faire connaître les Parkett nous a forcé de l'interrompre.

XI

TOUS LES PERSONNAGES AUX PRISES.

Avant de suivre nos amis de France sur la terre ennemie où les attendent les phases nouvelles de ce récit, il convient de consacrer quelques lignes à sir Richard Parkett, afin de nous mettre aussi à jour avec lui, de façon à ce que chaque caractère et chaque situation soient bien connus au moment où tous les personnages de cette histoire vont, chacun avec ses intérêts et ses passions, se trouver aux prises.

On a dit qu'en apprenant la mort de son père, sir Richard avait quitté les stations de l'Inde pour rentrer en Angleterre attaquer le testament qui l'excluait d'héritage. Il n'avait pas manqué d'hommes de loi à lui monter la tête contre son frère, de qui l'avaient, du reste, toujours éloigné les préférences marquées du nabab, et on l'avait persuadé que dans l'état même de la législation, sa cause

était plus que soutenable, attendu que les sommes payées par le vieux lord, pour éteindre des dettes de jeunesse, de même que les créances sur l'Inde, n'avaient point été légalement comptées et spécifiées comme avances d'hoirie.

Il faut dire ici, qu'ayant accompli durant son premier séjour dans l'Inde avec son père les six années de service exigées d'un midshipman, sir Richard avait obtenu sa commission de lieutenant, et avait été embarqué en qualité de *junior lieutenant* sur une frégate qui passa peu de temps après sous les ordres de l'amiral Saint-Vincent, lequel donna à sir Richard quelques preuves du cas qu'il faisait de sa bravoure, qui était brillante. Plus tard, la protection de l'illustre marin contribua à faire obtenir à l'officier indien le grade de *post-capitaine*, et lorsque le second fils du nabab revint pour la deuxième fois de l'Inde, il passa commodore, qualité qui lui avait valu le commandement de la corvette *l'Alarm*, sur laquelle il avait fait la rencontre du corsaire *le Cachalot*.

Lorsqu'en 1801, le ministère Addington avait succédé au ministère Pitt, le nouveau chef du cabinet anglais avait offert au comte Saint-Vincent la place de premier lord de l'amirauté; l'amiral avait d'abord refusé, pour obéir à des scrupules religieux (il était catholique romain); mais vaincu par les instances de Georges III, et malgré ses opinions exclusives, il avait consenti à entrer dans une coalition de whigs et de tories. Il se trouva dès lors en rapport avec sir Lionel Parkett (sir Lionel Parkett était, comme on l'a dit, conseiller d'amirauté), et en ayant été fort secondé dans cette fameuse création d'une commission d'enquête tendant à purger l'administration de la marine des immenses abus qui régnaient dans ce corps, il résolut de tenter un rapprochement entre le conseiller et le commodore, qu'il estimait tous deux à différents titres, c'est-à-dire le premier pour sa

loyauté, son noble caractère, le second pour son incontestable bravoure.

Il y avait quelques années déjà que durait la désunion des frères Parkett, et pendant ce temps les gens de loi avaient si bien envenimé les choses, que sir Lionel, qui eût été tout disposé, dès l'abord, à une transaction généreuse avec son frère, se vit forcé dans une position telle, qu'il n'y pouvait plus songer sans manquer à sa propre dignité, ou sembler céder à la peur. Dans l'état où les choses en étaient ainsi peu à peu arrivées, le noble pair ne voyait plus qu'un moyen de sortir d'une position aussi fausse et aussi désagréable, au point de vue social, que pénible pour son cœur, c'était d'attendre le gain définitif du procès, pour ensuite, la légitimité de ses droits légalement établie, accorder loyalement à son frère telle pension, telle somme que celui-ci pourrait désirer, et rétablir ainsi, en gardant le beau rôle qui lui convenait, une harmonie de famille dont il déplorait d'autant plus la perte, que ces divisions fraternelles ne laissaient pas, par leur objet même, que de causer une sorte de scandale dont son noble caractère souffrait autant que ses sentiments en étaient péniblement atteints...

Ce fut lorsque les choses se trouvaient dans cette situation, que la jeune Arabella fit son entrée dans le monde. Lord Saint-Vincent la vit dans un bal, et dans son désir de voir cesser cette désunion des deux frères, il pensa que cette belle jeune fille pouvait se placer entre eux le rameau d'olivier à la main. Il ménagea donc à sir Richard l'occasion de voir sa nièce dans une fête, et le commodore fut aussi émerveillé qu'impressionné de sa beauté. Le libertin d'autrefois était encore assez jeune pour que ses instincts fussent pour moitié dans les réflexions et les espérances que la rencontre d'Arabella lui inspira, et il ne tarda pas à être aussi préoccupé de l'éclatante jeune fille, qu'il l'avait souvent été des belles danseuses et des cantatrices, ces sirènes si puissantes.

sur les imaginations d'outre-Manche ! Et tandis que la tête inflammable de sir Richard travaillait, et qu'en partant pour ses croisières, il recommandait aux gens de loi, trop ardents à instrumenter contre le légataire du nabab, d'apporter désormais quelque douceur dans leurs actes, le bon Saint-Vincent entreprenait sir Lionel, et l'amenait à avancer qu'un mariage entre l'oncle et la nièce serait le plus honorable moyen qui fût de mettre fin à des divisions dont la dot considérable d'Arabella éteindrait les motifs. L'amiral, premier lord de l'amirauté, promettait d'agrafer sur l'uniforme du marié les épaulettes de contre-amiral.

Les deux frères ainsi préparés, il ne restait plus qu'une négociation à entamer, c'était de faire accepter à miss Arabella un mari de quarante-cinq ans, un peu bronzé par l'équateur, et qui ne lui était connu que par de mauvais procédés envers son excellent père. Quand celui-ci lui en parla, la fantasque enfant répondit qu'elle se souciait peu d'être un objet de transaction, qu'il fallait laisser le commodore perdre son déshonorant procès... et que d'ailleurs, elle n'avait pour le moment nulle envie de se marier. Lorsque sir Lionel revint à la charge, Arabella interrompit son père pour s'informer d'un cheval de course et pour lui demander cent guinées. Elle rencontra souvent son oncle dans le monde, mais ne sembla nullement sensible à la flamme ardente qu'elle lui inspirait.

Lord Saint-Vincent craignait, pour sa part, de compromettre, dans cette négociation périlleuse, une dignité de caractère qui ne devait point éprouver de refus, et les choses traînèrent ainsi pendant deux ans. Dans l'intervalle, lord Parkett ayant fait la connaissance du marquis de Brachet, vieil émigré français que la confiscation de ses biens réduisait à la nécessité de donner des leçons de musique, il le donna pour maître à sa fille, avec mission de travailler peu à peu à la con-

vertir aux idées qui devaient mettre une honorable fin à de trop déplorables divisions de famille.

Ainsi donc le commodore éperdument amoureux de sa riche nièce, et sans quartier envers l'ennemi qu'il allait souvent combattre dans la Manche, en raison de sa constante mauvaise humeur pour les rigueurs d'Arabella ; le père de celui-ci désirant de voir cesser d'une façon digne pour tous des divisions fâcheuses pour la mémoire du nabab; Arabella enfin voulant jouir, jusqu'à ce que son cœur parlât, de sa liberté de jeune fille gâtée et fantasque : telle était la situation de nos nouveaux personnages, lorsque la *Licorne* aborda à Woolwich... Revenons à ceux que le brick amenait d'une si aventureuse façon dans la capitale ennemie...

Les Anglais faits prisonniers sur leur propre navire par l'audacieux abordage de Roch avaient, comme on l'a dit, était conduits d'abord dans la prison de Woolwich, port situé sur la rive méridionale de la Tamise, à trois ou quatre lieues de Londres. Sans doute que l'aventureux contre-maître n'avait pas jugé nécessaire d'aller déposer lui-même les vingt Lascars au pont de Southwark, et de réclamer en personne la punition des prétendus révoltés! Il avait pris son chemin d'une façon plus prudente, ainsi que nous le verrons bientôt, sans soupçonner que la cale de la *Licorne* contenait, outre les Anglais mystifiés, six marins français, et au milieu d'eux... Gabrielle !

Heureusement pour celle-ci que ses compagnons nationaux voyant toujours en elle, outre leur officier, un excellent jeune homme plein d'indulgence et d'aménité pour les matelots, lui portaient une vive affection dont les effets devinrent aussi précieux à la jeune fille emprisonnée qu'ils lui avaient déjà été utiles dans l'entrepont du brick. Cette affection, le respect dont on l'entoura, devinrent sa sauvegarde durant les premiers jours passés dans la prison de Woolwich. Quant aux

marins anglais, ils avaient d'abord cru qu'en les emprisonnait pour les punir de s'être laissés jouer dans une capture au résultat de laquelle ils ne comprenaient rien .. Mais quand ils surent que l'accusation qui pesait sur eux était celle de rébellion envers leurs chefs, ils demandèrent à s'expliquer, se justifièrent aisément, et obtinrent leur liberté si étrangement ravie dans l'entre-pont de la *Licorne*. Pour ce qui était des prisonniers français, comme ils avaient été pris en rade de Boulogne, avant la mystérieuse et énigmatique aventure dont l'interprétation restait aussi inconnue que les motifs de la disparition de l'état-major du brick, on parla de les diriger sur les pontons de Chatam.

A la nouvelle de cette inquétante translation, Gabrielle, qui ne possédait nul indice sur le lieu où Marius était détenu, s'alarma pour son secret et les terribles conséquences que pouvait entraîner sa plus que probable découverte. Elle se vit, jeune fille au milieu de quelques centaines de marins grossiers, de farouches corsaires, en butte aux insultes, aux sarcasmes, exposée à tout ce qu'il y a de pire, sans parler des souffrances inhérentes à ce genre de captivité qui avait acquis en France une horrible et retentissante renommée. Sans doute, si elle avait pu croire que là où elle irait, elle trouverait Marius, elle eût senti une courageuse joie combler son cœur, au lieu du bien naturel effroi qui le glaçait... Près de celui qu'elle aimait, elle eût pu concevoir l'espérance de voir le secret de son sexe gardé, ou enfin, en cas de surprise, respecté, défendu par les appels aux prisonniers honnêtes et généreux. Mais seule, livrée aux hasards, aux difficultés, aux familiarités de cette vie de malheureux agglomérés! elle ne voyait devant elle que des sujets de terreur.

Dans ses alarmes, Gabrielle pensa à ce secret important que Roch avait toujours remis de lui confier à un temps plus opportun, et qui devait jouer un si grand rôle

dans son passé inconnu. Le portrait, la croix d'onyx qu'elle portait toujours au cou, sur la recommandation du contre-maître, possédaient à ses yeux une grande part dans un mystère qui avait trop souvent porté l'oncle Roch à maudire l'Angleterre, pour que quelque habitant de ce pays ne fût pas recouvert du mot de ce secret. Mais quel était cet Anglais? Elle n'avait nulle trace pour le découvrir que ce portrait qu'elle portait sur son sein, sans savoir même quelle part celui que la miniature représentait avait dans le mystère qu'elle savait planer dans son histoire. Comment invoquer du secours de ce protecteur inconnu dont elle ignorait même le titre auprès d'elle? Dans d'aussi menaçantes conjonctures, elle crut n'avoir rien de mieux à faire que de demander un entretien particulier au ministre protestant de la prison, afin d'essayer de l'intéresser à sa situation, et de s'aider de ses lumières, de ses conseils.

Le ministre était un vieillard respectable qui accueillit avec bienveillance ce que Gabrielle lui exposa de sa position, en croyant toutefois devoir lui cacher son sexe. L'aumônier vit le portrait, le bijou qui y était joint, et, ayant affaire à Londres, promit de montrer l'image à quelques personnes qui pourraient peut-être désigner celui qu'elle représentait. En effet, dès le lendemain, le ministre ayant consulté un artiste pour essayer de découvrir l'auteur de la miniature, on lui désigna le peintre Silvener. Silvener était mort depuis quelques mois... mais sa veuve, ayant bien examiné la miniature, crut pouvoir assurer qu'elle représentait un des fils du nabab Parkett, sans pouvoir désigner lequel, attendu que dans leur jeunesse ils se ressemblaient tous deux. Pour nous qui savons les chagrins que les assiduités de certain colonel auprès de lady Parkett avaient causés au mari de celle-ci, nous ne pouvons expliquer cette ressemblance entre sir Lionel et sir Richard, ressemblance qui, du reste, avait résisté à l'âge, qu'en remarquant qu'ils avaient tous

deux les traits de leur mère. Une dernière personne consultée enfin déclara que le portrait était celui de lord Parkett, membre de la chambre haute et du conseil d'amirauté.

L'aumônier, enchanté de son importante découverte, revint à Woolwich la communiquer au prisonnier. De leur conférence, il résulta que le bon prêtre retournera en ville le lendemain et se présentera chez lord Parkett. Le noble personnage examina le portrait et la croix d'onyx avec les témoignages d'une très-vive surprise mêlée d'émotion... Il recueillit avec une sorte d'avidité tous les renseignements que le ministre put lui donner sur la personne à laquelle ces objets appartenaient, puis s'écria :

— Mon révérend... dites à ce jeune homme que demain il sera installé ici, chez moi, prisonnier sur parole!

En effet, le soir même, s'étant offert comme caution auprès du *prisons'office*, il eut la faculté d'arracher au transport sur les pontons de Chatam le mystérieux prisonnier, qui devait y accompagner ses camarades le lendemain... Et au moment où les pauvres diables trouvés dans l'entre-pont de la *Licorne* étaient embarqués sur un cutter qui descendait la Tamise, un carrosse aux armes de lord Parkett venait chercher l'aspirant Gabriel pour l'amener à Londres.

Disons en passant que, sans l'incident du portrait, il est plus que probable que Gabrielle eût rejoint Marius sur le *Kent*, car des six matelots français, trois furent déposés sur ce ponton, et trois sur *the Culloden*.

Retournons à Londres.

A midi, et presque à l'extrémité orientale de la rue d'Oxford, est une place nommée *Soho-Square*. On sait aujourd'hui, par quelques imitations parisiennes, qu'un square est un carré, une place hors de circulation, qui forme la cour commune d'un certain nombre d'habitations

paisibles qui la bordent; au milieu se trouve ordinairement un jardinet, une corbeille, un massif d'arbustes qui récrée la vue. *Soho-Square* était alors une des habitations les plus aristocratiques de Londres. Divers souvenirs historiques s'y rattachent : son nom d'abord, *Soho*, ayant été le mot d'ordre de la funeste bataille de Sedgemore, où l'infortuné duc de Montmouth, décapité par Charles II, fut vaincu. L'ambassadeur de France habitait ce square du temps de la reine Anne, et à l'entour résidèrent tous les protestants français qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, se trouvèrent dans la nécessité d'abandonner leur patrie.

L'un des plus beaux hôtels de Soho-Square avait une célébrité particulière. Il fut, durant la première moitié du dix-huitième siècle, le rendez-vous favori des plus illustres fashionables de Londres, un temple aristocratique et somptueux où la célèbre Cormelys réunit longtemps tout ce que l'Europe envoyait à Londres de voyageurs éminents et riches... ce qui n'empêcha point sa propriétaire d'expier sa renommée brillante par une fin des plus malheureuses sous les verroux de Fleet-Street, en 1797. Sir Lionel Parkett avait acheté cet hôtel vers la même époque, et l'avait fait restaurer et décorer somptueusement. On sait l'uniformité architecturale qui jette tant de monotonie sur la physionomie des habitations de Londres, lesquelles consistent presque généralement en trois ou quatre étages percés de petites fenêtres sur une devanture lisse, avec un fossé au bas, ouvert sur les cuisines souterraines, et défendu par une grille en fer. Sir Parkett avait rapporté de ses voyages sur le continent quelques idées révolutionnaires qui lui firent demander à son architecte des plans d'un aspect moins monotone, et le dessin adopté pour la façade (telle qu'on la voit du reste encore de nos jours, que cet hôtel est passé aux mains de la vieille lady R*** B***) fut imité d'une composition de Vignole. Ce fut donc sous un

charmant portique grec, dont l'entablement portait un balcon de marbre de Vérone, que le carrosse déposa Gabriel. Un valet de pied l'attendait pour le conduire au valet de chambre qui l'introduisit sur-le-champ dans le cabinet de mylord.

— Asseyez-vous, monsieur, dit sir Lionel en très-bon français, et en montrant à l'aspirant un siége confortable, que les importations indiennes du nabab avaient mis de trente ans en avance sur les divans et les fauteuils de toutes sortes dont on garnit aujourd'hui toute maison aisée.

Gabriel vit un homme de cinquante à soixante ans, dont l'encolure menaçait d'atteindre, avec le temps, les vastes proportions paternelles. Une suprême distinction, une affabilité réelle, et non pas telle que la jouent le plus souvent les grands seigneurs dans leurs rapports avec des inférieurs, régnaient sur sa physionomie noble et douce. Ses cheveux grisonnaient. Sir Lionel portait à sa boutonnière un ruban gros rouge liseré de bleu, qui témoignait qu'il était un des trente-six membres de cet ordre du *Bain*, qui, institué dès 1399, devait, en 1815, recevoir une organisation nouvelle, dans le besoin de récompenses à distribuer à l'armée. Lorsque Gabriel fut assis, le noble lord congédia un secrétaire qui écrivait dans un coin du cabinet, et s'adressant aussitôt à son visiteur :

— Monsieur, j'avais la plus vive impatience de vous voir... Vous êtes, je crois, midshipman, aspirant, comme on dit chez vous, dans la marine consulaire ?

— Oui, mylord, répondit Gabrielle, dont le cœur battait extrêmement en présence de ce noble personnage, qu'elle avait d'autant plus lieu de supposer être pour beaucoup dans le secret de Roch, qu'elle lui trouvait une ressemblance notable avec le mystérieux portrait... bien que celui-ci représentât un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, poudré et vêtu de velours, comme c'était

la mode du grand monde vers la fin du siècle dernier.

— C'est bien... reprit sir Lionel. Mais veuillez me dire au plus vite comment cette croix... cette croix d'onyx garnie d'or, et aussi ce portrait qui me vaut sans doute l'attention avec laquelle vous me regardez, se trouve entre vos mains ?

— Mylord... je n'ai par malheur que bien peu de chose à vous répondre... Ces deux objets m'ont été remis, dès que j'ai été en âge de raison, par un digne marin, mon oncle... qui a pris soin de moi depuis ma plus tendre enfance... puisqu'il paraît que c'est alors que j'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère...

— Vous n'avez donc jamais connu ni l'un ni l'autre?

— Non, mylord... je ne me suis jamais connu d'autres parents que l'oncle dont je vous parle, et une vieille tante qui habite Boulogne.

— Boulogne?... Et cet oncle, en vous remettant ces objets précieux, ne vous a rien raconté sur l'intérêt que leur conservation pouvait vous offrir?

— Il m'a parlé d'une confidence importante qu'il me ferait, lorsque notre pays serait en paix avec l'Angleterre.

— Et où est à présent cet oncle, monsieur le midshipman ?

— Lorsque j'ai été fait prisonnier, je l'ai laissé à Boulogne... Il sert dans la flottille.

— *Strange ! strange!* se dit sir Lionel, en interrompant un moment son interrogatoire pour se livrer sans doute aux réflexions que les réponses de l'aspirant lui faisaient naître. Il reprit bientôt :

— Mais dites-moi... Comment avez-vous eu l'idée de me faire présenter ces objets et de vous en appuyer pour réclamer ma protection ?

Gabriel raconta succinctement à sir Lionel sa capture sur la *Licorne*, le singulier débarquement à Woolwich

au milieu de l'équipage anglais, devenu prisonnier sur son propre bord et sur le sol de la patrie; puis sa terreur en apprenant qu'on allait envoyer les Français sur les pontons de Chatam; la pensée qui lui était venue de se mettre sous la protection des objets mystérieux qu'il portait cachés sur sa poitrine... son appel à l'aumônier de la prison et les recherches heureuses de celui-ci. Il termina enfin, en lui avouant que l'annonce de la surprise de mylord à l'examen des objets mis sous ses yeux, lui avait inspiré l'espoir qu'il touchait au moment d'apprendre d'une autre bouche le secret concernant ce portrait et ce bijou...

— Et au lieu de répondre à vos interrogations, c'est moi qui vous ai prié de satisfaire aux miennes! dit sir Lionel. Je comprends toute votre déception... Par malheur il m'est hautement interdit de chercher les moyens de la faire cesser... Le temps seul peut améliorer cette question... Tout ce que je puis avouer, c'est que la vue, l'examen de cette croix m'a causé une émotion fort vive... Quant à ce portrait... plus tard... pour le moment je ne saurais... croyez qu'il m'est impossible... Pour tout abréger, il nous faudrait ici votre oncle... Mais, dites-moi, qui est-il?

— Le contre-maître Roch, mylord.

— Le contre-amiral, voulez-vous dire?...

— Contre-maître, Votre Grâce...

— Un simple contre-maître... Hum! Je verrai lord Saint-Vincent... peut-être y aurait-il moyen... Mais une question encore, monsieur le midshipman, n'avez-vous pas de sœur? n'en avez-vous jamais eu?...

Gabrielle, qui comprit instinctivement que cette question touchait à cet autre secret que Roch lui avait toujours si chaudement recommandé de céler avec grand soin, tant qu'il ne serait pas livré par la force de l'évidence, se sentit assez embarrassé pour que sa réponse témoignât de quelque émotion...

— Jamais je ne m'en suis connu... dit-il.

Cette hésitation, cette émotion n'échappèrent point à sir Lionel. L'aspirant put bientôt remarquer qu'à dater de ce moment le ton du noble personnage acquit quelque froideur.

Il reprit pourtant, mais d'un ton où perçait le doute que sa demande agréât :

— Vous ferait-il plaisir que j'utilisasse ma position à l'amirauté pour faire en sorte d'obtenir en France... de ce... de ce contre-maître, des éclaircissements sur cette affaire? Voudriez-vous que je le fisse amener ici, dans le cas où il viendrait à être fait prisonnier, comme rien n'est plus facile, au milieu des luttes quotidiennes de nos escadrilles?

— Ce serait, mylord, mon vœu le plus cher... répondit Gabrielle avec l'accent de la franchise. Si mon oncle est toujours à Boulogne, outre les explications qu'il peut donner, les révélations qu'il peut faire, je sais qu'il possède et porte toujours sur lui, comme je le faisais de ces objets, un papier qui doit être fort précieux... et qu'il pourrait même au besoin envoyer ici pour suppléer à sa présence... car malgré l'égoïsme que pourrait m'inspirer l'équivoque de ma position du moment, je ne saurais cependant désirer de le voir à son tour exposé aux pontons, qui renferment déjà quelqu'un qui m'est cher...

— Ce n'est pas un parent, cependant? vous m'avez dit que...

— Non, mylord, ce n'est pas un parent... mais c'est un ami que j'aime comme le plus tendre frère ..

— Et cet ami... sait-il quelque chose concernant le mystère dont vous entoure la possession de ce portrait et de cette croix?

— Je ne pourrais rien affirmer... mais pourtant, j'en doute, mylord...

— Son nom... son grade?

— Marius la Morinie... enseigne... c'est-à-dire officier pris sur le corsaire *le Cachalot*... reprit vivement Gabrielle.

— En quel temps a-t-il été pris?

— Il y a environ quatre mois...

— Vous ignorez où il a été déposé?

— Je l'ignore...

— Pris dans le détroit, il doit être à Chatam... poursuivit lord Parkett, en écrivant quelques notes sur son bureau. Je ferai prendre des informations... Mais vous me parliez d'un papier précieux que garde votre oncle... Ne savez-vous rien de ce papier... de son contenu?

— Absolument rien, mylord... Seulement j'ai lieu de croire qu'il pourrait équivaloir à la confidence que mon oncle m'avait annoncé devoir me faire un jour...

Sir Lionel se mit de nouveau à réfléchir profondément, murmurant de moment en moment son exclamation : *Strange! strange!* Puis il finit par reprendre :

— Je ne veux pas douter d'une seule des paroles que vous venez de me dire, monsieur... Et, en attendant que les informations que je vais prendre, et que les démarches que je ferai moi-même puissent apporter quelque éclaircissement dans cette affaire, à laquelle je m'intéresse... infiniment, vous êtes libre dans Londres sous ma caution; on va vous donner une chambre dans mon hôtel... on pourvoira à tous vos besoins... J'espère que vous ne refuserez pas mon hospitalité, puisque vous paraissez tant redouter les pontons qui, je le sais et je le déplore, sont de tristes séjours... A revoir, monsieur le midshipman!... ajouta sir Lionel en se levant de son fauteuil pour congédier l'aspirant, et en tirant le cordon de sa sonnette. Je pense que j'ai votre parole de ne pas quitter Londres...

— Vous l'avez assurément, mylord.

— C'est bien! Je vous demande également, dans le cas où vous feriez de longues absences de l'hôtel, de

vouloir bien en prévenir, afin que je sache quand vous trouver, dans le cas où j'aurais quelque chose à vous communiquer... Du reste vous êtes libre et rien ne vous manquera...

Un valet de chambre était entré, sir Lionel l'attira dans une embrasure de fenêtre pour lui donner quelques ordres.

Une heure après, Gabrielle était installée dans une jolie chambre du troisième étage de l'hôtel, dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin intérieur et planaient sur une terrasse dépendant de l'appartement de miss Arabella. Un tailleur vint lui essayer des vêtements propres à remplacer son uniforme français, avec lequel il eût été impossible de se hasarder dans Londres sans s'exposer à se faire lapider par l'ignoble populace qu'animait la haine la plus furieuse contre notre pays. Gabriel choisit ces vêtements d'une coupe propre à protéger le secret de son sexe, et y comprit une sorte de plaid écossais dont il était alors de mode de s'envelopper. Elle trouva une bourse de cent guinées dans un tiroir; un domestique se mit à ses ordres; ses repas lui étaient servis chez elle, et on lui enseigna la partie de l'hôtel où était la bibliothèque.

Gabriel (nous en parlerons indifféremment à l'un ou à l'autre des deux genres, suivant que cela se présentera, eu égard au rôle qu'il ou qu'elle joue...) Gabriel, disons-nous, passa plusieurs jours sans sortir, réfléchissant profondément aux bizarreries de sa situation et aux espérances qui en pouvaient naître. Sir Lionel ne lui faisait rien dire; sachant trop peu d'anglais pour prendre plaisir à lire, il finit par céder aux invitations de son domestique qui lui offrait de l'accompagner par la ville.

Il passa ainsi une semaine à visiter quelques monuments, à se familiariser avec les principales rues, remarquant toutefois que son guide évitait de le conduire au port ou dans le voisinage de la Tamise. Une ou deux

fois, étant sorti seul, l'aspirant s'aperçut qu'il était suivi... Aussi bientôt cessa-t-il de se promener. D'ailleurs, sa première curiosité à peu près satisfaite, cette ville ennemie lui déplut. Ce luxe écrasant de certains quartiers et de certains personnages, cette profonde, cette menaçante misère qui en formait le révoltant contraste dans d'autres parties de la capitale, indignaient et attristaient son âme honnête. De plus, le bruit, la confusion, le tourbillon de certaines rues l'étourdissaient. Les toilettes extravagantes des personnes du beau monde, courant les magasins à la mode et les promenades publiques, l'amusaient moins qu'elles ne l'agaçaient eu égard sans doute à la disposition d'esprit où le plaçait sa situation étrange.

Pourtant, un jour, tout le sérieux de son caractère et de sa position ne put tenir à la rencontre qu'il fit en rentrant à Soho-Square d'une femme qui semblait résumer en elle seule tous les ridicules des modes d'alors et de la nation si mal partagée par les grâces, aux plus rares exceptions près. C'était une très-petite femme, d'un embonpoint si excessif qu'elle ressemblait à une tonne de bière mue sur des roulettes. Sa grosse face, enluminée par les efforts pénibles de la locomotion, était enfouie dans un chapeau comparable à la couverture d'un chariot, et sur l'un des côtés duquel pendait très-bas une si énorme touffe de houx en fleur que ce branchage eût certainement suffi pour faire l'enseigne d'un cabaret à bière et à grog. Du tour de son cou s'élançait une collerette si ample et si inexorablement empesée qu'elle s'étendait dans un immense diamètre circulaire, terminé par des chutes de dentelles et de broderies qui faisaient l'effet de la frange bordant une ombrelle retournée par le vent. La projection de son corsage semblait un ouvrage avancé destiné à protéger la place, et qui ne permettait pas d'en approcher à plus de deux pieds. Un immense voile de tulle couvrait ses épaules et, tombant

autour d'elle, lui donnait assez l'air d'un poisson d'espèce inconnue, pris dans un filet. Au-dessous des bras (nous n'osons dire de la taille...) commençait une série de plis, de garnitures, de froncis, qui se succédaient les uns aux autres comme les cercles qui relient un tonneau. La robe, fort courte, laissait voir ses pieds chaussés si à l'étroit que la masse roulait et tanguait en marchant, comme une balle jetée à la Tamise, tandis que les rubans de soie qui retenaient les pieds dans les souliers plaintifs, se croisant sur ses jambes, s'enfouissaient dans la chair rebelle, qui semblait vouloir cacher ces liens par les gros bourrelets que la graisse faisait autour.

Cette machine, cet être extravagant, cette caricature, enfin, entra dans le square, et s'arrêta avec indécision ; puis, ayant aperçu le domestique qui accompagnait Gabriel, elle lui fit un signe : celui-ci s'étant approché, elle lui demanda où était l'hôtel de sir Lionel Parkett. Le valet montra l'aspirant qui y entrait... L'énormité fit un petit geste de remercîment protecteur, et mit péniblement le cap vers le portique sous lequel Gabriel la vit lentement disparaître, en gagnant l'escalier des étages supérieurs qui conduisaient chez lui...

Gabriel ne pensa bientôt plus à cette curieuse rencontre, et las d'errer dans cette ville, loin de laquelle l'emportaient si souvent ses pensées, il se décida à ne plus sortir de sa chambre, d'y passer son temps à l'aide de quelques ouvrages français que son domestique lui avait trouvés dans la bibliothèque, et d'attendre patiemment que sir Lionel eût quelque chose à lui apprendre sur les intérêts mystérieux qui les avaient mis en rapport.

Tout entière, devons-nous dire, à ses pensées au milieu desquelles brillaient tant d'espérances relatives à celui qu'elle aimait, elle rentra peu à peu dans la solitude de son âme, un moment troublée par les récents

événements, et sentit renaître ses chagrins, en songeant aux souffrances auxquelles devait être en proie le bien-aimé de son cœur, sur ces affreux pontons, dont sir Lionel lui-même, tout Anglais qu'il fût, avait paru déplorer et condamner l'existence. Parfois elle regrettait de n'avoir pu l'y rejoindre, pour partager avec son Marius la pénible vie de captivité que son dévouement et un pieux mensonge avaient substituée, pour le jeune homme, à ce trépas qu'elle avait affronté et failli recevoir pour lui, dans la poignante nuit du château fort de Boulogne. Puis elle pensait au bon Roch, auquel elle était loin de supposer la part qu'il avait eue dans sa translation en Angleterre, et elle se demandait si, dans l'intérêt d'une cause inconnue, mais de laquelle devait dépendre le bonheur des seuls êtres qu'elle aimât encore au monde, il ne serait pas à désirer que les chances des combats conspirant contre lui, le digne contre-maître fût à son tour amené sur cette terre ennemie, où sa présence devait, pensait-elle, mettre fin à l'équivoque d'une situation irritante, et provoquer, selon toute apparence, des incidents assez puissants pour leur valoir ensuite la liberté à tous... le renvoi par cartel d'échange sur le sol de la patrie...

Gabrielle, en contemplant souvent le mystérieux portrait que lui avait loyalement restitué son noble hôte, s'abîmait souvent dans le dédale des réflexions sans issue que faisait naître la ressemblance de cette miniature avec le lord, ressemblance telle, qu'un jour que ce portrait était resté sur un meuble, le valet qui le vit s'écria que c'était assurément son maître à vingt ans. D'un autre côté, elle se rappelait la froideur qui, dans son unique entrevue avec sir Lionel, avait peu à peu régné dans le ton de celui qui l'avait reçue, au premier abord, avec une sorte d'effusion. Elle se tourmentait pour trouver la cause de ce revirement qui, joint à l'espèce d'espionnage dont elle avait été l'objet dans ses sorties, té-

moignait d'une sorte de défiance... qui planait sur la conduite du gentilhomme à son égard.

Un mois s'écoula dans ces alternatives où les espérances, les appréhensions poignantes et des crises successives de courage et d'abattement furent les uniques incidents d'une vie à laquelle Gabrielle n'apportait, de son plein gré, d'autre distraction que des lectures dont le sujet était sans cesse traversé par ses propres pensées, ou de longues heures passées à la fenêtre, où la vue s'égayait de quelques arbres du jardin, au milieu desquels miss Arabella faisait mille capricieuses expériences de botanique dont son esprit impatient n'attendait jamais l'issue.

Un soir, sir Lionel fit appeler Gabriel, pour la première fois depuis son installation à l'hôtel. Le noble personnage allait se rendre à une fête à laquelle sa fille avait exigé qu'il la conduisît, et où, cédant aux sollicitations d'une lady, amie des Parkett, Arabella devait se trouver, sans le savoir encore, placée à souper auprès de sir Richard, arrivé à Londres le matin même, et plus amoureux que jamais.

Lorsque Gabriel entra dans le cabinet où sir Lionel se trouvait prêt à partir, Arabella fit une brusque irruption par une autre porte. Elle était dans la plus somptueuse toilette et éblouissante de beauté. Gabriel, toujours absorbé dans ses réflexions, même lorsque le besoin de changer l'horizon de ses regards l'amenait à sa fenêtre, n'avait que vaguement aperçu de temps à autre l'originale jeune personne errant dans le jardin ou sortant à cheval, et n'aurait nécessairement pu prendre à l'observer l'intérêt qu'y eût mis un *jeune homme* désœuvré et presque prisonnier. Mais l'espiègle et fantastique miss, aiguillonnée d'abord par la curiosité et par ce que son père avait cru pouvoir lui dire de l'incident qui avait amené le jeune Français à l'hôtel, puis dépitée ensuite de l'indifférence que le sombre étranger semblait pro-

fesser à l'égard d'une beauté si bien faite pour être admirée, Arabella avait fait, elle, tous ses efforts pour le voir. Elle s'était souvent cachée dans les arbustes du jardin ou derrière les amples rideaux des croisées de sa terrasse, pour lorgner impunément celui qui avait l'éclatant mauvais goût de ne pas prendre garde à elle, et... il faut bien tout dire... la tête sans doute montée par les étranges pénombres morales qui enveloppaient le personnage, elle avait fini par prendre plaisir dans ces secrètes contemplations.

Le besoin de voir de plus près et d'entendre l'hôte de son père, non moins qu'aussi sans doute le désir de se montrer en plein à lui, avait amené Arabella dans le cabinet du lord, sous prétexte de lui reprocher d'être en retard, lorsqu'elle avait su que l'étranger venait de s'y rendre...

— Bonjour, monsieur le midshipman!... dit le pair du royaume, debout, prêt à sortir, en mettant les gants que son valet de chambre lui présentait. Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner... mes démarches ont eu une issue contraire à mes désirs et aux vôtres... D'abord, il n'y a et il n'y a jamais eu sur les pontons, ni à Chatam, ni à Plymouth, ici ni ailleurs enfin, de prisonnier du nom de Marius de la Morinie...

— Ah! mylord! exclama involontairement Gabrielle. Je ne saurais prendre ceci pour une mauvaise nouvelle! ajouta l'amante, heureuse de penser que celui qu'elle aimait ne subissait point une si horrible captivité.

— Soit! fit sir Lionel. A votre point de vue vous pouvez avoir raison... Mais ce qui, par contre, devra vous affliger doublement, c'est d'apprendre que votre oncle Roch, le contre-maître, n'est pas non plus à Boulogne... A la vérité je dois ajouter que celui-là n'est pas inconnu... dit le lord, qui, par cette observation échappée à sa pensée secrète, témoignait des défiances singulières qu'à un titre qui nous est encore incompris, il avait apportées

dans cette affaire, après la première impression de surprise passée.

— Et sait-on que mon oncle soit prisonnier des Anglais, mylord? demanda l'aspirant, chez lequel en ce moment l'effroi relatif au sort du captif l'emportait sur la pensée du secours que cette circonstance pouvait apporter à sa situation.

— Je ne puis ce soir rien vous dire de précis. Cette nouvelle a été apportée ce matin par la corvette *l'Alarm*, que commande sir Richard Parkett, lequel, en mission sur la côte française, avait été chargé par un des lords de l'amirauté de faire prendre des informations; ce soir, si je vois lord Rhonn à cette fête, peut-être en saurai-je davantage, et, en ce cas je vous ferai prévenir...

Durant les cours instants qu'avait duré cette conversation, Arabella, que Gabriel, fort préoccupé de ce qu'il apprenait, n'avait plus regardée après l'avoir saluée à son entrée, Arabella, disons-nous, n'avait pas quitté des yeux le mystérieux étranger.

— J'espère que ces nouvelles n'auront point changé les dispositions bienveillantes que mylord a daigné me manifester, reprit Gabriel qui, malgré son peu d'expérience du monde, avait compris par son cœur que le ton réservé du noble personnage était la conséquence de quelque contre-temps fâcheux à sa cause à elle, et qui conspirait contre l'aménité naturelle de son protecteur, de cet homme qu'elle ne pouvait regarder sans que sa ressemblance avec le portrait mystérieux ne lui jetât une émotion nouvelle...

— Non, monsieur... mes dispositions n'ont point changé... car, j'espère, je veux être persuadé que vous êtes de la plus complète bonne foi dans cette affaire... S'il n'en était pas ainsi... si des calculs que je ne veux pas supposer vous avaient engagé dans cette intrigue... votre physionomie me tromperait singulièrement...

— Ah! mylord... la pensée d'un soupçon... balbutia Gabriel, à qui de grosses larmes vinrent aux yeux.

— *La vostra prudenzia vi rende forse ingiusto, padre mio!* dit Arabella, qui ne voulait pas être comprise de l'aspirant. — *Quel giovine mi pare onestissimo, è sóno persuasa che fra poco, avrete la prova della sua buona fede in tullo cio!*

— *Sacà, figlia mia!* répondit le lord. *Io non saprei dire quanto ne sarei felice... ma in cosi grave circostanza, la prudenzia deve far violenza al cuore...* Allons, mon ami! reprit sir Lionel en s'adressant de nouveau à son hôte, patientez et espérez... Dieu sait que personne au monde, pas même vous, n'apporte un plus vif désir que moi à la conclusion heureuse de tout ceci...

— Mon père vous en dit moins qu'il ne voudrait, monsieur! ajouta à son tour Arabella. Et quant à moi...

— Ma fille s'unit à mon désir! interrompit sir Lionel. Espérons que, ce soir même, lord Rhonn m'apprendra que l'on a découvert la trace de ce contre-maître, qui tient dans ses mains un secret...

— Duquel dépend une destinée! interrompit à son tour Arabella, dont les grands yeux noirs échangèrent avec l'aspirant, surpris et ému, un long regard où celui-ci ne pouvait mettre que de la reconnaissance, et où la jeune Anglaise crut lire un autre genre d'impression que sa beauté ne manquait guère de produire *sur tous les hommes.*

Sir Lionel, qui craignait que cet entretien, tournant ainsi au sentiment, n'allât plus loin qu'il ne le voulait, congédia son hôte, s'apprêtant lui-même à joindre son équipage pour aller à cette fête. Singulièrement émue par les diverses sortes d'impressions que cette scène avait jetées en elle, Gabrielle saisit la main gantée de celui de qui il lui semblait que dépendait sa destinée, et y dé-

posa un respectueux baiser mouillé de larmes... Puis, emportée par sa reconnaissance envers celle qui avait, par son intervention, modifié la sévère attitude du noble pair, Gabrielle, oubliant pour un moment le rôle qu'elle jouait, fit un pas et un geste vers Arabella, laquelle tendit sur-le-champ à l'aspirant sa main nue qui frémit d'erreur sous les lèvres innocentes de la pauvre jeune fille. Mais aussitôt celle-ci, toute honteuse de ce qu'elle avait fait dans l'entraînement de son émotion, se sauva dans sa chambre, où elle passa une partie de la nuit à pleurer, et à chercher à s'expliquer les troubles, les sentiments confus qui s'agitaient dans son cœur, et au-dessus desquels planait la noble et touchante image de Marius.

Il faut dire ici que le commodore Richard Parkett, dont la passion pour Arabella, sa nièce, s'était accrue avec les difficultés, comme cela se passe presque toujours dans les natures énergiques et volontaires, avait réussi à mettre dans ses intérêts lady Motherly, une amie d'Arabella, et que celle-ci, donnant un bal précisément le jour où l'*Alarm* arrivait à Londres, elle s'était empressée de faire prévenir le commodore qu'elle l'attendait, et le placerait à souper à côté de la belle et rebelle Arabella. Ce n'était, du reste, point la première fois que sir Richard se trouvait dans les mêmes salons que son noble frère, depuis que lord Saint-Vincent s'était flatté de les rapprocher. Le pair du royaume se tenait dans les salles de conversation et de jeu, tandis que l'officier supérieur de marine essayait, dans celles où l'on dansait, de faire sa cour à la beauté qui se trouvait ainsi placée entre les deux frères désunis, comme Inès de Mendoce entre les deux rois maures. Il avait été convenu des deux côtés, avec le comte Saint-Vincent, que le jour où le commodore obtiendrait d'Arabella son consentement à s'unir avec lui, il irait lui-même demander la main de la jeune fille à sir Lionel, que les deux frères s'embrasseraient,

et que le contrat déjà prêt, et signé le même jour, reconnaîtrait au *contre-amiral* Parkett un apport de fortune considérable... Il ne manquait donc à la réalisation de ce pacte de famille que le consentement de l'infante, qui semblait fort peu disposée à s'y prêter, malgré les efforts combinés de lady Motherly, du vieil émigré mélomane, le marquis de Brachet, et de diverses autres personnes que sir Lionel, dans l'impossibilité où sa dignité de père et de frère offensé le mettait de travailler ouvertement à cette négociation, avait autorisées à endoctriner sa fille.

Au reste, avec son nom, sa fortune, sa beauté, miss Arabella n'avait, comme on le pense bien, nullement manqué d'adorateurs. La liste de ceux qui la poursuivaient par le monde de leurs soins, de leurs démarches et de leurs œillades, était longue comme les mémoires de ses modistes. Les plus infatigables rivaux de sir Richard étaient, entre autres, un pair sans fortune; un baronnet qui avait croqué la sienne; un calculateur écossais, membre du parlement; un merveilleux sans le sou, dont le train de vie était merveille; un officier aux gardes, cadet de bonne famille; un langoureux membre du haut clergé, et un vieux fat à corset, qui avait, entre autres ridicules, celui de s'appeler Milleflowers. On comprend bien qu'aucun de ces postulants n'avait pu être pris au sérieux, et que si Arabella fut, durant la fête de son amie lady Motherly, d'une réserve et d'une froideur presque impertinentes envers son oncle sir Richard, ce n'était pas qu'aucun autre de ses adorateurs lui eût, de l'arc tendu de ses sourcils couvrant des regards toujours ardemment dirigés sur elle, lancé une dangereuse flèche dans le cœur... Avant la fin du souper, où sa protectrice lui avait fourni les moyens de faire sa cour, le commodore, désemparé par la maligne petite frégate qu'il canonnait depuis plusieurs mois, et qu'il avait espéré cette nuit-là prendre à l'abordage, sir

Richard, disons-nous, déçu et furieux, avait quitté la place et la fête, et dès le lendemain, il demandait au premier lord de l'amirauté une mission nouvelle pour le détroit, jurant qu'il ferait sauter le port de Boulogne, en attendant une expédition importante que le gouvernement préparait dans le secret, pour ruiner d'un seul coup la flotte et les travaux du premier consul.

Le lendemain, Gabriel reçut deux communications, l'une de sir Lionel, l'autre de miss Arabella.

La première avait pour objet l'avis que, des informations fournies par lord Rhonn, il résultait que le contremaître Roch, lequel n'était plus à Boulogne, ne se trouvait, pas plus que Marius, parmi les prisonniers des pontons...

La seconde, apportée par Miniki, prévenait l'aspirant français que miss Arabella comptait sur lui pour une course à cheval à Hyde-Park. . . . . .

. . . . . .

Le lecteur a compris que la substitution de nom que l'équivoque de sa situation, de son existence pour ainsi dire frauduleuse, avait prudemment décidé notre héros à adopter, à son arrivée sur le *Kent*, était la seule raison qui avait annulé les recherches ordonnées par sir Lionel, puisque Joseph Altazin, mort dans l'ombre, avait laissé son nom à Marius, mort avec un éclat légal...

Quant à Roch, si l'espion anglais chargé de le découvrir à Boulogne ne le trouva point, on sait que ce fut la faute du mousse qui avait maladroitement laissé échapper la bosse du canot, que la marée emporta vers de si étranges aventures...

Il nous reste maintenant à expliquer pourquoi le digne contre-maître ne se trouva point non plus en Angleterre, révélation qui plongea Gabrielle dans la plus vive douleur, car elle dut nécessairement supposer que son oncle avait péri dans quelque combat...

Quant à l'invitation inattendue faite par Arabella... Mais il nous faut passer au plus pressé, et il y a déjà trop longtemps que nous avons laissé le pseudo-commandant de la *Licorne* à Woolwich.

XII

HAUTS FAITS DU CONTRE-MAITRE

Old Westminster est un amas informe de bâtiments dont l'aspect n'est ni noble ni imposant. Ce lieu, le plus riche en souvenirs historiques qui soit à Londres, est un bizarre mélange de constructions antiques et modernes, amoncelées sans ordre et sans art, comme si chaque siècle s'était plu à déposer là un échantillon du goût ou mieux peut-être du manque de goût de ses architectes. Cette agglomération de bâtiments est située entre la Tamise et l'abbaye de Westminster. La chambre des lords en occupait une partie; l'autre était affectée à la chambre des communes que les nobles pairs, par opposition à leur chambre haute, appelaient la chambre basse. Ces bâtiments étaient entourés de galeries, d'avenues, de corridors où se trouvaient des tavernes, des cafés fréquentés par les plaideurs, les gens de loi et les laquais des membres des deux chambres.

La plus grande des salles du vieux Westminster était célèbre à différents titres. Au point de vue de l'art d'abord, car elle passait pour la plus vaste qui fût au monde sans piliers ni colonnes; sous le rapport historique ensuite, puisqu'elle a été le théâtre d'une foule d'événements. C'est dans cette enceinte immense que le parlement se formait en cour de justice; c'est là que se tenaient les grandes séances royales; c'est encore là que le malheureux Charles Ier parut devant le parlement

séditieux de Cromwell. On remarque encore la place qu'occupa le monarque et celle où siégea le farouche Bradshaw. D'autres cours de justice entouraient cette salle : la cour du chancelier, celle du banc du roi, *king's bench* (aujourd'hui de la reine), appareil de puissance royale qui, en Angleterre, environne les cours supérieures, au grand regret des radicaux.

Il était quatre heures du soir ; la séance du parlement allait ouvrir, pour se prolonger sans doute fort avant dans la nuit, et peut-être même jusqu'au matin, car on devait soumettre aux membres assemblés un rapport du plus haut intérêt au sujet d'un plan offert par un ingénieur, pour détruire en quelques heures la flottille de Boulogne.

Comme le moment de l'ouverture des tribunes approchait, il y avait foule de curieux à la porte d'un petit escalier assez obscur qui conduisait à ces galeries réservées au public. Il n'y avait là que des hommes ; les femmes n'entraient pas dans la chambre des communes. Chaque individu tenait à la main un billet vert, destiné à lui faire franchir la porte sous la responsabilité d'un membre de la chambre, car la séance était importante et presque mystérieuse. Pourtant parmi tous ces curieux, il s'en trouvait un, le seul, auquel ce passe-port local manquait, et qui comptait y suppléer par une guinée qu'il tenait cachée dans sa main, toute prête à être glissée dans celle de l'huissier introducteur... Cet homme, c'était Roch.

L'épreuve lui réussit, et ayant franchi le sombre escalier, il parvint dans une large tribune, déjà en partie encombrée de public, et qui, placée en face de l'orateur, au-dessus de la porte principale, valait pour la circonstance une bonne loge d'opéra. La salle de la chambre des communes n'était pas fastueuse, mais elle avait un caractère de sévérité qui ne laissait pas que d'imposer.

C'était autrefois une chapelle, que Henri VIII donna

aux communes, et dont l'architecture gothique a quelque chose de respectable. Trois immenses fenêtres en ogive, placées derrière le fauteuil de l'orateur, et donnant sur la Tamise, l'éclairent largement. Des banquettes recouvertes de coussins verts, des tribunes circulaires pour les différentes classes d'assistants, et soutenues par des piliers de fer bronzé à chapiteaux dorés, voilà toute la décoration du lieu où s'agitaient alors les plus graves questions concernant la paix et la destinée du monde.

Au moment où Roch s'installa frauduleusement dans ce dangereux sanctuaire des affaires d'Etat, une trentaine de membres à peine étaient épars dans la salle. Les unslisaient, d'autres causaient entre eux, allaient, venaient, sortaient et rentraient. C'est que l'orateur en large perruque à la chancelière, et en vaste robe noire, entonnait la première lecture d'un bill insignifiant proposé par les ministres. Peu à peu pourtant arrivèrent des membres, bottés et éperonnés les uns, et couverts de la poussière fashionable d'Hyde-Park; les autres le cure-dents à la bouche, comme des gens qui avaient bien employé le temps où pérorait l'auteur de cette espèce, qu'en Angleterre on appelle *dinner's bell* (cloche du dîner), pour dire qu'on va dîner tandis qu'il parle.

Roch se trouvait placé à côté d'un gros homme auquel les niaiseries de formes qui ouvraient la séance faisaient souvent hausser les épaules. Bientôt, las d'attendre la communication intéressante qui l'avait amené, cet homme se retourna vers l'aventureux contre-maître, et lui demanda s'il était radical ou ministériel.

— Heu, heu ! fit Roch.

— Moi, dit le voisin, je déteste ces suppôts d'Addington, ces formistes mitigés qui ne veulent que des améliorations, qui savent que notre constitution vit de vieillesse, et qui n'osent y porter sérieusement la main, dans la crainte peut-être qu'il n'en soit d'elle comme de ces vieux

monuments qui se démolissent dès qu'on veut les réparer... Pensez-vous comme-moi ?

— Heu, heu ! fit Roch, qui aurait bien désiré être quelques places plus loin, et faisait semblant d'écouter très-attentivement l'exposé du bill, dont au fond il se moquait comme d'un bout de vieux bitord.

— Ah ! ce qu'il nous faudrait, monsieur, pour mettre les Français à la raison, ce serait une bonne révolution confiée à la populace des trois royaumes, et qui, après une refonte générale de cette vieille paperasse de charte, nous rendît assez forts à l'intérieur pour imposer haut la main à ces *frenchdogs !*... un bon ultimatum *ne varietur*... Leur Bonaparte, simple général dans sa Corse, le désarmement des troupes, les travaux impertinents de leurs ports comblés... Ah ! ah ! si j'étais seulement vingt-quatre heures sous la couronne de Georges III, ou seulement dans l'écharpe du premier lord de l'amirauté...

— Vous rayeriez Boulogne de la carte géographique, je parie ! dit l'imprudent contre-maître qui bouillait dans son surtout à l'anglaise, et qui se sentait la violente démangeaison de « lancer le radical à la mer, par-dessus la rampe de la tribune, » comme il pensait.

— Oui-da ! et ce serait bien fait !... reprit le voisin, Mais vous allez entendre tout à l'heure un fameux projet... Avec ce plan, le petit Buonaparte pourra retourner en Egypte mesurer les obélisques...

— Heu, heu ! reprit Roch, qui se renferma de nouveau dans sa prudence.

Le gros homme avait repris ses déclamations, lorsque tout à coup on entendit ces mots s'élever de toutes les parties de la chambre, enfin au grand complet :

— *Hear! hear!*

C'était le rapporteur chargé de donner communication à la chambre de l'important incident à l'ordre du jour.

— Messieurs, dit-il, des offres ont été faites au ministère

pour la révélation d'un moyen sûr, paraît-il, d'anéantir les audacieux préparatifs que l'ennemi fait de l'autre côté du détroit, dans le but d'envahir nos plages ! D'aussi folles, d'aussi orgueilleuses espérances ne mériteraient que le mépris, si le peuple avait dans nos moyens de défense la même confiance que le gouvernement... Mais, par respect pour le brave peuple anglais, le cabinet se montre disposé à user des armes qui lui sont offertes, pour conjurer un mal auquel, pour sa part, il ne croit pas...

Ici l'orateur s'arrêta un moment, comme pour juger quel effet produisait sur la chambre et sur les tribunes publiques cet exorde, où l'initiative du gouvernement alarmé se masquait d'une apparence de concession à l'opinion du pays, afin de rendre l'importante mesure qu'on voulait prendre populaire...

Que de fois ces roueries, qu'on appelle la diplomatie politique, n'ont-elles pas réussi à faire croire à une nation que c'était elle qui voulait, qui exigeait ce qu'on lui imposait ainsi impunément, faute aux innombrables unités qui composent ce grand tout de pouvoir se consulter, s'éclairer entre elles !

De nos jours la presse a diminué ces dangers ; mais en 1804 toute l'Europe fut souvent la dupe de ces subterfuges gouvernementaux. La fameuse affaire des *catamarans* en offre, pour l'Angleterre, une des applications les plus hardies.

L'orateur reprit :

— La prudence, la discrétion nécessaires en pareille matière empêchent que les plans proposés pour atteindre le résultat désiré par la nation vous soient développés à cette tribune. Il suffira pour le moment d'assurer la chambre que rien de plus ingénieux, de plus sûr dans ses effets n'avait germé jusqu'à ce jour dans la tête d'un ami de son pays. Ce projet, si vous en approuvez le but, l'objet, la destination, délivrera à jamais le peuple

anglais des inquiétudes que le gouvernement respecte sans les partager...

— Si le projet ressemble à celui qui a si mal réussi à lord Nelson l'an dernier, interrompit un membre de l'opposition, il pourrait bien tourner encore à la confusion du pays plutôt qu'à son triomphe !

— Est-ce une nouvelle édition du comblement des rades ennemies? ajouta un autre membre, faisant allusion à une idée extravagante du ministère, qui avait voulu (dans son peu de souci pour les projets de Napoléon) renfermer la flottille dans les ports de Boulogne, Wimereux et Ambleteuse, en coulant des navires chargés de pierres à l'entrée du chenal de chacun de ces ports.

— La prudence m'impose ici trop de réserves sur une matière aussi délicate, reprit l'orateur du gouvernement, pour que j'explique aux honorables interrupteurs en quoi le nouveau projet dont il s'agit l'emporte sur tout ce qu'on a pu concevoir jusqu'à ce jour... Il me suffit d'annoncer que ce plan doit consommer d'une manière infaillible la destruction des moyens d'attaque ennemis dont s'inquiète une partie de la nation. Ceux des membres de la chambre qui désireraient se rendre compte de ce plan n'auront qu'à se présenter à l'amirauté, où les détails seront mis sous leurs yeux par l'ingénieur même qui les a conçus... et ces jours-ci le gouvernement demandera à la chambre un vote qui sanctionne cette entreprise.

Ceci dit, le laconique orateur quitta le fauteuil, au milieu d'une foule de conversations que cet incident fit naître dans les groupes. Les tribunes, déçues dans leur espoir d'apprendre jusqu'aux détails du projet, partagèrent l'inattention de la chambre, quand un député ministériel monta les gradins pour parler sur d'autres questions. Roch, qui vit que désormais la séance serait

sans intérêt pour lui, cherchait à se retirer, lorsque son gros voisin l'interpella de nouveau :

— Hum !... encore un projet, monsieur... Lord Melville est un véritable Anglais... il déteste la France et son Buonaparte... C'est un homme d'une haute capacité; il vendrait à lui seul tout le cabinet d'Addington... N'est-ce pas votre avis, monsieur?

— Heu! heu! murmura encore Roch en cherchant à enjamber les banquettes.

— Par saint Patrice, monsieur, vous êtes bien prudent! Est-ce que l'honorable membre qui vous a donné un billet pour entrer ici serait un partisan de l'*ogre de Corse?*

Roch comprit que dans ces moments de virulentes passions politiques rien n'était si aisé que de se faire une querelle, et, comme il avait cent raisons et plus d'éviter pareille chose, il ne répondit rien au radical qui essayait de le poursuivre de ses fâcheuses interrogations. Il gagna lestement le petit escalier sombre, se faufila comme un adroit marin à travers les lourds *johnbull* qui quittaient la séance, et gagna les cours et bientôt la rue, laissant son intempestif voisin maugréer et jurer contre la froideur du patriotisme britannique du digne marin français!

Il y avait près de deux mois que Roch était à Londres sans que, grâce à sa prudence, aux précautions dont il s'entourait et à ce qu'il possédait de langue anglaise, il lui fût arrivé rien d'inquiétant. N'ayant pu découvrir le lieu où était détenu Marius, qu'il cherchait naturellement sous son véritable nom, comme avait fait sir Lionel, il avait modifié ses premiers et trop aventureux projets, et à l'aide des guinées et des *pounds* trouvés dans la ceinture de l'officier surpris endormi sur le capot de chambre de la *Licorne,* il avait quitté le dangereux uniforme à la faveur duquel il était descendu à Woolwich, et, se donnant de son mieux l'apparence d'un Anglais pacifique, il avait pris une chambre dans une rue voi-

sine de Piccadilly, où il allait souvent se distraire à regarder les originaux défiler devant les riches magasins de ce quartier célèbre.

La veille du jour où nous le retrouvons aventuré dans la chambre des communes, notre ami, étant à prendre une moque de bière dans une taverne, avait entendu des voisins de table parler d'un projet soumis par l'ingénieur à l'amirauté, pour anéantir en quelques heures la flottille de Boulogne; il avait, comme on le pense bien, dressé les oreilles. Ayant ensuite appris que la question d'adoption du système serait présentée au parlement le lendemain, il avait longtemps hésité s'il essayerait d'y pénétrer, car, par une délicatesse d'homme de cœur et de marin honorable, Roch, depuis son séjour à Londres, avait consciencieusement évité toute action, toute démarche qui ressemblât à un vil espionnage... et à ce point, que malgré le vif désir qu'il en avait souvent ressenti, il s'était privé d'aller visiter le port de Londres, que sa curiosité d'homme du métier lui eût fait trouver tant de plaisir à voir, et que même il s'était abstenu d'approcher de la partie de la Tamise qui s'étend à l'est du pont de Southwark.

Si le digne marin avait pu deviner que dans ces rues populeuses où il traînait son désœuvrement inquiet, avait aussi erré, pendant une première semaine de curiosité, celle qui possédait une si vive part dans ses appréhensions, dans ses craintes, et dont la destinée inconnue partageait toutes ses préoccupations avec l'insuccès de ses démarches au sujet de Marius !

— Où sont-ils tous deux? s'écriait-il souvent le soir, après une journée passée à bâtir mille plans divers et sans issue. Marius est un courageux jeune homme... n'importe où il soit, il sera plus fort que la souffrance et le malheur qui l'accablent... Mais elle, ma Gabrielle, qu'en ont-ils fait, ces insulaires maudits?... Ah! si je tenais, moi, ce portrait que je regrette de lui avoir confié... je

suis sûr que je trouverais ce mylord d'enfer, et qu'on ne tarderait pas à la découvrir aussi, elle... et le pauvre Marius pareillement!... Mais je n'ai plus que ce papier... et avec cela seul, que puis-je faire? Allez-vous-en donc trouver quel est le lord qui écrivait ainsi à vingt ans! Et pourtant, je parie que si je pouvais voir réunie dans une salle toute la noblesse d'Angleterre, je reconnaîtrais mon séducteur, malgré les longues années qui se sont passées depuis l'époque où a été fait ce portrait que je vois là dans ma mémoire... mais que je ne peux pas aller expliquer à tout le monde, en demandant : Connaissez-vous un mylord comme ci et comme ça?

Quelques jours après la séance du parlement à laquelle il n'avait pu résister à se rendre, dans une conjoncture où il paraissait qu'il s'agît de la destinée de la flottille et du port de Boulogne, Roch vit des groupes se former devant les tavernes et dans tous les lieux publics... Une certaine agitation régnait dans le peuple, et il entendit dire à des passants que les deux chambres étaient convoquées extraordinairement... Il entra dans un café, jeta les yeux sur les feuilles publiques, et y lut la traduction d'un sénatus-consulte qui confiait le gouvernement de la république française à un empereur, et qui décernait la couronne impériale à Napoléon Bonaparte, premier consul actuel de la république!

Roch, sans interroger sa conscience de patriote, pour savoir si ce grand événement était ou non un bien pour sa patrie que les armes républicaines avaient rendue si glorieuse, Roch, disons-nous, ne pensa tout d'abord qu'à une chose : c'était que l'empereur avait le droit de faire grâce à Marius... Puis, la joie qu'il ressentit à cette idée ayant un peu calmé ses inquiétudes et ses préoccupations, il s'abandonna aux nombreuses pensées que faisait naître cet événement qu'il jugea, en résumé, devoir être un bien pour la France, puisqu'il vit durant plusieurs jours l'Angleterre s'en consterner!

Mais, peu de temps après, le contre-maître, qui suivait attentivement la lecture des feuilles publiques, reçut une nouvelle commotion, en lisant que l'empereur était attendu à Boulogne, et que le 28 thermidor (15 août, jour de sa fête !...) il ferait, dans un des camps formés auprès de cette ville, une solennelle distribution du nouvel ordre de la Légion d'honneur aux braves de l'armée et de la flotte qui s'étaient le plus particulièrement distingués, et que tous ceux qui, depuis la création des récompenses nationales, avaient reçu des armes d'honneur, seraient admis à échanger leur première récompense contre l'étoile des légionnaires...

A cette nouvelle, Roch éprouva une sorte d'éblouissement... Toutes ces idées de gloire, cet enthousiasme guerrier que nous avons plusieurs fois vu l'assaillir et lutter avec les instincts de son cœur aimant, revinrent en foule et l'étourdirent un moment. Il oublia Gabrielle et Marius, et ne vit plus que cette cérémonie étourdissante présidée par le glorieux empereur, et dont il avait le droit d'être un des héros...

Le vertige dura tout un jour ; puis une nuit sans sommeil lui ayant apporté un autre plan à ajouter à tous ceux que les intérêts qui se partageaient son âme lui avaient déjà fait concevoir, il attendit avec impatience le moment d'exécuter ce dessein nouveau, auquel, cette fois, il était dit qu'il ne faillirait pas. Vers midi, il prit dans une cachette de sa chambre les papiers de la *Licorne*, qu'il avait, on s'en souvient, emportés, et se mit en chemin pour l'hôtel de l'amirauté. . . . . .

. . . . . .

Napoléon était arrivé à Boulogne le 30 messidor an XI (19 juillet 1804); les troupes affluaient de toutes parts, Montreuil, Arras, Saint-Omer, Calais, etc., vidaient leurs camps et leurs réserves sur la côte de Boulogne. La veille du jour glorieux, une salve générale de l'artillerie de toute la flottille porta jusqu'en Angleterre l'annonce d'un

événement qui redoubla les inquiétudes du cabinet de Saint-James, déjà si vivement alarmé par la présence de l'empereur, au milieu de son armée, à deux heures à peine du rivage anglais, et à la tête d'une flotte assez nombreuse pour la jeter comme un pont sur le détroit !

Le ciel voulut favoriser la fête; il brillait d'un soleil radieux.

Ce même soleil, coïncidence notable, éclairait deux autres nobles fêtes pour lesquelles le jour de saint Napoléon avait aussi été choisi dans nos ports : à Cherbourg, on célébrait solennellement l'élévation de l'admirable digue, enfin parvenue à une hauteur qui lui permettait de braver la violence de la mer; à Anvers, on consacrait l'ouverture de l'arsenal maritime qui, en moins d'une année, sous l'œil fécond de Napoléon, avait produit sept chantiers, trois vaisseaux, une frégate et deux corvettes de haut bord !

Dès le matin du grand jour, toute la flottille, après une nouvelle salve générale, couvrit ses mâts des couleurs vives et tranchantes de ses flammes et de ses pavillons. Partout la générale battit dans les camps où se pressaient cent mille hommes commandés par le maréchal Soult.

A dix heures du matin, toutes les troupes, dans leur plus belle tenue, toutes les députations des villes voisines, les autorités, la cour militaire impériale, les nombreux états-majors, tous les spectateurs officiels et l'immense foule des curieux, se mirent en marche vers le lieu admirablement choisi pour la cérémonie.

A la droite du port, entre le Moulin-Hubert et le village de Therlincthum, au-dessous de la Tour de César enfin, la nature, dans ses convulsions, a creusé un vaste amphithéâtre dont le plan s'incline doucement vers la mer. On eût dit que les vagues, souvent rougies du sang de nos marins, dussent, en se soulevant sous leurs panaches d'écume, assister aussi à la récompense des braves qu'elles avaient portés dans leurs victoires !

Le soleil brillant traînait sur l'azur sombre de cette mer un long sillon d'étincelles, comme un splendide chemin pour conduire à des gloires nouvelles les soldats et les marins que la main impériale allait décorer de l'étoile au ruban de feu!

Au milieu de cette vallée restée célèbre, s'élevait un tertre dans le goût antique, tel que chez les Romains on en dressait aux Césars, quand ils haranguaient l'armée.

Au centre de ce tertre se trouvait un fauteuil ayant servi à Dagobert, et qu'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, à la bibliothèque impériale.

Derrière ce vénérable siége s'élevaient des trophées, des panoplies formées de tous les drapeaux conquis sur l'ennemi dans les batailles de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Montenotte, de Castiglione, du Mont-Thabor, de Marengo, etc. Toutes ces bannières trouées par la mitraille étaient comme une éloquente mémoire des hauts faits de bon nombre de ceux qu'on allait décorer.

Une immense couronne de lauriers sur laquelle s'agitaient les queues de pourpre des pachas d'Egypte et les guidons des mamelucks d'Aboukir et des Pyramides, s'avançait, comme le dais le plus digne, sur le siége légué au héros par la première race de nos rois.

Aux côtés du trône de fer, des trépieds antiques portaient les casques authentiques de Duguesclin et de Bayard, dans lesquels on avait poétiquement déposé les insignes des nouveaux légionnaires.....

Les versants de l'immense amphithéâtre avaient été en partie recouverts de nombreuses estrades avec tentures formées des pavillons de la marine, et dont le bariolage ressortait sur la verdure sévère du terrain. Ces estrades étaient occupées par les dames de Boulogne et les nombreux spectateurs conviés à la cérémonie et accourus des départements voisins. La foule du peuple curieux couronnait les collines jusqu'à une grande distance dans

la campagne, le fond du cirque étant destiné à l'armée de terre et de mer.

Cent mille hommes revêtus de la plus splendide tenue de leurs uniformes variés : cavalerie, marine, infanterie, vinrent occuper la pente qui semblait découler du trône impérial jusqu'à cette mer, où un geste du chef devait les précipiter tous dans la flotte prête à tourner le cap vers une conquête nouvelle.

L'armée avait reçu une disposition d'un admirable effet : ses bataillons formaient comme autant de rayons dirigés vers un centre commun : le trône. Et c'étaient bien de véritables rayons, car le soleil qui pétillait sur les armes polies éblouissait les yeux.

A la tête de chaque colonne, étaient les braves qui devaient recevoir l'étoile ; derrière eux les drapeaux et les généraux de chaque division. Aux côtés du trône se groupaient les dignitaires chamarrés d'or et de rubans, les officiers généraux, les préfets, les évêques, les brillants états-majors des deux armées. Derrière, la garde impériale était en bataille ; tous les corps de musique et plus de deux mille tambours s'apprêtaient à donner le signal.....

La vue éloignée des deux camps, celle de l'entrée du port, l'aspect d'une partie de la rade et du havre de Wimereux, la mer dont la brise fouette l'écume, le soleil d'août dans un ciel sans nuages, au loin la ligne d'embossage qui veille à la sûreté des côtes... plus loin encore, le profil grisâtre de cette Angleterre contre laquelle on s'arme, tel est le majestueux spectacle qui s'offre du sommet de l'estrade formant le centre de cet immense colysée !

Au loin les campagnes prêtent tous les accidents de leur terrain, toutes leurs constructions élevées aux innombrables curieux qui sont accourus des environs, et jusque de Paris même.

La ville de Boulogne qui, le matin, était obstruée par

le passage des troupes, et retentissait du roulement des tambours étourdissants et des fanfares guerrières, est tout à coup devenue silencieuse et déserte comme une autre Pompéia... Pas un être n'apparaît dans les rues; toute la population est à la vallée de Therlincthum, pour jouir du magnifique spectacle que la France armée donne en face de l'Angleterre!

A midi, l'empereur était parti à cheval de sa baraque de la Tour d'Ordre, accompagné de ses ministres, des maréchaux et d'un nombreux état-major. Une salve d'artillerie annonça son départ, une seconde signala son arrivée au milieu de l'armée...

Suivi de son état-major, formé de généraux vainqueurs de toute l'Europe, il arriva au grand galop de son cheval blanc, jusqu'au pied de l'estrade du trône, guidant d'une main avec une surprenante adresse son coursier à travers les masses acclamantes, et saluant de l'autre avec son éternel petit chapeau.

L'empereur était en uniforme de colonel des grenadiers de sa garde: habit bleu à revers blancs, culotte blanche, bottes molles à l'écuyère, et, eu égard à la circonstance, le grand cordon moiré de la Légion d'honneur *par-dessus* l'habit.

Il gravit l'estrade, salua de nouveau les deux cent mille spectateurs. Son frère Joseph, le futur roi de Naples et d'Espagne, était debout à sa droite; derrière eux se groupèrent les grands officiers de la couronne.

Les ministres, les maréchaux récemment créés, les amiraux, les sénateurs, les colonels généraux, les membres de l'Institut, les conseillers d'État, les évêques et les fonctionnaires civils étaient éparpillés sur les marches de l'estrade.

Les pages et les aides de camp se tenaient plus bas, prêts à s'avancer au moindre signe pour aller porter les ordres de l'empereur.

A un regard de Napoléon, Lacépède, grand chance-

lier de l'ordre, s'avança sur les premières marches de l'escalier et récita un petit discours que personne sans doute n'entendit; après quoi l'empereur se leva, prononça à haute voix la formule du serment que chaque récipiendaire avait à faire; ce serment finissait par ces paroles :

— Je jure de défendre, au péril de ma vie, l'honneur du nom français, la patrie, l'empereur....

A peine ces mots eurent-ils été articulés, qu'un cri immense s'éleva du sein de ces milliers d'hommes... c'était l'armée entière qui s'unissait au serment demandé aux seuls légionnaires... l'armée qui, apprenant de proche en proche ces derniers mots de la formule, voulut s'y associer par un mouvement spontané et solennel...

Ce fut un instant sublime! L'empereur en fut ému et se retourna vers les groupes d'officiers, parmi lesquels était plus d'un Judas de l'avenir...

— Messieurs... messieurs! dit le héros, qui sentait que l'émotion le gagnait, et qui n'aimait point à laisser percer ses faiblesses, commençons, je vous prie!

Alors, plusieurs grands-aigles de l'ordre s'approchèrent; à un signal convenu, les légionnaires s'avancèrent au pied de l'estrade, et les musiques, dirigées par le célèbre Méhul, entonnèrent le *Chant du Départ*.

Un aide de camp appelait le militaire décoré, celui-ci se détachait du groupe, montait, enivré, l'escalier du trône, était reçu par le grand chancelier, qui lui remettait son brevet, puis il se dirigeait vers l'empereur, debout devant son fauteuil de fer; alors un page prenait la croix enrubannée de pourpre dans un des casques héroïques placés sur les antiques trépieds, et la présentait sur un petit coussin de velours à l'empereur qui l'attachait lui-même sur la poitrine du brave...

Napoléon reconnaissait presque tous ces soldats et ces marins! il les accueillait paternellement, leur parlait un moment, comme à de fidèles compagnons de sa gloire

passée et de ses travaux futurs... puis les tambours battaient un ban, et le décoré, ayant salué, s'en allait, objet des regards et de l'envie de toute l'armée.

Plus d'un de ces hommes de fer, au courage indomptable, qui avaient dix fois insouciamment affronté la mort, gravirent ces marches, au haut desquelles les attendaient une glorieuse récompense et des paroles impériales que l'oreille retient comme si elles se burinaient dans l'airain; bon nombre de ces braves, disons-nous, montèrent là les jambes tremblantes, la tête éperdue, comme un criminel qui gravit l'échafaud!...

Il y eut même, on s'en souvient, plus d'une erreur singulière, plus d'un épisode touchant ou burlesque, produit par l'émotion qui causait aux récipiendaires, simples matelots ou soldats, une sorte d'ivresse, un délire... Mais chaque personnage entourant l'empereur venait au secours du brave ébloui, éperdu; l'erreur était réparée avec bienveillance, l'homme remis dans le bon chemin, et les fanfares retentissantes annonçaient un élu de plus!

La liste des légionnaires touchait à sa fin; il ne restait plus que six récipiendaires au bas du trône, et le casque de Bayard contenait encore sept croix...

En ce moment, une certaine agitation eut lieu dans l'état-major de la flottille qui se trouvait en tête des colonnes des marins. Un homme, dont les vêtements ruisselaient d'eau, cherchait à se faire jour au milieu des uniformes qui reculaient à son fâcheux contact, criant de toutes ses forces :

— Commandant Bertiol! commandant Bertiol!... je suis là!... me voici présent à l'appel! comment ça va-t-il? ça va bien!... j'arrive encore à temps, j'espère, pour recevoir ma croix... Excusez, mes officiers, si je suis un peu humide... c'est que je viens du détroit... j'ai eu peur de ne pas arriver à temps... j'ai planté là le navire et j'ai fait un bateau de mon derrière pour venir me pré-

senter à mon empereur... Pardon de ma tenue, mes commandants! Où est-ce qu'est ma croix?

Le lecteur a reconnu Roch! comment se trouve-t-il là? c'est ce que bientôt il expliquera lui-même.

— Retirez-vous, l'ami! s'écria un chirurgien-major de marine, sur le parement de velours cramoisi duquel le contre-maître, en se débattant, avait éclaboussé un peu d'eau; retirez-vous donc, vous dis-je, ce n'est pas ici votre place!

— Comment, que je me retire? ah ben! ah ben! on me retire donc ma croix? N'ai-je pas ma hache d'honneur à échanger, moi aussi, avec mon empereur et roi? Commandant Bertiol! je suis ici, mon commandant!... est-ce que vous n'y êtes pas? Comment ça va-t-il? ça va bien! me voilà exact à l'appel comme pour une double ration de *schnick!*

— D'où diable viens-tu donc, mon brave, dans cette tenue-là? De la patrie des requins, sans doute? demanda un officier.

— Je viens de la patrie des poils de carottes, mon lieutenant... Où est-ce qu'est donc le commandant Bertiol, si c'est un effet de votre part? Il me connaît et il me fera faire place pour ma croix!

Le capitaine de frégate, prévenu du singulier appel qui s'adressait à lui, s'approcha enfin. Roch lui expliqua sommairement ses prétentions.

— Eh bien, si on t'appelle, tu te présenteras... mais comme te voilà, c'est impossible... D'où diable sort-il ainsi fait? du sein d'Amphitrite sûrement... Allons, je vais remédier à cela!

Et, ayant appelé un enseigne de vaisseau, le commandant lui donna ordre de faire prêter pour un moment au contre-maître la veste aux parements galonnés de quelque marin de son grade.

Roch avait à peine changé son hulot mouillé contre l'uniforme de son collègue, dont il avait aussi passé les

buffleteries de la giberne et du sabre, que son nom fut prononcé par l'aide de camp qui appelait les légionnaires... mais aussitôt ce nom articulé, l'officier, se reportant sans doute à la colonne des observations, comme il l'avait fait déjà pour deux ou trois autres, ajouta :

— Ce marin, pris dans la ligne d'embossage, se trouve, s'il n'est mort, prisonnier des Anglais !

— Prisonnier, oui ; mort, non ! s'écria Roch, qui s'avança vers l'estrade, au moment où sa croix et son brevet étaient remis par le comte de Lacépède à un des employés de la Légion d'honneur, gardien provisoire de la noble part des absents.

L'empereur, qui vit le marin, incertain de sa conduite, protester ainsi contre l'observation qui avait suivi son nom, se retourna vers le grand chancelier, comme pour avoir explication de l'incident ; mais voyant à l'attitude de celui-ci qu'il était aussi surpris que lui-même, il fit signe au marin d'avancer...

Roch, déjà fort bouleversé par ce qui s'était passé, en voyant que l'empereur l'appelait, eut un éblouissement... il s'appuya un moment sur le bras d'un des grenadiers en faction au pied du trône, puis sa faiblesse d'un moment subissant une réaction vive, au lieu de s'évanouir, comme il eût pu résulter de son émotion, il subit l'excès contraire, et se sentit comme transfiguré par une exaltation d'orgueil fiévreux. Il escalada donc les degrés comme s'il fût monté à l'abordage de la gloire !

— Comment ça va-t-il ? ça va bien ! je suis donc arrivé à temps... Présent, mon empereur et roi ! s'écria-t-il, s'arrêtant net de son escalade et dans la position du salut militaire à deux pas de Napoléon.

— D'où viens-tu ? demanda l'empereur d'une voix dont le timbre sévère contrastait avec le sourire contenu qui plissait sa bouche, à la vue de cet homme, les che-

veux collés à la face par l'eau, le pantalon suintant et le torse étriqué dans une veste trop étroite.

— Je viens d'Angleterre exprès pour recevoir ma croix de la grande main de mon empereur et roi !

— Étais-tu donc prisonnier?

— Ça serait trop long à raconter... mais si mon empereur et roi savait ce que j'ai fait depuis le moment où le gredin de mousse a lâché la bosse du canot... *Son Éminence* dirait : Roch mérite plutôt deux croix qu'une !

Napoléon sourit. Roch était toujours fixe, le revers de la main au front, les yeux sur les bottes du héros, dont il eût autant redouté de fixer le visage que le soleil d'août.

L'empereur fit signe à un aide de camp, qui s'approcha :

— Vous vous ferez expliquer ce qui se passe, major! dit Napoléon à demi-voix. Cet homme est-il bien le titulaire appelé?

— Sire, j'ai vu un capitaine de frégate ordonner qu'on le fît changer d'habit...

— C'est bien! avance ici... reprit l'empereur en faisant signe au page de lui donner la croix, pour l'attacher sur la poitrine du contre-maître.

Mais Roch ne bougea point. Il semblait collé sur l'estrade par l'eau qui coulait encore de ses vêtements, et qui formait une petite flaque sous ses pieds. Le brûlant soleil faisait fumer le pantalon en le séchant à l'extérieur.

— Avancez donc! dit Joseph Bonaparte.

Impossible à Roch de bouger... il ne se fût pas rangé pour laisser passer un boulet de canon.

— Allons, finissons! reprit Napoléon, qui commençait à s'impatienter de cette scène dont il n'avait pas le mot.

Et s'avançant lui-même de quelques pas vers le marin

immobile et pour ainsi dire pétrifié dans son salut militaire, comme le Chinois du *Cheval de bronze* dans son lazzi, le héros lui attacha la décoration, en lui disant d'un ton un peu brusque :

— Puisque tu ne viens pas la chercher, il faut bien que je te l'apporte !

— Mon empereur et roi... murmura Roch presque suffoqué par une émotion intérieure qui avait enfin pris le dessus d'une exaltation, d'une ivresse passagère, je me sens coulé à fond par... par la présence de *Votre Hautesse*... et j'ai fait fausse route ! Pourtant, j'aurais voulu, si c'eût été un effet de votre part... j'aurais désiré... d'échanger ma croix contre une grâce...

— Assez... assez comme cela pour aujourd'hui... tu raconteras ton affaire à ton amiral... passons à un autre, dit l'empereur en faisant un signe que suivirent immédiatement le roulement des tambours et les fanfares qui signalaient chaque remise de croix.

— Pare à virer ! se dit Roch abasourdi.

Puis il descendit au hasard les marches du trône, et alla se fourvoyer dans un groupe de membres de l'Institut et de conseillers d'État. Une personne charitable le remit dans le droit chemin. En rejoignant son corps, il fut accosté par le capitaine de frégate Bertiol.

— Allons, es-tu ivre, gros marsouin ? file dans les rangs... plus tard, nous aurons à régler ensemble !

— Ah ! mon commandant ! mon commandant ! balbutia le contre-maître, les larmes aux yeux, et ne pouvant dire autre chose.

— C'est bon ! dans deux heures, tu viendras me parler... nous compterons... file !

Le chancelier, comte de Lacépède, épuisa bientôt la liste des légionnaires. La distribution finie (elle avait duré plus de cinq heures), une troisième salve d'artillerie partit de tous les forts et de la ligne d'embossage. Alors on vit une certaine agitation se produire dans le

groupe des officiers généraux et supérieurs de la marine : un officier d'ordonnance venait d'arriver au grand galop, et s'était arrêté auprès du ministre de la marine. Peu d'instants après, Decrès s'approcha de l'empereur, et lui ayant parlé quelques moments, lui offrit une longue-vue, à l'aide de laquelle Napoléon regarda d'un mouvement vif à l'horizon. C'est que par la plus heureuse conjoncture, à ce moment même, et pour couronner dignement cette belle cérémonie, une escadrille de cinquante voiles, sous les ordres du capitaine de vaisseau Daugier, arrivait du Havre, passant fièrement au milieu de la croisière anglaise, pour entrer dans le port de Boulogne renforcer la flottille déjà prête à jeter notre armée sur la côte anglaise...

Revenons au contre-maître Roch.

La première chose que fit notre héros (que le brillant soleil de cette splendide journée avait fini de sécher), en rentrant en ville, fut d'aller se mettre aux ordres du commandant Bertiol. Il attendit le bon capitaine de frégate plus d'une heure, celui-ci ayant été retenu dans le cortége impérial. Il arriva enfin, et s'étant enfermé dans un cabinet avec le contre-maître :

— Maître Roch, lui dit-il d'un ton assez sévère, qu'est-ce que signifient toutes ces extravagances ?

— Extravagances, commandant?... extravagances?... ma croix est-elle aussi une extravagance?

— Il ne s'agit pas de votre croix... mais bien de ce que vous avez fait depuis plus de trois mois, que vous êtes venu me trouver, afin de vous faciliter les moyens d'approcher de près l'ennemi, pour, dans le cas où vous seriez pris, pouvoir porter secours à ce jeune homme...

— Eh bien, commandant, j'ai été pris...

— Roch ! fit le capitaine de frégate d'un ton plus sévère, répondez-moi, la main sur votre cœur... cette étoile de l'honneur que vous portez, le grand homme ne l'a-t-il pas attachée sur la poitrine d'un déserteur?

— Ah! commandant, quel mot! quel soupçon!... est-ce que si ça était, j'aurais osé venir me présenter comme ça devant mon empereur et roi?... Ah! commandant Bertiol, quel mal vous me faites-là... là par où j'étais si fier, aujourd'hui!... ajouta le marin, en se frappant la poitrine.

Et le loyal marin raconta au digne officier la série de mésaventures et d'exploits à travers laquelle il était débarqué sur les bords de la Tamise.

Souvent interrompu par les questions du commandant Bertiol, Roch continua le récit de ses aventures, en expliquant son séjour à Londres, à la recherche des indices propres à le mettre sur la trace de ses amis prisonniers des Anglais, et aussi sur la voie du personnage sans doute important impliqué dans le secret relatif à Gabrielle.

Puis, et ici l'attention et les questions de l'officier supérieur redoublèrent, il raconta son audacieuse entrée à la chambre des communes, et ce qu'il avait pu apprendre d'un nouveau projet, plus important que tous les autres, par suite duquel le ministère anglais voulait tenter une fois encore de détruire la flottille...

Accablé de questions sur cette grave révélation, Roch expliqua tout ce qu'il avait pu apprendre de ce projet, durant les derniers temps de son séjour libre à Londres.

Nous verrons bientôt de quelle honteuse extravagance le ministère anglais allait se rendre coupable, et quelle devait être l'issue de cette bizarre expédition, qui forme assurément une des pages les plus curieuses de l'histoire de ces temps...

Lorsque Roch eut expliqué tout ce qu'il savait des préparatifs de l'affaire des *Catamarans*, et que le commandant eut pris les notes qui lui parurent nécessaires, le contre-maître parla de l'impression qu'il reçut, en voyant, dans les feuilles publiques, l'élévation du pre-

mier consul au trône impérial, et, peu de temps après, l'annonce du nouveau voyage à Boulogne, et enfin, celle de la distribution des croix de la Légion d'honneur. Arrivé à ce point de son récit, où finissent les incidents que nous connaissions déjà, le contre-maître reprit en ces termes, pour s'expliquer sur son étrange arrivée à travers les flots, au milieu de la cérémonie de la vallée de Therlincthum.

— Vous comprendrez bien, mon commandant, que la pensée que l'empereur et roi allait échanger nos armes d'honneur contre sa croix, que je n'avais encore vue qu'à un petit nombre d'officiers supérieurs, me tourna la tête. Je devais, du reste, d'une façon ou de l'autre, sortir de la situation scabreuse où j'étais à Londres, sans avoir rien pu faire pour mes amis, et risquant chaque jour d'être pris pour espion, et pendu net, sans procès. Un nouveau projet, bon à concilier plus d'un intérêt, m'éclata dans la tête, et je déclarai à mon hôte qu'ayant à parler le plus tôt possible à l'amiral Saint-Vincent, je le priais de m'indiquer comment je devais m'y prendre.

— Rien de plus facile ! me dit le John Bull. Présentez-vous à l'amirauté, sachez l'heure des audiences de Sa Grâce, et faites-vous inscrire... ça n'est pas plus difficile que ça, car le lord reçoit tout le monde, quand il s'agit d'affaires qui touchent à la marine. Le moment venu, vous serez dans l'antichambre, on vous appellera, et... votre très-humble ! vous débagoulerez votre affaire à l'amiral... Vous voulez peut-être un emploi dans la flotte ?

— Oui... que je dis, quelque chose d'approchant.

Je pris donc sous mes vêtements les papiers de la *Licorne*, que j'avais soigneusement conservés, comme je vous ai dit, et je me mis résolûment en chemin pour l'amirauté.

Les choses tournèrent comme m'avait dit mon hôte. Deux heures après m'être fait inscrire sous un nom et

et un prétexte en l'air, je fus introduit dans le cabinet du lord amiral.

— Mylord ! lui dis-je, permettez-moi une interrogation... Si un marin conservait au pays et lui ramenait un brick de l'Etat avec son équipage, au moment où gens et choses allaient entrer dans un port français... à quoi aurait-il droit ? demandai-je, enhardi par l'air de bonté qu'offrait le visage de l'amiral.

Lord Saint-Vincent me regarda d'un air surpris, puis répondit :

— Si ce marin avait les talents nécessaires, je le ferais élever en grade...

— Et s'il avait une faveur à demander pour d'autres personnes... mylord ?

— Si sa demande ne rencontrait point d'obstacle dans les lois du pays, on pourrait y faire droit.

— Voilà qui va bien... mais... mais si ce marin... balbutiai-je en patinant mon chapeau... un beau chapeau à poils que je m'étais donné pour mieux me déguiser...

— Eh bien ?... expliquez-vous.

— Si ce marin était un étranger... mon mylord !

— Un étranger !

— Oui... un Français, par exemple !... qui... auquel des événements... dont... à qui... un accident singulier...

— Un Français !... je ne puis comprendre...

— Eh bien, mylord... repris-je en parlant ma langue que l'amiral, je le savais, connaît parfaitement, ce marin, ce Français, c'est moi ! et j'ai des faveurs à vous demander, si le service que j'ai rendu à l'Angleterre continue à valoir quelque chose, dès qu'il ne s'agit plus d'un de vos nationaux...

— Vous ! un service ?... Expliquez-vous mieux ! dit l'amiral, de plus en plus surpris, et jetant un coup d'œil sur son bureau, où se trouvaient deux pistolets à portée de sa main.

Encouragé par le ton du personnage, chez lequel ne perçaient guère que la curiosité et l'étonnement, je lui racontai ce qui était nécessaire pour la circonstance, arrangeant un peu mon histoire, basée pourtant sur la vérité ; me donnant deux ou trois collaborateurs dans le premier abordage, je déchargeai ma responsabilité du meurtre des quelques Anglais qui avaient manqué à l'équipage de la *Licorne*, à son arrivée à Woolwich ; puis je lui parlai de ces deux êtres que j'aime et au secours desquels mon cœur m'avait entraîné ; et tout en avouant, pour sauver du reste mon honneur de marin français, que c'était à cause d'eux que j'avais ramené la *Licorne* en Angleterre, je demandai si la restitution d'un beau brick conservé au pavillon anglais, et trente hommes arrachés à la captivité chez l'ennemi, ne valaient pas, quels que fussent les motifs qui m'avaient fait agir, récompense en faveur...

— Sans doute!... me répondit lord Saint-Vincent. Mais qui me répond de la véracité de cet étrange récit ?

— Ces papiers, mylord ! dis-je en sortant de ma poitrine le rôlé d'équipage, les expéditions, et jusqu'à la commission du capitaine de la *Licorne*.

Le lord appela un secrétaire qui écrivait dans un coin du cabinet, et lui dit :

— Allez porter ces papiers au bureau des armements, et dites qu'on en constate sur-le-champ l'authenticité... puis vous m'apporterez le rapport fait par le commandant du port de Woolwich sur l'arrivée du brick *la Licorne*, et l'état où ce navire a été trouvé... Allez!

Le secrétaire s'inclina et sortit. L'amiral réfléchit un moment, puis me dit :

— Si tes déclarations sont sincères, s'il est vrai que tu aies conservé à l'Angleterre un de ses navires avec son équipage, que demanderas-tu ?

— La liberté de trois personnes, mon mylord... la mienne d'abord, puis celle de deux amis pour l'affection

desquels je me suis jeté dans ces dangereuses aventures!

Lord Saint-Vincent réfléchit encore, puis ajouta:

— C'est bien... cela n'est pas impossible... on pourrait même y ajouter quelques guinées... mais... au reste, nous allons voir!

Le secrétaire ne tarda pas à rentrer, il parla à demi-voix et en anglais naturellement avec l'amiral, auquel il remit le rapport demandé. Je compris qu'il disait que les papiers de la *Licorne* étaient authentiques, que c'étaient précisément ceux qui ne s'étaient pas trouvés dans la chambre du capitaine, après l'arrivée du brick à Woolwich.

Cela expliqué, l'amiral fit signe au secrétaire de s'éloigner, et se mit à examiner le rapport; c'était le plus important, comme je ne tardai pas à en avoir la preuve. J'étudiais la physionomie du lord pendant cet examen, et je vis se refléter successivement l'approbation, la surprise et la contrariété. Il reprit.

— Ce rapport est d'accord avec ton récit; seulement il paraît qu'en même temps que l'équipage que tu as livré au poste de soldats, comme des revoltés, se trouvaient dans l'entrepont cinq ou six marins français... Est-ce volontairement que tu as amené ceux-là à nos pontons?

— Des marins français dans l'entre-pont de la *Licorne!* m'écriai-je stupéfait, est-il possible, mylord?

— Ah! tu l'ignorais donc?... J'aime mieux cela, car je suis homme d'honneur avant d'être Anglais, et payer ton espoir de racheter tes deux amis du prix de la captivité de plusieurs malheureux trahis par les armes... c'eût été odieux! dit le noble amiral.

J'eus bien en vie d'interroger lord Saint-Vincent sur ces prisonniers qui s'étaient trouvés, je ne sais comment, sur la *Licorne*...mais il ne m'en laissa point le temps...

— Cinq ou six prisonniers, dis-tu? interrompit le com-

mandant Bertiol, frappé à l'idée d'un rapprochement.

— Oui, commandant... du moins, c'est ce que m'apprit l'amiral.

— Quel jour ou quelle nuit plutôt pris-tu le brick anglais à l'abordage ?

— La nuit du... au... cette question...

— Ah ! mon pauvre garçon, ce que je vais t'apprendre va te couler à cinq cents brasses ! la flottille n'a perdu de monde, vers ce temps-là, que dans la nuit où la ligne d'embossage fut attaquée, et nos seuls prisonniers furent pris dans un canot qu'un boulet ennemi coula à moitié, tandis qu'il allait porter un ordre du contre-amiral Magon...

— Ah ! commandant.., mon commandant ! articula péniblement Roch, tout à coup devenu anxieux et palpitant...

— Et l'aspirant qui commandait ce canot... c'était...

— Gabrielle... ma Gabrielle ! murmura le digne contre-maître, stupéfait de la brusque idée de ce rapprochement !

Roch resta quelques instants sans pouvoir reprendre son récit. Mille impressions traversées d'une foule de pensées poignantes se disputaient son cerveau et son cœur. L'idée qu'il avait lui-même conduit à la captivité des Anglais celle dont quelques planches à peine l'avaient séparé pendant plusieurs jours le transportait... et lorsqu'il se rappelait que, par lord Saint-Vincent, il avait failli tout apprendre à temps encore... il se trouva comme anéanti, car il ne put ni pleurer ni jurer, ces deux extrêmes qui l'eussent soulagé. Le capitaine de frégate fit venir un grand verre de rhum... mais Roch préféra, pour le moment, double ration d'eau, et avala ce fade breuvage pour la première fois depuis de bien longues années. Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel son émotion se traduisit par mille exclamations en tout genre, il reprit enfin son récit comme suit :

— Ayant reconnu que j'avais été sincère dans ma déclaration, l'amiral me dit :

— Tout cela va bien... mais qu'as-tu fait à Londres depuis ton débarquement furtif de la *Licorne?*

— Mylord... j'ai fait des recherches au sujet de mes deux amis... pensant toujours à en finir d'un moment à l'autre par la démarche que j'accomplis aujourd'hui...

— Où as-tu logé jusqu'à présent ?

J'indiquai ma demeure.

— C'est bien... on va prendre des informations sur ton séjour frauduleux ici, et si rien ne se découvre à ta charge, je te garantis que tu auras ce que tu demandes...

— Notre liberté pour trois, mylord ?

— Oui, je vous ferai tous comprendre dans le plus prochain cartel d'échange... mais en attendant qu'on ait fait les démarches nécessaires pour connaître l'emploi de ton séjour à Londres, tu comprends que je ne puis t'y laisser libre...

— Mylord, vous vous défiez...

— Nullement, tu auras la preuve de mes bonnes dispositions, si, comme je l'espère, tu n'as rien fait en ville qui me paraisse répréhensible... car après tout, la présence ignorée d'un marin français dans une capitale ennemie n'est pas une chose à prendre si légèrement... Les espions ont bien des ruses...

— Ah ! mylord, pouvez-vous prononcer ce mot !... si vous saviez à quels sentiments j'obéis secrètement, en venant aujourd'hui vers vous ! si vous connaissiez ma vie...

— Je ne sais jusqu'à ce moment que ce que toi-même m'as appris, reprit lord Saint-Vincent ; je pense, du reste, demain en savoir davantage... et je le répète, j'espère et je crois que les informations qui restent à prendre te seront favorables... En attendant...

Là-dessus, l'amiral agita une sonnette, et un huissier entra :

— Faites venir l'aide de camp de garde, dit-il.

— Mylord... je me suis confié à vous de préférence à tout autre, parce que je savais quel noble ennemi vous étiez... laissez-moi croire que je n'aurai pas à m'en repentir !

— Demain, j'espère te signer ton embarquement pour Douvres... Ton avenir est dans ton passé.

L'aide de camp entra ; l'amiral l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui parla quelques instants à voix basse; après quoi il passa dans une autre pièce, sans que je puisse lui parler de nouveau...

— Venez avec moi ! me dit l'aide de camp.

Après avoir franchi l'antichambre, on me fit entrer dans une salle de gardes ; là, deux marins me prirent, et sur quelques mots de l'officier, m'entraînèrent à travers une foule de corridors et de détours dans une arrière-cour, où je fus remis à un poste de soldats, d'où, quelques instants ensuite, je sortis pour être enfermé dans une salle basse, formant comme une sorte de prison provisoire.

J'y passai la nuit et le lendemain jusqu'au soir, sans rien apprendre, malgré mes questions à celui qui m'apporta des aliments. La nuit venue, j'entendis une certaine rumeur au dehors, je pensai qu'on venait me délivrer, car, scrutant ma conduite à Londres, je m'étais fort applaudi de la prudence avec laquelle j'avais toujours évité d'approcher du port, et même de la Tamise. La porte de la prison s'ouvrit, des gardes se présentèrent et me dirent de les suivre... Je pensais que j'allais reparaître devant lord Saint-Vincent, et en obtenir immédiatement ma liberté... Hélas! mon commandant! il s'agissait au contraire de me transférer dans une prison régulière... Une heure après, j'étais à Newgate !

Il faut que vous sachiez que, pendant le temps que je

passai à Londres, j'avais fait assez intime connaissance avec un beau-frère de mon hôte, un Irlandais, nommé Patrice, qui était employé dans les prisons. C'était un assez bon diable, qui ne détestait pas trop les Français, et qui était souvent convenu avec moi, le soir, à une table de la taverne où nous buvions notre pot d'ale, qu'à nombre égal, ses compatriotes étaient généralement rossés à plate couture. Il me prenait pour un Anglais de la partie nord du Westmoreland, et n'y regardait pas de plus près.

Or, imaginez-vous, mon commandant, que la première face que j'aperçus en traversant les guichets, ce fut celle de l'Irlandais, qui causait avec un chef de watchmen. Cette circonstance me consola un peu de ma mésaventure, et bien que Patrice ne m'eût point vu passer, je pensai qu'il ne me serait pas difficile de le faire prévenir de mon entrée dans la prison, afin de lui avouer que j'étais un Anglais... de Boulogne, et lui raconter mon affaire.

Je ne crois pas qu'il y ait de prison gaie... mais je ne puis m'en imaginer de plus triste que Newgate. Rien qu'à la voir en passant dans la rue, avec ses grandes chaînes pendues au-dessus des portes comme des enseignes... c'est à serrer le cœur, et une fois dedans, c'est sinistre et effrayant ; les murs sont noirs comme l'âme du diable. Le ciel apparaît par en haut... (le ciel de Londres, mon commandant !) comme vu d'en bas d'une cheminée. Je fus révolté de trouver tous les prisonniers réunis dans les cours; jeunes filles et vieilles sorcières de la Cité, adolescents et voleurs encroûtés dans les récidives; prévenus qui pouvaient être innocents, et condamnés définitifs.

Au moment où j'entrai, on allait pendre un homme. L'échafaud, tendu de noir et entouré d'une double chaîne, était dressé dans la première cour, et le son d'une cloche annonçait l'approche du fatal moment. Je vis le bour-

reau qui disposait lentement et avec précaution la corde autour du cou du patient, auquel un ministre racontait ses prières. Ceux qui me conduisaient semblaient vouloir s'arrêter pour voir la chose; mais je demandai à être conduit sur-le-champ où je devais être, et l'on m'emmena au moment où l'on jetait un bonnet noir sur la tête du misérable... Une minute après, ceux qui l'entouraient s'étant éloignés, j'entendis la plate-forme qui s'écroulait, et laissait le pendu en l'air... Je demandai à l'un de mes conducteurs ce qu'avait fait ce malheureux; il me répondit d'un air significatif :

— C'était un espion !

— Un Français ! m'écriai-je avec un frémissement.

— Oui... un Français *aussi !*

Cet *aussi* sembla me faire comprendre qu'un autre encore dans cette prison... était sous le poids d'une semblable accusation...

On me laissa libre dans une cour encombrée de prisonniers de toutes sortes, et je commençai à faire de sérieuses réflexions sur la fâcheuse tournure que les choses avaient prise. Je fis appeler Patrice, afin d'essayer d'apprendre enfin de quoi j'étais accusé, pour être aussi sévèrement traité, moi qui me croyais au contraire des titres à la reconnaissance du gouvernement... et Patrice ne vint ni à mon premier appel ni à mes autres sollicitations. Hum ! mon vieux Roch ! me dis-je... Comment ça va-t-il? ça va mal, à ce que je crois... te voilà mal amuré, fils de ma vieille mère !

Je calculai qu'il devait s'écouler encore plus de vingt jours avant la distribution des croix au camp de Boulogne, et qu'il fallait jusque-là faire feu de tout pied et de toute patte, pour filer hors de Newgate, de Londres et d'Angleterre, sans passe-port visé de l'amirauté ; mais avant tout, j'étais curieux de savoir de quoi j'étais accusé. Le refus de Patrice de me venir voir me faisait craindre la portée de la réponse qu'avait faite le sbire à ma ques-

tion relative au crime du pendu. Enfin, au bout de cinq ou six jours, je comparus devant une sorte de corbeau, avec une culotte bordée en peau de chat et des épaulettes pareilles. Je sus alors que j'étais accusé d'espionnage, sur la déposition d'un quidam qui m'avait vu parler dans la chambre des communes, où je m'étais frauduleusement glissé pour surprendre le secret des plans relatifs à une nouvelle attaque contre la flottille...

Il paraît que le gros radi... radical, comme on dit, je crois, qui avait voulu savoir mes opinions, peu satisfait de mes réponses un peu vent dessus vent dedans, m'avait suivi, et, voyant où j'étais perché, avait interrogé mon hôte; voilà comment, le jour de mon arrestation, on avait fourni de mauvais renseignements et tout le tremblement; voilà aussi pourquoi le Patrice se croyait sans doute compromis et rechignait à me voir, malgré tous les pots d'ale et les verres de gin que nous avions lampés ensemble, nord et sud de la petite table de la taverne, où il se déliait assez souvent la langue sur le compte de sir ceci et de lord cela, du ministre un tel et du général un autre!

D'après ce que je crus comprendre de l'interrogatoire, il y avait dans mon affaire un peu de Saint-Vincent, ce qui tenait à distance la corde de pendu... la seule corde à laquelle je n'avais pas encore touché depuis que je traînais mon sac d'un bord à l'autre des navires boulonnais. Je n'en pus que persévérer plus ardemment dans mon idée de brûler la politesse à l'Angleterre le plus tôt possible, ne pouvant pas la brûler elle-même, cette Angleterre de l'enfer!

Maintenant, il faut que vous sachiez, mon commandant, qu'à Newgate, les hommes ne sont séparés des femmes que par une grille dont les barreaux sont sans cesse encombrés de prisonniers et de prisonnières se faisant réciproquement la cour dans la cour. Or les poulettes de la Cité, les innocentes colombes dont le watch-

man avait brutalement arrêté les battements d'ailes au coin de la borne sans réverbère, reprenaient là leurs roucoulements avec les coupe-bourses et les futurs pendus... c'était attendrissant. Vous ne croiriez peut-être pas, mon commandant, que plus d'un mariage s'est bâclé là.... et que la grille qui avait séparé les fiancés avant leur passage à la chapelle, séparait ensuite les époux jusqu'à ce que les juges eussent prononcé sur les délits de chacun d'eux.

En général, ce sont les prisonnières qui ont le diable au corps pour ces singuliers mariages, et le manége qu'elles font à la grille pour se procurer un galant est une chose inimaginable. Elles ont de leur côté un écrivain public qui passe toute sa journée à écrire des déclarations d'amour et des billets doux, qui arrivent ensuite le plus souvent comme des boulets trouver brusquement des gens qui n'y pensent guère. Les maris les plus recherchés sont de deux classes : les innocents, ceux dont l'acquittement est probable, et les coupables sûrs d'être pendus. Les premiers, destinés à rentrer dans la vie commune, doivent se convertir en protecteurs, en appuis, en nourrisseurs forcés, pour la moitié retenue en cage par la barbarie des juges. Quand aux criminels dont l'affaire doit se dénouer par un nœud de corde au cou, ce sont peut-être les époux les plus recherchés, lorsqu'on a lieu de croire qu'ils laisseront après eux chez les recéleurs ou dans leur famillé quelque bribe d'héritage.

On m'a montré à Newgate une femme ainsi veuve de trois suppliciés, et dont l'état presque avoué était de se faire ainsi épouser par des gredins auxquels elle savait du *quibus* en dépôt chez des complices qui avaient eu le bonheur d'échapper à la justice. Cette madame Barbe-Bleue, dès qu'elle avait flairé un criminel comme il le lui fallait, se faisait fourrer en prison à l'aide de quelque mince délit, et une fois là, cette araignée tendait sa toile entre les barreaux des grilles, et happait sa proie en lui pro-

mettant des messes et en baignant de gin les derniers moments du criminel. Le quatrième jour que je passai dans cette cour à coquins, je reçus à mon tour une déclaration d'amour signée d'un cœur enflammé percé d'une flèche. Ma première pensée fut de me demander si c'était à titre de prisonnier destiné à la liberté ou à la potence que cette douceur m'était adressée.

Je pris des informations sur l'objet de ma conquête, et j'appris que c'était une Irlandaise vulgairement nommée la *coaïneuse*... un bien vilain nom ! Je demandai des renseignements sur le physique de la donzelle, et comme on me dit que c'était un beau morceau, je m'imaginai que ce nom de *coaïneuse* lui avait été donné à cause de la beauté de sa couenne... ou autrement dire de sa peau ; mais je me trompais, car, en Irlande, on appelle ainsi des femmes qui vont déclamer un tas de choses tristes comme tout auprès du lit des morts... comme qui dirait des poétesses. Je sus que Mary la Coaïneuse était une fille du comté de Wicklow, qui, venue à Londres pour suivre un officier dont elle s'était amourachée, avait voulu se venger d'une rivale, en lui enfonçant, d'un violent coup de poing appliqué par derrière, les dents de son peigne dans la tête, un jour qu'elle surprit les deux amants se promenant sentimentalement à Regent-Park.

Arrêtée sur-le-champ pour cette violence, Mary s'était vue enfermer à Newgate avec la perspective d'une condamnation proportionnée à la durée du mal causé par elle à la préférée de son infidèle. Chose singulière, la *coaïneuse* désirait fermement, quoi qu'il pût lui en arriver à elle-même, la mort de sa rivale, et au lieu de détester celui qui l'avait dédaignée, elle, et qui, de plus, avait haineusement contribué aux poursuites dont elle se voyait l'objet, elle s'était éprise pour l'officier d'une passion plus ardente que jamais, et m'avait envoyé, à moi, une déclaration d'amour... uniquement parce que je ressemblais à son Williams !... Il paraît, commandant, que j'ai

les cheveux de la même filasse, et que mon nez a été taillé sur le même gabarit; brave nez; vous verrez tout à l'heure à quoi il m'a servi.

Tout gros qu'il paraît, mon commandant, j'eus le nez assez fin pour comprendre bien vite que cette intrigue pourrait me servir à quelque chose.

Tous les deux jours, Mary la Coaïneuse recevait la visite, dans un petit parloir destiné aux femmes, d'une grande gaillarde acastillée d'une façon tout à fait hommasse. Il paraît qu'au fond c'était même un homme... mais qui faisait semblant d'être femme pour avoir le droit de venir voir l'Irlandaise, vu qu'à Newgate, les hommes du dehors ne peuvent pas visiter les femmes du dedans, pas plus que les hommes du dedans ne peuvent recevoir des femmes du dehors. Sans doute qu'on pense qu'il y a déjà bien assez d'hommes et de femmes comme ça dedans, séparés seulement par la grille qui coupe la cour en deux. Or donc, mon commandant, vous saurez que cette espèce de bipède-brick-goëlette avait aussi donné de son nez dans l'œil de ma, ou plutôt de notre belle, parce que lui aussi, il ressemblait à l'officier, par le poil, la guibre, etc. Il paraît même que, quelque temps déjà avant l'affaire du coup de poing sur le peigne, la tendre insulaire, avide de l'image d'un infidèle croisant dans d'autres eaux, avait cherché à se faire illusion sur ce qu'elle perdait, à l'aide de ce qu'elle trouvait, et que mon nez, ma tignasse et moi, n'étions que la seconde ou peut-être même la troisième ou quatrième illusion de la romanesque *coaïneuse*, tant les poétesses de funérailles ont d'imagination, même au sujet des vivants. Bref, mon commandant, il paraît qu'il fallait à cette colombe tourtereau dehors la cage et tourtereau dedans, à la seule condition de ressembler par le plumage à l'oiseau envolé et perché ailleurs. Je crois qu'on appelle ce genre-là l'amour plat... platonique; pour plat, il l'est, bien sûr... mais tonique... hum!

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon commandant,

que si je ressemblais à l'officier susindiqué, le visiteur enjuponné me ressemblait, ou lui ressemblait aussi, de sorte que nous nous ressemblions tous. Néanmoins... c'est-à-dire nez-en-plus, cet officier devait être un bel homme, je m'en flatte. Je reviens à la Mary Coup-de-poing.

A la suite de sa lettre, me l'étant fait montrer de loin, je résolus de ne pas me laisser passer sous le nez cette bonne fortune sans bien m'être assuré auparavant s'il n'y avait pas moyen d'en tirer aile ou patte. Je mordis donc en plein à l'hameçon que me jetaient, à travers la grille, les gros yeux noirs de la *coatneuse*, et passai plusieurs jours à lui dire un tas de bêtises, sans trop m'engager, dans la crainte que la belle ne parlât mariage, ce qui m'eût donné un fameux pied de nez; mais bientôt je devinai quelle était cette visite du dehors qui lui venait tous les deux jours, car, m'étant trouvé une fois nez à nez avec le quidam aux faux bossoirs, je crus me voir dans un miroir, et je ne pus douter que mon Irlandaise ne courût plusieurs lièvres, plusieurs bordées, ou enfin plusieurs nez à la fois. Loin de me vexer de la concurrence, j'eus le bon nez d'en rire et de ne songer qu'à tirer parti de ma ressemblance avec la grande femme de contrebande. Comme j'avais de l'argent, j'achetai peu à peu, c'est-à-dire de ci de là, des nippes aux prisonniers mal en quibus, et je parvins, en moins d'une semaine, à me procurer pièce à pièce un habillement à peu près pareil au déguisement à l'aide duquel mon rival se faisait admettre dans la prison.

Pendant ce temps-là, je laissais croire à Mary que je n'en pouvais plus d'elle et que j'étais jaloux; puis je finis par lui avouer net que j'avais reconnu le sexe de sa visite de tous les deux jours, que ça ne pouvait pas durer comme ça, patati patata, etc. Il en arriva ce que j'avais prévu, c'est-à-dire que la belle, à la première visite, pria le galant de ne pas mettre le nez dans la prison avant une semaine qu'elle comptait employer à me cal-

mer, à m'amadouer, à me mettre vent dessus vent dedans à travers les grilles; c'est le cas de dire, mon commandant, que je grillais d'en finir, et qu'ayant eu le nez assez long pour prévoir ce qu'elle ferait, après ma comédie de jalousie, je ne songeai plus qu'à mettre à profit la circonstance. J'eus bon nez!

Le lendemain du jour où elle parut me sacrifier mon rival du dehors, je dressai mes batteries, si bien que tout fut prêt un peu avant l'heure où les visites congédiées par les règlements se présentaient au guichet pour traverser notre cour d'hommes. J'avais caché mes hardes féminines derrière une porte, où je passai m'en affubler lestement, au moment où commençaient à défiler les visites des femmes. Il est bon de dire que, le matin, j'avais eu la précaution de me faire abattre les favoris par le barbier de la prison, et que pour ne pas révéler aux gardiens le vide de la place fauchée, je m'étais à demi enveloppé le museau avec un vieux mouchoir, sous prétexte de mal de dents. Très-bien! voilà les tantes, les mères, les sœurs, les filles des prisonnières qui défilent... Je me glisse au milieu, tout en achevant de serrer les rubans ou plutôt les rabans de ma jupe, et je navigue de conserve, sans embardées, au milieu du convoi, le cap sur la porte de la cour.

Comme, au moment où le peloton traversait le préau, on avait coutume de faire reculer les prisonniers, pour éviter tout contact avec les femmes, le guichetier, ne supposant guère qu'une culotte se pût mêler à ces cotillons, se contentait de donner de ci de là, au hasard, quelques coups d'œil dans le défilé, formé de frimousses qu'il était déjà habitué à voir... Si son regard passa sur moi, sans doute que ma ressemblance avec l'équivoque habituée que je remplaçais le trompa, car, n'ayant sans doute pas pris garde que ce jour-là la pratique de la *coatneuse* n'était pas entrée, il laissa librement sortir du port mon nez et moi derrière?

Le plus fort était fait, mais pourtant, commandant, je n'étais pas encore en pleine mer, et plus d'un naufrage pouvait m'attendre encore en franchissant les dernières passes. Le long des canaux de navigation intérieure, c'est-à-dire (pardon !) le long des couloirs et des corridors, tout alla bien encore... mais il restait à franchir le dernier débouquement... ou plutôt le guichet de la porte d'entrée... ou de sortie. Là, l'examen, la vérification des sortants étaient des plus capricieux, c'est-à-dire qu'il y avait des jours où on les poussait tous en bloc dehors, sans y prendre garde, tandis que d'autres fois, on regardait chacun sous le nez, et qu'on fouillait assez lestement les femmes, comme pour voir si elles n'emportaient pas un prisonnier en bandoulière sous leur casaquin. Par bonheur ce jour-là, toutes les visiteuses, moi compris, étaient assez vieilles ou assez laides pour que les gens du poste ne ressentissent nul désir de leur tâter les flancs... On nous laissa sortir en masse et sans encombre... Pour cette fois, mon commandant, je me crus en pleine mer, et aussitôt dehors, je ne pus m'empêcher de faire ce geste-là... (pardon !) à lord Saint-Vincent et à l'amirauté, en attendant le moment désiré où, Gabrielle à tribord, Marius à bâbord, nous pourrions le faire tous trois bien ensemble à l'Angleterre!

La dernière porte franchie, je ne m'amusai pas à vérifier de quel bois elle était construite, et mis la barre tout au vent, pour laisser arriver à plat dans une longue rue déserte qui se prolongeait sous les murs d'enceinte, et que commençait à obscurcir la venue de la nuit. Je filais donc lestement mon nœud, sans m'arrêter à jeter le loch... lorsqu'au détour d'un cap... c'est-à-dire d'un coin de rue, je donnai du beaupré en plein bois dans un individu qui doublait aussi la rue à contre-bord. Vlan ! je suis désemparé de la vieille loque qui me servait de chapeau, mon châle s'en va en pantenne comme un hunier dont on lâche les écoutes, et le gouvernail ne fait

plus d'effet. L'abordé, d'abord un peu ébranlé de la secousse, me jette ensuite brusquement ses grappins d'abordage en criant *french dog* !

Hélas ! hélas ! mon commandant... ce croiseur rencontré si mal à propos, c'était Patrice, Patrick, Paddy, comme vous voudrez...

Vous savez, cet Irlandais, frère de mon hôte de Piccadilly, cet employé de Newgate, si bon enfant quand nous buvions ensemble l'ale et le wisky à la taverne, en causant assez librement des affaires du temps, et qui s'était ensuite obstinément refusé à venir me parler, lorsque lord Saint-Vincent m'eut fait coincer comme espion, ou comme autre chose, car j'en suis encore à savoir quel numéro on avait mis à mon sac !

— Où vas-tu, drôle, sous de pareilles nippes? me crie le geôlier, en me secouant par ma collerette.

— Vous pourriez dire drôlesse ! balbutiai-je, essayant de faire équivoquer l'Irlandais sur le nez en question. — Ne reconnaissez-vous pas l'amie de votre compatriote Mary la Coaïneuse? Ne vous souvenez-vous plus que chaque deux jours je vais consoler cette chère amie, et ne m'avez-vous pas vous-même dix fois ouvert le guichet ? Aïe ! lâchez-moi, sir Patrick... vous n'êtes pas galant !

— Que je te lâche, ma belle... non, par mon patron ! Puisque c'est toi l'amie de Mary, je suis bien aise de te glisser un mot à l'oreille en particulier, tandis qu'il commence à faire sombre...

Et en tenant ce singulier langage, l'employé de Newgate, qui venait évidemment de passer à la taverne les heures où il n'était pas de service, se mit à me patiner d'une façon qui eût fort alarmé une vestale. Me souvenant, par expérience reçue, qu'en pareil cas les femmes lâchent volontiers le soufflet, j'envoyai ma main à plat sur la joue du galant poussé par le gin de ses entre-

prises; mais sans doute je l'amurai trop dur pour une giffle de femme, car tout aussitôt le Patrick s'écria :

— Ah! *french dog!* voilà qui fait cesser tous mes doutes! tu as dévalisé l'amie de la *coatneuse* et tu sors à sa place!... A moi gardiens, soldats! C'est l'espion français qui se sauve! Ah! chien! ah! gredin! ah! pendu!

Et comme à dater du soufflet que, dans le but de mieux jouer mon rôle féminin, j'avais appliqué au séducteur, mais malheureusement d'une façon trop virile, il avait sur-le-champ abandonné ses entreprises galantes pour m'accrocher solidement et m'empêcher de fuir, il s'établit naturellement entre nous deux une lutte de plus en plus violente, et bientôt, comme mes jupons m'empêtraient un peu, et me faisaient perdre des avantages que j'aurais nécessairement dû avoir sur un homme un peu dans les vignes, dans les brindezingues, voilà que nous culbutons tous deux et roulons à terre, tantôt moi dessous, tantôt lui, jusqu'à ce que, par un effort désespéré que je fis, étant parvenu à déralinguer la robe, je me trouvai plus libre de mes mouvements et pus arrimer sous moi mon Irlandais, en lui mettant un genou sur la poitrine, tandis que lui me tenait par ma cravate comme dans un carcan scellé à terre, ou plutôt comme dans l'organeau d'une ancre à fond!

Comment ça va-t-il? Ça va mal... me dis-je... nous ne sommes qu'à cent pas du poste des soldats, et s'il crie bien fort, je suis frit... outre ça, il peut passer quelqu'un... Aïe! fils de ma vieille mère, tu cours une vilaïne bordée!

— Tu seras pendu... pendu... pendu, chien de Français! hurlait le geôlier, haletant sous mon genou. C'est moi qui réponds de toi à l'amirauté, et je t'ai rattrapé à temps, mon gredin! Un verre ou deux de wisky de plus à la taverne, et peut-être me filais-tu entre les doigts comme une anguille... mais je te tiens...

— Tu me tiens? c'est-à-dire que c'est moi qui te tiens,

l'ami ! dis-je en appuyant un peu le genou. Tu parles de wisky.... as-tu oublié les nombreux petits et grands verres que nous avons bus ensemble à la taverne de Piccadilly ? ajoutai-je, espérant faire renaître quelque bonnes impressions dans la mémoire de celui qui, tout terrassé qu'il fût, pouvait, à l'aide, du premier passant, ou par une alarme aux soldats, me replonger à Newgate.

— Oui, oui, je me les rappelle... et l'ale, et le gin et le porter aussi; tu payais souvent, scélérat, espion unique... Dieu t'a puni de tes trahisons... tu seras pendu!

C'était néanmoins une drôle de situation pour converser, mon commandant... Un peintre ferait un tableau cocasse du groupe que nous formions, moi tout déralingué, ni homme ni femme, un peu l'un et l'autre, et bridé au cou par celui que je tenais sous mon genou, couché sur le pavé humide de la brume du soir...

— Si vous parlez de trahison, vous avez tort, Patrice ! repris-je du ton le plus amical qui pût contraster avec les singulières postures des deux interlocuteurs. Vous savez bien que je n'ai encore rien dit, rien révélé de nos petites conversations nord et sud de la table où nous nous embossions tous les soirs, pour causer de la politique, de la France, de Napoléon, du roi Georges... et de plus d'un haut personnage auquel il serait malsain pour vous que vos opinions d'alors fussent rapportées...

— Moi ! moi ! fit l'Irlandais avec inquiétude. Je n'ai rien dit... je n'ai jamais soufflé mot... C'est toi, c'est vous, vous seul... Je respecte, je vénère mes chefs ! je les ai dans mon cœur, je suis un Irlandais bon Anglais !

— Vous savez bien, Patrick, que je ne suis pas le seul qui vous ai entendu dans vos accès de franchise... il ne faudrait donc que deux mots... pour qu'une petite enquête fît savoir au gouvernement quel homme il emploie... et celui qui garde les prisonniers pourrait bien

lui-même... Une petite pression de genou termina ma phrase avec éloquence.

— Je ne crains rien... rien du tout! répliqua l'Irlandais, néanmoins fort ému; mais il se fait tard... rentrons à Newgate... bras dessus bras dessous, comme deux bons amis... et je vous promets que j'aurai pour vous tous les égards qu'on doit à un homme avec lequel on a trinqué quelquefois... Le jour qu'on vous pendra, Français, je vous garantis que je ferai mettre une corde neuve, et que la poulie sera graissée de frais... j'aurai enfin pour vous toutes les attentions possibles... je m'y engage! mais, je le répète... rentrons au plus vite à Newgate, car l'heure où je dois reprendre mon service est arrivée... Allons, Français, jetez là ces nippes, donnons-nous le bras, et partons !

Et ce disant, le geôlier faisait quelques efforts pour se dégager; mais je lui fis sentir qu'il était amuré du bon coin, et je repris la conversation, sans tenir compte de ses tentatives de séduction relativement à Newgate.

— Écoutez, Patrick, vous devez comprendre au fond que je ne suis pas un mauvais diable, puisque je ne vous ai pas dénoncé, tandis que cela m'était si facile, pour me venger de vos dédains, lorsque par trois ou quatre fois je vous ai fait prier de venir me parler dans la prison...

— On ne m'a jamais rien dit! interrompit avec volubilité mon adversaire.

— Si je rentrais en ce moment à Newgate, par votre faute, il me serait tout à fait impossible de ne pas faire enfin ces révélations... ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous avoir auprès de moi comme prisonnier... et peut-être même aussi comme pendu... car si vous vous rappelez tout ce que vous avez raconté en pleine taverne sur l'affaire des brûlots... (pression du genou) je sais bien, Patrick, que le wisky vous avait un peu délié la

langue; mais enfin, en temps de guerre, la loi ne badine pas... vous pourriez bien aussi, *my friend*, goûter de la corde neuve et de la poulie bien graissée !

— *My God! my God!* où voulez-vous donc aller, Français? dit l'Irlandais d'une façon dolente qui me fit sourire, malgré la gravité de la situation. Ne savez-vous pas que c'est moi, moi personnellement qui réponds de vous? Votre affaire sera jugée dans trois semaines, et je dois vous remettre aux mains des juges... Si je n'ai pas été vous voir en face, Français, croyez bien que je n'en avais pas moins l'œil sur vous de loin, pour être sûr que vous ne manquiez de rien... Je vous le répète, vous êtes de la catégorie des prisonniers dont je réponds, et dans trois semaines...

— Eh bien, Patrick, si je vous promettais, si je vous jurais qu'avant trois semaines je serais de retour à Newgate?...

— Vous êtes fou, Français, ou vous supposez que je le suis!

— Point du tout, Patrick, si je vous jurais d'être de retour tel jour fixé, je le ferais, Dieu le sait!

— Et que diable rêvez-vous d'aller faire hors de Newgate? reprit l'Irlandais en s'efforçant de voir dans la rue s'il ne venait personne pour le secourir dans cette crise.

— Ce que je veux aller faire est précisément la garantie la plus forte que si je vous promets de revenir, je reviendrai, mort ou vif! Au surplus, Patrick, pensez-y bien... si je suis forcé de rentrer avec vous à Newgate, je fais sur-le-champ ma dénonciation, et son exactitude vérifiée... la corde et la poulie... (Et là-dessus, je lui fis de nouveau sentir un peu mon genou dans l'estomac.)

— Mais si vous fuyez, Français... moi qui réponds de vous... je cours risque... grand risque...

— On ne vous fera rien de pire que ce qui vous attend si je rentre...

— Mais, *my God!* quel caprice extravagant vous a donc pris? N'êtes-vous pas amoureux de la *coaïneuse?*

— Je suis amoureux de la gloire... Mon empereur et roi... vous savez, Patrick, celui que vous ne détestiez pas trop à la taverne (genou); mon empereur et roi, dis-je, va distribuer dans cinq jours les croix d'honneur aux braves de son armée de terre et de mer... J'ai gagné une hache d'armes à taper sur l'Anglais, et j'ai le droit d'échanger cette hache contre la croix... Ma croix m'attend... ma croix qui me sera attachée de la main même de mon empereur et roi en personne... Vous voyez bien, Patrick, que je ne suis pas fou de vouloir quitter votre Newgate où vous dites que c'est la main du bourreau qui m'attend...

— Eh bien! Français?

— Eh bien! Irlandais, si vous me lâchez le cou, si vous n'appelez personne, ni soldats ni passants (je voyais de loin quelqu'un qui semblait s'approcher à l'insu de Patrick), si, enfin, vous me laissez me sauver libre, tenter les moyens d'aller mettre pour deux jours pied à terre sur le sol de ma patrie... je vous jure, sur cette croix qui enrôle les braves dans la légion de l'honneur, que d'aujourd'hui en quinze jours je serai à cette même heure et en ce même lieu à vous attendre, pour me laisser reconduire à Newgate...

— Vous le jurez sur votre empereur? dit l'Irlandais, après un silence coupé de gros soupirs.

— Empereur et roi! je le jure!

— A votre retour, vous ne parlerez jamais de ce que vous... de ce que vous vous imaginez que j'ai pu dire autrefois (Je ne l'aurai certainement pas dit!) dans cette taverne où nous buvions...

— J'en jure comme de revenir, sur ma croix et sur le grand héros qui me la donnera.

— Diables de Français ! ils ont des idées... des manières... Je les ai toujours aimés plus que ne comportait ma besogne... Donc vous avez juré, c'est fort bien... mais en jurant d'être ici, à cette même heure, dans quinze jours, vous n'avez peut-être pas songé que... que...

— Que je cours risque d'être pendu au retour? Qu'importe ! j'aurai ma croix ! mes yeux se fermeront sur elle... ma main la pressera dans sa dernière convulsion !

— Et si vous êtes repris avant de toucher la France, vous oublierez également ces petites conversations que vous supposez que nous aurions eues autrefois ?...

— Oui, oui, cent millions de fois oui! m'écriai-je inquiet, en voyant s'approcher quelques personnes que Patrick par sa position ne pouvait voir, mais qui allaien bientôt se trouver assez près de nous pour que leur curiosité à nous voir dans de telles attitudes de conversation me perdît à jamais.

— Eh bien ! Français..,

Et comme ce disant, le geôlier lâcha un peu ma cravate, je fis un effort, me levai d'un bond, et en trois autres je fus à vingt pas de lui. Je ne m'amusai pas à me faire raconter *Peau d'Ane* par ceux qui approchaient, je les franchis lestement, et mon Irlandais, tout engourdi, était encore à terre, que j'étais au large.

La première chose que je fis, une fois rassuré sur toute poursuite, ce fut de me débarrasser de mes débris de nippes dont j'étais encore à demi affublé; puis, gagnant les quartiers populeux, je montai dans une voiture qui m'emporta d'un trait à Greenwich. De là je partis pour Darford; je franchis le matin Rochester, cette ville si voisine de Chatam, où j'avais pu croire d'abord que se trouvait le pauvre Marius; enfin, un jour après, j'arrivai sans encombre au petit port de Deal. Ayant eu soin d'acheter sur-le-champ des habits de ma-

telot, je passai là deux jours à regarder la côte de Boulogne et à chercher les moyens d'y mettre le pied.

Je commençais à vivement m'inquiéter, car le moment, l'heure approchait où allait avoir lieu la cérémonie, et dans tout le pays je n'entendais parler que de ça.

Enfin, mon commandant, hier au soir je crus, en désespoir de cause, pouvoir me confier à un vieil invalide, qui, prisonnier des Français avant la paix d'Amiens, en avait été bien traité, et semblait homme à me servir. En effet, ce digne manchot avait un fils qui devait appareiller dans la nuit pour apporter des vivres, sur un grand cutter, à la station anglaise de nos côtes. Il fut convenu que je passerais, comme on dit, par-dessus le bord. En effet, je me fourrai dans la cale, entre des panier de choux et un sac de fromage; au jour levant... ce matin, mon commandant, au moment où retentissaient les volées des forts qui annonçaient la fête, nous nous trouvions encalminés au milieu du détroit. Damnation! je vis que je pouvais arriver trop tard... Je me faufilai au milieu des vivres jusqu'au sabord de l'arrière, et, au petit bonheur, je m'élançai dans l'eau, sans me soucier d'être vu de l'équipage. J'étais transporté, électrisé, fanatisé, fou! D'ailleurs, il y avait bien à supposer que le fils de l'invalide me protégerait si les matelots criaient après moi. Il se passa bien quelque chose d'approchant... mais je n'y pris pas garde et continuai d'allonger ma coupe le cap sur le port, un peu aidé, Dieu merci, par le flux qui grossissait. Je ne pensai pas plus aux requins qu'à mes vieilles chiques, commandant, et l'idée m'en vient seulement à présent! Bref, j'ai mis six heures à franchir mes cinq lieues, me reposant de temps en temps en faisant la planche, le ventre au soleil... et quel soleil... le bon Dieu l'a fait exprès pour éclairer la gloire de la terre! Le reste, vous le savez, mon commandant... J'ai mis le pied sur le sable de la vallée de Therlincthum juste à temps pour couper le sifflet au grand

chandelier... chancelier, qui disait de moi : *sort incertain !* J'ai eu ma croix de l'auguste main de mon empereur et roi... Le bon Dieu me dirait : « Roch, mon fiston, je te nomme premier moutardier des dîners du pape, » que je ne serais pas plus content !... Maintenant que ça y est, commandant Bertiol, et que vous connaissez mon histoire, il ne s'agit plus que de penser à retourner en Angleterre... Je l'ai promis à Patrick, et au risque d'être pendu pour espionnage, je veux retourner à ma parole et m'occuper de ma Gabrielle et du brave Marius... Si vous connaissez une bonne occasion pour l'Angleterre, mon officier, souvenez-vous que d'ici trois jours je retiens une place numérotée. Voilà l'histoire, elle est cocasse, je m'en flatte ! Maintenant, un verre de schnik, s'il vous plaît, pour chasser un reste d'humidité, et j'ouvre mes oreilles comme des écubiers, pour savoir ce que vous pensez de mes frasques !

XIII

AVENTURES DE GABRIEL A HYDE-PARK.

Nous avons laissé les deux autres héros de ce récit dans deux crises, matérielle pour l'un, morale pour l'autre, qui compliquaient singulièrement la situation générale. Marius ramené sur le *Kent*, en compagnie de son compatriote Delpierre, au moment où tous deux avaient réussi à accomplir les actes les plus difficiles d'une évasion hardie, à l'aide du bugalet à charbon, Marius, disons-nous, allait se retrouver plus que jamais en butte à l'ignoble haine de la *Main maudite* d'une part, et à la vengeance peu chevaleresque du commodore Richard Parkett de l'autre.

Quant à Gabrielle, la pauvre jeune fille joignait aux

soucis que lui causait la déclaration de sir Lionel, relativement à l'ignorance où le laissaient les informations prises sur le sort de Marius et de Roch, l'étrange perplexité, l'embarras causé par la brusque invitation que la fantasque Arabella avait adressée au gentil et dédaigneux aspirant, pour qu'il l'accompagnât dans sa promenade équestre à Hyde-Park.

Comme la position de Gabrielle se trouve en ce moment, sinon la plus dramatique, du moins la plus bizarre, c'est à elle que nous reviendrons d'abord. Aussi bien la situation de Marius, si pénible qu'elle fût, ne devait pas de quelques semaines subir de transformation nouvelle, puisqu'il avait été mis aux fers avec Delpierre sur le gaillard d'avant du ponton, en attendant que l'autorité supérieure eût décidé sur leur sort commun. Nous laisserons donc pour quelque temps encore notre héros, notre mort vivant, en proie à ses chagrins, récemment augmentés par l'inquiétude que lui avait causé la nouvelle du séjour à Londres de son amante, nouvelle apportée, comme on le sait, sur le ponton par les prisonniers français si fatalement conduits à la captivité par le pauvre Roch ; insensible à ses maux physiques, le brave jeune homme n'était d'ailleurs préoccupé que de cette singulière translation de son amie de Woolwich à Londres dans un carrosse armorié, au moment même où la fatalité avait failli l'amener sur un des pontons de Chatam.

Quant à Delpierre, nature moins romanesque et moins pensive, il ne songeait qu'à tenter une nouvelle évasion, malgré les nouveaux obstacles dont on l'avait entouré, et de son côté Carolin Grimbot, ce digne matelot aux comparaisons ethnologiques, faisait tous ses efforts pour persuader Marius de se fier à une recette singulière, qu'il prétendait infaillible pour glisser entre les pattes des Anglais, « comme une anguille que fait éternuer « une sauce à la tartare, » dit-il. Quant à Nicolas Thi-

baud, la *Main maudite*... Mais nous avions dit revenir spécialement à Gabrielle, qu'était venue surprendre l'extravagante invitation de miss Arabella : retournons du *Kent* à Soho-Square. Avant tout, cependant, un mot du lieu où la folle Arabella voulait se faire accompagner par l'aspirant, dont le charmant physique, non moins que l'incompris, l'irritant de l'énigme qui l'enveloppait, avait singulièrement agi sur l'imagination de la fantasque fille de lord Parkett.

Hyde-Park, promenade fashionable qu'on ne pourrait, sous aucun rapport, comparer avec la plupart de celles que possède la noblesse anglaise, n'est, ou n'était alors qu'un vaste emplacement que le gouvernement tenait à loyer de la famille Hyde, pour l'ouvrir à la promenade du public de la capitale. C'est une plaine immense, presque sans végétation, et que des flots de poussière enveloppent l'été, tandis que l'hiver ou les mauvais jours en font une sorte de marécage impraticable. La première chose qui y frappe les regards le dimanche, pourvu que la pluie ou le brouillard n'aient pas trop d'épaisseur, c'est une double file de plusieurs centaines d'équipages élégants ou de voitures communes, s'étendant depuis la barrière d'Oxford jusqu'à celle de Piccadilly, sans même offrir une solution de continuité suffisante pour laisser traverser un piéton ou un cavalier. C'est à peine si ces véhicules font dix pas toutes les cinq minutes, et certes y figurer n'est point un plaisir, à moins que l'on ne compte pour tel ce que dit Ovide :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

C'est-à-dire que c'est un rendez-vous de vanité et qu'on n'y vient que pour voir et pour être vu.

On raconte que lord Chesterfield, le plus célèbre des fashionables qu'ait produits l'Angleterre, ambitionnant jusqu'à la fin de paraître à cette promenade à la mode,

y fut rencontré, quelques jours avant sa mort, par un grand seigneur de ses amis. Celui-ci, surpris d'y voir l'illustre comte, à cause de l'état déplorable de sa santé, lui demanda ce qu'il venait faire en pareil lieu :

— Vous le voyez! répondit Chesterfield, j'y fais la répétition de mon enterrement pour la semaine prochaine!

Et, en effet, étant mort ainsi qu'il l'avait philosophiquement annoncé, ses funérailles offrirent la file de voitures d'Hyde-Park. Aujourd'hui encore, ces équipages chargés de mornes Anglais et de flegmatiques Anglaises font involontairement penser à la comparaison de lord Chesterfield.

On sait que pour le grand monde anglais l'ordre des saisons est bouleversé, comme chez nous celui des heures. Les Anglais, tout en remplaçant aussi la nuit par le jour, font de l'hiver l'été, et restent dans leur capitale durant les mois les plus brûlants, les plus saupoudrés de poussière, tandis que par bon ton ils passent à la campagne la saison des froids, des brouillards les plus épais, des pluies, de la grêle, etc. C'est ainsi que chaque jour de la belle saison (c'est le plus souvent une manière figurée de parler, relativement à Londres...), les rues sont encombrées d'équipages, et que Hyde-Park est le centre de l'aristocratie, de l'élégance, de la fashion. Comme on était alors au mois d'août, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante de la vie du grand ton, miss Arabella ne manquait pas un jour de se montrer dans les endroits à la mode, et à Hyde-Park surtout, où elle se divertissait du manége que faisaient autour d'elle les nombreux galants qui cherchaient à décocher leurs flèches dans son cœur... ou sur sa dot considérable. Vers deux heures, d'ordinaire, Arabella quittait Soho-Square, soit à cheval, soit en voiture, et, dans ce dernier cas, elle envoyait *Wind*, sa monture favorite, à la grille du parc, où elle le montait pour caracoler le long de la

file des équipages, au milieu des ardents écuyers calvacadours qui s'empressaient de faire cortége à la belle et riche héritière. Si elle quittait l'hôtel en voiture, elle conduisait elle-même les quatre chevaux de sa barouche, précédée d'un jockey à ses couleurs pour faire ranger la canaille. C'était pour une excursion semblable qu'Arabella avait fait dire à l'hôte de son père qu'elle comptait sur lui.

Étourdie de cette invitation et des dangers qu'elle offrait pour son secret, Gabrielle fit répondre à miss Parkett par l'objection la plus simple et, à son avis, la plus concluante, c'est qu'elle ne savait pas monter à cheval, ce qui n'avait rien de bien étonnant pour un aspirant de marine, d'ordinaire fort souple et fort leste sur une vergue, mais qui devait infailliblement se trouver aussi embarrassé et aussi gauche sur un cheval que le serait un poisson. Mais miss Arabella, qui s'était mis dans la tête de paraître à Hyde-Park en compagnie du charmant marin, ne se paya point de cette défaite, toute légitime qu'elle fût, et fit dire à l'aspirant qu'elle renoncerait aux chevaux pour ce jour-là, et qu'elle l'emmènerait en voiture... En vain Gabrielle voulut-elle répondre par des objections nouvelles... Le valet répondit qu'il encourrait infailliblement la colère de sa maîtresse à les transmettre, et que le mieux était de céder à une fantaisie que tout le monde du reste tiendrait à grand honneur et à grand plaisir.

Gabrielle pensa à aller prier lord Parkett de faire accueillir ses excuses, mais elle apprit qu'il n'était pas à l'hôtel. Elle allait enfin se décider d'aller les faire agréer elle-même, lorsque le domestique vint le prévenir que sa maîtresse attendait au bas du grand escalier. Vaincue par la nécessité, Gabrielle descendit, dans l'espoir de se dégager de cet intempestif honneur, mais elle trouva Arabella déjà installée dans sa voiture, coiffée d'un petit chapeau de castor gris, vêtue d'une sorte d'a-

mazone de nankin brodé en soie écrue, gantée de peau de daim et agitant avec impatience un long fouet dont elle cinglait les oreilles des chevaux que contenaient à grande peine deux palfreniers pendus aux mors... Un valet s'empara presque de l'aspirant qui, tout interdit, ne savait plus comment s'y prendre pour s'excuser, à voir l'Anglaise déjà installée sur le haut strapontin, et il s'y trouva hissé à côté de miss Arabella sans l'avoir voulu, lorsque celle-ci lâchant immédiatement les rênes roidies dans ses mains délicates, l'équipage sortit de l'hôtel avec fracas, précédé de son piqueur.

Toutes les rues qui conduisaient à Hyde-Park étaient encombrées de voitures; ici, c'était un dandy le corps penché en avant et se carrant les coudes, qui conduisait sa barouche à quatre chevaux, suant sang et eau pour briller dans ce métier nouvellement à la mode, tandis que son cocher riait de sa maladresse à la taverne avec les palfreniers. Là, c'était un vieux fat conduisant un tandem, les yeux obstinément fixés entre les oreilles du cheval, et l'air plus grave qu'un président du parlement. Un autre merveilleux menait son tilbury, ayant familièrement à ses côtés son jockey pour compagnon et un gros barbet aboyant entre les jambes. La plupart de ces beaux avaient à la bouche un cure-dents, une paille ramassée dans leur écurie, le plus petit nombre un cigare, car, en 1804, cette sorte de choléra pestilentiel n'était pas encore soufflée par les bouches les plus élégantes dans les lieux publics, et, en général, on se cachait pour fumer, comme on le fait pour satisfaire un vice. Toutes ces voitures étaient environnées de cavaliers, les uns nonchalamment posés sur leur bête, fermant un œil pour approcher de l'autre une sorte de longue-vue avec laquelle ils faisaient semblant de chercher au loin un équipage qui les intéressât; les autres filant au grand trot au milieu de la foule menacée, se hissant et s'affalant alternativement sur leur selle, le menton en avant,

les pointes des pieds en dehors et un bras enfoncé dans une poche de derrière avec le manche d'une cravache ou d'un bâton tordu, toutes façons d'une suprême élégance, qui ont mis quinze ou vingt ans à franchir le détroit, et qui sont de nos jours du meilleur ton parmi nos *horsemen* et nos *gentlemen-riders* ou ridés.

Arabella dirigea vaillamment son équipage au milieu de cette cohue, dont les intervalles étaient comblés par une foule de sots piétons, payant du risque d'être vingt fois écrasés l'équivoque plaisir de voir l'aristocratie se livrer à cette impérieuse manie baptisée du nom de fashion.

A chaque instant la belle et fantasque jeune miss était obligée de répondre aux saluts qui lui étaient adressés par les dandys, et elle le faisait, suivant la mode adoptée pour le cas, c'est-à-dire en agitant la main de laquelle elle tenait son fouet, si bien qu'elle avait l'air de vouloir cingler les gens qui prétendaient à ses bonnes grâces. La plupart des promeneurs regardaient avec curiosité le jeune homme inconnu, assis, ou pourrait-on dire perché, à la gauche de la noble fille du lord, et malgré cette liberté consacrée dont jouissent les jeunes personnes dans leur vie mondaine, en Angleterre, on s'étonnait presque de voir ce nouveau venu faire sa première apparition publique en possession d'un si haut degré de faveur, dirons-nous sans faire allusion au strapontin sur lequel l'aspirant était juché.

Bref, on arriva à la barrière d'Hyde-Park qui donne sur Piccadilly, sans que ni Arabella, excessivement occupée de ses chevaux fringants et des méandres à leur faire suivre dans la cohue, ni Gabrielle, fort contrariée, fort inquiète de se trouver là, eussent prononcé une seule parole.

Une fois dans le parc, il fallut prendre la suite au milieu du cordon d'équipages de toutes formes, remplis de dames affublées des modes les plus outrées et les plus

ridicules, empruntées aux fêtes du Directoire et du Consulat. Ces modes, qui avaient pour résultat incontestable d'enlaidir les femmes qui y sacrifiaient, au mépris même de leur patriotisme, étaient alors, comme on sait, tout l'opposé des toilettes actuelles qui, dans l'exagération de leur ampleur, ont au moins pour excuse d'enfouir les femmes maigres dans des flots d'étoffe, noyant leurs angles, et de donner aux passables et aux belles quelque chose du grand air du dix-huitième siècle, cette époque galante et somptueuse où toute femme était reine. Arabella, qui, on l'a dit, composait ses costumes de salon d'après les tableaux, et qui ne paraissait guère dans les promenades qu'en amazone, riait des chapeaux extravagants et des *fourreaux* étriqués dans lesquels les ladys s'enfouissaient, comme un parapluie dans sa gaîne, et ses chevaux mis au pas et flanqués du piqueur, elle se retourna vers Gabriel, dont la préoccupation ne lui avait pas échappé ; puis, étendant sur l'aspirant son noir regard, elle lui dit en excellente langue française :

— Pour la première fois, je crois, que vous voyez notre beau monde... je suis curieuse de savoir ce que vous en pensez ?

— Votre Honneur me pardonnera, répondit Gabriel, avec une émotion sur la nature de laquelle la jeune Anglaise put se tromper, mais j'ai si peu vu la société, même celle de mon pays, que je ne suis guère en état de faire de comparaison. Tout ce que je puis dire, c'est que cela me paraît tel, que je regretterais beaucoup de m'y voir, sans l'extrême honneur que vous avez daigné me faire, et à propos duquel j'étais descendu dans le but de me soustraire, lorsque...

— Lorsque je vous ai enlevé, n'est-ce pas ? acheva Arabella. Vraiment, monsieur le Français, reprit l'espiègle, en souriant malignement, plus d'un à votre place...

— Serait bien heureux d'une semblable faveur ! acheva à son tour Gabriel. Mais c'est qu'aussi, Votre Honneur,

tous ces brillants gentlemen qui vous entourent de leurs hommages y ont plus qu'un pauvre... prisonnier étranger des droits fondés sur leur rang, leur esprit, leur fortune...

— Celui qui a vraiment le plus de droits, monsieur le midshipman, est assurément celui auquel je les donne! reprit Arabella d'un ton un peu piqué. On m'a toujours représenté les Français comme légers, présomptueux, aimant à plaire...

— Et vous trouvez que je démens tout cela, n'est-ce pas, Votre Honneur? Ah! c'est, croyez-le bien, que jamais... non jamais situation plus bizarre, plus épineuse que la mienne, n'a placé à côté d'une personne aussi remarquablement séduisante et accomplie...

— Un jeune homme aussi... aussi embarrassé de son bonheur! dit en riant Arabella, interprétant de cette façon la pensée de l'aspirant, dans cette bizarre conversation où il semblait qu'aucun des deux interlocuteurs ne dût finir lui-même ses phrases.

— Mais voilà un de mes plus obstinés poursuivants de l'an passé! reprit la jeune miss d'un ton d'espiéglerie. En attendant le moment où je veux vous confesser à cœur ouvert, il faut que j'essaye de vous amuser en vous montrant de quoi on est assaillie, lorsqu'on est comme moi ce qu'on appelle une belle et riche héritière... Psitt! psitt! Milleflowers! sir Daniel Milleflowers, par où êtes-vous donc?

Gabriel eut tout lieu de s'étonner de cet appel singulier, car ayant regardé à droite et à gauche de l'équipage pour voir à qui il s'adressait, il ne vit aucun cavalier et du reste, Arabella, en le faisant, avait semblé le jeter en l'air, sans but déterminé. Notre héros regarda la jeune miss, qui, comprenant sa pensée, se mit à rire et dit :

— Je ne le vois point... mais je le sens... Je parie qu'il est quelque part derrière la voiture!

Gabriel s'aperçut en effet qu'il régnait dans l'air une forte odeur de tubéreuse.

— Eh bien ! Milleflowers, où êtes-vous donc ? reprit la folle miss.

— Ici, Votre Honneur ! cria une voix de fausset d'un timbre si fragile, qu'il sembla que cet effort dût la fêler... Un serin qui parlerait aurait cette voix.

Et tout aussitôt une tête de cheval pointa à l'angle de la capote de cuir rabattue, et un cavalier se penchant vers l'intérieur de la voiture tendit la main, pour recevoir à la mode anglaise celle de la jeune fille. Mais celle-ci y posa le bout de son manche de fouet, que le dandy pressa et secoua comme s'il eût tenu la main de l'impertinente Arabella. Dès lors Gabriel put examiner le dandy tout à son aise.

Milleflowers, un des galants mis hors de combat par le bon goût et les bordées satiriques d'Arabella, était un élégant d'un âge plâtré, teint, vernis. Petit et fluet, il se rengorgeait dans sa cravate comme le dindon qui fait la roue au milieu des volailles amoureuses. Il n'en était pas plus noble, mais plus grotesque. Il portait sur le côté de l'oreille un chapeau légèrement posé sur ses boucles blondes, archangélesques et séraphiques, qui s'alignaient sur ses tempes et tombaient sur ses joues dans une symétrie impossible à la nature. Un rouge végétal, virginal, s'étendait en ton idéal sur le visage floral de cet original. Sa bouche, toujours imprudemment souriante, laissait éclater aux regards l'émail de deux fausses dents plantées dans un râtelier jaune et en désordre. Ceux qui l'approchaient trop, ou plutôt qui s'en laissaient trop approcher, reconnaissaient sur-le-champ que les parfums excessifs dont il se baignait avaient le même but que chez les païens la myrrhe et l'encens brûlés dans les temples où se putréfiaient les entrailles des victimes. Le fait est que Gabriel comprit vite comment la jeune miss avait pu l'appeler au hasard sans le voir, car les parfums

dont il noyait son haleine se dégageaient à cent pas à la ronde, et on le sentait venir, comme les marins sentent l'approche des îles qui produisent les épices, dans les voyages de Cook.

— *Good day*, Milleflowers ! on ne vous voit plus ! Comment va lady Madness ? (une vieille folle qui payait les dettes du ci-devant jeune homme...) et votre cheval Lowe? et votre *pointer?* Détestez-vous toujours monsieur de Bonaparte ? votre lumbago vous tourmente-t-il encore ? Vous verra-t-on demain chez lord Clancarthy ? Cette bête que vous montez saute-t-elle bien ?

Pour répondre à cette avalanche de questions d'une façon plus intime aux yeux des voisins, Milleflowers, étourdi et glorieux à la fois de cette extrême amabilité de la jeune héritière, dont les dédains l'avaient contraint à retourner à la vieille lady Madness, le dandy, disons-nous, s'approcha tellement, que la tête du cheval entra dans la voiture (grand signe d'intimité!) et que Gabriel eut peur qu'ayant compris la dernière question de l'espiègle Anglaise, la bête ne se fût ingéniée d'y répondre en sautant dans l'intérieur, pour montrer son habileté.

— Vous me comblez; d'honneur, miss, vous me comblez! dit le fat, dont les petits yeux gris pétillèrent de joie, comme un charbon mal éteint qu'on avive avec un soufflet. — J'espère que lord Parkett jouit d'une bonne santé ?... j'irai certainement lui rendre mes devoirs... j'y serais sans aucun doute allé aujourd'hui même, si je n'avais pas plusieurs invitations... Je suis invité dans trois maisons différentes... je ne sais qui choisir ! Mais si, par hasard, miss Arabella devait dîner dans l'une d'elles, mon choix serait fait immédiatement...

Et en débitant cette galanterie, Milleflowers se donna un air si agréable, il se pencha avec tant d'irrésistible minauderie sur le cou du cheval, que l'espiègle Arabella ne put retenir un bruyant éclat de rire qui déconcerta sur-le-champ le dandy; il lança un petit regard mauvais

sur Gabriel, vers qui la jeune Anglaise s'était tournée, comme pour l'associer à sa gaieté et voir de quelle façon il jouissait du spectacle qu'elle lui donnait. Puis, presque aussitôt, Arabella, s'apercevant que l'équipage qui précédait le sien s'était avancé de quelques pas, allongea un coup de fouet sournois aux chevaux qui, brusquement touchés dans leur repos, se cabrèrent à demi... Milleflowers, mal en selle dans sa recherche d'attitudes séductrices, subit le contre-choc; son cheval, heurté au flanc par la roue de l'équipage mis en mouvement, fit un rapide écart, et jeta le dandy dans la poussière, au moment où celui-ci sortait de sa poche un fin mouchoir de batiste brodée pour essayer de dissimuler un peu la mauvaise humeur qui avait si vite succédé, en se voyant bafoué, à son contentement extrême.

Après s'être assuré par un rapide examen que le vieux dandy ne s'était point blessé dans sa chute, mais qu'il s'était seulement couvert de poussière... et de ridicule, Arabella rit de plus belle, et tirant ses guides sur le côté opposé de la chute de Milleflowers, elle sortit de la file pour prendre une allée de traverse, afin d'abandonner le théâtre de la catastrophe et se remettre en ligne plus loin. Au reste, notre étourdie était en train de se divertir; car, en rejoignant la file des équipages, elle s'engagea dans un petit encombrement de cavaliers, et croyant reconnaître un des plus voisins pour le frère d'une de ses intimes amies, elle envoya sur la croupe de son cheval un coup de fouet qui fit cabrer la bête, à ce point que si celui qui la montait n'eût pas été excellent cavalier, il eût assurément eu le même sort que Milleflowers. A cette aggression insolite, le gentleman, aussitôt rassuré en selle, se retourna, le visage allumé de colère, et Arabella, en reconnaissant son erreur d'abord, puis la personne à laquelle son espiéglerie s'était adressée, laissa échapper un petit cri et rougit extrêmement. De son côté, le cavalier insulté

parut, en voyant miss Parkett, frappé du plus vif étonnement. Les personnes qui l'accompagnaient l'entourèrent aussitôt, et il se forma un groupe auquel venait au loin se mêler la première victime des extravagances d'Arabella, lorsque, fouettant ses chevaux avec la mauvaise humeur du dépit, elle dépassa le nouveau théâtre de cette nouvelle scène, se jetant dans une contre-allée. A peine ses chevaux y furent-ils engagés qu'elle s'écria, comme à elle-même :

— Quelle fatalité !

Gabriel, fort décontenancé, fort ému peut-on dire, de tous ces incidents, serait sur-le-champ descendu de voiture, si une sorte de responsabilité que lui imposait son habit ne l'eût retenu dans son dangereux rôle. Quelques minutes s'écoulèrent du reste à peine, qu'on entendit derrière la voiture le galop de plusieurs chevaux qui semblaient la poursuivre. Arabella le comprit, car elle arrêta net, siffla le piqueur, et se dressant fièrement debout dans sa voiture, au moment où plusieurs cavaliers l'entouraient :

— Qu'y a-t-il, mylords ? dit-elle, la lèvre frémissante, le feu dans le regard, et tenant son fouet en l'air et de l'attitude d'une amazone de Rubens, le javelot en main, au milieu d'une halte de tigres.

Le cavalier dont la vue avait si vivement contrarié Arabella approcha son cheval du côté de Gabriel, et touchant l'aspirant du bout de sa cravache, sans pour cela daigner lui adresser la parole, il dit d'un air fort insultant :

— Est-ce ce jeune inconnu, miss Arabella, qui est chargé de rendre raison de vos impertinences ?

— Mylord, répondit la jeune fille, dont la reconnaissance de sa déplorable erreur avait sur-le-champ modifié les dispositions et les idées, je ne puis croire que vous soyez assez imprudent pour chercher à causer un scandale aux dépens de celle....

— J'en serai désolé, miss Arabella ! interrompit assez brusquement le cavalier, mais puisque cette fois je trouve à vos côtés un homme de votre intimité, témoin de vos impertinences à mon égard, j'entends avoir satisfaction... présentez-le donc, et on se retrouvera !

Arabella allait répliquer, lorsque Gabriel, chez lequel bouillonnait l'esprit martial qui l'avait fait céder autrefois aux désirs maritimes de son oncle Roch, se leva à son tour, et l'œil allumé d'indignation et d'animosité patriotique, il s'écria :

— Parbleu, mylord, vous me voyez prêt à tout, et tant de formalités vous sembleront, j'espère, inutiles, lorsque vous saurez que je suis un officier de la marine française, prisonnier à Londres sur parole...

— Ah ! ah ! interrompit Milleflowers, qui avait perdu dans sa chute une de ses fausses dents et l'incarnat d'une de ses joues ; prisonnier de miss Arabella, à ce qu'il paraît !

— A vos ordres donc, mylords ! reprit l'aspirant, en jetant au vieux fat un fier regard qui le terrifia. Et si le premier qui s'est cru insulté par miss Arabella s'inscrit aussi le premier, je serai d'abord à sa disposition...

En entendant cette conclusion, Milleflowers se glissa derrière les divers témoins de cette scène. Arabella, de son côté, véritablement désolée des fatales conséquences de son étourderie, avait plusieurs fois essayé de prendre la parole .. mais dominée par le ton fièrement décidé et par l'attitude qu'avait tout à coup pris son compagnon, elle jetait sur lui des regards sur l'expression desquels le cavalier insulté se trompa d'autant moins, qu'ils contrastaient singulièrement avec ceux qui lui étaient décochés. Sa colère s'en augmenta sans doute, car il reprit du ton le plus insultant :

— Un Français ! la chance m'est donc doublement heureuse ! Londres sera charmé d'apprendre que la fille

du noble lord Parkett choisit désormais ses défenseurs parmis nos ennemis !

— Un ennemi qui se consolera du moins un moment d'être arraché au grand duel des deux nations, s'il se mesure corps à corps avec un personnage aussi impertinent et aussi grossier ! répliqua Gabriel, qui n'oubliait pas le frôlement de cravache par lequel le cavalier avait débuté dans l'explication.

— Mylord... mylord, mon père n'ignorera pas un mot de tout ceci ! exclama la jeune miss.

— Finissons ! dit Gabriel, en toisant avec arrogance les quatre ou cinq acteurs ou témoins de cette scène.

— A plus tard ! fit le cavalier, gentleman d'un âge mûr, à la tenue militaire plus que dandie, et qu'on pouvait être étonné de voir se conduire d'une façon aussi peu conforme aux manières du beau monde, dans une circonstance où une jeune personne de haut rang était la première en cause.

— Miss Arabella, vous voudrez bien dire à ce jeune mousse français quel est le commodore anglais qui daignera l'accepter pour adversaire ! dit l'impudent personnage, qui tout aussitôt piqua des deux et disparut derrière la voiture.

Ce voyant, ses compagnons jetèrent insolemment leurs cartes à terre, comme témoins du lord, et disparurent à leur tour sur les traces de leur ami.

Arabella fit piaffer et piétiner les chevaux sur ces noms, auxquels le prudent Milleflowers n'avait point mêlé le sien, et elle lança au grand galop la voiture dans une allée par laquelle on gagnait la barrière de Piccadilly. Bientôt l'équipage entra dans Soho-Square avec fracas. Leste comme un marin, Gabriel sauta en bas de la voiture, et offrit la main à Arabella, qui s'appuya familièrement sur lui, en le regardant... de la façon la plus embarrassante pour notre héros.

— Miss... j'attends de Votre Honneur le nom de celui

qui nous a si grossièrement insultés!... dit l'aspirant, lorsque la jeune fille fut prête à monter chez elle.

— Mon cher Gabriel! répondit Arabella avec un sourire singulier, demain matin vous saurez où trouver votre adversaire... d'ici là... sachez... mais non! Je vous dirai tout cela demain soir... A revoir, *my dear*, pardonnez-moi mes étourderies, et... et... adieu! adieu!

En jetant ces dernières paroles pleines d'une réticence qui semblait beaucoup coûter à la fantasque jeune miss, elle s'élança dans l'escalier de marbre et disparut derrière un groupe de statues, en décochant comme une Parthe la dernière flèche de son regard sur le pauvre aspirant, en proie aux plus singulières perplexités que pût faire naître un aussi brusque tourbillon d'incidents tout à coup jetés dans sa position déjà si bizarre.

XIV

LES CATAMARANS.

Des événements d'une haute importance nous contraignent à prier le lecteur de vouloir bien passer avec nous de l'autre côté du détroit pour revenir ensuite à Gabrielle, lorsqu'en sera arrivé le moment opportun.

Tout lecteur de romans maritimes doit avoir le pied un peu marin... Nous pensons donc qu'on ne se plaindra point des diverses traversées que nous faisons faire pour débarquer tantôt en France, tantôt en Angleterre.

Après tout, comme le disait le refrain d'une chanson du temps de la flottille :

Traverser le détroit
N'est pas la mer à boire.

Celui qui fume son cigare en parcourant ce récit nous paraît d'ailleurs de calibre à demander un beefteak et une bouteille de vin du Rhin aussitôt en mer... et quant à cette belle dame qui nous lit (toutes les dames qui nous lisent sont belles !), qu'elle ait la précaution de se munir de citrons, d'extraits de vinaigre, de bonbons de Malte, et nous lui garantissons, de toute l'expérience que notre ancien métier nous donne de la chose, que si elle est douée d'une constitution destinée à être offerte en holocauste au mal de mer, à l'aide de tous ces préservatifs, elle l'aura seulement... un peu plus.

Débarquons à Boulogne...

Napoléon fut informé le soir même de la célèbre cérémonie de Therlincthum, par l'amiral Bruix, auquel le commandant Bertiol avait fait un rapport, que les Anglais préparaient une troisième et plus importante expédition contre la flottille.

Bruix avait voulu interroger lui-même le marin qui avait apporté cette grave nouvelle, et, déjà prévenu par le bon capitaine de frégate, l'amiral connaissait l'ensemble des aventures assez singulières qui non-seulement avaient livré au contre-maitre une partie de ce secret d'État, mais encore lui avaient permis d'en apporter la révélation à ses chefs.

Aussi, ne voulant point que ce brave marin, victime d'un point d'honneur exagéré pour un temps de guerre, allât porter son cou à la corde qui l'attendait peut-être à Newgate, il l'avait inscrit sur une liste d'échange de prisonniers qui devait le jour même être soumise à la signature.

Le commandant Bertiol eut toutes les peines du monde à faire comprendre au digne contre-maître que cette mesure régularisait complétement son évasion et annulait la responsabilité de l'Irlandais Patrice.

— J'ai juré sur ma future croix que je retournerais, disait Roch.

— Mais tu n'es pas obligé de retourner, puisque tu es échangé !

— Mais si, le moment venu, on demande le prisonnier Roch à mon geôlier et qu'il ne puisse pas le fournir, on lui trempera une vilaine soupe, commandant!

— Mais on ne te demandera point, ô tête dure comme ton nom, puisque tu cesses d'être prisonnier du moment où la liste d'échange est arrivée à l'amirauté, et elle y sera dans trois jours...

— Mais je...

— Mais tu...

— Mais nous...

— Mais vous...

Le capitaine de frégate eut beau faire, maître Roch ne se montra qu'à demi persuadé, et, battu sur la question de Patrick, il changea d'armure et courut sur une autre bordée d'objections.

— Et Gabrielle?... et Marius?... dit-il comme raison suprême.

— Eh bien! j'irai prier l'amiral de les comprendre aussi dans le cartel d'échange... et tout sera dit.

— Dans le cartel d'échange, Marius?... Marius qui a été fusillé comme déserteur dans la cour du château! le commandant n'y pense pas!

— C'est vrai... pour Marius, c'est impossible!... le pauvre jeune homme est mort... officiellement du moins. Mais pour l'aspirant Gabriel, c'est tout autre chose, et si, à part le point d'honneur, c'est aussi lui qui t'attire là-bas... avec deux mots à l'amiral, son nom...

— Hum! il faut de la réflexion, mon commandant... il faut double ration de réflexion... répondit Roch en jetant autour de lui des regards aussi incertains que l'étaient ses pensées. Je dirais bien oui, tout d'un lof et sans embardées, à votre proposition... mais je pourrais aussi faire comprendre que non. Ça serait oui, si... si sous certains rapports... sous divers rapports... suivez-

moi bien, mon commandant! si le non, dans ce cas-ci, n'était pas plus prudent que le oui... car, en disant oui, il pourrait arriver... suivez-moi bien toujours, mon commandant! il pourrait, dis-je, se faire que, vu les circonstances là-bas... vu le mylord que nous cherchons avec son portrait... il pourrait enfin arriver qu'avoir dit non au lieu de oui... Bref, c'est assez clair sans que je m'explique davantage... le oui et le non sont aussi dangereux l'un que l'autre, et je jure sur ma croix...

— Jure que tu es le plus grand original qui ait jamais mis les pieds sur l'eau, et ton serment sera valable! interrompit le capitaine de frégate en souriant de tous les scrupules et de toutes les hésitations du contre-maître. Je verrai l'amiral Bruix ce soir... Si d'ici là tu t'es décidé à quelque chose, tu parleras, et j'arrangerai l'affaire. Après ça, si tu tiens tant à retourner en Angleterre... je te jetterai sur le premier convoyeur qui appareillera, et, comme leur emploi est de se faire prendre pour laisser échapper ceux qu'ils escortent, rien de plus facile que tu puisses aller encore boire avec ton Irlandais à la taverne !

Que le contre-maître eût ou non décidé ce qu'il y avait de mieux à faire dans les conjonctures indiquées, toujours est-il que le cartel d'échange partit sans que le nom de l'aspirant y figurât.

Roch prétendit d'un air important qu'il avait son plan... et comme les graves préocupations du moment ne permettaient guère de consacrer beaucoup de temps aux intérêts secondaires ou intimes, le commandant Bertiol, tout à ses fonctions, perdit momentanément de vue le contre-maître, qui fut embarqué sur la corvette amirale.

C'est qu'alors les immenses, les importants préparatifs militaires dont le port de Boulogne était le centre se trouvaient dans leur plus haut degré d'activité, et il était impossible de ne pas reconnaître que le drame guerrier

dont les plages anglaises devaient être le théâtre touchait à son terrible dénoûment.

En vain a-t-on cherché, à diverses époques, à contester la réalité, le sérieux des intentions de Napoléon relativement à la descente en Angleterre! Ce n'était point pour jouer une vaine comédie, que plus de cent mille hommes, les premières troupes du monde, avaient été rassemblés là, sous les ordres de généraux tels que Soult, Ney, Davoust, Lannés, etc., personnages auxquels il est impossible de croire qu'ait été réservé le rôle mystifiant de comparses!

On s'imaginerait difficilement, si l'on n'a fait de cette époque une étude spéciale, jusqu'à quels détails infimes se révèle la pensée hardie qui menaça alors notre plus grande ennemie en alarmes, et combien de faits de toutes sortes se groupent en preuves irrécusables de la validité, du sérieux de ses plans.

La création des ports et des escadres, l'édification des forts, l'armement de cette immense flottille, la centralisation sur ce point unique des meilleurs soldats et des plus célèbres officiers, les quatre apparitions pleines de sollicitude que Napoléon fit sur cette *Côte de fer*, ainsi baptisée par l'Anglais tremblant dans son île, ce ne sont là que les gages éclatants et visibles de cette pensée injustement mise en suspicion par des plumes évidemment privées de logique et de patriotisme. Mais ce qui rend ce doute absurde et ridicule, c'est la notoriété de cette audacieuse campagne, révélée par mille détails d'un ordre moins apparent que ce qui vient d'être cité; par exemple, les nombreuses administrations organisées à l'avance avec des soins, des prévisions, des détails, dont l'objet ne pouvait être d'élever en vain un fantôme sur nos rives pour effrayer l'Angleterre.

L'immense matériel embarqué sur cette flottille : artillerie de terre et de mer, de siége et de plaine; munitions, armes de toutes sortes; trains, chariots, parcs à chevaux,

ponts volants, vivres en abondance extrême, ensemble d'approvisionnements, enfin, destinés à plusieurs semaines de campagne pour plus de cent mille hommes; et puis cette colonne, ce monument dressé pour l'avenir, ce symbole destiné à perpétuer la mémoire de ces camps rassemblés, Napoléon eût-il permis à ses soldats de la lui voter, s'il n'avait pas été pleinement animé, non pas seulement du désir (ceci ne peut faire doute), mais de la persuasion que la descente s'opérerait?

Car ce fut à la suite de la distribution des croix que l'armée, voulant témoigner à son chef son admiration, en même temps que planter solidement dans le cours des temps la date et le souvenir de cette formidable réunion de guerriers et son but, demanda l'autorisation d'ériger à ses frais, sur le point culminant du théâtre de ses préparatifs, une colonne monumentale capable de résister aux atteintes des siècles.

Napoléon accepta cet élan votif, et le lieu fut immédiatement choisi où, dominant la ville, le port et la rade, cette colonne marmoréenne devrait se dresser aux regards de l'île perfide pour qui elle devait offrir une date sinistre.

Les habitants de Boulogne achetèrent le terrain, et fondèrent une rente éternelle pour subvenir à l'entretien du monument... ce monument même au pied duquel nous avons trouvé, en qualité de gardien haineux de l'Anglais, celui qui, en nous léguant son *coffre de vieux matelot*, nous a mis en situation d'entreprendre ces récits où lui-même, le digne Roch, joue un si grand rôle.

Les travaux se virent immédiatement entrepris avec l'activité de ces temps-là; les fondations furent faites à l'aide des rochers mêmes de la côte, et la colonne éleva peu à peu ses vastes assises de marbre blanc agatisé, tiré des carrières de *Marquise*. D'ordre dorique et surmontée d'un acrotère, cette colonne, qui devait s'élever

à cent cinquante pieds au-dessus de la falaise escarpée qui lui servait d'immense piédestal, était destinée à porter aux regards de l'Anglais humilié la colossale statue de Napoléon.

Aux quatre faces de la base, des bas-reliefs, aussi de bronze, devaient retracer l'hommage de l'armée : la distribution des croix de la Légion d'honneur; le plan des trois ports de la flottille ; et, enfin, l'aspect des camps et de la colonne elle-même.

Napoléon demanda où l'on prendrait tout ce bronze :

— Sire, à la première bataille ! répondit Soult.

En effet, quelques mois plus tard, le maréchal réalisait sa promesse dans un village de la Moravie !

Dans le même temps, un homme jusqu'alors inconnu, et aujourd'hui immortel, écrivait à l'empereur :

« Sire,

» La mer qui vous sépare de votre ennemi lui donne sur vous un avantage immense. Servi tour à tour par les vents ou par les tempêtes, il vous brave dans son île inaccessible pour vous. Cet obstacle qui le protége, je puis le faire disparaître... Je puis, malgré toutes ses flottes, en tout temps, en peu d'heures, transporter votre armée sur son territoire, sans craindre les tempêtes, sans avoir besoin du secours des vents. Voilà mes moyens ! »

Plusieurs plans suivaient.

Napoléon, étonné et pensif, confie l'examen de cette proposition à une commission d'hommes que l'Europe savante désignait comme les meilleurs juges qui fussent en semblable matière.

Une vérité physique, palpable, fut mise sous leurs yeux... et ils ne surent point la voir ! L'auteur d'une découverte qui devait bouleverser la face maritime du

monde fut pris par eux pour un visionnaire. Ceux qui, vivants encore, ont été l'objet de justes récriminations pour leur aveuglement passé, disent, pour s'excuser, que la proposition de Fulton était enveloppée sous des idées folles, qui dérobaient le fait vrai au milieu des erreurs.

Supposez pourtant que l'examen des savants se fût trouvé ce qu'il devait être... Supposez que le premier bateau à vapeur ait paru alors? Combien de temps eût-il fallu à Napoléon pour faire lancer de nos cent chantiers de construction, échelonnés depuis Toulon jusqu'au nord de la Hollande, une flotte nouvelle à jeter comme un pont, bravant les flottes anciennes, sur ce détroit où il serait passé le premier à la tête de son armée? Ne semblait-il pas que cette découverte fût faite exprès pour ces temps d'imprévu, d'extraordinaire, de merveilleux? Comment douter alors, qu'à la vue d'une puissance aussi redoutable, qu'à l'approche d'un danger aussi réel, cette Angleterre, qui trembla si souvent à la pensée de dangers imaginaires, n'eût été forcée de subir la paix et de tolérer l'affermissement européen de notre puissance?

C'est ainsi que la nature recèle dans son sein des forces inconnues (de même que l'homme, dans son cerveau, couve des idées nouvelles), qui peuvent en quelques instants changer les destinées du monde!

Revenons à nos personnages, nous contentant de rappeler qu'avant Fulton, dans un siècle où l'on n'eût su que faire d'une semblable découverte, un autre homme de génie, un anneau de la sublime chaîne des penseurs, un artiste enfin, Léonard de Vinci prouvait, dans les précieux cahiers restés à l'Ambrosienne, qu'il avait, le premier, deviné une application possible de cette force non encore soupçonnée : LA VAPEUR !...

L'empereur avait enfin quitté Boulogne pour se rendre à Aix-la-Chapelle, où il devait rejoindre Joséphine. Visitant toutes les provinces rhénanes, Napoléon ne devait rentrer dans sa capitale qu'après trois mois d'ab-

sence, et juste à temps pour ordonner les préparatifs de son sacre.

Mais l'Angleterre, convaincue de l'impossibilité d'attaquer de vive force ces gigantesques appareils auxquels la fréquente présence du chef de la nation donnait un aspect plus menaçant encore, songeait, comme on l'a dit, à mettre en œuvre, dans sa peur, les trames sourdes et ténébreuses d'un désespoir sans dignité.

La pensée déloyale dont Roch avait si bizarrement saisi la première motion était bientôt passée du projet à l'exécution, et tout s'apprêtait dans le silence et l'ombre pour porter à nos forces agglomérées un de ces coups que repousse la loyauté des progrès militaires de nos âges, machination tout au plus digne des luttes des Vénitiens et des Ottomans, au quinzième siècle, et qui devait faire la honte d'une nation civilisée du dix-neuvième, si, en fait de félonie, l'Angleterre ne s'était pas surpassée elle-même par son odieuse conduite finale envers l'immortelle victime du *Bellérophon !*

Mais, on l'a vu, le gouvernement français, instruit qu'une trame nouvelle s'ourdissait au delà du détroit contre Boulogne et sa flottille, avait immédiatement, tout en conservant les apparences de la sécurité, pris les mesures les plus efficaces pour repousser l'agression.

L'époque précise où cette agression devait avoir lieu semblait incertaine encore, car il fallait pour la favoriser un concours de circonstances qui ne permettaient sans doute point de lui fixer une date certaine. Mais Bruix et les officiers placés sous ses ordres se tenaient prêts à tout événement.

Une circonstance vint, du reste, confirmer l'amiral dans l'opinion où il était déjà touchant la gravité de cette nouvelle attaque.

Un échange de prisonniers avait eu lieu depuis quelques jours, ainsi que le fait a été indiqué plus haut, et comme chaque nation n'avait le droit de désigner qu'un

quart ou un tiers tout au plus des échanges (c'étaient ordinairement des officiers, des créatures protégées : on sait comment Roch s'était trouvé placé dans cette catégorie), il se trouvait que le reste du cartel était abandonné à l'option des gouvernements restituteurs ; or, tandis que chez nous on relâchait équitablement les prisonniers par rang d'ancienneté sur notre sol, en Angleterre, au contraire, on n'admettait autant que possible sur la bienheureuse liste que des hommes insignifiants, des malingres, de pauvres diables mal guéris; tandis que les marins de santé, de vigueur et de patriotisme, étaient soigneusement conservés sur les registres des pontons. Ajoutons cependant que quelquefois aussi des prisonniers que l'Angleterre eût pu voir avec regret rentrer dans les rangs ennemis, obtenaient la faveur d'être compris dans l'échange, lorsqu'ils avaient réussi à se rendre l'objet d'une faveur particulière...

Et c'est ainsi que, l'amirauté ayant accordé une vingtaine de relaxations pour les pontons de Chatam, le capitaine du *Kent* s'était empressé d'y faire figurer Nicolas Thibaud, la *Main maudite*, pour le récompenser sans doute de sa haine contre la mystification du commodore Richard Parkett et de son duel aux pointes de compas avec notre héros, dont l'audacieuse évasion dans le bugalet avait failli faire peser sur ledit capitaine une fâcheuse responsabilité...

Le Thibaud arriva donc à Boulogne, en compagnie de cinq ou six drôles, précisément dans les jours où l'amiral Bruix s'occupait le plus activement des moyens propres à conjurer une attaque *sur la nature de laquelle il n'avait encore que des notions assez vagues*. Or il se trouvait que la *Main maudite*, durant son séjour à l'hôpital de Chatam pour la blessure reçue dans son duel avec Marius, avait déjà eu connaissance des préparatifs qui s'effectuaient dans ce port au sujet de la prochaine expédition des *Catamarans*, et, qu'interrogé par l'amiral, il put

donner des renseignements assez importants pour que Bruix, sachant que le nouvel arrivé était un officier de corsaire d'une bravoure brutale et aveugle, crût pouvoir lui faire donner, par le ministre, l'épaulette d'enseigne provisoire.

Tout cela, en ces temps d'activité dévorante, fut l'affaire de quelques jours : l'amiral renforçait la ligne d'embossage, dans la prévision de la prochaine attaque des Anglais; le Thibaud reçut le commandement d'une canonnière, et comme les amples besoins du service avaient momentanément forcé l'autorité à embarquer une partie des réserves, il se trouva que le jour où le nouvel officier de la marine impériale passa l'inspection de son équipage, une des premières personnes qu'il examina fut le *Riz-pain-sel*, le nabot Jean Cornu, celui qui ne haïssait pas moins Marius que Nicolas Thibaud lui-même, et qui avait sur ce dernier l'avantage de savoir, à n'en presque plus douter, quel était le personnage mystérieux qui s'était nuitamment glissé sur le *Cachalot* au moment de cet appareillage si burlesquement signalé par la scène de juif entre le cambusier créancier et Carolin Grimbot la mauvaise paye... scène qui tourna au tragique, si l'on se souvient de quelle façon le nain fut traité par ordre de l'officier du corsaire.

Nicolas Thibaud reconnut sa victime après un moment d'examen.

— N'est-ce pas toi, rat de cambuse, que j'ai envoyé voir si l'eau du port mouillait, la nuit de l'appareillage du *Cachalot?* dit l'enseigne provisoire.

— Moi-même... capitaine! répondit Cornu. Je tousse encore du rhume que j'ai attrapé de votre main... mon estimable commandant!

Il n'est pas indifférent de noter ici, pour la juste interprétation des faits dont l'avenir nous dictera le récit, que de ces deux hommes qui, à des titres différents,

détestaient également notre pauvre Marius, l'un avait deviné son secret jusqu'au moment de l'embarquement, tandis que l'autre connaissait la nouvelle phase de son histoire à dater seulement de cet embarquement, mais sans savoir pourtant quel était le mystérieux héros des drames du *Cachalot* et de ces aventures de mer dénouées par la captivité du ponton de Chatam.

Il ne fallait donc qu'un moment de conversation entre ces deux hommes, pour qu'ils pussent reconnaître que leurs deux haines avaient le même objet... et, concentrant leurs efforts, en rendre plus terribles les conséquences par la confidence mutuelle de ce qu'ils savaient l'un et l'autre sur les secrets du *mort vivant*.

Mais il importe aux vues dans lesquelles ce récit a été entrepris de ne pas distraire davantage, pour le moment, l'attention du lecteur du drame maritime dont l'Angleterre préparait les éléments, et dans lequel nos marins se disposaient à faire une vaillante partie. Aussi bien... Mais trêve de digressions! voilà qu'à l'horizon apparaissent les voiles ennemies... chaque marin court à son poste; nous aussi, soyons au nôtre... la plume en main, lorsqu'en ces beaux jours notre père tenait l'épée!

Un matin on s'aperçut, de Boulogne, que durant la nuit la station anglaise avait reçu un renfort assez considérable. Le mouillage ordinaire de l'ennemi, situé à environ une lieue et demie de la ligne d'embossage française, offrait une masse de cinquante-deux forts bâtiments, au nombre desquels se faisaient remarquer plusieurs vaisseaux de ligne.

L'ensemble de ces forces présentait, en outre, un certain nombre de ces voiles à l'apparence suspecte, que l'œil du marin sait si bien distinguer des coques régulières, et qu'on jugea être des *brûlots*.

La matinée s'écoula sans être signalée par d'autre

mouvement que les continuelles allées et venues de canots d'un navire à l'autre.

Ce ne fut que dans l'après-midi qu'une petite division, formée d'un vaisseau de ligne, de trois frégates et de plusieurs bâtiments légers, se détacha du centre de la station pour venir jeter l'ancre, hors de portée de nos canons, au vent de l'aile gauche de la ligne française. Puis tout rentra dans le calme... Seulement comme la brise était ronflante, le courant de syzygie assez fort, et que l'approche de la nouvelle lune promettait une nuit obscure, il n'y eut plus à douter de la proximité de l'attaque.

Ce que Bruix n'apprit que le soir, ce fut que lord Melville, l'imprudent instigateur de cette agression nouvelle, dans sa persuasion présomptueuse où il était que son plan honteux aurait un plein succès, avait quitté Londres et s'était fait transporter à bord du vaisseau *the Monarch*, où flottait le pavillon de l'amiral Keith, qui commandait les forces réunies devant Boulogne.

On sut plus tard que Pitt lui-même avait convié une société brillante à *Walmer-Castle*, fief attaché à son titre de lord-gardien des cinq ports, et que Wellington posséda plus tard en cette même qualité.

De ce point, qui domine la crête d'une falaise dont les flots de la Manche baignent le pied, des terrasses de ce manoir dont les hautes tours planent sur le littoral boulonnais, Pitt, trompé par la contagieuse présomption de son collègue Melville, avait espéré faire assister l'aristocratie britannique au splendide spectacle des flottilles impériales flamboyant dans l'ombre, et au doux panorama des rives françaises fantastiquement éclairées par cet incendie immense...

Disons, du reste, que si l'entreprise des Anglais était aussi folle qu'indigne d'une nation vraiment loyale et noble, l'occasion de tenter un coup de main quelconque contre les forces qui faisaient l'effroi du cabinet de Saint-

James était des plus favorables, et conséquemment bien choisie, car la ligne d'embossage était en ce moment la plus forte qui eût été établie jusqu'alors.

Elle comptait environ cent cinquante bâtiments de toute espèce, et était disposée sur trois rangs; le premier, le plus au large, formé de canonnières (parmi lesquelles celle commandée par le nouvel enseigne Nicolas Thibaud); le second, de bateaux plats; et le troisième, de péniches et de caïques.

Au centre de la ligne des canonnières se trouvait la prame *la Ville de Mayence*, armée de douze canons de vingt-quatre, et sur laquelle flottait le pavillon du brave contre-amiral Lacrosse.

Bruix, par un trait de délicatesse qui honore le caractère de cet illustre marin, avait voulu que cet officier général eût la gloire de protéger une importante partie de cette flottille, dans l'organisation et l'équipement de laquelle il avait développé un zèle, une activité et un talent au-dessus de tout éloge.

Le soir venu, tout était donc prêt des deux côtés, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

C'est le moment d'expliquer au lecteur quels étaient ces machines; ces *catamarans*, comme on les a appelés des deux côtés du détroit, étaient de plusieurs sortes.

La première espèce de ces machines incendiaires se composait de navires d'un assez fort tonnage, *cutters* ou *brigs*, qui ressemblaient, du reste, aux brûlots ordinaires, à cela près que rien, avant l'explosion, n'y révélait un embrasement prochain, ce qui augmentait singulièrement le danger qu'ils offraient, puisqu'on pouvait les prendre pour de simples bâtiments de guerre, et que, par cela même, ils devaient exciter les Français à les crocher à l'abordage; ce genre de machines traîtresses a souvent été appliqué, depuis, aux luttes de l'Angleterre contre nos vaisseaux : Sydney-Smith s'est par-

ticulièrement créé une triste célébrité par leur emploi.

La seconde espèce de brûlots consistait en coffres de bois fort longs, fort étroits, et dont l'ensemble général de la figure serait assez exactement représenté par deux guérites qu'on réunirait bout à bout par leur base. C'était à cette espèce d'appareils que les Anglais avaient donné le nom de *catamarans*, nom ensuite généralement donné à toutes les machines, à cause de leur ressemblance avec un genre de radeau indien qu'on appelle ainsi. Chacun de ces longs coffres contenait environ cinq milliers de poudre en grenier, supportant un bon nombre de pelotes d'artifices liées deux par deux, et qui, lancées dans les airs par l'explosion, devaient, selon leurs inventeurs, aller tomber et s'accrocher dans le gréement des navires et y porter l'incendie.

Les machines de troisième espèce, enfin, étaient tout simplement de grosses barriques chargées de poudre et munies de ces mêmes pelotes. Le feu était communiqué aux premiers bateaux par une longue mèche de soufre, un *saucisson*, comme cela s'appelle en style d'artificier, qui arrivait au contact de la poudre dans un temps donné. Pour les *catamarans*, destinés à flotter à fleur d'eau, le feu se communiquait à l'aide d'un mouvement d'horlogerie, du reste aussi ingénieux que la machine à laquelle il s'appliquait était absurde.

Revenons à l'action.

Vers neuf heures du soir, la nuit était sombre et silencieuse ; pas un feu de bâtiment, de quelque pavillon qu'il fût, ne brillait dans la rade. C'était quelque chose de grave, de solennel, et aussi de palpitant, que toute cette ombre et ce silence qui enveloppaient deux cents navires chargés de poudre, de mitraille et d'hommes de guerre. On sentait qu'il ne fallait plus qu'un signal suprême, et qu'aussitôt la mort volerait par les airs, dont les ténèbres actuelles s'illumineraient du feu sanglant de

l'artillerie et de l'explosion dévastatrice des machines infernales ! Bruix et un nombreux état-major d'officiers attachés au service du port se tenaient sur un plateau de la falaise du camp de droite ; les officiers généraux et supérieurs des troupes de terre étaient aussi rassemblés sur une éminence voisine. Plus d'une main fiévreuse se tenait machinalement sur la poignée de l'épée... Tous les regards fouillaient en tous sens l'obscurité, toutes les oreilles étaient attentives à recueillir le moindre bruit.

Enfin, quelques coups de fusil retentissent au large, sur l'aile gauche de la ligne d'embossage; tout aussitôt des détonations d'obusier leur succèdent; ce sont les vedettes françaises qui sont déjà aux prises avec les embarcations que Keith a lancées pour remorquer ses machines dans la direction de nos rangs... A ce signal attendu avec tant d'anxiété, un cri formidable s'élève de toute la flottille et vient électriser l'armée désolée de ne pouvoir prendre part à cette attaque maritime : sur les camps de droite et de gauche, dans les forts, au port et jusque dans la ville, tout le monde, soldats et bourgeois, répond aux cris de nos marins : *Vive l'empereur !* Ah ! pourquoi, au lieu d'avoir à lutter contre d'aveugles et stupides machines, n'est-ce pas vaisseau à vaisseau, corps à corps, qu'on va s'attaquer ?

Aux transports avec lesquels nos marins accueillirent les premiers coups de feu ennemis, signal de l'attaque, on put comprendre quelle était leur envie de renouveler les prodiges de la glorieuse nuit du 28 thermider an IX, celle où le célèbre Nelson échoua si honteusement dans une précédente attaque, déjà mentionnée, contre cette flottille et son port. Les Anglais avaient commencé par détacher de leur ligne divers *brigs* et *cutters* qui avancèrent, poussés par la brise, portés par le courant, sans répondre au feu très-vif que dirigèrent sur eux nos lignes d'embarcations, formant vedettes, au large de

tout. On ne put douter longtemps que ce ne fussent des bâtiments incendiaires, comme en effet ils l'étaient, et les plus dangereuses parmi les machines anglaises, de véritables volcans flottants. Un combat acharné s'engage aussitôt entre nos canots qui veulent les aborder pour en arracher les mèches soufrées, et les barques ennemies qui les dirigent et les protégent.

Pendant cette lutte déjà terrible, ces machines redoutables, portées par le flux, glissent vers notre ligne qui les crible de coups de canon et les couvre de boulets et d'obus dans l'espoir de les couler, de détruire par l'élément qui les porte celui plus terrible qu'elles renferment. Mais sombres et muettes, ces machines dérivent toujours sur nos lignes. L'une d'elle, un grand côtre sinistre, que n'éclaire aucune lueur, dont ne s'élève aucune fumée, tombe enfin dans nos rangs. Une canonnière de la première ligne a failli être abordée... mais son câble, filé à temps, laisse passer l'explosion imminente qui n'attend qu'un choc. Le second rang réussit avec un égal bonheur à éviter cet abordage redoutable contre lequel la bravoure est impuissante... et la terrible machine se trouve enfin voisine du dernier des triples rangs de nos navires. Elle n'ira pas plus loin! Tout à coup, de son écoutille ouverte comme un cratère, jaillit une éruption rouge, jaune et blanche, d'un éclat qui brûle le regard, et qui va se perdre dans les airs en mille gerbes de feu. La nuit est soudain illuminée, jusqu'au loin, dans les campagnes, par cette éclatante explosion, et sa détonation est telle qu'elle va secouer les hôtes de Walmer-Castle.

Pourtant, hâtons-nous de le dire, l'effet de cette explosion fut nul. Deux marins seulement se trouvèrent blessés par les éclats du cutter, mis en pièces comme une boîte d'artifices.

Le même épisode se renouvela bientôt sur divers oints de notre ligne. Douze de ces machines qui, sans

l'audacieux sang-froid de nos marins, eussent véritablement pu causer de graves sinistres, éclatèrent çà et là dans les rangs de nos embossages, sans autre résultat que de multiplier autour d'elles les preuves de notre témérité heureuse à éviter ces embrassements mortels. Plus le danger fut menaçant, plus furent remarquables les exemples du calme et noble courage qui en triompha. Ainsi l'équipage du n° 362 s'étant vu abordé par un sloop incendiaire, une partie de son équipage s'élança audacieusement sur le brûlot, les uns pour trancher les manœuvres qui le retenaient, les autres pour chercher à arracher la mèche prête à enflammer les artifices. Ces braves ont bientôt réussi à détacher la terrible coque de leur navire; elle s'éloigne au courant, et bientôt éclate et couvre de débris les matelots à peine remontés sur leur tillac! La gloire que, dans cette nuit célèbre, conquit notre marine, n'eut pour revers qu'un seul malheur : une de nos péniches à obusier prussien, apercevant dans l'ombre une chaloupe ennemie remorquant une barque suspecte, les aborde, jette une partie de ses hommes dans le canot anglais, et, tandis qu'ils s'en rendent maîtres, les autres accostent la barque perfide qui, au choc de la péniche, éclate et les engloutit tous, Anglais et Français.

Nous avons dit plus haut quelles étaient les machines de seconde et de troisième espèce que les Anglais lancèrent sur notre flottille et son port, durant cette nuit mémorable; on a jugé, à leur description, combien leur effet devait être nul, et il le fut dans le fait, bien que ces machines, dépourvues de voiles et de mâts, dérivant inaperçues à fleur d'eau, dans l'ombre, et par conséquent fort difficiles à éviter, eussent pu, si leur construction eût eu le sens commun, nous causer des sinistres considérables.

Ce qui fut en définitive le plus meurtrier pour nos marins et nos soldats, ce fut l'artillerie, la mitraille, la

fusillade ennemie, qui ne cessèrent point de gronder pour inquiéter nos bâtiments et empêcher nos équipages de détourner les brûlots sur la participation desquels on comptait tant. Mais la canonnade roulante avec laquelle nos marins ne cessèrent pas non plus un seul instant de répondre au feu des Anglais, n'empêcha point leur vigilante audace de prévenir tout choc contre nos carènes des agents de destruction qu'apportaient les lames. Le résultat de ces différentes sortes d'attaques et de la défense française fut que, durant toute la nuit, sous les deux pavillons ennemis, nul navire ne discontinua d'échanger des feux de mousqueterie, des bordées de canonnade ou des explosions d'artifices.

Ce feu actif de la mousqueterie et des batteries, qui avait pour but d'empêcher l'ennemi de détourner les machines, s'est peu à peu ralenti avec la dispersion des causes qui le faisaient entretenir, et ce sont désormais nos marins qui, passant de la défensive à l'offensive, font le plus ardemment briller et retentir cette étrange nuit dont l'ennemi voile sa déception et sa honte... Vers quatre heures du matin, à peine une détonation perdue vient-elle encore de temps à autre illuminer une mâture... et bientôt tout semble replongé dans l'obscurité et le silence d'où naquit, six heures auparavant, cette folle entreprise!

XV

COMPLICATION DE MYSTÈRES.

Revenons aux pontons.

Nous disions dans un précédent chapitre que Carolin Grimbot, s'imaginant consoler Marius du surcroît de rigueurs dont il était devenu l'objet, à la suite de son éva-

sion manquée en compagnie de Delpierre, lui avait fait part d'une recette infaillible qu'il prétendait avoir pour, comme il disait, glisser entre les pattes des Anglais de même qu'une anguille qui... etc., etc.

Or, notre héros, tout en démontrant au drôle de corps l'impossibilité physique de toute nouvelle tentative, n'en avait pas moins désiré connaître cette fameuse recette dont Carolin parlait avec tant d'enthousiasme; et, se l'étant fait expliquer, il décida le matelot à l'utiliser pour lui seul, en lui manifestant le désir extrême qu'il aurait de faire parvenir au contre-maître Roch (que Marius n'avait nul motif de supposer hors de Boulogne) une lettre d'avis importants concernant lui-même et surtout Gabrielle, qui se trouvait à Londres dans une captivité si étrange et si inexpliquée aux yeux de son amant.

Carolin Grimbot répondit que, puisque son capitaine lui donnait une telle mission, il lui jurait de l'accomplir religieusement, et qu'il tâcherait de se rendre à Boulogne aussi lestement « qu'un poisson volant qui a reçu une paire d'ailes neuves pour ses étrennes... »

— Et si Roch n'est pas à Boulogne, ajouta le marin, s'il a été à son tour, ou hors de son tour, gaffé, pincé, amarré par les Anglais, je vous promets, mon officier, de me faire mettre aussi le grappin dessus pour le rejoindre, afin de lui remettre votre lettre, fût-il prisonnier des Chinois !

— Je te remercie de ce zèle, mon brave Carolin; mais je te prie de ne pas le pousser si loin. Si mon digne Roch était par hasard prisonnier, tu irais tout simplement porter la lettre au capitaine de frégate Bertiol, en le priant de ma part d'en prendre connaissance. S'il peut faire quelque chose dans l'intérêt de l'affaire dont je parle, je suis bien sûr qu'il le fera... Dans tous les cas, soit à Roch, soit au commandant, tu raconteras ce que tu as vu ici, ce que tu sais de mon sort..., mais à personne autre, entends-tu bien ? à personne au monde...

Défie-toi surtout d'un certain Jean Cornu que tu pourras trouver chez Roch... Sans doute il cherchera à t'interroger..... (Marius se souvenait que le nabot avait pu le reconnaître sur le pont du *Cachalot*, la nuit de son évasion du château fort de la haute ville.) Ce Jean Cornu est un drôle auquel, un jour ou l'autre, je payerai son arriéré... Qu'il n'ait nul soupçon de la commisssion dont tu es chargé pour Roch !

— Jean Cornu... Jean Cornu... Ne serait-ce pas un mauvais nabot, un crapoussin, un rongeur de rations, qui a eu la chose de venir me troubler dans l'appareillage du *Corsaire*, pour un bêta de compte ?...

— Que tu lui as payé avec les *bagues* du grand foc...

— Ah ! le juif, le chenapan, le rinceur de bidons, l'escamoteur de fayots (haricots)... qu'il vienne me redemander son solde !... Moi parler à un pareil moussaillon ! Soyez tranquille, capitaine, je vous promets que si je l'aperçois jamais, je vire lof pour lof, sans même me laisser hêler ! s'écria Carolin, qui obéissait en secret à son peu de goût pour la rencontre de son créancier, tout en essayant de donner des gages de sa discrétion relativement à Marius.

— Quant à mon brave Roch, si tu le vois, tu lui raconteras mes infortunes... tu lui diras que tu m'as laissé sur le point d'être pendu, peut-être, à la grande vergue du ponton...

— Ne parlons pas de ça, capitaine... rien qu'à y penser, ça donne des puces ! dit le matelot, en cherchant à réprimer un frisson.

— S'il est dit que je doive mourir victime des ennemis de mon pays... et des miens, ceux qui me connaissent savent, que rien n'abattra mon courage ! Dis-leur bien que mon dernier soupir sera pour eux, pour celle... Mais tu ne sais rien, toi ? Malheureusement je ne puis non plus rien te dire... tout le monde, hors moi, mon digne Roch et le commandant Bertiol, doit ignorer ces

secrets qui, par une fatalité étrange, m'ont amené ici, dans cet horrible ponton... Ah ! laisse-moi, laisse-moi à mes sombres pensées, à mes poignantes inquiétudes, mon brave ! Dieu sait que ce n'est pas ma destinée qui m'occupe ! mais vois-tu, matelot, on souffre plus pour ceux qu'on aime que pour soi-même...

— Pour ça, je comprends en ce moment que c'est vrài, capitaine ! dit Grimbot, l'œil humide. Il n'y a pas longtemps que je vous connais... mais pourtant, tenez, je me sens tout chose, tout vent dessus vent dedans, à vous laisser ainsi dans cette infernale baille à brai !... C'est que, tout jeune que vous êtes, soit dit sans vous blesser, capitaine, vous êtes un fameux caïman ! C'est bien là ce qui a fait arrabier le plus Nicolas Main maudite... Nom d'une gargousse, quel coup d'œil marin vous possédez ! quel joli tour vous nous avez fait jouer là à ce commodore english ! le double louche n'y a vu que du feu ! Je ne m'étonne pas qu'il vous en veuille, le sans-cœur, et qu'il vous ait, à ce qu'on dit, recommandé au prône. Mais vous en sortirez, vous en échapperez, capitaine, aussi vrai que quatre quarts de vin font une bouteille ; et si jamais Carolin Grimbot peut vous montrer de quel numéro il vous aime... dites n'importe quoi, et vous le verrez se jeter à la mer, lui et son sac, pour vous épargner un cheveu de la tête... Ah ! c'est-y bête, ça ! voilà que j'en pleure comme un requin enrhumé du cerveau !...

Cette conversation était la dernière que Marius et le matelot dussent avoir ensemble, pour obéir à la prudence imposée par les circonstances.

Quelques jours après on commença à remarquer que Carolin Grimbot, ce prisonnier jusque-là si familier avec tous, si jovial, si boute-en-train, ne parlait plus à personne, et qu'il prenait de singulières allures.

Il se donnait des airs bouffis, roides, glorieux... marchait singulièrement, relevant lestement le pied, et

portant sa tête d'une façon orgueilleuse qui contrastait comiquement avec son visage foncièrement bon enfant. Puis un matin, l'entre-pont fut au point du jour brusquement réveillé par un cri singulier, un chant inattendu... qui fit un moment supposer qu'un des coqs qui habitaient les cages où le capitaine du ponton tenait ses volailles s'était glissé dans l'habitation des prisonniers...

Mais l'étonnement fut bientôt extrême, lorsqu'on reconnut que le bipède emplumé qui saluait aussi intempestivement l'aurore n'était autre que Carolin Grimbot, dont les *coricocos* et les *coquericos* ne discontinuèrent pas pendant une demi-heure, malgré les prières ou les menaces des prisonniers auxquels il procurait un trop matinal réveil...

Que vous dirai-je? Grimbot était coq, un vrai coq par les allures, les gestes, les intonations, et sans doute il avait passé de longues heures en contemplation devant les cages du commandant pour s'assimiler aussi extraordinairement cette bizarre nature!

Bientôt, à toute heure du jour, mais le matin surtout, notre fou se prenait à chanter, et l'imitation était telle, que les coqs du ponton, cédant à l'instinct, au magnétisme, aux fluides de la race galline enfin, répondaient à plein gosier à ce nouvel hôte qu'ils cherchaient; tandis que les poules, inquiètes, émues, troublées par ces chants d'amour, couraient çà et là éperdues, aspirant après le galant bipède qui les appelait avec une si retentissante tendresse!

Bientôt enfin, outre les *coricocos* dont le ponton retentissait à toute heure, le coq matelot refusa toute nourriture autre que du grain... se mit à dormir sur un pied... hérissa ses cheveux comme des plumes, à la moindre contrariété..., et, n'était sa face humaine, ressembla à s'y méprendre au plus glorieux, au plus bouffi des sultans de basse-cour.

C'est ici le moment de dire que plus d'une fois déjà les Anglais avaient renvoyé en France les malheureux auxquels les souffrances de la captivité, ou une propension fatale à l'exaltation, avaient fait perdre la raison, et que parfois aussi, à côté de ces infortunes réelles, constatées, il était arrivé que les bénéfices du renvoi tombassent sur des têtes que l'art seul du comédien remplissait des plus tristes ou des plus burlesques extravagances. Si la commission appelée à décider sur l'état mental des aliénés prononçait un verdict affirmatif, ils étaient renvoyés dans les vingt-quatre heures.

On comprend que ce genre de libération, qu'un grand sang-froid, une présence d'esprit continuelle et une patience héroïque pouvaient assurer, fut souvent tenté par des hommes doués d'une certaine force de caractère, tant les évasions ordinaires étaient devenues difficiles au milieu de la surveillance extrême dont les Anglais, souvent dupes et mystifiés, enveloppaient leurs prisonniers.

Ce fut le récit d'une relaxation bizarre, dont un ponton de Plymouth avait été témoin, qui fit naître chez Carolin Grimbot la pensée de la singulière manie que nous le voyons afficher.

On lui raconta qu'un officier avait brusquement simulé la folie de l'équitation, et avait si bien soutenu son rôle, que la patrie lui avait été rouverte. Ce prisonnier passait des journées entières à galoper sur des bâtons et à cavalcader sur les bancs; bref, il fit tant que sa monomanie éveilla l'attention de l'autorité.

Une commission fut nommée pour l'examiner, et dès que le président parut sur le pont du vaisseau, le prisonnier s'avança gravement vers lui... et avant qu'on eût pu soupçonner son dessein, lui posant la main sur le cou, il s'élança à califourchon sur son dos, serra fortement les genoux, tourna par derrière les bouts de la cravate du président, se fit une bride en lui talonnant rudement les reins, se mit à pousser des *hu!* des *dia!* des *houp!* à faire

prendre le mors aux dents à un véritable quadrupède... Tout cela s'était fait si lestement et d'une façon si imprévue, que nul, le médecin pris pour monture lui-même, n'avait pu mettre obstacle à une aussi impertinente extravagance...

Le cas de folie, d'archifolie fut, on se l'imagine bien, dûment constaté, et le *chevalomane* renvoyé en France... Ce fut ce récit, fait dans l'intimité, qui inspira à Carolin Grimbot sa *gallomanie*.

Il avait, croyons-nous, proposé à Marius de se déclarer poisson, pour voir si on lui permettrait de satisfaire sa passion pour la mer... puis, une fois dans son élément, d'en changer sans doute, pour éviter d'être pêché et frit. Marius s'étant naturellement récusé... notre Carolin s'abandonna tout seul à son vertige animalesque, et se déclara hardiment coq... sans crainte d'être plumé et mis à la broche !

Mais bientôt les *coricocos* du fou importunèrent tellement les habitants du *Kent*, qu'une foule de réclamations furent faites à l'autorité pour qu'on les délivrât d'un aussi bruyant commensal.

Le capitaine du ponton, fort ennuyé lui même des piaillements de ses véritables volailles mises en émoi, fit un rapport duquel il résulta qu'une commission médicale fut nommée pour contater l'état du maniaque.

Nous ne rapporterons pas la tentative d'interrogatoire qu'il subit, et dont il sortit à son honneur... de coq, à grand renfort de cris de basse-cour et de gestes les plus familiers au bipède emplumé qu'il représentait. Une dernière épreuve attendait le marin, car l'inspecteur des prisons avait été rendu méfiant par l'expérience de mainte ruse singulière et hardie.

— Il faut maintenant signer sur ce registre pour obtenir votre acte de liberté ! dit le président du comité sanitaire, en présentant une plume au prisonnier.

— Moi, signer avec une plume d'oie ?... fit majestueusement Grimbot. Mylord, vous me prenez pour un coq sans dignité... rappelez-vous que je suis un descendant du coq gaulois, et que je n'ai rien de commun avec les oies du Capitole !

— Il faut pourtant signer... sans quoi vous ne pouvez partir ! reprit le médecin.

Alors le matelot-coq, après s'être délicatement gratté la tête de sa main allongée en forme de patte, fit le geste de s'éplucher, puis de s'arracher une plume de l'aile, après quoi, ayant trempé dans l'encre son doigt, dont l'ongle était fort long, il signa gravement : *Le Coq de France*, et poussant immediatement un formidable *coquerico*, il secoua les coudes comme un coq qui bat joyeusement des ailes, et se mit à sauter sur un pied, en se rengorgeant de l'air le plus bouffi et le plus glorieux.

— Il est vraiment fou ! dit l'inspecteur; on l'expédiera, par le prochain parlementaire, à Dieppe ou à Cherbourg.

Carolin Grimbot vit qu'il touchait au succès ; il fallait pourtant persévérer dans son rôle pendant quelques jours encore qu'il devait passer sous les yeux des Anglais à l'hôpital de Chatam.

Il s'en tira bien, et le moment arrivé, on le conduisit sur le brick parlementaire, où il se rendit à cloche-pied.

Comme sa folie était douce, on ne l'entraîna point, mais on le fit descendre dans ce qu'on appelle, en marine, la *fosse aux lions* (d'autres disent la fosse aux *liens*...), espèce de cabine, d'espace entouré de planches, ordinairement accolé au mât de misaine, et qui sert de magasin aux menus objets dont le détail ressort des fonctions du maître d'équipage.

Ce lieu, qui sert communément aussi de prison provisoire, avait été débarrassé et affecté au logis des prisonniers renvoyés, car Grimbot n'était pas seul à jouir des

bénéfices de la traversée du parlementaire; un autre fou... Mais avant de quitter cette fois encore la rive anglaise, et de nous embarquer avec notre lecteur sur ce parlementaire, descendons à terre, s'il vous plaît, et allons assister au duel de Gabriel avec le cavalier qui avait insulté Arabella à Hyde-Park.

En descendant de cet équipage, dont les rênes, dans ses mains, avaient été si étourdiment dirigées, Arabella jeta donc à notre héroïne le singulier adieu que nous avons dit, lui promettant, pour le lendemain matin, l'adresse de son adversaire. Soyons franc... Gabrielle passa une assez mauvaise nuit. Elle a beau porter un uniforme et jouer un rôle masculin, la femme est toujours femme; les Jeanne d'Arc et les Jeanne Hachette sont des exceptions qui ne servent qu'à mieux confirmer la règle.

Autre chose, d'ailleurs, est de se battre dans une mêlée, dans un abordage, où l'odeur de la poudre, la vue du sang, l'enthousiasme patriotique, le désir de vengeance et dix autres véhicules, enfin, vous transportent et vous animent, et autre chose est de s'aller froidement mesurer seul à seul avec un inconnu, pour soutenir les torts d'une personne qui vous est complétement indifférente.

Les plus braves conviendront avec nous que pareille corvée est tout à fait ennuyeuse à remplir, et il faudrait ou ne l'avoir jamais subie ou n'avoir jamais failli la subir, pour ne pas confesser franchement, cœur et pensée ouverts, ainsi qu'on le peut lorsqu'on a amplement fait ses preuves, que c'est là un des inconvénients du préjugé du duel.

Sans compter aussi qu'il est plus rare qu'on ne pense d'être doué d'un courage toujours égal, qui ne se démente dans aucune circonstance de la vie, car il faudrait pour cela supposer que les nerfs, sur lesquels agissent

de façons si variées tant d'influences extérieures, demeurassent toujours également tendus.

Les Espagnols considèrent la bravoure comme ayant ses crises, car ils ne disent pas : Un tel *est* brave ; mais bien : Un tel *fut* brave tel jour.

Ajoutons aussi que les espèces de courage varient à l'infini et sont la conséquence de la diversité des caractères, comme les résultats de l'éducation et les produits des circonstances.

Le soldat, par exemple, qui s'avance gaiement vers la bouche d'un canon, le cavalier qui charge un bataillon hérissé de baïonnettes, frissonneraient peut-être à l'idée d'un combat singulier, ou n'oseraient, même armés, braver un assassin.

Tel officier renommé pour sa valeur hésitera dans une chasse à franchir un fossé, une haie, une barricade, au delà desquels la châtelaine, de jeunes fats sont déjà parvenus. Tel autre qui, par préjugé, par éducation, ou par habitude, est toujours prêt à accepter un duel, reculera devant un danger de route, de voyage, si nul œil n'est là qui le regarde et excite son amour-propre. De même, le gentilhomme campagnard, le chasseur, le garde-forestier qui franchissent ravins et barrières, rivières et marais, pour se livrer à des plaisirs ou à des occupations dont le danger ne leur offre aucune gloire, frémiraient à l'idée d'un duel, ou devant la nécessité de marcher à l'ennemi en rase campagne. Tandis, enfin, que le marin rit et chante au milieu de la tempête, à ses côtés, le militaire, qui a bravé cent périls sur les champs de bataille, pâlit d'effroi sur le navire où il a pris passage...

C'est donc à dire que le courage est tour à tour le résultat de l'organisation, de l'éducation, le fruit de l'habitude, ou enfin la conséquence de certaines prédispositions nerveuses. Parfois il a sa source dans l'honneur, la fierté du cœur, l'amour-propre, le désespoir, l'ivresse

même... souvent aussi dans l'intérêt, d'autres fois encore dans l'ignorance du danger.

N'omettons pas non plus les cas où ce qui semble du courage peut n'être, comme chez le spadassin, que la confiance qu'une main exercée puise dans son adresse à manier les armes.

Le résultat de ces rapides observations doit être, selon nous, de représenter que *personne n'est courageux en tout et partout*, surtout si nous notons la différence qui existe entre le courage physique et le courage moral, ce dernier si utile à ceux qui commandent, le premier indispensable à ceux qui obéissent...

Gabrielle, on l'a pu juger déjà (ne fût-ce que par la scène de l'exécution au château de Boulogne), avait à un haut degré le courage moral, qui est particulièrement celui de la femme. Son courage physique, conséquence, du reste, très-développée du premier en elle, était un peu (disons tout, pour éviter le reproche d'invraisemblance) en raison directe des circonstances, et pour que la nature féminine, qui perd si rarement ses droits, n'en compromît pas la manifestation, il fallait que les agents, les motifs qui en causaient l'explosion, puisassent leur source dans son cœur, comme, par exemple, le dévouement aux personnes, le patriotisme et l'amour.

On sait auxquels de ces sentiments répondaient les actes que, jusqu'à présent, nous lui avons vu accomplir. Mais, dans les conjonctures nouvelles que la folle Arabella avait suscitées, rien de tel ne venait animer la fibre de notre héroïne, et elle ne pouvait pas s'identifier suffisamment avec le rôle masculin que la bizarrerie des événements lui avait fait jouer, pour se sentir blessée au point d'en prendre les armes à raison des quelques mots offensants qu'avait, dans sa colère, articulés à son adresse celui qu'on lui jetait pour adversaire ; et puis, il faut aussi le dire, dans un récit qui repose, par son

point de départ, sur des impressions mystérieuses, de mystiques révélations...

Lorsque Gabrielle vit en face cet homme que l'extravagante jeune miss avait insulté, lorsque ses regards croisèrent les siens, elle se sentit comme frappée d'une commotion inanalysable... qui, à la vérité, s'évanouit bientôt sous l'empire de la responsabilité que lui donnait, aux côtés de la fille du noble lord, son rôle masculin.

Pourtant, nous l'avons dit déjà, le trouble intérieur qu'elle ressentit un moment eut cette douloureuse cause, que les traits du lord ne lui semblaient pas inconnus.

Mais ces influences durèrent peu, et rentrée à l'hôtel de Hanover-Square, l'aspirant ayant bientôt surmonté les émotions de Gabrielle, il ne voulut plus voir dans son futur adversaire qu'un officier de la marine anglaise, un ennemi, un membre enfin de cette nation avec laquelle sa patrie était en guerre, et qui lui fournissait l'occasion d'un combat singulier, comme dédommagement des affaires navales auxquelles sa captivité l'arrachait.

La femme, la jeune fille, inexpérimentée pour semblable rencontre, fit bien encore quelques vagues réclamations à... l'uniforme; mais, appelant bientôt à son aide les devoirs de chevalerie imposés par son office auprès d'Arabella, le jeune officier de la flottille impériale finit par s'endormir dans la zone d'idées qu'avaient fait naître et qu'avaient développées en lui son oncle Roch et le vieux républicain de Desvres, si bien que le lendemain matin, l'hôte de lord Parkett, tout à fait identifié avec son rôle, attendait, sinon précisément avec l'impatience que suggère la soif de la vengeance, du moins avec cette petite fièvre souvent propice aux actes qui exigent de la résolution, les renseignements relatifs à son adversaire.

La matinée entière s'écoula sans que Gabriel reçût au-

cune communication. Vers midi, ayant entendu un bruyant équipage entrer, et une certaine agitation se répandre dans l'hôtel, il s'informa, et apprit que lord Saint-Vincent était venu visiter sir Lionel. Gabrielle, qui ne savait rien du rôle officieux que le célèbre amiral avait pris dans les affaires de la famille Parkett, ne trouva dans cet incident nulle matière à réflexion.

Deux heures encore s'écoulèrent, et il allait enfin se décider à faire prévenir miss Arabella de sa longue attente, lorsque son domestique lui apporta un volume de Milton au milieu duquel il trouva un signet où étaient écris ces mots :

« Fulham, à quatre heures, au pistolet. »

C'était laconique.

Le domestique prévint l'aspirant qu'une voiture serait à ses ordres.

Ayant appris que Fulham, lieu du rendez-vous, n'était qu'à quatre milles de Londres, il fixa le départ pour trois heures et demie, et sortit prendre l'air, espérant que miss Arabella, qui semblait avoir assumé sur elle la responsabilité de régler les choses, aurait pensé à lui procurer un témoin pour cette rencontre armée avec un adversaire encore inconnu.

Gabrielle s'en fut errer dans le Regent-Street, s'amusant à regarder les ladys, ridiculement accoutrées, faire leur *lunch* dans leur voiture, à la porte des pâtissiers à la mode.

Vers trois heures il rentra à l'hôtel et s'enferma dans sa chambre... et là, l'amante replia son cœur vers le bien-aimé, la jeune fille éleva son âme à Dieu... Puis elle écrivit une lettre à laquelle elle joignit le portrait et la croix, faisant du tout un paquet qu'elle cacheta soigneusement.

Bientôt les chevaux piaffèrent sur les dalles sonores de

la cour. Gabriel s'arracha à son pieux recueillement, et, jetant un léger manteau sur son uniforme français, il sortit. L'équipage l'attendait.

Au moment où l'aspirant, étonné de ne pas voir son témoin, s'apprêtait à y monter, une fenêtre s'ouvrit avec fracas, et Arabella parut... puis, comme si elle eût été honteuse de cette action, qui attira l'attention des laquais, elle se retira presque aussitôt, mais non sans adresser de la main au chevalier de sa cause un adieu expressif. Gabriel monta dans la voiture, où il trouva une splendide boîte de pistolets.

L'équipage allait s'ébranler, lorsque Miniki, la soubrette de miss Parkett, parut brusquement, et jeta quelque chose dans la voiture, en disant :

— Voilà pour étancher le sang, si, *par hasard*, vous étiez blessé.

C'était un mouchoir merveilleusement brodé, tout garni de point d'Angleterre, et aux armes d'Arabella.

— Cette folle me ferait aussi faire des folies ! se dit Gabrielle en mettant le riche mouchoir dans la poche des basques de son frac, au lieu de le placer sur son cœur, comme n'eût pas manqué de le faire, en pareille circonstance, un jeune officier français... et peut-être même anglais ; car, on le sait, Arabella était d'une beauté rare et une conquête fort irritante, qu'on soit né au bord de Tamise, de la Liane ou du fleuve Jaune.

— A Fulham ! dit-il au valet qui attendait à la portière l'ordre à transmettre au cocher.

Fulham, village situé dans le voisinage du palais épiscopal de l'évêque de Londres, est dans Middlesex, sur les bords de la Tamise.

C'était, au commencement de ce siècle, un lieu assez fréquemment choisi pour les rencontres de la nature de celle que nous relatons, et il s'y trouvait même un hôtel, à l'enseigne du roi (*King's Arms*), dont le maître, vieux

soldat des campagnes d'Irlande, prêtait volontiers un angle reculé de son jardin aux adversaires qui lui étaient recommandés, circonstance qui mettait les duellistes à l'abri des *policemen*, auxquels l'entrée d'un terrain clos n'était permise qu'après une foule de formalités préalables.

En moins de vingt minutes, l'équipage qui portait l'aspirant pénétra dans la cour de l'hôtel de *King's Arms*, et Gabriel n'avait pas encore mis pied à terre, qu'un gentleman d'une soixantaine d'années s'avança du fond de la cour, donnant sur un jardin, et le salua noblement.

— Monsieur ! dit le vieillard en abordant le marin, nous sommes compatriotes, je suis le marquis de Brachet. Une aimable et belle personne, qui s'intéresse à vous, m'a prié de vous assister dans cette rencontre, et je vous prie de croire que je n'ai pas hésité un seul instant. J'ai, dans mon temps, porté l'épée, sous un autre drapeau que celui que vous servez... mais qu'importe ! c'était toujours pour la France ! Je sais une partie de vos chagrins et j'y compatis sincèrement. Quant à l'affaire présente... j'ai lieu d'espérer qu'elle n'aura point de conséquence fâcheuse, et que votre jeune bravoure sera conservée à notre chère patrie...

— Monsieur le marquis... répondit l'aspirant, je suis sensible aux sentiments pleins de bienveillance que vous voulez bien me faire l'honneur de m'exprimer... seulement, je vous prie de croire que, tout en n'ayant nul motif de préjuger quels pourront être les résultats de cette rencontre, je m'en inquiète fort peu. Mais je vous avouerai que, ne sachant rien encore de l'adversaire que le hasard m'a donné, j'ai hâte d'apprendre à qui j'ai affaire ; car, il faut tout dire, ce duel a jusqu'à présent été précédé de formes que je crois assez inusitées...

— Votre impatience est fort légitime, monsieur, re-

prit le vieil émigré en prenant la route du jardin, où s'était déjà enfoncé le valet qui, à un signe du marquis, avait emporté la boîte d'armes. Votre adversaire est à quelques pas d'ici... et je pense qu'il ne vous est pas tout à fait aussi inconnu que vous paraissez le croire...

Gabriel ne répliqua rien; mais, étonné de tous ces mystères, il doubla le pas, et, arrivant bientôt sur une petite pelouse encadrée d'arbres épais, il aperçut trois personnes vers lesquelles il s'élança fièrement. Mais il ne fut pas peu étonné de trouver là Milleflowers, ce vieux fat délabré, auquel Arabella avait si grotesquement fait mordre la poussière à Hyde-Park, au moment où il croyait sans doute l'avoir vaincue par ses grâces d'écuyer et les charmes de son esprit. L'aspirant ne reconnut aucun des deux autres personnages pour l'adversaire sur lequel il comptait. Se retournant vivement vers son second :

— Monsieur le marquis, dit-il, veuillez m'expliquer...

— Mon Dieu, la chose est fort simple, interrompit l'émigré. Le commodore sir Richard Parkett, que vous croyiez rencontrer ici, est l'oncle de miss Arabella... et hier, l'amiral Saint-Vincent, ayant appris sa querelle de Hyde-Park avec un prisonnier français, lui a donné ordre de rejoindre sa corvette mouillée à Greenwich... Or ces messieurs, qui étaient présents à ce qui s'est passé hier, ont rendu à Milleflowers sa priorité... et c'est ce qui vous explique pourquoi vous le trouvez ici la première en rang des personnes insultées par miss Arabella, au lieu et place de celle qui s'est vue contrainte de renoncer à cette rencontre...

L'affaire ainsi modifiée n'était, aux yeux de Gabriel, qu'une sorte de plaisanterie qui ne laissait plus dans son âme le moindre vestige de cette inquiétude vague, indéfinie, qu'il avait cru étouffer sous ses raisonnements

de patriotisme et d'inimitié nationale, mais qui n'avaient pas manqué de reprendre quelque empire sur les subterfuges de son esprit durant les instants de recueillement passés dans sa chambre, avant le départ pour ce duel.

Peut-être le lecteur a-t-il, dans sa sagacité, trouvé le mot de cette sensation mystérieuse... quant à nous, notre tâche, pour le moment, est d'expliquer seulement les faits. Revenons au champ clos.

A peine entré dans le nouvel ordre d'idées ou d'impressions qu'avait fait naître la déclaration du vieil émigré, Gabrielle devint dégagé et tout à fait digne d'être patroné par un ex-fringant mousquetaire de Louis XV. S'étant regardés, et ayant surpris chacun de leur côté la perception d'un sourire contenu sur leurs lèvres, ils se serrèrent amicalement la main, et le vieil émigré procéda aux formalités du duel avec cette vieille élégance aristocratique à peu près perdue de nos jours, et qui, dans certains cas de la nature de celui-ci, savait trouver la plus charmante impertinence dans l'exagération même de la politesse.

— Mylords! dit le marquis avec un petit dandinement de corps très-mousquetaire et tout à fait impossible à singer, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune compatriote, monsieur l'aspirant Gabriel, en ce moment prisonnier de guerre sur parole, à Londres...

Milleflowers, qui avait évidemment été amené malgré lui dans cette affaire, où il remplaçait le brutal commodore, faisait une si triste mine, que l'on eût pu désespérer de lui voir prendre à son tour la parole, si un de ses témoins, le saisissant par un bouton de son habit qu'il secoua, ne lui eût dit à demi-voix :

— Allons, sir Daniel, présentez-vous donc! à quoi pensez-vous?

— Oui... ah! oui, sans doute... fit le vieux dandy qui, soit qu'il eût oublié de mettre son rouge... soit que

l'émotion l'eût fait tomber, était pâle comme son jabot, ou plutôt jaune comme sa culotte de nankin. Mais de grâce, mylords... reprit-il, est-il bien sûr au moins que sir Richard ne viendra point ? Je sais mes devoirs, mylords, j'ai du savoir-vivre. . et je vous confesse que je serais désolé... oui vraiment, très-désolé, de prendre ici sa place... si je n'étais pas sûr... parfaitement sûr...

— Que votre délicatesse se rassure, monsieur Milleflowers ! répondit le marquis, souriant malgré lui, comme les autres, en entendant le vieux fat formuler en expressions qui traduisaient si bien ses véritables sentiments de faux scrupule et un geste d'espoir; le commodore descend à cette heure la Tamise sur *l'Alarm*, et il s'en est complétement remis à vous du soin de donner aux incidents d'Hyde-Park la solution que réclament les préjugés sociaux...

— Préjugés !... c'est tout à fait le mot ! reprit le dandy d'un son de voix pleurard et jetant à la dérobée un regard haineux sur l'innocent domestique qui portait la boîte aux pistolets ; préjugé qui contraint un galant homme, un gentleman qui, j'ose le dire, sait ce qu'on doit aux dames, à se fâcher d'une plaisanterie... d'une très-légère et très-inoffensive plaisanterie, assurément, que miss Arabella m'a fait l'honneur de m'adresser... Sans ce diable de commodore, qui semblerait avoir la rage de mettre toute l'Angleterre en cause parce que sa nièce avait pour chevalier ce gentleman... cet aimable Français... je vous assure bien, mylords... monsieur le marquis... et vous aussi, monsieur le midshipman... que loin de me trouver offensé de la petite... de l'aimable espiéglerie de miss Parkett, j'en aurais ri... beaucoup ri même... car ma chute dut être très-plaisante, assurément... extrêmement plaisante... hi ! hi ! hi !

Et ce disant, le dandy alarmé grimaçait un grotesque sourire forcé, qui montrait dans tout leur éclat les belles dents de rechange toutes neuves par lesquelles il avait

remplacé celles qu'il avait perdues la veille, en roulant dans la poussière d'Hyde-Park.

— Nous sommes persuadés de ce que vous dites là, sir Daniel ! reprit un des témoins ; mais je crois que nous causerons mieux du préjugé dont vous vous plaignez, lorsque nous y aurons sacrifié une fois encore... Donc, présentez-vous à votre adversaire et à son témoin, et finissons !

Milléflowers comprit que, dès que ses seconds eux-mêmes le prenaient sur ce ton, il ne lui restait aucun espoir de se soustraire à l'obligation de *sacrifier au préjugé*. Il jeta pourtant encore quelques regards désespérés dans les arbres environnants, comme s'il eût souhaité l'entrave des gens de police ; mais, comme la *sœur Anne*, cet âne ne voyant rien venir, il se résigna piteusement. Il reprit donc avec effort :

— Messieurs, je vous présente lord Ollapod, mon second... et le baronnet Flutter, mon médecin...

— C'est bien, fit le vieil émigré ; l'arme consentie étant le pistolet, mylord et moi allons visiter ceux-ci... reprit-il, en faisant à lord Ollapod un geste courtois pour l'inviter à s'approcher du valet resté à l'écart avec les armes.

Il est, pensons-nous, superflu d'expliquer au lecteur que la roideur et la brutalité que sir Richard avait apportées dans la scène de la veille provenaient en grande partie de dénonciations que Milleflowers, dépité des dédains d'Arabella, avait faites au commodore sur le compte du jeune Français qu'il représentait calomnieusement comme l'objet heureux des bonnes grâces de la jeune miss ; les lâches sont habiles et familiers avec ce genre de vengeance qui consiste à substituer une passion plus énergique à leur propre et vil ressentiment.

Sir Richard, furieux du récent mauvais accueil que sa nièce lui avait fait à ce dîner de lady Motherly,

avait accepté aveuglément les perfides insinuations du vieux fat, et ne doutant pas que le goût que celle-ci avait conçu pour l'hôte de son père ne fût la cause de son nouvel échec, s'était abandonné à sa rage et à sa jalousie, en saisissant avidement le prétexte que lui avait offert le coup de fouet d'Arabella.

Il résultait de cet ensemble de choses que, tandis qu'il était tout naturel que l'aspirant n'apportât dans cette rencontre d'autre sentiment qu'une crainte vague de compromettre sa situation de prisonnier de guerre, Milleflowers, au contraire, y apportait une véritable haine contre le jeune Français qui avait d'abord à ses yeux le premier tort de l'avoir vu dans une situation ridicule, et ensuite celui de paraître occuper dans les bonnes grâces de la riche et brillante héritière une place qu'il enviait et qu'il n'avait pu conquérir.

Ajoutons encore à cette haine un troisième motif qui ne semblera point une subtilité, pour peu qu'on veuille prendre la peine de l'analyser... C'est que le fat haïssait aussi l'aspirant, parce qu'il était obligé de se battre avec lui, et que, par son attitude digne et noble, il était là comme l'épigramme vivante de ce que lui, Milleflowers, éprouvait intérieurement.

Oui, la lâcheté hait sourdement la bravoure, comme le vice hait la vertu, comme la laideur hait instinctivement la beauté, qui l'humilie par la comparaison....

Le vieux dandy à la tubéreuse, comprenant enfin que le duel était inévitable, puisa donc, pour un moment, une sorte de courage factice dans cette haine qui l'animait, et il reçut d'une main plus ferme qu'on n'eût pu le supposer peut-être l'arme tirée au sort pour lui par son témoin, lord Ollapod.

N'est-ce pas encore là une variété de ces sources de bravoure que nous cherchions à indiquer plus haut ?

Le médecin se mit à l'écart, tandis que le vieil émi-

gré comptait les pas, de l'air d'un homme autrefois familier avec ces sortes de corvées. En passant près de Gabriel qui, pendant les préparatifs, s'était éloigné de son adversaire, le marquis lui dit, en lui prenant la main :

— J'aurais cru vous offenser, mon jeune ami, en escamotant les balles, ainsi que le désirait l'ami de votre ridicule adversaire... Je vous préviens que les armes sont excellentes.

— Monsieur le marquis, si j'étais tué, voici un dépôt que je confie à votre honneur! répondit simplement Gabriel, en remettant au vieillard un paquet cacheté. La rupture de la première enveloppe vous éclairera sur ce que votre compatriote mort attendrait de vous... Maintenant je vais essayer de ne pas mourir, car j'aime et je suis aimé!

Sans doute le marquis crut que l'aspirant faisait allusion à miss Arabella, car il jeta sur Gabriel un regard expressif et triste; puis après une pause, il dit :

— Je souhaite de tout mon cœur que je n'aie rien *à lui* porter!... Allons, Dieu vous protége, mon jeune ami!

Et s'étant écarté de quelques pas, il rejoignit lord Ollapod, qui, de son côté, venait de catéchiser Milleflowers.

Le signal fut donné... Les deux détonations éclatèrent à la fois; la balle de Gabriel alla casser la cuisse du méchant dandy, tandis qu'une branche brisée à plusieurs pieds au-dessus de la tête de son jeune compatriote prouva au marquis de Brachet qu'il n'aurait nulle pénible mission à remplir à Hanover-Square.

Milleflowers tomba en poussant les cris d'un homme dont le courage et la dignité fuient avec le sang.

Son ami le médecin s'élança vers lui, et se mit à entr'ouvrir ses vêtements, pour examiner la blessure

tandis que le marquis entraînait hors du terrain l'aspirant pâle, et dans les yeux duquel il fut tout sûrpris de voir briller deux larmes.

— Monsieur le marquis! dit Gabriel, pardonnez un moment d'attendrissement... je n'avais nulle haine envers ce malheureux qui n'est coupable à mes yeux que de ridicule... et que j'ai tué peut-être...

— Quels remords! Allons donc, mon jeune ami! n'êtes-vous pas officier; n'avez-vous pas aussi risqué votre vie?... Allons! partez au plus vite... dans deux heures je serai près de vous... Espérons que le vieux sot n'aura qu'une leçon, et n'en mourra point... John! John! emmenez monsieur!

Gabriel fut emporté au grand trot des chevaux de sir Lionel.

Son premier mouvement, étant enfermé dans la voiture, fut de se jeter à genoux et de demander pardon à Dieu, en le remerciant de l'avoir conservé à l'amour de Marius.

Pendant ce pieux élan, où l'officier de marine avait fait place à la femme impressionnable, on visitait la blessure de Milleflowers, sous l'habit duquel on trouva une sorte de cuirasse ou de plastron formé d'un tas de vieux journaux de modes...

Le médecin déclara que ses jours ne courraient probablement nul danger, mais que l'élégant sir Daniel resterait très-certainement boiteux toute sa vie. . . .

. . . . . .

Un courrier auquel, dans son émotion, Gabriel n'avait pas pris garde, s'était élancé au triple galop au-devant de la voiture. Peu d'instants après l'explosion des deux coups de pistolet, miss Arabella apprenait donc, avec un trouble qu'elle ne songeait pas à déguiser, que le jeune Français était sorti sain et sauf de la rencontre.

Lorsque Gabriel rentra à Hanover-Square, vers cinq

heures environ, on lui remit une lettre qu'avait apportée un domestique inconnu. Aussitôt monté chez lui, il ouvrit et lut avec étonnement ce qui suit :

« Aussitôt rentré de votre duel, hâtez-vous de vous rendre à *Regent's Park*. Vous trouverez à *New-Road* une voiture noire attelée deux chevaux blancs, vous y monterez et vous ferez conduire le long de la rive gauche du canal de Paddington.

» Là, vous serez bientôt rejoint par une personne qui a les renseignements les plus précieux à vous donner sur ce qui vous intéresse le mieux en ce moment...

» *Si vous l'aimez*, vous n'hésiterez pas un seul instant; il y va, non-seulement de votre bonheur personnel, mais surtout de celui de l'être qui vous est cher...

» On vous attend... vous saurez tout. Munissez-vous surtout des papiers et autres objets relatifs à votre bizarre situation. »

Ne doutant pas que cette lettre ne fît allusion au mystère de sa position présente auprès de sir Lionel et que l'être qui était désigné comme lui étant cher ne fût Marius, Gabriel n'hésita pas un seul moment à se rendre à ce mystérieux rendez-vous.

Il appela donc le domestique qui le servait, et lui dit qu'ayant impérieusement besoin de s'absenter peut-être pour deux heures, il le chargeait de prier le marquis de Brachet, qui ne tarderait sans doute pas à arriver à l'hôtel, d'agréer ses excuses, et de différer jusqu'au soir leur entrevue. On sait que dans la précipitation avec laquelle l'aspirant avait dû quitter le théâtre du duel, le vieil émigré avait conservé le paquet précédemment confié par Gabriel en cas qu'il lui arrivât malheur.

Or, comme ce paquet contenait précisément le fameux portrait et la croix d'onyx avec la lettre écrite par Ga-

briel lui-même avant le duel, il ne put se conformer à l'invitation par laquelle finissait le billet de l'inconnu.

A peine pensa-t-il à Arabella, qui, pourtant, cachée derrière les rideaux d'une fenêtre qui planait sur sa chambre, épiait, l'âme dans les yeux, les gestes du jeune vainqueur de Milleflowers...

Sous l'influence des incidents divers qui signalaient cette journée bizarre, l'aspirant, chez lequel les impressions étaient trop vives en ce moment pour laisser suffisamment d'empire à la réflexion, Gabriel, disons-nous, quitta l'hôtel, et, montant dans la première voiture de place qu'il rencontra dans *Oxford street*, il se fit emporter vers le parc du Régent, où l'attendait le singulier, l'irritant rendez-vous que lui avait adressé une main inconnue...

Vers le soir, le marquis de Brachet, après avoir vu installer le dandy avarié dans une chambre de l'hôtel de *King's Arms*, à Fulham (le blessé n'avait pu être transporté à Londres), le digne émigré vint à Hanover-Square, pour restituer à son jeune compatriote le dépôt que l'heureuse issue du duel avait rendu inutile.

Il avait en outre le dessein de profiter de l'incident qui avait, peut-on dire, précipité leur connaissance, pour causer amicalement de la position si délicate et si peu ordinaire du prisonnier sur parole dans l'hôtel d'un des membres influents de l'aristocratie anglaise.

Il comptait aussi mettre à profit sa vieille expérience du monde et du cœur humain pour essayer de voir clair dans les idées et dans les sentiments du jeune marin au sujet d'Arabella, que la double scène de Hyde-Park avait singulièrement compromise, tout en appelant une regrettable attention sur celui dont la noble et folle jeune fille passait pour s'être si singulièrement éprise dans des conjonctures si intempestives pour le commodore Richard, le protégé de lord Saint-Vincent.

Quelle part le père d'Arabella avait-il dans les événements de ce jour ? Nous l'ignorons encore. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le vieil émigré sortait du cabinet de lord Parkett (à la porte duquel miss Arabella s'était vainement présentée durant l'entrevue), lorsqu'il alla chez Gabriel!...

Mais l'aspirant n'était point encore de retour à l'hôtel, bien qu'il fût huit heures du soir. Le marquis revint deux heures plus tard... même insuccès !

Et la nuit entière s'écoula enfin sans que Gabriel reparût...

Puis le jour suivant...

Puis plusieurs nuits et plusieurs jours... à la suite desquels Arabella tomba malade...

Au bout d'une semaine, comme l'aspirant ne paraissait pas, l'exaltation de la jeune miss augmentant toujours, elle déclara à son père qu'elle aimait éperdument le jeune Français, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui... qu'en conséquence, s'il ne voulait pas la voir mourir de douleur et d'amour, il devait tout mettre en œuvre, fouiller, bouleverser toute l'Angleterre, l'Europe même ! pour retrouver celui qui avait emporté son âme.

Mais toute cette ardeur, ces vœux, ces soupirs de la fantasque et belle jeune miss ne firent point reparaître le mystérieux hôte de Hanover-Square ; un long mois s'écoula sans qu'on pût rien apprendre de son sort, bien que lord Parkett, qui répondait du prisonnier sur parole, n'eût point manqué de faire d'assez actives démarches.

Le marquis de Brachet resta donc dépositaire du portrait et du bijou...

XVI

LE ROI DE TRÈFLE.

Nous avons laissé Carolin Grimbot s'embarquant à Chatam sur le parlementaire qui devait le déposer à Dieppe. Le choix de ce port de débarquement avait été extrêmement agréable à l'ancien maître d'équipage provisoire du *Cachalot*, car c'était là qu'avait dû être conduit le petit trois-mâts anglais venant du Sénégal, que Marius avait si intrépidement enlevé au convoi protégé par l'*Alarm*.

Or, Carolin pensait que la part de prise qui lui revenait, le chargement de gomme et de sucre ayant dû être vendu au prix élevé qu'avaient alors les denrées coloniales, l'attendait chez l'armateur.

Il espérait donc arriver au dernier acte de la burlesque et assez fatigante comédie qu'il jouait depuis quelques semaines, lorsqu'il fut brutalement poussé par le *boatswain* anglais dans l'étroit espace de la fosse aux lions, où, comme on l'a vu plus haut, notre coq reconnut sur-le-champ, malgré l'obscurité du lieu, qu'il n'était pas seul.

En effet, la cabine contenait déjà un autre fou, provenant du *Lincold*, l'un des pontons de Chatam. Carolin crut devoir courtoisement saluer son compagnon inconnu de ses *coquericos* les plus retentissants.

Mais ce chant ne fut probablement pas du goût de celui-ci; car, à peine notre brave garçon eut-il commencé ses chants et fait deux ou trois pas à tâtons dans l'espace, qu'il se sentit brusquement saisir à la fois par un bras et par le cou, et une voix haletante, rauque,

gnoble, se mit à crier, au milieu de jurements à faire sombrer le navire :

— Ah! c'est toi, coq maudit, qui as chanté à George III que j'étais le *roi de trèfle?* Ah! tu m'as dénoncé? Je te tiens et je vais te plumer, *te vider*, t'embrocher, te faire cuire, te manger et m'éplucher les dents avec tes os!...

Cette tirade extravagante fut suivie de la plus effroyable bordée de blasphèmes qu'ait ouïe une oreille maritime. L'étreinte fut aussi très-rude. Grimbot, qui n'était pas une femmelette, un *mateluche*, comme on dit, n'eut d'autre moyen de s'en arracher, que d'empoigner à son tour le fou par les cheveux et de les lui tirer si dru, tout en faisant aussi les plus grands efforts pour se dégager, que la douleur énerva un moment son adversaire, ce dont notre homme profita pour se redresser lestement et se mettre hors de portée du furieux qui voulait le plumer, le vider, etc.

Mais l'espace où ils se trouvaient tous deux enfermés était si étroit que, tout en se tenant collé le plus strictement possible contre la cloison opposée à celle où son terrible compagnon se trouvait aux fers par les pieds, Grimbot redoutait encore d'être saisi et de repasser par les mains du fou qui, d'après ce qu'il en avait pu juger, était doué d'une force prodigieuse, sans doute augmentée encore par son état d'exaltation.

Cet homme était en effet un fou furieux qui en voulait à tous les hommes, accusant quiconque l'approchait d'avoir dénoncé au roi d'Angleterre sa qualité, à lui, de *roi de trèfle*, dépossédé de ses États, disait-il, par Tippoo-Saëb.

Déjà, depuis que cette étrange folie s'était déclarée chez ce malheureux (c'était un calfat breton de l'île de Bréhat), il avait failli étrangler trois ou quatre de ses compagnons de captivité du *Lincold*, et comme celle de

ses victimes qui était sortie la plus avariée de ses griffes se trouvait un cantinier anglais du ponton, laissé pour mort, on avait décidé le renvoi immédiat de cet énergumène, dont les pieds avaient été soigneusement passés dans les anneaux d'une bare de fer cadenassée sur le point où l'on voulait le maintenir.

C'était sans doute une grande imprudence ou une grande barbarie que d'enfermer un homme dont l'apparente folie gallique était inoffensive, avec un forcené de cette espèce ; mais comme l'Angleterre ne lâchait guère volontiers ses prisonniers, sains ou fous, on peut penser qu'il lui importait quelque peu d'échanger contre les nationaux qu'on lui rendait sans choix, et suivant l'ordre de leur ancienneté sur notre sol, des moribonds, des aliénés, qui, le plus souvent, arrivaient cadavres...

En fin de compte, le capitaine du parlementaire ne se souciait guère de savoir si, dans la cage de cette bête féroce, le pauvre matelot-coq courait ou non risque d'être mis en pièces, de sorte que les réclamations qu'essaya de faire Carolin, tout en restant dans son rôle, à celui qui apportait le manger, ne furent suivies d'aucun effet : *roi de trèfle* et roi des basses-cours étaient irrévocablement destinés à passer trois ou quatre jours dans ce scabreux tête-à-tête.

Dans ce temps-là, et avec des ennemis comme les Anglais, il fallait se défier de tout ; les manifestations les plus croyables de l'intérêt... tout pouvait n'être qu'une perfide comédie.

Notre matelot n'osa donc pas tenter de s'expliquer avec son compagnon et compatriote, dans la crainte que quelque oreille aux aguets ne fût prête à le trahir et à le faire renvoyer aux pontons. Bien que, dans cet antre obscur, infect, presque sans air, son rôle de fou, loin d'être, ainsi que cela était arrivé sur le *Kent*, une sorte de parade, parfois amusante à jouer, fût, au contraire, devenu un supplice précisément d'autant plus

grand que le rôle adopté était risible, il ne crut pas prudent d'y renoncer, et se décida courageusement à rester coq au sein même du martyre qui semblait l'attendre.

Or comme le fou réel ne cessait point de crier, de le menacer, de faire ses efforts pour l'atteindre, le faux fou fut obligé de se blottir accroupi dans un coin, ramassé sur lui-même, surveillant ses mouvements pour que les mains, les griffes, pourrait-on dire, de son terrible compagnon ne pussent pas l'atteindre.

L'anxiété de cette position physique et morale était d'autant plus grande que, pour ne pas éveiller les soupçons des espions, des écouteurs anglais, le pauvre Grimbot se croyait obligé de faire entendre de temps en temps raisonner ses *coricocos*, et que ces cris joyeux ne manquaient jamais de faire entrer dans une nouvelle crise de fureur l'irritable *roi de trèfle*.

C'étaient alors des imprécations, des menaces, des jurons, des propos obscènes à scandaliser même un matelot, et, ce qui était plus inquiétant, de nouveaux efforts pour s'emparer du pauvre chanteur que le forcené semblait s'obstiner à vouloir plumer et vider.

Souvent les mains convulsives du fou frottaient les mains de Grimbot et saisissaient même quelques plis que la résistance désespérée du pauvre garçon mettait en pièces. Heureusement pour lui que ses yeux, se familiarisant peu à peu avec l'obscurité, avaient fini par lui permettre de voir confusément son ennemi, et qu'il put régler sa tactique de défense sur celle de ces attaques furibondes.

Ajoutons que le guichet par lequel on vint jeter leur grossière nouriture lui ayant permis, en s'entr'ouvrant, de mieux examiner son dangereux compagnon, il ne put que s'alarmer davantage encore à l'aspect repoussant du malheureux qui cherchait à devenir son bourreau.

Quelques sales lambeaux d'un vêtement de matelot

recouvraient encore à peine un corps amaigri et souillé d'immondices. Des traits hagards et hébétés, des regards pleins d'égarement, des mouvements empreints d'une rage convulsive, tout révélait la folie furieuse parvenue à son degré d'intensité le plus violent...

Aussi Carolin comprit-il que si un instant d'oubli moral était un danger pour sa liberté, eu égard à ses geôliers, d'un autre côté un moment d'oubli physique devenait, avec cette bête féroce, un danger pour sa vie.

Il s'arma donc de tout le courage qu'il put puiser dans la pensée que chaque élan du navire qui portait ses souffrances le rapprochait de la patrie, et se promit de ne pas dormir de toute la traversée, pour veiller à n'être pas happé, déchiré par le fou.

Quant à manger même, il avait dû y renoncer dans le premier moment, car à peine le guichet s'ouvrait-il, que le *roi de trèfle* se jetait sur les aliments présentés, assouvissait ignoblement sa faim, et, faisant du reste des projectiles infects, il les lançait à la tête du pauvre coq... obligé de refréner la colère à laquelle il faillit souvent s'abandonner, dans la prévision d'un imprudent combat... obligé, enfin, de triompher de son double martyre, pour pousser ses *coricocos* aux oreilles des gardiens soupçonneux et inhumains !

Deux jours... siècles pour la souffrance comme ils sont des minutes pour le bonheur, deux jours entiers s'écoulèrent de cette façon, laissant face à face, dans un espace de huit pieds carrés, l'active et patiente énergie du faux fou avec la rage convulsive du fou réel... l'intelligence lucide de l'un avec l'ignoble démence de l'autre.

Ah ! convenez que de toutes ces espèces de courage dont nous parlions naguère, celle dont le pauvre matelot fit preuve ici est des plus méritoires et des plus dignes d'admiration ! Certes nul ne s'y méprendra.

Le courage ici ne pouvait consister à affronter corps à corps la rage aveugle, la férocité sanguinaire de cette brute abjecte, qui n'avait plus de l'homme que le nom.

Qu'est-ce, en effet, qu'un combat, une lutte sans autres armes que les ongles crispés, les dents aiguës, avec cet être immonde, souillé de déjections, couvert de bave, plus à prendre en pitié qu'en haine? qu'est-ce, disons-nous, qu'un pareil duel d'un moment, où il pouvait suffire d'un effort heureux pour terrasser un misérable déjà enchaîné par les pieds, en comparaison de la double lutte, poignante pour l'esprit, accablante pour le corps, que le digne matelot soutint quatre longs jours que dura l'affreuse traversée : quatre siècles pleins d'angoisses, d'appréhensions, de feintes pénibles?

Pour ce battre avec le fou, il ne fallait que céder à un moment d'impatience, il ne fallait qu'obéir à cet instinct de riposte, de vengeance immédiate qui est la nature de la majorité des hommes.

Plus les antécédents du jeune marin prouvaient que cette irritabilité, qui fait les bons soldats de mer ou de terre, était en lui, et plus il lui fallut d'efforts pour en triompher.

Les anciens l'ont dit : le plus beau courage, c'est de se vaincre soi-même.

Mais ici ce n'est pas tout. Outre qu'il faut résister au désir de se venger d'un misérable qui vous insulte, vous harcèle, vous prive de sommeil et de nourriture, et veut verser votre sang enfin, il faut jouer un rôle, un rôle bizarre, dont le comique même est devenu un martyre de plus...

Il faut, accroupi dans une position de torturé, crier : *Coricoco !* Il faut, la tête, les yeux appesantis du sommeil, crier : *Coricoco* !... Il faut, l'estomac épuisé par la faim, la bouche desséchée par la soif, crier encore et toujours : *Coricoco* ! *coricoco* !

Oui, il y eut un vrai, un noble courage à supporter une aussi étrange et aussi douloureuse situation, car un mot pouvait la faire cesser, rendre à son corps la sécurité, la nourriture, le sommeil.

Un appel au gardien, à l'espion du dehors... et cet effroyable martyre finissait... Mais abdiquer la folie, c'était renoncer à la liberté, et un pareil prix n'enfante-t-il pas, n'explique-t-il pas tous les courages ?

Le brave matelot que l'amour du sol, la nostalgie, cette maladie des âmes nobles, avait élevé à ces efforts, à cette héroïque et patiente résignation, qu'on eût été moins surpris peut-être de trouver chez un marin d'un haut grade, Carolin Grimbot, disons-nous, eut la force d'esprit et de corps suffisante pour résister aux cruelles épreuves que nous avons plutôt indiquées que racontées.

Vers le milieu du quatrième jour enfin, à la suite d'une nouvelle attaque de son abject compagnon, attaque devenue d'autant plus dangereuse qu'épuisé de fatigue, de faim et d'insomnie, il était tout à fait hors d'état de se défendre corps à corps, il se fit sur le navire un grand bruit, une sorte de branle-bas dont les échos arrivèrent jusque dans l'antre où hurlait le démoniaque prêt à déchirer sa proie affaiblie par cette longue torture. Bientôt cinq coups de canon partis des gaillards imprimèrent de légères commotions à la coque...

Le forcené sembla un moment frappé de stupeur... il se tut, se replia sur ses fers... on eût dit que l'instinct, à peine sensible encore dans ce corps abruti, lui révélât que le navire qui le portait allait jeter l'ancre sur le sol de sa patrie... mais arrivé à un pareil état de dégradation, l'homme sait-il qu'il a une patrie ?

C'était pourtant le parlementaire qui saluait le stationnaire de la rade de Dieppe et qui s'apprêtait à mettre en panne à l'entrée du port.

Dejà le fou avait repris ses cris et ses imprécations...

Grimbot épuisé se taisait; il ne pouvait plus songer à se défendre s'il eût été attaqué.

Mais soudain la porte de la fosse aux lions s'ouvre, un matelot anglais tient un fanal, deux autres l'accompagnent. Carolin s'efforce encore de les saluer de quelques-uns de ses *coquericos* qui ont été son seul langage, non-seulement depuis son arrivée sur le bâtiment, mais même depuis plusieurs mois précédents.

On les pousse dehors, et un officier, qui sans doute était venu pour les examiner et les interroger, s'éloigne à leur vue, en faisant un geste où se révèle plus de dégoût que de pitié.

Un mousse se trouvait à portée du jeune matelot, tenant en main un morceau de pain; Grimbot le lui arrache et le dévore. Son teint hâve, ses yeux cernés, son corps déjeté par la longue tension de certains muscles et l'engourdissement des autres, tout lui donnerait le pitoyable aspect d'un malade, si désormais il n'était pas formellement accepté comme fou.

Quant à l'autre..., il menace et injurie ceux qui le dégagent de ses fers, il entre dans un nouvel accès de fureur lorsque, pour laver son corps souillé, on jette sur lui trois ou quatre seilles d'eau de mer.

Bientôt il fallut essayer de le revêtir de quelques hardes de rebut des marins anglais, mais on n'y put parvenir. On se contenta donc de l'envelopper nu dans une sorte de linceul de toile à voiles, et les vêtements furent donnés à Carolin, auquel le furieux avait en partie déchiré les siens.

Notre matelot, un peu ranimé par le grand air et le pain qu'il avait mangé, eut la force de s'habiller en partie lui-même, mais tout en reprenant autant que possible ses gestes et ses allures de coq... quelque peu éclopé.

Enfin, le moment venu, l'un des fous hurlant, blas-

phémant, l'autre chantant sa fidèle antienne, on les descendit dans le canot qui allait les déposer sur le stationnaire où, dès l'apparition du parlementaire, le commissaire de marine de Dieppe s'était rendu.

Le canot anglais touche enfin la corvette française. Une foule de curieux se pressent sur les bastingages ou passent leurs têtes par les sabords, d'où sortent les gueules des canons étonnés d'être inactifs lorsqu'un Anglais aborde.

L'officier qui commande le canot saisit les tire-veilles qu'on lui lance pour faciliter son ascension sur cette échelle de moulin qu'en marine on décore du nom d'escalier. Il est accueilli sur le tillac par un officier français de son grade qui reçoit ses papiers, puis tous deux s'avancent vers le gaillard d'arrière, où se tient, dans une attitude de réserve et de dignité, le commandant de la corvette.

Ces prisonniers, échangés suivant les conventions internationales, étaient au nombre de vingt-cinq, sans compter les deux hôtes de la fosse aux lions.

Vingt-cinq Anglais sont à leur tour tirés de la batterie, et se croisent sur le pont avec les Français dont ils vont prendre la place dans le canot.

Pendant que ces mutations s'opèrent, les officiers régularisent les pièces et échangent des signatures sur le cabestan servant de pupitre, car le commandant français n'a point invité l'officier anglais à descendre dans les chambres, et aucun rafraîchissement ne lui est offert.

On devine quelle scène moins grave et moins compassée avait alors lieu sur le passavant de la corvette. A mesure que les échappés des pontons anglais franchissaient le pavois pour sauter sur le tillac, c'étaient, entre ces malheureux de la veille et leurs braves compatriotes menacés du même sort pour le lendemain peut-être, des exclamations, des étreintes, des poignées de main, de

franches effusions enfin, auxquelles la discipline ne pouvait apporter qu'un faible obstacle.

Il arriva que plusieurs parents, quelques amis se retrouvèrent... Mais tous n'étaient-ils pas comme des parents chéris, comme de vieux amis, dans cette circonstance ?

Les deux fous avaient été laissés les derniers dans le canot.

On fit passer le furieux, assez calme en ce moment, et, comme on s'en souvient, seul dans un ample morceau de toile à voiles, par un sabord de la batterie ; quant à Carolin Grimbot, auquel le grand air avait fait du bien, il grimpa presque lestement l'escalier, et rassembla toutes ses forces au moment où il mit le pied sur le tillac français, pour lancer par les airs le plus magnifique *coricoco* de son répertoire. Ce chant alla retentir aux oreilles des officiers groupés à l'arrière, et l'Anglais, voyant l'étonnement général, dit : C'est le fou !

Enfin, toutes les formalités de l'échange des prisonniers étant accomplies (les aliénés étaient rendus sans contre-valeur), le lieutenant anglais reprit ses papiers, salua l'état-major, et se dirigea vers la coupée du pavois, pour se rembarquer dans son canot.

Mais là une scène singulière se préparait : deux hommes s'étaient placés, un à chaque côté du sabord, attendant l'Anglais à sa sortie. L'un de ces hommes était grotesquement drapé dans un lambeau de grosse toile sous lequel on comprenait que son corps était nu... ; l'autre, auquel quelques verres de vin et un repas hâtif avaient rendu une partie de ses forces, se tenait en face, sérieux et immobile. L'Anglais s'avança... et au moment où il allait mettre le pied sur le premier degré de l'escalier :

— Au plaisir de ne pas nous revoir, lieutenant ! s'écria le *roi de trèfle*.

— *Cocorico ! cocorico !* s'écria pour la dernière fois, et

avec tout l'élan d'une joie délirante, notre Grimbot... Le coq gaulois a l'honneur de ne pas présenter ses respects à la licorne britannique !

L'Anglais étonné s'arrête entre les deux fous, et les regarde avec surprise... Aussitôt ceux-ci, et comme d'un commun accord, portent à la pointe de leur nez l'extrémité de leur pouce droit, puis la main prolongée en avant et développée, ils joignent au petit doigt droit le pouce gauche, dont la main est également développée et dirigée en avant... en faisant ensuite jouer tous les doigts écartés, ils adressent à l'Anglais, hébété d'étonnement, ce geste de mépris, de mystification, de suprême moquerie enfin qui, des habitudes familières des matelots, a gagné la terre, les classes du peuple, et s'est vu depuis fixé par plus d'un spirituel crayon dans maintes grotesques caricatures...

Nous laissons au lecteur le soin de se dessiner à lui-même dans son imagination l'effet de la scène que la plume n'a su esquisser qu'avec l'insuffisance des mots d'abord... puis aussi peut-être la nôtre propre !...

— Voilà pour vous, lieutenant ! dit le *roi de trèfle.*

— Et voilà pour l'Angleterre ! reprit Carolin Grimbot, non moins actif que son vis-à-vis à jouer de cette ombre d'instrument dont le pouce semble l'embouchure.

— Mes devoirs au lord des cinq ports !

— Mes respects à madame votre sœur, si vous n'en avez pas !

— *Ut* pour l'Angleterre ! s'écria aussi le fou furieux.

— .....!!! ça aussi pour l'Angleterre ! reprit Carolin Grimbot, en donnant cette adresse insultante à un bruit retentissant qu'il ne serait pas littéraire de spécifier, mais que le matelot semble avoir toujours prêt à son service lorsqu'il s'agit de quelques farces immondes... (Pardon, lectrice... mais ceci est un récit de matelot.)

Ce furent alors des éclats de rire si bruyants parmi la foule des marins qui encombraient le passavant, que l'attention des chefs se portant immédiatement sur ce point, un officier s'approcha pour voir cette infraction à la discipline.

Traversant les groupes qui s'ouvrirent à son approche, il fut tout étonné de voir l'Anglais, que, par une violation calculée des règles de l'étiquette navale, il avait omis de reconduire jusqu'à l'escalier, de voir l'Anglais, disons-nous, debout sur le plat-bord, la main sur une des tire-veilles qui servent de rampe, et, immobile, pétrifié, n'osant en croire ni ses yeux ni ses oreilles, devant les singeries grotesques et les jubilations désopilantes des deux prisonniers lâchés sans échange, qui continuaient à jouer sous leur nez leur insolente sérénade, en donnant pour l'Angleterre toutes sortes de burlesques commissions à l'insulaire outrageusement mystifié.

— *You are not fool? you are not fool?* C'est là tout ce que l'Anglais hébété pouvait articuler au milieu des éclats de rire qui s'élevaient de toutes parts.

L'arrivée de l'officier français mit fin à cette scène, qui pouvait finir mal, car la première stupeur de l'Anglais faisait déjà place à la fureur, à la honte d'être ainsi joué, bafoué, mystifié, ridiculisé, turlupiné...

Quelque insulte aux officiers, quelque appel à ses gens du canot ou du brick pouvait amener une collision regrettable... Mais notre insulaire prit soudain le parti le plus prudent: il lâcha une bordée de *goddem!* et s'affala en double dans son embarcation, qu'il fit promptement passer au large et nager au plus vite vers son navire, où il n'arriva point pourtant sans qu'un dernier *cocorico* strident, perçant et moqueur, vînt résonner à son tympan et faire plus violemment bouillonner sa fureur.

Aussitôt son monde embarqué, l'Anglais furieux

quitta la panne, amena son pavillon, et prenant le vent, sans saluer de son artillerie, il se couvrit de toile, pour disparaître au plus vite du théâtre de cette écrasante mystification.

A peine le canot ennemi s'était-il détaché de la corvette, que l'officier qui avait si opportunément mis fin à la scène de l'escalier en fit passer les deux acteurs principaux au pied du grand mât; puis bientôt, ayant pris les ordres du commandant, il les emmena sur le gaillard d'arrière, où se trouvait réuni tout l'état-major, entourant le chef et le commissaire de marine de Dieppe.

— Ah çà, messieurs les fous! dit l'officier supérieur, il me semble que vous abusez un peu de votre position!... Qu'est-ce que cette parade indécente devant un officier qui vous a ramenés dans votre patrie ?

— C'est que, à dire la vérité, je ne suis pas fou, moi, commandant! dit Grimbot.

— Ni moi non plus, mon commandant! ajouta le *roi de trèfle*, en enveloppant respectueusement dans son morceau de toile son torse herculéen.

— Comment, mes drôles, qu'est-ce à dire? Et si vous n'êtes pas fous, que signifient donc ces insultes à un officier placé sous la sauvegarde du pavillon parlementaire ?

— Histoire de se venger un peu! dit le fou furieux, désormais calme comme l'eau d'une cuvette.

— Comment, gredin? et ces coups, ces mauvais traitements dont tu as accablé ton compagnon? dit à son tour le lieutenant, qui avait dû faire délivrer une double ration à Carolin affamé.

— Histoire de bien jouer mon rôle, lieutenant! Et puis c'étaient des *coricocos* continuels... à ne savoir où les mettre... c'était sciant à la fin!

— Et ma nourriture que tu m'as volée pendant quatre

jours? ne put s'empêcher de dire Grimbot, qui n'osait encore croire avoir affaire à un homme sain d'esprit, *sui compos*, après toutes les extravagances dont il avait été victime dans la fosse aux lions.

— Bah ! c'était pour rire !

— C'était peut-être pour rire aussi que tu m'as empêché de taper de l'œil pendant toute la traversée ; c'était sans doute aussi pour passer le temps que tu voulais me plumer, me vider, m'embrocher, et le diable ?

— Ne parlons pas de ça... puisque c'était pour jouer mon rôle !

— Et si j'en étais mort, de ce rôle-là, moi ? objecta Carolin, qui ne trouvait nullement plaisante la conduite du calfat.

— Bah ! remercie-moi, car je faisais semblant de ne pas pouvoir t'attraper... tandis que je n'aurais eu qu'un geste à faire... Mais n'en parlons plus, je te dis !

— Ainsi, mes chenapans, cette folie...

— Frime ! comédie ! s'écria le *roi de trèfle*.

— Tragédie, plutôt ! exclama le pauvre Grimbot, chez lequel commençait à s'apaiser l'exaltation qui, pour quelques moments, avait en quelque sorte galvanisé ses forces épuisées.

— Ainsi donc, pour jouer ce que tu appelles ton rôle, reprit le commandant, tu as failli faire périr de fatigue, d'insomnie et d'inanition un de tes compatriotes, un Français rendu comme toi à sa patrie, un garçon inoffensif ?

— Dame, commandant, j'ignorais son pavillon... ça pouvait être un espion qu'on me donnait pour me trahir ! Il n'a parlé d'autre chose que de ses *coquericos*... et c'est de toutes les langues, ça?.., Bien sûr que si nous avions pu nous expliquer, ç'aurait mieux valu, pour lui, surtout... et même pour moi, car, quoique bâti un peu

solidement, c'est égal ! je commençais à m'avarier aussi, à hurler, à vociférer, à vagir comme ça !

— Mais, dit à son tour le commissaire de marine, pourquoi n'as-tu pas choisi une folie plus douce, moins fatigante à soutenir ?

— Ça n'a pas été tout à fait mon choix, répondit ce grand comédien de gaillard d'avant. Je vas vous raconter la chose : un jour, sur le ponton, m'étant aperçu qu'un Anglais m'avait carotté une pomme de terre, je lui expédiai une giffle par la voie la plus courte... il eut la chose de se regimber ; alors, *v'li, v'lan* ! je te vous l'amure si chouqué, que de mes griffes il passa dans celles du *sirugien*... et que moi, j'allais être mis au sec en l'air, à gigoter sans violon au bout d'une vergue, si tout d'un coup il ne m'était venu à l'idée de me mettre à taper de çà et de là, en bas, en haut, sur tout le monde... comme un fou... un possédé, quoi !... Voilà que le capitaine du ponton vient pour m'interroger... c'est bon ! je risque le tout pour le tout, et je fais semblant de vouloir lui allonger une mornifle !... Deux prisonniers jouaient aux cartes tout près de là... j'attrape le jeu, et, voyant l'inspecteur à portée, je lui flanque le paquet sur la frimousse ! Et comme il fallait dire quelque chose d'ustuberlu pour appuyer ma folie, la vue des cartes éparpillées sur le pont me fit venir l'idée que j'étais le *roi de trèfle*.. C'était bête comme tout, mais ça n'en valait que mieux ! Me voilà donc amuré *roi de trèfle* !... très-bien !

— C'est pour cela qu'il voulait me donner tant d'*atouts*, interrompit Grimbot.

— Il est fou, fou furieux, que dit le capitaine du ponton.

Ma colle prenait, fameux ! On me mit aux fers ; je m'en fricassais ! On me jeta de l'eau sur la tête, ça m'enrhuma ; mais, ouiche ! je m'en carcassais. Je n'en fis pas

moins un tremblement d'extravagances, attrapant les jambes de tous ceux qui me passaient à longueur de gaffe, et serrant dur quand c'était un English. Je criais comme une poulie sans suif que je voulais embrasser la dame de pique, que j'en étais amoureux, que je n'en pouvais plus d'elle, et que profitant que le roi de pique et ma dame de trèfle étaient écartés... avaient le dos tourné, si vous aimez mieux, je voulais lui prouver qu'un *roi de trèfle* peut se piquer d'avoir du cœur, et au besoin de mettre son rival sur le carreau !...

— Abrége ! abrége !... interrompit le commandant de la corvette, que la dignité de son rôle empêchait de rire de ces folies de gaillard d'avant.

— C'est tout abrégé, mon commandant. Je continuai à déralinguer tout ce qui me passa sous les pattes... On ne songea plus alors à me pendre pour mon premier Anglais aux trois quarts défoncé; on m'envoya à l'hôpital de Chatam, où je continuai mon bastringue. Le coffre est bon, les nerfs solides, le tafia que j'ai bu m'a comme doublé le gosier en cuivre ; je pus vociférer et naviguer comme ça des semaines ! Bref, on a fini par m'embarquer... Le matelot que voilà sait comment ça a continué... et vous, mon commandant, vous voyez comme ça finit ! Je m'appelle Tonquedec; je suis maître calfat, né dans l'île de Bréhat, un pays où l'enfant sait faire un nœud plat, serrer un foc et brayer une couture à l'âge de six semaines... Je demande qu'on m'embarque bien vite puisqu'on se bat, pour que je rende à l'English tout le mal qu'il m'a fait... Vive le premier consul, le Directoire, la France, l'empereur et le commandant ! s'écria en terminant son récit le calfat burlesquement drapé dans son linceul de grosse toile, qu'il entr'ouvrit contre toute étiquette, dans son enthousiasme patriotique..

— C'est bien ! les occasions de te venger ne te manqueront pas, dit le commandant. Lieutenant, faites habiller cet homme, et qu'il soit mis ensuite à la dispo-

sition de M. le commissaire du port... Mais toi, volaille! n'as-tu rien à dire?

— J'ai à dire, mon commandant, répondit Carolin Grimbot, que je meurs de fatigue, de sommeil et de tout... Je demande trois jours de hamac et de double ration, si c'est un effet de votre part... car je me sens loque, pouffasse et mollasse comme un marsouin en ribote...

— Le lieutenant donnera ses ordres pour ton régime, et le major te tâtera le pouls.

— Après que je serai debout et solide sur mes ergots, je demanderai à M. le commissaire ce que j'ai à gratter d'un certain trois-mâts très-anglais, et encore plus chargé de gomme du Sénégal, que j'ai contribué pour ma part à amarriner sur le corsaire *le Cachalot*.

Le *roi de trèfle* et l'ex-coq furent conduits dans l'entre-pont de la corvette où nous les laisserons momentanément se refaire et se reposer. Nous retrouverons bientôt l'un et l'autre dans de nouvelles complications d'aventures.

XVII

TÉNÈBRES.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la subite disparition de Gabriel à la suite de son duel avec Milleflowers. Les démarches que sir Lionel avait accomplies, tant de son propre mouvement que pour céder aux instances de miss Arabella, n'avaient rien fait découvrir sur le sort de l'hôte de Hanover-Square.

La jeune Anglaise, dont le chagrin de cette disparition avait, comme on l'a dit, compromis la santé, était tou-

jours dans la même exaltation, et répétait chaque jour qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que le jeune marin français.

Quant à lord Parkett, la part qu'il avait eue dans la substitution du vieux fat au commodore Richard, pour la rencontre de Fulham, témoignait suffisamment du vif intérêt que des motifs, qu'on aura en partie devinés, lui faisaient porter au sort de l'aspirant; aussi était-il allé jusqu'à solliciter le haut pouvoir de lord Saint-Vincent pour faire multiplier les recherches. On se rappelle, du reste, les sentiments que le noble amiral avait témoignés relativement à l'état de désunion de la famille Parkett; aussi donna-t-il avec empressement tous les ordres qui lui parurent propres à mettre sur les traces de celui qu'on ne songeait pas à accuser de désertion, vu les motifs qui l'avaient amené à Londres, et dont pourtant, on le sait, sir Lionel se trouvait responsable, puisque son hôte était un prisonnier d'État.

Le marquis de Brachet, resté dépositaire du paquet que l'aspirant lui avait confié au moment du duel, était le seul à soupçonner que la disparition de son jeune compatriote pouvait, malgré tout, n'être que la conséquence de sa propre initiative. Aussi, lorsque les premières recherches provoquées par lord Parkett eurent prouvé que, volontaire ou forcée, la disparition était sans remède, au moins pour le moment, il se décida à ouvrir le paquet dont il se trouvait muni, pensant qu'il n'était pas impossible d'y découvrir la preuve de l'exactitude de ses soupçons.

Il trouva le portrait légué à Gabriel par la pauvre Jeanne mourante, la croix d'onyx montée en or, dont la vue avait fait tant d'impression sur sir Lionel, et enfin... une lettre sans adresse, qu'il ouvrit et où il lut les lignes suivantes :

« Cette lettre ne devant être ouverte que si je trouve

la mort dans cette rencontre... je n'ai plus rien à apprendre ici sur mon secret.,. »

— Diable ! diable ! qu'ai-je fait là ? se dit le vieil émigré en interrompant sa lecture dès la première ligne. Ce jeune homme ne s'est donc pas enfui ?... Relisons !

« Cette lettre ne devant être ouverte que si je trouve la mort dans cette rencontre, je n'ai plus rien à apprendre ici sur mon secret... Ceux qui auront relevé mon corps mourant ou expiré n'auront pas tardé à découvrir mon sexe. »

— Qu'ai-je lu ! exclama avec stupéfaction le marquis, qui poursuivit néanmoins avidement cette lecture inattendue.

« Je supplie le noble et généreux lord Parkett de mettre tout en usage pour trouver les traces des deux êtres qui me sont le plus chers au monde, ceux dont je l'ai déjà entretenu; car eux seuls pourront l'aider à découvrir quel nom on doit écrire sur la tombe de

« GABRIELLE. »

Le marquis, à cette lecture, resta littéralement pétrifié d'étonnement.

Une foule de choses s'expliquaient enfin pour lui, en découvrant que l'aspirant était une femme déguisée; mais aussi d'autres faits empruntaient à cette découverte un surcroît de mystère.

Le vieillard, qui sentit naturellement se décupler l'intérêt que l'irritant personnage lui inspirait déjà, eut d'abord la pensée d'aller communiquer cette étrange lettre à sir Lionel.

Mais il réfléchit bientôt que ces lignes avaient été

écrites pour être lues seulement dans le cas où la main qui les avait tracées succomberait dans le duel où l'attendait un adversaire encore inconnu...

Or, son auteur, sorti vainqueur de cette crise, n'eût sans doute pas manqué de reprendre son dépôt, sans cette brusque disparition qu'il était désormais impossible d'attribuer à la propre volonté de l'aspirant. D'ailleurs, pouvait-on livrer aux Parkett cette croix, ce portrait que, par un post-scriptum de sa lettre testamentaire, l'absent, du moins, si ce n'est le mort, léguait à ses amis? Tant que l'aspirant vivrait, rien ne devait être remis... rien n'eût dû être ouvert!

Les recherches faites à Londres avaient donné la certitude que le jeune marin n'avait point été la victime soit d'un assassinat, soit d'un de ces accidents trop communs dans les grandes capitales, et la particularité de cette fatale lettre que le domestique attaché à Gabriel avait déclaré lui être parvenue d'une main inconnue. suffisait pour démontrer au marquis que l'être auquel il s'intéressait désormais si vivement devait être la victime de quelque trame, de quelque piége ténébreux.

Il se décida donc à user de toute son influence sur sir Lionel, de façon à servir la cause mystérieuse de Gabrielle, tout en gardant religieusement pour lui le secret de son sexe, persuadé que de hauts intérêts, peut-être dangereux à laisser pénétrer, avaient seuls pu faire adopter ce déguisement, dont les amis du prisonnier de Hanover-Square semblaient les seuls complices ou confidents.

Ce fut à la découverte de ceux-ci que le marquis résolut d'appliquer tous ses soins.

Le soir même de la révélation inattendue, il interrogea donc sir Lionel et apprit que, d'après une première déclaration de l'aspirant, des recherches avaient été dirigées sur Boulogne et sur les pontons pour trouver le

contre-maître Roch et l'enseigne Marius de la Morinie; mais que ces informations, d'abord infructueuses pour le second, avaient fini par faire découvrir que l'officier désigné par l'aspirant comme l'être qui lui est le plus cher au monde avait été fusillé à Boulogne, à titre de déserteur.

Quant au contre-maître, bien qu'on eût acquis la certitude qu'il avait été fait prisonnier, vainement avait-on cherché sa trace sur les pontons où se déposaient tous les marins français capturés.

Sir Lionel avoua en outre au marquis qu'il avait cru devoir cacher à son hôte la terrible mort de son ami l'enseigne, que, par une erreur inexplicable, l'aspirant avait supposé prisonnier à Chatam, erreur d'autant plus manifeste, qu'avant de savoir la triste fin du supplicié à Boulogne, les recherches qu'on avait dirigées sur les pontons de Chatam n'avaient révélé aucun prisonnier du nom indiqué.

Ces explications, on le pense bien, ne laissèrent pas de jeter de la confusion dans les idées du vieil émigré.

Sans communiquer à son honorable ami les motifs qu'il avait pour désirer de vérifier à fond tous ces mystères, il objecta que du simple rapprochement des dates il semblait difficile de pouvoir supposer que l'aspirant n'eût pas appris, longtemps avant son arrivée à Londres, le funèbre sort de celui qu'il déclarait lui être si cher.

Le résultat de cette conversation fut que lord Parkett promit d'entreprendre de nouvelles démarches, soit pour s'assurer si l'enseigne fusillé était bien l'ami de l'aspirant, l'un des possesseurs des secrets que lui-même ignorait, ou seulement quelque homonyme, soit enfin pour découvrir ce contre-maître, dont la présence paraissait devoir seule suffire pour éclaircir toutes choses.

Le lendemain, en sortant d'une conférence de l'amirauté, sir Lionel demanda à lord Saint-Vincent un moment d'entretien, et, revenant sur la singulière dispari-

tion de Gabriel, il lui témoigna le désir qu'une nouvelle enquête fût entreprise dans le but de découvrir les deux personnages liés au sort et aux secrets de l'aspirant, et qu'on avait encore lieu de supposer prisonniers en Angleterre.

— Comment se nomment ces deux hommes ? demanda l'amiral-lord, se disposant à prendre des notes.

— L'un est un simple contre-maître nommé Roch... l'autre...

— Roch... Roch... se dit l'amiral, un contre-maître, dites-vous ? du port de Boulogne ?

— Précisément, mylord. Sauriez-vous...

— Par saint George ! si je sais quelque chose ! Ce n'est pas la peine de chercher si loin, mon cher Parkett... J'ai votre Roch ici sous clé.. Dans un quart d'heure il peut être ici devant vous !

— Est-il possible, mylord ?. . s'écria sir Lionel stupéfait ; daignez donc m'expliquer...

— Pardieu, la chose est bien simple et j'en suis à me demander comment je n'ai pas eu plus tôt l'idée d'établir des rapprochements... Sachez donc, mylord, qu'il y a une quinzaine de jours, un marin me demande audience, je le reçois, et...

Et ici l'amiral raconte à lord Parkett la révélation et la demande que Roch était venu lui faire, puis il termine ainsi :

— Mon homme envoyé en cage pour plus de sûreté, je fis prendre des informations sur sa conduite durant son séjour à Londres, et l'on mit sous mes yeux une dénonciation faite à l'autorité par un habitant de la Cité, qui s'était trouvé placé auprès de lui durant la séance du parlement où les membres furent invités à prendre communication du plan de ces machines, de ces *catamarans*, comme on les appelle, destinées à la nouvelle attaque contre la flottille, pour laquelle s'est, contre mon

sentiment, si imprudemment enthousiasmé lord Melville... On verra, du reste, ce qui résultera de cette présomptueuse tentative, à la responsabilité de laquelle, je l'ai bien déclaré à l'avance, je veux soutraire mon nom.

Mais je reviens à ce marin français. La dénonciation était grave, vu les circonstances...

Il semblait évidemment que cet homme avait joué le rôle d'espion, et dès lors son crime annulait la valeur de toutes les atténuations que je viens de vous relater, à propos de ce brick et de cet équipage rendus à l'État.

Je ne m'occupai donc nullement des recherches promises sur ces deux individus dont, pour prix du service qu'il nous a rendu, cet homme réclamait la liberté avec la sienne, et remettant les pièces relatives à l'accusation capitale dont il était l'objet à un tribunal instructeur, j'ordonnai, par un reste d'égards pour l'affaire du brick (je pouvais le faire pendre sur-le-champ, comme vous savez !), j'ordonnai, dis-je, qu'on commençât une procédure en règle, afin d'essayer de pénétrer le mystère qui, en bien comme en mal, enveloppait la conduite de ce Français...

— Si Votre Grâce avait pu supposer que l'un des deux personnages que cherchait ce marin était précisément cet aspirant dont l'histoire nous importe tant! dit sir Lionel.

— Fatalité assurément, mylord... fatalité. Et tandis que vous aviez sous la main l'aspirant, moi je tenais ici ce Roch que votre prisonnier vous faisait chercher à Boulogne, et qui, paraît-il, possède le mot de cette singulière et fatale énigme dont de graves intérêts de famille et l'honneur vous font chercher le mot...

— Étrange! étrange! dit sir Lionel au comble de la surprise.

— Étrange, en vérité, répéta lord Saint-Vincent.

— Enfin, mon cher lord, reprit ce dernier, tout n'est pas perdu encore pour cette affaire; ce qu'il vous importe tant d'apprendre peut encore vous être révélé, puisque ce Roch attend la potence à Newgate... Espérons que votre hôte, ce mystérieux aspirant, se retrouvera, car toutes les recherches de police prouvent que nulle castatrophe, nul incident dans lequel ses jours auraient pu se trouver compris, n'a eu lieu à Londres vers le temps de sa disparition. Si ce jeune homme avait eu de bas ennemis, on pourrait supposer que la lettre déposée pour lui à votre hôtel durant la scène de Fulham émanait de quelque main qui lui tendait un piége...

Mais en songeant à la vie isolée de ce jeune homme, en voyant que cette lettre dut être écrite avant l'issue du duel, on ne peut s'arrêter à des idées de vengeance, de trahison...

D'ailleurs, qui accuser? vers qui se tourner pour lancer le soupçon? Ce vieux fou de Milleflowers? non. Ses amis?... impossible! Et puis toute idée pareille tombe devant la question de temps...

Or, comme, d'un autre côté, il est certain que nul cadavre ressemblant à votre prisonnier n'a été trouvé, soit par les rues, soit dans la Tamise, il est plus que probable qu'il vit... et s'il vit, il ne saurait manquer de revenir un jour vers vous, puisque, dans des circonstances fort difficiles, il avait fait tous ses efforts pour y arriver une première fois...

Il sait que de graves intérêts sont entre vos mains, mylord; il a eu les preuves de votre générosité, de votre noble bienveillance; donc, dès qu'il le pourra, il s'empressera d'accourir...

— Mais ne craindrait-il pas, mon cher lord, d'être l'objet de quelques poursuites?... Ce vieux fat n'a-t-il pas été ébréché dans cette rencontre?

— C'est peu probable, j'en ai d'ailleurs l'entière conviction... tout le rappelle ici... poursuivit lord Saint-Vin-

cent, en faisant évidemment allusion à l'intérêt un peu vif que miss Arabella avait démontré pour l'aspirant depuis sa disparition. Or donc, mon cher Parkett, agissons comme s'il était toujours votre hôte, et puisque le hasard a mis entre mes mains l'homme que ce jeune marin déclarait être le possesseur unique du secret que lui-même ignorait encore, interrogeons-le... et si, en récompense des bons offices qu'il peut vous rendre, je puis lui éviter certain bout de corde... croyez que je le ferai de grand cœur pour vous, mon cher mylord, pour votre charmante fille... et aussi un peu pour ce grand diable de sir Richard, dont, après tout, j'estime la bravoure, et que votre espiègle d'Arabella, non contente de le désespérer, s'amuse à cravacher à Hyde-Park...

— Pardonnez, mylord... ma fille ignore encore mes soupçons... soupçons qui expliquent la résignation avec laquelle j'ai lu dans les sentiments de cette chère enfant depuis l'étrange disparition de ce pauvre jeune homme... Au reste, ce qu'on pouvait redouter a été habilement conjuré par l'ordre immédiat de l'embarquement que vous avez donné à mon... à sir Richard, et par la substitution du premier offensé au second, malgré le peu de goût qu'éprouvât Daniel Milleflowers à se trouver offensé et à se risquer dans cette partie, indispensable pour qu'un peu de poudre brûlât en l'honneur des préjugés sociaux, sur cette sotte affaire... N'était-il pas convenu avec le marquis de Brachet?...

— Le marquis est un ancien militaire, mylord; il m'a avoué qu'une fois rendu là comme second de son jeune compatriote, il lui avait été impossible, en voyant l'attitude noble et sérieuse de l'aspirant, de le jouer, de le mystifier par un insultant escamotage de balles;... le vieux voltigeur de Louis XV ne s'est pas senti le maître de jouer cette parade, cette humiliante comédie, etc.

— Et le Milleflowers en restera boiteux! Le corps sera comme l'esprit, alors !... poursuivit en riant l'amiral-

lord. Mais revenons à notre... pendu, ou à pendre... quand l'interrogeons-nous sur le chapitre du midshipman ?

— Aujourd'hui même, j'ai hâte d'éclaircir des soupçons qui me préoccupent infiniment depuis la vue de ce portrait, de cette croix qui appartient certainement à ma mère. Je suis donc tout aux ordres de Votre Grâce !

— Eh bien ! reprit lord Saint-Vincent, je vais m'informer du point où en est la procédure, puis je vous ferai savoir l'heure à laquelle j'ordonnerai qu'on amène ici le prisonnier... nous l'interrogerons tout à notre aise.

Les deux lords se séparèrent après les compliments d'usage, et l'amiral se fit apporter les pièces relatives à l'accusation dont Roch était l'objet.

Il eut la satisfaction de puiser dans leur examen la conviction que la situation du contre-maître français n'était pas tellement grave qu'il ne fût possible d'user d'indulgence envers lui, pour prix du service qu'en attendait lord Parkett, et cela sans manquer à sa conscience de juge.

Cet examen terminé, il fut avertir le concierge supérieur de Newgate qu'à une heure indiquée on eût à lui amener le prisonnier Roch.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

		Pages.
I.	Désertion mystérieuse	1
II.	L'Exécution	24
III.	Marius et Gabriel	43
IV.	Ruses de corsaire	59
V.	Les Pontons d'Angleterre	94
VI.	A Boulogne	122
VII.	Roch à l'œuvre	131
VIII.	Complication de ruses et d'incidents	148
IX.	Tentatives d'évasion	172
X.	Les Parkett	186
XI.	Tous les personnages aux prises	190
XII.	Hauts faits du contre-maître	224
XIII.	Aventures de Gabriel à Hyde-Park	270
XIV.	Les Catamarans	285
XV.	Complication de mystères	303
XVI.	Le Roi de trèfle	328
XVII.	Ténèbres	344

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, — Bourdilliat, 15, rue Breda.

JULES LECOMTE

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

La traduction et la reproduction sont réservées

1858

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

XVIII

ÇA ET LA.

Nous ne nous arrêterons pas à dépeindre l'étonnement et le dépit qu'éprouvèrent l'amiral et lord Parkett, en apprenant que, depuis plusieurs jours, le chimérique personnage qu'on appelait Roch avait disparu de la prison de Newgate!

Le pauvre Patrick, rudement mené en cette affaire, raconta la bizarre scène de la rue, où le prisonnier, déguisé en femme, l'avait terrassé, et, le genou sur la gorge, lui avait juré de revenir, sur sa croix reçue à la distribution solennelle, pour tel jour et telle heure fixés...

Le Patrick fut provisoirement mis au lieu et place de l'évadé auquel il s'était donné le ton de prêter une foi si chevaleresque, au lieu de se faire tuer, comme c'était son devoir, en appelant à la poursuite du prisonnier.

Puis sir Lionel, qui avait confiance dans la promesse d'un homme capable d'affronter tous ces dangers pour

aller demander à la main impériale la récompense de sa bravoure, sir Lionel, cœur noble et loyal lui-même, attendit, sans désespérer encore, le jour et l'heure annoncées par l'évadé pour son retour.

Mais ce jour-là même, l'amirauté reçut du ministère français la liste des prisonniers portés par faveur sur le cartel d'échange, et le nom du contre-maître s'y trouva, comme pour rendre au digne lord Parkett ses anxiétés un moment converties en espérances, et aussi pour faire dénouer de la potence la corde qui attendait le cou de l'Irlandais Patrick!

On se rappelle que ce fut dans le même cartel que le capitaine du ponton *the Kent*, ayant à fournir un contingent de prisonniers à relâcher, y fit comprendre Nicolas Thibaud, pour le récompenser de sa haine contre Marius... ou plutôt contre Joseph Altazin, puisque c'est sous ce nom que le mort vivant figurait sur les registres du ponton.

Ce fut quelques semaines plus tard que Carolin Grimbot réussit à effectuer la burlesque évasion à la suite de laquelle nous l'avons laissé à Dieppe, et s'apprêtant à réclamer sa part du trois-mâts sénégalais capturé par le *Cachalot*.

Une seule chose nous reste à dire, pour être complétement à jour des incidents accomplis au milieu de nos personnages de Londres, c'est que sir Lionel et le vieil émigré, qui s'étaient tant réjouis de la présence à Newgate du contre-maître, ne se virent pas plus tôt ravir les espérances attachées à cette présence et au retour du marin, qu'ils se replièrent très-activement à la recherche de Marius, commençant à douter qu'il fût l'enseigne qu'on avait déclaré fusillé à Boulogne.

On sait quels obstacles le changement de nom que sa position criminelle avait imposé à notre héros devait jeter dans les investigations des deux vieillards.

Nous les laisserons donc dans leur alternative d'espoir et de déception, l'un soupçonnant déjà en qui sa fille avait placé une passion accrue par les obstacles, l'autre pouvant d'un mot, que sa loyauté de confident forcé retenait seule, détruire les fantastiques espérances de la jeune exaltée, et restant discret possesseur de la lettre qui lui avait révélé le sexe de Gabrielle, ainsi que des deux objets précieux qu'elle accompagnait. . . . .

. . . . . .

Ce fut peu de temps après cette ridicule attaque des Anglais contre notre flottille, que l'amiral Bruix mourut, à peine âgé de quarante-cinq ans, ne laissant pour tout héritage, à sa femme et à ses enfants, qu'un nom glorieux et sans reproche. Bruix, créole de Saint-Domingue, était d'une noble famille originaire du Béarn. Embarqué en 1776 comme simple volontaire sur un navire marchand, il était parvenu, jeune encore, aux plus hautes dignités de son arme, c'est-à-dire à celles d'amiral de France, de colonel général inspecteur des côtes de l'Océan, de ministre de la marine et de grand officier et chef de la troisième cohorte de la Légion d'honneur, et enfin, en dernier lieu, d'amiral de la flottille de Boulogne.

Bruix, après l'affaire des *Catamarans*, s'était rendu à Paris avec le maréchal Soult, pour assister au couronnement du nouvel empereur, cérémonie à laquelle étaient convoqués des députations de tous les corps de l'armée.

L'illustre amiral ne revint plus présider à ces immenses préparatifs que sa fiévreuse activité avait longtemps dirigés...

Son collègue, le futur duc de Dalmatie, reparut seul dans les camps. Tous les états-majors de l'armée de terre et de mer voulurent qu'un service solennel fût chanté dans l'église paroissiale de Boulogne, pour la mémoire du chef si prématurément ravi à leur admiration et à leur respect. La plus grande pompe fut déployée

dans cette cérémonie, pour laquelle un double orchestre formidable, composé de tous les musiciens de l'armée, exécuta pour la première fois la fameuse messe des morts de Gossec...

Lacrosse, nommé contre-amiral à la suite de sa brillante affaire et du naufrage du vaisseau *les Droits de l'homme*, fut le successeur de Bruix dans le commandement de cette flottille que, comme on l'a dit déjà, il avait en partie formée, puis vaillamment défendue contre les *Catamarans*.

En ce moment, Napoléon était à Milan, à organiser le nouveau royaume d'Italie, en posant sur son front la couronne de fer d'Agilulphe. Les grandes escadres françaises parcouraient l'Océan, créant à l'ennemi des diversions qui l'obligeaient à dégarnir ses côtes.

La flottille hollandaise, composée de vingt-quatre bâtiments, arrivait à Boulogne et à Ambleteuse, sous le commandement de l'amiral Verhuel, amenant le maréchal Davoust, à la tête des troupes du camp de Bruges, et après avoir résisté d'une manière héroïque à des forces supérieures qui voulaient empêcher la jonction. Quant aux Anglais, l'échec du rêve insensé de lord Melville semblait avoir encore avoir grandi leurs alarmes.

Ces alarmes étaient d'autant plus vives, qu'on savait que l'escadre de Toulon avait débloqué Cadix et qu'elle s'était renforcée de la flotte espagnole, tandis que celle de Rochefort et une partie de celle de Brest parcouraient les mers, et que les vaisseaux réunis dans les ports de Carthagène, du Ferrol, de la Corogne et du Texel n'attendaient qu'un signal pour prendre la mer.

Ces diverses dispositions de nos forces et ces mouvements maritimes plaçaient nécessairement le cabinet de Saint-James dans la situation la plus inquiète et la plus critique, l'obligeant à disséminer ses voiles lancées çà et là, dans l'espoir qu'une rencontre avec quelqu'une de

nos flottes pourrait amener une bataille décisive. C'est ainsi que Nelson, Nelson qui n'avait plus un an à vivre (car, comme disent les marins, son boulet était déjà fondu...), cherchait l'amiral Villeneuve aux bouches du Nil, tandis que celui-ci ravageait les Antilles anglaises...

C'est encore ainsi que, de ces deux futurs adversaires de Trafalgar, l'un croisait dans les mers intertropicales, tandis que l'autre ramenait en Europe notre escadre combinée.

Le but de la politique française était alors, on le comprend, d'attirer les forces britanniques sur le plus grand nombre possible de points éloignés, afin de pouvoir réunir à l'improviste les voiles françaises et espagnoles en une seule et formidable flotte, arriver subitement dans la Manche, détruire ou balayer le peu de voiles anglaises qui s'y trouvaient, puis se rendre maîtres du pas de Calais, afin que la flottille, jetée comme un pont gigantesque sur le détroit, versât sur les plages ennemies cent mille soldats et cinq mille pièces de canon !

Mais bientôt, par la façon dont l'histoire se trouve mêlée au récit particulier que nous avons entrepris, les conséquences de cet état préparatoire des choses seront développées dans leur forme dramatique.

Nous retournerons donc à nos personnages disséminés sur divers points, en nous occupant d'abord de ceux dont les projets doivent influer sur la marche de ces événements privés qui sont encadrés dans les événements politiques.

— ... Par les cornes du diable ! voilà une cocasse de découverte que je fais là ! s'écriait Nicolas Thibaud, le nouvel enseigne auxiliaire, un soir que, s'ennuyant dans la cabine de sa canonnière mouillée dans sa ligne d'embossage, il avait ordonné au cambusier de lui faire du grog, et qu'il avait retenu son subordonné à bavarder.

Comment? ce freluquet, ce moussaillon qui m'a soufflé le commandement du *Cachalot* quand ce boulet a fait faire *couic* au capitaine Altazin, ce serait...

— Un fusillé!... capitaine, ni plus ni moins! répondit Jean Cornu.

— Pourtant, nabot, tu n'es pas si certain de la chose que tu oses signer avec moi sur un chiffon de papier que j'enverrais au nouvel amiral de la flottille?

— Ma foi, respectable capitaine, s'il n'y avait pas depuis un mois à Boulogne ce failli gars de Roch, qui se donne parfois des airs de me commander de veiller au grain, je n'aurais aucune difficulté de signer... car outre que je ne puis pas m'être trompé, en croyant le reconnaître sur votre pont, la nuit de l'appareillage du corsaire, il y a encore tous les indices que je vous ai racontés, sur les allures de Roch, les mystères de notre turne et les drôleries de l'aspirant vers ces jours-là... J'en signerais! j'en signerais des deux mains, vénérable capitaine... Mais ce diable de Roch... ce chenapan d'homme m'inquiète... et tant qu'il sera là, ou qu'il menacera de revenir, je ne pourrai me décider... Après tout, ce n'est pas que j'aie peur! poursuit le reptile, je me fricasse de lui comme d'un liard percé... mais... mais...

— Mais tu crains les taloches, poltronnasse! tu as peur des giffles, matelasse!... Qu'il me tombe sous la coupe, ton fier-à-bras de Roch, comme je le chouquerai entre bord et serre. Mais parbleu, une idée! si je le faisais embarquer sur ma canonnière?

— Hum! comment dites-vous? l'embarquer ici? brrrou!... fit Jean Cornu, auquel cette effrayante idée de la *Main maudite* donna un frisson.

— Eh! oui, gringalet!... pourquoi ne pas le tenir sous mon amure, ce cormoran-là, puisqu'il se donne des airs de te vouloir mécaniser, toi que j'estime... et

qu'il a le front de protéger ce blanc-bec que je voudrais déralinguer? Par les cornes de ton père, Cornu, ça serait fameux de pouvoir flanquer ce Roch, tantôt au sec dans les haubans, tantôt aux fers auprès du bossoir, d'autres fois, enfin, de lui donner la maîtresse-ancre à fourbir avec du tripoli et de l'huile de bras?... Dis, avorton! est-ce que ça ne te chatouillera pas agréablement le pouce de lui remplacer le plus souvent possible sa ration de vin par autant d'eau?

— Oui... oui, sans doute, vénérable capitaine... Mais ce plaisir-là amènerait aussi ses désagréments... Je connais le pistolet; il n'est pas homme à se laisser comme ça priver de son vin, mettre au sec et aux fers, sans bougonner... sans dire que ça n'est pas son compte.

— Bah! s'il se regimbe, je lui brûle la cervelle... La loi le permet.

— Fameuse loi... Elle permet aussi, dans le cas où le gredin se défie des regimbades, de lui donner quelques corvées dans les parages où les seuls merles qui sifflent sont des balles anglaises... mon respectable commandant.

— Bravo! nabot! voilà une idée qui vaut un coup de croc! Bois à ma santé et à la maladie du mirliflor qui se permet d'être ton rival!... Donc, c'est dit! Je demande dans les bureaux qu'on me donne dans mon équipage le contre-maître Roch, et sitôt à bord, je l'envoie étalinguer un autre orin sur l'ancre et la bouée du large... L'endroit est dangereux, les prunes y pleuvent... Sur la quantité, le goulu en avalera bien une! Tu l'accompagneras, rat, pour voir comment il digère l'objet...

— Moi! moi! dans une chaloupe... au large! Je suis déjà trop au large comme ça, mon estimable capitaine, s'écria le nain effrayé; je suis un non-combattant, et je

mets ma gloire à m'en tenir là... Vos prunes d'Angleterre... hum ! c'est indigeste.

— Pourtant, Lilliputien, il serait bon qu'il y eût là un homme de confiance pour jeter le corps à la mer... même dans le cas... enfin... tu m'entends ?...

— Excusez-moi, mon honorable capitaine... voilà qu'on pique huit sur la cloche d'avant; il faut que j'aille à mes bidons et à mes moques pour donner la ration du soir...

Et ce disant, le cambusier reprit sa bouteille à l'eau-de-vie, charmé du prétexte qu'il avait de mettre fin à une conversation qui lui était infiniment désagréable.

— Laisse ici ta bouteille et va à ta besogne... Tâche surtout de ne pas carotter trop sur la ration de mes gens et ne *mets pas le pouce*... Nous reprendrons demain la conversation; mais cours, nain que tu es, morceau d'homme, fragment de matelot, diminutif, extrait de bipède.

— Hum ! toujours des injures ! murmura l'avorton en grimpant l'escalier de la chambre. Si je n'avais pas besoin de ta haine et de ton courage pour me venger de ce damné Marius qui, tout fusillé qu'il est, ne s'en porte que mieux... je te souhaiterais joliment amatelotté avec Roch dans la patrie des huîtres... Tiens, tiens, va donc ! grinça le reptile en s'emparant de la longue-vue du capitaine, qu'il trouva, en montant, sur le capot de chambre et qu'il lança à la mer avec une sorte de frénésie. Les êtres vils et lâches puisent ordinairement une abjecte volupté à *se venger* sur les objets qu'ils savent appartenir à ceux qu'ils n'oseraient braver en face. Que de coups de pieds le pauvre chien d'un absent a reçus pour le compte d'un maître détesté et redouté !

Notre cambusier... Mais le lecteur sait-il bien ce que l'on entend en marine par ce mot *cambusier ?* Sa définition exacte est indispensable pour la juste interprétation

des scènes où nous verrons plus d'une fois figurer le singulier rival de Marius.

Expliquons donc en peu de mots ce qu'était officiellement Jean Cornu.

La cambuse d'abord. C'est un espace d'une médiocre étendue, pris dans le faux-pont des grands navires ou dans la batterie des petits, c'est-à-dire sur le pont qui recouvre immédiatement la cale. Cet espace, entouré de fortes cloisons, est fermé par une porte à claire-voie.

C'est là que, trois fois par jour, on procède à la distribution des vivres pour les repas de l'équipage. L'intérieur de la cambuse est disposé de façon à recevoir une certaine quantité de vivres de toute espèce, et pour loger les servants qu'on appelle cambusiers.

Ce lieu étant situé dans les parties basses du navire, l'air respirable y est rare, l'atmosphère pesante, l'obscurité profonde.

Une lampe, dont la lueur se dessine faiblement dans une vapeur rougeâtre, est la seule clarté à l'aide de laquelle, si vivement qu'ailleurs le soleil rayonne, les familiers de cette cantine procèdent avec une rigueur d'exactitude inconnue partout ailleurs, et que rappellent seuls les peseurs d'or, aux mesures des quantités qui composent les rations des marins.

Sur les navires de guerre, la cambuse est sous la direction spéciale d'un agent, fournisseur des vivres de la marine, appelé le maître-commis.

C'est à cette charge, dans l'exercice de laquelle la mauvaise foi trouvait plus aisément dans ces temps à s'exercer qu'aujourd'hui, que notre Cornu ambitionnait d'être promu un jour.

Quant à présent, il n'était encore que cambusier, à son grand regret, enlevé du service des magasins généraux du port pour celui de la canonnière de la *Main maudite*.

Les fonctions de nôtre petit juif consistaient donc à distribuer en rations à l'équipage les provisions dont il avait la garde. En général, les cambusiers sont choisis parmi les artisans ou ouvriers que des industries spéciales rendent plus aptes à cette distribution de liquide et de comestibles (Jean Cornu avait été apprenti tonnelier), et leur condition de non-combattants les exempte des rudes épreuves de la vie maritime.

Ainsi les dangers de la tempête et les scènes terribles du combat se passent sans leur concours ; mais comme, dans la gravité de ces circonstances extrêmes, ils doivent aussi leur part d'efforts au salut commun, c'est aux emplois et aux postes les moins dangereux qu'ils ont le privilége d'être appelés.

Leur situation maritime, qui n'a rien de marin, rien de guerrier, leur sévérité parcimonieuse dans la dispensation des vivres, et surtout des boissons, en font une caste à part, dans le navire, aux yeux des matelots. Ceux-ci conçoivent pour les cambusiers une antipathie qui se manifeste souvent, quand l'occasion s'en présente, par de méchants tours dont les matelots sont aussi féconds que peu avares.

Jean Cornu, qu'une partie de l'équipage de la canonnière connaissait avant que ne l'eût frappé son tour d'embarquement (l'affaire des bagues de foc avec Carolin avait fait le tour de la flottille), était donc, non-seulement par race, caste et profession, de plein droit voué à l'animadversion des marins du bord, mais aussi en raison de ce qu'il y avait de personnellement ridicule, haïssable, abject et méprisable en lui.

Depuis un mois environ qu'il était embarqué, il avait essuyé déjà mainte avanie, et comme personne n'ignorait que c'était le nouvel enseigne auxiliaire qui, comme second du corsaire, avait fait donner au *riz-pain-sel* le bain qu'on sait, on ne craignait guère de se montrer

parcimonieux dans la ration de turlupinades et de mystifications qu'on s'efforçait de lui faire avaler.

Le capitaine Thibaud n'en était pas encore arrivé à la découverte dont son ennemi Marius s'était trouvé l'objet, à la suite d'une conversation que le chenapan en épaulettes avait eue, par hasard, avec son cambusier, de sorte qu'il l'abandonnait volontiers aux mauvais tours de l'équipage, pour avoir le plaisir de rire aussi des mystifications dont le nain était journellement la victime.

Ainsi, par exemple, le travail de la journée fini, le cambusier, las du séjour souterrain et sépulcral de sa cantine empestée d'odeurs vineuses et fermentées, cherchait-il à se faufiler dans l'entre-pont pour gagner le tillac et humer l'air du soir... avertis par un cri d'intelligence, les matelots, déjà couchés dans les hamacs sous lesquels notre homme rampait dans l'obscurité, le bourraient de cent coups de pieds invisibles, ou le cinglaient à grands coups de raban, sifflant dans l'ombre, au milieu des huées et des rires qui suivaient cette traversée pénible, jusqu'à ce que le nain malfaisant arrivât meurtri, contusionné, couvert de *bleus* (comme disent les marins), au panneau où l'attendait souvent une ample seille d'eau de mer dont on le coiffait, contenant et contenu, pour rafraîchir le feu des contusions ou des égratignures...

Mais les matelots de quart ont aperçu leur ennemi, le parcimonieux distributeur de *consolation*, qui erre sur le pont comme une âme en peine sur le bord infranchissable du Styx.

Ils semblent jaloux de cette ration d'air libre que le cambusier vient respirer dans leur zone... Pourtant, habiles à feindre, ils savent lui ôter toute nouvelle méfiance, en ayant l'air de ne pas songer à lui.

Mais soit qu'il se promène ou qu'il se repose, le mal-

heureux devra nécessairement tomber dans quelque embûche. Là, c'est un cordage tendu dans l'ombre presque à ras de terre, et qui, accrochant ses pieds, le lancera le nez sur le tillac. Ici, on a recouvert de brai l'endroit où il a coutume de s'asseoir, de sorte que la chaleur faisant bientôt fondre l'épaisse matière, il ne peut plus se lever sans faire le sacrifice du fond de sa culotte... si même un peu de sa peau n'y reste pas englué!

Une des dernières farces dont Jean Cornu avait été victime était celle-ci : l'imprudent, séduit par une soirée tiède et sereine, avait eu le malheur de se laisser surprendre par le sommeil, assis au pied d'un bossoir ; aussitôt que son assoupissement parut assez profond, on lui posa délicatement dans les mains, à l'aide d'un bout de bois, une certaine quantité de matière épaisse et puante... puis aussitôt, à l'aide d'une plume, on provoqua à ses lèvres un léger chatouillement ; l'endormi ne manqua pas d'obéir au geste involontaire que commandait l'instinct, et on comprend qu'il se barbouilla la bouche entr'ouverte au moyen du contenu infect de ses mains...

Plusieurs fois Jean Cornu, furieux, alla réclamer la vengeance de l'officier de quart ; mais ne pouvant signaler l'auteur du délit, ne sachant qu'accuser l'équipage en masse, on le renvoyait avec une fin de non-recevoir qui, le déboutant de sa plainte, augmentait encore sa mystification par les rires qui accueillaient son retour.

Mais suivons notre avorton à cette distribution du soir, dont le signal *piqué*, comme on dit, par la cloche du bord, l'a arraché, pour son grand plaisir, à la conversation inquiétante du capitaine de la canonnière.

Il est sept heures du soir. L'équipage, divisé en es-

couades de sept commensaux, députe à la cambuse un novice porteur de rations et un matelot surveillant pour chaque escouade ou plat. La lampe infecte du cambusier éclaire une douzaine de gamelles et de bidons rangés en cercle devant la porte de la cantine, où trône en ce moment le Ganymède matelotesque. L'aspirant qui préside à la distribution est là, assis sur un affreux pliant de toile grasse et noire. Les matelots surveillants de chaque plat ou réunion de sept s'accroupissent sur des gamelles ou des bidons sans emploi.

Le biscuit, le pain pesé à l'avance, est jeté dans les gamelles par un aide de camp cambusier; ceci est le plus courant de l'affaire. Mais la distribution des liquides, que Jean Cornu fait lui-même, est comme le vote des *fonds secrets* de son ministère. Planté, les manches retroussées, en face de la barrique en vidange, le cambusier tourne le dos à la lumière douteuse de sa lampe accrochée là comme à dessein, si bien que l'ombre projetée du distributeur, prenant une direction suspecte pour l'œuvre de ses mains, autorise déjà les présomptions les plus inquiétantes sur la probité de Cornu. Pourtant, comme il n'existe point de règlement pour la projection de l'ombre, on ne dit rien encore...

On suppose bien que l'œil le plus ouvert aux suspicions de la fraude, c'est celui des matelots représentants de leurs camarades; car, si la pitance est trop stricte, c'est à eux que vont naturellement les premières récriminations, tandis que les plus énergiques jurons et les blasphèmes sont pour le cambusier.

D'un autre côté, comme l'adresse et l'habitude que possède le distributeur lui permettent dans le maniement de ses ustensiles une rapidité d'action fascinante, le matelot, souvent désappointé et dévoyé, se raccroche au moindre prétexte pour lâcher la bonde de son humeur taquine. Le plus souvent ce qui le vexe, l'exaspère, c'est

le mouvement du pouce de la main qui tient la mesure de fer-blanc sous le robinet de la barrique.

Il faut que vous sachiez que ce pouce est, à bon droit, surnommé au matelot par l'incorrigible habitude qu'il a de se plonger de toute sa première phalange dans le vin, en se plaçant sur le record de la mesure toute pleine. Or les matelots ont bien vite saisi comment ce pouce immergé cause un déplacement qui enlève à la ration de vin un volume égal à sa grosseur. Sans doute, cette soustraction est légère, mais, répétée une centaine de fois chaque jour, elle finit par équivaloir à des rations, à des bidons, et enfin, après campagne, à des barriques !

Jean Cornu mesurait donc le vin du soir, songeant à la menace que lui avait faite le capitaine de mettre Roch sur son rôle... Mais l'instinct hébraïque de notre nabot agissait toujours, même dans les absences de la réflexion; de sorte qu'au moment où il se disait que sans doute personne ne l'avait vu lancer dehors la longue-vue de son chef, une voix le ramena brusquement à ce qu'il faisait :

— Cambusier... vous mettez le pouce !

Cornu épancha la mesure dans l'entonnoir du bidon, mais en la retournant si lestement qu'il restait toujours un peu de liquide au fond; puis il répondit dédaigneusement :

— Oùsque je mets le pouce ?

(Seconde mesure emplie et épanchée avec la prestesse d'un escamoteur).

— Vous avez encore mis le pouce ! dit un autre matelot.

Jean Cornu continue imperturbablement sa manœuvre.

— Plus souvent que je mets le pouce !

Un matelot dit à l'aspirant : — Monsieur... sans vous commander... défendez-lui de mettre le pouce.

L'aspirant répondit d'un ton ennuyé, mais avec autorité : — Allons donc, cambusier, que diable ! ne mettez donc plus le pouce !

— Mon officier ! répliqua Cornu, montrant à l'aspirant la mesure vide et le pouce dehors, vous voyez bien que je ne mets jamais le pouce...

A cette effronterie du cambusier, un concert de jurons et d'invectives à demi mâchés et contenus par la présence de l'aspirant s'élève du rang des matelots surveillants, et chacun s'en va en accablant le distributeur infidèle des surnoms, des épithètes, des souhaits les plus comiques.

L'infortuné Cornu, Jean Cornu, était décidément devenu la bête noire de l'équipage, et cette dernière scène du *pouce* devait lui occasionner des tribulations nouvelles. Nous en reculerons toutefois le récit, afin de faire marcher simultanément les divers épisodes de cette histoire dont les événements ont dispersé les héros sur plusieurs points où nous sommes contraints de nous rendre tour à tour, pour tenir constamment notre lecteur à jour de leur accomplissement souvent simultané.

XIX

IGNOBLES VENGEANCES.

Decrès était ministre de la marine depuis 1801. Tout récemment, Napoléon venait de le nommer vice-amiral, et il devait mourir duc de l'Empire. Le poste éminent que remplissait cet homme de mer offrait alors des difficultés accrues souvent par la fatalité des événements

et l'insuffisance des hommes, dont il se tirait généralement avec honneur. Doué d'une grande activité, d'une remarquable force d'esprit et d'une énergique volonté, cet ensemble de qualités lui permit souvent d'annuler des fautes politiques qu'il n'avait pu prévenir, ou de triompher d'elles.

C'est en vain que les détracteurs de cet homme d'État ont cherché à diminuer le mérite de ses travaux, en lui imputant les désastres dont les treize années de son ministère furent la période.

Comme marin, Decrès a de beaux faits d'armes à Malte, à Aboukir, et sur le *Guillaume Tell*, où il fut couvert de blessures, ce qui lui valut des mains du premier consul un sabre d'honneur.

Comme amiral-ministre, il sut donner aux forces maritimes de la France un accroissement dont l'importance sera jugée sur le simple exposé des chiffres.

En effet, à sa prise de portefeuille, en 1801, la France ne comptait que cinquante-un vaisseaux et quarante-une frégates.

En treize ans remplis de guerres continuelles avec toute l'Europe, ce ministre parvint à faire lancer de nos chantiers quatre-vingt-trois vaisseaux et soixante-cinq frégates, sans compter un nombre prodigieux de bâtiments légers, si bien qu'à l'époque où Decrès quitta les affaires, malgré les désastres subis par notre marine impériale, nous possédions un effectif de trois cents navires de haut bord.

Terminons cette petite mention relative à l'homme d'État qui culminait l'époque maritime dans laquelle nos récits sont enchâssés comme de frêles arabesques dans une table d'or, par le narré dramatique de la mort de l'amiral-ministre, dont la signature énergique est placée au bas de plus d'un brevet des membres de notre famille.

Rappelé un moment au ministère de la marine durant les Cent-Jours, le duc Decrès, à la seconde restauration, rentra définitivement dans la vie privée.

Un attentat affreux, raconté un de ses biographes, vint brusquement terminer ses jours. Le 22 novembre 1820, l'amiral, revenant du Théâtre-Français, s'était couché depuis peu d'instants, lorsqu'il fut arraché à son premier sommeil par une suffocation résultant d'une forte odeur de linge brûlé et de poudre. Il entend presque aussitôt un grésillement semblable à celui d'un artifice qui prend feu ; il s'élance hors du lit... mais à peine a-t-il fait quelques pas dans sa chambre, qu'une explosion éclate entre ses matelas... une seconde plus violente lui succède... et aussitôt la chambre est tout en feu ! Le duc sonne son valet de chambre ; mais celui-ci venait de se jeter par la fenêtre. Des secours arrivent néanmoins, le feu peut être éteint ; alors on trouve dans le lit de l'amiral les débris de trois paquets de poudre, qui avaient fait explosion par la communication d'une mèche dirigée vers une porte latérale.

Tout prouva bientôt que l'auteur de l'attentat était le valet de chambre, qui avait espéré couvrir un vol par un assassinat. Au premier abord, les blessures de l'amiral n'avaient point semblé dangereuses ; mais une fièvre ataxique s'étant développée brusquement, il y succomba le 7 décembre 1820, à peine âgé de cinquante-huit ans.

Decrès, à la mort prématurée de l'illustre Bruix, avait nommé, avons-nous dit, au commandement supérieur de la flottille le contre-amiral Lacrosse. S'il n'avait pas les qualités toutes créoles de son prédécesseur, ce brave officier en possédait d'autres qui le rendaient fort digne du poste élevé et assurément fort grave, en ces circonstances, où l'appelait la confiance de Napoléon. Partout on sentait que l'époque de la crise approchait, et les eaux

du détroit séparaient deux populations également animées, l'une par l'anxieté et la crainte, l'autre par l'impatience et l'ardeur.

Les habitants de Boulogne, au contact de cette double armée de terre et de mer, avec laquelle ils partageaient en partie leur table et leur toit, avaient senti s'enflammer leur patriotisme, et, fiers du beau rôle que leur ville a joué aux époques de la Ligue et des guerres de Flandre, ils aspiraient vivement à la gloire d'ajouter une nouvelle couronne, la couronne d'algues d'une nouvelle victoire maritime, au front de leur écu civique timbré de tours.

En effet, Boulogne a toujours marqué parmi les villes belliqueuses du pays, et l'histoire lui a, en plus d'une circonstance, consacré des pages dont ses habitants son à juste titre orgueilleux.

On n'a point oublié qu'à une époque où sa population ne montait pas à dix mille âmes, elle offrit *onze cents* combattants aux premières luttes de la République... et plus tard, l'empereur la trouva toujours une de ses villes les plus promptes à fournir un facile contingent à ses amples conscriptions.

Nous ne nous arrêterons pas à rappeler les nombreux faits d'armes, les héroïques traits de courage dont les eaux du pas de Calais furent témoins, et qui ont valu tant de croix à l'époque où ces distinctions étaient si rares, tant d'épaulettes de tous grades et de belles mentions aux marins boulonnais.

Dans un autre ordre de combattants, les corsaires de cette ville sont entre les plus célèbres, et l'amiralat a compté plus d'un de ses enfants, dont les aïeux avaient si bien établi leur réputation de patriotisme durant les siècles passés, que, jusqu'en 1770, Boulogne était sans caserne, sans garnison, ses habitants ayant le glorieux

privilége de défendre eux-mêmes leur frontière maritime.

Il n'était donc pas jusqu'aux habitants, jusqu'aux citadins de cette ville qui comptait près d'un quart de sa population générale déjà sous les armes, qui n'aspirassent avec ardeur après le grand jour où la perfide Angleterre serait ébranlée au choc armé de la France.

On raconte que des veuves, des filles et des femmes de pêcheurs, outrées par la félonie dont l'Anglais fit si souvent preuve envers nos bateaux de côte, offrirent à l'amiral du port d'armer et de monter un bâtiment de la flottille, dont le commandement serait confié à celle d'entre elles qui serait reconnue pour l'emporter sur ses compagnes en fait de ces connaissances nautiques que les matelotes boulonnaises possèdent toutes à un degré plus ou moins développé. La singularité de l'offre, bien plus que ce qu'eussent présenté de chanceux ses conséquences, la fit repousser ; mais il est demeuré constaté que plus d'un cotillon exaspéré s'est faufilé, sous prétexte de culotte, dans les rangs de nos marins, protecteurs du secret, et que les cendres de l'héroïne de Vaucouleurs ont dû plus d'une fois tressaillir d'aise à la façon dont nos ardentes Picardes pourfendaient, dans un abordage, cet ennemi de toutes les époques, qui alluma honteusement le bûcher des flammes duquel monta vers les cieux l'âme valeureuse et sainte de l'illustre Lorraine !

L'amiral attendait du Havre et de Cherbourg quelques cargaisons de munitions, d'armes et de vivres de campagne. Les préfets maritimes n'osaient prendre sur eux de lancer sur les eaux scabreuses de la Manche ces précieux convois.

Lacrosse, qui avait hâte d'opérer cette jonction, se décida à expédier quelques canonnières pour former l'escorte, et, ne voulant distraire des cadres de son effectif aucun marin pour renforcer momentanément

les équipages des quatre bricks expéditionnaires, fit un appel de volontaires.

En quelques heures, cent braves jeunes gens de la ville se firent inscrire à la mairie. Il fallait des bas officiers pour les diriger, et Roch, qui depuis l'affaire des catamarans était resté attaché au dépôt général du port, eut vingt élèves à dresser aux manœuvres sommaires et à l'art de sauter à l'abordage, la hache, le pistolet au poing et le sabre entre les dents.

En huit jours, les volontaires furent prêts, et Nicolas Thibaud, choisi, comme un marin déterminé qu'il était, pour faire partie de l'escorte, demanda Roch et son escouade sur son bord, ce qui lui fut accordé, notre contre-maître n'ayant de son côté nulle raison acquise de désirer se soustraire à cet embarquement.

Un soir donc, les quatre canonnières appareillèrent à l'insu de la ligne anglaise, l'une d'elles portant dans ses flancs Roch et Cornu, les ex-commensaux du grenier de la place des Victoires, tous deux sous le commandement de la *Main maudite*, personnage jusqu'alors tout à fait inconnu de notre digne contre-maître.

Roch s'était embarqué pour cette scabreuse expédition (en pareil cas les convoyeurs sont destinés à se sacrifier au besoin pour sauver le convoi...) avec une arrière-pensée née à la fois des scrupules restés dans sa conscience, relativement à l'affaire avec le Patrick, dans laquelle il ne croyait pas sa parole assez dégagée par sa mention dans l'échange des prisonniers, et aussi de son désir de porter aide et secours à Gabriel et à Marius.

Carolin Grimbot, retenu à Dieppe par les formalités relatives à sa part de prise du trois-mâts sénégalais, arriva à Boulogne juste deux jours après le départ de celui auquel il apportait la lettre du prisonnier du *Kent*, lettre qui instruisait l'oncle de l'inexplicable translation de sa nièce Gabrielle, de Woolwich à Londres, dans un

carrosse armorié, circonstance que Marius signalait avec raison comme relative au secret que Roch possédait sur la mystérieuse naissance de l'aspirant.

Suivons la canonnière qui porte vers des événements nouveaux ces trois personnages qu'animent des passions diverses !

L'appareillage du brick que commandait l'ex-corsaire avait entraîné un incident qui devait être fatal à Jean Cornu. Le cuisinier de l'équipage, le *coq* (*coquus*), comme on dit dans la marine, en apportant de terre des provisions, était tombé à l'eau, le soir, et s'était grièvement blessé sur le bord d'une embarcation. Or, comme il était tout à fait impossible de pourvoir à son remplacement immédiat, Nicolas Thibaud avait fait porter le blessé sur un bâtiment de la rade pour être déposé à l'hôpital le lendemain, et il avait déclaré au pygmée qu'il aurait à cumuler, pour cette petite campagne, les doubles fonctions de maître-queux... ou de coq plutôt, et de cambusier. L'avis avait été reçu avec une sorte de désespoir par celui qui, par d'autres motifs déjà, n'attendait rien de bon de la présence de Roch sur les mêmes planches que lui, et s'étant enfermé dans sa cambuse, il but, dans une crise de prodigalité, visant à s'étourdir sur ses maux, tous les *pouces* de vin qu'il avait fraudés à l'équipage durant les distributions du jour !

C'est que, soyons franc, le métier de cuisinier, de coq d'équipage, était bien de nature à causer quelque répugnance à Jean Cornu.

Le coq de navire est encore un de ces rôles tranchés qui se dessinent fortement dans le pêle-mêle d'un nombreux équipage. Mais c'est surtout à bord d'un vaisseau de ligne monté par huit cents hommes, sous l'influence d'une foule d'exigences qui contrôlent sa responsabilité culinaire, et dans les embarras de sa sale et pénible be-

sogne, que l'observation pourrait aller étudier ce caractère typique.

Le coq n'est pas un matelot pris dans l'équipage comme on y prend des *caliers* pour les travaux de la cale, des *gabiers* pour le soin des mâts. Difficilement même trouverait-on un marin qui consentît à se faire coq, et c'est bien en raison de cela que le capitaine avait sur-le-champ promu à de telles fonctions, qui ne pouvaient rester vacantes, le drôle qu'on sait, le cambusier, le seul non-combattant du bord, et dont le métier n'était, du reste, pas sans quelque analogie avec la marmite.

Au surplus, les talents requis étaient les plus simples rudiments de l'art des Carême et des Vatel. Le tout se bornait à faire cuire du bœuf ou du lard dans une immense chaudière, à savoir composer d'eau et de biscuit une sorte de bouillie décorée du nom friand de *turlutine;* plus à opérer à grande eau la décoction d'une énorme quantité de haricots.

Renforcé d'un aide (jeune mousse), sur lequel le coq a la haute main... et souvent aussi la main haute, il a parfois pour toute complication d'attributs la mission d'éplucher des légumes que la proximité des ports permet de jeter dans la soupe au bouillon léger... si léger que, comme disent les matelots, il faudrait le plus malin maître d'armes pour lui crever un œil.

L'atmosphère de fumée et de vapeur dans laquelle le coq vit continuellement, la manipulation laborieuse de sa pesante et noire chaudière, le contact des cendres, du charbon, de la graisse et de tant d'autres ingrédients, le condamnent généralement à une malpropreté inabordable.

Rarement chaussé, il porte d'ordinaire une mauvaise culotte de toile maculée de taches par couches superposées, et maintenue par un bout de corde étoupé qui lui serre les hanches ou lui bride l'épaule; une chemise

enfumée, collée à sa peau par la transpiration de son corps et les vapeurs de la cuisine, s'ouvre sur sa poitrine suintante...

Ses yeux larmoyants y voient à peine sous des paupières enflammées par l'âcre fumée ; ses cheveux courts brossent la suie des bordages doublés de tôle ; ses manches de chemise retroussées laissent voir des bras poilus, souvent tatoués de ces stupides dessins des pontons, et charbonnés comme le sont sa poitrine, son cou, son visage de nègre artificiel, sa *face de minuit*, comme on l'appelle.

On le sent venir de loin, tant son corps et son inamovible défroque sont imprégnés des pénétrantes émanations au sein desquelles il vit. Dans le *Tableau de la Mer*, petit poëme burlesque du siècle passé, on définit ainsi le cuisinier de bord :

> Un malpropre, un vilain, qui sans cesse se gratte,
> Dont les yeux larmoyants sont bordés d'écarlate,
> Qui quitte rarement sa cuiller et son croc;
> Cet animal, enfin, que l'on appelle *coq*.

Les rapports du matelot, soit avec le cuisinier, soit avec le cambusier, sont une hostilité continuelle qui prend sa source dans la parcimonie de tous deux à distribuer les produits, qui des barils, qni de la chaudière, et dans la jalousie et le dédain qu'inspire leur qualité de non-combattant.

La position du coq, plus positivement exposé aux contacts du matelot, est un éternel et fatigant qui-vive contre les malices vigilantes d'adversaires qui s'étudient sans cesse à lui jouer de méchants tours.

Mais il est une autre variété de cet emploi, plus pénible encore parce que sa responsabilité est plus grande, nous voulons parler du cuisinier de navire marchand.

Celui-là doit, outre sa capacité de cordon-bleu, se montrer boulanger, pâtissier, confiseur, boucher, charcutier, etc. Tout le monde l'appelle, le harcèle et l'accable : c'est un métier d'enfer, à part même l'élément au milieu duquel il vit, entre les parois brûlantes d'une cuisine de cinq pieds cubes, tapissée de lames de métal ardent.

Dans ces longues traversées des Antilles ou des Indes, durant lesquelles les passagers n'ont d'autre distraction que celle de la table, le cuisinier devient la victime de leur oisiveté exigeante ; aussi ne le perdent-ils pas de vue, s'accrochant à lui pour mille petits services : un œuf mollet, un bouillon, du pain grillé, un peu d'eau chaude. Les passagers harassent ce malheureux pour lui dicter des sauces inconnues, des ragoûts fantastiques, des ratatouilles évasineptiques. Ils plantent leurs doigts dans la pâte qui va au four, dénoncent au capitaine quelques plumes restées à la carcasse d'une volaille, et accusent volontiers le modeste Carême du manque de vivres, si la traversée se prolonge.

Et encore si le pauvre diable n'avait pas aussi à se défendre contre l'équipage ! Qu'il tourne un moment les talons, et le matelot flibustier s'introduit furtivement dans la baraque, plonge une fourchette dans la casserole et enlève à bout de bras une aile à la fricassée de poulet !

Le cuisinier du commerce, comme le coq du navire de guerre, est rarement bien avec les matelots. La haine instinctive de ceux-ci provient de ce que le cuisinier prépare des aliments dont ils ne goûtent que le parfum ; aussi, lorsqu'ils le volent, la gourmandise est-elle pour moitié au moins dans le mauvais tour.

Lorsque voler est impossible, le matelot, comme pour se venger de n'avoir rien pu sucer, fait des niches au pauvre homme : il jette du sel à poignées dans la soupe

des passagers, du poivre dans la charlotte, du tabac dans la purée, du fil de caret dans le coulis, de l'étoupe dans la choucroute ou des copeaux dans le pudding. On verra bientôt ce que Jean Cornu trouva un jour dans sa soupe... Revenons.

La canonnière fit donc route, avec ses trois compagnes, le cap sur la pointe de Fécamp, pour gagner le Havre, où le convoi attendait réuni. Sitôt en mer, Nicolas Thibaud, impatient de savoir quel homme était ce Roch, qu'il avait détesté avant de le connaître, le fit appeler sur le gaillard d'arrière, le toisa d'une façon qui surprit notre héros, et lui dit :

— Je connais le numéro de ton sac... charrie droit, ou ça chauffera... Comme tu m'as été recommandé pour un garnement, je te relève au compas... Tu m'as d'ailleurs une figurasse à *l'est-quart-suet* qui ne me revient que tout juste... Quel pif! est-il d'un seul morceau, ce nez-là? Allons, ça suffit! file devant, et fourre-toi bien dans la caboche que je suis un lapin qui a du poil aux oreilles... Tu sais ce que ça veut dire? C'est bien! veille au grain et pousse au large de moi... Allons, trotte!

Roch, abasourdi, stupéfait de cette étrange tirade, resta un moment les yeux fixés sur le capitaine de la canonnière, comme s'il ne pouvait comprendre qu'une aussi grossière façon de s'exprimer fût celle d'un homme ennobli d'une épaulette, et aussi qu'un tel langage lui fût adressé, à lui. Revenu de sa première surprise, il répondit avec une noble fermeté.

— Pardon, excuse, mon capitaine... mais il doit y avoir là-dessous quelque fausse embardée, quelque erreur de pavillon... ça ne peut pas être sur moi que vous croyiez pointer cette volée de mitraille?...

— De qui? de quoi?... Tu raisonnes, failli chien? Et à qui donc veux-tu que je parle? Je te ferai ficher aux

fers par les basses pattes pour que tu saches si c'est bien pour toi !

— En douceur la vergue alors, capitaine, reprit Roch indigné de cette brutalité inexplicable. Je respecte votre épaulette... et si je me permets d'être encore là, c'est parce que je persiste à croire que votre esprit fait fausse route en m'adressant tout ça... Pardon, excuse, mon capitaine, il y aura bien sûr erreur, et ce n'est pas dans ma cale que vous avez intention que tous vos propos soient arrimés... Je suis le contre-maître Roch, de Boulogne... Parlez de moi à qui vous voudrez, et on vous dira que celui qui m'injurie, s'il n'est pas vent dessus vent dedans, se fait plus de tort qu'à moi... Voilà !... Maintenant je file mon câble.

— Et je te conseille bien de rester à une bonne encâblure de mon grappin, contre-maître de poulaine! reprit Nicolas Thibaud, auquel le ton ferme et digne de Roch n'avait pas laissé que d'imposer un peu, car c'est bien à ton cuir que j'adresse mon avertissement. J' n'aime pas les blonds! Allons, *up!* donne-toi de l'air!... et tâche de ne pas te trouver souvent sous mon cap, car, à la première faute, je te déralingue la frimousse à coups de porte-voix, pour voir si après tu n'auras pas un autre nez qui me revienne mieux !

Roch eut besoin de faire un violent appel à tout son sang-froid, à tout son respect pour la discipline, et de refréner aussi toute son indignation, pour ne pas se laisser emporter à quelque violence.

Il jeta sur l'ignoble personnage un regard qui, saisi par celui-ci, aurait sans doute redoublé sa furie sans excuse et amené une scène déplorable, si, en lui décochant ce regard méprisant, le pauvre Roch n'avait eu la prudence et la force de s'éloigner aussitôt.

— Et dire que ce brimborion, cette espèce de faubert qu'il a sur l'épaule a suffi pour m'empêcher d'amarrer un

pareil chenapan ! se dit le contre-maître, en allant au charnier boire une grande moque d'eau pour rafraîchir son gosier altéré par la colère et l'impatience...

— Ce Roch m'a l'air d'un marsouin dur à plumer... Mais c'est égal, je le chouquerai tout de même ! se dit Nicolas Thibaud, que sa mauvaise nature avait emporté plus loin qu'il ne l'aurait voulu, s'il avait été homme à réfléchir au respect qu'il devait à son nouveau grade.

La canonnière naviguait de conserve avec ses compagnes. Durant le quart de nuit, Roch, dans le but de s'expliquer la brutalité du capitaine, interrogea quelques matelots sur le nouvel enseigne auxiliaire, et l'histoire de la *Main maudite* lui fut racontée.

On ignorait encore dans la flottille comment cette croix qu'un fer brûlant avait imprimée sur la peau livide, comme un stigmate indélébile, s'était trouvée, depuis, percée de part en part dans le duel du ponton, par l'arme singulière maniée avec tant de bonheur par la main vengeresse de Marius, de sorte qu'à l'odieux de l'histoire il manquait son complément nouveau : l'humiliation !

Si Roch avait pu savoir cet étrange épisode du *Kent!* s'il avait pu soupçonner que Jean Cornu avait reconnu Marius sur le tillac du *Cachalot*, et que Thibaud était l'ex-second dépossédé du corsaire !...

Mais c'est cette ignorance où nous sommes presque constamment des faits qui nous intéressent le plus, qui cause les événements de notre existence. Avec l'omniscience, la vie, tout entravée de ronces et de barrières qui nous jettent dans toutes sortes de détours, de coudes et de zigzags, serait une longue ligne droite, bien lisse, bien exempte de cahots, bien monotone aussi, qui nous conduirait, comme un rail-way, à la culbute finale du tombeau.

Roch apprit à quel homme il allait se trouver avoir

affaire pour quelques semaines peut-être ; mais il ne pétra pas pour cela les causes de cette animosité si brutalement, si intempestivement, si imprudemment révélée.

Nicolas Thibaud, dont la main était tantôt nue, tantôt grossièrement enveloppée d'un chiffon de toile cousu, se trouvait, depuis que le personnage avait pris rang dans le corps des officiers, assez soigneusement ganté de peau noire... comme s'il eût porté le deuil des meurtres qu'il avait accomplis !

— Si cette griffe-là essaye jamais de me crocher... je l'abats, se dit le contre-maître en jetant un coup d'œil détourné sur les hachots d'abordage plantés autour du mât de misaine.

La journée du lendemain s'écoula sans incident. Ce qui se passa de plus grave, tandis que les canonnières défilaient grand largue le long de la côte, espérant voir les feux du Havre durant la nuit suivante, ce fut l'accident qui arriva à Jean Cornu, cumulant à si grand regret les fonctions de coq et de cambusier,

L'heure du dîner de l'équipage étant venue, la cloche appela chaque novice à la distribution de la soupe, et bientôt une douzaine de gamelles se rangèrent en cercle à la portée de la chaudière, où le bouillon trottait tranquillement depuis le matin, sur les flammes entretenues par le nabot humilié et vexé.

La chaudière découverte, il s'en éleva un nuage de fumée suffoquante au milieu des tourbillons moites et brûlants de laquelle Jean Cornu dut se précipiter pour accomplir son pénible office...

Armé d'une large cuiller à pot, grimpé sur un escabeau dont les pieds rallongeaient ses trop courtes jambes, le nain plongea maintes et maintes fois dans le liquide fumant, et trempa, baigna, inonda le pain taillé dans chaque gamelle de sept commensaux, qui attendaient

leur repas en donnant un dernier poli à leur cuiller de fer mal lavée, à l'aide du coin de leur paletot ou du bout leur cravate.

Bientôt, le bouillon étant à peu près prélevé, Cornu dut échanger la cuiller à pot contre le croc, afin de pêcher, de harponner chaque morceau de viande dans les restes troubles du liquide.

Chaque plat ayant sa broche de bois marquée d'une façon spéciale, à laquelle le morceau de viande représentant les sept rations est ficelé avec soin, il s'agit de livrer à chacun son lot, piquant du croc au hasard dans la marmite, et représentant chaque morceau transpercé à l'examen des novices attentifs à reconnaître chacun leur petite broche de bois.

Déjà Jean Cornu avait ainsi harponné cinq ou six rations de sept, et la besogne devenait plus facile en avançant, lorsque le croc replongé dans la vapeur grasse en ressortit garni d'un lot singulier qui attire sur-le-champ l'inspection turbulente et étonnée des marins présents...

Le malheureux coq, qui a le premier reconnu à quel règne de la nature appartient l'objet qu'il a pêché, cherche à le renfouir dans l'antre vaporeux dont il est fatalement sorti... Mais il est déjà trop tard ! dix yeux d'Argus ont, sinon parfaitement précisé la nature du produit, du moins deviné, saisi l'étrangeté de son assimilation avec les morceaux de bœuf attendus.

On prend le Cornu par le coude, on lui fait allonger le bras hors de la fumée et vers la lumière, et chacun reconnaît, dans l'objet violemment exposé, un corps composé, dans lequel l'ordre animal entre pour matière première, qui se rattache aussi à l'espèce animale par sa longue application... mais qui pourtant, bien qu'il provienne du veau ou du bœuf par son origine, a depuis passé par des apprêts, une forme, des mélanges et surtout un usage qui motivent son incompatibilité complète

avec les agents dont se forme et s'engraisse d'ordinaire le bouillon...

Cet hôte frauduleux de la marmite de Jean Cornu était... il est temps de le dire, un vieux soulier crevassé, éculé, racorni, dégoûtant, hideux. La semelle, à demi détachée par la longue ébullition qui avait fait dissoudre le fil, laissait suinter un bouillon noirâtre, distillant les sucs les plus concentrés de l'objet...

Sa constatation fut le signal d'un cri général d'indignaion dont le diapason résonna aux oreilles du mauvais nabot comme la plus inquiétante menace.

Depuis deux jours qu'ils naviguaient ensemble, les deux anciens hôtes du même grenier s'étaient à peine vus ; l'un, accablé par les fonctions de la cambuse et de la marmite, n'avait point quitté les antres où s'exerçait son double ministère... l'autre, fort occupé, comme second maître du bord, ne descendait guère dans l'entrepont. Une fois seulement ils s'étaient croisés à l'écoutille d'avant :

— Ah ! tu es ici, commencement d'homme ! avait dit Roch.

Ce à quoi le Cornu avait répondu de l'accent le plus agréable et le plus patelin qu'il avait pu trouver, malgré ses secrètes inquiétudes :

— Oui... Je suis ici, maître Roch... J'ose me flatter que ça ne vous déplaît pas? Quand j'ai su que vous embarquiez, je me suis dit : Puisque c'est comme ça, je pars aussi!... il faut que j'aie le plaisir de verser à maître Roch le vin et le schnick en mer comme à terre !

— C'est bon, rat !... tâche seulement de veiller à ne pas trop mettre le pouce !

— Maître Roch, je vous assure que je ne le mets jamais, le pouce !

— On verra !... En attendant, brasse à culer, fourmi, que je passe !

Ce furent là toutes les aménités qu'ils échangèrent. Mais l'affaire désastreuse du soulier les remit en contact. Plainte ayant été portée à l'aspirant de quart, la négligence du coq qui surveillait si mal le couvercle de la marmite devait être punie d'un tour de bouline, et ce fut Roch qui reçut ordre de faire appliquer la peine. A dire vrai, cette corvée déplut à notre héros ; mais l'aspirant avait parlé et il ne restait qu'à obéir.

Or, le dîner fini (car bien petit fut le nombre des délicats qui s'abstinrent de manger la soupe avec infusion de savate), un vigoureux coup de sifflet appela l'équipage à l'ordre sur le passavant, et deux hommes eurent mission d'aller chercher le délinquant dans l'entre-pont. Mais on ne le trouva point. Roch, obligé de descendre lui-même, fit tout fouiller, tout bouleverser, cogna même les barils de la cambuse pour entendre s'ils sonnaient le creux... et on ne découvrit pas le moindre coq, pas le plus léger Jean Cornu:

— Si c'était un autre pistolet, dit Roch, je croirais qu'il s'est jeté à la mer pour éviter sa correction... ça s'est vu... chez des gens de cœur... mais ce clampin-là !

Toujours est-il que le nabot ne se trouva point, et que l'équipage, qui s'était promis de rire aux dépens de sa bête noire, n'avait d'autre regret, dans le cas de noyade, que de voir s'échapper l'occasion de venger les bidons de tant de pouces de vin escamotés...

On rendit compte de l'incident à l'aspirant de quart, qui alla en informer le capitaine. Celui-ci répondit que, dût-on retourner le brick comme une peau de lapin, il lui fallait le Cornu mort ou vif.

Roch, instruit de l'urgence, prit un fanal, et, accompagné de deux hommes, recommença sa perquisition par l'avant de la cale et de l'entre-pont, tandis qu'une autre escouade, dirigée par le maître d'équipage, procédait par l'arrière.

Nous passerons sous silence toutes les drôles de saillies, les plaisanteries de tout calibre dont les matelots accompagnèrent cette recherche. Il y en eut qui, en raison de la taille exiguë du cambusier-coq, le cherchèrent jusque sous les entonnoirs et les boujarons renversés. Tout chapeau qui traînait était plaisamment soulevé pour vérifier si le Bébé de cambuse n'était pas accroupi dessous.

L'entre-pont fouillé comme une poche d'avare, on passa à la cale, et, ayant cru voir remuer quelque chose dans la plus effilée des façons du brick, Roch prit le fanal et essaya de s'y faufiler, en se traînant courbé et à genoux au milieu des câbles et des voiles de rechange... Arrivé à un point où l'exiguïté de l'espace lui rendait impossible d'avancer, le contre-maître dirigea sa lumière dans un recoin, un vide formé de la superposition de plusieurs lourdes barriques, et aperçut, blotti dans le fond, dans un lieu où un chat seul aurait pu pénétrer, la face pâle et terrifiée du nain, qui, se voyant découvert, murmura piteusement à voix basse :

— Ne me trahissez pas, mon estimable contre-maître... ne dites rien... respectable Roch... je vous en supplie par sainte Marie-Madeleine !

— Ah ! te voilà arrivé là, ravet?... s'écria Roch, sans tenir compte de l'oraison. Comment diable as-tu passé là, cancrelat?... Allons, décoince-toi, et en double ! Il y a là-haut quelqu'un qui t'attend pour savoir si tu as la peau fine !

Les matelots restés en arrière à chercher sur d'autres points ne pouvaient entendre ce colloque.

— Maître Roch... vous qui êtes un guerrier fini... un fameux... un tout !... épargnez-moi ces coups de garcette... je vous en conjure... Je suis bien ici, je ne gêne personne, vous voyez bien, maître Roch !... Ne me

trahissez pas... J'ai du biscuit pour deux jours... une fois au Havre, je déserte... et après, ni vu ni connu !

— Il n'y a pas moyen, Cornu ; faut la danser, mon nabotin !... laisse-toi pincer, prends la chose en riant, c'est le mieux ! Ça chatouille un peu, c'est vrai ! Mais deux ou trois chiques de hasard sur les égratignures en façon de cataplasmes, et il n'y a rien de meilleur pour l'appétit !... Allons ! dérape, fiston, ou j'appelle ! dit Roch en cherchant à fourrer son bras dans le vide au fond duquel l'avorton s'était, on ne saurait dire comment, faufilé.

— Maître Roch ! reprit Jean Cornu d'un ton de plus en plus pleurard et couard, si vous ne me dénoncez pas, je vous enseignerai comment on ouvre le barillon au genièvre... et chaque fois que ça pourra vous charmer...

— Il n'y a pas de genièvre ni de robinet qui tienne, cornard ! Allons, dérape ! désarrime-toi ! file dehors !

— J'ai à Boulogne, dans un double de ma paillasse... (je peux vous dire ça, à vous !) cinq ou six vieux louis que j'ai gagnés honnêtement... eh bien !... je vous les prêterai.

— Déguerpiras-tu ? te décoinceras-tu, nabotasse ! Ah çà, tu commences à m'échauffer la bile !

— Maître Roch... souvenez-vous de ma marraine !... Ah ! tenez, estimable contre-maître, j'y pense, si vous voulez me laisser ici, je vous raconterai sur le capitaine de la canonnière quelque chose... Oui, c'est ça ! c'est fameux ! Oh ! vous allez me laisser... j'en sais long... ça vous obligera joliment de l'apprendre aussi !... Écoutez... je suis très-bien ici pour vous dire ça... Vous savez bien, une nuit, ce corsaire qui appareillait quand on m'a jeté à l'eau...

Roch avait déjà trouvé moyen de dégager quelques plis de câble, et sa main venait de frotter le pied de

Cornu, lorsque celui-ci fit allusion à la fameuse nuit de l'exécution et du départ du *Cachalot*.

Notre héros se dégagea pour mieux entendre; car, on s'en souvient, il avait toujours redouté que le *riz-pain-sel* eût reconnu Marius sur le tillac. Notre homme était pris par son côté vulnérable; il allait sans doute traiter, entrer en composition avec le cambusier pour prix de sa confidence... mais, par malheur, les matelots ayant fait sur d'autres points une vaine recherche, et voyant le contre-maître s'obstiner là, s'approchèrent et comprirent sur-le-champ que l'oiseau était déniché.

— Ah! le gredinasse! Vous l'avez donc harponné, maître Roch?... Ohé! les autres, passez la voix en haut, le chien de mer a l'hameçon dans la gueule! Nous allons rire! apprêtez mâchoires!

Roch fut vivement contrarié de cette découverte, car un mot, une pensée avait brusquement changé ses dispositions. Mais déjà il était trop tard pour pouvoir entrer en arrangement avec Cornu; sa cachette était éventée.

Les matelots redoublèrent de saillies de pasquinades, de rires joyeux. Mais pourtant, si le nabot était découvert, on ne le tenait pas encore, car en apercevant ses ennemis, il s'était pelotonné, blotti dans l'angle le plus profond de sa niche, et à moins de désarrimer tout l'avant du brick, il semblait difficile de le faire déguerpir.

— C'est bon... maître Roch, me voilà frit! mais je vous revaudrai cela, dit le reptile, qui ignorait que sans l'intervention des matelots, Roch allait sans doute le sauver de l'avanie et du supplice qui se préparaient.

Désormais obligé de faire son devoir, le contre-maître avisa aux moyens de débusquer Cornu de sa retraite; tout examiné et tenté, même les inconvénients du jet de la pompe à incendie, il ne resta d'autre ressource, en face de cette volonté désespérée de n'être pas happé,

que de saisir ce qu'on pourrait du
ou oreille, à l'aide d'une longue
charpentier du bord.

Pris par l'orteil, Cornu, cédant
causa la rude pression du fer, av
saisit la jambe, et le récalcitrant
dehors, non sans s'écorcher cruel
droits, tant le vide par lequel ce
étroit et inconcevable.

Une fois débusqué et dehors, on
dire de main en main jusque sur
de la discipline un peu relâchée d
avorton fut reçu par un vigoureu

Nicolas Thibaud, qui n'était ja
lorsqu'il y avait à punir et à battr
busier au pied du grand mât:

— Ah çà! puceron, tu fais d
quelques coups de garcette? As-t
de la couenne?... ça t'apprendra à
fois au couvercle du pot-au-feu
t'a joué ce tour-là? sais-tu à qui
naissance du chat à neuf queues

— Ah! si je le savais!... murm
corps était agité d'un tremblemen
autour de lui des regards éperdu
qu'un vaisseau anglais vînt attaq
le délivrer.

— C'est dommage, rat à from
rien, car si le mauvais drôle qu
dans la soupe de l'équipage étai
donné la moitié de ta ration de
parie que tu aurais encore trouv

Jean Cornu, frappé de cette d
sée infernale; il reprit aussitôt:

— Eh bien! c'est des bêtises d

le gredin, mon vénérable commandant... Oui, ça doit être lui... car deux fois je l'ai vu rôdailler auprès de mon fourneau, tandis que j'étais occupé à éplucher mes légumes...

— Qui donc? demanda Nicolas Thibaud, enchanté de punir double.

— C'est le contre-maître Roch! dit audacieusement le reptile, saisissant l'occasion de se venger du refus que Roch venait d'opposer à ses suppliques.

— Est-ce vrai? fit l'enseigne avec une explosion de joie, tandis qu'une expression d'incrédulité passa sur ous les visages de ceux qui entendirent cette extravagante accusation. Eh bien! puisque c'est comme ça, tu ne feras qu'un tour de bouline... et le contre-maître Roch abraquera l'autre! reprit Thibaud avec un sourire cruel et haineux.

Roch, resté dans l'entre-pont, n'avait pu entendre cette condamnation folle de l'ignoble capitaine. Mais tout le monde comprit sur-le-champ qu'une scène terrible se préparait.

— Lieutenant, dit la *Main maudite*, faites vos apprêts: douze matelots à bonnes poignes sur deux rangs de six, la garcette en main, le pavillon de justice à la corne, un roulement de tambour, et qu'on tape dur... Allons, up!

— Pardon, capitaine, dit l'aspirant; pour ce gringalet de Cornu, je comprends; mais... pour le contre-maître, est-ce sérieux?

— Comment, si c'est sérieux? C'est votre question qui n'est pas sérieuse, je m'imagine, monsieur le raisonneur!... Est-ce qu'un contre-maître n'a pas un dos comme un autre?

L'aspirant n'osa répliquer, et alla ordonner les préparatifs du châtiment.

Nicolas Thibaud se mit à se promener sur le gaillard d'arrière comme un homme enchanté de lui-même.

— Ah ! gredin ! c'est toi qui protéges ce blanc-bec du ponton ! se dit le chenapan en épaulettes, c'est toi qui me l'as flanqué sur le corsaire pour m'en souffler le commandement... c'est toi qui mystifies la justice du code contre les déserteurs, et qui viens faire le rodomont quand je te préviens que ton grouin ne me revient pas !... C'est bon ! c'est bon ! ça va te cuire !

— Capitaine, tout est prêt ! vint bientôt dire le maître d'équipage.

— C'est bien !... En haut tout le monde ; commandez, lieutenant !

Le pavillon de justice grimpa sur la drisse pour indiquer aux canonnières naviguant de conserve ce qui se passait. L'aspirant tira son épée, et s'avançant au pied du grand mât :

— Range tout le monde sur le passavant de bâbord (côté d'où venait le vent) ! en rang l'escouade !... roulement !

Alors le malheureux cambusier fut amené par deux matelots dont l'appui ne lui était pas superflu pour marcher.

Arrivé au pied du mât, à un signe du maître d'équipage, on le dépouilla de sa veste, puis de sa chemise, ne lui laissant sur le corps que son pantalon. Ensuite on lui passa autour de la ceinture un bout de corde qu'on attacha à un large anneau de fer enfilé dans un cordage vigoureusement tendu dans le sens de la longueur du bord, à la hauteur des reins du petit homme. Puis on lui posa un panier sur la tête, pour parer les coups mal dirigés, et on attendit le dernier signal de l'officier pour faire subir au coq imprudent et rebelle ce qu'on appelle en marine un *tour de bouline*.

— Ah çà... patine-toi, fiston ! dit le maître d'équipage ;

une fois le signal donné, file comme si le diable t'emportait, et ne t'arrête pas pour demander l'heure qu'il est à personne...

Nicolas Thibaud se tenait sur son banc de quart, jouissant à l'avance du second acte promis à ce drame qui commençait.

— Y sommes-nous ? demanda l'aspirant.

— Oui, lieutenant, dit-le maître d'équipage.

— Faites ! Et levant son épée, il fit battre un court roulement. Alors, pour indiquer plus énergiquement au cambusier éperdu que c'était le moment de se mettre à courir le long de la corde à laquelle le fixait l'anneau de sa ceinture, le maître d'équipage envoya dans l'endroit où on le donne le plus ordinairement un vigoureux coup de pied au pauvre Cornu, qui, subissant l'impulsion, s'élança instinctivement en avant, entre les deux haies de matelots, lesquels, il faut le dire, n'abusèrent point du poids de leurs bras, et se contentèrent, à une ou deux exceptions près, de faire sentir au nabot la garcette dont il leur était facile, malgré la rapidité de sa course, de le sangler jusqu'au vif. Arrivé au but, Jean Cornu tomba évanoui... mais d'effroi, de couardise, bien plus que de douleur.

— A l'autre ! cria le capitaine.

L'*autre* ne savait encore rien de ce qui l'attendait, car, bien qu'il fût monté sur le pont depuis le moment où la sentence avait été prononcée, personne n'avait osé lui apprendre à quelle humiliation imméritée l'avait condamné le farouche capitaine.

Roch se tenait donc sur l'avant, au moment où Jean Cornu y tomba en faiblesse, et, malgré l'absence complète de sympathie qu'il éprouvait pour cette male bête, il alla le relever, et s'occupait, en lui jetant de l'eau sur la tête, de lui faire reprendre ses sens, lorsqu'un novice vint d'un air embarrassé lui dire :

— Contre-maître, on vous demande à l'arrière.

— J'y vas, dit Roch sans défiance; seulement, pendant ce temps-là, tâche d'asperger ce pauvre diable avec cette eau fraîche... le *sirugien* ne tardera pas à le panser... ça saigne un peu, mais ça ne sera rien !

Et Roch passa sur le gaillard d'arrière.

En le voyant venir, Thibaud s'avança vers le pied du grand mât.

— Allons... à ton tour ! dit-il.

— A mon tour de quoi, capitaine ? demanda le contre-maître, qui était à cent lieues de pouvoir s'imaginer ce dont il était question.

— Comment ! de quoi ? reprit le butor. Ah ! c'est toi, rodomont, qui empoisonnes la soupe de l'équipage avec tes vieilles savates, ajouta-t-il pour mettre ses gens de son côté, et tu oses encore demander ce qu'on te veut !... Allons, gredin, un tour de bouline, pendant qu'on y est, et plus vite que ça !

— Pardon, excuse, capitaine ! dit froidement Roch; après un court moment rempli par l'étonnement causé par l'extravagance de cette accusation; bien sûr, vous me prenez pour un autre... Je ne ne fais pas des bêtises comme ça, moi... et vous croyez parler à un mousse !

— Ah ! tu raisonnes !... Eh bien ! au lieu d'un tour de bouline, comme ce rat de cambuse, tu en abraqueras deux !

— Ni un ni deux, capitaine... car vous ne voudriez pas punir un innocent ! reprit Roch, qui mettait à contribution toutes ses forces pour affecter le calme et ne pas se mettre dans son tort.

Il faut dire que tout l'équipage s'était peu à peu approché, et que ces nombreux témoins ajoutaient à la gravité de la scène.

— Un innocent... toi, garnement que tu es ! reprit la *Main maudite*. Est-ce que Jean Cornu ne t'a pas vu lui

jeter cette infection dans sa marmite? Ne l'a-t-il pas déclaré ici tout à l'heure, devant tout l'équipage? Je te conseille de faire la prude, failli gars!... Allons, tu vois qu'on connaît ton numéro... A bas la casaque, et fais le gros dos pour quatre tours au lieu de deux, puisque tu regimbes!

— Capitaine... dit le pauvre contre-maître à bout de patience, et doutant encore que la menace d'un aussi dégradant supplice fût sérieuse, capitaine... jusqu'à présent je n'ai rien fait de mal, je n'ai cherché qu'à me défendre comme c'est mon droit; hier, quand vous m'avez invectivé au premier coup, sans me connaître, j'ai, comme aujourd'hui, respecté le faubert doré que vous avez en manière d'épaulette...Je ne suis pas grand'chose... mais enfin j'ai mon petit grade... et les règlements ne permettent de frapper que les mousses, les novices et les simples matelots... et encore ça ne se fait guère à des hommes... Mais si j'ai commis une faute, qu'on me le prouve, et alors qu'on me punisse suivant mes galons...

— Galons de qui, galons de quoi? reprit Nicolas Thibaud exaspéré par ce sang-froid de sa victime qu'il avait espéré entraîner dans quelque grave écart de discipline; je te les ôte, tes galons! je te dégrade et te dégomme! j'en ai bien le droit et le motif, j'espère? Allons! assez lanterné comme ça... lieutenant! J'ai dit six tours de bouline, je crois... je m'en tiens là... faites votre devoir!

Et ce disant, Nicolas Thibaud tourna le dos au groupe, et s'en fut vers l'extrême arrière, assez content de la façon dont, malgré la prudence de Roch, il avait réussi à envenimer l'affaire.

— Une pluie de coups de garcette et dégradé... ça n'est pas mal! se dit-il en montant sur son banc de quart pour faire semblant d'examiner la marche des autres canonnières, sans pour cela perdre de vue la scène du pied du mât, qu'il suivait du coin de l'œil.

— Allons, Roch... mon pauvre homme, j'en suis fâché... mais il faut que j'obéisse..., dit l'aspirant; préparez-vous, car il y a déjà un bout de temps que le pavillon de justice flotte, et ça compromet notre bord aux yeux des autres navires.

Et tandis que le contre-maître restait immobile à l'endroit où l'avaient cloué son étonnement et son indignation, l'aspirant donna ses ordres au maître d'équipage qui, maîtrisé par la discipline, fit, malgré ce qu'il lui en coûtait, les préparatifs du nouveau châtiment.

Tout étant prêt, l'aspirant leva son épée pour un premier roulement de tambour, et le nombre de matelots suffisant ayant été mis sur deux lignes de chaque côté du cordage rehaussé, le long duquel le patient devait courir, le maître d'équipage appela deux hommes pour attacher Roch et le déshabiller...

— Passe deux hommes derrière ! cria le marin.

Personne ne vint. Chacun s'était éloigné pour se soustraire à cette mission pénible. Il fallut en désigner deux nominativement, et même les appeler trois ou quatre fois pour qu'ils se décidassent à s'avancer.

Toutes ces opérations se firent avec une lenteur qui impatienta sans doute le haineux et brutal capitaine, car tout d'un coup il sauta de son banc de quart sur le tillac, et s'avançant vers le lieu du châtiment :

— Ah çà ! est-ce que cela ne va pas finir? s'écria-t-il. Ça commence joliment à me juguler ! Faut-il par hasard que j'y mette la patte!... Allons, failli chien, au lieu de rester planté là comme une bitte, comme un *visir*... à bas la casaque, et vlan !

Alors Roch, comme brusquement réveillé, saisit de chaque main les côtés du collet de sa veste, et les rejetant en arrière, il se découvrit la poitrine, puis, faisant deux ou trois pas décidés vers le capitaine, il s'écria :

— Osez à présent me faire courir la bouline!... Voilà qui vaut bien votre épaulette!

Et tous les regards, étonnés de ce mouvement, s'étant portés sur la poitrine du contre-maître, on vit, attaché à la chemise, sur le sein gauche, un morceau de gros drap bleu auquel était pendue une croix d'honneur enrubannée...

On se rappelle que, le jour de la cérémonie de Therlinctum, Roch, pour ne pas se présenter au trône tout suitant de l'eau du détroit, avait emprunté à un de ses camarades un paletot sur lequel l'empereur avait fixé l'étoile des braves.

Roch avait acheté ce paletot et en avait découpé le morceau auquel l'impériale main avait attaché le ruban flamboyant. C'était ce fragment qu'il portait, avec sa croix, caché sur son cœur...

A cette vue il se fit dans tout l'équipage des exclamations que Nicolas Thibaud interpréta trop bien pour ne pas sentir plus vivement encore s'allumer en lui la colère que fit naître la vue de l'obstacle que le brave légionnaire opposait à l'application d'un ignominieux châtiment. Mais sa haine et sa rage excitées lui faisant bientôt perdre la saine appréciation des choses, il s'avança furieux sur Roch, le bras haut, comme pour lui arracher sa croix.

Tout le monde frémit, car on vit bien que quelque chose de terrible, que quelque catastrophe était imminente. Mais, au moment où la *Main maudite* se crispait convulsive pour arracher la noble étoile émaillée, Roch fit un bond en arrière, en criant:

— Arrière, capitaine de malheur! pas de profanation, ou...

Nicolas Thibaud tira son épée. Il était pâle de fureur, les yeux lui sortaient de la tête.

— Je prends le commandement, monsieur! dit-il à

l'aspirant ému. Maître !... quatre hommes sur ce gredin qui se révolte !... Qu'on lui déchire sa veste en morceaux, si on ne peut la retirer... qu'on lui retire pour un moment sa croix... et en avant la bouline.

Il y eut comme un moment d'hésitation dans l'équipage...

— Ah çà ! canailles, brigands... allez-vous obéir ! hurla le capitaine, s'avançant l'épée nue sur ses gens.

Quatre marins intimidés s'avancèrent enfin vers Roch.

— Allons, matelot... c'est embêtant; mais il paraît qu'il faut se laisser faire... Aide-toi, va, ça vaudra mieux que de nous forcer... dit l'un d'eux.

— Roulement ! cria le capitaine en brandissant son arme. Eh bien ! tas de mollasses, vous hésitez encore?

Roch avait cette attitude défensive et fière que Foyatier a donnée au *Spartacus* des Tuileries; les revers de la veste s'étaient recroisés sur la noble croix. Nos matelots, contraints d'obéir, et voyant l'inaction de Roch, portèrent la main sur lui... Mais, comme si ces attouchements eussent été ceux du fer rouge, notre héros tressaillit... puis, se dérobant par un brusque mouvement à cette première étreinte, il bondit au pavois... s'élança sur le bastingage, et s'écria d'une voix éclatante :

— Ma croix d'honneur déshonorée !... Jamais ! jamais !... plutôt mourir !... Gabrielle... Marius, mes enfants, pardonnez-moi !...

Puis il se jeta dans les flots.

— Ma foi ! tant mieux ! murmura l'odieux Thibaud.

Mais comme la canonnière filait cinq ou six nœuds, c'est-à-dire avec une vitesse de près de deux lieues à l'heure, tout le monde jugea le danger imminent pour le digne marin qui préférait la mort à l'ignominie d'un injuste châtiment.

Aussi chacun s'élança-t-il aux manœuvres et aux points du navire où devaient s'exécuter les ordres qu'on atten-

dait. Le capitaine eût bien désiré n'être pas contraint de les donner; mais il sentit que pareille inhumanité était impossible. Il cria donc, le plus tard qu'il put:

— Cargue les voiles! file les écoutes de focs!... borde le gui! masque le grand hunier!... Timonnier, la barre dessus!

Et tandis que s'opérait cette manœuvre, dont l'objet était d'enrayer la course du navire, le maître d'équipage faisait préparer le canot pendu à l'arrière pour l'amener à l'eau et le lancer à la recherche du pauvre Roch... L'aspirant était grimpé dans les haubans du grand mât pour le suivre des yeux sur les lames.

— Nagez à tribord! cria-t-il aux canotiers enfin en mer... Il est là-bas par le travers de la grande vergue.. Hardi, mes enfants! vous le sauverez!

Celle des canonnières qui naviguait dans les mêmes eaux avait, par hasard, vu l'accident, et son canot avait été mis à l'eau avant celui du brick d'où notre héros s'était élancé; de sorte que les deux embarcations ramèrent vigoureusement sur le même point. L'aspirant et d'autres hommes grimpés dans les mâts continuaient d'indiquer la direction vers laquelle le corps commençait à disparaître sous le passage des lames.

— Les gredins l'auront! se dit Nicolas Thibaud... Pour la bouline, c'est fini de rire; il serait difficile à présent de le faire schlaguer... mais j'espère bien lui trouver sous peu autre chose d'indigeste!

Au reste, il était temps que les embarcations arrivassent au point où se trouvait notre homme, car il venait de s'évanouir et, sans doute, il allait couler à fond (on n'avait guère alors l'usage des bouées de sauvetage), lorsqu'on lui attrapa un bras qu'une sorte de spasme élevait sur la lame.

Une fois dans le canot, on lui introduisit entre les lèvres le goulot d'une fiole à eau-de-vie dont était

muni l'aspirant qui dirigeait le canot de l'autre canonnière.

Les matelots de Nicolas Thibaud racontèrent sommairement l'affaire à leurs collègues... Ces braves gens s'indignèrent, se souhaitèrent un bon quart, et poussant au large, chacun rama vers son bord.

Dix minutes après, les deux bricks, ayant orienté leur voilure, avaient repris leur route, les convoyeurs se trouvant alors par le travers de Goberville, le cap sur la Hève, pour mouiller en rade du Havre durant la nuit.

Le chirurgien s'empara de Roch, le ranima, le saigna et l'encouragea par des témoignages de sympathie. Nicolas Thibaud, quels que fussent les sentiments, les passions qui l'agitaient, ne soufflait plus mot de l'affaire et avait fait amener le pavillon de justice au moment où il avait dû commander le signal de : *Un homme à la mer!* Le lieutenant n'en parla plus, prenant sur lui de faire enlever la mise en scène du châtiment.

Déjà Jean Cornu, que quelques compresses d'eau vinaigrée avaient suffi pour remettre sur pied, était à sa marmite pour la turlutine du soir, ayant toutefois obtenu du capitaine d'armes que, suivant un usage assez général dès ce temps-là sur les bâtiments de guerre, un cadenas fût placé sur le couvercle de la fatale marmite dont le soin lui était si déplorablement confié.

Au commencement de la nuit, les quatre canonnières défilèrent sous la pointe escarpée dite le cap la Hève, qui sert de piédestal à deux phares, dont un semble, de nos jours, devoir être bientôt entraîné par les éboulements du terrain qui, d'année en année, se détache du sommet et des versants de la falaise.

Vers minuit, nos bricks mouillèrent dans la rade en attendant le jour, qui leur montra le convoi ancré à l'ouvert de la Seine.

XX

LES DRAMES DE LA MER.

Le lendemain, de bonne heure, le plus ancien des quatre enseignes de vaisseau qui commandaient les cannonières étant descendu à terre, afin de recevoir les ordres du préfet maritime, l'appareillage du convoi fut décidé pour le soir. Les équipages restèrent donc sans communication avec la terre.

Après son dîner, Nicolas Thibaud fit venir dans sa chambre le Jean Cornu, et eut avec lui une longue conversation, sur le sujet de laquelle l'équipage étonné ne put faire que des conjectures. Ce qu'on remarqua, c'est qu'en quittant le capitaine, notre cambusier avait un air de satisfaction qu'il était assez bête ou assez inexpérimenté pour ne pas savoir déguiser...

A neuf heures du soir, trois coups de canon donnèrent le signal de l'appareillage général.

En moins d'une heure, les dix navires, pleins de munitions, d'armes et de vivres, furent sous voiles et naviguant en bloc, précédés par une cannonière éclaireuse, en ayant deux autres aux flancs, et la quatrième, enfin, en retraite. Nicolas Thibaud, étant le plus jeune en grade, avait dû prendre cette position d'arrière-garde.

Ainsi formé, le convoi doubla la pointe de la Hêve, et mit le cap vers Boulogne, en tenant le plus possible les eaux de nos rivages, pour diminuer les chances de mauvaise rencontre.

Il faisait une nuit sombre et aussi favorable qu'on pouvait le désirer pour une si scabreuse navigation. Les rares étoiles du ciel étaient voilées par les vapeurs nua-

geuses que roulait une brise assez fraîche, soufflant de l'ouest.

Par prudence, et afin de ne pas signaler leur passage aux croiseurs ennemis, les convoyeurs et les convoyés s'étaient abstenus d'allumer des feux, de sorte que la lampe même de leur habitacle étant cachée à tout autre œil que celui du timonnier, nos navires, pour connaître leur position respective, n'avaient d'autre ressource que de multiplier les hommes de vigie aux bossoirs et dans les mâts.

De deux dangers, celui d'attirer l'attention de l'ennemi ou celui de s'entre-choquer dans cette navigation aveugle, les capitaines avaient choisi le moindre, tâchant d'en diminuer les chances par l'attention avec laquelle chacun veillait à rester isolé sur les lames; bientôt les deux phares de la Hève brillèrent par l'arrière de tout le convoi.

Vers minuit, Nicolas Thibaud, qui était resté sur le pont, ordonna à l'aspirant de quart de faire distribuer un verre d'eau-de-vie à l'équipage, qui se trouvait en ce moment sur pied, la moitié quittant le quart que prenait l'autre moitié.

On fut réveiller Jean Cornu dans la cambuse. Le nabot s'était glissé ce soir-là dans son hamac avec ce que les marins appellent un coup de vent ou une biture.

Le capitaine lui avait promis qu'à partir du lendemain il serait relevé de ses fâcheuses fonctions de coq d'équipage, pour ne conserver désormais que son cher emploi de cambusier.

Nous ignorons encore comment le châtié de la veille avait obtenu cette faveur, qui l'autorisait à résigner le croc et la cuiller à pot aux mains d'un novice. Toujours est-il que la joie qu'avait ressentie Cornu, à cette modification de son sort, l'avait exalté au point qu'il s'était mis à boire avant de se coucher les *pouces* de vin esca-

motés aux rations du jour. L'avorton portait mal la voile, si bien qu'il ne s'était qu'avec la plus grande peine hissé dans son hamac, où l'avait bientôt saisi un sommeil de plomb.

Il y avait deux heures qu'il cuvait son ivresse dans cet engourdissement, lorsqu'on vint le réveiller pour la distribution à faire à l'équipage; il fallut le secouer pendant cinq minutes, et même finir par le jeter du hamac à terre pour interrompre l'abrutissement de ce lourd sommeil.

Jean Cornu, à demi-ivre encore, alluma sa mèche de cire jaune, et, tout en grommelant, prit ses moques, ses mesures, puis s'approcha du baril à l'eau-de-vie, ayant cette fois pour unique contrôleur le novice porteur du bidon envoyé à l'extraordinaire.

Jean Cornu, mal solide au roulis, un œil encore collé, les idées peu nettes, tourna machinalement le robinet à l'alcool, et emplit instinctivement ses mesures. Mais à la troisième moque, il arriva un coup de tangage qui lui fit en partie perdre l'équilibre, si bien que, l'ustensile de fer-blanc se trouvant écarté du robinet coulant, l'eau-de-vie s'épancha sur le tillac... quelques éclaboussures s'enflammèrent à la mèche plantée à terre, et, en un clin d'œil, le spiritueux flamboyant couvrit de sa nappe bleue, courant au roulis, tout le plancher de la cambuse...

Le jet ruisselant du robinet ouvert établit sur-le-champ un cordon de feu du tillac au baril entamé depuis deux ou trois jours seulement, et d'où s'épanchèrent en un instant des *flots de flammes*, peut-on dire, malgré le désaccord ordinaire de ces deux mots.

En moins d'une minute, le roulis aidant, l'accident avait pris l'aspect d'un incendie menaçant!

Dès l'instant où la flamme avait envahi le plancher, Jean Cornu et le novice, l'un encore abruti, l'autre effrayé, avaient sauté hors de la cambuse, sans oser ou

sans songer à aventurer un peu leur main dans le feu pour tourner le robinet fatal !...

Nu-pieds tous deux, ils avaient cédé au premier instinct éveillé par la douleur des brûlures. Mais une fois dans l'entre-pont, lorsqu'il vit la flamme grésillante allonger rapidement ses langues bleues et blanches hors de la cambuse, dont la cloison n'était qu'un simple grillage de bois, Jean Cornu, brusquement dégrisé, réveillé par le sentiment du danger, chercha le moyen d'y porter remède.

Le novice voulait s'élancer sur le pont et crier au feu !... Mais le nabot, effrayé à la pensée de la terrible colère du capitaine, l'en empêcha, bien que ce fût sans contredit le mieux qu'il y eût à faire, et le seul moyen peut-être de conjurer un extrême malheur.

Jean Cornu emmena au plus vite le novice pour chercher la marmite pleine d'eau préparée sur la cuisine, et ils la renversèrent sur la flamme. Mais l'alcool qui s'épanchait toujours, transporté en tous sens par le tangage et le roulis, venait de franchir l'illoire ou rebord du panneau de la cale, et le baril, dans l'intérieur duquel la flamme ardente s'était glissée, éclata bientôt avec une forte explosion qui creva un barillon de genièvre arrimé contre, si bien que les liquides enflammés se précipitèrent à flots dans le fond du brick, où les voiles, les câble, le goudron et mille objets inflammables en reçurent aussitôt les morsures ardentes...

Mais déjà le cri d'alarme était donné ! Jean Cornu et le novice, effrayés d'un si grave accident, s'étaient sauvés par le petit écoutillon de l'avant, et tout sur le pont était en l'air. Il faut le dire, dans ce temps-là, la marine n'en était point arrivée à ce raffinement de perfection que trente ans de paix ont permis d'apporter dans chacune des spécialités de son matériel compliqué ; et de même que beaucoup de petits navires manquaient, comme

cette canonnière, de bouée de sauvetage pour lancer aux malheureux tombés à l'eau, de même cet ingénieux système de seaux, de manches en cuir, de pompes, etc., à l'aide desquels de nos jours on combat un incendie naissant, y manquait, et ne pouvait être supléé que par les moyens les plus primitifs.

Or il arriva que par suite des coupables retards apportés par ceux qu'on sait à la révélation du sinistre, et aussi à cause de la première confusion que causa la nouvelle parmi l'équipage, la flamme s'était déjà emparée des objets les plus dangereux de la cale et pétillait sur vingt points différents, se multipliant toujours au balancement du navire... que l'on avait à peine commencé à puiser de l'eau le long du bord, pour l'épancher à seaux dans cette cale d'où s'élevait déjà, sinon la flamme, du moins une fumée rousse et suffoquante...

Nicolas Thibaud, furieux d'un malheur dont la cause était encore inconnue, comprit bientôt tout le danger de la situation. L'eau de la mer qu'on jetait en seilles multipliées dans le panneau lui sembla, avec raison, un moyen insuffisant pour conjurer la catastrophe. Il était d'ailleurs déjà impossible de descendre même dans l'entre-pont, d'où la flamme commençait à lancer en haut ses langues étincelantes au milieu des tourbillons de fumée âcre, causés par la combustion du brai et du goudron.

Maîtriser l'incendie semblait donc désormais impraticable... Le seul parti à prendre, c'était d'en retarder, autant que possible, les furieux progrès. Thibaud espérait pouvoir ainsi gagner le jour, pour se faire secourir par une des dernières voiles du convoi. Il ordonna donc que les panneaux de l'entre-pont fussent strictement condamnés et bouchés, afin de retirer à la flamme le contact de l'air qui l'alimentait et contribuait à son développement; après quoi il fit préparer les embarcations

pour le cas où il faudrait abandonner le brick avant le jour.

C'était un triste spectacle que celui de cette canonnière faisant route au sein de cette ombre épaisse, avec un dévorant incendie dans les flancs! L'équipage, morne, silencieux, errait sur le pont; on s'arrêtait en petits groupes, s'interrogeant sur les causes du sinistre, sur les conséquences possibles et les chances qui restaient au salut de tous. A peine la vigie attentive dans la mâture voyait-elle de loin en loin, à l'aide des rares éclaircies du ciel, les deux ou trois dernières voiles du convoi qui défilaient rondement sous le souffle de la brise accrue par le frais de la nuit, faute de signaux convenus d'avance dans la prévision d'un danger autre que la rencontre d'un ennemi; il était même difficile de s'imaginer par quel moyen on pourrait, dans le cas échéant, réclamer du secours. Lorsqu'un convoi est en route, si l'un des convoyeurs est attaqué, d'ordinaire les convoyés ne s'en sauvent que plus vite, et laissent leur protecteur s'escrimer comme il peut avec l'ennemi. On l'a dit déjà, la mission, le rôle de celui-ci est de se faire prendre, s'il n'y a que ce moyen d'occuper, de retarder les croiseurs si malsains aux navires marchands.

La seule ressource qui fût donc à la disposition de notre incendié pour révéler son besoin de secours, c'était, à la dernière extrémité, et au risque d'attirer l'ennemi dans l'ombre, d'ouvrir les panneaux et d'en laisser sortir et monter l'incendie.

Triste moyen! ressource désespérée qui pouvait même conduire celui qui y aurait recours devant un conseil de guerre, dans le cas où ce signal éclatant deviendrait fatal à quelque voile du convoi!...

Les canonnières étaient hasardées là pour se sacrifier au besoin à la conservation des précieux chargements attendus; qu'elles fussent victimes de l'ennemi ou des

éléments, qu'importe ? L'important était que les vivres, les munitions, les armes qu'attendait la flottille de Boulogne arrivassent à bon port !

Nicolas Thibaud était un ignoble chenapan, un être brutal, haineux, vindicatif et tout ce qu'on voudra encore ! Nous souscrivons, à son égard, au plus dur réquisitoire qu'on pourra formuler... Mais la justice nous impose pourtant de faire valoir en sa faveur une circonstance atténuante : il était brave. Capable de toutes les infamies, de toutes les turpitudes possibles comme individu, heurtant sans vergogne les articles les plus sacrés de ce code social qui, par malheur, n'est écrit que dans la conscience des hommes de bien, il rachetait quelque chose de son abjection mondaine lorsqu'il s'agissait d'honneur militaire ou de patrie.

Sans doute sa bravoure était le grossier emportement du sang, l'irritation nerveuse, l'aveugle brutalité dominant tout le reste de son être : instincts, pensées, sentiments... Mais enfin ce n'en était pas moins de la bravoure.

Cette valeur réfléchie, cette audace de sang-froid, cette intrépidité calme qui constitue ce qu'on peut appeler la *bravoure française*, fut et sera toujours préférable pour la dignité de nos armes, de même qu'elle sera plus profitable à nos succès, puisqu'il ne saurait exister de plus belle victoire que celle où la tête conduit le bras...

Mais, après tout, entre l'homme d'élite qui marche à un duel chevaleresquement, avec des façons courtoises, des épigrammes spirituelles, et le colérique qui n'a que des injures à la bouche pour l'adversaire sur lequel il lance des regards flamboyants, il reste toujours cette parité fondamentale, que cette énergie qui les domine est essentiellement la même ; que c'est la nationalité qui l'a mise en eux, et l'expression, la formule seule en varie suivant leur tempérament propre et leur organisation

personnelle. La Maison rouge qui salua l'ennemi avant de charger, à Fontenoy, ne se montra pas plus valeureuse que ces grossiers hussards de la Mort qui blasphémaient en hachant les Prussiens ?

Nicolas Thibaud, tout ignoble qu'il fût par les penchants et les sentiments sociaux, n'en était pas moins, le fait est désormais établi, ce que les marins appellent un *dur à cuire* et un *lapin fini*. En fait de devoir militaire, il se montrait d'autant plus inexorable pour les autres, qu'il était pour lui-même sévère au plus haut degré. Un supérieur lui eût dit : « Va mettre le feu à ce canon qui crèvera, te tuera...mais sauvera le drapeau ! » qu'il y serait allé d'un trait, en jurant contre l'ennemi. C'était la bravoure du sang, des nerfs, bravoure stupide, inepte, brutale, allant droit au but comme un boulet; mais c'était la bravoure.

Ceux qui portent haut leur cœur, quels que puissent être même en eux les agents organiques de la matière, en triomphent toujours et se conduisent noblement. Thibaud était un ambitieux ; sa conduite sur le *Cachalot*, sa haine contre Marius l'ont prouvé. Son aveugle bravoure était au service de cette ambition qu'un sien parent avait secondée, en réussissant à lui faire donner par le nouveau commandant de la flottille cette épaulette d'enseigne auxiliaire qui l'avait arraché à la vie des corsaires.

En voyant le feu à son navire, il comprit donc qu'il fallait risquer sa vie et celle de ses gens, bien entendu, pour l'accomplissement de son devoir. Appeler à lui, en laissant déborder ces flammes, c'était aussi appeler l'ennemi croiseur.

Ne redoutant point le danger, auquel il opposa par nature un courage féroce, il n'eut en vue que ce conseil de guerre qui pouvait briser sa nouvelle carrière à son début. Son parti fut donc bientôt pris. Il envoya deux

hommes dans sa chambre, surveiller les progrès de l'incendie vers la partie de l'extrême arrière où était la soute aux poudres, et resta décidé à prolonger la situation le plus longtemps possible. Ces ingénieux progrès de l'art maritime dont nous parlions tout à l'heure n'avaient point encore préservé les navires d'un des accidents les plus terribles de leur aventureuse carrière : l'explosion de la poudrière.

Aujourd'hui, la soute qui contient ces dangereuses matières est entourée de précautions telles, qu'une catastrophe de la nature de celles qui menaçaient si souvent l'ancienne flotte est devenue, peut-on dire, impossible.

Les poudres, soigneusement gardées dans des boîtes de cuivre à vis, sont arrimées dans une partie close du navire où ne se trouve pas un morceau de fer et dans laquelle on n'entre que pieds nus. Un large robinet, en communication directe avec la mer, permet, dans un cas d'incendie, de les *noyer*, sans pour cela les endommager, puisque leur enveloppe de métal les met également à l'abri des deux fléaux qui se combattent. Mais il y a quarante ans, ce dangereux agent des combats était encore confié à de doubles barils, pour toute sauvegarde. Nicolas Thibaud avait donc compris que la soute aux poudres offrait à sa situation la plus imminente complication de danger, et que si le feu ne s'en approchait pas, il y avait espoir d'atteindre le jour pour descendre dans les chaloupes, et se faire alors recueillir sans compromettre le convoi que le brick incendié suivait toujours...

Deux ou trois heures s'écoulèrent dans l'anxiété générale de cette situation. Le lieutenant et le maître d'équipage essayaient de faire une enquête sur les causes du sinistre... mais les coupables se gardaient bien de trahir leur secret. Alors les embarcations, suspendues

aux flancs du brick, étaient toutes prêtes à recevoir l'équipage, qui commençait à sentir le pont s'échauffer sous ses pieds.

Roch se tenait silencieux et pensif au bossoir, cherchant dans l'ombre les vagues silhouettes des navires plus noires que la nuit. La situation avait de la solennité; Nicolas Thibaud pensait qu'il serait bon de rencontrer un Anglais et se sauver en abordant et en enlevant son navire. Jean Cornu rôdait au pied du grand mât, comme s'il eût désiré se faire appeler du brutal capitaine.— Maître! cria celui-ci en quittant le banc de quart, d'où il observait de son mieux la marche du convoi, révélée de temps en temps par les vagues lueurs que les nuages déchirés laissaient tomber du ciel; maître... ne sait-on donc rien de la façon dont le feu s'est déclaré?

— Rien... capitaine! Je jure par ma vieille chique que personne n'en sait goutte!

— Excepté! murmura le reptile de cambusier, en se glissant vers le capitaine.

— Toi, *hommelette!* dit Thibaud; avance à l'ordre!... Voyons! qu'as-tu à débagouler?

— Le respectable capitaine sait bien que depuis son bain d'hier l'ex-contre-maître Roch est resté dans son hamac?

— Le major l'a dit... après?

— Il n'a paru sur le pont qu'un quart d'heure avant l'incendie...

— Allons! nage de l'avant, que veux-tu dire?

— Je veux dire, honorable commandant...

Et comme en prononçant ces mots, l'avorton baissa la voix, le maître d'équipage, qui avait saisi le commencement de cette conversation inattendue, n'en put rien entendre de plus... Emporté par un mouvement généreux, il allait se porter à l'avant pour prévenir Roch des soupçons qu'il venait de concevoir, lorsque les deux ma-

rins apostés dans la chambre surgirent tout à coup sur le pont, en criant :

— Capitaine! le feu a gagné l'arrière! Il ne tardera pas à mordre la cloison de la soute aux poudres...

— Range aux embarcations! s'écria aussitôt Nicolas Thibaud, en tirant son épée; hisse le pavillon à la corne... Lieutenant, préparez tout pour quitter le brick...

Ces mouvements divers s'opérèrent avec une promptitude qu'il est facile de s'imaginer. Il était alors environ quatre heures du matin, et un léger crépuscule dégragradait les teintes sombres du ciel vers l'orient. Pour peu que leurs vigies y eussent fait attention, les traînards du convoi, qui se trouvaient alors par le travers de Fécamp, eussent pu voir la fumée qui commençait à filtrer par les coutures débrayées du pont, et jouait dans la mâture en se découpant en enroulements sombres sur le fond déjà clair du ciel, au levant.

Nicolas Thibaud avait espéré, en restant encore une heure à bord, voir l'horizon vide d'ennemis, et pouvoir, en quittant son bord, tirer le canon d'alarme pour appeler une des convoyeuses à recueillir les chaloupes... Mais toute la partie de la côte anglaise, c'est-à-dire le nord, était encore si sombre, qu'il était impossible de se rendre compte si à une lieue de là ne flânait pas quelque *marchand de mort subite*, quelque *man of woar*.

Thibaud, résigné à subir les lois de son devoir militaire, fit donc embarquer son monde : le gros de l'équipage dans la chaloupe commandée par le maître, les gabiers et canonniers dans le canot avec le lieutenant, et enfin quatre hommes, dont Jean Cornu, dans la petite yole, sa propre embarcation.

Tout le monde était embarqué, Nicolas Thibaud lui-même le dernier, et l'on venait de pousser au large la dangereuse coque, en ramant dans la direction du con-

voi, lorsque le capitaine s'aperçut qu'il avait laissé sur la table de sa cabine les papiers officiels du brick. Les trois embarcations étant encore à portée de voix l'une de l'autre, il hêla ses gens :

— Ohé ! vous autres ! un marsouin de bonne volonté qui se jette à l'eau et m'aille chercher ma boîte à expéditions que j'ai laissée dans la chambre du brick !

Personne ne bougea. Pour être juste envers tous, nous dirons que nous n'hésitons pas à croire que, d'un signe, tout officier eût obtenu de dix marins ce que nul ne se sentit de calibre à faire sur l'invitation de Thibaud.

— Ah çà ! reprit le personnage, il paraît que j'ai affaire à des drôles de caïmans ! à de fichues volailles de mateluches ! Comment, gredins ! pas un de vous n'ose mouiller ses puces pour éviter à tout l'équipage d'un canot de s'exposer à raccoster le brûlot ?

Soudain un homme se dressa à l'avant du grand canot, et cria :

— J'y vais, moi !... Sainte Gabrielle, protégez-moi !

Et il se lança à la mer, nageant vigoureusement à travers les lames que commençait à verdir à leur crête le jour naissant.

— Faites route, vous autres, cria le capitaine ; je reste ici pour ramasser ce pingouin !

Il faut dire que l'obscurité avait empêché Nicolas Thibaud de reconnaître celui qui s'était dévoué à ses ordres. On a deviné que c'était Roch, Roch qui, brave et généreux, considérait cette étoile qui flamboyait sur sa poitrine comme une obligation continuelle de faire plus que les autres. Dans cette grave circonstance, il n'y avait plus là pour lui ni ennemi particulier ni vengeance... Celui qui ordonnait était un officier, son capitaine, dont la voix vibrait à des oreilles assourdies par la peur d'un danger sans gloire... Il s'était senti honteux de la part

qui lui revenait de ces reproches adressés à tous, et s'était élancé...

Rien n'avait été changé à la voilure du brick au moment où on l'avait quitté ; mais comme son gouvernail avait cessé d'être dirigé, il allait au hasard, tantôt en bonne route, tantôt masquant, puis se trouvant par hasard orienté de nouveau... errant enfin comme un homme ivre. Il fallut dix minutes à Roch pour se cramponner aux chaînes des porte-haubans et grimper à bord. Le pont brûlait; déjà plusieurs bordages consumés donnaient passage à l'air du dehors et aux flammes du dedans. Notre héros franchit le tillac et s'affala dans la chambre... Mais arrivé au bas de l'escalier, il fut saisi à la gorge par une fumée si âcre, si pesante, si épaisse, qu'il comprit que sa tentative serait sans succès.

En effet, n'étant jamais descendu dans cette chambre, il était impossible, sans le secours des yeux, d'y trouver la cabine du capitaine, et là cette boîte si mal à propos oubliée. Roch risqua pourtant une ou deux tentatives... Mais la certitude d'être asphyxié s'il hasardait un pas de plus le fit promptement battre en retraite; il regrimpa sur le pont où il respira l'air pur avec un bien-être inexprimable. Puis, voyant que toute prolongation de sa présence sur ce bord déjà en partie calciné serait une sorte de bravade sans utilité et sans gloire, il grimpa sur un canon, chercha des yeux la yole qui l'attendait, la distingua dans les pénombres de plus en plus blanchissantes de l'air, et s'élança de nouveau à la mer pour se faire recueillir.

Déjà notre héros, vigoureux nageur, avait franchi plus de la moitié de la distance qui séparait la frêle embarcation du brûlot menaçant, lorsqu'une gerbe de feu s'élança de l'écoutillon de misaine et teignit d'une pourpre passagère les voiles que la position du brick découpait

en noir sur le ciel déjà d'un azur grisâtre. Les quatre marins qui armaient la yole tressaillirent... et Jean Cornu plus qu'aucun. On pouvait craindre que l'incendie, ayant enfin miné toute la cale, ne fût enfin arrivé à la limite de la soute aux poudres, et que l'explosion ne compromît l'existence des fuyards attardés. Les rameurs agitèrent machinalement leurs avirons...

Mais déjà Nicolas Thibaud et Jean Cornu avaient reconnu celui qui s'était aussi étourdiment dévoué pour obéir à un ordre imprudent... Debout à l'arrière de la petite embarcation, le capitaine, aidé peut-être de cette double vue que l'instinct peut puiser dans la haine, se sentit tressaillir au passage d'une infernale pensée. Un hasard perfide vint aider le méchant. Une seconde gerbe de feu plus ardente, plus scintillante que la première, témoigna, par son explosion, que le danger augmentait toujours dans le voisinage de la coque incendiée... L'infâme cambusier, obéissant à une double impulsion de haine et de peur, se mit à ramer. Les trois marins suivirent son lâche exemple. Thibaud laissa faire, et lorsqu'un rapide sillage eut été donné à la yole, il se contenta de dire :

— Ma foi, garçons, mieux vaut, au fait, un d'exposé que cinq de rôtis!... Poussez dur, mes chérubins!... Si le brûlot saute, ce chien de mer s'accrochera aux débris... on verra à le sauver ensuite, si l'Anglais n'est pas à longueur de gaffe!... Après ça, qu'il crève brûlé ou noyé si le diable veut! j'ai la preuve que c'est lui qui a mis le feu à la canonnière!

Et la yole légère vola sur les lames, vigoureusement emportée par les matelots chez lesquels cette dernière déclaration leva tout reste de scrupule.

Roch, alternativement abaissé dans leur creux ou soulevé sur leurs crêtes par les lames, ne tarda pas à reconnaître l'odieux abandon duquel il était l'objet.

Il constata la fuite du canot que gouvernait son capitaine, et dans lequel il avait vu Jean Cornu s'embarquer bientôt ; et ne pouvant plus douter du parti que ces haines tiraient de la grave situation où il se trouvait, il prit sur-le-champ une énergique et furieuse résolution. Puisant dans cette résolution des forces nouvelles, il se retourna vers le brick, et, peu soucieux d'être englouti dans cette imminente explosion, puisque, par la fuite du canot, il semblait condamné à se noyer, il nagea vigoureusement pour aborder de nouveau le navire en feu. Un hasard vint à son aide, car le vent ayant pris un moment les voiles dans le sens de leur installation, la coque, en filant quelques instants au nord, lui épargna, en venant à sa rencontre, la moitié du temps et de la fatigue du trajet...

Roch crocha le bord et bondit sur le pont, si calciné en maint endroit qu'il semblait devoir s'écrouler sous ses pieds. Mais à l'arrière les bordages étaient plus intacts, et c'était là que notre héros avait affaire. En effet, il s'élança à la barre du gouvernail, et donna à la proue une direction qui mit le vent dans toutes les voiles. Puis, ayant cherché des yeux la yole qui portait les infâmes, il mit tout droit le cap dessus...

Ce que voulait notre homme était, sinon en discipline, du moins en sentiments naturels, la plus juste des représailles... Il voulait poursuivre la perfide embarcation, la heurter du taille-mer du brick, et la couler !

Il est assurément des situations si violentes qu'elles légitiment tout : les antécédents de Thibaud et de Cornu à son égard étaient des circonstances aggravantes qui compliquaient au delà de l'odieux même cette dernière tentative de mort... Roch ne s'arrêta plus à méditer s'il pouvait y avoir au monde des tribunaux, des conseils de guerre pour le condamner ou l'absoudre. Il avait, lui,

l'honnête marin et l'honnête homme, condamné les infâmes : c'était assez!

Bientôt, la canonnière, qu'enveloppaient déjà en partie les tourbillons de fumée qui s'échappaient en vingt endroits de la cale, courut avec ardeur sur la yole perfide qui portait son commandant. C'était un spectacle étrange et saisissant à la fois! Le soleil allait poindre au-dessus des côtes normandes au front desquelles de légers nuages jaunes ou roses se teignaient déjà des rayons de l'astre encore invisible. Les rives françaises dessinaient à droite leurs méandres verdâtres historiés par l'ocre des falaises; à gauche, les terres britanniques s'estompaient dans les dernières vapeurs nocturnes que la lumière, surgissant à l'orient, allait bientôt disperser et dissoudre; la mer avait le vert transparent de l'aigue-marine; le jour, en calmant la brise de la nuit, y répandait les marbrures écumeuses des lames affaissées.

A un mille ou deux dans le nord, on voyait tout le convoi, dont les voiles, recevant les reflets roses des lueurs matinales, se détachaient lumineuses sur le fond ardoisé de cette partie du ciel par où s'enfuyait la nuit. Un des derniers bâtiments venait de mettre en panne pour recueillir la chaloupe et le grand canot, qui n'avaient pas eu les mêmes raisons que la yole de rester en arrière.

Mais les fuyards une fois à bord, le marchand avait lestement repris son sillage, car les ténèbres, en se dissipant dans l'ouest, avaient réalisé une des inquiétudes qu'avait conçues l'esprit malin de Nicolas Thibaud: un grand cutter accourait du large, le cap sur la côte de Dieppe, et allait passer à ranger la canonnière vers le point où celle-ci devait infailliblement heurter et couler la yole, dans laquelle les rameurs terrifiés s'épuisaient vainement à fuir...

Et la grande masse vengeresse du sombre et terrible

brûlot s'avançait ardemment vers eux, sous la conduite d'une main inexorable...

Les trois rameurs étaient pâles...

Jean Cornu en défaillance...

Nicolas Thibaud silencieux...

Qu'il crût ou non à l'accusation d'incendiaire portée contre Roch par le reptile de la cambuse, Nicolas Thibaud ne laissa point, tout brave qu'il fût, de ressentir en ce moment quelque remords de ce qu'il avait fait. Que ce remords prît sa source dans la brusque transformation des événements devenus si menaçants pour lui... c'est possible ; mais toujours est-il qu'il jugea la situation de toute gravité.

En effet, il y avait là trois périls, trois menaces également formidables, dont la moindre était la capture par l'Anglais avec un nouveau temps de pontons en perspective. Coulé par le choc du brick, ou écrasé, emporté par l'explosion qu'il fallait, d'un moment à l'autre, s'attendre à voir éclater par les airs, c'était tout un... et, on le sait, les plus braves mêmes y regardent à deux fois lorsqu'il s'agit d'un trépas sans nécessité, sans profit pour la cause du pays, sans prestige, sans gloire ! Et puis, mourir de la main d'un ennemi qui se venge en retournant contre vous le péril auquel vous l'aviez livré, ce serait à en mourir de rage et d'humiliation, si la mort violente et vengeresse n'était pas là prête à vous saisir et les griffes déjà étendues sur vous... Thibaud eut un moment la pensée de se noyer, pour ne pas mourir du fait de son ennemi, mais un mot d'un de ses canotiers éperdus le retint.

— Ce cutter nous sauvera peut-être ! dit cet homme pusillanime, qui avait si légèrement accepté l'accusation lancée contre le pauvre contre-maître, afin, sans doute, d'y puiser le prétexte de son ardeur à fuir le voisinage de la canonnière prête à sauter.

Mais pendant que nous expliquons les diverses parties de la scène solennelle dont les flots étaient le théâtre, le brick aux flancs corrodés avançait rapidement et comme animé de la fureur magnétique que lui communiquait la main fiévreuse qui dirigeait implacablement le gouvernail.

Le convoi, justement alarmé de l'arrivée du grand cutter, s'enfuyait à *tire-de-voiles*... La yole, aux bras allanguis de terreur, commençait à se perdre dans la fumée, d'instants en instants plus noire et plus épaisse, que le vent poussait sur la mer, dans la direction où courait le navire vengeur.

Bientôt maître Thibaud cessa de distinguer son brick tout enveloppé de cette fumée sortant, par immenses gorgées opaques, de l'ouverture des panneaux calcinés et effondrés. La malheureuse barque flotta donc quelques instants au hasard, ramant de ci de là sans plus savoir si elle évitait le danger ou si elle allait à lui. Mais une éclaircie l'avait perdue... Roch l'entrevit à travers une déchirure des vapeurs tourbillonnantes, lofa... et les condamnés virent tout à coup l'effrayante masse noire fondre sur eux.

A leurs cris désespérés répondit le *hurra* triomphal du contre-maître... Il comprit qu'il était vengé... Brave brick ! tu peux sauter maintenant !

Sa vengeance accomplie, comme Roch vit que le brûlot n'usait point de la permission qu'il lui octroyait de voler en dix mille morceaux dans les airs, il songea tout naturellement à essayer de sauver sa peau de la catastrophe, attendu que *s'il est beau*, comme dit le vers du poëte, *de mourir avec ses ennemis*, il est tout au moins aussi beau et plus triomphal, sans contredit, de leur survivre.

Roch, imbu de ce principe et sentant que d'un moment à l'autre, ou le pont s'écroulerait complétement sous ses

pieds, comme cela était arrivé vers le centre, et le précipiterait dans la fournaise, ou l'explosion le lancerait à mille brasses en l'air pour ne retomber qu'en morceaux; Roch, disons-nous, avisa au parti extrême qu'il lui restait à prendre.

Il pensa qu'entre le saut plus que périlleux et une visite aux pontons de Plymouth, il n'y avait pas à hésiter, et il choisit, bien entendu, la captivité plutôt que la mort. Il courut donc larguer les bras ou cordes qui amarraient sous le vent les vergues du grand mât, et porta la barre du gouvernail de façon à masquer ses voiles, si bien qu'en un instant la brise frappant celles de misaine dans le sens du sillage et celles du grand mât dans le sens du recul, les deux actions se neutralisant, le brick resta stationnaire.... Cette mesure lui avait semblé prudente pour essayer de se faire recueillir par le cutter ennemi qui s'était approché à portée de voix du brick en combustion.

Cette manœuvre opérée, sautillant de son mieux sur les cordages calcinés et respirant par échappée au milieu des nuages de fumée qui s'élançaient avec les flammes du cratère ouvert au milieu du pont, notre héros chercha à gagner le pied du grand mât, pour y prendre une esparre qu'il voulait lancer à l'eau, afin de s'en aider dans la scabreuse traversée qu'il lui restait à accomplir pour grimper sur le cutter.

Ce fut alors que jetant par hasard sur l'avant ses yeux aveuglés, il vit... ou crut voir un homme, à demi-estompé derrière le fantastique rideau de flammes, et qui le menaçait d'un bras armé, en dardant sur lui un regard qui, de même qu'un projectile lancé, arriva à lui et lui causa comme une sorte de rapide vertige!

Mais lorsque, avançant résolûment de quelques pas Roch voulut essayer de vérifier la réalité de cette vision, les flammes et la fumée qui l'en séparaient tourbillon-

nèrent avec plus d'intensité, et au milieu des craquements du bois, du pétillement du goudron et des plaintes des cordages tirés en sens contraires, son oreille étourdie crut saisir un bruyant éclat de rire... le rire sec, rigide, moqueur d'un démon qui culbute sa victime dans les flammes...

— Bah ! c'est une niche que mon imagination me joue ! se dit le contre-maître. Et saisissant l'esparre qu'il s'était hasardé à venir prendre, il la traîna à l'arrière, la lança à la mer et s'y précipita lui-même... Puis bientôt nageant et s'aidant du flotteur, il dirigea sa course vers le cutter, qui en ce moment rôdait curieusement et imprudemment, peut-on aussi dire, à portée de pistolet du brick en flammes.

Roch, tout en nageant, vit qu'on s'apprêtait à mettre un canot à la mer pour venir au-devant de lui. Comme il était épuisé de fatigue par suite de toutes ses prouesses depuis la révélation de l'incendie, il s'arrêta appuyé sur l'esparre. Quelques minutes après, le canot fut près de lui.

— Eh ! l'ami ! lui cria-t-on en français, il paraît qu'il était temps que les vieux de la cale missent le cap ici... Le brick sent légèrement le roussi... Dites donc, matelot, est-ce qu'il éternuera ses poudres ?

— Comment donc, les amis ! exclama Roch en enjambant la lisse du canot, aidé par trois ou quatre poignets vigoureux, vous n'êtes donc pas des English ? je ne suis donc pas prisonnier ?

— Pas plus qu'une mouette ou un hareng ! C'est nous, vieux, qui étions prisonniers et qui leur avons glissé entre les pattes sans visa, à ces *goddem !*

Le cutter était en effet monté par une vingtaine de braves marins français qui s'échappaient de Portsmouth à la faveur de circonstances bizarres qui seront expliquées sous peu.

— Comment ça va-t-il? ça va bien alors, les amis, cria Roch en se secouant comme un chien qui grimpe du bassin sur un quai. Et moi, qui, me croyant au moment d'être repincé sans combat, m'étais demandé s'il ne valait pas mieux avaler ma gaffe!... Vive la France et mon empereur et roi! La *Main maudite* est noyée ou rôtie... bon débarras, et du nabot aussi! V'là le soleil, ça me séchera dehors... il y aura bien sur le côtre un coup de schnick pour me sécher le dedans, hein, les amis?

— Du schnick à mort! il y en a tant, que nous nous lavons les pieds avec!

On abordait le cutter.

Un jeune homme armé d'une longue-vue se tenait à l'arrière, le visage caché par l'attention avec laquelle il examinait l'avant de la canonnière, où deux hommes erraient, tandis qu'un troisième, grimpé dans les porte-haubans, essayait de faire un signal de détresse au milieu des tourbillons de fumée qui enveloppaient irrégulièrement la mâture.

— Ohé, l'ami! dit l'officier en quittant tout à coup sa contemplation et en s'avançant vers le contre-maître qui grimpait à bord, croyez-vous qu'on puisse sans danger aller chercher ces pauvres diables qui sont là un pied dans l'enfer.

— Marius!... s'écrie Roch... est-il possible!...

— Roch!... exclame Marius stupéfait.

Et les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignent, muets de surprise et de joie, au milieu de l'équipage du côtre, émerveillé du coup de théâtre.

— Roch... Marius... murmura un vieux matelot du cutter, il me semble que ce sont ces noms-là qui sont en écrit sur l'adresse de ces papiers que j'ai là cachés entre bord et serre!

— Est-ce bien vous, mon officier? reprit le contre-maître émerveillé de la rencontre.

— Est-ce bien toi, mon brave? repartit le jeune homme joyeux.

— Et Gabrielle?

— Gabrielle!... ah! je te dirai tout... bientôt, oui, bientôt nous en causerons, nous pourrons nous épancher : tant de choses se sont passées depuis le jour où tu me quittas sur le quai de Boulogne, après m'avoir embarqué sur le *Cachalot!*... Mais à plus tard ces récits, ces explications... il faut pour le moment songer au plus pressé. Nous sommes, à ce qu'il paraît, sur le cratère d'un volcan... Peut-on encore, crois-tu, essayer d'envoyer un canot pour sauver ces hommes?

— Et quels hommes donc? exclama Roch, stupéfait, au milieu de toutes ces surprises, qu'il pût y avoir des hommes sur le brick calciné.

— Eh pardieu! ne les vois-tu pas qui errent là sur l'avant du brick comme des âmes en peine?

Roch se jeta sur la longue-vue dont il dirigea l'objectif sur le brûlot enfumé.

— Ah! malédiction! Neptune n'a pas voulu de sa vilaine peau... Eh bien! que le diable le grille donc!

— Qu'y a-t-il? demanda Marius étonné de l'air furibond qu'avait brusquement pris le digne homme.

— Ce qu'il y a! ce qu'il y a! dit Roch l'œil enflammé, il y a que j'ai manqué mon coup... que la *Main maudite* échappe aux requins!

— La *Main maudite?*... que dis-tu là? Est-ce de Nicolas Thibaud que tu parles?

— Eh oui! l'infâme! Je croyais lui avoir fait passer sa canonnière sur le corps... Oui, l'odieux Nicolas Thibaud... Le connaîtriez-vous, mon officier?

— Si je le connais! exclama Marius vivement surpris. Mais c'est l'enfer qui l'envoie ici!

— Oui... l'enfer qui n'en a pas voulu, et qui l'a revomi !...

— Nicolas Thibaud ! exclama encore Marius... Mais qu'importe ! il faut que ces malheureux soient sauvés... Il n'y a plus ici d'ennemis personnels... il n'y a que des Français en péril... Ohé, mes amis !... vous sentez-vous quatre gaillards disposés à aller chercher ces deux ou trois pauvres diables qui nous implorent là-bas ?

— Ouais ! ça chauffe trop pour moi ! dit un des évadés de Plymouth.

— Ma foi, je n'ai pas sauvé ma peau des pontons pour aller la faire rôtir au profit de ces inconnus ! dit un autre en gagnant l'avant.

— Capitaine... nous ferions mieux de prendre en double la portée de terre que de rester là à attendre les éclaboussures ! ajouta un troisième. Le brick va sauter d'une minute à l'autre, et gare dessous !

— Quand on n'a à faire que des propositions comme ça, murmura un autre, on les garde pour soi...

— Aussi ce brave homme et moi irons-nous, sans craindre ni eau ni feu ! s'écria Marius. N'est-ce pas, Roch ?

— Hum !... grogna celui-ci, s'exposer à partir en l'air comme une chandelle romaine, pour épargner la chose à la *Main maudite*... c'est casuel... Ce cancrelat de Jean Cornu est capable de vivre aussi et de se faire sauver par nous, la vermine !

— Allons, Roch, mon vieil ami !... attrapons la pagaie, et à l'eau ! il n'y a pas un instant à perdre !

— Bah ! après tout, les gredins sont aussi des hommes ! murmura le digne contre-maître, gagné par les sentiments de Marius, et il s'élança dans le canot pour aller philosophiquement sauver de l'explosion ceux qui l'y avaient condamné une demi-heure auparavant... et qu'il aurait voulu noyer depuis...

— Mais que le Cornu se défie de mes pattes, si je le croche dans un coin... car je te lui amure tant de taloches, qu'il ne saura où les mettre... Quant au Thibaut... je le sauve... c'est trop vrai... mais s'il a le cœur de mettre bas son faubert doré pendant trois fois cinq minutes, et de venir nous regarder entre quatre-z-yeux derrière un vieux mur...

— Que marmottes-tu, vieux congre? dit Marius en poussant le canot au large du cutter.

— Je marmotte que sainte Gabrielle aura de moi un beau cierge de cent sous, si le brick ne nous crache pas sa poudre dans les yeux, pour avoir voulu soustraire au diable des chenapans qu'il tenait déjà par une patte!

Et le canot, vigoureusement poussé par nos deux nobles amis, attaqua bravement la distance qui les séparait du péril.

Pourtant, à moitié chemin, ils furent contraints de s'arrêter. Le cas devenait grave! de l'ouverture béante que formaient le grand panneau et le tillac écroulé à l'entour, venaient de s'élancer des flammes ardentes qui, embrassant la grand'voile masquée sur le mât, en firent en quelques secondes une large nappe de feu; les flammes, montant toujours, mordirent le hunier, s'enroulèrent autour des cordages et lancèrent leurs langues altérées au milieu des lutineries du vent, qui les divisaient ou les confondaient en les précipitant sur tout ce qui pouvait s'offrir à leur ardeur.

Courant d'un mât à l'autre par l'intermédiaire des étais, des bras, des boulines goudronnées, les flammes gagnèrent l'avant et donnèrent bientôt un des plus somptueux spectacles qui puissent naître d'un incendie marin.

Le feu ayant rongé les écoutes ou attaches qui fixaient à la vergue de misaine les bords inférieurs du hunier, la flamme, en s'emparant du tissu, l'envahit dans toute l'é-

tendue de son trapèze, en même temps que le vent le lançait par les airs, si bien qu'elle claqua et battit comme une immense bannière de pourpre ardente, et s'envola par les cieux.

La position des sauveurs devenait plus que dangereuse, car les débris de toiles et de cordages enflammés, éparpillés par la brise, commençaient à tomber autour d'eux.

Du cutter on poussait à l'unisson de grands cris, pour les engager à revenir... Roch n'osait se prononcer, mais il n'attendait évidemment qu'un geste de son officier pour virer lestement le cap de la barque. Mais tout à coup Marius s'élança sur un des bancs pour mieux voir sur l'eau, et il s'écria :

— En voilà un qui vient à nous !... Allons ! quelques coups d'aviron pour le sauver, le canard !

— Hum !... canard... canard... canaille, plutôt !... Si c'est le Thibaud, il faut bien de la vertu pour ne pas le désirer rôti, ce canard-là ! murmura Roch.

— Souque ! souquons ferme ! cria Marius, en faisant plier sa rame sous une généreuse pression.

— Va donc ! fit Roch, je réponds bien qu'on ne dira pas que j'ai des œufs au fond des mains !

Et le canot vola sur les lames, à la rencontre du nageur. Quelques instants après, les deux amis levaient leurs avirons pour tendre les bras à un homme épuisé de fatigue, auquel il restait à peine la force de se cramponner au rebord de la barque.

— Au lieu de te hisser entre deux honnêtes gens, brigand, je ferais mieux de te pousser à fond ! dit Roch en empoignant par le collet de son uniforme Nicolas Thibaud, que Marius soulevait par la ceinture, et qui fut embarqué comme une masse inerte...

Le fait est que là... au milieu de cette eau discrète... de ce désastre mystérieux... qui eût su cette vengeance ?...

Thibaud, presque épuisé, eût coulé comme une sonde... et nos deux amis étaient débarrassés de leur dangereux ennemi.

— Dieu nous voit! se contenta de dire Marius, auquel cet homme avait déjà fait tant de mal, et qu'il installa de son mieux dans le fond du canot.

— Et le diable réclamera! ajouta Roch en grimpant sur le banc pour voir s'il n'y avait pas encore quelqu'un à sauver.

On aperçut une autre tête au-dessus des lames; mais c'était celle d'un homme vigoureux, qui dirigeait ses brasses actives vers l'embarcation.

— Cré nom d'une vadrouille! en voilà un qui ne s'amuse pas comme le petit Chaperon-Rouge à attraper des papillons en chemin!... Ohé! l'ami! faites un peu la planche pour vous refaire... on y va!

Et malgré l'inquiétante direction qu'il leur fallait prendre, les deux amis allèrent à la rencontre du nageur qui grimpa lestement dans le canot.

— Y en a-t-il d'autres? demanda Marius.

— Ma foi, nous étions trois qui nous sommes accrochés aux aneres de bossoir, quand le fiston que voilà nous a envoyé le brick en plein bois... mais l'autre a reçu un bout de vergue enflammée par la boule et a fait *couic!*... Qui de trois ôte un, reste deux; nous voilà au complet... Filons...

— Et le *riz-pain-sel?* demanda le contre-maître sans répondre à l'accusation du matelot.

— Ma foi, il boit à la grande tasse, le cambusier!... il a porté sa vilaine peau en ration aux requins!

— Pauvre gredinasse! exclama Roch en manière d'oraison funèbre pour son commensal du grenier de la Cornu.

Marius n'eut même pas la pensée de se réjouir de la mort supposée de son *rival*... il maniait vigoureusement

son aviron, le cap enfin sur le cutter. Les deux autres ramaient aussi à tour de bras; le Thibaud était en valdrague au fond du canot, employant ce qu'il avait de sentiment à pester de se voir sauver par ses deux ennemis...

Le cutter avait masqué sa trinquette, et tenait sa grand'-voile en ralingue, pour ne pas faire de chemin. Les vingt hommes qui le montaient et dont Marius s'était momentanément trouvé capitaine, se tenaient grimpés ou appuyés sur le pavois, attendant, non sans impatience, que le trop généreux jeune homme et ses compagnons eussent touché le bord pour s'enfuir à toc de voiles du dangereux voisinage de la canonnière en combustion.

Mais il était dit que ce long drame de feu, qui se déroulait depuis plusieurs heures dans les flancs du brick, n'attendrait pas davantage son dénoûment. Le canot était encore à demi-portée de pistolet du côtre, que les flammes, qui avaient consumé la mâture, retombèrent, faute d'aliment, sur le tillac effondré, et quelques grondements sourds annoncèrent que l'incendie avait enfin gagné les artifices rangés dans la soute, autour des barils de poudre...

— Casse-cou, mon officier ! cria Roch ; faites comme moi, ou vous êtes frit !

Et, en disant cela, le contre-maître s'élança dans la mer... sous la surface de laquelle il disparut au moment même où une explosion, qu'on ne cherchera pas à décrire, lança par les airs, au sein d'une immense gerbe de feu, les débris de tout l'arrière du pauvre brick si longtemps miné par l'incendie !

— Gare de dessous ! cria le matelot à peine sauvé de cet immense péril. Pas bête, au fait, le contre-maître Roch ! il s'est mis là sous un fameux parapluie... ou plutôt parafeu !

Et au moment même une esparre enflammée arriva droit à l'endroit que Roch avait quitté et creva le canot... partout à l'entour, la mer reçut cent débris charbonnés, calcinés, en feu, qui s'éteignirent en grésillant ; la surface verdâtre des flots en fut en un instant toute parsemée.

Tout à coup une tête surgit de l'eau au milieu des épaves.

— Ohé ! les autres ! est-ce fini de rire ?... le tour est fait, mon officier ! comment ça va-t-il ? ça va bien. Brrrou... j'ai bu un coup !

C'était Roch qui n'avait pas trouvé de moyen plus simple et meilleur de se soustraire au danger que de faire un plongeon d'une minute... L'idée était originale, et elle lui avait d'autant mieux réussi, que probablement l'esparre lui fût tombée sur la tête.

Le canot, à demi-coulé sous ce choc, pouvait encore supporter ses hôtes, sinon les transporter. Mais rien désormais n'empêchait le cutter de s'approcher, et, en effet, quelques minutes après, Nicolas Thibaud, le matelot, Roch et Marius étaient sur le tillac.

— Ohé ! timonier ! gouverne sur la carcasse du brick ! cria Marius, il peut y avoir encore quelque diable à sauver... Vous autres, faites goûter le genièvre anglais à ceux qui en veulent. Allons, mon vieux Roch... tu es humide, vas *schnicker*.

— Ah çà ! tout ça est bel et bon, mais qui êtes-vous, vous, à la fin des fins ? dit Nicolas Thibaud après avoir lampé une effrayante moque de genièvre. Minute ! en douceur la vergue... vous voyez mon uniforme ; il est un peu sec, mais c'est égal ! Ça vous dit qui je suis : enseigne de vaisseau *auquexiliaire*, si ça ne vous incommode pas... donc je prends le commandement.

— Allez commander sur la carcasse de votre brick si

cela vous fait plaisir, répondit Marius, indigné de cette agression nouvelle et si peu prévue dans les circonstances présentes; mais quand bien même vous seriez amiral, vous n'êtes ici que mon passager, et puisque vous oubliez déjà que vous me devez la vie, pensez à bien vous tenir, ou... rappelez-vous le *Cachalot !*

— De quoi, de quoi que je vous dois? Ç'aurait été un mousse ou un caniche que vous l'auriez sauvé tout de même !... Je ne vous dois pas de reconnaissance ce qui tiendrait dans mon œil... Si vous aviez su que c'était moi, vous m'auriez sauvé, peut-être ?

— Vous n'êtes pas homme à comprendre ma conduite, reprit Marius du ton le plus méprisant, si je vous dis que je vous avais reconnu à l'aide de cette longue-vue, et que, si j'ai été vous sauver avec ce brave homme, c'est parce que personne ici ne s'est soucié d'affronter la mort pour vous.

— Brave homme, ça ! le gredin qui a mis le feu à ma canonnière, exclama l'enseigne en désignant d'une façon menaçante le digne Roch, qui essayait de se sécher de ses bains successifs en s'ingurgitant de longues lampées de genièvre.

— Cet homme est décidément fou ! s'écria Marius, qui, dégoûté de la présence de l'ignoble Nicolas Thibaud, lui tourna le dos pour aller veiller à la manœuvre du cutter, qui approchait de l'espèce de radeau noir et fumant qui restait de la canonnière.

— Ah ! je suis fou ! dit l'être en regardant le noble jeune homme s'éloigner... C'est bon ! commande ta dernière manœuvre, mirliflor, pommadin, freluquasse ! dans un quart d'heure, je te coulerai dans le tuyau de l'oreille quelque chose qui te rendra souple comme la queue d'un pavillon...

Et le chenapan en épaulette, grimpant sur un des canons des passavants, se mit à siffloter en regardant

Jean Cornu, qui se tenait cramponné à l'écubier, sur l'avant du brick en partie resté debout. On eût dit un de ces crapauds, un de ces reptiles de pierre qui forment une gargouille au rebord du faîte des vieux monuments gothiques. Le Quasimodo des cambusiers avait réussi à se nicher là, lorsque la yole, brisée par le taille-mer, lui manqua sous les pieds. Les autres lâches qui avaient repris la rame pour abandonner Roch s'étaient probablement noyés.

Le nabot ne fut pas médiocrement étonné, lorsqu'on l'empoigna pour le jeter sur le côtre, de reconnaître Marius à l'arrière.

— Aïe! aïe! fit-il en cherchant à se faufiler à l'avant, je tombe en grand dans tous mes amis réunis... nom d'un boujaron! Je le savais bien, moi, que l'enseigne n'avait pas été fusillé... Ah! vil déserteur! tu prends des airs de vivre sans en avoir le droit, pour souffler à un beau garçon comme moi une belle dot... et une belle fille!... Et ce Roch qui trempe dans tout ça! ce Roch qui se donne des tons de Providence envers nous autres, après avoir voulu nous couler, la grande blondasse!... Hum! avec un nez comme ça, la croix d'honneur! ça fait pitié, nom d'une moque trop pleine, ça fait suer!... C'est-i' bisquant tout de même de les voir encore réunis, ces deux museaux-là! c'est-i' chamberdant!... Ils m'ont sauvé; mais, au lieu de leur en savoir gré, c'est sûr que je dois plutôt leur en vouloir, car ils ne savaient pas que j'étais là!... Bon! j'y pense... le contre-maître n'aura pas le magot que j'ai dans ma paillasse à Boulogne... Eh mais! voilà le capitaine Thibaud qui parle au fusillé! l' paraît que ça va mal ensemble?... *Kci! kci!*... mordez-vous, déralinguez-vous... et à moi la fille! Oh! je m'en rapporte au capitaine pour faire mes affaires sans s'en douter. Je parie bien qu'il n'est pas sitôt à terre qu'il court dénoncer le beau Marius et qu'on vous te le refu-

sille... à mort, quoi!... En v'là un qui n'est pas timide!... mais aussi, parlez-moi de ça... ça vous est grand, ça vous est fort... ça vous tourne et retourne un homme comme moi un robinet!...

Hum! s'il savait pourtant, à propos de robinet, que c'est moi qui ai mis le feu à la canonnière!... Mais, bah! il croit que c'est le Roch, qui voulait se venger des coups de garcette... Ma foi, tant pis! et c'est bien fait... car pourquoi un homme qui a la croix d'honneur s'amuse-t-il à fourrer un vieux soulier dans la marmite d'un pauvre diable qui fait honnêtement bouillir sa soupe? car ça doit être lui qui a fait le coup... L'idée de le dire au capitaine ne me serait pas venue, si... si... Puisque je l'ai dit, c'est que j'avais mes raisons...

— Eh! là-bas, crapoussin! viens donc un peu tenir dessous, tandis que nous étarguons le gui, cria un matelot en interrompant le charmant monologue de Jean Cornu.

C'est que le cutter ayant reconnu qu'il n'y avait plus rien à faire auprès de la carcasse fumeuse et charbonnée de la canonnière, avait repris sa course vers Dieppe, où il se rendait, lorsque la catastrophe du brick l'avait attiré, dans la prévision de quelques secours à porter à des malheureux.

XXI

DIEPPE, BRÉHAT ET CHATAM.

Nous avons laissé notre comique ami Carolin Grimbot et son compagnon de fuite des pontons, le *roi de trèfle*, à bord du stationnaire mouillé en rade de

Dieppe, où les avait déposés l'officier anglais si cruellement mystifié au moment de quitter la corvette.

Tout prisonnier qui arrivait d'Angleterre obtenait, si les besoins du service n'étaient pas extraordinairement pressants, un congé dit de convalescence, d'environ un mois, pour aller embrasser sa famille, à la suite de ce qu'à certains égards on pourrait appeler sa résurrection.

Grimbot ayant obtenu, sans trop de formalités, son décompte du trois-mâts sénégalais au commissariat de la marine et chez l'armateur du *Cachalot*, qui, on l'a dit, était Dieppois; Grimbot, disons-nous, passa d'abord une dizaine de jours en bamboches corsairiennes; puis, un jour qu'il s'éveilla à jeun, s'étant par hasard souvenu de la commission dont Marius l'avait chargé pour Boulogne, il s'apprêta à faire le voyage, pensant que Boulogne valait Dieppe pour croquer et boire les deux ou trois mille francs qui lui restaient de sa part de prise. En conséquence, un beau matin on vit, traversant ce faubourg de Dieppe qu'on appelle le *Pollet*, une large charrette attelée de quatre chevaux de poste, et menée avec grand fracas par deux postillons avec leurs tenues de guides payées à trois francs. Dans la charrette se trouvait ajusté et équilibré un grand canot mâté, voilé et battant pavillon tricolore.

A l'arrière, et la main sur la barre du gouvernail, se tenait, dans un sérieux important et comique, un jeune homme vêtu d'un extravagant costume demi-matelot, demi-merveilleux du Directoire, et chantant à tue-tête des refrains tout différents de ceux qu'on met sur le piano des jeunes et candides pensionnaires.

Arrivé par le travers d'un des derniers cabarets du faubourg, notre Carolin Grimbot (car on juge bien que c'était lui qui se mettait en route pour Boulogne dans ce bel équipage) prit un grappin qu'il avait à portée de

main, et criant de toutes ses forces : Mouille! il jeta la petite ancre contre un pignon où elle s'accrocha...

La corde en façon de câble qui y était amarrée fila dehors, puis se roidit... Les chevaux piaffèrent et se cabrèrent pour triompher de cet enrayage absolu... puis furent contraints de s'arrêter.

Grimbot, monté sur le banc d'arrière de son canot, prit un octant appartenant par sa forme à cette race à peu près éteinte aujourd'hui que les marins appellent *tire-pied*, et, portant à son œil les verres coloriés de l'instrument de mathématiques, il fit semblant de mesurer le nombre de degrés de la hauteur du soleil, en lorgnant la vieille lanterne qui grinçait au vent sur un arc-boutant de fer du pignon. On s'attroupa.

— *Attrape huit!* cria le corsaire se donnant magistralement l'air d'avoir saisi le passage de l'astre au zénith. Ohé! gabiers de beaupré (les postillons), j'observe que nous avons la *latitude* de nous couler dans toute la *longitude* du gosier une ration d'eau-de-vie! Allons, mes matelots à poulets d'Inde, passons à la cambuse! ça nous donnera des forces pour la traversée! j'ai une soif de merlan enfariné que la friture embête!

Et ayant franchi le pavois de son canot, Grimbot, feignant d'être à l'eau, fit les gestes d'un homme qui souffle et qui nage, jusqu'aux degrés de la porte où le cabaretier ravi attendait, entouré de tous les ivrognes brusquement levés de leurs tables, le marin qui débarquait devant la cantine.

Tous les passants que la curiosité arrêta eurent bientôt le droit d'entrer et de boire.

Carolin répandit ainsi une dame-jeanne de liquide dans tous les estomacs polletais, et offrit à la fille qui rinçait les verres de s'embarquer avec lui. Comme elle refusa, il l'appela gaupe et bégueule, jeta au cabaretier

deux ou trois pièces d'or, et prenant son porte-voix, il cria d'un organe quelque peu rauque :

— Range à lever l'ancre !... Chacun à son poste pour l'appareillage ! *Coricoco !*

— Vive Carolin ! hurlèrent les ivrognes, vive le coq des corsaires !

Grimbot s'embarqua de l'air d'un prince qui jouit de sa popularité, et jeta une poignée de monnaie aux femmes et aux enfants. Les gosiers reconnaissants lui dégagèrent son ancre, qu'il halla à bord ; les postillons un peu chancelants étaient en selle :

— Largue les amarres ! cria le corsaire, hisse et borde partout !... le cap sur Boulogne et dix nœuds à l'heure !... Adieu, les amis, les vieux de la cale ! Ohé ! *hup !* coricoco !

Et la charrette emporta, au grand galop des quatre chevaux outrageusement fouettés, la barque tout encombrée des ustensiles maritimes de son patron, qui ne manquait point, d'heure en heure, de jeter le loch, de surveiller la route sur la boussole, et surtout de chercher, à l'aide de sa longue-vue, les auberges qui surgissaient à l'horizon, afin d'y renouveler son mouillage, en lançant son grappin dans un arbre, pour arrêter, en vrai marin, la course des quatre tritons...

De ce train-là, vu ses nombreuses relâches, Grimbot mit cinq jours à faire sa traversée nautico-terrestre de Dieppe à Boulogne. Lorsqu'il arriva, Roch, comme on l'a dit, venait de quitter le port sur la canonnière de Nicolas Thibaud.

Notre corsaire s'imposa d'être une matinée sans boire, et alla se présenter chez le commandant Bertiol, auquel, suivant les instructions de Marius, il remit la lettre que le contre-maître ne s'était point trouvé là pour recevoir. Puis il continua à faire sauter son argent dans toutes les

auberges et les guinguettes du port et des *Tintelleries*, se déclarant heureux comme un poisson rouge dans un bocal !

Laissons ce digne garçon, bon cœur et tête folle, goûter le bonheur à sa manière, en attendant que les événements le rejettent dans la voie de nos héros, et retournons pour une nuit à Dieppe.

Dans le commencement de la nuit qui suivit l'explosion de la canonnière, et comme depuis quelques heures déjà le convoi dont elle s'était détachée avait disparu dans le nord, faisant bonne route pour Boulogne, le cutter que montaient Marius, Roch, Thibaud et Cornu, vint, sous le commandement du premier, jeter l'ancre à quelques encâblures de la côte, à l'ombre de la falaise de l'ouest que couronne l'antique château de Charles VII.

La nuit était épaisse, le temps calme, la côte déserte et silencieuse. On n'apercevait au loin que quelques lumières tremblotant vers le port; le phare allumé au sommet de la haute tour de l'église de Saint-Jacques semblait veiller sur la mer comme un œil de cyclope.

Vers onze heures du soir, le seul canot qu'eût le cutter s'en détacha et rama vers la plage, où il aborda avec circonspection. Deux hommes en descendirent, Marius et Roch. Aussitôt le canot reprit le large, et nos deux amis s'enfoncèrent à travers l'ombre épaisse, dans les sentiers qui, contournant la falaise et le port, leur permettaient d'entrer en ville par la route de Rouen.

Ils gagnèrent ainsi le port par l'intérieur, et, après avoir marché quelque temps, ils s'arrêtèrent devant une maison d'assez belle apparence, à la porte de laquelle Marius frappa.

— Monsieur Gérard? demanda-t-il au domestique qui vint ouvrir.

— Monsieur ne reçoit pas si tard, repassez demain, dit le valet en faisant mine de refermer la porte.

— Ce n'est pas possible; dites-lui qu'on demande à lui parler de la part du capitaine Joseph Altazin !

L'air de confiance avec lequel Marius prononça cette injonction imposa au valet, qui se décida à introduire les deux marins dans une pièce basse; il s'en fut ensuite prévenir l'armateur... car c'était pour avoir une entrevue avec l'armateur du *Cachalot* que notre héros avait risqué de mettre pied à terre.

M. Gérard ne se fit point attendre. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à l'air franc et honnête. Il ferma soigneusement la porte derrière lui, et s'adressant à celui des deux marins dont l'extérieur le frappa le plus :

— Vous êtes entrés ici, messieurs, en prononçant un nom qui m'intéresse fort !... J'ai hâte de savoir en quoi il me vaut cette visite d'urgence...

— Monsieur, mes motifs sont fort légitimes, et j'ose croire que, dès que vous les connaîtrez, vous voudrez bien excuser et comprendre cette importunité... Je suis... je suis, reprit Marius en donnant un coup d'œil vers la porte, comme s'il eût craint d'être entendu de tout autre que de M. Gérard, je suis l'officier qui a remplacé ce pauvre capitaine Altazin, tué par le premier boulet reçu par le *Cachalot*, à son entrée en croisière... C'est moi qui ai enlevé à un convoi anglais le trois-mâts chargé de gomme, et cette espièglerie m'a valu le plus rude séjour que vous puissiez vous imaginer sur les pontons de Chatam...

— Est-il possible ? exclama le brave armateur stupéfait. Quoi ! c'est vous, mon brave jeune homme, qui avez fait ce hardi coup-là !... Parbleu, touchez là, mon ami ! vous êtes digne de notre Ango... que dis-je ? de notre Duquesne ! car, si Dunkerque a Jean-Bart, et Saint-Malo Duguay-Trouin... nous, nous avons l'illustre Duquesne, un gaillard que Louis XIV aurait fait maréchal de France

s'il n'avait pas été protestant... Ah! c'est vous, jeune homme, qui m'avez expédié ce trois-mâts anglais pour me dédommager de mon lougre, qui, à ce qu'il paraît, a sauté entre les griffes des ennemis? Comment diable cela s'est-il passé?... Allons, voyons! racontez-moi votre campagne et comment ce pauvre Altazin nous a été enlevé... Mais asseyez-vous auparavant, mes amis!... Je vais appeler pour qu'on nous apporte du vin, du rhum... Vous mangerez bien quelque chose, n'est-ce pas? Pardieu, nous passerons la nuit ensemble à causer, à fumer!

Le digne armateur qui, tout payé, avait encaissé environ 100,000 francs nets de la prise expédiée au port par Marius, se sentait animé par diverses causes dans la cordialité de l'accueil qu'il faisait à ses hôtes nocturnes.

Il fit donc dresser une sorte d'ambigu dans lequel il y eut une telle abondance de bouteilles de toutes formes, que la table offrait le vague ensemble d'une ville orientale aux cent tours. Marius raconta la campagne du *Cachalot* depuis la sortie du port de Boulogne jusqu'aux événements dénoués par la captivité de Chatam.

Ce récit, qui instruisit en même temps Roch sur tous les faits qu'il ignorait, ne put que piquer singulièrement la curiosité de M. Gérard sur les antécédents du courageux héros de ces diverses aventures.

Mais, comme il s'aperçut qu'il régnait dans certaines parties du récit de Marius une réserve mystérieuse à laquelle l'autre marin s'associait par une foule d'indices, l'armateur eut la discrétion de ne pas chercher à provoquer des explications auxquelles on semblait désirer de se soustraire, et lorsque Marius en eut fini avec ses aventures, y compris la rencontre récente de la canonnière incendiée, il réfléchit un moment, en savourant à petites gorgées un verre de genièvre de Hollande et une

pipe d'excellent tabac de la Havane; puis, remplissant les verres de ses hôtes, il dit:

— Capitaine Marius, j'ai là, dans un coin de mon bureau, une vingtaine de mille livres qui sont à vous... c'est votre part du produit de la gomme et du sucre encaissés. Mais je me flatte que si vous reprenez la mer, ce ne sera point sur une autre coque que l'une des miennes! Vous choisirez ce qui vous fera plaisir : lougre, chasse-marée, côtre, goëlette, brick même ou corvette si vous voulez, j'armerai le bâtiment qui vous plaira pour le placer sous votre commandement, avec un dixième pour part de prises!

— Votre offre, monsieur Gérard, dit Marius, prévient la demande que j'étais venu vous faire.

— Eh bien, capitaine, tout va à merveille alors! et ce digne marin sera, j'imagine, votre second?

— Hum!... pardon, excuse, mon armateur... je le voudrais... Dieu sait que je ne demanderais pas autre chose... mais ça ne se peut! Je suis, moi, lié pieds et pattes au service de Napoléon, et à défaut de part de prises, voilà ce que j'y ai gagné! ajouta le contre-maître en entr'ouvrant sa veste pour montrer la croix attachée comme on l'a dit.

— Eh bien! mon brave légionnaire, un coup de ce rhum à la santé de Napoléon et au succès du capitaine Marius!... Ce liquide-là me vient d'une goëlette anglaise qui le rapportait pour d'autres gosiers que les nôtres; mais le rhum anglais n'en est que meilleur pour trinquer en pareille circonstance!

On trinqua de nouveau, et Roch déclara que pour son empereur et roi et son ami Marius il avalerait la Jamaïque en décoction et l'Angleterre en pilules. Plusieurs fois notre héros dut rappeler à son digne ami qu'il leur restait à conduire quelques opérations qui exigeaient

toute leur tête, puis on en vint à préciser les projets d'avenir.

— Pour des raisons qui puisent leur source dans des intérêts tout particuliers, dit Marius, je désire, pour quelque temps encore, ne toucher le sol de France qu'avec certaines précautions... J'ai lieu d'espérer qu'après deux ou trois campagnes *comme j'ai envie de les faire*, ces précautions seront superflues... Mais pour le moment...

— Eh bien ! à votre aise, capitaine ! interrompit l'armateur qui comprenait la gêne où cet aveu mettait son hôte. Si vous vous en rapportez à moi pour le choix du navire, je vous promets que vous ne serez pas trop mécontent. Je pense à un certain brick...

— Un brick, c'est trop grand... ça ne se manœuvre pas assez souplement... ça ne pince pas le vent de la manière que je voudrais... j'ai mieux que cela à vous proposer ; le côtre même qui m'attend ici sous la falaise, et dont l'équipage est plus qu'à moitié formé...

— Le côtre soit ; combien vaut-il ?

— Ce sera une affaire à régler entre ceux qui l'ont enlevé de la rade de Portsmouth, au neveu de l'amiral Duckworth...

— Quel tonnage ?

— Cent vingt.

— Il marche...

— Comme une dorade.

— Son état...

— Excellent. Avec cette chaussure-là au pied, continua Marius, je veux aller me promener au milieu des convois ennemis et flâner dans les rades anglaises, sans qu'on s'avise de me juger suspect... Les bâtiments de guerre anglais sont, vous le savez, ce qu'il y a de meilleur pour faire le corsaire, car avec un bout d'étamine rouge à la corne on peut se faire passer pour un des leurs et leur jouer de drôles de tours...

— Eh bien! mon brave, va pour le cutter! Mais comment pensez-vous qu'on doive s'y prendre pour l'arranger, l'acastiller, l'armer enfin comme le veut sa destination nouvelle ?

— Rien de plus simple. Je vais aviser le plus vite possible à me débarrasser de ces deux ou trois drôles que j'ai sauvés de l'incendie de la canonnière, après quoi vous faites l'armement, et à une époque fixée, j'arrive de nuit m'embarquer... et puis... ma foi! Dieu protége la France!

— Eh mais!... j'y pense, il y a ici un marin, un maître calfat, je crois, arrivé il y a peu de temps des pontons, et qui s'en va passer un mois à l'île de Bréhat, dans sa famille... C'est un bon diable!... vous pourriez aller avec lui attendre le côtre, que je vous expédierai aussitôt prêt!... Ça s'arrangerait d'autant mieux qu'il m'a demandé un embarquement... Pardieu! il sera enchanté de donner l'hospitalité de son île de rochers à son capitaine...

— A l'île de Bréhat... mais oui... cela m'arrangerait assez, puisque... pour quelque temps encore...

— Ah! tenez... j'oubliais aussi... j'ai à vous donner, pour maître d'équipage, un de vos anciens hommes du *Cachalot*... Carolin Grimbot, que vous aviez déjà promu à ce grade sur le corsaire...

— Et quoi?... Grimbot est-il ici? demanda Marius avec empressement.

— Non, capitaine... Mais il ne peut tarder à revenir à Dieppe. Il s'est évadé des pontons de Chatam en faisant le fou... ainsi que ce Tonquedec, votre hôte de Bréhat. Je lui ai compté ce qui lui revenait de sa part de prise, et après s'être amusé ici quelques jours en vrai corsaire, il est parti pour Boulogne, où, prétendait-il, l'appelait un devoir... (Ici Marius et Roch échangèrent

un regard d'intelligence.) Mais je l'attends après son dernier écu, et du train dont le brave garçon y allait, je dois le voir reparaître d'un moment à l'autre.

— Eh bien! j'accepte le Grimbot pour maître d'équipage... Sitôt arrivé, dites-lui que je vais être son capitaine, et vous ferez un heureux!

La nuit s'avançait, Marius exprima le désir de retourner à son bord. L'armateur et lui convinrent que la nuit suivante ils se verraient encore pour achever d'établir les bases de la nouvelle expédition contre les Anglais. Marius promit d'employer la journée à se débarrasser de l'enseigne auxiliaire et du cambusier, puis à traiter de l'achat du côtre avec les marins qui s'en étaient emparés pour accomplir leur évasion de Portsmouth.

Nos deux amis regagnèrent la place par les sentiers qui les avaient conduits en ville quelques heures auparavant, et Roch ayant, à l'aide de sa pipe, mis le feu à une fusée dont il était muni, nos héros s'assirent sur un quartier de roche, en attendant l'effet du signal. Ils reprirent les explications mutuelles qu'avaient plusieurs fois interrompues les incidents accomplis depuis leur singulière rencontre, et, comme on le pense bien, Gabrielle fut le texte principal de cette conversation. Puis enfin, Marius ayant aperçu dans l'ombre les deux fanaux qu'il avait ordonné qu'on pendît aux barres pour signaler le retour du cutter, on ne tarda point à entendre, au milieu du brisement des petites lames sur la plage, les coups cadencés des rames. C'était le canot qui revenait les chercher.

— Quoi de nouveau à bord? demanda Marius aussitôt qu'il eut pris la barre du gouvernail pour mettre le cap de l'embarcation sur le côtre, resté à deux milles au large.

— Ma foi, le nouveau capitaine, répondit un des rameurs, c'est que notre nouveau passager, profitant de votre absence, a voulu faire ses embarras, commander, mettre le cap ci et là ; et comme on n'avait pas l'air de vouloir l'écouter, il s'est mis en colère et a bousculé deux ou trois hommes...

— Eh bien? fit Marius.

— Eh mal plutôt, capitaine, car il y a là le Grand-Guillaume qui a pris mal la parabole et qui s'est rebiffé ; alors ils se sont frottés tous deux, et dig, et dog, et dur!... leurs plumes en volaient tribord et bâbord. Il y a là le Parisien qui a dit : « Après tout, c'est un officier, tout gredin qu'il est... et il faut les séparer! » Alors on les a séparés... mais c'est égal! ils avaient déjà eu le temps de s'égratigner joliment la baderne!

— Et enfin comment ça a-t-il fini?

— Ça a fini qu'on a ficelé l'enseigne ni plus ni moins qu'une carotte de tabac, et qu'on l'a couché à terre comme un mât d'hune de rechange... Sans ça le sacripant nous déralinguait tous, car il avait déjà empoigné une hache... et bien sûr que ce n'était pas pour s'éplucher les dents!

— Ah çà! c'est donc une infusion de trente-six diables, ce garnement-là? demanda Roch, qui, en si peu de jours passés ensemble, avait déjà acquis du Thibaud une funeste expérience.

Le canot ne tarda point à aborder le cutter. Marius défendit qu'on fît connaître son retour au passager prisonnier. Il ordonna qu'on mît le cap sur Saint-Valery, et ayant donné plusieurs instructions nécessitées par les circonstances, il alla prendre quelques heures de repos, en attendant le jour. Roch, qui avait subi de si violentes fatigues depuis la veille, en fit autant ; le cutter vogua, dans la nuit sombre, ayant une vigie attentive sur les barres, et conduit par le Grand-Guillaume.

De bon matin cette coque qui portait nos héros se trouva en travers du port. Les bateaux rentraient de la pêche. Le Grand-Guillaume en héla un qui s'approcha. On dit au patron qu'il y avait trois hommes à mettre à terre, et que pour le frêt il y aurait une bonne dame-Jeanne de genièvre. L'affaire lui convint et le transbordement eut lieu sur-le-champ. Nicolas Thibaud, dont Marius avait ordonné qu'on détachât un bras afin de lui procurer le moyen de se consoler de sa défaite à l'aide d'une grosse bouteille de schnick mise à sa portée, avait tellement usé de la faculté, qu'à force de noyer, comme on dit, ses chagrins, il avait presque noyé sa personne.

Le fait est que tout le contenu de la bouteille était passé dans son estomac, et qu'il était ivre-mort lorsqu'on le passa du cutter sur le bateau-pêcheur. Si, en plaçant le perfide breuvage à portée de la main libre de Thibaud, Marius avait eu en vue de l'abrutir, de brouiller ses idées, de dévoyer ses souvenirs, il avait complétement réussi, et notre chenapan était à coup sûr fort incapable de se rendre compte de la façon dont il rejoignait ce sol. On le débarrassa de ses liens désormais inutiles, et on l'étendit sur un lit de harengs plus ou moins morts.

Quant au Jean Cornu, comme les énormes secousses morales et physiques dont il s'était trouvé l'objet, depuis plusieurs jours, avaient agi sur un corps débile et une âme couarde, l'organisme qui l'avait soutenu jusqu'au dénoûment de l'incendie de la canonnière fit bientôt place à une prostration générale, à une fièvre active, si bien qu'on le transborda dans son hamac, sans qu'il fût plus en état que l'enseigne auxiliaire de se rendre compte de ce qui se passait autour de lui.

Le troisième individu sauvé de l'explosion par le dévoument de Marius et de Roch, ayant déjà fraternisé

avec les matelots, déclara qu'il désirait rester sur le cutter, n'importe sa destination. Marius avait besoin de monde, il y consentit.

Cette opération terminée, le cutter reprit la route de Dieppe, mais poussant çà et là des bordées de flâneur, afin de n'y arriver qu'à la nuit. Cette journée fut employée à l'examen des ressourses qu'offrait le navire pour sa destination future, et Marius put, en variant ses allures, constater ses grands avantages de marche. Il s'assura aussi de la participation de la plus grande partie de l'équipage, formé d'anciens corsaires trahis par la fortune de la guerre et qui avaient des revanches à prendre.

Des vingt hommes du bord il ne devait perdre que trois ou quatre matelots appartenant à la marine de l'État, et qu'il fut le premier à engager de retourner à leur devoir. La nuit suivante, notre ami retourna donc à Dieppe, et passa deux heures avec l'armateur, M. Gérard, pour établir toutes les conventions relatives à leur association, car, en outre de son titre de capitaine du nouveau corsaire, Marius désirait en être copropriétaire par l'abandon de la somme qui lui revenait de sa première prise sénégalaise.

Le lendemain matin, le cutter entrait dans le port de Dieppe, où devait avoir lieu son armement, tandis qu'un caboteur emportait provisoirement, vers une retraite où les dénonciations de Nicolas Thibaud ne pouvaient l'atteindre, notre héros, qui venait de se séparer péniblement du brave Roch, rappelé à Boulogne par son devoir, au risque d'y subir la vengeance de l'enseigne auxiliaire. Après de longs échanges de confidences, après s'être aussi complétement entendus que le permettaient les circonstances, sur les mesures à prendre pour conjurer les chances accumulées d'un sort adverse, ils se séparèrent dans une étreinte fraternelle. Le souvenir de

Gabrielle leur fit verser quelques-unes de ces précieuses larmes du cœur que les hommes ont ordinairement le sot orgueil de cacher comme une faiblesse...

Marius devait, pour obéir à un plan rigoureusement imposé par les étranges événements qui maîtrisaient sa vie, rester un an dans la vie nouvelle qu'il s'apprêtait à aborder.

Il était donc convenu qu'à un an de là, le contremaître et le jeune officier se retrouveraient dans un lieu désigné, si nul empêchement violent ne venait entraver leurs désirs. D'ici là, Marius devait suivre avec courage la réalisation du plan qu'il s'était tracé dans le but de sa réhabilitation militaire; tandis que Roch, aidé de quelques protecteurs, parmi lesquels le bon commandant Bertiol était en première ligne, s'efforcerait d'utiliser la connaissance qu'il possédait des secrets relatifs à la naissance de Gabrielle, pour l'amener en tiers dans ce rendez-vous de l'avenir, dont la longue échéance devait être traversée de tant de boulets, de combats et d'événements nouveaux, ainsi que le lecteur va bientôt le voir.

Le caboteur qui emporta Marius loin de ce port qu'une ignoble haine pouvait rendre si dangereux pour lui, était aussi monté par le calfat Tonquedec, ce drôle de corps que nous avons vu faire un si mauvais parti à ce pauvre diable de Carolin Grimbot, le futur maître d'équipage du corsaire qu'allait rapidement armer M. Gérard. L'armateur n'avait pas eu de peine à décider l'ex-roi de trèfle à offrir l'hospitalité solitaire de son île à son futur capitaine, car notre Breton, on l'a dit, avait demandé un embarquement pour la course, après les quelques semaines qu'il voulait consacrer à respirer l'air natal et à revoir sa famille, dont avait failli le séparer à jamais cette horrible captivité des pontons à laquelle il s'était soustrait d'une façon si audacieuse et si originale.

A peine le caboteur avait-il mis le cap au large, que

déjà les deux passagers avaient compris mutuellement à quelle sorte d'homme chacun d'eux avait affaire. Ce que Tonquedec reconnut chez Marius, on le devine; mais ce que Marius constata chez le calfat breton, nous seuls le savons, et la chose nous semble assez curieuse à dire.

Un calfat! oh! l'important personnage! et que maître Tonquedec avait bien raison de porter sa tête comme il le faisait, lui qui était maître calfat, c'est-à-dire le calfat porté à sa dernière équation!

Et dire qu'il y a des hommes assez comblés de la nature pour atteindre un pareil rang social à quarante ans!

O rage! ô désespoir! Calfat... et ne l'être pas!

Et Tonquedec l'était... (maître Tonquedec). Calfat... maître calfat!

Mais aussi quel art!

> Remplir ainsi les joints est l'*art* du calfatage.
> L'homme qui les remplit a le nom de calfat.
>
> (*Tableau de la mer*, par un canonnier de marine.)

A le nom de calfat, dit le vers... c'est le *titre* qu'il fallait mettre! Il y a des *dignités* qui sont moins considérables et moins sérieuses. Il y en a aussi qui le sont plus.

L'*art* du calfatage... *Abyssus abyssum!* Le calfat serait-il donc un *artiste?* ou un *artisan?*... mais c'est trop peu!

Encore une des erreurs impardonnables de Napoléon le Grand! il a dédaigné Fulton, il a méconnu Toussaint-Louverture, il a supposé que les calfats n'étaient que des mirmidons... si même il a supposé qu'il y eût en ce monde physique quelque chose qui s'appelât le calfa-

tage, et dans le monde moral quelqu'un qui se nommât calfat...

Voyez un peu quelle erreur fut la sienne dans l'affaire du vaisseau *le Desaix*, qu'il fit mettre en mer après une seule battue sur ses coutures!... Ah! de ce jour d'aveuglement, Napoléon perdit cinquante pour cent de l'estime dont ses victoires le faisaient jouir dans l'opinion grave et réfléchie du corps constitué des calfats. Dante, dès le treizième siècle, s'était montré juste appréciateur de cette gent éminente, en disant, à propos de l'arsenal de Venise dans le chant XXI de son *Enfer :*

> Bolle l'inverno la tenace pece,
> A rimpalmar li legni lor non sani
> Che navicar non ponno!...

Dante, voilà un homme! aussi n'est-il pas mort à Sainte-Hélène. Ah! si son tombeau, qui est à Ravenne, avait jamais besoin d'être calfaté!

Tonquedec fut dès la plus tendre enfance destiné par d'ambitieux parents à la noble et brillante profession de calfat.

Le curé de Bréhat ayant de bonne heure deviné le futur développement de son intelligence, avait conseillé aux parents d'aviser à placer leur rejeton sous la protection de quelque personnage qui le poussât dans une voie non commune. Son avis était qu'on pourrait en faire un chirurgien-major ou un ingénieur des constructions navales... La famille expédia l'enfant à un vieux maître calfat, la gloire de l'île, établi à Saint-Malo, et qui, ayant constaté le beau développement cérébral du jeune insulaire, le mit d'emblée à filer de l'étoupe...

C'est-à-dire à rouler sur son genou, avec la paume de sa main, une filasse sale et puante, pour en faire une sorte de cordage long et mou que les calfats chasseront,

à l'aide d'un ciseau et d'un maillet, dans les joints ou coutures du vaisseau, pour empêcher la filtration de l'eau dans la cale...

Filer l'étoupe, c'est l'*alpha* d'une hiérarchie dont l'*oméga* est la maîtrise.

Le grade intermédiaire est celui de calfat pur et simple; on y reste longtemps, et l'on pourrait même dire toujours, car la maîtrise est plus difficile à conquérir que la cristallisation du carbone : c'est l'amiralat, le maréchalat de l'étoupe et du maillet; un maître calfat est au zénith de sa chose, vu qu'on n'a point encore créé de ministre spécial.

Pendant quinze ans Tonquedec tordit de la filasse goudronnée. Le curé de Bréhat mourut sans avoir la consolation de voir ses prédictions justifiées... notre Breton ne passa calfat qu'à vingt-deux ans... le jour où, au même âge que lui, Marceau, général en chef de l'armée de l'Ouest, gagnait sur les Vendéens la bataille du Mans. Hoche non plus n'était pas plus âgé, lorsqu'il fut nommé général républicain.

Enfin notre insulaire tenait le palladium du métier, un maillet. Jason ne fut pas plus fier que lui lorsqu'il conquit cette fameuse toison d'or apportée par Phryxus à Colchos.

Êtes-vous allé dans un port de mer? Vous rappelez-vous avoir vu dans un bassin quelque grand navire couché sur le flanc pour subir un radoub? Si cela vous est arrivé, vous n'aurez bien certainement point oublié l'assourdissant tapage que font les calfats en chassant l'étoupe en question dans les joints des bordages; et si vous avez eu l'imprudence de vous arrêter quelques instants, vous vous serez immanquablement éloigné avec un mal de tête fou.

Or, à ce souvenir, dites-moi un peu ce que vous pensez de la susceptibilité cérébrale des individus qui causent

cet effroyable bruit, et, qui plus est, s'y complaisent? Vainement chercherait-on à définir, à faire tinter dans l'imagination de celui qui ne l'a pas entendu, cet affolant tintamarre auprès duquel la vibration des tambours est assurément une musique!

Cet assourdissant vacarme a quelque chose de sec, de strident, de pointu, si l'on peut dire, qui vous entre dans le crâne comme un coin. Cela tient à la fois de l'enclume frappée à nu, de l'aboiement du chien et du claquement d'un fouet de poste. Et sachez bien que ce bruit délirant, vertigineux, le calfat lui-même s'est ingénié pour le procurer à son maudit outil! Le maillet de bois dur, dont le manche et les deux bras sont minces et longs, est garni à ses extrémités contondantes de deux cercles de fer qui rendraient déjà ses percussions d'un éclat plus que suffisant, et cela n'a point suffi pour secouer la fibre paresseuse du calfat hébété par quinze ans passés accroupi à filer de l'étoupe. A l'exemple de ces *S* élégamment contournés qui se découpent sur la table du violon pour augmenter sa sonorité, le maillet de notre artisan a reçu certaines cannelures longitudinales qui lui ont procuré l'infernal, l'abrutissant éclat que le calfat appelle *un bel ramage!*

Oh! les brutes! les sans-cervelle! Entendez-vous leurs deux ou trois cents maillets, cognant, frappant avec une fureur inepte sur les flancs caverneux d'un vaisseau sonore? Dante qui, nous l'avons dit, a chanté l'art de ces êtres, n'aurait-il pas dû penser à introduire le séjour d'une cale ainsi battue parmi les supplices accumulés dans les cycles de son *Enfer?*

Vous imaginez-vous ce *bel ramage?* et que pensez-vous du cerveau de cet homme qui, pendant vingt ou trente ans, se trouve chaque jour occupé, au milieu de centaines de ses pareils, à jouer d'un bras ardent, furieux, éperdu, de ce maillet infernal dont les percussions

assourdissantes semblent le transporter, l'exalter, l'enivrer, comme ces nègres stupides qui tombent dans l'épilepsie aux furieux roulements des tam-tams de leur *bamboula?*

Je vous prie de vous imaginer à quel état d'atrophie, de congélation, d'ossification, doit en arriver peu à peu la cervelle d'un être qui se complaît dans un tintamarre aussi affolant, et s'il doit y avoir difficulté à faire retenir une idée dans un pareil état de perturbation cérébrale!... Or, jugez enfin à quel point d'hébêtement le calfat est parvenu lorsqu'il lui arrive de passer maître!

Mais, dira-t-on, Tonquedec était maître calfat, et pourtant l'histoire de son évasion des pontons de Chatam ne prouve point qu'il manquât de sens. Mais, répondra-t-on, notre Breton n'avait qu'une trentaine d'années, et une navigation active l'avait soustrait à l'abrutissement que communique infailliblement le travail des bassins.

Il avait, du reste, courageusement gagné ses galons prématurés. C'était dans un combat. Un boulet ennemi avait percé le flanc du brick où il naviguait et déterminé une voie d'eau fort inquiétante. Tonquedec s'était fait suspendre à l'aide d'un cordage au dehors du navire, et, peu soucieux des balles que les gabiers anglais firent pleuvoir autour de lui, il réussit lestement à *aveugler* la voie d'eau, c'est-à-dire à clouer une feuille de zinc sur son orifice. Il sauva le brick. La croix d'honneur n'existait pas encore: on le fit maître. Maître calfat à vingt-cinq ans! le fait était sans précédent dans la spécialité, comme il devait rester sans second.

Une fois maître, notre Bretonne toucha guère plus le fameux maillet... Voilà ce qui sauva son cerveau à peine entamé; mais ce qu'il conserva d'intelligence, il le voua à l'orgueil, car il dut de bonne heure se considérer comme un *homme arrivé*. Sa vanité l'égara parfois dans des aber-

rations singulières et comiques. C'est ainsi que, s'étant trouvé à Boulogne à l'époque où Napoléon y vint suivi de Monge, il demanda d'un air confiant s'il y avait beaucoup de calfats à l'Institut...

Après deux jours de navigation un peu prolongée par la nécessité où se trouvait le caboteur de suivre prudemment les côtes de France, afin de ne point faire de rencontre malsaine où indigeste, nos voyageurs arrivèrent en vue de Bréhat.

L'île de Bréhat, sur la côte bretonne de la Manche, à quelques milles de Paimpol, forme une des sentinelles géographiques de la large baie de Saint-Malo, au fond de laquelle sont Cancale et le Mont-Saint-Michel, Pontorson, Avranches, Grandville, Coutances, et enfin, à l'autre ouvert de cette vaste découpure de nos rives, Cherbourg et le cap de la Hague.

Prise dans son ensemble, l'île de Bréhat offre l'aspect d'une ampoulette ou d'un huit de chiffre tout dentelé de petites anses et de petits caps. Autrefois un bras de mer séparait, pendant le flux, les deux lobes de l'ampoulette à leur point de soudure; mais à l'époque où Vauban parcourut les côtes de France pour organiser des moyens de défense, il fit jeter entre les deux îlots une chaussée, une sorte de pont de pied ferme qui rend les communications sans entr'acte. Le golfe qui sépare désormais la chaussée s'appelle *la Corderie*.

Mais le meilleur abri de l'île est une anse appelée *le Port clos*, creusée dans la berge méridionale, en face de la côte de Bretagne. Au temps des marées équinoxiales, alors que les bourrasques les plus violentes soulèvent les eaux de la Manche, les flots monstrueux entre lesquels se creusent les abîmes sombres semblent, comme des gueules effroyables, devoir dévorer, engloutir l'île qu'ils recouvrent de leur bave écumeuse.

Hormis ces deux points de la Corderie et du Port clos,

même par les plus beaux temps, Bréhat est un sol inabordable, une côte abrupte, rocheuse, ou le granit revêt toutes les formes de la défense; la pegmatique rouge et cristallisée, les sillons de siénites courent en tous sens à travers le quartz d'un blanc mat, et font la décoration de la ceinture irrégulière dont l'île serre ses flancs humides.

L'île de Bréhat, qui forme à elle seule une commune, comptait alors environ douze cents habitants. Quimper-Corentin, a dit un humoriste, est plus loin de Paris que Canton... A Quimper substituez Bréhat, et ce paradoxe devient un axiome. Cette population, isolée dans un petit coin de la terre séparé du continent par les flots, réunit à l'esprit mesquin et cancanier des petites villes le caractère égoïste et exclusif des insulaires.

Le Bréhatain ne se croit pas Français et se regarde à peine comme Breton. Là, tout homme du continent est considéré comme une sorte de paria, dont on évite la société comme s'il apportait le choléra-morbus. L'île n'enfante que des marins. Dès qu'il est en âge d'être mousse, le petit insulaire part. Il revient un jour fidèlement s'y marier, et repart. Il apparaît ensuite de loin en loin dans sa patrie et ne s'y fixe définitivement qu'alors qu'il est devenu trop vieux pour supporter les fatigues de la vie de matelot. Aussi la population indigène de l'île se compose-t-elle presque uniquement de femmes, d'enfants et de vieillards, comme celle de l'antique Délos.

Au milieu de champs cultivés avec la plus avare appréciation de l'espace, sont dispersés çà et là de petits groupes d'habitations vaniteuses appelés villages, et dont tous les noms, finissant en *ke* ou en *ec*, laissent dans leur consonnance quelque chose à désirer sous le rapport de l'euphonie.

L'endroit où se trouve le plus grand nombre de ces

maisons agglomérées se nomme le bourg... Les Bréhatains ont la modestie de ne pas dire capitale. Là, sont la mairie et l'église, ces deux édifices où s'accomplissent les plus graves événements de la vie humaine. Deux ou trois cabarets, trop petits le dimanche, servent de bourse, de casino, de club. Les rues du bourg, étroites et mal alignées, ont du reste un grand air de propreté plus flamande que bretonne... et presque toutes les maisons sont précédées ou entourées d'un petit jardin, où le vent de la mer laisse fleurir plus de plantes et mûrir plus de fruits qu'on ne se l'imaginerait. Tout ceci, du reste, se rapporte au globe méridional de cette sorte de *huit* qu'on a dit représenté par la configuration générale de l'île : c'est l'Italie de cette Europe de poche.

Au nord de la chaussée de Vauban, c'est une sorte de Norwége avec ses *fiords* en miniature, ses grèves abruptes hantées par les oiseaux sauvages et ses lames du large rarement paisibles.

Si Claude Lorrain a peint le midi de Bréhat, Salvator Rosa en a dessiné le nord. D'un côté, de beaux champs verts, de blondes moissons qui s'étendent en tapis dont les rochers forment la seule bordure; de l'autre, les rochers mêlés partout à un sol tourmenté dont ils crèvent la terre mince et jaune bariolée de fougères naines et d'ajoncs. Les habitations elles-mêmes se ressentent de la *différence du climat;* elles apparaissent plus grossières, plus étroites; ce ne sont pour la plupart que de simples huttes en pierres sèches, à peine cimentées avec de la vase boueuse, et que nul arbre n'ombrage. Et cette curieuse diversité qui signale le midi et le nord d'une île qui n'a pas trois quarts de lieue dans son plus grand diamètre, s'étend jusqu'aux habitants.

Vers le continent, tout le monde parle, ou du moins comprend le français, tandis que vers la mer on est encore pleinement renfermé dans un dialecte tout rempli

de mots oretons inusités au deçà de la chaussée. Quant aux mœurs de *ceux du nord*, comme on dit dans l'île, elles sont si âpres, si sauvages, que cette moitié du pays est au reste de l'île comme la Bretagne campagnarde est elle-même au reste de la France : une sorte de Béotie relativement à la Grèce, je ne sais quoi d'incroyable, d'imprévu et de fabuleux, jusqu'aux jours où les artistes et les écrivains en eurent révélé quelque chose à la moderne Athènes.

Le caboteur qui portait Marius et le calfat breton mouilla donc un moment dans le Port-Clos, puis, ayant débarqué ses passagers, il mit le cap sur Paimpol, sa destination.

La famille Tonquedec habitait le bourg, à l'exception de l'aïeul, un vieux marin veuf et décrépit, qui depuis vingt-sept ans qu'il était descendu de la flotte de l'amiral d'Orvillers, s'était obstiné à ne pas franchir la chaussée.

On citait à Venise un noble patricien qui, depuis la chute de sa chère République (1796), n'avait point mis le pied sur la place Saint-Marc.

Tonquedec fut reçu dans l'île comme un personnage considérable. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il était maître calfat. C'était le second du rang que le pays comptait depuis... l'antiquité, peut-on dire. Bréhat a eu, depuis, un contre-amiral, six capitaines et plusieurs lieutenants de vaisseau, parmi lesquels le petit-fils du brave Cornic, cet officier bleu, célèbre par son courage et son mérite, qui lui attirèrent les persécutions des gentilshommes de l'escadre rouge. Bréhat est fière de ces grosses épaulettes, de ces croix de la Légion d'honneur et de Saint-Louis qui brillent à certaines fêtes solennelles au sortir de l'église... Mais cela n'empêche point le pays de rendre à un maître calfat ce qui lui est dû. A tout seigneur, tout honneur. Des épaulettes, des croix... l'île

en était constellée... Les seuls galons du maître calfat y brillaient par l'unité. Il était donc plus difficile de faire un maître calfat qu'un officier supérieur? La chose semblait évidente.

A peine le contre-amiral qui, seul, pouvait illustrer le pays, sembla-t-il, la paix, la retraite venues, balancer dans les respects et l'estime de l'île l'importance qu'eut pendant vingt ans, à ses yeux, maître Tonquedec le calfat !

— Mon officier ! dit l'ex roi de trèfle au futur capitaine du corsaire, en l'emmenant par les chemins intérieurs, là-bas d'où nous venons, sur un navire, vous paraissez être plus que moi... Mais ici, à Bréhat, dans mon île, c'est moi qui vous protége. J'y suis un personnage, vous n'y êtes qu'un étranger. Chez nous, on est prophète dans son pays; ailleurs c'est tout au rebours. Un capitaine de vaisseau, un maître calfat, un colonel, dès qu'ils sont Bréhatains, sont plus considérés chez nous que le pape, le dey d'Alger, ou même Son Excellence de Lacépède, celui qui donne les croix d'honneur. Ne vous offusquez donc pas, mon officier, si on ne fait pas trop attention à vous dans notre pays... Nos insulaires sont comme ça. Le bon Dieu qui, on ne le niera pas, a le bras long, voudrait changer leur tempérament, que ça serait tout à fait la même chose que si je chantais la *Mère Godichon*. Les Bréhatains sont fermes dans leurs caractères comme les rochers dans leur île. Ça n'empêche pas qu'ils n'aient du bon... Ils savent qu'il n'y a dans toute la France que leur sol qui ait fourni à l'Europe deux maîtres calfats en vingt ans.

— Bien loin, mon brave, que ce dédain pour les étrangers me blesse chez vos compatriotes, il me sera au contraire infiniment agréable dans les circonstances présentes... je viens chercher ici un peu de solitude, de repos pour mon corps et pour mes idées... Je serai en-

chanté qu'on ne fasse nulle attention à moi et qu'on me laisse vivre à ma guise...

— Eh bien, mon capitaine, vous pouvez être sûr d'être servi à votre idée! reprit Tonquedec, personne ne s'informera si vous êtes Lapon ou Chinois de paravent. Il suffira qu'on sache que vous n'êtes pas Anglais...; car l'Anglais, notre pays le déteste, l'exècre et l'abhorre comme ces requins qui grignotent les filets de nos pêcheurs. Ah! c'est une mauvaise honte, tout de même, pour la France, et surtout pour la baie de Granville, Cancale et Saint-Malo, que ces îles de Jersey et de Guernesey battent l'étamine rouge de ces mangeurs de patates à l'eau, au lieu de nos trois couleurs françaises... car les vagues qui baignent ces îles sont françaises, l'air qui y soufle est français! Ah! si en raison de mon grade e peux jamais m'en expliquer un peu librement avec l'empereur...

Une heure après, l'illustre maître calfat, qui avait si magnanimement abdiqué sa royauté de trèfle, mais pour se rengorger plus vaniteusement de sa maîtrise, Tonquedec enfin, avait étreint et embrassé toute sa famille, annonçant que dans une quinzaine de jours un beau côtre, bien acastillé, bien espalmé, viendrait mouiller au large de Port-Clos pour le prendre... ainsi que ce *petit jeune homme* qu'il avait amené avec lui.

La famille jeta un regard dédaigneux sur le *petit jeune homme* qui se tenait à l'écart, et sa présentation se borna là. L'importance qu'avait maître Tonquedec aux yeux des siens ne put qu'augmenter encore (s'il était possible) à cette déclaration qu'un beau navire viendrait le chercher dans l'île : le *Bucentaure* faisait-il plus pour un doge? Les ambassadeurs, les amiraux eux-mêmes ne font-ils point quelques pas au-devant du vaisseau qui doit les emporter? Ah! être maître calfat!

On raconte qu'un maître d'hôtel du prince de Talley-

rand étant venu visiter son village, y fut reçu avec des acclamations enthousiastes, des bouquets au chapeau, des coups de fusil, des hurras étourdissants. Le maître d'hôtel du prince de Talleyrand, maître d'hôtel auquel le village avait eu l'honneur de donner naissance... Imaginez-vous donc! Or, peu de temps après, le prince lui-même passa dans le pays... On n'y fit point attention...

Le cutter qui devait venir prendre Tonquedec (c'est-à-dire maître Tonquedec, n'y allons point si cavalièrement) fut l'objet de toutes les conversations des habitants méridionaux et occidentaux de l'île, bien que nul ne voulût paraître s'étonner du fait... Ce dont on était peut-être bien plutôt tenté d'être surpris, scandalisé même, c'est qu'une frégate n'eût point amené le personnage.

Or, tandis que ces comiques bouffées d'orgueil soufflaient sur la famille Tonquedec et sur ses amis, notre Marius passait son temps à errer sur les bords de l'île qui protégeait momentanément son besoin d'incognito. C'est peut-être ici le moment de raconter, avant que nous ne soyons fort occupés d'autre chose, comment il s'était fait que le prisonnier que nous avions laissé aux fers en compagnie de Delpierre se trouvât, quelques semaines plus tard, commandant le cutter qui était arrivé d'une façon si opportune pour sauver les victimes diverses de l'incendie de la canonnière...

Pour bien comprendre ce qui s'était accompli, il est indispensable que nous retournions sur le passé, vers l'époque où nous avons laissé nos personnages de Londres si déçus de la mystérieuse disparition de Gabriel. Et comme nous voici de nouveau à franchir le détroit, commençons par jeter un coup d'œil à Chatam, avant de pousser jusqu'à Londres, théâtre indispensable de quelques explications.

Un matin, après le branle-bas qui jetait les prisonniers à bas de leur hamac, ou les soulevait du dur tillac où ils cherchaient, dans un difficile sommeil, l'oubli de leurs maux, Marius venait d'être ramené sur l'avant du *Kent* et cadenassé dans ses fers. Presque aussitôt un canot du port de Chatam apporta une grande lettre au commandant du ponton, ce digne dépositaire de la haine du commodore Richard contre son mystificateur.

Notre Anglais, reconnaissant le cachet de l'amirauté, ne douta point que ce ne fût la sentence signée qui allait lui procurer le plaisir d'envoyer Marius gigotter au bout de la vergue jusqu'à parfaite pendaison... et, sans s'arrêter à prendre garde à la voie inusitée qui lui faisait arriver tout directement un tel pli sans l'intermédiaire du tribunal maritime de Chatam ou du conseil des prisons, il savoura lentement le plaisir de palper la lettre de mort, en allant lentement à son fauteuil, où il s'assit le visage animé d'un infernal sourire, et tardant à rompre le cachet, de même que ces amants qui ont reconnu une écriture chère et qui retardent, dans un raffinement de sensations délicieuses au cœur, un bonheur qui ne peut plus leur échapper, en savourant tous ces délicats préliminaires.

— *John, master ! come here... here, my dear master*, cria le commandant.

Le master, ce personnage laconique dont il a été parlé en son temps, s'avanca avec son flegme habituel à la porte de la cabine de son chef.

— Voilà un papier en réponse à l'envoi de la sentence que nous avons expédiée à Londres, à la signature du premier lord de l'amirauté, dit ce dernier, dans un langage que nous traduisons, un très-agréable papier, *indead John*, qui nous ordonne sans aucun doute de préparer un bon bout de filin pour servir de cartahut, afin de mettre au sec, au bout de notre vergue, un cer-

tain gibier français que vous savez, *my dear John.* Je suis tout pénétré de joie en voyant que Sa Grâce a trouvé juste la peine proposée par le tribunal des prisons de guerre contre un prisonnier qui, pour s'évader, a fait périr trois hommes, trois sujets de la noble Angleterre!

— *Very well,* exclama John.

— Vous aurez soin, master John, que le nœud soit bien fait... Un peu de suif sur le filin, à l'endroit où il fera l'office de dernière cravate, pour ce *French dog,* rendra l'affaire plus coulante...

— *Very well.*

— Vous vous préparerez pour midi précis... que le pendu et le soleil soient au zénith ensemble...

— *Very well.*

— Vous enverrez le canot de corvée prévenir les commandants de tous les pontons de la rade, afin que le spectacle ne manque pas de spectateurs... Ça servira d'exemple à ceux des prisonniers qui auraient encore l'audace de s'évader de nos *prison's ships*!

— *Very well.*

— On hissera le grand yack de justice qu'on ira chercher à terre, chez l'amiral; on tirera trois coups de canon : le premier quand le patient paraîtra sur le pont, le second quand il aura la cravate de chanvre, et le troisième quand il sera à bout de vergue...

— *Very well* répéta imperturbablement le laconique master, qui n'en articulait tant qu'en raison de la joie anglaise qu'il ressentait à l'idée de pendre un de nos prisonniers.

— Ah! master John! pourquoi mon honorable ami, sir Richard Parkett, n'est-il pas à Chatam! Quel excellent verre de grog nous boirions ensemble, pour le salut de l'âme de ce pendu!

Au mot de grog, John se contenta de passer sa langue sur ses lèvres...

— Ainsi, John, *my dear* master John, c'est entendu ! vous savez ce que vous avez à faire pour que la justice de S. M. Britannique ait une éclatante application... Je vais aller moi-même prévenir ce Français de la petite affaire qui l'attend, et vous, de votre côté, vous en direz un mot par-ici par-là, afin que l'on se prépare à assister à cette exécution. . On retardera d'une heure le dîner des prisoniers, car je ne pense pas que ce pendu exige sa ration avant la chose. Allez, John ! allez, mon ami... et veillez bien à ce que tout marche comme le veut la dignité de la justice dont nous avons en ce moment l'honneur d'être les actifs instruments... Je compte sur vous, master John... Surtout n'oubliez rien !

— *Never mine* ! répondit le master, en rassurant son commandant par cet éternel *bis millah il allah!* des Anglais.

Et la leçon faite à son second, le digne Anglais allait enfin rompre le cachet de la dépêche amirale lorsqu'il lui vint à l'esprit une pensée... une odieuse pensée de haine qui refléta sur son visage un sourire infernal, et fit briller son regard fauve. Cet homme était évidemment de cette ignoble race des Hudson-Lowe, sur l'uniforme desquels l'Angleterre souilla des épaulettes et des croix... de cet Hudson-Lowe dont l'exécrable mémoire offre un nom dont l'avenir s'emparera comme d'un adjectif propre à exprimer la synthèse complète de tout ce qu'on voudra qualifier de vil, d'odieux, de bas et de lâche... mot qu'il est honteux pour une langue d'avoir fourni !

Le commandant du *Kent* ne brisa donc point le cachet de la dépêche; il se leva du siége où il s'était complaisamment étalé, dans le but de se livrer confortablement à la jouissance de la lire, et, quittant sa cabine, il traversa le pont et s'en fut droit au point où Marius était

enchaîné à côté de Delpierre, à l'égard duquel le conseil exécutif des prisons n'avait pas déployé la même sévérité que pour Marius.

— Voilà une lettre qui vous regarde ! dit le commandant au prisonnier en lui tendant la dépêche avec une joie féroce !... Rompez-en le cachet et lisez vous-même !

Et l'ignoble personnage s'apprêta à jouir de la douloureuse émotion qui allait immanquablement se manifester chez l'officier français, en ayant brusquement sous les yeux sa sentence de mort...

Marius étonné prit le papier sans dire un mot et avec un de ces gestes de mépris et de dédain qui s'opèrent naturellement chez certains hommes qui portent haut le cœur dans l'infortune. Ces façons eussent enflammé la rage de l'Anglais s'il n'avait pas espéré en être presque aussitôt vengé. Notre héros rompit le grand cachet de l'amirauté, déploya la feuille et lut des yeux ce que nous traduisons :

« Le post-capitaine Viperr, commandant le ponton-prison de S. M. B. *the Kent,* remettra sur-le-champ le prisonnier français Josep Altazin entre les mains du porteur du présent ordre, sous la responsabilité personnelle du premier lord de l'amirauté.

« Amiral SAINT-VINCENT.

Marius, encore plus surpris peut-être que joyeux d'une énigme dont il n'entrevoyait point le mot, regarda le commandant comme pour lire sur son visage le complément d'un sens qui lui échappait :

— Eh bien ? fit-il, d'un ton fier mais interrogateur.

— Eh bien, répondit, l'Anglais, déçu et étonné à la fois de la façon par trop philosophique avec laquelle son

prisonnier prenait ce qu'il supposait une foudroyante nouvelle... Eh bien, je crois devoir vous prévenir que c'est pour midi précis...

— Quand on voudra !... Il paraît que je vais faire un voyage ! ajouta Marius en se retournant vers Delpierre, afin de rompre tout dialogue avec l'Anglais qui lui répugnait.

— Oui... un long voyage ! dit le capitaine Viperr, avec son horrible ricanement qui succéda bientôt à la première expression de déception qu'avait d'abord offerte son visage en voyant l'apparent stoïcisme de son prisonnier.

— Jusqu'à Londres, sans doute ? dit Delpierre, affectant aussi de ne pas prendre garde à la présence de l'Anglais. — Ou plutôt, et mieux encore, seriez-vous échangé ?

— Que diable disent-ils ? pensa Viperr... Est-ce que ce drôle ne saurait pas lire l'anglais ? J'ai dit un long voyage, reprit-il en s'adressant aux prisonniers, et il ne s'agit ni de Londres ni de la France... Le premier relais va d'ici au bout de la grande vergue... Le diable se charge du reste ! ajouta-t-il avec un hideux sourire, mais tout en regardant avec un vague soupçon la feuille que Marius avait passée à son compagnon.

— Cet homme est fou ou soûl avec sa grande vergue ! dit à son tour Delpierre.

— Commandant ! cria le master, celui qui a apporté la dépêche dit qu'il attend...

— Il attend quoi ? demanda le capitaine-geôlier, qui commençait à redouter quelque quiproquo.

— Eh ! parbleu, c'est moi qu'il attend ! dit enfin Marius, en foudroyant le vil personnage d'un regard d'indignation débordée et se dressant de toute sa taille sur

les fers dans les anneaux desquels ses pieds étaient passés...

Le commandant jetait sur le master et sur la dépêche que tenait Delpierre des regards dont l'anxiété eût déjà offert une véritable vengeance à Marius, si son âme eût été de celles qui descendent à d'aussi vulgaires jouissances... L'Anglais pâlit... sa chevelure sembla d'un rouge plus ardent à côté de la décoloration subite de la peau avinée...

— Lisez donc! dit Delpierre en tendant le papier à l'abject personnage. Le premier lord de l'amirauté vous prive du plaisir d'être le bourreau du capitaine Altazin!... Il vous enlève même la satisfaction d'être son geôlier... Il ne s'agit pas de le pendre, monsieur, mais de rompre ses fers!

— *Is it possible!* s'écria l'Anglais, livide de rage et de stupéfaction...

— Le canot attend le prisonnier! reprit l'impassible master John.

Alors Viperr s'empara de la fatale dépêche, puis jetant sur les prisonniers un regard de fureur, il s'éloigna à grands pas, et se précipita dans un fauteuil de sa cabine pour lire ce que son raffinement de haine l'avait si imprudemment porté à faire décacheter par sa victime...

Lorsqu'il eut reconnu de quoi il s'agissait, il entra dans un accès de rage dont il commença par rendre victimes tous les innocents qui l'entouraient. Il jeta au nez du *boy* le cabaret à thé et lança les pliants dans les vitres. Mais tout aussitôt le master, qui l'avait flegmatiquement suivi, se présenta à la porte de la cabine saccagée.

Cet homme, qui était la ponctualité, l'obéissance, la discipline matérialisées en chair et en os, ce qui le dé-

robait aux passions dont les serpents dévoraient en ce moment l'âme de son chef, se prit à dire tranquillement, sans marquer d'étonnement du charivari furieux dont il se trouva témoin :

— Faut-il déferrer le prisonnier?... le canot attend ...

— Va à tous les diables!

— *Yes!*... Mais le canot attend!...

— Lâche-le! jette-le à la mer! lâche-les tous! qu'on les prenne!... que tout le monde aille en enfer, et toi avec!

— *Yes!*... mais le cartahu? le filin? le suif?

— Emporte tout en enfer! et que le diable fasse de sa queue une cravate au premier lord de l'amirauté!

— *Yes!* mais le yack de justice? et les trois coups de canon? et l'avis aux prisonniers?... reprit le ponctuel master qui, à cheval sur ses devoirs et la discipline, exigeait un contre-ordre pour chaque ordre qu'il avait reçu un quart d'heure auparavant.

Mais le commandant exaspéré saisit une petite table et la lança à la tête du master qui, sans se départir de son flegme chronique, attrapa le meuble au vol avant qu'il ne touchât le but, le posa paisiblement sur ses quatre pieds, et, tournant d'une pièce, lâcha son *never mine!* et s'en fut faire ôter les fers du prisonnier.

Une heure après, Marius, ayant cordialement embrassé Delpierre et serré la main de ceux de ses compatriotes du *Kent* qui lui avaient témoigné le plus de sympathie dans les persécutions dont, depuis son duel avec la *Main maudite*, il s'était trouvé l'objet, Marius, disons-nous, voguait vers le port de Chatam, côte à côte avec l'envoyé de lord Parkett, porteur de la dépêche du noble comte de Saint-Vincent.

A peine sur le quai, on le fit monter dans une chaise de poste qui, prolongeant la rive où battaient les lames

qui portaient les odieux pontons, s'élança, au galop de quatre vigoureux chevaux, sur la route de Rochester.

Mais une chose était évidemment échappée à notre héros, au moment où il avait si inopinément quitté le ponton, théâtre de ses souffrances. C'est que le post-capitaine Viperr avait fait appeler le master John dans sa cabine où avait eu lieu le dialogue suivant, au milieu des débris des meubles brisés par le geôlier déçu dans ses haineuses espérances :

— Master John, vous êtes un honnête marin qui aimez votre pays presque à l'égal du gin...

— *Yes, captain !*

— Vous devez voir avec regret le mystérieux incident qui vient de nous priver d'un prisonnier qui, par ses tentatives insensées d'évasion, a causé la mort de trois de vos camarades du port, d'un prisonnier qui a mystifié un honorable commodore, mon ami particulier, et qui avait à tant d'autres titres mérité d'être mis au sec par le cou au bout de notre basse vergue.

— *Yes, captain...*

— C'est très-bien... Prenez cette moque, master John, passez-moi ce verre et ce carafon... Très-bien ! c'est un excellent wisky d'officier dont je désire vous faire faire connaissance... Je bois à ma santé, master John... Versez encore, si cela vous fait plaisir... C'est au mieux... Là, maintenant approchez-vous, et écoutez-moi bien !...

Quels ordres le post-capitaine du ponton *the Ken* donna-t-il si secrètement à son ponctuel et formaliste contre-maître?

Les faits qui vont suivre nous les révéleront sans doute. Tout ce qui semble en transpirer pour le moment, c'est que, lorsqu'on vit la chaise de poste qui emportait Marius et l'envoyé de sir Lionel prendre au galop la route de Rochester, un homme enveloppé d'un vaste

hulot de marin, et dont la tournure rappelait fort celle du master du ponton, s'élança sur un bidet de la poste et s'attacha à la suite de l'équipage qui emportait notre héros vers des destins nouveaux.

XXII

LE PONTON L'ALBANY ET SA PERTE.

On se rappelle sans doute qu'à la suite de leur déception, au sujet de la disparition du contre-maître Roch, que lord Saint-Vincent avait cru tenir à Newgate, sir Lionel Parkett et le vieux marquis de Brachet s'étaient, en désespoir de cause, et toujours sans indices sur le compte de Gabriel, disparu, repliés avec activité vers la recherche de Marius, qu'ils soupçonnaient enfin n'être pas le même que le jeune enseigne qu'on leur avait déclaré fusillé à Boulogne.

Or, par suite d'incidents qui se rattachent à cette disparition même de Gabriel, incidents qu'on expliquera en leur lieu, lord Saint-Vincent avait appris, comme le premier lord de l'amirauté, qu'un officier français, après avoir, dans le détroit, joué quelques bons tours de corsaire à sir Richard Parkett, commandant de la corvette *l'Alarm*, avait été amené prisonnier sur le ponton *the Kent*, à Chatam; que la colère de sir Richard l'avait recommandé à toute la sévérité vengeresse du commandant, malgré quoi, ou en raison de quoi plutôt, ledit officier avait fait une tentative d'évasion; que cette escapade le rendait passible de la pendaison au bout de la vergue du ponton, attendu que le fuyard avait sacrifié la vie de trois hommes aux chances de son coup de main

(les trois charbonniers du bugalet, jetés à la mer et qu servirent de point de mire aux sentinelles du ponton, qui croyaient cribler de balles Marius et Delpierre)...

Le lord-amiral devait approuver la sentence que le conseil administratif des *prison's-ship* avait prononcée contre le capitaine du corsaire. Mais comme le noble lord était aussi humain que juste, et qu'il lui coûtait particulièrement d'avoir à livrer une tête au bourreau pour un acte de courage malheureux que justifiait si bien le but cherché, il voulut lire les pièces formant l'enquête sur laquelle la peine lui était proposée, et cette lecture le frappa par les rapprochements qu'elle révélait entre celui qui en était l'objet et le personnage dont Gabriel d'une part, et Roch de l'autre, avaient parlé en témoignant de l'affection qui les unissait à lui.

Il fit appeler lord Parkett, lui communiqua ses soupçons, lesquels furent sur-le-champ partagés, et ne purent que plus vivement frapper ceux qui les avaient conçus, en reconnaissant, par les pièces placées sous leurs yeux, quelle haine sir Richard semblait avoir vouée au mystérieux prisonnier.

Par une délicatesse qui était un des traits de son noble caractère, lord Saint-Vincent s'abstint de faire remarquer à sir Lionel les graves et singuliers rapprochements qu'offraient les incidents de toute cette intrigue, dominée par le secret de la naissance de l'aspirant, et s'étant contenté d'échanger avec son digne ami un regard de profonde intelligence, il ajouta:

— Il faut sur-le-champ faire venir ce jeune homme à Londres, mon cher lord... sa présence peut, au besoin, suppléer à celle de ce contre-maître si mal à propos échangé. Par lui nous pourrons sans doute apprendre si vous avez ou non lieu de tant regretter la disparition de l'aspirant... Je garde ici ces pièces; je ne signe rien...

qu'un ordre au commandant du *Kent* de remettre le prisonnier à une personne de confiance, que vous enverrez le chercher dans une de vos voitures. Vous le tiendrez chez vous, et j'irai là l'interroger, car je devrai, pour ces circonstances, dépouiller mon rôle officiel, afin de n'être, pour un moment, que l'ami de votre famille...

Le marquis de Brachet, informé par sir Lionel de ce qui se passait, ne put qu'applaudir à la détermination qu'avait prise le lord-amiral, car, on l'a dit dans le temps, la connaissance qu'il possédait du sexe de Gabrielle lui avait fait deviner quel rôle important ce Marius, dont elle et Roch avaient parlé, jouait dans l'existence de la jeune fille.

Le vieil émigré, qui n'avait pas cru pouvoir trahir un secret dont Gabrielle n'avait confié la révélation à la lettre qu'on sait que dans l'hypothèse où le duel lui serait fatal, se félicita de sa discrétion, à la pensée que Marius pourrait venir faire cette révélation que son honneur de confident forcé lui interdisait à lui.

— Ce jeune homme, ne se méfiant de rien, lui révélera sans doute le sexe de cet aspirant, pensa-t-il; il leur dira aussi tout ce qu'il doit savoir sur la naissance de celle qu'il aime... car si ce Roch en a fait mystère à la jeune fille, en attendant le moment qu'il avait fixé pour tout lui révéler, il est probable qu'il n'aura point été aussi réservé envers celui dont il approuvait l'amour... Nous touchons donc enfin au moment de tout apprendre... Et je suis persuadé que, dans son for intérieur, lord Parkett, mon excellent ami, sera plus qu'enchanté de reconnaître que *celui* qu'il a eu pour hôte... celui dont miss Arabella s'est si follement éprise, est...

Le digne émigré en resta là, car il se trouva presque téméraire de formuler ainsi des jugements sur les pen-

sées secrètes de son honorable ami : il résolut d'attendre l'occasion d'interroger aussi de son côté, bien que moins officiellement, le nouveau prisonnier, et il s'en fut tranquillement jouer de vieilles gavottes et des trénis de Lully sur le clavecin de miss Arabella, laquelle, on l'a dit, était tombée dans une double maladie morale et physique à la suite de la brusque et mystérieuse disparition de celui qu'elle aimait, si peu que celui-ci eût fait pour voir naître cette flamme... et sans doute à cause de cela même, car les femmes en général, et particulièrement celles de la nature de la fantasque miss, ne désirent rien si violemment que ce qui semble leur échapper ou leur être refusé.

Conformément aux instructions données par l'amiral, sir Lionel expédia donc à Chatan une personne de confiance chargée de la dépêche qui devait entraîner la remise du prisonnier.

Nous avons vu, il y a peu d'instants, comment le geôlier en épaulettes se trompa, dans ses haineuses espérance, sur le contenu de la missive, et quelle rage fut la sienne en se voyant contraint de lâcher celui qu'il avait espéré perdre...

Cette rage, à laquelle il fallut son cours, causa aux pauvres prisonniers quelques jours d'un accroissement intolérable dans la rigueur disciplinaire du ponton... bien que l'ignoble Viperr semblât se consoler parfois de sa déception de pendaison manquée, par les réserves du plan encore inconnu dont il avait confié l'exécution au ponctuel et inexorable master John.

Et Marius roulait sur la route de Londres, en compagnie de l'agent de lord Parkett, lequel montra le parti pris de ne répondre à aucune des questions que lui adressa naturellement le prisonnier, durant les premiers instants qui suivirent leur départ. John suivait de son mieux...

Quelque satisfait que fût notre héros de se voir brusquement soustrait à l'affreuse captivité du ponton, aux rigueurs dont il était particulièrement l'objet de la part de l'abject commandant, nous dirons qu'il ne laissait pas que d'être préoccupé de ce qu'on voulait faire de lui.

En bonne logique, et ne sachant rien du caractère de lord Saint-Vincent, il ne pouvait que s'alarmer à se voir ainsi transféré dans la capitale, au moment même où il ne pouvait se dissimuler que ses jours étaient à la merci des lois anglaises relatives aur égime des prisons de guerre.

Il y avait incontestablement eu trois sujets de Sa Majesté Britannique noyés par son fait dans la baie de Chatam, et le cas était tout à fait pendable.

— Peut-être veut-on faire un éclatant exemple à l'aide de ma peau... pensa-t-il, et m'accrocher au plus haut sommet de la tour de Londres...

Puis, au milieu des fluctuations de ses pensées, il lui venait celle-ci, que peut-être Gabrielle, laquelle avait gaiement été transportée à Londres quelques mois auparavant dans un mystérieux carrosse, en quittant l'entrepont de la *Licorne* (rapport de coprisonniers amenés à Chatam), que Gabrielle, disons-nous, pouvait n'être pas étrangère à ce qui lui arrivait à son tour d'à peu près semblable... Mais ses perplexités reprenaient bientôt le dessus des espérances, en songeant que Gabrielle n'avait pu savoir qu'il s'était retranché derrière le nom de Joseph Altazin...

Un incident sur l'interprétation duquel il était tout naturel que, dans une semblable disposition d'esprit, Marius prît le change, vint lui faire adopter un brusque parti. Durant un relais qui eut lieu dans un petit endroit appelé Foots-Cray, après Rochester, c'est-à-dire à moitié

route environ de Chatam à Londres, il entendit son taciturne compagnon de voyage dire au maître de poste :

— Merci, merci, *my dear sir Godwin*... mais je ne puis m'arrêter qu'un quart d'heure, car lord Parkett, mon maître, attend avec impatience ce prisonnier que j'emmène... et que l'amirauté met à sa disposition... D'ailleurs votre dîner n'est pas prêt, et...

Marius ne put en saisir davantage, car les deux Anglais rentrèrent dans l'auberge. Mais il en avait entendu suffisamment pour trouver une teinte sinistre à ce mystérieux voyage. Au nom de Parkett, il avait tout naturellement pensé au commodore, son vindicatif ennemi, et ignorant qu'il y eût du même nom un autre personnage, qui était celui-là même qui le faisait transférer à Londres dans les vues les plus cordiales et les plus généreuses, il s'imagina qu'on le livrait à quelque embûche dressée par sir Richard, le mystifié du corsaire.

Dans cette persuasion, tout soupçon, toute espérance relative à Gabrielle s'envola, et ses impressions se résumèrent dans le vif désir de se soustraire au sort hostile qu'on semblait lui réserver.

Il profita donc sur-le-champ de ce que l'équipage était abandonné, en attendant les chevaux frais, pour s'élancer dehors et gagner en toute hâte quelques ruelles détournées.

Ayant escaladé un petit mur d'appui qui terminait un cul-de-sac où il était engagé, il aperçut un cheval sellé (celui de master John peut-être...) et attaché au pilier d'un hangar.

Une grosse paire de bottes de postillon était plantée contre le mur... Marius ne balança point, il se mit en devoir d'enjamber les bottes; mais comme il avait à peine un pied chaussé, il crut entendre un bruit de pas foulant de la paille fraîche sous le hangar... Il laissa donc là

l'autre botte et s'élança en selle, *piquant*, non point *des deux*, comme on dit ordinairement, mais bien *d'un seul :*

> Sachant que si la talonnière
> Pique une moitié du cheval,
> L'autre moitié de l'animal
> Ne resterait point en arrière.

Comme dit je ne sais plus quel poëte anglais dans une satire dont j'ai oublié le nom. En effet, le coursier, qui s'impatientait sans doute là depuis longtemps, prit la chose à cœur, et emporta notre héros charmé, comme l'eût put faire un vaillant hippogriffe, à travers les champs d'où l'homme et la bête ne tardèrent pas à disparaître dans un petit bois auquel le village était adossé.

Marius, qui se tenait mieux sur une vergue que sur un cheval, comme tous les marins de ce temps-là (aujourd'hui l'officier de marine, qui ne *jure* point et ne *fume* pas plus qu'un... autre, a tous les talents de l'homme du monde), Marius, disons nous, ne tarda point à être plus fatigué de cette course éperdue que l'animal qui le portait, et sentant qu'il lui serait impossible de continuer de ce train-là assez longtemps pour mettre entre le sbire du Parkett et lui un nombre de milles rassurant, il prit le parti de s'arrêter devant une masure au toit de laquelle nuageaient des flocons de fumée.

C'était la demeure d'un charbonnier. Notre héros lui raconta franchement son affaire, lui offrant le cheval pour prix de sa discrétion et de son hospitalité... (N'oublions pas qu'on était en temps de guerre et que Marius était corsaire).

Le charbonnier accepta le service à rendre et le prix

dont on le payait, sans s'informer de sa provenance. Le fuyard se barbouilla la face et les mains avec la marchandise de son hôte, et resta là deux jours.

Après quoi, ayant pensé que la première crise du danger était passée, il songea à se mettre en route pour le littoral. Présumant avec raison que la côte de Douvres était la plus dangereuse à hanter pour un homme dans sa position, il se décida à se diriger vers celle du sud, dont la situation géographique indiquait moins de surveillance à l'égard des communications.

Marius employa une bonne partie du peu d'argent qui lui restait à acheter au charbonnier une petite charrette et l'âne à l'aide desquels celui-ci transportait ses sacs, et le surlendemain de son entrée dans le bois, il en sortit par le côté opposé, muni des instructions nécessaires pour bien jouer son rôle de marchand de charbon tout le long de la route qu'il voulait suivre.

Le voyage s'accomplit sans encombre, et cinq jours après avoir quitté le bois de Foots-Cray, notre corsaire faisait, à une heure prudente, son entrée à Chichester, comme le plus formel *coal-man* des trois royaumes.

Marius s'arrêta dans une auberge de bas étage, où il vendit charbon, âne et charrette pour quelques schellings ; puis, la face encore à peu près barbouillée, pour exciter moins de défiance dans ce qui lui restait à tenter, il se mit le lendemain en route pour sa destination réelle.

Situé dans l'île de Portsea, et principal arsenal de la marine anglaise, Portsmouth, on le sait, était alors le rendez-vous des flottes du détroit et de toute la Manche.

Cette ville, que la guerre a rendue célèbre, tenait, du reste, déjà sa place dans l'histoire : on y voit la maison où Felton assassina le duc de Buckingham, et aussi le petit monument qui rappelle que ce fut dans ce port que

débarqua l'imprudent Charles Ier à son retour d'Espagne.

Le peu de vaisseaux que l'Angleterre ne s'était pas vue contrainte d'éparpiller sur tous les points de l'Océan où les attirait la politique adroite de Napoléon, dans le but d'apprêter un passage libre à sa flottille d'invasion, venait mouiller là, et Marius espérait qu'il lui serait facile de se cacher au milieu des flots de marins et d'ouvriers de toutes sortes qui encombraient ce puissant boulevard de la marine britannique.

Protégé par son déguisement, il pénétra donc dans cette ville active, et chercha à se loger du côté des docks, où flottaient tant de riches carènes.

Son noble sang français bouillonna dans ses veines, à voir doubler la pointe de l'île de Wight et celle de Selseybill par un convoi de navires apportant de l'Inde de riches cargaisons qui avaient réussi à échapper aux croiseurs français.

Portsmouth, comme Plymouth et Chatam, avait aussi ses pontons, et notre héros ne put regarder sans émotion, à la pensée de ce que devaient y souffrir ses compatriotes, ces immenses coques démâtées, espèces de sépulcres flottants où une victoire sans dignité et la brutalité de la force plongeaient dans une agonie contagieuse le courage malheureux...

Marius était en quête d'un logis suffisamment envahi par les marins du port pour pouvoir espérer d'y séjourner inaperçu au milieu de la confusion, et il rôdait à cet effet depuis quelque temps dans l'endroit le plus encombré du quai des docks, lorsqu'il vit venir une escouade d'environ vingt-cinq marins de l'État, commandés par un midshipman.

Encore à demi barbouillé de charbon, et dans la tenue qu'on sait, notre héros ne jugeait pas trop nécessaire d'outrer des précautions qui ont parfois pour objet de

conspirer précisément contre le seul but qu'on s'est trop prudemment proposé.

Il suivait donc le quai pour se rapprocher d'une taverne maritime dont l'enseigne, représentant un grossier buste de Nelson sculpté en bois, dans le goût de ces *œuvres d'art* qu'on voit sur le sommet du gouvernail des massives *ponnes* hollandaises, avait attiré son attention, lorsqu'un homme qui marchait derrière lui, ayant hâté le pas, lui posa brusquement la main sur l'épaule, en lui disant :

— *Stop !*

Marius se retourna et se trouva face à face avec le master John, du ponton *the Kent!*

Or, en posant sa large main sur l'épaule de notre héros stupéfait de cette rencontre, le master y avait cramponné ses doigts et incrusté ses ongles, si bien que cette griffe, terminant un bras vigoureux, pesait sur sa victime de façon à ne pas lui laisser l'espoir d'une fuite qui, du reste, n'eût guère servi sa liberté, au milieu de l'encombrement du port.

— *Good day!* reprit le narquois adjudant-geôlier du Viperr.

— Que me voulez-vous? dit Marius, un peu abasourdi de la rencontre et de ce qu'elle présageait.

Mais la question n'eut d'autre réponse qu'un signe que le master fit à l'escouade qui passait, et presque aussitôt Marius se vit entouré de soldats de marine prêts à armer leurs fusils pour lui démontrer la folie de toutes tentatives de résistance.

Déjà le master causait à part avec le midshipman; un moment après, il le vit disparaître dans la foule rassemblée autour de cette arrestation. Marius entendit les Anglais se dire d'un accent joyeux :

— C'est un prisonnier de guerre échappé de Chatam, qu'on rattrape ! *Very well !*

Puis on l'encadra de soldats, et il fallut marcher...

Nous avons parlé plus haut des pontons que Marius avait aperçus de loin dans la direction de l'avant-port, et sur les hôtes desquels une douloureuse expérience l'avait porté à s'apitoyer.

Parmi ces pontons, ces *prison's-ships*, disent les Anglais, on remarquait l'*Albany*, le plus grand de tous, un vieux et noble vaisseau de cent canons, qui avait autrefois conquis dans les guerres de l'Inde une gloire qui rendait péniblement injuste sa dégradation finale. On eût dit un vieux général réduit à se faire geôlier ou espion... Mieux vaudrait la mort, n'est-ce pas ? Mieux aussi eût valu, pour ces nobles coques illustrées dans les combats, périr au sein de quelque tempête, être brisées dans le naufrage, que de subir l'avilissement dont on flétrissait leur noble carrière de victoires ou de revers !

Une circonstance presque singulière pour l'œil sagace d'un marin frappait à l'examen du ponton *l'Albany*.

Ses colossales proportions de longueur et d'acastillage paraissaient en désaccord avec son immersion ; en un mot, le vaisseau semblait en partie coulé ; l'eau effleurait extérieurement les sabords de sa batterie basse.

Sans doute l'extrême vétusté du noble invalide avait disjoint ses bordages, et sa carène commençait à s'ouvrir à une incessante infiltration des eaux...

Une chaloupe de service se trouvait amarrée au pied de la grosse tour de Saint-Donegal, près l'arsenal du port.

L'escouade qui emmenait Marius y descendit, et cette variété de l'espèce amphibie qu'on nomme soldats de marine, déposant un moment leurs fusils, s'emparèrent

en grande partie des avirons, à l'aide desquels la chaloupe, quittant la pointe de l'arsenal, se dirigea vers les pontons.

Marius s'était résigné à ce nouveau et brusque revers de l'inconstante fortune.

Que faire, d'ailleurs?... Résister? folie!... Fuir? impossible!... Se soumettre était le seul parti à prendre. Seulement il se promit de faire tout ce qui lui paraîtrait possible pour protester, devant la première autorité qu'il pourrait rencontrer, contre une arrestation qui le replaçait dans la situation d'où un ordre de l'amirauté avait entendu le soustraire.

En effet, un motif quelconque avait déterminé sa sortie du ponton de Chatam, et le même motif, hostile ou favorable dans son mystère, protestait contre une incarcération dans la *prison's-ship* de Portsmouth.

Le pire pour lui, c'était d'aller à Londres... et, bien que l'intervention du nom de lord Parkett (on se rappelle comment Marius s'abusait sur le véritable personnage auquel ce nom s'appliquait), bien que le souvenir d'un ennemi exécré l'inquiétât sur les conséquences de ce quasi-enlèvement, toujours était-il que notre héros préférait de beaucoup courir les chances de l'inconnu attachées à ce mystère plutôt que de se voir replongé dans l'horreur de la vie étouffée des pontons; et son effroi pour une pareille vie ne pouvait que s'augmenter encore à l'examen des causes singulières qui l'y ramenaient, car il ne lui avait pas été difficile de deviner sur-le-champ l'ensemble d'un plan de vengeance dont les détails seuls lui échappaient.

Il comprit que l'odieux Viperr, furieux de voir lui échapper cette proie qu'il avait si bien cru torturer par la scène de la lettre, avait eu recours à quelque ruse infernale pour le soustraire au contact de person-

nages qui, après tout, pouvaient bien être des protecteurs.

Marius comprit aussi qu'en échappant, comme il l'avait fait, des mains de son compagnon de voyage à Foots-Gray, il avait fatalement servi le plan diabolique de Viperr, et qu'alors qu'il se croyait, à l'aide de ses déguisements, en voie complète de salut, il était dépisté, suivi par l'impassible et trop ponctuel master, qui avait attendu le moment le plus opportun pour se saisir de lui et le replonger dans les pontons d'un port assez éloigné de Londres pour qu'il y eût chance de voir sa trace perdue par les personnages, lesquels ne soupçonneraient guère, assurément, que l'évasion de la route aboutît à une réintégration sur les pontons à Portsmouth.

Marius était donc emporté vers les funestes cloaques de ses souffrances passées, préoccupé du projet de faire tous ses efforts auprès du post-capitaine sur le bord duquel il allait monter, pour réclamer tous les bénéfices de sa position exceptionnelle.

On aborda l'*Albany*, celui des pontons sur l'aspect duquel nous avons présenté quelques remarques.

L'aspirant ou midshipman qui avait causé avec le master John, au moment de l'arrestation de Marius, l'accompagna sur le pont, et entraîna l'officier-geôlier dans la dunette, sans doute pour lui communiquer ce qu'il avait appris lui-même touchant le prisonnier nouveau.

On devine bien que ce qui fut transmis au capitaine de l'*Albany* de la part de celui du *Kent* ne fut pas de nature à faire réussir les efforts que, dès son arrivée sur le ponton, Marius s'empressa de faire pour donner des explications sur sa situation étrange, et en faire découler ses légitimes réclamations.

l'Anglais ne tint aucun compte des appels qui lui furent faits à ce titre, et bientôt Marius dut, en voyant de nouveau s'enfuir l'espérance, juger toute l'horreur de sa nouvelle position, et les difficultés multipliées d'en sortir.

L'*Albany* contenait quatre cents prisonniers, pour la plupart marins de Saint-Malo et de la baie de Granville, pris sur ces corsaires qui, par leur audace et leurs coups inespérés de fortune, firent une si retentissante réputation à ces ports de mer.

Il est juste de dire que jusqu'alors le sort des prisonniers de Portsmouth avait été moins douloureux que celui de leurs compatriotes de Plymouth et de Chatam. Cela tenait en grande partie au caractère humain de l'amiral qui commandait le port.

Mais, depuis un mois environ, la substitution d'un autre amiral à celui qu'appelait un commandement de mer, et surtout l'arrivée de deux ou trois cents prisonniers nouveaux, avaient modifié dans des voies regrettables la situation du ponton; et Marius semblait arriver à point pour souffrir de ces complications funestes.

Pourtant il trouva l'*Albany* encore sous l'influence de la situation précédente, et la gaieté, la verve ordinaire des matelots malouins ne laissaient pas que de lutter de tout l'effort d'une philosophie touchante et courageuse contre l'envahissement des maux qui de jour en jour assombrissaient la vie des prisonniers.

Au moment où Marius fut jeté sur l'*Albany*, tout le monde y était préoccupé d'une circonstance bizarre, mystérieuse, qui servait à soutenir le moral de nos compatriotes, déjà atteint par les rigueurs chaque jour croissantes de leur captivité.

Voici comment Marius fut mis au fait du phénomène

qui distrayait l'équipage, et irritait la curiosité des uns, en causant la terreur des autres, et ajoutons aussi l'amusement d'un petit nombre d'esprits forts, parmi lesquels notre héros ne put manquer de se ranger à son tour, les faits une fois bien scrupuleusement constatés.

Dès le lendemain de son arrivée sur le ponton, Marius, errant sur le tillac pour examiner ses compagnons de captivité et y chercher ses pairs en sentiments et en intelligence que tout homme tend à découvrir partout où il se trouve mêlé à la foule; Marius, disons-nous, entendit la conversation suivante :

— En v'là un satané farceur de vaporeux !

— Qui vous glisse dans les pattes comme un verre de schnick sur la langue !

— Et qui pue le soufre comme un vrai Lucifer !

— Et qui a des yeux qui brillent comme des phares tournants.

— Tu l'as vu donc toi, *Grand-Gosier?*

— Pardi, si je l'ai vu !... vu et sentu, quoi !... Il m'a glissé sur le ventre l'autre nuit comme une brise de *vent anisé*... J'ai étendu la main pour essayer de le pincer... mais ouich !

— Dis donc, Grand-Gosier, reprit un autre qu'on avait surnommé *Dort dans l'eau*, est-ce vrai qu'il a une queue comme les *zarans dégoûtants* (les orang-outangs), ce particulier-là ?

— Une queue ?... où ça ? Derrière la tête ou bien...

— Tais-toi donc, Grand-Gosier ! les *goguelins*, ça n'a pas de queue, ça a une trompe.

Il est temps, peut-être, d'expliquer au lecteur ce qui faisait l'objet de ce dialogue matelotesque, et puisque le mot *goguelin* a été prononcé, de dire ce qu'en marine.

en superstition de gaillard d'avant, on qualifie de ce nom peu connu dans les légendes de terre ferme...

Le *goguelin* est une sorte d'esprit famillier dont les matelots s'effrayent entre eux, comme les nègres des Antilles de leur fameux *zombis*.

Il n'y a guère de navire à bord duquel il ne s'établisse quelque tradition de fantôme, d'esprit nocturne et malfaisant dont les faits et gestes dictent d'effrayants souvenirs aux imaginations des matelots en défrayant leurs contes de bord.

Sans doute tous n'y croient pas... mais la multiplicité et l'étrangeté des tours que l'on attribue aux *goguelins* impressionnent assez vivement les imaginations pour que celui même qui veut résister à l'entraînement fasse *in petto* quelques prudentes réserves.

Les *goguelins* passent pour se révéler dans les parties sombres du navire, durant les nuits de tempête... Ils affectionnent aussi, dit-on, le voisinage du hamac des mourants... C'est pour un malade un pronostic funeste, comme l'apparition du *petit homme rouge*, qui passait pour signaler quelque catastrophe aux familles régnantes de France...

Le *goguelin* est décrit de cent manières et suivant la fantaisie ou la richesse d'imagination de chaque conteur. Il appartient donc très-formellement à ce genre vague et indéterminé qui n'a de limite que le possible.

Religieux souvent, malgré son étrange vie, lorsqu'il est à terre maître de quelques jours, superstitieux toujours, le matelot s'abandonne volontiers à ces superstitions qui tendent à mêler à sa vie de hasards et de périls l'intervention des êtres surnaturels et des choses incomprises.

Il professe aussi, par exemple, le culte de la plus aveugle confiance à l'endroit du *feu Saint-Elme*, qui,

vu de tous, celui-là, du reste, et mainte et mainte fois constaté, lui présage, croit-il, les destinées du vaisseau auquel il a attaché les siennes propres.

Expliquée par la science, cette vapeur enflammée que le marin a poétiquement appelée *feu Saint-Elme* n'est au fond rien autre chose qu'une sorte de météore qui doit son origine à l'électricité du ciel, ou aux phosphorescences des flots.

Ce petit phénomène atmosphérique se produit durant les nuits orageuses, lorsque des nuages bas et fortement électrisés passent sur le navire.

Les extrémités des mâts et des vergues, garnies de leurs ferrures, agissant comme autant de pointes de paratonnerres d'inclinaisons diverses, crèvent le nuage et s'y chargent de la vapeur électrique, qui bientôt s'épand sur les cordages, les suit, s'y enroule, court, s'arrête, s'éteint, renaît, brille et pâlit pour disparaître sous un souffle, un mugissement du vent.

Donc le feu Saint-Elme existe, il est saisissable aux regards, il est formel, réalisé. Mais le *goguelin*... après cela nous n'osons vraiment pas trop nous aventurer dans la négation; il y a tant de matelots qui jurent l'avoir vu, senti, presque attrapé!... Pourtant nous croyons bien qu'en fait d'attrape... Mais revenons à notre récit.

Le *goguelin* du ponton *l'Albany* ne semblait pas de l'espèce dangereuse, nuisible. C'était, paraît-il, un brave goguelin dont la malice n'allait pas au delà des espiègleries les plus tolérables, un goguelin anodin, un bon diable de goguelin.

Toutes les nuits, depuis environ une semaine, il opérait ses frasques, accomplissait ses prouesses, sans qu'il en eût coûté à personne une seule goutte de sang.

C'était ordinairement vers minuit (c'est l'heure favo-

rite des diables et des revenants) que le *goguelin* commençait à se révéler sur un point toujours nouveau de la batterie, alors encombrée de hamacs suspendus et de dormeurs faisant du pont comme une sorte de lit de camp.

Il glissait comme un sylphe au milieu des étroits défilés des couches qui encombraient l'espace, et frôlait l'un, secouait l'autre, chatouillait celui-ci et pinçait celui-là. On avait remarqué qu'il ne mordait personne.

Le pire qu'il fît, c'était, dans ses nuits les plus folichonnes, de passer sa queue, ou sa trompe, sur le visage de quelque dormeur, en lui relevant le nez de bas en haut et en lui écarquillant brusquement les paupières...

D'autres fois il mettait une file de hamacs en branle, si bien que chacun était spontanément réveillé, et réveillait son voisin à coups de coude dans les flancs.

La seule énormité qu'il se fût permise avait été, justement la veille de l'arrivée de Marius sur le ponton, de supprimer comme par enchantement les liens d'un des bouts du hamac d'un prisonnier que l'opinion accusait de *faire la mouche* pour le post-capitaine de l'*Albany*, si bien que le dormeur était outrageusement tombé à terre dans un réveil assez heurté.

Mais ce fait n'avait rien ajouté à la rancune des victimes les plus mystifiées du goguelin, car un formidable *tutti* proclama le lendemain que pour celui-là c'était bien fait. Les matelots sont souvent électriques !

— Eh ben ! le goguelin est un bon bigre ! s'écria alors celui qu'on avait, à cause de son insatiable appétit, surnommé *Grand-Gosier*. Cette fois il a amuré un chenapan qui méritait pire. A bas les cafards et les va-de-la-langue !... C'est mon opinion, et j'estime ce goguelin, bien que l'autre nuit il m'ait emporté ma couverture à l'autre bout du faux-pont.

— Ah ! oui ! ajouta *Dort dans l'eau*, cette nuit qu'il m'a rousti une mèche de ma tignasse, que j'en ai vagi comme un marsouin qui tette du vinaigre.

— Eh bien ! moi, si je pouvais me mettre en relation avec le goguelin, reprit Grand-Gosier, je voudrais le prier, là, en bon matelot, quoi ! de me surveiller un peu la nuit sous la tête, car j'ai beau y amarrer mes vivres dans ma cravate et m'en faire comme qui dirait un oreiller... c'est égal, on me les chipe tout de même, et c'est chamberdant !

Il faut dire que celui qu'on appelait Grand-Gosier s'était vu contraint de donner des leçons de danse à qui il pouvait pour se procurer un petit supplément de vivres indispensable à la satisfaction de son cœcum sans cesse aux abois. Ce qui nous étonne seulement, c'est d'entendre que l'insatiable matelot pût faire assez danser pour avoir ainsi des vivres de reste à emmagasiner la nuit...

— Ah ! on te carotte donc aussi tes légumes à toi ? ajoute un autre prisonnier. Et dire que ni moi non plus je ne peux pas garder une miette de biscuit, à seule fin d'avoir, comme on dit, une poire pour la soif !... J'ai beau me le fourrer dans mes poches, me le coller sur le ventre, me l'aplatir sur le dos... bernique, rien n'y fait... le lendemain, ni vu ni connu, le biscuit est à la dérive !

— Ah ! bien sûr qu'il y a des voleurs qui font leur coup la nuit ! reprit un nouveau venu. L'autre dimanche, j'avais vendu une bague qui me venait de mon adorée de Saint-Servan avec de ses cheveux dessus, pour acheter une livre de porc salé. Très-bien. Voilà que le soir, pour ne pas qu'on me flibuste ma viande, je l'amarre solidement avec mes bretelles autour de mon torse, que j'avais juste le porc sur le cœur... ça me fit rêver à ma

blonde, puisque c'était le morceau qui venait de sa bague qui m'oppressait... Très-bien. Voilà que le matin je me réveille!... Je porte naturellement la main sur mon cœur... Plus de cochon! le gras, le maigre, l'os et la bretelle avec, tout avait filé son nœud!... Très-bien. Je voudrais que le caïman qui m'a subtilisé ma bague... c'est-à-dire mon porc salé, l'eût pour toute sa vie pendu au bout du nez, sans jamais réussir à l'éternuer!... ça serait, ça, une justice!... On le connaîtrait, le gueusard!

Grand-Gosier reprit en conclusion:

— Bref, le fait est que je ne connais qu'un moyen de remédier à la chose... et, ce moyen-là, il n'est pas de mon invention, mes fistons; c'est une idée d'un amiral à qui un goguelin flouait toutes ses chiques. Voilà ce qu'il dit, cet amiral: Autrefois, il y a bien des années et tout plein d'autres encore avant, le bon Dieu s'appelait Jupiter, et ses saints étaient Mercure, Vulcain, Pluton et Bacchus, le plus fameux de tous, on le sait, et de reste!

Or, quand ça n'allait pas bien sur la terre, et qu'on voulait amadouer les dieux, ou attrapait toutes sortes de choses, et on te les leur offrait de bon cœur à ces dieux, parmi lesquels il y en avait des demi.

Donc, on mettait ça, tout ce qu'on leur offrait s'entend, dans un lieu désert et respectable; ça s'appelait un *sacrifice*.

On portait là, par exemple, un tas de bucoliques et de fonds de boutique dont on ne savait absolument pas quoi faire: des vieilles culottes trop goudronnées, des pipes cassées, des poulets trop maigres, de la basane, du vieux bitord et du bœuf rance.

Ça les flattait, ces dieux! on ne trouvait plus rien le lendemain... La nuit tout le sacrifice... (on appelait, je crois, ça un... *catacombe*), toute la fournée de dons était envolée sur les nuages, et dès lors tout allait à ria, tout

prospérait et réussissait sur la terre, tous les dieux tout entiers et demi-dieux étaient contents de leur sort d'être si bien servis.

Donc, mon amiral, qui savait ça, se dit: Le goguelin me chipe des chiques, et mon tabac file nocturnement, que ça va très-mal pour ma provision de la traversée... Attend un peu!

Je lui fais sa part à ce goguelin!

Je lui offre un sacrifice, quoi!

Je lui colloque un *catacombe* de tabac... principalement en vieilles chiques déjà sucées... ça le flatte, ce goguelin... il se dit: « Bon! on me traite comme n'importe quel Jupiter d'autrefois. L'amiral s'est avoué qu'il n'y avait pas à tortiller et qu'il fallait penser à me satisfaire. C'est très-bien à lui, et il faut que j'y réponde par des procédés. Ainsi, je raffle ce qu'il m'offre en sacrifice, cet amiral, et je respecte son reste. Un goguelin doit savoir vivre proprement. »

Donc, voilà ce qu'avait pensé l'amiral se fait, et ça tourne comme il avait dit. Le goguelin embraque le tabac qu'on lui *catacombe*, et ne prend rien de plus. Toutes les nuits il suçait sa chique, ce goguelin, ça lui suffisait, il ne pensait plus à flibuster l'amiral.

C'est ainsi que l'un et l'autre eurent leur tabac pendant toute la traversée, même que le goguelin remettait parfois ces vieilles chiques dans les poches de l'amiral, comme pour lui dire: J'en laisse.

Bref, voilà où je veux en venir: on nous chipe nos vivres la nuit; on ne sait pas qui, on ne le saura pas. Le mieux, ça serait de s'entendre avec le goguelin, puisque le ponton a le sien. Une nuit, à minuit, on te lui crie, à ce fantôme:

— Estimable goguelin! il y a un garnement qui nous chipe nos restants de vivres, que rien n'y fait. Vous

qui flânez la nuit de-ci de-là parmi nos hamacs, faites la police, coincez le flibustier comme déjà vous avez un peu secoué l'espion l'autre soir, et pour vos peines, ô puissant goguelin, on se fendra en votre *honneur* d'un *sacrifice* à la mode antique, on vous traitera comme un vrai dieu mythologique, quoi!

Toutes les nuits on déposera sur un affût de canon, en manière d'autel, quelques légumes, du bœuf salé en bon état, tout cuit, et du biscuit le moins avarié possible. Si ça ne suffit pas, magnanime goguelin, vous le ferez comprendre; on pourra vous y ajouter un peu de monnaie. Elle est rare sur le ponton, mais on ne saurait trop se fendre pour avoir un goguelin dans sa manche!

— Et si on lui ajoutait à boire, à condition qu'il ne viendrait plus pincer ni chamberder personne, ajouta *Dort dans l'eau*, qui avait la trace en bleu sur sa peau des agaceries du fantôme.

— C'est une très-bonne idée, matelot, qui te vient là, exclama Grand-Gosier avec un empressement qui aurait pu donner à penser à un auditoire moins superstitieux. C'est pardieu vrai! On peut, en lui ajoutant une bouteille de... quelque chose, tous les soirs, l'obliger par la délicatesse, ce goguelin, à ne plus molester personne et à faire la police nocturne de la batterie... Voyons, récapitulons bien, nous disons:

Une chiquaille soignée en manière de *sacrifice*, composée de viande, légumes assortis, le tout cuit à point et prêt à être frippé... très-bien! Ajoutons le biscuit choisi sans moisissure et sans vers... plus, une bouteille de vin, hein!... et pour dessert un peu de petite monnaie!... C'est un menu qui ne l'est pas. J'y pense! si on lui ajoutait aussi un peu de tabac, à ce pauvre goguelin?... N'est-ce pas, les amis, qu'un peu de tabac...

ça l'attendrirait tout à fait, et jusqu'aux larmes, je parie!

Abrégeons. Le Grand-Gosier sut si bien influencer ses camarades, que le soir même un *sacrifice*, auquel il contribua pour sa part, et qui paraissait assez substantiel pour assouvir amplement la faim d'un Gargantua, fut déposé sur un point de la batterie que l'instigateur de l'holocauste désigna lui-même.

Nous devons dire cependant que, malgré les efforts du Grand-Gosier, nul ne consentit à se priver d'une part quelconque de sa ration ou de ses emplettes en *gin* pour en garnir la bouteille proposée, qui resta vide.

La monnaie, pas même la petite, ne put être souscrite par personne, ni le tabac non plus.

Aussi notre conjurateur d'esprits nocturnes prétendit-il que le goguelin trouverait qu'on faisait médiocrement les choses...

La nuit vint, s'écoula; personne ne fut volé de ses économies de vivres; les donneurs furent peu tourmentés, et au matin on reconnut que le *sacrifice* avait disparu : le dieu agréait!

Quelques jours s'écoulèrent. Puis, une nuit un grand bruit de cris mit toute la batterie des dormeurs en émoi. Il sembla une bataille.

Les abrutis dans le sommeil furent réveillés ; chacun interrogea son voisin.

— C'est le goguelin, disait-on, il aura pincé le voleur! Brave goguelin! il fait très-bien la police depuis qu'on lui fait un sacrifice!

Mais les cris redoublant, le master du ponton, averti par la sentinelle placée au panneau du pont, arriva avec un fanal; il avança de son mieux au milieu

des hamacs suspendus et des couches du tillac, et éclaira bientôt la scène la plus inattendue et la plus burlesque.

Un homme, qu'on reconnut bientôt pour le matelot sur le cœur duquel un hardi voleur était allé une nuit cueillir le morceau de porc salé qu'on sait, tenait terrassé, sous son genou et sous son poing, quelque chose de grouillant, piaillant comme un écorché, et d'une forme indescriptible à première vue.

La chose se débattait furieusement et poussait de lamentables cris en partie dénaturés par une sorte de capuche percée de trous.

L'ensemble avait un aspect fauve, bestial, fourré.

Le *sacrifice* alimentaire auquel, à force d'éloquence, le Grand-Gosier avait entraîné, la veille, des souscripteurs modèles à ajouter quelques pièces de monnaie, jonchait le pont autour des combattants culbutés.

Marius, le moins endormi, sans doute, de tous les prisonniers, s'étant un des premiers risqué à approcher aux cris du matelot au porc salé, qui criait :

— C'est le goguelin ! Je tiens le goguelin !

Marius, disons-nous, fut le premier à se mêler à la chose, et ayant arraché à l'individu terrassé le bizarre capuchon qui l'étouffait alors, la lumière du fanal montra aux prisonniers stupéfaits... le Grand-Gosier honteux, meurtri, à demi suffoqué, faisant tous ses efforts pour glisser sous la pression du rude genou de son vainqueur, et criant lamentablement au secours.

L'homme au porc était tellement furieux de reconnaître son mystificateur sous l'étrange carapace du goguelin, qu'on eut grand'peine à lui arracher cet adversaire empêtré dans une sorte de toile goudronnée, et toute lardée de bout de bitord étoupés. Il fallut quelques coups de plat de sabre du master.

Grand-Gosier put reprendre haleine et confesser son

iniquité. Le goguelin, c'était lui... le floueur de vivres nocturnes, c'était aussi lui... *Bis in idem!*

Il avait imaginé l'un pour détourner l'attention de l'autre, et lorsqu'il lui fallut comprendre que le métier devenait difficile pour son estomac, il inventa ingénieusement l'histoire des *sacrifices*.

C'est ainsi qu'il mangeait tout son soûl.

Mais parmi ses tributaires superstitieux, un matelot avait fini par concevoir quelques soupçons, voyant surtout ledit Grand-Gosier se consoler assez philosophiquement du manque de ses leçons de danse qui apportaient précédemment un supplément indispensable à l'alimentation d'un appétit exaspéré.

L'affaire de la monnaie implorée par le goguelin vint augmenter les soupçons. Ce matelot avait encore, pourrait-on dire, l'histoire de son porc salé sur le cœur. Il se dit :

— Il faut que je surveille le goguelin.

Il laissa tout le monde s'endormir, et se glissa agilement vers l'endroit où Grand-Gosier, qui s'était installé grand prêtre de l'autel des *sacrifices*, avait coutume de poser l'offrande, et il attendit.

Vers minuit, quelque chose de brun et de bizarre s'étant approché, notre rancuneux personnage se tint le jarret tendu, le poing levé, et, au moment où le goguelin, trop peu vaporeux en vérité, mettait la main sur le *sacrifice*, notre matelot lui tomba dessus de la façon qu'on a pu voir, sans se soucier de s'informer à qui il avait affaire: le fanal et Marius vinrent révéler le Grand-Gosier...

Le malheureux mystificateur, plus mort que vif des coups et surtout de la frayeur du sort que, dans les mœurs des pontons, lui promettait une telle scène, le malheureux Grand-Gosier, disons-nous, fut recueilli

par Marius, qui, profitant de la confusion, le débarrassa de sa carapace de loup-garou et l'entraîna dans l'ombre de la batterie.

Toutefois, Grand-Gosier ne put boucher ses oreilles aux propos et aux menaces qui lui promettaient pour le lendemain une apuration de comptes sévère...

Mais le lendemain, de très-grand matin, un incident des plus graves vint détourner l'attention de l'exécution des promesses faites au Grand-Gosier; un cri retentit éperdu dans la batterie basse :

— Le ponton coule ! le ponton coule !

En effet, l'eau qui, depuis quelques semaines, s'était infiltrée dans la cale de cette vieille carène, était d'abord restée stationnaire à une élévation d'environ un mètre; mais une avarie s'était apparemment déterminée dans la partie submergée, et durant la nuit signalée par la capture du goguelin, une rapide et persistante invasion de la mer avait brusquement amené le niveau extérieur à fleur des sabords dits d'*arcasse*, situés dans la partie du gouvernail, si bien que l'eau coulant bientôt dans la cale, de tout le volume qu'offrait à son impétuosité la largeur même des deux sabords, le soir venu, le ponton se trouva littéralement à demi coulé !

On juge de l'effroi causé parmi les prisonniers par un tel événement!

On ignorait encore si l'invasion de l'eau de mer s'arrêterait au point d'immersion forcée du vaisseau équilibré par sa force de flottaison, ou si le fléau compléterait son envahissement au-dessus de la batterie où venait de s'accomplir la scène que nous avons décrite.

Dans le second cas, qui n'était pas impossible, le ponton devait être abandonné, et sans trop de retard, ou tous ses hôtes noyés...

Peindre la confusion qui résulta des cris plus haut

rapportés, comme brusque et menaçante diversion à la scène du goguelin, serait impossible.

L'événement, mal défini d'abord, porta chaque prisonnier à s'emparer, au milieu des difficultés d'une inextricable mêlée, des objets qu'il désirait sauver de l'atteinte des eaux, et la foule, cherchant à se faire jour aux escaliers-échelles des panneaux ouverts sur le tillac, y détermina un pêle-mêle d'autant plus compliqué, que chacun essayait d'emporter, l'un son hamac, l'autre ses hardes, d'autres encore des ustensiles divers, chacun les instruments de sa petite industrie de prisonnier.

Il fallut qu'une partie du jour se fût écoulée sur l'examen approfondi de la situation pour que l'on pût constater que l'eau, arrivée à frôler le dessous du pont inférieur qui servait de dortoir aux prisonniers, ne s'élevait plus, pour le moment au moins, ce qui indiquait que dans son immersion le vaisseau avait rencontré son centre de gravité sous-marin.

Les prisonniers durent donc, tant bien que mal, et plutôt mal, assurément, se réintégrer dans la batterie, car bien que le post-capitaine de l'*Albany* eût donné avis à l'autorité du port de Portsmouth des avaries du ponton, aucun ordre, aucun secours ne fut dirigé pour obvier à la situation.

Quelques jours s'écoulèrent même durant lesquels les choses restèrent ainsi.

Mais, comme on était alors au mois d'août, l'époque des beaux jours, saison rapide à la vérité, mais dont la chaleur est presque torride pour cette partie du sud anglais, les conséquences physiques d'un tel état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir.

L'eau de mer qui envahissait toute la cale et le bas pont du vaisseau, battant un espace encombré de filins, de câbles goudronnés, de vivres malsains et d'une foule

d'autres objets d'une décomposition facile, cette eau, disons-nous, commençait à se corrompre, à croupir, à se condenser à la surface en un limon verdâtre qui ne tarda pas à exhaler des miasmes infects.

Or, l'élévation de la température venant apporter son concours suffoquant à l'état méphitique d'une atmosphère déjà fortement altérée, la situation sanitaire du ponton devint de jour en jour plus alarmante.

Bientôt une sorte de typhus contagieux se déclara parmi les quatre cents malheureux parqués entre les murailles humides de ce sépulcre délétère...

Soit indifférence à l'égard de nos prisonniers, soit calcul... hypothèse que nous n'oserions repousser, soit enfin absorption dans des soins et dans des préoccupations alors multipliés par l'importance du rôle que jouait alors Portsmouth, toujours est-il que l'autorité maritime n'avait pris aucune mesure de secours contre les dangers qui résultaient, de plus en plus graves, de la position de l'*Albany*.

Le typhus saisissait chaque jour quelques nouvelles victimes; déjà la barque qui, chaque matin, apportait les provisions de la journée, avait dû remporter quelques cadavres.

Enfin, un matin, les prisonniers valides qui cherchaient l'air, si brûlant qu'il fût, snr le tillac supérieur, virent un grand cutter quitter l'avant-port et faire voile vers le ponton.

On s'imaginait qu'il venait chercher tout ou partie des prisonniers, pour les transporter à terre... Mais cette attente ne tarda pas à être trompée.

Le cutter était monté par une vingtaine de marins qui procédèrent à l'appareillage du ponton, en levant les grosses ancres sur lesquelles il était embossé.

La marée se retirait alors du port. Les ancres levées,

le ponton céda naturellement à l'impulsion des eaux dans leur retraite vers le large.

A la grande stupeur des prisonniers, l'*Albany* fut ainsi drossé, emporté à travers un espace de quatre à cinq milles de l'ouverture du port, en suivant les parages d'une côte peu habitée, dans une des baies de laquelle on avait précédemment établi un lazaret. Le but de l'autorité était désormais bien facile à saisir : on avait voulu éloigner la contagion typhoïde des centres de l'activité militaire, au lieu d'y porter remède.

Dans les conditions les plus vulgaires d'une prudente humanité, il eût fallu transporter les quatre cents prisonniers sur une autre coque, en en prélevant les plus malades, puis amenant le ponton dans le dock d'abattage, en visiter et réparer la carène invalide.

Mais tout ce qu'on connaît déjà de la conduite du gouvernement anglais, à l'égard des infortunés trahis par l'inconstante fortune des combats, permet d'avancer, sans outrer l'accusation, que les chefs maritimes qui avaient la surveillance des *prison's-ships* n'apportaient qu'une indifférence apparente, voilant d'odieux calculs, à tous les accidents qui avaient pour conséquence possible la maladie ou la mort de nos malheureux compatriotes.

Ce révoltant machiavélisme est déjà, croyons-nous, suffisamment ressorti de nos récits passés, pour qu'il nous soit inutile d'insister sur les honteuses passions qui animaient alors nos déloyaux ennemis, passions qui ne pouvaient manquer de trouver l'occasion d'une application nouvelle dans l'affaire du ponton *l'Albany*.

On s'était donc contenté d'éloigner son mouillage de quelques milles, dans la direction de Selsey-Bill, comme pour placer dans une sorte d'isolement préservateur pour le port les malheureux auquels on n'apportait

d'autres secours que le secours, involontaire même, qui résultait forcément de l'air un peu vif, à l'ouvert de la baie.

Des deux batteries précédemment occupées par les prisonniers, une seule, sans parler du tillac, était désormais habitable, si ce mot est applicable au désastreux état présent des choses.

L'eau croupissante qui avait rempli la cale, en gagnant la batterie inférieure, y était fatalement emprisonnée par la fermeture des sabords dont les ouvertures eussent permis le renouvellement des eaux, sans ajouter désormais à leur volume envahisseur.

Les prisonniers avaient dû se réfugier tous dans la batterie haute, c'est-à-dire que quatre cents hommes vinrent se parquer dans un espace déjà trop étroit pour la moitié de ce nombre.

Un semblable encombrement eût été dangereux dans des conditions ordinaires de salubrité, que ne devait-il pas devenir bientôt pour des malheureux détestablement nourris, peu à peu affaiblis par les privations, les chagrins, les mauvais traitements qui résultèrent de jour en jour du nouvel état de choses que les geôliers du ponton étaient furieux de devoir partager avec les prisonniers!

C'est qu'en effet il fallut bien peu de jours pour changer complétement la physionomie du ponton que nous avions dès l'abord présenté comme faisant, sur quelques points, exception au milieu des autres *prison's ships*.

Les vivres presque passables, eu égard à l'ordinaire chronique des pontons... un post-capitaine point trop... Viperr! et quelques semaines au plus de captivité pour le plus grand nombre, avaient répandu sur le malheur commun cette teinte de résignation philosophique qui se traduisait en tentations fréquentes de gaieté chez les Ma-

louins, gaieté dont Marius devait voir le dernier effort dans la scène du goguelin et de Grand-Gosier.

Mais, bientôt abandonné de son chef, l'*Albany*, livré à la police aigrie des masters, devint, à mesure que le fléau qu'il portait dans son sein augmentait ses ravages, un enfer de tortures morales greffées sur les souffrances physiques.

Les vivres ne tardèrent pas à devenir d'une détestable espèce, si bien que les pauvres diables auxquels les conjurations combinées dont on a parlé laissaient encore une sorte de santé, devaient céder à leur tour sous une souffrance nouvelle.

Aussi une semaine s'était-elle écoulée depuis la dérive de l'*Albany* dans les eaux du lazaret, qu'il offrait le tableau que nous allons essayer d'esquisser.

La masse des prisonniers, affaiblie d'une vingtaine de victimes déjà emportées par le mal, n'avait que deux alternatives possibles : le pont inférieur ou le tillac. La nuit l'un, le jour l'autre.

Et nous ne saurions dire, en vérité, laquelle de ces durées était la plus insupportable, car chacune comportait un martyre particulier.

Le jour, ces malheureux se pressaient comme dans un *raout* sur le tillac, recevant d'aplomb sur la tête les flèches lancinantes de cet astre insolite dont la côte orientale de l'Angleterre connaît un moment toutes les ardeurs durant cette saison, comme si ces feux lui escomptaient à la fois le capital des rayons d'une longue retraite voilée de brumes denses et moites.

L'espoir de saisir quelques gorgées d'air pur se trouvait même en partie déçu pour le plus grand nombre de ces patients trop pressés, trop gênés dans les plus simples mouvements de corps pour qu'une atmosphère particulière à leur agglomération ne les enveloppât

point partout où se transportait la capacité de leur masse.

Les vivres, et quels vivres! car ici la chose était la désolante négation du nom imaginé qu'on lui donne... les vivres, disons-nous, le biscuit avarié, plein de vers ou amolli par la moississure, quelques légumes qu'il fallait recevoir tels quels, car il était désormais impossible de les soumettre à la cuisson voulue, et leur crudité était un nouvel élément morbide; quelques morceaux de bœuf salé, dont l'insupportable rancidité était la conséquence forcée des voyages qui en avaient causé la mise au rebut : tous les aliments enfin jetés à la faim de ces malheureux étaient de nouveaux éléments morbides pour les prisonniers déjà placés dans les déplorables conditions hygiéniques que l'on sait...

Et lorsque nous disons que ces exécrables vivres leur étaient *jetés*, c'est bien littéralement le mot, car la distribution régulière en était devenue à peu près impossible au milieu de cette masse compacte d'individus qui encombraient le tillac.

Aussi les matelots anglais, si à regret confinés dans cette périlleuse surveillance des prisonniers, se contentaient-ils, aux heures voulues, de monter dans les haubans des tronçons de mâts du ponton, et de faire pleuvoir de là sur la tête de leurs hôtes les morceaux de biscuit de mer, les carottes, les navets, les pièces de bœuf en voie de putréfaction, qu'ils se passaient de main en main d'une chaloupe venue de terre...

Cette réfection immonde tombait çà et là sur ces malheureux, comblant les uns, privant les autres, et ajoutant au martyre de la situation physique mille ferments de disputes, de rixes, d'injures occasionnées par l'arbitraire forcé d'un tel mode de distribution.

Car, si nauséabonde que fût une telle nouriture, l'instinct de la conservation portait chacun, moins ceux qui étaient déjà terrassés par le mal, à se jeter avidement sur ces débris. Mais la faim, une faim aveugle et malsaine pouvait seule être tant bien que mal assouvie par quelques-uns; quant à boire... la situation le prohibait à presque tous.

Les Anglais jetaient bien quelques seaux d'eau, et quelle eau! dans des bailles placées à l'avant du vaisseau; mais, sans parler de la détestable qualité du breuvage bientôt attiédi par l'ardent soleil, il faut noter que les seuls prisonniers que la cohue laissait ce que nous appellerons sur sa marge, pouvaient tenter d'y tremper leurs lèvres desséchées.

Aussi ne saurions-nous dire ce qui était plus périlleux, soit d'une abstinence volontaire ou forcée, soit de l'absorption par l'estomac ou les entrailles réduits à y puiser quelques sucs insalubres, d'une nourriture tout au plus bonne pour les plus immondes animaux...

Tel était le jour pour ces martyrs de nos défaites navales, pour ces braves dont le crime avait été d'avoir dû céder à la force, à la brutalité du nombre, à la conspiration, enfin, de la mitraille, des flots et des vents complices de l'ennemi. La nuit leurs souffrances semblaient encore se multiplier par elles-mêmes.

A peine les plus déterminés à défendre, même au prix de leur sang, une tentative de sommeil fiévreux et halluciné, réussissaient-ils à accrocher sous le pont leurs hamacs envahisseurs de l'espace.

La presque totalité des prisonniers se bornait à s'accroupir la tête appuyée sur les genoux, ou s'étendait sur les planches transpercées dans toute leur porosité par l'action méphitique de l'eau qui croupissait sous elles.

Les plus faibles, renonçant à imposer à leurs voisins un brutal égoïsme, restaient debout, s'accotant, s'appuyant contre les bordages, baignés d'une moiteur brûlante, et s'affaissant parfois malgré eux, comme des cadavres, sur leurs jambes affaiblies, lorsqu'une immense fatigue venait, au milieu des vertiges de la faim ou de la soif, pencher leur front dans l'essai d'un sommeil trompeur...

On conçoit qu'il n'avait fallu que peu de jours d'une aussi intolérable situation pour déterminer dans cette foule affaiblie, échauffée, haletante, affamée, les ravages d'une inexorable contagion !

L'humidité délétère, la corruption de l'air, l'insanité des aliments, les puantes émanations de tant de corps et l'embrasement empesté de l'atmosphère, tout avait fatalement contribué de concert à filtrer au milieu de cette agglomération de malheureux les irrésistibles poisons d'une *influenza* pernicieuse...

Marius, on s'en souvient, avait, durant la fameuse nuit de la lutte entre l'homme au porc salé et le goguelin, fait échapper ce dernier, c'est-à-dire Grand-Gosier, à l'aide de la confusion qui avait suivi la mystification du fantôme.

Grand-Gosier, qui se croyait déjà livré aux rancunes vengeresses des marins longtemps bernés et dépouillés par lui, échappant comme par miracle à la punition impitoyable qu'il avait encourue, s'était senti mû d'un vif sentiment de reconnaissance envers son sauveur. Aussi chercha-t-il le moyen de s'acquitter, lorsque la situation du ponton devint ce qui a été décrit.

Le petit système de prélèvement alimentaire qu'il avait pendant assez longtemps pratiqué, soit comme rôdeur nocturne, soit comme goguelin des *sacrifices* volontaires des superstitieux, outrepassant les besoins

de son estomac, lui avait permis de faire quelques notables économies, en biscuit surtout, et en biscuit d'une qualité encore supportable, car sa distribution quotidienne datait des jours qui avaient précédé le changement de mouillage de l'*Albany*.

Or, ces économies gastronomiques du Grand-Gosier, adroitement amassées et cachées dans une partie obscure de l'entre-pont, lui avaient permis de faciliter à son sauveur une alimentation moins dangereuse que celle à laquelle était réduit le reste des prisonniers.

Et cette conduite du Grand-Gosier avait entraîné une autre conséquence heureuse pour Marius : c'est que la nécessité de surveiller la cachette au biscuit sain avait contraint les deux consommateurs privilégiés à se tenir toujours à l'arrière de la masse si compacte des prisonniers, de façon qu'ils échappaient ainsi à quelques-unes des souffrances de la majorité.

Marius, en observant le relâchement de surveillance qu'entraînait la peur que ressentaient les gardiens effrayés au milieu du fléau, s'était décidé à tenter quelque moyen d'évasion, et il ne crut pas manquer à la prudence en interrogeant à cet égard le Grand-Gosier.

— A combien crois-tu que le ponton soit de la terre? demanda-t-il, pour renforcer ses propres appréciations.

— A un mille tout au plus, mon officier, répondit l'ex-goguelin.

— Tu es sûr que tous les soirs, nos gardiens font le quart dans les quatre chaloupes qui sont embossées à l'avant, à l'arrière et aux flancs du vaisseau?

— J'en suis très-sûr. Depuis cinq ou six jours que la peste semble se développer sur le ponton, les Anglais filent tous, aussitôt finie la distribution des vivres qu'apporte un bugalet du port.

— Crois-tu qu'ils soient armés et vigilants?

— J'ai entendu dire ce matin qu'ils font leur quar l'arme au bras, et que, de plus, on a hier apporté du port, sur le bugalet, quatre petits pierriers mitrailleurs en bronze, qu'on a plantés sur leurs pivots à l'arrière de chaque chaloupe...

— Il est évident que les Anglais ont plus peur encore de nos évasions, depuis que nous pourrions leur débarquer la peste.

— Ah çà! mais si ça continue, mon officier, les cadavres seront plus dangereux que les vivants... Que diable fera-t-on de nos camarades qui auront avalé leur gaffe?

La réponse fut faite dès le lendemain matin à la question du Grand-Gosier.

En venant pratiquer leur étrange distribution de vivres du haut des haubans, les Anglais chaloupiers prévinrent les prisonniers qu'à l'avenir ceux d'entre eux qui succomberaient seraient tout simplement jetés à la mer, à l'heure où le reflux pourrait emporter les cadavres au large...

Et il faut dire que bientôt les cadavres ne manquèrent pas à cette affligeante sépulture.

Les miasmes pestilentiels, la chaleur torride, l'eau viciée, la présence des malades, tout contribua à développer le mal à un tel point qu'il ne se passa plus un jour sans qu'un ou deux prisonniers succombassent au fléau qui régnait sur cette foule vouée à toutes les horreurs de la plus intolérable situation physique et morale dont l'enfer terrestre puisse être rêvé!

L'épidémie avait tous les diagnostics, tous les caractères morbides de la peste.

Le patient était pris subitement d'évanouissements, de lancinantes douleurs à la tête; son œil devenait vi-

treux, sa bouche infecte, ses jambes affaiblies ne portaient plus son corps.

Bientôt, c'est-à-dire en peu d'heures, l'air embrasé et infecté qu'il respirait portait dans ses entrailles affaiblies un venin corrosif.

Sa peau devenait livide, mordorée par places, et de nombreuses macules, sous lesquelles se figeait un sang extravasé, hâtaient la décomposition des chairs à ce point révoltant et effrayant à la fois, que le patient assistait presque à la putréfaction hâtive de ses membres encore vifs...

Cinq ou six heures de cette agonie, qui commençait, peut-on dire, l'invasion même du mal, et c'en était fait! L'homme de la veille tombait, il restait un hideux cadavre, vert, marbré, les chairs ouvertes et suintant un sang noir, fétide, distillant dans l'air ses émanations empoisonnées!

On avait hâte de repousser cet affreux débris humain; les plus hardis, s'enveloppant les mains des débris de toile, saisissaient le cadavre et le traînaient au sabord le plus voisin, d'où on l'immergeait... il flottait gonflé par l'extravasation artérielle, et restait quelquefois tout un jour autour du vaisseau, arrêté sur quelque câble, emporté et rapporté par les courants, puis disparaissait tout à coup.

Les Anglais qui, on l'a dit, n'habitaient plus le ponton et se tenaient dans les barques disséminées à l'entour, tiraient quelques coups de fusil sur les corps, afin d'en provoquer la submersion définitive par l'invasion de l'eau dans les entrailles au moyen de quelque trou de balle sur l'abdomen gonflé...

Marius assistait à ces épouvantables drames avec un vif sentiment de rébellion contre sa destinée.

Il se demandait quelles fautes il avait à expier de-

vant Dieu, pour en être ainsi abandonné. Sans son amour, qui seul était devenu tout son courage, il se fût sans doute démoralisé comme l'avaient fait tant d'autres de ces malheureux, livrant ainsi une proie plus facile aux attaques d'un fléau bientôt triomphant.

Peut-être une circonstance physique venait-elle en aide, dans sa résistance au mal qui terrassait chaque jour de nouvelles victimes, aux forces morales qu'il puisait dans son désir d'être sauvé.

Cette circonstance, c'était la salubrité comparative des aliments que les secrètes économies de Grand-Gosier mettaient à sa disposition, comme témoignage de sa reconnaissance.

C'est ainsi que déjà un quart environ des hôtes infortunés de l'*Albany* avait succombé à la peste, que Marius et son mystérieux pourvoyeur n'avaient encore ressenti aucune des atteintes du fléau qui planait sur tous.

Et chaque matin était signalé par l'immersion sans cesse accrue de nouvelles victimes de l'épouvantable contagion qui faisait du vieux ponton un sépulcre à peine flottant sur une mer attiédie par les projections d'un soleil insolite.

Déjà les Anglais avaient reculé d'une vingtaine de brasses le cercle de barques qui enserrait le *prison-ship*, et depuis deux jours ils s'étaient soustraits au danger d'apporter eux-mêmes les vivres à distribuer aux prisonniers.

Un va-et-vient avait été installé par eux entre le ponton et la principale de leurs chaloupes d'observation, si bien qu'à l'aide de cordages et de poulies de rappel ils dirigeaient la barque aux vivres sous la muraille à demi-submergée du vaisseau, et l'en rappelaient lorsqu'elle était vide.

La mort d'une soixantaine de prisonniers avait eu pour conséquence d'éclaircir les rangs auparavant si pressés d'une masse refoulée sur un seul pont par la fatale immersion de l'*Albany*.

Le résultat d'un avantage payé si cher avait été de permettre aux prisonniers encore valides de recueillir eux-mêmes les vivres que nous avons vus précédemment les geôliers craintifs leur jeter au hasard du haut des haubans.

Cette nourriture était toujours aussi nauséabonde, aussi corrompue... Mais comme les Anglais du port continuaient d'expédier le même nombre de rations, la disparition d'une forte partie des consommateurs et la maladie de bon nombre des autres permettaient aux mieux portants de choisir les morceaux les moins malsains, et de lutter ainsi plus courageusement contre le fléau qui ne passait pas un jour sans abattre trois ou quatre victimes...

Un matin, les prisonniers qui avaient jusque-là le plus énergiquement réussi à résister au fléau, furent assez surpris de voir rôder dans les parties libres du tillac le Grand-Gosier, qu'on avait naturellement oublié depuis l'affaire du goguelin; beaucoup le croyaient mort.

Grand-Gosier furetait sur le pont, examinait la terre distante d'environ un mille vers Selsey-Bill, et s'affalait dans l'entre-pont, pour revenir bientôt recommencer sa manœuvre. Cela dura toute une matinée, puis on ne le vit plus!

Durant la nuit plusieurs malades firent retentir la batterie des cris de leur agonie... et au matin on eut trois cadavres à immerger.

Si chacun ne s'était éloigné de ces scènes réitérées d'une tristesse menaçante, on eût pu remarquer le soin

singulier avec lequel le Grand-Gosier, après avoir imprudemment bravé l'infection contagieuse pour dépouiller un des corps, placé dans une des parties les plus obscures de l'entre-pont, lui attachait aux reins un paquet d'une forme insaisissable.

Bientôt le sabord soulevé livra passage aux trois cadavres, qui tombèrent sur l'eau avec un bruit sourd...

La marée, qui avait monté toute la nuit, se retirait alors; c'était, comme on dit, l'heure du reflux, ce mystère dont la lune est complice, et qu'elle précipite et gonfle aux époques périodiques où elle devient nouvelle ou pleine.

Sur les trois cadavres immergés, un coula presque aussitôt par l'invasion de l'eau dans ses entrailles ouvertes par la putréfaction; les deux autres furent emportés par le courant, l'un dans une singulière perpendicularité qui n'en laissait voir que la tête balancée par les petits flots du jusant, l'autre à plat sur le dos dans sa nudité presque absolue, et glissant aussi sur la surface qui l'emportait dans son retrait matinal.

Ce fut par un hasard exceptionnel que les Anglais, en ce moment occupés de diriger vers le ponton la barque aux vivres, ne tirèrent pas sur ces corps, ainsi qu'ils le faisaient fort exactement depuis quelques jours, en raison sans doute d'ordres reçus du port.

Le Grand-Gosier parut suivre avec une sollicitude tout à fait intempestive celui des corps qui flottait blanchâtre, au milieu des ondes qui l'emportaient... Notre matelot ne quitta son poste d'observation que lorsque le cadavre eut disparu dans l'éloignement, vers le large...

Deux heures après cette scène bizarre, un homme nu prenait pied sur la plage la plus déserte de la côte de Kineton, et se faufilait parmi les rochers accumulés sur un petit cap.

Là, il détacha de ses flancs un paquet qui contenait ses hardes, qu'il étendit au soleil pour les faire sécher, après quoi, s'étant assuré que nul œil humain n'avait pu le découvrir dans son refuge, il s'étendit sur le sable à l'ombre d'un bloc de granit, pour se reposer de sa fatigue : cet homme, c'était Marius !

Le courageux jeune homme, comprenant que l'impitoyable système des Anglais allait avoir pour conséquence forcée la mort successive de tous les malheureux prisonniers de l'*Albany*, avait songé à un hardi moyen d'évasion que la complicité dévouée du Grand-Gosier et l'examen attentif des chances favorables ou contraires lui avaient permis de mettre à exécution, comme on l'a vu.

Le moment choisi du retrait rapide du reflux d'une grande marée, qui, l'emportant avec vitesse, réduisait au simple maintien de sa direction l'emploi de ses forces déplorablement compromises, l'heure calculée de l'expédition des vivres par les Anglais, tout avait dû contribuer à la réussite d'un plan d'évasion qui empruntait une grave solennité aux circonstances profondément dramatiques au milieu desquelles Marius avait osé l'accomplir.

Grand-Gosier, cédant à l'initiative de cette hardiesse de son officier, s'était promis de l'imiter aussitôt qu'il aurait trouvé l'indispensable complice de l'immersion de son corps parmi les cadavres qui, hélas ! ne manqueraient pas...

Marius, s'étant reposé des fatigues de sa natation, se revêtit de ses vêtements séchés et purifiés par l'eau et le soleil, puis il chercha prudemment à s'avancer dans l'intérieur, laissant à gauche les bâtiments du lazaret de Portsmouth, à un bon mille au sud desquels il était allé terrir.

Le hasard lui ayant fait trouver les débris d'un feu de pêcheurs éteint, il se barbouilla de charbon les mains, les bras et le visage, de façon à altérer, comme une autre fois déjà, ses traits dont le type profondément français pouvait attacher sur lui un œil clairvoyant.

Il se jeta dans les chemins de traverse, mangea quelques fruits dans un verger, et le soir se dirigea résolûment sur le port, seul point où, d'après ce qu'il avait pu en connaître avant la surprise du fatal master du *Kent*, il y eût quelque chance de se cacher au milieu de la confusion et de l'activité maritimes.

Quelques schellings provenant des *sacrifices* que la superstition avait faits au goguelin, et dont le Grand-Gosier l'avait muni, devaient lui permettre de se confondre dans le tumultueux encombrement de quelque taverne, ainsi qu'il l'avait jugé praticable quinze jours avant la déplorable vengeance exercée sur lui par l'odieux Viperr.

Le soir même de sa dramatique évasion du ponton en proie aux mortelles contagions de la peste, Marius se faufila dans Portsmouth, comptant sur quelque incident naissant des récentes captures de nos navires marchands par les Anglais, pour s'échapper, et décidé, faute de mieux, à se rendre à Londres où avait tenté de l'emmener l'ordre mystérieux par lequel il s'était vu brusquement enlevé au ponton *the Kent*.

XXIII

AUDACES FORTUNA JUVAT.

Notre héros, si merveilleusement et si courageusement échappé à une mort horrible, venait, cherchant

son gîte, de s'avancer sur un des points du port que les Anglais avaient présomptueusement appelé *pont de la Hogue*, lorsque l'aspect paisible de la nuit l'invita à s'arrêter quelques instants; tout à coup son attention est éveillée par des chuchotements qui partent de dessous le pont même, sur l'un des parapets duquel il est appuyé; il prête l'oreille, et entend avec autant de surprise que de joie qu'on parle français.

— Patine-toi, *Bout de tabac*!... dit une voix *rogommée*, fais vite, mon fiston, ou nous sommes pincés comme des sardines dans un filet!

— M'y v'là! m'y v'là? Grand-Guillaume! répondit une autre voix juvénile qui est sans doute celle du novice *Bout de tabac*.

Et on entend remuer des avirons, des gaffes... puis s'écoule un moment de silence. Après quoi le Grand-Guillaume reprend :

— Personne sur le pont... *no body* sur le quai pour l'instant... Ouvre l'œil et l'oreille! car d'un moment à l'autre les amis peuvent avoir besoin de nous là-bas, où le diable sait ce qu'ils fricassent!

— Moi j'espère que dans une heure nous serons tous au large, répondit *Bout de tabac*, et on leur fera ça aux Anglais!

L'obscurité empêcha de voir le geste qui, fort probablement, n'était pas de ceux que recommande la civilité puérile et honnête.

Marius jugea qu'il en savait assez pour s'empresser d'utiliser cette chance favorable que le sort jetait si inopinément sur son chemin. Il se pencha donc sur le parapet, et dit à demi-voix, après s'être assuré qu'il ne survenait personne :

— Holà! *Bout de tabac*! Grand-Guillaume!... êtes-vous là, mes fils?

— De la tête aux pieds que nous y sommes! répondit le matelot. Par où est-il venu celui-là ?

— Je vous raconterai ça, mes *boys!* avancez d'une brasse ou deux que je m'affale avec vous, et ne faites pas attention si mon teint n'est pas de lis ou de roses... C'est une frime que j'ai empruntée au sac à charbon pour embêter l'Anglais, dit Marius, qui jugeait nécessaire de parler à ces gens leur langage habituel, afin de ne pas les alarmer par la nécessité d'explications intempestives.

Le ton de confiance du survenant, son parler d'un français non équivoque... (pour les deux marins), et enfin le motif qui les avait amenés là, tout contribua à leur faire accomplir ce que l'inconnu leur demandait.

Le canot fut halé droit sous le parapet du pont, et Marius s'affala avec l'agilité du singe qui descend d'un arbre, le long du charpentage arc-boutant les piles.

Quand il fut dans le canot, le Grand-Guillaume le prit par le bras, et lui tournant la face du côté du quai, où pendait un pâle réverbère balancé par la brise qui soufflait du nord :

— Ah çà, l'ami, tu n'es pas un traître, au moins? Hum! hum! C'est que je t'enverrais un peu vite te débarbouiller le grouin au fond du port... Voyons! d'où sors-tu, tu n'es pas du *Culloden,* toi ?

Marius allait répondre par une rapide explication, lorsque *Bout de tabac* s'écria tout à coup :

— Alerte! les v'là! j'entends le père *Cartahu* siffler sa romance!

Grand-Guillaume écouta à son tour. On entendit, tantôt clairement, tantôt affaiblie par les bouffées de la brise, une sorte d'air à la diable, paraissant venir de l'arsenal qui se trouvait en dehors des fortifications.

— C'est eux ! dit le matelot. Allons, face de minuit ! à plus tard les explications... Pour le moment il est trop tard ! Empoigne un aviron et souque ferme ! moi je tiens la barre... *Bout de tabac*, hale dur, mon poulot ! v'là l' moment de se patiner... pense à ta p'tite Gothon qui arrime tous les matins ses bossoirs dans son casaquin en songeant à toi !...

Et le canot, auquel les deux avirons servaient de jambes, quitta l'abri obscur du pont et rampa, le long du quai désert, vers l'angle de granit où paraissaient attendre les autres fugitifs.

En quelques minutes il doubla la pointe, la romance de maître Cartahu se fit entendre plus distinctement, Grand-Guillaume y répondit de la même manière, et bientôt un groupe d'hommes se dessina vaguement dans la nuit, en sortant de l'ombre épaisse des fortifications.

— Embarque en double et file en quatre ! dit le matelot aux arrivants. Il y en a ici un qui a un faux air de nègre et sur qui on ne comptait pas... mais il y a de la place pour tous. Chaud ! chaud ! mes gars !

En un clin d'œil tous ces agiles marins furent dans l'embarcation et installés avec ordre par deux sur chaque aviron.

— Et la dame ? demanda Grand-Guillaume.

— *Ça ne dame pas*, répondit une voix cassée. Je t'expliquerai la chose plus tard... Le fait est que nous mettons le cap en mer tout de même... Allons ! filons vite !

— Commandez-vous, maître Cartahu ? reprit Grand-Guillaume resté au gouvernail.

— Va toujours, mon matelot ! je veille devant moi ! Une fois à bord, je prendrai mon rang... Ah ! si seulement un de nous savait reluquer la hauteur du soleil, en cas de trop flâner au large !

Marius qui, à ces propos divers, comprit que tous ces matelots manquaient d'un officier, pensa qu'il aurait bientôt à jouer son rôle, et tandis que le canot, vigoureusement emporté par ses huit rameurs, voguait vers l'entrée du port, il se débarbouilla de son mieux en plongeant, comme des éponges, ses mains dans l'eau courant le long du plat-bord.

Grand-Guillaume gouvernait vers un petit navire mouillé à l'ouvert du port.

En moins de dix minutes nos fuyards se trouvèrent par son travers, et on aborda. Marius, bien qu'il ne comprît rien à tout cela, si ce n'est le but, fit comme les autres, c'est-à-dire qu'il grimpa sur le cutter, où il n'y avait personne, et s'employa comme un simple matelot à la manœuvre de l'appareillage.

Cartahu se tenait à l'arrière et Grand-Guillaume à l'avant, présidant tous deux aux travaux de la mise en mer.

Il était environ onze heures du soir lorsqu'on fila dehors le bout de câble qui tenait le navire stationnaire sur son ancre; on hissa aussitôt la trinquette et le pic de la grande voile, et la brise qui soufflait du nord emporta bientôt la coque au large de Portsea, défilant lestement au milieu des bâtiments de haut bord mouillés dans sa rade.

Marius, ne comprenant rien à tant d'audace et d'imprudence, brûlait d'envie de savoir quelles circonstances bizarres livraient ainsi ce joli navire à l'évasion de vingt hommes... mais il comprit que devant, selon toutes les probabilités, jouer bientôt son rôle dans l'affaire, le moment ne serait venu d'interroger que lorsqu'il pourrait s'expliquer lui-même.

Son étonnement ne put qu'aumenter encore, lorsque passant devant le stationnaire mouillé le plus au large,

maître Cartahu en fit passer aussi près que la nuit le permettait, et tirer trois coups de pierrier distancés à la manière dont les francs-maçons battent leur signal.

Lorsque le *man of waar,* immobile sur ses ancres, eut répondu par des détonations pareilles, et que sa puissante masse se fût confondue à l'arrière du cutter, dans l'ombre de la terre, maître Cartahu et Grand-Guillaume réunirent les deux escouades de gens qu'ils commandaient, et le premier des deux leur parla ainsi :

— Ah çà, les enfants! nous voilà quasiment hors des griffres de ces licornes d'Anglais, et on peut se vanter que tout a été *à ria!..* Bon! c'est le moment de tenir conseil sur ce qu'il y a de mieux à faire, et *Bout de tabac* va nous faire circuler chacun une bonne lampée de *scipion* pour nous éclaircir les idées. Bon! Maintenant il s'agit de savoir ce que nous allons faire. Faut-il aller terrir en France droit comme un plomb de sonde... ou bien faut-il essayer de tenir la mer, et tenter un peu de flibuste?

Voilà *Bout de tabac* qui apporte le genièvre; lampez modérément, évitez de vous flanquer une guigne, car vous avez besoin de vos boules à sept trous!...

Que le trou en large, qui est un soiffeur sans raison, n'aille pas compromettre ceux d'en-dessus et de côté dont nous avons besoin!

Humectez-le modérément, ce gouliaffe! procurez-lui seulement le velouté, le glissant nécessaire pour que les avis que vous allez donner y coulent comme des bagues de foc sur un étai bien frotté de suif!

En un mot, faites comme moi, les enfants! car, bien que la cambuse du côtre soit, à ce qu'il paraît, pleine de *schnick,* et que ça devienne, comme disait le major de ma frégate, un véritable *supplice de Cancale,* je me modérerai et n'emplirai que ma dent creuse, car il faut

ouvrir l'œil, attendu que nous avons encore quelques drôles de quarts d'heure à passer au milieu des croiseurs anglais que nous ne manquerons pas de rencontrer au jour... *Bout de tabac*, passe-moi la bouteille, que j'embrasse son goulot... ! Bon ! à la santé de moi-même et Dieu pour tous ! vive la France et la paire de bottes à l'écuyère qui la commande !

Et, finissant cette harangue, maître Cartahu s'empara d'une bouteille dont *Bout de tabac* n'avait encore extrait que trois ou quatre rasades modérées, et, profitant de l'obscurité, il la porta à ses lèvres, et ne cessa son long baiser que lorsque la bouche du verre se fut desséchée en épuisant ses humides caresses...

Il envoya la bouteille par-dessus le bord, pour éviter tout contrôle, et jugeant prudent de s'asseoir sur une cage à poules, il attendit que le Ganymède de gaillard d'avant eût fini la tournée.

— Ça y est-il, *Bout de tabac?* demanda-t-il, lorsqu'il lui sembla, à travers l'obscurité du ciel et de ses idées déjà légèrement troublées, que le novice tardait trop à clore la distribution, ce qui provenait de ce que plusieurs matelots, trouvant la ration mesquine, se glissaient parmi ceux de leurs camarades qui n'avaient point encore bu, afin de rencontrer le distributeur une seconde et même une troisième fois...

— Ça y est, maître Cartahu ! dit enfin *Bout de tabac.*

— Bon ! allons... assis tout le monde... faites-vous un tabouret de vos talons... comme les Turcs, qui ont appris ça des tailleurs... et... et... la parole est au Grand-Guillaume ! dit le vieux maître, qui eut ainsi la prudence de cacher jusqu'à quel point, malgré ses exhortations aux autres, il s'était lui-même enivré aux caresses de la bouteille au genièvre.

— A moi la parole? Eh bien! la voilà, ma parole, dit le matelot interpellé. C'est qu'il n'y a pas à penser à tenir la mer pour demander *de qui de quoi* aux Anglais qui passent dans la Manche, sans avoir pour conduire le côtre un lapin qui sache voir l'heure au soleil et pourquoi la longitude est en long et la latitude en travers. La voilà, ma parole!... A un autre!

— L'autre, c'est moi, dit un autre, et je dis qu'il n'y a pas besoin de tant de latin ni de lapin pour crocher les Anglais et leur déralinguer la frimousse. Up là! dig et dog! fit le marin en s'escrimant du bras comme avec un sabre d'abordage.

— Et si, croyant conduire notre prise à Cherbourg, nous la conduisons à Plymouth? objecta un prudent. Il ne suffit pas de crocher dur et d'être un tapeur fini, il faut quelqu'un qui connaisse le *truc* des astres et pilote la barque!

— Bon! murmura maître Cartahu. Celui-là parle véritablement comme une grammaire!

— Et toi, *Mal peigné*, qu'est-ce que tu dis? demanda Grand-Guillaume au matelot suivant.

— Moi, je dis que je ne dis rien de rien. J'amurerai du bord de la majorité sans major, voilà mon opinion.

— Et toi, *Va de la gueule?* poursuivit le Grand-Guillaume, qui avait donné de doux petits noms de tendresse à tous ses camarades de captivité du ponton *le Culloden*, l'un des anciens voisins de l'*Albany* dans l'avant-port de Portsmouth.

— Moi pas! fit le dernier nommé.

— Quoi! toi pas?

— Moi pas... C'est mon avis! répliqua d'un ton décisif le matelot, qui était précisément celui auquel il avait le mieux réussi de se faire multiplier les rations de genièvre, à la faveur de l'obscurité.

— Eh bien! moi... dit le suivant, je soutiens que nous aurons bien assez des officiers anglais que nous amarinerons pour nous conduire en France, et que rentrer dans le port sans une prise, quand on est là vingt gaillards qui n'ont ni froid aux yeux ni poils dans le creux de la main, ça serait honteux et canulant... Voilà ma parabole!

— Eh oui donc! ajouta un Breton, que mon frère, un calfat fini, il m'en a dit souvent que c'en était de la frime et de l'attrape-sot le *mâtez ma tique* et l'*as trop nomique*..

— Moi, je suis pour tenir la *mer!*

— Moi, j'aimerais mieux tenir la *fille*... et je mettrais le cap en terre! repartit un loustic.

— Bon! murmura maître Cartahu, qui, habitué à approcher les officiers, respectait leur savoir incompris, comme les orientalistes respectent les hiéroglyphes...

— Vous êtes un tas de matelasses! cria un Provençal. *Tron de Diou!* s'il y avait tant seulement deux demi-douzaines de caïmans comme celui qui a ma peau pour chemise sur ses os, nous aurions abordé le vaisseau stationnaire... et nous l'aurions emporté au large en hissant le côtre en porte-manteau!

— Eh oui! il ne faut ni latitude ni longitude, pour couper en zig-zag des grouins d'Anglais avec un hachot d'abordage!

— En douceur la vergue! ajouta un Parisien, un fils de famille, mauvais sujet dépaysé sur l'eau; je suis de ton avis, matelot, et je n'en suis pas. On peut avoir une poigne dure et un peu d'arithmétique dans la caboche, sans que ça nuise. Jean Bart, qui a chaboulé tant d'Anglais, et qui a commandé des escadres, lisait plus mal qu'un chien savant, et signait son nom comme un chat! Mais, en revanche, Forbin, Suffren, Duguay-Trouin et

bien d'autres qui ont défoncé plus d'ennemis que nous n'avons à nous tous sifflé de petits verres... étaient savants pires que des maîtres... de colles, et te vous auraient fait virer de bord un vaisseau dans un crachat. Il ne faut donc pas mépriser la longitude ni la latitude... ça peut nous servir et ça peut nous manquer!

— Le cosinus de la latitude est au sinus de la déclinaison comme rayon est à sinus amplitude! dit enfin, tout d'une haleine, notre ami Marius, qui, après avoir écouté ses compagnons, pour juger la situation morale des choses, se décida à entrer dans la conversation par cette bordée d'algèbre ou de trigonométrie, qu'il crut propre à le poser du premier coup, comme il convenait, au milieu de ces opinions divergentes.

— Qui est-ce qui a dit ça? s'écria le Grand-Guillaume stupéfait.

— Bon! bon! fit Cartahu.

— A qui la fusée de grimoire? qui a lâché cette mitraille? d'où sortent tous ces *us*? demandèrent plusieurs voix ensemble.

— Qui est celui qui sait si bien le latin sans prévenir les autres? ajouta le Parisien.

— C'est moi! dit notre héros en se levant, décidé à se mettre à la portée de son auditoire par une façon de s'exprimer tout à fait en dehors de la syntaxe, de Vaugelas et de l'Académie.

— Par les tripes des Anglais! je crois que c'est le nègre! s'écria le Grand-Guillaume.

— Eh oui! c'est la face de minuit... celui qui m'a refusé de soiffer le schnick, dit *Bout de tabac*, qui, comme le matelot, avait plutôt reconnu Marius à ses vêtements qu'à son visage; car, d'une part, l'officier s'était à peu près débarbouillé dans l'eau de la rade, et de l'autre, l'obscurité était assez épaisse pour teindre tous les marins en mulâtres, sinon en nègres.

— Oui, c'est moi, mes amis, l'homme du pont de Portsmouth. Je suis en état de guider le côtre soit au pôle austral, soit au pôle boréal... soit au delà du cap Horn, soit au delà du cap de Bonne-Espérance... Nord, sud, est, ouest, tout m'est égal! ajouta l'officier pour frapper les esprits.

— Bon! bon! bon! remurmura maître Cartahu, abruti dans sa demi-bouteille de genièvre.

— Ah çà!... qui êtes-vous donc? demanda le Grand-Guillaume, auquel les tirades de l'inconnu avaient singulièrement imposé.

— Je suis un ex-prisonnier des Anglais comme vous tous, reprit Marius; seulement c'est de l'*Albany* que je me suis évadé.

— Comment, de l'*Albany*? du ponton qui a la peste? dit *Bout de tabac*.

— Oui... mais moi je ne l'ai pas!

— Et vous connaissez la latitude? demanda le Parisien.

— Et aussi la longitude, et tout ce qui paraît vous manquer, les braves... A présent nous sommes au complet, tête et bras, ou plutôt caboche et poigne... Si nous nous décidons à crocher l'Anglais, croyez bien qu'il n'y aura ni courant, ni vent, ni trombe, ni *feu Saint-Elme* qui puisse m'empêcher de faire aborder la prise où il faudra!

— Alors vous êtes officier? reprit le Grand-Guillaume avec une nuance de respect.

— Oui... j'ai commandé un corsaire qui a envoyé une bonne prise à Dieppe, et qui n'en a encore rien gratté... mais ça se trouvera, car les écrits ne moisissent pas... et je ne demande pas mieux que d'y en envoyer encore une autre... C'est à la majorité de décider ce qu'on fera.

— Alors vous allez nous commander, dirent plusieurs voix. Maître Cartahu et Grand-Guillaume seront vos lieutenants... Ohé! *Bout de tabac!* on demande une autre tournée de genièvre pour conclusion de la chose, et à la santé du capitaine!

— Quand commencera mon commandement? dit Marius, mettant adroitement l'enthousiasme à profit.

— Tout de suite! s'écria-t-on tout d'une voix.

— Eh bien, mes enfants, comme je me porte parfaitement bien malgré le lieu d'où je viens, et que je n'ai pas besoin, pour le moment, qu'on boive à ma santé, je remets l'histoire du geniève à demain matin, afin de n'embrouiller les idées de personne, car d'un instant à l'autre on peut avoir à se servir de sa boule.

Parlons d'autre chose. Le côtre est-il armé, munitionné? Avant de se risquer dans un coup de peigne avec l'Anglais, il me semble qu'il est bon de juger sur quoi on peut compter...

Allons! dix hommes d'un bord, dix hommes de l'autre, nous sommes vingt-un, c'est partie égale entre tribordais et bâbordais. Le père Cartahu et le Grand-Guillaume sont chefs de quart; voilà qui est réglé. Au petit jour nous serons par le travers de l'île de Wight, c'est le plus casuel à franchir... Une fois au large des stationnaires anglais, on verra ce que l'on peut tenter avec le bois que nous avons sous les pieds. Allons! comme il ne fait pas bon ici à boutonner ses guêtres, étarquons nos voiles, enfants, afin que le vent y souffle mieux, larguons la flèche et le grand foc... et gouverne vite, timonier!

Rentrés sur-le-champ dans leur habitude de discipline, les matelots se mirent en devoir d'exécuter les ordres que leur donnait leur chef improvisé, et deux d'entre eux montèrent en vigie sur les barres, afin

de fouiller la nuit pour veiller les mauvaises rencontres.

Lorsque tout fut terminé, Marius appela le Grand-Guillaume et lui dit :

— Ah çà, l'ami, si mon histoire, à moi, est courte, la vôtre doit être curieuse et m'intrigue fort depuis le moment où j'ai mis le pied sur ce bord. Racontez-moi donc, je vous prie, comment diable vous avez fait pour vous procurer un semblable moyen de fuite, au beau milieu d'un port de guerre... Ça me semble aussi difficile à deviner que la quadrature du cercle !

Grand-Guillaume, flatté, répondit par le récit suivant :

— Capitaine, voilà la chose : les vingt poulets que vous commandez ici se trouvaient prisonniers sur le ponton *le Culloden*. Je ne vous parle pas de la vie qu'on fait sur les pontons... vous en avez mangé, donc vous savez si c'est coriace et indigeste. Pour lors, il y a huit jours, voilà que le chef du port conduit un amiral à faire visite au ponton, avec toute une *canotée* de messieurs à habits et cheveux rouges, des vrais *goddems !*... plus une dame.

Imaginez-vous, capitaine, une belle femme avec des cheveux d'un beau châtain d'étoupe goudronnée, une jolie paire de bossoirs retroussés, le nez au bord de la robe... bref, une femme briquée, fourbie et fauberdée comme la figure de ma frégate *la Baille-à-bière* (bayadère). Avec ça qu'elle vous avait des petits airs... Enfin, les six cents hommes du ponton en sont tout d'un coup tombés amoureux... que je ne vous en dis pas davantage ! Voilà qui va bien.

Moi, qui depuis un an que je mangeais mon foie sur le ponton, n'avais plus vu d'autres dames que celles du vieux jeu de cartes que les prisonniers se repassaient

de main en main, je ne pouvais pas la quitter des yeux, car il me semblait impossible de voir une femme du sexe mieux acastillée et espalmée. Elle, de son côté, si ce n'était pas pour les mêmes raisons transportées du féminin au masculin, me regardait la regarder, tout en écoutant les mylords qui la suivaient d'un air de salamalecs en faisant avec l'amiral la visite du ponton. Voilà qui est bien.

Moi, voyant qu'elle me reluque, je ne l'en reluque que plus, et sans rien comprendre à sa manœuvre, je la suis et l'observe, comme un flibustier un galion. Voilà qui va toujours bien.

On descend dans la batterie, puis dans le faux-pont. Je continuais à naviguer dans ses eaux, l'œil toujours en vigie.

Voilà que tout d'un coup, comme les deux ou trois coquesigrues qui la convoyaient s'étaient retournés pour examiner un petit laboratoire d'ouvrier en coco qui offrait ses articles... vlan! je vois filer dans l'obscurité quelque chose de blanc... et la dame me fait signe des yeux, et d'un air on ne peut plus engageant, d'aller ramasser l'objet qui était tombé sous l'escalier du faux-pont.

Je pensai naturellement que c'était une déclaration d'amour... ou une pièce de six schellings que cet aimable sexe, craquelin, mais sensible, m'envoyait pour acheter du tabac.

Je laisse filer le monde, restant un moment en panne, et brassant bientôt à culer, je tâte dans l'ombre et finis par trouver la dragée. Je la fourre dans ma poche après l'avoir tâtée, et avoir reconnu que c'était comme une lettre, avec dedans comme quelque chose qui sonnait. Je le crois bien, mon capitaine! Imaginez-vous que c'étaient cinquante guinées très-bien arrimées dans la let-

tre, qui, ça me surprit, était écrite en français... en excellent français, comme vous et moi le parlons! Voilà qui va on ne peut mieux!

Vous pensez naturellement que, comme je vis bien qu'il pouvait s'écouler une bonne heure avant que la visite de l'amiral et de ses amis fût terminée, je m'en allai m'installer contre un hublot pour lire le poulet... truffé de si belles pièces d'or.

Je vous dirai approchant ce que contenait la lettre, car, bien que je l'aie là dans ma poche, il fait trop sombre pour que vous y voyiez autre chose qu'un chiffon de papier blanc ou gris. Je lus donc à peu près ceci :

« Brave matelot, je m'embête bigrement dans ce pays-ci, et je voudrais bien filer mon nœud. Je ne suis pas ça que j'ai l'air et je n'ai pas l'air de ça que je suis. — Vous comprenez l'apologe.

» Estimable marin, le neveu de l'amiral me scie le dos, sous prétexte de m'épouser, etc., etc. Je crève d'envie de leur glisser entre les pattes à tous... car c'te vieille baderne d'amiral aussi me canule.

» Voilà mon idée, vaillant matelot. Il y a là dans la rade un côtre avec lequel mon bêta d'adorateur doit filer à Plymouth la semaine qui vient. Je sais qu'il attend un équipage d'un vaisseau où il ne sera libre que la semaine prochaine. Il y a un nommé Henri Botte, le fils d'un Français, qui se trouve forcément domicilié dans le pays, qui m'a tout appris, et qui ne demande pas mieux que de nous donner un coup d'épaule pour prendre la poudre d'escampette.

» Donc, voilà la chose. Prenez ce quibus, graissez-en la patte des factionnaires dimanche prochain ou l'autre dimanche. Je dis dimanche, parce que ce jour-là tous

les Anglais du port sont soûls comme des grives ou des Polonais, sous prétexte que c'est jour de dévotion.

» Arrangez-vous pour filer du ponton une demi-douzaine de bons dromadaires à quatre bosses, et nagez droit sur la chapelle de l'arsenal, vers dix heures du soir. Là vous trouverez Henri Botte avec une chaloupe, et il vous dira ce qu'il y a à faire.

» Ne vous ensauvez pas plus de six, car ça pourrait faire manquer la manigance, et pour faire manœuvrer le côtre il n'y a pas besoin de tant de monde, c'est-à-dire d'imiter les Anglais, qui se mettent cent hommes sur un poil.

» Voilà la chose, brave marin. Je compte sur vous, vous pouvez compter sur moi : ça suffit. Songez que si le bastringue manque, je rognonnerai bigrement, car je n'en peux plus de m'en aller. Le neveu de l'amiral me jugule trop.

» Je suis pour la vie et à la mort, etc... Bref, je ne signe pas. »

— Voilà *à peu près* ce qne contenait la lettre, mon capitaine! reprit le Grand-Guillaume, et vous jugez comme moi, j'en suis sûr, qu'une femme qui y allait si rondement, et qui s'exprimait si bien, battait pavillon français en tête de bois. Comme de fait, Henri Botte, celui qu'elle disait tout prêt pour nous, me l'a bien dit...

— Mais cette femme n'est pas venue? demanda Marius assez intrigué par cette histoire dans laquelle le style du narrateur ne lui permettait pas de voir suffisamment clair.

— Vous allez savoir ce que vous allez savoir, mon capitaine! répondit le Grand-Guillaume. Il est vrai que ça n'a pas tourné précisément comme le désirait la belle

dame avec ses cheveux pareils à un faubert tout neuf. Donc, l'amiral parti du ponton...

— Quel amiral? interrompit Marius.

— L'amiral Thomas Duckworth, le gouverneur de Plymouth... il paraît que le cutter que nous avons sous la plante des pieds est le sien... c'est-à-dire sa mouche, son aviso, sa patache...

— L'amiral Duckworth... répéta Marius, en cherchant à se souvenir. C'est, si je ne me trompe, celui qui s'est signalé autrefois dans le combat du commodore Byron contre l'amiral d'Estaing... celui qui a bloqué Saint-Domingue, et qui, dans la capitulation de Rochambeau, fut le principal signataire...

— Je ne sais pas s'il voit véritablement, comme vous dites, les *roches en beau*... et s'il *fait des signes à terre*... répliqua le matelot, dévoyé par l'érudition historique de l'officier de marine, mais ce que je puis bien vous assurer, c'est que ses signaux n'auront servi à rien, s'il en a fait... car voilà que nous filons six charmants nœuds à l'heure, et au point du jour, capitaine, nous serons hors de portée de canon, de porte-voix et de lunette! Quant aux rochers...

— Donc... que fis-tu, lorsque tu eus pris connaissance de la lettre de la belle dame? interrompit Marius, après avoir donné un coup d'œil à la voilure du côtre, qui filait lestement vers le large, tandis que son capitaine improvisé se faisait raconter par le Grand-Guillaume les curieuses circonstances qui lui avaient si inopinément valu ce commandement.

— Ah! voilà! reprit le matelot. La lettre lue, je fis mes petites réflexions, surtout à cause des cinquante guinées qui lui servaient de lest. Il paraît décidément, que je me dis, que ce n'était pas à cause que je suis bel homme. (Le grand Guillaume avait six pieds moins

une ligne au-dessus du niveau de la mer, il était doué de l'embonpoint d'un mât de hune et avait une peau telle, que sa personne ressemblait exactement à un squelette qu'on eût fourré dans un sac de basane trop étroit.) Mais c'est égal, si la lettre n'est pas tout à fait une déclaration d'amour, dans le cas où je suis, ça n'en est pas plus mal. Voilà qui va bien. Je vais prévenir maître Cartahu de la chose, mais je ne parlerai que de vingt-cinq guinées... que je me dis. Je racontai donc l'événement à mon vieux matelot, qui, naturellement, trouva que c'était fameux. On était au vendredi.

— Ah çà ! me dit-il, qui que nous associons?

— Aux vingt-cinq guinées, personne ! que je dis, mais à la poudre d'escampette une douzaine de bons bigres, de ceux qui ont été pincés avec nous sur le *Hareng-saur*... C'est le nom du corsaire où la frégate anglaise nous a amarinés.

Marius chercha vainement quel nom de navire le matelot pouvait estropier pour en faire *hareng-saur*.

— Donc, mon capitaine, quand l'amiral et sa compagnie furent repartis à terre, et que j'eus encore embarqué une bonne œillade en coulisse de la belle dame, maître Cartahu et moi nous commençâmes à confier la chose à nos meilleurs camarades, qui en firent de joie des sauts de cabri. Le samedi, chacun ajusta ses flûtes, et le dimanche venu, c'est-à-dire le matin, je me suis mis à amadouer un sergent d'infanterie qui commandait le peloton, prenant sa garde pour vingt-quatre heures. Je lui dis que je l'avais vu quelque part; et comme il ne paraissait pas s'en souvenir, je lui offris de l'*ale* à discrétion pour se rafraîchir la mémoire... et le gosier. Le commandant du ponton était à terre, le master à terre, bref, l'affaire s'annonçait bien.

Comme jamais les prisonniers n'avaient le sou, les chefs ne pouvaient pas se défier qu'on soûlerait la garde, et pour le grog, le sergent, quand une fois il commença à être dans les brindesingues, ne refusa pas qu'un de ses soldats aille à terre en chercher à mort.

Bref, pour ne pas tant tirer en longueur, mon capitaine, je vous dirai que vers les neuf heures du soir tous les soldats de marine étaient ivres comme... des vrais Anglais qu'ils sont.

Quand je les sus bien abrutis et incapables de dire de qui de quoi... je sifflai un petit air que finit maître Cartahu, qui était averti, et une douzaine de merles sifflèrent à leur tour le refrain, si bien qu'on se serait cru dans un bosquet de jasmins et de tubéreuses plutôt que dans l'entre-pont d'une prison de guerre.

Ceux qui ne savaient rien de rien pendirent leurs hamacs, comme d'ordinaire... Mais nous, pas si godiches!

C'était le moment; la chaloupe des soldats était prête; celui auquel j'avais prodigué deux guinées (je crois que je ne vous l'ai pas dit, mais c'est tout de même); mon soldat, dis-je, avança la chaloupe sous les sabords d'arcasse, qui n'étaient pas grillés comme les autres, parce qu'ils servaient à l'embarquement des munitions, et qu'il y avait toujours un factionnaire, soûl pour le moment.

Voilà qui va bien : chacun s'affale... au lieu de douze nous étions dix-neuf ou vingt, parce qu'il y en avait qui avaient bavardé, et que ceux qui avaient su avaient naturellement voulu en être.

Enfin, mon capitaine, nous démarrons du maudit ponton, et nous ramons droit sur la chapelle de l'arsenal. Arrivés là, pas plus de dame ni de confident que dans mon œil. Je dis : Il est trop tôt ! Maître Cartahu me répond :

— Eh bien ! matelot, comme ça n'est pas sain de rester là comme ça au milieu d'un port de guerre, bien que le dimanche, de fondation, l'Angleterre est ivre... il faut t'en aller avec un homme cacher la chaloupe là-bas sous ce pont où c'est noir comme l'âme du diable. Quand ça sera les dix heures et que ceux qu'on attend paraîtront à l'horizon de mon nez, je te siffle ce que tu sais, tu reviens nous prendre, et... et, ma foi, je n'en sais pas davantage ! Nous ferons ce que nos chefs de quart commanderont !

— Ça y est ! que je dis.

Bout de tabac resta avec moi ; et pendant que nous filions le long des fortifications, pour gagner l'abri du pont, les autres allaient se cacher dans les pierres. C'est alors, capitaine, que vous avez paru, et que vous prenant pour un des nôtres qui venait de la pointe, je vous ai laissé vous affaler dans la chaloupe, avec votre face de nègre mauvais teint.

Le reste, vous le savez comme moi ! mais ce que nous ne savons ni l'un ni l'autre, c'est ce qui s'est passé sous les murs de la chapelle de l'arsenal, et pourquoi la dame aux cinquante guinées, qui semblait tant désirer de filer entre les pattes du neveu de l'amiral pour venir avec moi, n'est pas ici comme nous...

— Eh bien, mon brave, dit Marius, tu vas aller le demander cela à ton matelot Cartahu, qui commandait l'escouade de terre, et tu viendras me le dire tout de suite, car je suis fort curieux de connaître le mot de cette énigme... Pendant ce temps-là, je vais observer un peu la route que fait le côtre... il me semble que nous devons avoir dépassé le travers de la pointe Foreland...

En effet, le petit navire, excellent marcheur, comme tous les yachts, ces avisos que les grands personnages

anglais entretiennent pour leurs plaisirs ou leur utilité personnelle, défilait agilement à cinq ou six milles de l'île de Wight, dont la masse, plus noire que la nuit, commençait à s'estomper par la hanche de tribord du cutter.

Tout présageait que cette fuite singulière serait sans entraves, car l'obscurité donnait lieu de supposer qu'on parviendrait à échapper à ces croiseurs, à ces flâneurs de toutes sortes qui naviguaient toujours à l'approche d'un grand port.

Grand-Guillaume revint trouver Marius. Il n'avait pu tirer aucune réponse de maître Cartahu, qui s'était endormi sur le cabestan, et ne bougeait pas plus qu'une bitte de genièvre.

Mais un autre matelot, le Parisien, lui avait appris ce qu'il cherchait à savoir, c'est-à-dire qu'en débarquant de la chaloupe, ils s'étaient cachés dans les rochers, ne disant mot, et attendant sans savoir quoi ; qu'au bout d'une demi-heure ils avaient vu paraître un homme, marchant avec précaution et semblant chercher sur l'eau du port quelque chose qu'il attendait; que maître Cartahu avait pris le parti de s'avancer, et qu'il avait eu raison, car c'était l'homme qu'on espérait, c'est-à-dire le demi-Français, Henri Botte.

Il avait rapidement expliqué que la dame qui croyait fuir en avait été empêchée par des obstacles immaîtrisables, qu'elle en était désolée, mais ne voulait pas pour cela faire manquer l'évasion des braves marins qu'il lui était donné d'arracher à l'affreuse captivité des pontons.

Que lui, Henri Botte, avait déjà pris toutes les précautions imaginables pour faire réussir la dernière partie du plan auquel la dame restait désespérée de ne pouvoir prendre part.

Qu'il n'y avait qu'à s'embarquer, et ramer droit sur la côte, dont les gardiens devaient être débarqués depuis environ une heure, par suite d'une ruse inutile à expliquer dans des moments si précieux...

Que la dame leur souhaitait bonne chance, et priait le plus vieux des marins de se charger d'un paquet de papiers qu'il devrait religieusement faire parvenir à son adresse, si, comme tout portait à le faire espérer, les fuyards gagnaient sans encombre la côte de France; sans quoi, plutôt que de les laisser tomber entre les mains des Anglais, ces papiers devraient être brûlés ou jetés à la mer...

C'était là tout ce que le Parisien avait pu raconter au Grand-Guillaume.

— Et qui a ce paquet? demanda Marius, de plus en plus intrigué.

— C'est le père Cartahu, comme le plus vieux. Il se l'est mis sur l'estomac, disant qu'il mourrait plutôt que de ne pas le remettre religieusement à celui auquel l'envoie la bonne dame qui nous a valu notre liberté...

— As-tu là cette lettre que la dame te donna sur le ponton, avec ses guinées?

— La voilà, capitaine... mais on n'y voit goutte... Tenez! quelque chose de blanchâtre, et voilà tout.

Marius s'efforça vainement de chercher à distinguer l'écriture ; il ne put même pas saisir la masse des lignes.

Par prudence on n'avait point allumé de lampe dans l'habitacle, de crainte de signaler aux croiseurs des fuyards glissant dans l'ombre.

Il n'y avait aucun moyen de se procurer de la lumière sur ce navire, dont personne ne connaissait les distributions intérieures, et vainement Marius envoya-t-il *Bout de tabac* chercher un briquet dans l'équipage. Il

garda donc la lettre et attendit patiemment le jour.

Notre héros avait ressenti de si étranges impressions en écoutant les dernières parties du récit de Grand-Guillaume, qu'il se rappelait volontairement ce rêve surprenant qui l'avait jeté dans de si bizarres aventures, en lui permettant d'aller sauver les jours de celle qu'il aimait...

Vingt fois il ouvrit la lettre et chercha à en deviner les caractères... mais la nuit, épaisse comme celles qui précèdent les nouvelles lunes, jetait un voile impénétrable sur l'objet de sa... curiosité.

Enfin, les premières lueurs avant-courrières du jour blanchirent à l'orient, se dégradant en teintes d'une fusion infinie vers le dôme sombre du ciel.

Marius tenait l'irritant papier tourné vers cette faible lumière, qui mit un temps désespérant à lui permettre seulement de saisir sur la feuille grisâtre les vagues parallèles noires que formaient les masses des lignes.

Ses yeux y restèrent néanmoins obstinément attachés, comme ceux du naufragé sur le phare d'une côte hospitalière.

Et peu à peu, la profonde obscurité de la nuit se retirant devant les efforts de la lumière naissante, ce qui était noir devint d'un bleu foncé, ce qui était opaque acquit de la transparence.

L'orient jauni fit déteindre ses reflets sur la voûte céleste, et quelques petits nuages, derniers débris du voile déchiré de la nuit, se frangèrent d'or aux reflets d'un astre encore pour assez longtemps invisible.

Marius put bientôt saisir quelques majuscules, disséminées dans l'écriture encore confuse...

Puis, quelques barres d'un carmin de plus en plus ardent s'étaient levées à l'horizon, des teintes orangées, moirées d'un tendre lilas et de rose, commencèrent à

s'étendre dans le ciel, et l'air bleu reprit insensiblement cette transparence qu'il emprunte à l'éclat du jour...

Alors Marius reconnut que la lettre remise au Grand-Guillaume par la dame qui faisait partie de la société de l'amiral Duckworth dans la visite au ponton, avait été écrite par Gabrielle!...

Étourdi, éperdu à cette découverte à l'égard de laquelle il avait vainement essayé de refouler ses pressentiments, il se précipita à l'avant, et chercha maître Cartahu.

L'amateur de genièvre était à peine réveillé de son sommeil d'ivresse...

— Voyons ce paquet de papiers qu'on t'a remis pour la France? demanda-t-il avec l'expression de la plus vive impatience et d'une extrême anxiété.

— Impossible, capitaine... ça n'est pas du service... je puis refuser d'obéir! répondit le bonhomme d'un air décidé et... dégrisé.

— Mais je ne te demande que de le montrer... de me laisser seulement lire l'adresse...

— Je ne sais si je peux... celle qui me l'a confié nous a sauvés... nous lui devons la liberté! Une fière femme! je la respecte comme la madone de mon village!

— L'adresse... rien que l'adresse! reprit Marius d'un ton suppliant; je ne t'ordonne rien, je te prie!

— Allons, maître Cartahu, ce n'est pas défendu, ça! articula le Grand-Guillaume; regardez donc dans les yeux du capitaine combien ça lui fera plaisir!

— Allons! si ce n'est que l'adresse... Mais pardon, capitaine! je ne veux rien lâcher! Regardez, ne touchez pas, comme disait la fille de mon hôtesse de Saint-Servan!

Et tirant de dessous son paletot un vieux mouchoir

noué autour de son torse, Cartahu en sortit un paquet de papiers, sur l'enveloppe duquel notre héros lut :

« A monsieur Marius de la Morinie, officier de la marine impériale, ou, à son défaut, au contre-maître Roch, à Boulogne-sur-Mer. »

A cette lecture, Marius faillit s'élancer sur le vieux marin pour lui arracher ce précieux paquet, lorsqu'une poignante, une terrible réflexion paralysa brusquement son élan :

— Je ne suis plus Marius de la Morinie! se dit-il, je ne suis plus officier de la marine impériale!... puis-je trahir ce fatal secret qui protége ma vie ?... et d'ailleurs, ces gens me croiront-ils ?... eux qui savent peut-être que j'ai été fusillé pour crime de désertion... car cette catastrophe... elle a été sue dans tous les ports... Ah! cachons, cachons ce secret terrible; le divulguer, n'est-ce pas peut-être renoncer à elle!

Et Marius retourna à l'arrière du côtre, qui franchissait sans encombre les parages les plus dangereux de de la traversée...

Quant à la lettre que Gabrielle avait remise au Grand-Guillaume, on s'imagine bien que ce dernier n'en avait offert à Marius que la paraphrase, et que s'il avait rapporté quelque chose du sens, il n'avait pas cité une syllabe des paroles traduites par lui dans son vocabulaire de gaillard d'avant.

Il convient que nous laissions pour le moment Marius et ses anxiétés, pour suivre Roch, Nicolas Thibaud et Jean Cornu à Boulogne.

Du reste, il suffira de dire pour le moment que le cutter de l'amiral Duckworth accomplit sans encombre sa traversée jusqu'au moment où nous l'avons vu inter-

venir dans l'incendie et l'explosion de la canonnière, pour sauver nos principaux personnages.

Il a été dit que le même cutter entra à Dieppe, pour être armé en corsaire par M. Gérard.

Mais ce qui n'a point été expliqué, c'est si Marius et Roch purent obtenir la fameuse lettre, ce manuscrit que Gabrielle avait confié au consciencieux maître Cartahu, pour être remis à ses amis... car il serait permis de douter que le marin eût consenti à se dessaisir de ces papiers dont il était fier d'être dépositaire, sans que le concours des autorités maritimes lui prouvât que nos deux héros étaient bien légitimement les deux personnes auxquelles était dirigée l'adresse.

Si nous avions omis de dire quelle fut l'issue des réclamations que nos amis ne purent manquer de faire pour obtenir du vieux marin la remise du paquet, c'est qu'il nous a semblé que le lecteur devait ignorer alors si Marius put emporter avec lui cet irritant manuscrit sur l'île de Bréhat.

Maintenant que parmi les éclaircissements rétrospectifs, il nous reste plus qu'à raconter au lecteur ce qui advint à notre héroïne depuis son étrange disparition de Londres, nous lui promettons que cette dernière dette sera payée... aussitôt que nous aurons dit ce qu'il est préalablement nécessaire qu'on sache des incidents qui résultèrent préalablement de la rencontre de tous nos acteurs secondaires.

XXIV

LA MAIN MAUDITE.

Nicolas Thibaud se réveilla un soir dans un lit, sans qu'il lui fût possible de se rendre compte comment il y était venu.

Le fait est que le bateau-pêcheur auquel Marius avait confié l'enseigne auxiliaire et le cambusier pour les mettre à terre, n'avait rien trouvé de mieux que de les porter dans une auberge du port, et comme il était payé de son fret (la dame-jeanne de genièvre), il ne se soucia plus guère de ses passagers et s'en retourna en mer avec le reflux.

Cornu, abattu par les rudes secousses qu'il avait subies depuis le fatal appareillage de Boulogne, se croyait, par couardise et inertie, dix fois plus mal qu'il n'était, de sorte qu'il s'était laissé faire, sans chercher à se rendre compte de rien.

Pour Thibaud, on se rappelle qu'il était tombé en grand dans le piége qui lui avait été tendu à l'aide d'une certaine bouteille mise à sa portée... On lui eût promis les épaulettes d'amiral, ou les deux têtes de Marius et de Roch sur un plat, qu'il n'aurait pas pu réussir à dire ni où il était, ni comment il y était venu.

Ce ne fut qu'après avoir cuvé sa grossière ivresse dans un sommeil de huit ou dix heures consécutives qu'il se leva, renvergua son uniforme auquel il avait dû son admission dans l'auberge, et apprit qu'il se trouvait à Saint-Valery... où l'hôte ne sut même pas lui dire comment il était arrivé.

Ce fut Jean Cornu qui, à l'aide de cette impitoyable

mémoire que donne la terreur, put lui raconter quelques-uns des faits qui servirent au chenapan à se remettre sur la voie, c'est-à-dire la double rencontre de nos deux amis qui avaient si généreusement sauvé ceux que nous appellerons nos deux ennemis; la resistance de Marius aux prétentions du Thibaud, qui avait voulu s'emparer du commandement du cutter; la mystérieuse expédition nocturne à Dieppe; la querelle et la lutte avec le Grand-Guillaume, la rigueur qui l'avait suivie, etc., etc.

— Ainsi, dit Nicolas Thibaud, il n'y a plus à douter maintenant que ce mirliflor ne soit le même que celui que l'on croyait fusillé pour crime de désertion? Tu l'as bien reconnu, crapaud?

— Connu et reconnu, comme je m'appelle Cornu; reconnu comme je reconnaîtrais mon nez si je pouvais le perdre, et qu'un autre...

— Ainsi, c'est bien ce damoiseau-là qui veut te souffler ta belle, avec les écus qu'a en dépôt la vieille tante? reprit l'officier, pour réveiller chez Jean Cornu les principes d'une haine qu'il craignait de voir diminuer, en raison du service que Marius avait rendu au nabot réfugié dans l'écubier de la canonnière prête à sauter par les airs.

— C'est cet escroc-là!

— C'est bon. Arrime tes tripes et tes boyaux; il n'y a plus moyen d'être malade, car demain nous mettons le cap sur Boulogne. Une fois là, on verra.

Deux jours après, Nicolas Thibaud et Jean Cornu, dont la maladie avait cessé dès qu'il avait vu diminuer les motifs de sa terreur, dînaient ensemble dans la salle la plus reculée d'une auberge du quai de Boulogne.

Le cambusier était gris; mais Thibaud avait gardé toute sa tête.

Lorsque les deux étranges convives se levèrent de table, l'officier serra dans sa poche un papier qu'il venait de relire avec l'expression du plus vif contentement intérieur, après quoi il ne dédaigna point de prendre le cambusier sous le bras et de le conduire jusque devant la petite maison de la place des Victoires, où il le vit entrer, et s'en fut chez lui rédiger quelques pièces dont il voulait se munir pour paraître devant le conseil de guerre qui devait l'interroger sous peu, et lui demander compte de la perte du bâtiment que l'État lui avait confié.

Roch, débarqué du cutter à Dieppe, après sa séparation d'avec Marius et leur rendez-vous à un an de là, avait aussi regagné Boulogne, où l'appelait son devoir.

Aussitôt arrivé, il était allé trouver le commandant Bertiol, auquel il avait minutieusement raconté les événements auxquels il s'était trouvé mêlé comme acteur principal, depuis le jour où, sans défiance, il s'était embarqué sur la maudite canonnière de Nicolas Thibaud.

— Ainsi donc, avait dit le bon capitaine de frégate, ce mauvais drôle de Thibaud sait à quoi s'en tenir sur le pauvre Marius, et d'un autre côté il t'accuse d'avoir mis le feu à sa canonnière ?

— Comme vous dites, mon commandant. Il a découvert ceci... et il m'accuse de cela...

— C'est bon... on verra à se parer de cette écoute de foc. Le conseil de guerre qui doit le juger ne tardera point à être formé, et comme officier supérieur attaché au port, et non à la flottille, je devrai en être, comme je fus de celui qui jugea le fils de mon brave ami défunt, la Morinie... Si par hasard j'étais encore nommé rapporteur, je réponds bien que je ferai retirer à ce

chenapan l'épaulette qu'on lui a si singulièrement donnée...

Roch quitta le commandant Bertiol, un peu rassuré sur la connaissance possible, pour ne pas dire probable, de la haine de l'enseigne auxiliaire, et s'en fut à la recherche de Jean Cornu, marmottant le petit monologue suivant, tout en mâchant une chique toute neuve qu'il s'était donnée par suite de la satisfaction qu'il éprouvait à voir le commandant si bien disposé contre la Main maudite :

— Comment ça va-t-il? Ça va bien !... Voilà une bonne grosse épaulette de notre bord ! C'est fameux !

Maintenant, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de mettre ma conscience en repos, en payant mes dettes à tout un chacun à qui je dois, savoir : 13 francs 10 sous à ma tante Cornu, pour le semestre échu de mon grenier... et une râclée longue et dure, râclée que le feu y prenne, au neveu... au je ne sais quoi... de ma même tante Cornu, pour acquitter mes promesses réitérées en plusieurs circonstances.

Chose promise, chose *dure*... comme dit le proverbe, et un honnête homme n'a que sa parole, bien que ça ne soit assez maigre de n'avoir que ça.

Ah ! cambusier de malheur ! ah ! gredin, gredinasse, crapaud, crapoussin, scorpion *vénéneux*, ravet, cancrelat, lèche-bidon, *ex*-croqueur (escroc) de ration, infâme moussaille ! tu oses dire que c'est un homme auquel mon empereur a attaché de sa propre main, de sa grande main, la croix d'honneur, qui aurait eu la bassesse de faufiler une savate dans ta marmite !

Il y avait pourtant longtemps, mon Jean Cornu, vieux reste des cornes du diable, que je t'avais dit : Ouvre l'œil et veille au grain !... il y avait des mois et des mois que je t'avais prévenu que si ma patte se levait sur ta viande,

vaudrait mieux pour toi tomber sous la triple mâchoire d'un requin à jeun !...

Tu as négligé, méprisé l'avertissement, mon chérubin, mon petit amour... t'as mal fait, vrai ! car maintenant il n'y a plus de rémission. Tu n'as qu'à bien numéroter tes os... La danse finie, tu pourrais bien n'y plus retrouver ton compte !...

Ah ! tu te mets du bord de Nicolas Thibaud, jeune imprudent ! adolescent téméraire ! tu racontes à notre ennemi que Marius...

— Ohé ! l'ami, qui filez là en marronnant, si c'était un effet de votre part, ne seriez-vous pas le contre-maître Roch, sans vous commander ? dit un caporal de soldats de marine qui croisait devant la demeure de notre ami, à la tête de quelques hommes, et qui interrompit brusquement le soliloque servant de préface, de prologue au petit drame tragico-comique dont le dénoûment allait apparemment se jouer sur la peau du cambusier...

— Un peu que je le suis, l'ami ; ça vous incommode-t-il ?

— Non, matelot, au contraire, ça m'arrange. Voilà quatre heures que je vous cherche partout et même ailleurs !

— Qu'est-ce qu'on peut vous servir de chaud, soldat amphibie ? débagoulez vite, car je suis pressé... j'ai quelqu'un qui m'attend pour régler une petite affaire... repartit Roch, en jetant un coup d'œil vers le logis, derrière la porte duquel Jean Cornu se tenait caché et observait avec anxiété la scène de la rue.

— Allons, l'ami, pas tant de farauderies ! il s'agit d'aller en prison et vite ! voici l'ordre...

— En... en pri... en prison, moi, le contre-maître Roch ? fit notre homme stupéfait.

— Le contre-maître Roch... en prison! comme vous dites, et plus vite que ça, l'ami, car d'une part c'est l'amiral qui a signé son paraphe là-dessus, si vous savez lire... et de l'autre, je commence à être plus qu'embêté de vous chercher depuis le matin...

— Je me fricasse de la seconde raison, et sauf mon respect pour la première, je te ferais un peu voir à quoi on s'expose quand on fait ton saligot de métier... Mais assez causé! tu as ordre de l'amiral de m'emmener... je ne m'y oppose pas, pousse-caillou! seulement, comme voilà le bâton de perroquet où je perche, je ne demande que d'y entrer cinq minutes pour une petite affaire que j'ai à régler avec quelqu'un qui doit y être... de manière à ce que ça me console d'y penser en prison. Dans un moment, les vieux, je suis à vous!

Et ce disant, Roch retroussa ses manches pour la chose qu'on sait, et avança de quelques pas vers son gîte...

Mais le caporal avait déjà fait approcher ses hommes, et il reprit en cherchant à l'empoigner:

— Ah çà! vous vous fichez pas mal de moi avec vos cinq minutes! votre affaire n'est pas déjà si belle, à ce qu'on dit! ne pensez pas la gâter de plus... Allons, en route!...

— A bas les pattes, moussaillon, s'écria Roch en se dégageant, et mets des gants si tu prétends toucher un légionnaire créé de la main de mon empereur et roi!... Tu ne veux pas que j'entre dans ma turne? Eh bien! c'est à ta consigne que j'obéis; et non pas à toi, ver de terre, bouton de guêtre, sac à rogomme!

Et ce disant, Roch indigné, mais se maîtrisant violemment, se laissa emmener, en croisant bien sous l'autre celui des revers de sa veste où était attaché le ruban rouge qu'il ne voulait pas voir humilié à l'air entre quatre hommes et un caporal.

Jean Cornu l'échappait belle !

Notre héros était arrêté sur la dénonciation de Nicolas Thibaud, qui l'accusait sérieusement (nous n'osons dire consciencieusement) d'avoir mis le feu à la canonnière.

. . . . . .

Trois jours après, un conseil de guerre, présidé par le brave contre-amiral Lacrosse, fut ouvert à l'hôtel de la Marine.

Le rapporteur, officier faisant dans les tribunaux militaires l'office du ministère public, était le brave capitaine de vaisseau Gaspard Moras, ancien adjudant des amiraux Villaret-Joyeuse, Morard de Galles et Bruix, celui-là même auquel le général Hoche donna l'importante mission de lever les plans nécessaires pour l'expédition d'Irlande.

Le capitaine de frégate Bertiol faisait partie des juges.

Nicolas Thibaud fut introduit en frac d'uniforme, mais sans épaulettes et sans épée.

Les insignes de son grade étaient, comme de coutume, déposés sur le bureau du président, pour lui être remis s'il était acquitté.

Après les préliminaires et les questions d'usage, l'officier rapporteur lut le procès-verbal de l'affaire, qui avait été rédigé d'après l'interrogatoire de l'enseigne auxiliaire et celui de l'équipage qui, recueilli, comme on sait, par une des dernières voiles du convoi, était arrivé à Boulogne donner la première nouvelle du sinistre.

Cette séance n'aurait, du reste, rien eu en elle qui la distinguât des procès toujours intentés à un officier qui perd son navire, n'importe de quelle manière, sans certains incidents qui semblaient devoir naître de la façon dont Thibaud comprenait sa défense.

Le procès-verbal, résumé sec et impartial des faits connus, ayant été écouté avec attention, le président

du conseil de guerre interpella l'accusé en ces termes :

— Nicolas Thibaud, pouvez-vous expliquer comment le feu s'est déclaré dans la cale du brick que vous commandiez, et comment le sinistre s'est trouvé sans remède.

— Pour me défendre, il faut que j'accuse, mon amiral, répondit le mauvais homme en se donnant un air paterne, en feignant une hypocrite bonhomie.

— La défense est libre... Expliquez-vous.

— Eh bien... le feu, à ce qu'il paraît, a été mis à mon bord par un garnement que j'avais été obligé de condamner à un tour de bouline... pour insubordination... rébellion à ses chefs et à la discpline... provocation, et cætera. Il avait empoisonné la soupe de l'équipage... quoi !

— Tudieu, quel énorme scélérat ! dit l'amiral, empoisonneur, incendiaire... et quoi encore ?

— Et assassin, on peut dire, mon amiral, car il a voulu, en fin de compte, faire passer la canonnière sur le canot qui m'emportait avec quelques-uns de mes gens... ajouta Nicolas Thibaud qui, oubliant bien vite le rôle de modération apparente qu'il s'était promis de jouer, se laissait déjà emporter par son odieuse nature.

— Doucement, monsieur... reprit Lacrosse, et procédons par ordre. Vous accusez donc un de vos hommes qui aurait débuté par vouloir empoisonner tout l'équipage... c'est bien. Mais à l'aide de quelles substances, vous ne l'avez pas dit.

— La *subsistance* d'un vieux soulier, mon amiral.

— Ah ! firent les juges en se retournant l'un vers l'autre pour rire.

— Vous employiez le mot *empoisonner* au figuré ? dit le commandant Bertiol, qui avait reçu les confidences de Roch ; vous disiez qu'on avait empoisonné la soupe,

comme on dit moralement : empoisonner l'existence de quelqu'un ?...

— C'est possible ! reprit le chenapan que l'observation du capitaine de frégate mit dans une colère contenue. Mais c'est-y *moralement* et au *figuré*, comme vous dites... que le même individu a brûlé ma canonnière ?

— Parlons de ce fait, reprit le président, il est plus sérieux que l'autre, et c'est ici le seul digne de l'attention du conseil de guerre. Vous accusez donc un de vos hommes d'avoir mis le feu au brick... et cela dans le sens absolument matériel de l'expression ?

— Oui, mon amiral... pour se venger de la bouline qu'il avait méritée... car vous ne savez pas tout, mes juges ! répliqua Thibaud en s'échauffant. Le gredin que j'accuse est le complice d'un autre non moins gredin qui s'est moqué du jugement du conseil de guerre de Boulogne, ici présent... et qui, condamné à être fusillé pour crime de désertion devant l'ennemi, s'est sauvé, a fait la queue à ses juges et au code... et est allé commettre les quatre cents coups de ci de là en Angleterre, sur le détroit, si bien que, pas plus tard que l'autre jour, mon amiral, je...

— C'est tout à fait étranger à la cause pour laquelle nous sommes ici assemblés, interrompit le président, et vous n'aurez à en parler qu'à titre d'information, si l'on vous interroge. Revenons à l'incendie du brick ; qui accusez-vous de l'avoir causé ?

— Le nommé Roch, contre-maître de manœuvre, répondit hardiment Nicolas Thibaud, déçu et surpris de voir l'attitude que prenait le conseil de guerre à son égard.

— Qu'on introduise le contre-maître Roch ! dit l'amiral à un sergent-major d'un régiment de marine, faisant fonctions d'huissier au conseil de guerre.

Thibaud, qui ne s'attendait point à cette comparution, en sentit redoubler sa mauvaise humeur.

— Maître Roch, dit l'amiral à notre héros qui s'était avancé, d'un air calme et modeste, jusqu'au pied de l'estrade, tu es accusé d'avoir mis le feu à la canonnière n° 147, sur laquelle tu étais embarqué pour une expédition au Havre-de-Grâce... Qu'as-tu à répondre pour ta justification?

— Ma réponse, dit Roch d'un ton simple et en décroisant son paletot pour laisser voir sa poitrine... la voilà, amiral!... c'est l'empereur qui me l'a attachée là, sur ce même morceau de drap... avec cette même épingle... Ceci, je crois, est plus éloquent que tout ce que je pourrais vous dire pour ma justification!

— Ah! vous êtes légionnaire? dit Lacrosse en cessant de tutoyer le marin, et en jetant sur Roch, dont la réponse et le geste lui avaient plu, un regard de bienveillance.

— J'ai cet honneur, amiral! répondit Roch en échangeant un coup d'œil rapide avec le commandant Bertiol.

— Nicolas Thibaud, ce marin, vous le voyez, nie le crime dont vous l'accusez.

— Il y a des témoins! repartit l'enseigne, dont l'action calme et digne de Roch angmentait la déception ; il y a des témoins... et j'ai là un papier qui prouve...

— Messieurs, interrompit l'amiral, en s'adressant aux officiers formant le conseil, il me semble que les incidents évoqués par l'officier ici en cause sont tout à fait étrangers à l'affaire pour laquelle il est recherché, et que l'on ne peut point compliquer cette cause par de pareils incidents. Ces incidents feront l'objet d'une seconde procédure, pour laquelle ce marin a déjà été mis en arrestation, et où le sieur Nicolas Thibaud figurera comme

témoin. Mon avis est donc de passer outre, et que nous nous renfermions dans la question de juger si l'officier ici présent est, oui ou non, directement ou indirectement, coupable de la destruction du navire que l'État lui avait confié... Que pense le conseil ?

Les juges se rangèrent de l'avis de leur président. Roch fut emmené hors de la salle, et l'amiral, se renfermant uniquement dans le fait, au point de vue de la législation militaire, posa à Nicolas Thibaud les questions qui suivent :

— Vous jurez d'être personnellement étranger aux causes qui ont déterminé l'incendie de votre brick ?

— J'ai dit...

— Répondez à la question sans nouveaux commentaires, sans digression...

— Eh bien ! je le jure !

— Qu'avez-vous fait pour conjurer le sinistre ?

— J'ai employé tout ce que le métier de marin offre de ressources.

— A quel moment avez-vous quitté votre navire ?

— Lorsque j'ai jugé que, le feu gagnant la soute aux poudres, il allait sauter comme un brûlot.

— Vous l'avez quitté le dernier ?

— Oui, amiral.

— C'est bien. Maintenant... reprit le président en feuilletant quelques notes qui étaient sur son bureau, maintenant, répondez à quelques questions qui se rattachent à votre passé... Vous avez servi sur les corsaires ?

— Oui, amiral... répondit Thibaud que cette nouvelle allure des questions parut contrarier.

— Alors votre caractère, votre inhumanité ont été l'objet de plusieurs plaintes à l'autorité ; vous avez, dans

des moments d'une colère aveugle, tué deux hommes... vous en avez blessé plusieurs autres...

— Amiral... je vous jure...

— Ne cherchez pas à nier... les faits sont patents. On assure même que cette main droite que vous tenez gantée porte l'indélébile empreinte d'un châtiment qu'à défaut des lois non réclamées, la vindicte particulière, cette justice des égaux qui sévit plus rarement, mais plus terriblement que l'autre, vous a infligé... un fer brûlant a stigmatisé d'une croix cette main si prompte à donner la mort...

Nicolas Thibaud n'osa répondre...

— Vous vous taisez... c'est bien. La cause est entendue, reprit l'amiral. Nicolas Thibaud, retirez-vous ! dans un moment vous serez instruit du résultat de la délibération du conseil.

Le chenapan, chez lequel la force morale n'était pas en raison du courage brutal, se sentit avili, dominé, et se retira sans répondre. Un quart d'heure après, on le rappela, et l'amiral lui dit :

— Nicolas Thibaud, le conseil de guerre vous acquitte de la responsabilité qui planait sur vous pour l'incendie et la destruction du brick que Sa Majesté vous avait confié...

— Ah ! je reprends donc mon épaulette ? s'écria le marin avec une explosion de joie.

— Non ! reprit l'amiral, non, ni votre épée ni votre épaulette ne vous seront rendues... du moins pour les porter...

— Comment ! ne suis-je pas acquitté ? dit Thibaud avec véhémence, et lançant sur les officiers un regard plein de fiel et de rage.

— Oui... vous êtes acquitté... mais votre grade ne vous est point rendu pour cela, car vous étiez enseigne *auxi-*

liaire, c'est-à-dire faisant partie d'une classe dont l'État augmente ou réforme le personnel suivant ses besoins... et vos services étant désormais inutiles à la flottille, l'arrêt qui vous acquitte ici est écrit derrière votre démission, que voilà... C'est dit : messieurs, la séance est levée !

A cette froide déclaration, Thibaud, enflammé d'une soudaine colère, s'écria :

— De qui, de quoi, ma démission, nom d'un canon ! Est-ce que je l'ai demandée, ma démission ? Je ne la veux pas ! je ne l'accepte pas !... Ah bien ! ah bien ! c'est comme ça qu'on traite les officiers qui ont du poil aux yeux... Ne vous gênez pas, Madeleine !

L'amiral, qui ne pouvait répondre à l'ignoble personnage sur le compte duquel il avait eu des notes accablantes, s'était déjà retiré dans une salle voisine avec Gaspard Moras.

Le commandant Bertiol, seul parmi les officiers encore présents, lui dit :

— Nicolas Thibaud, je vous conseille de vous taire, de vous retirer, et d'être prudent. Songez que l'amiral vous donne une grande preuve d'indulgence, en n'ordonnant pas une enquête sur les actes criminels de votre conduite passée... conduite qui pourrait bien vous envoyer... vous savez où. Les insignes du grade qui vous avait été momentanément conféré vous seront remis, comme objets matériels de votre propriété... mais vous avez perdu tout droit de les porter, et en sortant d'ici, vous devrez dépouiller ce frac qui appartient à la marine impériale, dont vous avez cessé de faire partie.

— C'est-y vous, figure à l'est-quart-sud-est, qui me le ferez déverguer, mon uniforme ? répondit le chenapan, en prenant une attitude de boxeur, qu'il avait sans doute apprise sur les pontons.

— Sergent-major ! dit Bertiol au sous-officier de garde, faites entrer quatre hommes du poste.

— Faites-en venir douze, cent, un million de milliasses ! je me bats l'œil d'eux et de vous aussi, gros entripaillé ! reprit Thibaud. Si je n'étais pas décidé à filer de moi-même, ajouta-t-il en s'approchant prudemment de la porte, ça n'est pas vous qui me feriez avancer d'un poil !

Les soldats de marine parurent à la porte principale de la salle des séances, en même temps qu'un lieutenant de vaisseau, aide de camp de l'amiral, vint dire au commandant Bertiol :

— Commandant, l'amiral me charge de vous dire que, si le sieur Thibaud se permet la moindre insulte, il faut rentrer sur-le-champ en séance, et le juger suivant toute la rigueur dont la loi est armée en guerre pour ce nouveau délit !

Mais notre vaurien ne s'exposa point à voir l'exécution de cette menace ; il fila lestement entre les soldats venus pour le prendre au collet.

Seulement, en s'en allant, il éclaboussa tout autour de lui un déluge de ces B et de ces F, d'une énergie toute maritime, dont *Vert-Vert* scandalisa si fort les nonnes de Nantes.

Bertiol, qui pensait au secret de Marius livré à ce drôle, refréna prudemment sa juste colère et le laissa partir.

Le premier usage que fit de sa liberté l'enseigne auxiliaire, ce fut d'écrire au ministre de la marine une dénonciation contre l'amiral Lacrosse, l'accusant de protéger l'impunité d'un officier du nom de Marius de la Morinie, qui, condamné comme déserteur à être fusillé, s'était soustrait à sa condamnation, et naviguait à l'aide d'un faux nom sur les corsaires de Boulogne...

Le chenapan réclamait en même temps contre sa dé-

mission qui lui avait été donnée malgré lui, accusant aussi à ce sujet l'amiral d'avoir surpris la signature du ministre, etc., etc.

Or, ce que Thibaud n'apprit que plus tard, et non sans un étonnement qui ne put laisser que de jeter le doute dans son esprit, au sujet des affirmations de Jean Cornu, c'est que le lendemain même de la séance du conseil de guerre, où il avait lancé quelques phrases venimeuses sur Marius, l'amiral, par devoir autant que par curiosité, avait ordonné une enquête relativement à l'exécution de l'enseigne la Morinie, laquelle enquête avait pleinement démontré l'extravagance apparente de la dénonciation de Thibaud, car rien ne s'offrit qui pût appuyer le soupçon que la loi n'eût pas reçu son exécution.

En effet, à l'aide des dates, il avait été facile de retrouver les hommes qui avaient consommé l'exécution matinale dans la cour du château de Boulogne, et tous déclarèrent avoir vu le supplicié tomber sous les balles dont sa condamnation l'avait fait le point de mire.

Le chirurgien seul, qui avait relevé le corps, ne put être interrogé, car, un mois après l'incident, il avait été tué dans une escarmouche contre les Anglais.

Le geôlier, enfin, déposa qu'il avait lui-même amené le condamné de sa prison sur le préau, au petit jour, et que même, malgré l'usage qui constituait un droit en sa faveur, à lui geôlier, le condamné lui avait refusé son habit, etc., etc., détails que le lecteur se rappelle sans doute.

Disons, pour finir, que la dénonciation de Thibaud au ministre se trouva arrêtée dans les bureaux qui avaient fourni les notes sur lesquelles s'était trouvé basé l'envoi de la démission, et que le ministre n'en eut point connaissance.

Seulement, l'amiral répondit au chef de division qui lui en écrivit confidentiellement, par un double de l'enquête prouvant que l'officier condamné comme déserteur, sous la présidence de l'amiral Bruix, avait été réellement fusillé.

Quelques jours après ces incidents, un nouveau conseil de guerre fut formé, pour juger le contre-maître Roch, accusé, comme on le sait, d'avoir incendié la canonnière sautée.

Mais le commandant Bertiol avait vu ses collègues, et leur avait confié sur notre héros tout ce qui lui avait semblé nécessaire pour établir son caractère et sa position morale.

Comme, du reste, l'accusation n'était basée que sur le témoignage désormais fort équivoque de l'ex-enseigne auxiliaire, tout le monde était d'avis que l'inculpé ne subirait qu'un jugement de forme; et si même l'amiral ne l'avait pas déjà fait relâcher et décharger de la prévention, ce n'avait été que pour donner plus d'éclat à son innocence, en même temps que pour flétrir énergiquement Nicolas Thibaud, qui devait jouer dans cette nouvelle cause le rôle de témoin accusateur.

Nous dirons en passant que le chenapan n'avait pas jugé à propos d'ajouter aux charges qu'il faisait peser sur notre ami l'incident de la canonnière en combustion gouvernée par Roch pour couler le canot...

Il savait qu'en perdant son grade, il avait aussi perdu l'importance qu'aurait pu avoir l'affaire d'inférieur à officier... et aussi bien se souciait-il peu d'avoir à se justifier de l'histoire de la bouline qu'il avait voulu faire appliquer à un légionnaire, non plus que de l'abandon fait du contre-maître, qu'il avait reconnu à la nage, abandon qui avait seul entraîné la tentative de vengeance de Roch, à l'aide du gouvernail du brick.

La veille de la séance, il fut impossible de trouver Jean Cornu, que Nicolas Thibaud avait fait assigner pour déposer de ce qu'il savait, et comme étant son autorité pour l'accusation d'incendie...

Sans doute le nabot, redevenu prudent avec les circonstances, avait reculé devant l'obligation d'aller soutenir ses lâches mensonges devant le conseil de guerre, et voyant que le Thibaud avait perdu son grade, en même temps que tout annonçait le triomphe de Roch, il avait cru de son plus formel intérêt de repasser au contre-maître.

Il n'avait du reste pas manqué d'apprendre le résultat de l'enquête relative à l'exécution de Marius, et son instinct lui disant qu'il y avait dans toute cette affaire des mystères inexplicables qui témoignaient qu'un pouvoir invisible protégeait ses ennemis, il jugea prudent et salutaire de se mettre, en apparence au moins, de leur bord, quitte à les détester cent fois plus encore dans les noires ténèbres de son âme d'avorton physique et intellectuel.

C'est en raison de ces calculs de la peur et de l'intérêt que Jean Cornu, introuvable durant plusieurs jours, fit parvenir au conseil de guerre une lettre dans laquelle il protesta à l'avance contre une déclaration écrite par laquelle il avait certifié que Roch était l'incendiaire de la canonnière, déclaration qui lui avait, assurait-il, été escroquée à la suite d'un dîner où Nicolas Thibaud l'avait fait boire outre mesure...

A l'appui de sa rétractation, il offrait le témoignage d'un certain Jean-Pierre, ex-novice sur la canonnière, lequel savait comment le feu avait pris au bâtiment...

Mais le commandant Bertiol, jugeant tout ce que la déposition du cambusier avait d'important, pour que pas un doute, ni moral, ni matériel, ne pût subsister

dans l'opinion des juges sur l'éclatante innocence du digne Roch, fit faire les recherches les plus minutieuses pour la découverte du nain.

Or, nous dirons que la joyeuse vie qu'avait menée Carolin Grimbot dans Boulogne, en dépensant follement sa part de prise déjà largement entamée à Dieppe, l'avait bientôt mis nez à nez avec son ancien créancier, et que, sur une nouvelle réclamation du cambusier, Grimbot, qui avait fait mettre des queues à des napoléons d'or pour s'en faire des boutons à son paletot, s'était décidé à solder sa dette d'une façon plus palpable qu'à l'aide des bagues de foc.

Or, depuis ce moment, Cornu, qui supposait bien que le joyeux matelot savait toute la vérité sur Marius, lui avait fait une cour assidue, avait accepté sa part de quelques bombances, et s'était laissé verser de nombreux petits verres d'eau-de-vie, espérant que son amphitryon une fois gris répondrait à cœur ouvert à certaines questions insidieuses.

Lorsqu'il eut jugé qu'il était pour lui d'un prudent intérêt de tourner casaque au Thibaud et de passer à Roch, il avoua à Grimbot ses perplexités relativement à sa comparution au conseil de guerre, tant la Main maudite lui faisait encore peur, et il pria son cher Carolin de le cacher pour quelques jours.

Grimbot y consentit, et mit le nain en dépôt dans un des lieux qui étaient depuis quelques semaines son centre familier, lieux que le poëte Régnier appelle mauvais gîtes, et dont, à Pompéia, les façades portent encore cette attrayante mais fort contestable inscription :

Hic habitat felicitas.

Mais le soir qui précéda la nouvelle réunion du conseil de guerre, notre joyeux corsaire ayant, entre deux ra-

sades, compris qu'on cherchait l'avorton dont la comparution devait être triomphante pour le contre-maître Roch contre l'odieux Thibaud, il hésita d'autant moins à trahir la retraite du cambusier qu'il s'agissait de servir celui que Marius, lors de leur séparation sur le *Kent*, lui avait signalé comme son plus fidèle ami, en lui remettant la lettre qu'en cas d'absence de Roch le *Coq de France* devait porter au commandant Bertiol.

Carolin cessa donc de boire durant toute la soirée, et s'en fut attendre le bon capitaine de frégate à la porte de son logis, pour lui offrir le Jean Cornu. L'officier, enchanté (il tenait déjà Jean-Pierre), envoya sur-le-champ saisir le nain, qu'une Dalila remit aux gardes beaucoup plus aisément que la courtisane antique ne livra Samson aux Philistins.

Mais, dès le matin suivant, Nicolas Thibaud, déjà fort découragé dans les manifestations actives de sa haine par sa démission forcée, par les considérants du conseil de guerre, et enfin par l'enquête relative à la mise à mort de Marius; Nicolas Thibaud ne se souciait plus guère de s'exposer à quelque nouvelle avanie publique, en se présentant devant les juges comme accusateur d'un homme auquel il sentait que s'attachaient tant de sympathies.

Il hésitait donc sur ce qu'il ferait, lorsqu'il apprit que le cambusier, sur lequel il s'était appuyé jusque-là, allait lui faire défaut, en disculpant Roch du crime d'incendie par un aveu d'imprudence que devait renforcer la déposition, la confession du novice Jean-Pierre...

Dès lors le chenapan voyant tout perdu pour une vengeance publique, éclatante, et jugeant que tout allait, au contraire, tourner infailliblement à sa propre confusion, prit sur-le-champ le parti honteux, mais prudent, de faire défection à sa propre cause.

Il barbouilla une sorte de désistement qu'il envoya au greffe de la Marine, et comme les poisons que distillait son âme abjecte, faute de pouvoir se répandre, allaient fermenter en lui en sourdes ébullitions de rage, en frissons de haine déçue... il ne trouva rien de mieux à faire, pour étouffer, pour endormir l'action de tout ce venin qui commençait à le ronger, que de boire démesurément.

Si bien que le commandant Bertiol, qui tenait à la réhabilitation éclatante du brave contre-maître autant qu'à l'occasion offerte de donner une publicité utile, pour la tranquilité du *mort-vivant*, au résultat de l'enquête récemment faite sur son exécution par les armes; si bien, disons-nous, que le commandant Bertiol, à la nouvelle du défaut de Thibaud qui allait annuler la réunion du conseil de guerre, envoya une escouade de soldats de marine pour le chercher, l'amener bon gré mal gré à la Marine...

Mais cette mesure fut vaine : les soldats ne trouvèrent qu'un être ivre-mort, qui n'eut pas même la connaissance ni la force nécessaires pour les injurier !

Le soir même, l'amiral mit Roch à l'ordre du jour de la flottille, en le nommant au grade de maître d'équipage entretenu.

A trente ans, légionnaire et maître d'équipage de guerre!... pour un matelot, songez donc!

Brave et loyal Roch !... Ah ! ce serait le meilleur calcul même, de se montrer brave et loyal, si un zèle semblable se pouvait jouer lorsque Dieu n'a pas mis en l'homme ce qu'il faut pour l'accomplir par nature.

Pendant deux jours, le digne Roch et l'infâme Nicolas Thibaud furent l'objet de toutes les conversations des camps et de la flottille. Ce dernier, son ivresse immonde cuvée par l'abrutissement du sommeil, ne revenait à la raison que pour reboire et s'enivrer encore...

Disons se soûler, malgré l'indignité du mot... car ceci n'est point précisément un roman de boudoir, écrit, avec une plume de colibri trempée dans l'encre rose, sur du vélin parfumé.

Carolin Grimbot fraternisa avec Roch, auquel il raconta une foule d'incidents de sa vie de ponton, que Marius n'avait pas eu le temps de faire connaître à son ami (entre autres le duel avec la *Main maudite*, à l'aide de pointes de compas fichées dans des bâtons).

Roch apprit à son nouvel ami que celui qu'une récente enquête venait de constater bien et dûment mort l'avait choisi pour maître sur le corsaire qu'on armait à Dieppe, et Grimbot, qui en finissait avec ses écus sénégalais, invita Roch à un festin où tout devait se manger, se boire et se briser à la santé de celui dont ils garderaient religieusement le secret.

Au dessert, Carolin ayant épuisé toutes les formules pour exprimer son enthousiasme, son délire à propos de ses amis Roch et Marius, ne sachant que boire, et ne pouvant liquéfier son dernier argent, pour l'avaler dans un toast furieux, se fit apporter une poêle, mit frire dans le beurre les pièces de cent sous et lança cette singulière friture par la fenêtre aux mendiants amassés, et dont les efforts et les contorsions pour ramasser les monnaies brûlantes mirent le paroxysme à la joie, à l'exaltation du brave garçon.

Ce repas, où Roch se grisa bien aussi plus qu'un peu, fut le dernier acte des folies corsairiennes de Grimbot, qui, le lendemain, se vit contraint de découdre les fameux boutons de son paletot pour payer son hôtesse et partir pour Dieppe, où M. Gérard l'appelait.

Roch, à la sollicitation de son nouveau mais sincère ami Carolin, fit grâce au Jean Cornu de la fameuse râclée qu'il lui devait, comme chose promise; mais ce fut

à la condition que le *riz-pain-sel* déménagerait au plus vite du grenier, et s'en irait, lui et sa paillasse, percher ailleurs.

La Cornu, qui ne trouvait point à louer ses chambres, essaya vainement de contraindre le nouveau maître entretenu (quatre-vingt-dix francs par mois, sans le traitement...) à descendre d'un étage.

Roch ne voulut jamais s'installer dans les chambres de Gabrielle ou de Marius ; mais il offrit à sa tante de lui abandonner une partie de ses appointements pour que la rapace vieille lui remît les clés des deux pièces réservées... Il souffrait, le digne marin, à la pensée que ce lit où Gabrielle était née... où la pauvre Jeanne était morte, fût occupé par le premier venu.

La chambre de Marius, on l'a dit dans le temps, était celle qu'avait occupée sir Meurice, le séducteur de la pauvre matelote, le père mystérieux de Gabriel...

Roch fut heureux lorsqu'il put être certain que la porte en resterait fermée jusqu'au moment espéré...

Mais les faits nous débordent : laissons à la sagacité du lecteur, à ce qu'il sait du caractère de nos héros, le soin de s'identifier avec leurs sentiments.

On a dit déjà par quelles ruses militaires et diplomatiques Napoléon avait réussi à attirer les escadres britanniques sur des points assez éloignés de l'Europe pour laisser le champ du détroit libre à l'exécution de sa descente en Angleterre.

Son projet était, le moment venu, de réunir toutes les forces des marines française et espagnole en une seule flotte de plus de quatre-vingts vaisseaux de ligne et d'un grand nombre de frégates, d'arriver à pleines voiles dans cette Manche presque déserte, de se rendre maître du pas de Calais, et de protéger la traversée de la flottille en présentant au peu de navires anglais que

ses efforts n'auraient pu éloigner, un front de quatre mille pièces de canon, pour protéger le débarquement...

Au commencement de thermidor an XIII, tout était prêt à Boulogne pour cette expédition hardie.

La flottille, partagée en six grands corps, n'attendait plus que le signal du départ.

Le maréchal Ney commandait l'aile gauche de l'armée, c'est-à-dire le camp de Montreuil; le maréchal Soult commandait le centre; le maréchal Lannes, l'aile droite, comprenant les grenadiers de l'avant-garde et la réserve, établis à Wimereux.

La flottille batave et le camp de Bruges, occupant Ambleteuse, obéissaient au maréchal Davoust.

Le sixième corps, enfin, destiné, comme réserve de la flottille, à transporter les troupes italiennes et les dragons montés ou non montés, était établi à Calais.

La garde impériale, formant une division particulière, campait à Wimereux.

L'empereur était attendu à Boulogne, à l'époque où eurent lieu les incidents du conseil de guerre que nous avons rapportés plus haut. Il y arriva en effet le 15 thermidor (3 août), durant la nuit.

Il voulait voir un simulacre d'embarquement, et ordonna à l'amiral Lacrosse de lui donner ce spectacle unique et merveilleux.

Nous ne nous arrêterons pas à essayer même d'en donner la description au lecteur, nous contentant d'en livrer en peu de lignes les éléments à son imagination. Qu'on se représente 1,300 bâtiments de toutes formes et de toutes grandeurs, rangés par files, en escadrilles, divisions, sections et escouades, se rapportant à chaque brigade, régiment et bataillon de l'armée.

Les troupes, descendant dans un ordre admirable des

divers camps de droite et de gauche qui dominaient la ville et le port, arrivèrent, avec armes et bagages, droit sur le point de leur embarquement... et en moins d'une heure et demie, à compter du moment où la générale fut battue, hommes, chevaux, vivres, munitions, tout était embarqué, chaque homme, chaque objet était à son poste... et de tant de milliers d'êtres, il ne resta à terre que l'empereur avec les quelques officiers de son entourage !

On épuiserait vainement toutes les images, toutes les comparaisons et toutes les hyperboles en cherchant à peindre l'enthousiasme, l'élan valeureux qui animait cette effrayante masse de guerriers : soldats et marins, la plupart éprouvés déjà dans les luttes victorieuses de la République et du Consulat...

Le cri, le hurra, le vivat qui s'éleva de ces cent cinquante mille poitrines, au moment où le canon annonça que le dernier officier était à bord, s'entendit sans doute aux rives de cette Angleterre en alarmes, contre laquelle la France allait porter son formidable choc !

Ce fut en effet un moment solennel et magnifique dans l'histoire, que celui où les deux plus vaillantes nations du monde, seules cette fois, se trouvaient face à face, prêtes à se joindre, à s'étreindre dans un gigantesque et terrible duel de nation à nation !

Le héros de notre siècle semblant s'apprêter à jouer le sort du monde sur un coup de vent... sur les caprices d'une traversée de trois heures... L'Europe frémissante regardant... attendant...

Ah ! pourquoi l'Angleterre trouva-t-elle des complices qui aidèrent son impuissance à retourner contre la France elle-même le glaive que cette dernière lui posait déjà sur la gorge !

Si le débarquement avait pu s'effectuer, il entrait dans le plan de Napoléon de débarquer le plus près possible de Chatam, afin de pouvoir arriver à Londres quatre ou cinq jours après son débarquement.

Maître de cette capitale, il aurait déclaré qu'il venait pour délivrer la nation anglaise du joug de l'oligarchie qui pesait sur le peuple, il aurait aboli la noblesse et la cour des pairs du royaume, ne conservant que la chambre des communes amplement réformée ; il eût, en un mot, donné au gouvernement de l'Angleterre une forme populaire qui, entraînant nécessairement une sorte de révolution, eût enraciné dans le pays de reconnaissantes sympathies pour la France.

Napoléon, personne ne l'ignore aujourd'hui, était loin de vouloir détruire la nationalité anglaise ; ce qu'il ambitionnait, c'était de mettre un terme aux usurpations intolérables, aux félonies, au machiavélisme d'un gouvernement méprisable ; c'était de procurer à toutes les nations maritimes la jouissance de droits imprescriptibles et sacrés... l'affranchissement, la liberté des mers, l'indépendance, l'honneur des pavillons !

L'horizon politique se rembrunissait d'une façon menaçante vers nos frontières du nord et de l'est, au moment où Napoléon procédait au simulacre d'embarquement que nous venons de rapporter.

Ce fut le lendemain même qu'il apprit que l'amiral Villeneuve, commandant la flotte franco-espagnole rappelée, avait livré sur les côtes d'Espagne, à son retour des Antilles, un combat malheureux dans lequel sir Robert Calder avait réussi à s'emparer de deux vaisseaux espagnols...

Mais le pire de cette nouvelle, ce fut que l'empereur était en même temps informé qu'au lieu de continuer son chemin vers Brest, où une autre escadre l'attendait,

et où celle de Rochefort avait reçu ordre de le rejoindre, Villeneuve, poussé par son mauvais génie, avait commis la faute de retourner à Cadix, après s'être renforcé en débloquant le Ferrol...

L'empereur fit appeler dans son cabinet, au palais Menneville, place de la Haute-Ville, le comte Daru, qui remplissait alors à Boulogne les fonctions d'intendant général de l'armée.

Daru le trouva transporté de la plus vive colère, parcourant à grands pas sa chambre et laissant échapper des exclamations brusques et courtes.

— Quelle marine !... quel amiral !... taut de sacrifices compromis !... deux années perdues ici... Ce Villeneuve ! savez-vous où il est, Daru ? Au lieu d'être entré dans la Manche, où sa présence me permettait de lancer sur-le-champ mon armée en Angleterre, il va se faire bloquer au Ferrol... à Cadix... que sais-je ?... Ah ! pour utiliser cette marine qui est brave et dévouée, pour en tirer tout le parti que j'eusse voulu... il m'a manqué un homme ! un amiral qui me comprît et me devinât... Allons, retournons-nous sur l'armée de terre !... Daru ! mettez-vous là, et écrivez.

Il conçut sur-le-champ et dicta en entier toutes les mesures qui devaient aboutir à la victoire d'Austerlitz ; le départ de tous les corps d'armée, depuis le Hanovre et la Hollande jusqu'aux confins de l'ouest et du sud de la France, fut aussitôt réglé.

Il faut citer ici une petite anecdote, toute locale et peu connue, qui prouve jusqu'à quel point l'homme qu'on a peint si grand au milieu des conceptions les plus vastes qu'il fut donné à la volonté humaine d'entreprendre, savait en même temps se montrer au niveau de ces détails dans lesquels il faut apporter du cœur, de la bonté...

Un jeune matelot anglais, prisonnier de guerre et détenu dans un de ces dépôts de l'intérieur de la France, qui contrastaient d'une si choquante façon avec les odieux pontons de l'Angleterre, s'échappa et vint se cacher dans la forêt d'Hardelot, où la peur le retint longtemps au milieu des plus grandes privations.

Frappé du souvenir de ce qu'avaient coûté aux prisonniers français leurs tentatives d'évasion de Plymouth ou de Chatam, ce jeune marin n'osa se confier à personne, ignorant sans doute les nombreux exemples de générosité de nos riverains, qui se seraient crus déshonorés de trahir un malheureux aspirant vers sa famille et sa patrie.

Notre Anglais entreprit de se construire, à l'aide de branches d'arbres et d'écorces flexibles, la charpente d'un canot d'une capacité plus que suffisante pour porter un homme.

Une enveloppe de toile, enduite d'une matière résineuse, s'appliquant sur cette membrure, ce squelette d'embarcation, lui donnait la forme d'une svelte pirogue.

L'audacieux prisonnier espérait profiter d'un jour favorable pour s'élancer dans le détroit, où il courait la chance d'être recueilli par quelque bâtiment de sa nation.

Dans ce but, il faisait la vigie aux sommet des arbres les plus élevés de la forêt, et un matin, ayant aperçu un brick anglais qui, poussant ses bordées, s'approchait par moments assez près du rivage, il chargea sa nacelle sur ses épaules et courut au bord de la mer.

Mais comme il longeait la rive avec son fardeau, les douaniers l'aperçurent, et, le prenant pour un contrebandier, race extrêmement surveillée alors, ils le poursuivirent et l'arrêtèrent.

Le lendemain, on le déposait à Boulogne, lui et son fragile canot.

L'empereur, ayant appris ce fait, voulut voir l'homme et la chose, manifestant son doute qu'un aussi hardi projet pût s'effectuer.

L'Anglais effrayé, craignant d'être sévèrement puni pour avoir déserté le dépôt, se jeta aux genoux de Napoléon, et lui demanda pour toute grâce qu'on lui permît de s'aventurer dans l'exécution de ce qu'il avait rêvé.

— Tu as donc bien envie de retourner dans ton pays? demanda l'empereur, qui admirait ce courage,

— Ce qui m'attire par-dessus tout, répondit le jeune marin, c'est ma vieille mère qui est pauvre, infirme, qui n'a que moi pour soutien et que je voudrais revoir!

— Eh bien! tu la reverras... et tu ne compromettras point ta vie, mon jeune homme! repartit l'empereur, en relevant le matelot agenouillé.

Et aussitôt il donna ordre qu'on le vêtit bien, qu'on lui donnât une somme d'argent pour sa vieille mère, et qu'on le transportât immédiatement en Angleterre...

Longtemps encore après cet incident, Napoléon, qui aimait à raconter ce trait d'audace du jeune Anglais, disait en finissant : — Elle devait être bien respectable, cette vieille mère, puisqu'elle avait un si bon fils.

Mais enfin l'empereur allait quitter ce port. Avant de partir, il présida un grand conseil de guerre chez le prince de Neufchâtel, travailla longtemps avec les ministres appelés au quartier général, et avec l'amiral Rossily, qui devait aller remplacer Villeneuve.

Ensuite, il nomma le maréchal Brune commandant du premier corps de réserve, dont le quartier général fut fixé à Boulogne, et partit pour la Malmaison, don-

nant rendez-vous à son armée sur les bords du Rhin...

Il ne devait être conservé en armement, des treize cents navires la veille encore tout armés, munitionnés et leurs voiles en vergues, que quelques petites divisions propres à former la ligne d'embossage contre laquelle les Anglais, rendus à leur arrogance par la dispersion des camps, devaient renouveler des tentatives aussi méprisables par la pensée que pitoyables par les résultats.

Avant son départ de Boulogne, Napoléon avait voulu examiner toutes les positions environnantes, afin d'aviser à y placer les fortifications nécessaires pour mettre la flottille et les nombreux établissements de l'armée à l'abri des tentatives de l'ennemi.

Il indiqua les points où plus tard furent, en effet, élevés des forts, des bastions, qui firent de la ville un vaste camp retranché; les équipages de la flottille exécutèrent ces nombreux travaux.

Indépendamment de ces mesures, afin que Boulogne n'eût rien à redouter de l'ennemi, le sénateur Rampon fut chargé de réorganiser la garde nationale des départements du Nord, dont le quartier général était établi à Lille, et de les tenir toutes prêtes à se porter, au premier signal, sur Boulogne, en cas de tentative d'invasion.

Les gardes d'honneur des villes que Napoléon avait traversées restèrent armées ; tout, enfin, fut si bien prévu, que la grande armée pouvait s'enfoncer au sein des États héréditaires de l'Autriche ; Boulogne et la flottille étaient placées à l'abri de toute attaque.

Un mois à peine s'était écoulé depuis la levée du camp de Boulogne, que déjà les Autrichiens, battus et dispersés dans les camps de Donawerth, de Memmingen, d'Elchinghen, d'Ulm, etc., fuyaient de toutes parts pour se

rallier aux Russes sous les murs d'Olmütz, en Moravie! L'immortelle journée d'Austerlitz approchait...

Mais revenons à nos personnages, auxquels les événements ci-dessus rapportés préparaient des destinées nouvelles et bizarres!

XXV

LE MANUSCRIT DE GABRIELLE.

Avant de raconter comment, dans sa déception et sa rage, Nicolas Thibaud, faisant semblant de ne pas en vouloir à Jean Cornu de sa défection au moment décisif, chercha à s'en rapprocher afin d'utiliser sa méchanceté et sa haine, il nous semble opportun de rejoindre Marius, que nous avons laissé débarquant dans l'orgueilleuse patrie du fameux Tonquedec, l'illustre maître calfat.

Plus tard nous retrouverons, par leurs actes, ces deux hommes (pour parler avec une exactitude physique, il faudrait dire un homme et demi...) unis dans la poursuite de leurs mauvais desseins, et le lecteur comprendra comment la Main maudite réussit à se faire un complice zélé de celui qui, malgré le résultat de l'enquête récente faite par ordre de l'amiral, sur la réalité de l'exécution de l'enseigne Marius, n'en était pas moins tout ce qu'il y a de plus persuadé au monde que le mort était extrêmement vivant...

Retournons donc provisoirement dans l'île de Bréhat, où notre héros attend son corsaire qu'on arme à Dieppe, et sur lequel notre Carolin Grimbot doit figurer comme maître d'équipage, tandis que Roch, promu en grade, va songer à bien employer l'année qui doit s'écouler

jusqu'à la date de son rendez-vous définitif avec Marius, rendez-vous où la présence de Gabrielle... Mais n'anticipons point sur les événements !

Après deux ou trois jours d'excursions facilitées par le peu d'attention que les Bréhatains prêtaient à l'hôte de Tonquedec, un des honneurs de l'île, Marius connaissait d'un bout à l'autre la topographie du pays, et passait tout son temps à errer au bord de la mer, s'amusant, à l'aide de sa longue-vue, à surveiller le passage des voiles françaises et anglaises, s'échappant, se poursuivant, se combattant à l'horizon.

Il y avait, à l'extrémité nord de l'île, un lieu appelé la *Pointe du paon*, où il se rendait de préférence, car là rien ne troublait sa rêveuse solitude ; les pâtres ne s'y montraient guère, et l'empire de l'homme semblait y avoir totalement cessé pour céder la place aux deux éléments qui se disputaient cette terre sauvage et désolée.

Il fallait, pour y parvenir, traverser une lande déserte où des fougères rabougries partageaient une mince couche de terre végétale avec les plantes d'un marécage baigné par l'écume de la mer. Puis bientôt la fougère même disparaissait, car, quelque humble qu'elle fût, elle était trop haute encore pour n'être point ravagée par les ouragans qui frappent de plein fouet ce sol incliné. Au delà, seule et souveraine, régnait la mer.

La *Pointe du paon* se composait de deux énormes bancs de granit, surgissant des eaux, s'élevant bien au-dessus de toutes les terres environnantes, et se penchant l'un vers l'autre sur l'étroit passage que la mer s'est ouvert entre eux, comme pour rappeler la fameuse brèche de Roland.

Le curieux s'avance d'abord à la base des deux murailles, de plain pied avec la grève ; mais au bout de vingt pas, un bruit souterrain l'avertit qu'il ne doit point se hasarder à aller plus avant.

C'est qu'en effet, tout à coup le sol manque, et un abîme sans fond apparent est devant lui! Et, chose étrange, véritablement effrayante à voir, un immense bloc de granit, détaché d'un des sommets par quelque affreuse convulsion des éléments, est tombé du haut de la berge, et est resté, comme un pont massif, suspendu sur les deux rives du gouffre...

Lorsqu'une lame arrive du large, les flots, de plus en plus resserrés entre ces murs rocheux, accélèrent leur course, arrivent éperdus, se cabrent en passant sous le pont, et, dans un effort dont rien ne saurait calculer la puissance, ils soulèvent l'énorme masse que leur rage enveloppe d'une bave écumeuse, et qui, le choc subi, retombe lourdement sur ses inébranlables culées, pour bientôt se soulever et retomber de nouveau avec un bruit indescriptible!...

Et cette lutte de tous les jours dure depuis des siècles peut-être, sans qu'on puisse prévoir comment elle finira, si le bloc monstrueux se fendra... ou si les murailles qui surplombent, incessamment ébranlées par la mer, ne croulleront pas à leur tour, encombrant de leurs vastes ruines et la pierre et le gouffre du *Paon*.

Ce site sauvage et terrible, une des singularités, une des curiosités des côtes de France, jouit, non-seulement dans l'île, mais aussi sur le continent, d'une répution qui n'est point précisément basée sur l'intérêt qu'il offre aux yeux du naturaliste, mais bien plutôt sur le pouvoir qu'on lui attribue de dévoiler l'avenir... Pour les Bretons de dix lieues dans les terres, c'est un oracle.

La jeune fille qui désire savoir si elle se mariera dans l'année se rend seule à la *Pointe du paon* par un jour de grande marée et à l'heure de la basse mer. Puis elle lance un caillou dans le gouffre, en se tenant à l'entrée du passage

Si le caillou tombe droit au fond de l'abîme sans ricocher sur les parois du roc, elle se mariera dans l'année, le fait est certain... Au contraire, chaque battement, chaque ricochet de la pierre contre le granit, indique une année de retard.

Or, comme le *Trou du paon* est creusé par affouillement entre les deux bancs de rochers, il n'est rien moins que perpendiculaire; aussi, pour lancer une pierre de façon à ce qu'elle atteigne le fond sans heurter les parois, faudrait-il une certaine adresse, à laquelle, du reste, pour laisser toute sa valeur à l'arrêt de l'oracle, il est expressément défendu d'avoir recours...

C'était donc vers ce site ou le long des plages voisines que Marius prenait plaisir à passer les longues heures de ses journées d'attente, tandis que l'odieux Thibaud, à qui le vil cambusier avait juré que leur ennemi commun était bien l'enseigne qui se trouvait si étrangement considéré comme fusillé, le cherchait à Dieppe, à Saint-Valery, sur toute la côte enfin.

Et pendant que se concertaient au loin les efforts de ces haines si peu justifiées, ce bon jeune homme, l'amant de Gabrielle attendait, le cœur plein de joie, que l'arrivée de son corsaire lui permît de travailler avec courage à sa réhabilitation militaire.

Au milieu de cette nature sauvage, ravagée, singulière, il répandait les fleurs de ses espérances de gloire et d'amour.

Il oubliait les méchants, le mal, les haines sombres, pour ne subir que les nobles et chevaleresques élans d'une âme à laquelle le concours des circonstances pouvait permettre de s'élever un jour aux plus grandes choses, car un sang généreux, battant dans ses artères, échauffait son cœur.

Marius était d'ailleurs doué d'une de ces intelligences rapides, perspicaces, qui dirigent sûrement le bras et font les excellents officiers.

Nul doute qu'il dût un jour faire briller dans les hauts grades de son arme un nom à l'antique valeur duquel son brave et digne père, mort l'épée à la main, n'avait pas eu le temps d'ajouter cette valeur nouvelle, ces titres impériaux que Napoléon distribua à ceux qui, durant ces temps à jamais célèbres, servirent le mieux leur pays par leur courage ou par leur intelligence.

Un soir, Marius s'était oublié à rêver, à espérer (la rêverie est pleine d'espérances), dans les parages du merveilleux *Trou du paon*.

Le soleil avait disparu sous les flots, et peu à peu le jeune marin s'était attristé, car il lui semblait qu'au milieu de ses rayons l'astre avait emporté ses espérances dans l'abîme des brumes qui enveloppaient l'horizon. Il s'était donc assis sur un roc, et pour la centième fois peut-être il cherchait à s'imaginer une version qui expliquât l'étrange présence de sa bien-aimée au milieu de la société d'un amiral anglais... lorsque ses yeux s'étant par hasard portés dans l'île, il aperçut quelqu'un qui s'avançait au loin, au milieu des fougères ravagées, et qui, ayant probablement saisi sa silhouette découpée en noir sur le fond du ciel encore lumineux, se dirigeait vers lui, élevant de temps en temps un bras en l'air, comme pour faire un signal.

Marius se leva intrigué, et marcha droit à la rencontre du survenant, dans lequel il reconnut bientôt l'illustre calfat, brandissant une lettre...

— Ah! je vous trouve enfin, capitaine!... s'écria l'ex-roi de trèfle. Il est arrivé un paquet à mon adresse, avec ça pour vous dedans. Ça vient de Boulogne par Saint-Malo... où le préfet maritime, le commissaire général...

l'autorité enfin, en voyant que c'était pour moi (prononcez *moâaa!* tant le maître calfat mettait d'emphase à désigner son importante individualité) s'est empressé de me l'expédier.

— Par le télégraphe ? ne put s'empêcher de demander Marius.

— Non ! par la poste. J'ai ouvert l'enveloppe, et j'ai lu : « Pour remettre au capitaine Altazin...» Comme j'ai pensé que ça vous ferait plaisir à recevoir, voyant que vous tardiez tant à rentrer, j'ai pris le parti de pousser une bordée à contre-bord de vous... Dites-moi si c'est notre corsaire qui arrive déjà... ou si ce n'est pas ça, je refile mon nœud et vous laisse en tête-à-tête avec la chose !

Marius s'empressa d'ouvrir le paquet, et à l'aide d'un reste de lueur qui mourait au couchant, il reconnut le manuscrit de Gabrielle, que lui envoyait Roch, auquel maître Cartahu avait enfin consenti à le remettre, après s'être consciencieusement assuré de l'identité du destinataire par-devant l'autorité maritime.

Marius s'empressa de regagner son logis, et là, seul, toute l'âme dans les yeux, la poitrine oppressée d'une émotion tour à tour douce et pénible, il lut ce qui suit :

« Romsey-Castle, ce... »

« JOURNAL du... au... »

Nous franchirons le récit des incidents déjà connus du lecteur, relativement au séjour de l'aspirant à Hanover-Square, et nous prendrons le manuscrit au point où, après avoir raconté son duel avec Millelowers, Gabrielle en arrive à cette brusque disparition qui causa tant de chagrin à lord Parkett, au vieil émigré, et surtout à miss Arabella...

« ... La lecture de cette lettre (continue Gabrielle, la lettre tracée par une main inconnue, qu'elle trouva chez elle en rentrant de Fulham, et qui l'appelait à Regent's-Park) me jeta dans un trouble d'autant plus grand que, d'une part, les émotions que j'avais subies dans ce duel n'étaient point encore calmées, et que, par ailleurs, je ne pouvais douter que la lettre ne fît allusion à toi, mon Marius, par ces lignes :

« Si vous l'aimez, vous n'hésiterez pas un seul instant; » il y va non-seulement de votre bonheur personnel, » mais SURTOUT de celui de l'être qui vous est le plus » cher... »

» Je ne voulus donc point perdre un instant, persuadée que tu étais au milieu de quelque crise, dans ce pays ennemi; et, bien qu'il me fût impossible de me munir du portrait et des bijoux qui semblent, entre mes mains, les impénétrables énigmes de ma destinée, puisque je les avais confiés en dépôt au marquis de Brachet avec mes dernières volontés, au moment de risquer ma vie, je quittai précipitamment l'hôtel, montai dans la première voiture de place que je trouvai dans Régent-Street, et me fis conduire en toute hâte au parc du Régent.

» Arrivée à New-Road, je vis, comme la lettre l'indiquait, une voiture noire, sans armoiries, et attelée de deux chevaux blancs.

» Je quittai aussitôt la mienne et montai dans celle dont un valet qui m'attendait évidemment me développa le marche-pied. Mais au lieu de m'emporter sur la rive gauche du canal de Paddington, l'équipage prit Edgeware-Road, longea Hyde-Park et se dirigea vers Chelsea, emporté par le trot allongé des vigoureux chevaux.

» Je voulus appeler, arrêter... mais je m'aperçus que

le valet, que je croyais derrière la voiture, avait disparu... et il me fut impossible de me faire entendre du postillon.

» Je reconnus aussi que les portières fermaient à ressort... j'étais prisonnière dans cette machine roulante m'emportant avec rapidité je ne savais où !

» Ce fut au milieu des efforts et des recherches que je fis pour essayer de me soustraire à cette sorte d'enlèvement, que je vis sur le tapis foulé un papier que je n'avais point aperçu. Je le ramassai avec empressement et y lus ces lignes :

« Ne craignez rien, laissez-vous conduire, bientôt » vous rejoindrez la personne qui vous est chère ! »

» Cette lecture me rassura. Je pensai que ta position, comme la mienne, imposait des ménagements, des précautions; qu'on ne pouvait pas, en temps de guerre, réunir deux prisonniers comme des amants ordinaires, et que le mieux était de m'abandonner à cette mystérieuse conduite qui me menait évidemment vers toi. Je me résignai donc et laissai galoper.

» Le soir vint. Avant d'entrer à Kington, on changea de chevaux, toujours sans me parler, et bientôt nous traversâmes tout d'un trait la petite ville.

» Durant la nuit, nous franchîmes ainsi, relayant toujours hors barrières, Ewell, Epsom et Rygate.

» Au jour, le valet, que je croyais resté à Londres (il s'était jusque-là tenu sur le coupé, sans doute pour que je ne le visse point), vint m'offrir un panier contenant un déjeuner froid. Je voulus l'interroger ; mais ce fut sans succès.

» Enfin, la journée se passa à courir ainsi vers une destination inconnue, et ce ne fut que le soir, assez tard, que l'équipage, ayant pris un chemin de traverse, entra bientôt dans une grande allée d'arbres conduisant à un

château, que je sus plus tard être à quelques milles seulement de Winchester.

» L'équipage pénétra dans une cour intérieure dont on ferma la barrière après notre entrée.

» Un vieux domestique portant un flambeau vint me recevoir à la porte d'un bâtiment qui me parut être une dépendance du château ; je me laissai conduire, lasse de me heurter contre tous ces mystères.

» Le vieux domestique m'ouvrit une porte au second étage, posa son flambeau sur la table et se retira silencieusement, sans pourtant m'enfermer, ce qui me parut de bon augure.

» Il était plus de minuit ; j'étais fatiguée de ce rapide voyage, je vis un bon lit... Le corps emporta l'esprit, je me couchai et ne tardai point à m'endormir en pensant à toi... que j'étais persuadée de voir au bout de tous ces mystères, car ce voyage, ces avis, tout cela ne s'expliquait que par toi!...

» Le lendemain, je me réveillai assez tard. Le soleil inondait ma chambre par deux grandes fenêtres à balcon dans l'encadrement desquelles je voyais se balancer la cime de quelques arbres. Je me levai et commençai l'examen de mon logis... ou de ma prison.

» C'était une belle chambre décorée et meublée dans le goût de l'époque de la reine Anne, c'est-à-dire revêtue de drap amarante avec tous les meubles en bois doré et dédoré. Sur un guéridon était un souper froid, un *en cas*, auquel la veille je n'avais pas pris garde.

» Tout annonçait, du reste, qu'on avait dessein de me traiter avec égards, car la chambre ne manquait d'aucun de ces menus objets que, *nous autres marins*, nous dédaignons... faute de pouvoir nous en entourer sur le perfide élément.

» Les fenêtres donnaient sur un immense parc, tout

plein de chants d'oiseaux, de bonnes senteurs sauvages et du frôlement des branches...

» Ma première pensée fut un extrême désir de pouvoir m'y promener avec toi, mon Marius... et ce désir ne cessa d'être un espoir que lorsqu'un domestique vint pour savoir si je voulais recevoir le maître du château qui demandait à m'entretenir un instant.

» J'y consentis, comme tu penses bien, et peu d'instants après je vis entrer un jeune homme d'environ trente ans, d'un extérieur... anglais, je ne saurais mieux te résumer ce qui exigerait une longue page d'explications sur son air guindé, ses cheveux d'un blond... ardent, son teint rosé, sa physionomie compassée, les étroits vêtements dans lesquels il semblait bourré, refoulé comme... comme une gargousse dans un canon, a le droit de dire un aspirant!

» Le personnage m'interpella en assez bon français... d'Anglais.

» — Monsieur le midshipman! me dit-il sans desserrer les dents et avec cette froide politesse de l'aristocratie britannique, qui semble impertinente même lorsqu'elle veut être aimable, je vous déclare que vous êtes mon prisonnier pour quelque temps... Mais on fera ses efforts pour que la prison vous soit douce et tolérable.

» — Puis-je savoir, mylord, quelles raisons vous constituent en ce moment pour moi le geôlier de l'Angleterre?

» — Lorsque j'aurai reçu votre parole d'honneur d'officier français de ne pas chercher à retourner à Londres sans notre consentement, je vous donnerai quelques éclaircissements...

» — Ma parole de ne pas retourner à Londres?... Vous l'avez, mylord.

» — Eh bien! monsieur le midshipman, apprenez que je suis ami intime de sir Richard Parkett!... reprit l'Anglais qui s'arrêta, comme si cette déclaration eût dû suffire pour m'éclairer sur ma situation!

» — Je n'ai pas l'honneur de connaître sir Richard... répondis-je avec surprise.

» — *Endeed?* fit-il d'un air narquois. Vous étiez son rival pourtant, si je ne m'abuse...

» — Moi... le rival de lord... lord qui?... Je ne comprends rien à tout cela, sur mon honneur.

» — Eh! monsieur le midshipman, ne sais-je pas tout? Allons, parlons clair : vous l'avez insulté à Hyde-Park; vous alliez vous battre, lorsque lord Saint-Vincent a donné ordre à mon ami sir Richard de quitter Londres le soir même pour rejoindre sa corvette...

» — Quoi!... cet impertinent, ce grossier personnage d'Hyde-Park...

» — Celui que vous qualifiez ainsi avec plus de rancune que de vérité était le commodore sir Richard Parkett, le frère de lord Parkett, votre hôte à Hanover-Square, et, pour tout dire, l'oncle et le prétendu de la belle Arabella...

» Le châtelain aurait mieux fait de dire le *prétendant* que le *prétendu*...

» — Veuillez achever, milord, repris-je. Veuillez m'expliquer quel rapport a tout ceci avec mon enlèvement et mon séjour ici...

» — Bon! ne devinez-vous pas? Pour un marin, c'est méconnaître une bonne ruse de corsaire. Il paraît certain que cette folle d'Arabella s'est coiffée de vous... et que sir Lionel lui-même vous témoigne une affection... un intérêt... qu'on ne s'explique guère dans la situation des choses...

» Or, mon ami sir Richard, ajouta-t-il, justement in-

quiet de tous ces manéges qui, d'une part, lui donnent un ridicule dans le grand monde, tandis que, de l'autre, ils compromettent la réussite de ses désirs, a pris le parti, tout maritime et de bonne guerre, d'éloigner un rival dont la présence entravait la conclusion d'accommodements de famille extrêmement importants...

» Cela me semble si légitime... en temps de guerre surtout, continua l'Anglais en s'efforçant de prendre un air badin, que je n'ai pas hésité à accorder à mon ami sir Richard l'appui qu'il me demandait...

» Cette bizarre explication, en m'enlevant toutes les espérances que j'avais rattachées à toi, dans cette mystérieuse aventure, me plongea dans un abattement subit, dans un morne silence, dans une déception enfin qui eut pour résultat de faire prendre le change à mon hôte sur la nature des impressions que je subissais.

» Il s'imagina naturellement que mon abattement était causé par la contrariété, le chagrin de me voir arrachée à l'intrigue de Hanover-Square, en laissant le champ libre à mon rival, et il fit un petit sourire... flegmatique pourtant, dans lequel il y avait évidemment de l'ennemi politique.

» La première impression passée, et la réflexion reprenant quelque empire, je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour, en songeant aux singuliers quiproquos, aux incidents bizarres qui naissaient de cette erreur où chacun était relativement à mon sexe, et je puisai sur-le-champ dans cette pensée le désir de faire bonne contenance devant mon hôte... quitte à me désoler plus profondément, lorsque je serais seule, car, je le répète, ne pouvant supposer le vrai motif de cet enlèvement, je m'étais fermement persuadée qu'il avait pour objet de nous réunir...

» Hélas! mon cher Marius, mon bien-aimé, mon

noble ami, où étais-tu, tandis que j'errais seule et pensive dans ce beau parc, où un moment j'avais espéré m'appuyer sur ton bras? Dans un horrible ponton, peut-être!... à Chatam... à Plymouth... Mais revenons à notre récit.

» Lord Romsey me déclara qu'ayant ma parole d'honneur de ne pas chercher à retourner à Londres, il se fiait parfaitement à moi; que le parc, le jardin du château m'étaient donc ouverts; qu'un cheval serait à ma disposition; que je pourrais chasser, pêcher; que rien ne me manquerait des choses matérielles pour me dédommager de ma sujétion morale. Il ajouta qu'il attendait sous peu de jours, dans sa terre, son oncle, l'amiral Duckworth, gouverneur de Plymouth, et que je serais même libre de me mêler à la petite société qui se réunira alors à Romsey-Castle; bien entendu que j'avais liberté entière entre la vie mondaine et la solitude.

» Je sus enfin que le châtelain était lui-même lieutenant de la marine britannique, et aide-de-camp de son oncle l'amiral.

» Il faut être juste, lord Romsey mit, dans la fin surtout de cette première entrevue, toute la bienveillance et l'obséquiosité que pouvait déployer un Anglais plein de morgue envers un très-jeune ennemi de son ami et de sa patrie.

» Je passai huit jours à ne penser qu'à toi... à t'aimer mieux, loin du fracas du monde et de notre carrière.

» Si tu savais, Marius, combien dans la solitude accourent en foule, pour retenir dans notre cœur, en y tombant de notre pensée où ils éclosent, mille souvenirs de choses inaperçues dans le passé et qui reprennent ainsi leur valeur consolante ou douloureuse!

» Chaque jour, en me promenant à l'ombre de ces

grands arbres, sur la lisière de ces massifs d'où il semble que la rêverie émane, il me revenait... on peut dire ainsi, car les souvenirs sont bien les revenants de la pensée... il me revenait une foule d'impressions de nos anciens jours, et je croyais les sentir plus vives qu'à l'époque même où elles m'avaient frappée pour la première fois.

» Ainsi, des mots, des regards, retentissaient dans les échos réveillés de mon cœur, avec un sens, une valeur que d'abord je ne leur avais point donnés.

» J'ai saisi dans l'atmosphère du parc des parfums qui m'ont rappelé des choses que tu me disais aux premiers temps de nos amours, à Arras, alors que, dans le jardin du vieux père Moleux, nous respirions les mêmes fleurs... et j'ai su gré à ces plantes anglaises d'avoir les mêmes senteurs que par delà le détroit, sans y apporter, par ces temps de guerre acharnée, d'autre amour-propre national que de sentir plus fort... d'une façon plus pénétrante ! »

« Ile de Wight, le... suivant.

» Une occasion s'offre d'expédier ce petit journal à mon Marius... à mon bon Roch... Cette occasion, c'est celle dont je devais profiter moi-même pour fuir...

» Achevons d'y consigner ce qui me reste à dire des incidents qui me retiennent prisonnière...

» La société qu'attendait lord Romsey arriva de Portsmouth pour donner plus d'éclat à une partie de chasse à courre que mon hôte offrait à son oncle l'amiral.

» Le matin, ayant, contre mon gré, rencontré sir Duckworth dans une allée du parc où il fumait sa pipe, il m'adressa la parole, et je ne pus, sans grossièreté, me dispenser de causer quelques instants avec lui. Dès ses

premiers mots, je compris qu'il savait toute mon histoire, ou du moins celle qu'on m'attribuait.

» Il me parla de la prise de Minorque, où il s'est distingué, et de son combat contre Villaret-Joyeuse, en 1794, dont il semble très-fier, à cause de l'illustration de son adversaire.

» Comme je ne pouvais guère lui répondre, il en vint à la fameuse expédition des *Catamarans*, blâmant fort lord Melvil de sa présomption, et s'exprimant sur toute cette affaire d'une manière indépendante et qui ne manquait pas de noblesse.

» Il toucha quelques mots de notre empereur et de façon à me plaire... Il me plut.

» Je voudrais être amiral et que mon vaisseau rencontrât seul à seul celui de lord Duckworth...

» Le neveu survint, me présenta, bien que ce fût déjà fait, je ne sais comment, et m'offrit de suivre la chasse.

» Je refusai, il insista ; l'amiral dit son mot, et malgré toute ma répugnance et toutes mes craintes, je me vis absolument contrainte de céder, sous peine d'avoir l'air de ne pas apprécier la façon délicate et honorable dont le vieil amiral m'avait parlé de choses sur lesquelles un Anglais peu hospitalier aurait eu le droit de s'exprimer autrement.

» On s'était rapproché du château, et je fus présentée à toute la société réunie pour déjeuner avant le départ pour la chasse.

» Une heure après, malgré l'envie extrême que j'eus plusieurs fois de m'esquiver, je me vis obligée d'enfourcher un cheval que sir Romsey avait lui-même désigné pour moi, et de me mêler à un essaim de dames et d'élégants cavaliers qui devaient suivre la chasse en amateurs : il s'agissait de forcer un cerf.

» Heureusement, Marius, que mon éducation maritime m'a douée de quelque sûreté en fait d'équilibre, sans quoi j'eusse exposé la France à des quolibets et à des épigrammes que l'aspirant eût bien pu ne pas entendre avec un sang-froid parfait. On naviguait de compagnie.

» Cela alla au mieux pendant une heure de beau chemin; après quoi, comme on entrait dans des parages boisés, l'amiral fit le signal de liberté de manœuvres, et chacun gouverna son coursier à sa guise.

» L'affaire se compliquait; mais ça n'allait pas trop mal encore, car mon cheval, qui paraissait doué de l'esprit de société, se mettait à suivre tantôt l'un, tantôt l'autre, si bien que je n'avais qu'à le laisser faire.

» Mais voilà qu'on touche le rond-point; les chiens sont descendus des fourgons, les piqueurs distribuent des fusils, des cartouches, et tout l'attirail nécessaire. Lord Romsey me demande si je veux m'armer; je le remercie en lui disant pour excuse qu'il me semble difficile qu'un officier français brûle de la poudre anglaise...

» Décidée à m'écarter le plus souvent de la bagarre, je cherche... et j'avise une jolie petite allée ombreuse par laquelle je projette de m'éclipser lorsque la chasse sera lancée, pensant à revenir au château, quitte à déclarer ensuite que j'avais été ramenée par l'ardeur de mon cheval. Rien de plus prudent, hein, Marius?

» Mais la femme propose et le cheval dispose. Les chasseurs se rangent afin de faire une décharge générale avant de courre. C'est le *God save the king* de la circonstance.

» On lâche les chiens, on boit un coup rhum dans la gourde, on enfonce son chapeau et l'on s'apprête à partir.

» Mais voilà que mon coursier trop fougueux prend mal

ce feu de tirailleurs, il piaffe, se regimbe et se cabre un peu...

» Un piqueur, qui sait que je suis Français, croit sans doute me faire plaisir, me voyant sans éperons, en cinglant d'un coup de cravache la croupe du quadrupède...

» Mais l'animal prit sans doute la chose encore plus mal que moi, car il bondit, se cabra tout à fait cette fois, rua, fit le diable enfin et finit par me lancer par-dessus de sa tête, à vingt pas de là, sur un tronc d'arbre renversé, où je me heurtai si fort le crâne que je m'évanouis sur le coup !...

» On accourt, on m'entoure... Lord Romsey, mon hôte, se montre le plus empressé à me secourir; les dames donnent leurs flacons d'essence, leurs mouchoirs... On me baigne le front d'eau fraîche... on déboutonne enfin mon frac d'uniforme, et... et l'on se demande comment sir Richard Parkett a pu m'accuser d'être *son rival* auprès de sa nièce Arabella !

» Mon évanouissement se prolonge; le neveu de l'amiral me fait placer dans une voiture dans laquelle miss Sabina, sa sœur, monte à côté de moi, et nous prenons la route du château, escortés par le châtelain et quelques personnes de la société, que cet étrange incident intéresse, et dont il excite surtout la curiosité.

» Arrivée au château, miss Sabina me fait monter dans sa propre chambre; je suis déshabillée par ses femmes, mise au lit, le médecin se plante à mon chevet... et l'*aspirant Gabriel* s'évanouit sans retour, dans cet évanouissement de Gabrielle.

» Que te dirai-je, Marius? les dames qui se trouvaient au château me témoignèrent une très-vive et très-romanesque sympathie, et la sœur de lord Romsey par-dessus tout... Et lord Romsey lui-même plus encore. Je n'étais point blessée...

» J'entrai donc bientôt en convalescence, et mon lit fut sans cesse entouré de visites empressées. Je sentis que toutes ces personnes brûlaient d'envie de connaître mon histoire... Mais je me reposai, pour me dispenser de la leur raconter, sur la réserve, la discrétion de ce grand monde qui, dans sa plus vive curiosité, ne se laissait point entraîner dans l'inconvenance de la moindre question.

» Un jour seulement, je m'étais déjà levée, et j'avais dû céder à miss Sabina qui avait insisté pour que je reprise les vêtements de mon sexe...

» Un jour, dis-je, devant son frère, devenu fidèle à mes pas comme mon ombre, je fis comprendre que la plus grande preuve d'intérêt et de sympathie qu'ils puissent me donner tous deux, c'était d'attendre que certains incidents me permissent de leur faire ma confession... et que par-dessus tout, je priais lord Romsey de laisser ignorer à son ami Richard et à la famille Parkett la singulière découverte que l'accident de la chasse lui avait livrée...

» Bientôt les divers invités de Winchester et de Southampton prirent congé des Romsey, et l'amiral lui-même partit pour Portsmouth, où l'appelaient les devoirs de son arme. Je restai seule au château avec Romsey et sa sœur.

» J'avais attendu cet isolement afin de voir à intéresser miss Sabina à ma position, en lui racontant ce qu'il me paraissait indispensable qu'elle sût de ma vie pour m'aider à reconquérir ma liberté... car déjà, je te dis tout, Marius, je comprenais que le jeune lord, sans doute séduit par le prestige romanesque de ma situation, par ce coup de théâtre inatendu qui avait brusquement révélé une jeune fille sous l'uniforme de l'ennemi politique, ne consentirait pas très-volontiers à mon éloignement.

» Il devint auprès de moi d'une assiduité excessive, fatigante, presque importune... sans pour cela cesser d'être respectueuse. Je supprime ici une foule de détails, d'incidents qu'il sera plus opportun que je te raconte lorsque nous n'aurons plus à craindre d'être séparés...

» Il y avait donc quelques semaines déjà que j'étais à Romsey-Castle, et je ne pouvais prévoir encore quelle serait l'issue d'une aussi bizarre situation, lorsqu'un jour, que j'avais pris le parti de me réfugier dans une feinte indisposition pour me délivrer un peu de l'obsession de mon trop fidèle adorateur, une sorte d'intendant, de factotum, auquel je n'avais jusque-là guère pris garde, demanda à la femme affectée à mon service la faveur de me parler un instant.

» Je cédai à sa requête ; il entra, et aussitôt que nous fûmes seuls, il s'exprima ainsi en excellent français, ce qui ne m'étonna pas moins que ce qu'il me dit :

» — Je comprends bien que vous êtes ici contre votre gré, mademoiselle... et comme je n'y suis pas non plus très-volontiers, je viens vous offrir de fuir tous les deux. J'ai un plan... il y a quelque temps que je le médite ; je viens vous le soumettre... S'il vous sourit, avant huit jours, nous pouvons être en France...

» — En France, dis-je, mais quel intérêt vous y entraîne ?...

» — Mon père était Français ; son nom était Botte... Moi je m'appelle Henri. Mon père vint en Angleterre au service d'un émigré, et épousa une Anglaise. Je suis né de ce mariage, et j'ai beau avoir été élevé en Angleterre, servir des Anglais... je me sens Français, je me considère comme Français... Et si, dès le commencement de la guerre, j'avais pu regagner mon vrai pays, certes, à cette heure, je ne serais plus aux gages d'un

officier qui se bat contre la France; mais je suis sans ressources, et ici au moins, je vis!... il faut vivre! comment faire? Mais enfin, en voyant ce que mon maître vous cause d'ennuis, et tout en écoutant les bêtises qu'on dit à l'office sur votre prochain mariage avec lord Romsey, je n'en ai pas moins persisté à croire que vous désireriez bien être de l'autre côté de la Manche... et je ne pense pas m'être trompé... le déguisement que vous portiez en arrivant ici me le dit assez!

» — Mais voyons ce plan dont vous parlez? répondis-je avec quelque réserve, car je craignais un piége de la part du neveu de l'amiral.

» — Mon plan... le voici. Dans trois jours lord Romsey, sa sœur et vous, mademoiselle, partirez pour l'île de Wight, où l'amiral Duckworth est envoyé pour étudier des projets de fortifications maritimes. Mais, en passant, on doit s'arrêter quelques jours à Portsmouth. C'est de là que je voudrais nous échapper, et voici comment.

» L'amiral a fait venir de Plymouth, port dont il est gouverneur, un grand cutter qui lui sert de yacht, et dont il compte se servir pour ses excursions autour de l'île de Wight. Lord Romsey a, comme lieutenant de marine, aide de camp de son oncle, le commandement provisoire de ce cutter. Je sais que, désirant un équipage d'élite pour le monter, l'amiral a prié un commandant de ses amis de lui choisir vingt gabiers qui doivent arriver dans une huitaine de jours. C'est avant leur arrivée de Plymouth qu'il faudrait faire notre coup. Voici comment.

» Le cutter est mouillé dans l'avant-port de Portsmouth, n'ayant à bord qu'un gardien. Pour l'appareiller, le manœuvrer, il faudrait une douzaine d'hommes. Où les prendre? c'est là le difficile... difficile, oui, mais impossible, non.

» Il y a dans la rade de Portsmouth des pontons pleins de prisonniers français qui grillent d'envie de revoir la France. Il faudrait tâcher de se mettre en communication avec eux, de leur faire savoir que ce cutter est là, presque abandonné et en bon état pour prendre la mer.

» Je ne doute pas qu'un pareil avis ne leur fasse accomplir quelque merveille, et, s'ils réussissent, voilà l'équipage qu'il nous faut pour gagner un bon port de France où nous pourrons, vous, mademoiselle, rejoindre votre famille, et moi prendre du service pour la cause de ma patrie, car, pour un homme qui a un cœur français, c'est par trop dur d'être obligé d'être au milieu de ces têtes rousses... et surtout de se trouver justement aux gages d'un officier qui se bat contre les Français...

» Voilà ce que j'avais à vous confier, mademoiselle... Si ça vous sourit, dites-le-moi, et alors laissez-moi agir! Je saurai tout préparer, et vous n'aurez, le moment venu, que bien peu de chose à faire pour récolter votre part du fruit de mes soins...

» C'est un Français qui vous parle, et comme il croit parler à une bonne Française, il lui a ouvert son cœur. Si l'affaire ne vous convient pas, je ne vous demande que le secret... nous n'en parlerons plus... Peut-être, après tout, pourrez-vous devenir lady Romsey!

» Ainsi parla cet homme. Mieux vaudrait peut-être devenir lady Romsey que madame Jean Cornu... qu'en penses-tu, Marius? Mais je sais bien quelle madame je dois et veux devenir, puisqu'il ne m'était pas absolument facile d'être monsieur ou lord Arabel.

» Par Neptune! mon Marius... il me semble qu'on pourrait faire un roman avec mon histoire, ou plutôt une histoire de cette vie qui est comme un roman! Je reviens au sieur Botte.

» J'accueillis au mieux, comme tu penses bien, ses offres et ses services. Il y avait dans son ton, dans son air, une telle apparence de sincérité, que je ne pus rester dans la défiance qui m'avait d'abord fait redouter quelque piége de mon adorateur plus que blond. D'ailleurs, comment se défier d'un compatriote chez lequel le désir, on pourrait dire le besoin de fuir cette terre ennemie était si naturel?

» Nous convînmes que, pour inspirer de la confiance au châtelain, je me réfugierais un peu moins sous l'égide, la sauvegarde de miss Sabina, qui m'avait prise tout à fait en affection... (pardonne, ô Marius!), que je me montrerais pour quelques jours un peu moins tigresse d'Hyrcanie, dût mon chasseur goudronné m'offrir l'équivoque voyage de Gretna-Green.

» Ce que Henri m'avait annoncé me fut bientôt confirmé par lord Romsey lui-même. Nous allions partir pour Porstmouth afin d'y rejoindre l'amiral Duckworth, en compagnie duquel nous devions ensuite aller à Cowes, dans l'île de Wight, où il possède une maison de plaisance. Miss Sabina se réjouissait fort de ce séjour, qu'elle me peignit comme un véritable enchantement, l'Italie de l'Angleterre, une sorte de paradis terrestre et maritime. A part moi, je me félicitai de n'en pas devoir jouir, car Henri m'avait inspiré toute confiance dans son plan.

» Nous partîmes pour Portsmouth, où le lord-lieutenant fit la bouffonnerie de me présenter comme mademoiselle de Brachet (Gabrielle), fille d'un émigré ami des Parkett. Je dus laisser croire à cette fable que l'insulaire avait à demi inventée à demi supposée, sans doute en souvenir de Hanover-Square... Après tout, sais-je qui je suis pour le démentir?

» Un soir, on parla de pontons servant de prison aux

marins français capturés, et, d'accord avec Henri, je témoignai le désir d'en visiter un. Lord Romsey s'empressa de se rendre à l'expression de cette fantaisie qui lui parut, ainsi qu'à l'amiral, assez naturelle chez une Française. La chose fut fixée au lendemain.

» Sabina s'en exempta en raison de son extrême susceptibilité nerveuse, tout à fait du ressort d'une rose et blonde Anglaise... bien que cette fleur insulaire s'épanouisse déjà au souffle de son trentième automne... mais qui ne pouvait être de la compétence d'une jeune fille surprise en flagrant délit d'uniforme masculin.

» Le lendemain donc, nous partîmes de Southsea, où nous étions descendus, et allâmes nous embarquer à l'arsenal. Il y avait, outre l'amiral et son neveu le lieutenant, cinq ou six Anglais qui essayaient de secouer leur flegme chronique pour me faire une espèce de cour d'honneur.

» Je m'étais munie d'une lettre dans laquelle, sous forme d'instructions rapides et précises, j'expliquais ce que j'offrais et attendais de ceux auxquels je procurais le moyen de tenter la conquête de leur liberté.

» Pour aider à l'évasion du vaisseau-ponton, j'eus soin de lester la lettre à l'aide d'une cinquantaine de guinées prélevées sur l'or dont mon hôte avait eu l'attention de garnir les tiroirs de ma toilette.

» Il me sembla piquant, autant que de bonne guerre, d'employer cet or ennemi à me soustraire à la surveillance de celui qui m'en faisait la libéralité fastueuse. Les rigides censeurs, les puritains de la probité pardonneront bien, j'espère, à mademoiselle de Brachet d'être un peu corsaire... et d'avoir fait servir les guinées des Anglais à essayer de leur dérober sa propre personne !

» L'amiral eût désiré me faire visiter un vieux vais-

seau qu'il a commandé autrefois, l'*Albany*, devenu depuis *prison'-ship ;* mais une maladie contagieuse s'étant déclarée sur ce ponton, il avait fallu l'entraîner au large du port. Nous nous dirigeâmes sur le *Culloden*.

» Tout marcha au mieux. Dès mes premiers pas sur le ponton, je remarquai un prisonnier auquel il semblait que mon teint ne parut pas trop hâlé par le soleil, si toutefois l'Angleterre a un soleil, car, à vrai dire, il me semble que dans ce pays-ci l'astre du jour n'est représenté que par les vieilles lunes mises au rebut chez nous.

» Après tout, miss Sabina, qui s'était déclarée ma *prima camerista*, me combinait des toilettes dans lesquelles le souvenir de l'aspirant Gabriel disparaissait si bien, que plus d'une fois, ainsi attifée, gréée, espalmée, il m'est arrivé, passant devant les grandes glaces des salons, de ne pas me reconnaître du premier coup...

» Mais, diras-tu, vous vous regardiez donc, ô Gabrielle? Eh bien, oui, Marius... mais seulement pour juger ce que toi ou l'inflexible Roch penseriez de moi si vous me voyiez ainsi.

» Le grand diable de matelot qui me poursuivait de ses burlesques œillades (sans doute qu'il ne me trouvait pas trop Anglaise...) était descendu à notre suite dans l'entre-pont du vaisseau; je profitai d'un moment où mon entourage excité par moi faisait quelques charités aux malheureux prisonniers, sous prétexte d'emplettes... pour lancer ma lettre et sa cargaison dans un recoin obscur, où je fis signe à mon quidam d'aller la prendre.

» Il resta d'abord tout stupéfait... et je crois, par Amphytrite et ses naïades, que le triton m'envoya de sa main sèche et brune un hardi baiser... Attrape, marquise! Voilà à quoi on s'expose à vouloir intriguer.

Mais pas de mauvaise humeur, Marius, car le baiser resta bien certainement collé à la patte goudronnée qui l'avait voulu lancer !

» Revenue à terre, je racontai à Henri ce que j'avais réussi à faire. Comme les instructions que j'avais données au prisonnier m'avaient été suggérées par lui, il avisa à se conformer, pour sa part, à leur exécution possible ou probable.

» Il prit toutes les mesures propres à assurer la réussite de cette hardie tentative pour l'accomplissement du dernier acte de laquelle nous avions choisi le soir du dimanche, comme le moment où ma disparition de l'hôtel serait la plus facile à cacher toute une nuit.

» Mais... ô déception ! ô terre et gens ennemis ! le samedi matin, ce matin, veille du terme fixé pour notre entreprise, l'amiral annonce, à déjeuner, que dans deux heures nous partons pour l'île de Wight, où il désire se trouver à temps pour rencontrer un célèbre ingénieur qui doit en partir le lendemain et avec lequel il désire visiter le théâtre de certains travaux de l'embouchure de la Médina... Au diable ! la... Mais modérons-nous ! J'oublie que je ne suis plus aspirant !...

» — Pardon, amiral... ne puis-je m'empêcher de m'écrier, l'équipage de votre yacht n'est pas arrivé, que je sache...

» — N'importe ! répondit-il, il viendra nous rejoindre la semaine prochaine... nous ferons la traversée sur une goëlette de l'arsenal.

» Tout était perdu ! Il n'y avait point à tenter de m'échapper, car, en outre de lord Romsey qui ne me quittait guère, et de miss Sabina qui ne me quittait pas, j'étais en butte à cinq ou six gentlemen, amis du lord, qui croisaient sans cesse dans mes eaux, m'accablant des bordées, des mitraillades de leur galanterie empesée comme leurs cravates.

» A peine trouvai-je un instant pour prévenir de ce contre-temps désastreux mon complice Henri, que j'engageai à profiter seul des moyens de fuite qu'il avait si adroitement préparés. Mais cet honnête garçon s'obstina à s'y refuser, disant qu'il ne voulait point user sans moi d'une chance créée pour tous deux. En vain m'efforçai-je de le faire changer de résolution ; il resta inébranlable dans son dévouement, et faute de temps et de liberté pour le résoudre à partir, je dus, avec regret, accepter son sacrifice...

» Bientôt nous filâmes pour l'île de Wight... Notre goëlette passa près du cutter que Henri me montra d'un signe, et qu'un contre-temps fatal m'empêchait de monter pour rejoindre ma chère patrie... mes amis les plus chers... »

A ce point de sa lecture, Marius s'arrêta frappé par cette coïncidence étrange qui avait failli lui faire rencontrer sa bien-aimée parmi ces prisonniers, ces fuyards, à l'entreprise desquels il s'était si heureusement trouvé associé...

« Le soir nous débarquâmes à Cowes, continuait le manuscrit. Je passai toute ma nuit à t'écrire cette dernière partie de mon récit qui explique les récents incidents.

» Le jour va bientôt se lever, Henri pourra partir pour Portsmouth, où il s'est créé le prétexte de se rendre, et, puisqu'il se dévoue à la préparation de quelque nouvelle tentative, je le charge d'aller encourager ces braves marins dans la réalisation de leur fuite, de les aider jusqu'au dernier moment, et de leur demander, pour prix de ce que j'ai fait pour eux, que le plus vieux de tous se charge de ce manuscrit pour le faire parvenir à son adresse...

» Si l'évasion manquait, je prierai qu'on l'anéantisse, car il serait désastreux que ce qui y est consigné tombât sous les yeux de lord Romsey, dont les seuls torts, après tout, sont d'être Anglais d'abord, tort qu'il partage avec beaucoup trop de gens... et ensuite de concevoir de l'adoration pour moi... chose qui n'est permise qu'à celui de qui elle est même exigée...

» Hum ! Marius, tu vois que mes succès britanniques ne me tournent point la tête, et que mon patriotisme est en tous points d'accord avec mes sentiments... Ah ! tu es et seras à jamais le pôle vers lequel se tourne et est attiré cet aimant fidèle qui est mon cœur, ô mon bien-aimé !

» Si cette terre était la France, et que tu y fusses auprès de moi, je la trouverais belle, si j'en crois ce que j'en ai entrevu déjà. Cette île de Wight s'est certainement trompée en venant échouer contre une plage anglaise, comme ces baleines que les courants nous apportent de la côte d'Afrique.

» Ceci est une Antille dépaysée, une île exotique dont je ne m'explique la floraison que par la presque certitude où je suis que l'hiver on la met sous cloche !

» Que vais-je faire ici, en outre de penser à toi ? Tout est à recommencer pour te voir. Mon brave Roch m'aurait bien vite trouvé quelque ruse inouïe, surprenante, pour me rendre la patrie.

» Si rien de mieux ne se présente, j'ai toujours la ressource d'en revenir aux maîtres de Hanover-Square, d'écrire au vieux Brachet qu'on lui a distribué une fille qui demande à s'expliquer avec la belle Arabella sur le compte d'un certain aspirant disparu, évanoui du mirage qu'elle s'était créé, comme un capricieux feu Saint-Elme.

» Mais il faut terminer cette lettre, car voici que j'entends siffler dans la cour ; c'est Henri qui va partir.

» Adieu, adieu, Marius, mon Marius. Je t'aime, tout est dans ce mot : chagrin de l'absence, espérance de nous revoir, etc.

» Si la fortune de guerre t'est contraire, ami, console ton patriotisme en songeant à la belle victoire de tous les jours que je te perpétue ici sur lord Romsey, un ennemi, un marin...

» Sois tranquille et confiant ! celui-là ni d'autres ne feront jamais la capture de ce petit corsaire qu'on appelle :

» TA GABRIELLE. »

Tel était ce manuscrit que le digne Roch envoyait à son ami, après être enfin parvenu à l'obtenir de maître Cartahu.

Nulle chose ne pouvait arriver plus à propos pour remplir de douces et absorbantes méditations la solitude de cette vie que la prudence avait imposée à notre héros, en attendant le moment de reprendre courageusement les armes.

— Elle est là... se dit-il, sur une terre que je pourrais voir, si le soleil, avare pour ces contrées, rayonnait partout à la place de ces brumes, comme il le fait pour cette île exceptionnelle d'où elle m'écrit ! Quelques lieues à peine nous séparent : nos pensées, lancées de l'un à l'autre comme d'amoureux pigeons voyageurs, se croisent sur ces eaux qui baignent deux côtes ennemies, sur les lages desquels nous soupirons l'un vers l'autre !... O Gabrielle, douce et charmante fille, ami dévoué et excellent ! s'écria l'ardent jeune homme, en baisant passionnément cette lettre chérie, qui finissait d'une façon si coquette... Espiègle enfant, homme par le cœur et le courage, femme par la grâce et les naïfs élans ! quand le sort nous réunira-t-il à jamais, pour nous consacrer

cette vie que nous nous sommes mutuellement sauvée l'un à l'autre!

Le lendemain Marius fut toujours poursuivi de l'idée qu'il pourrait y avoir quelque moyen de se servir du cutter que l'armateur de Dieppe allait lui expédier tout armé, tout prêt à attaquer et à se défendre, pour enlever son amante aux obsessions de son rival comme homme, de son ennemi comme citoyen.

Errant sur ses plages favorites, devenues plus chères encore depuis qu'il savait que Gabrielle était en face d'elles, il mit son esprit à la torture, il fouilla en tous sens cet arsenal de ruses, de stratagèmes, de hardiesses infernales que les marins, les corsaires surtout ont à leur service lorsqu'il s'agit de triompher de l'ennemi... et finit par jeter les bases d'un plan qui avait le singulier mérite de pouvoir s'appliquer à une œuvre de véritable patriotisme, dans le cas où son projet amoureux viendrait à avorter.

Or, il se trouva que la fortune seconda son impatience pour ce qui était la première mise en œuvre de ce plan singulier dans lequel l'amant apportait un surcroît d'ardeur et d'audace au corsaire...

Peu de jours après la réception du manuscrit de Gabrielle, notre héros, qui fouillait sans cesse l'horizon, eut la joie de reconnaître son grand cutter qui arrivait... pour chercher l'ex-majesté de trèfle... l'illustre calfat, maître-calfat, devons-nous dire!

Le soir, le cutter était mouillé dans le Port-Clos. M. Gérard l'avait rebaptisé en souvenir d'un hardi navire sur lequel le brave Lhermite s'était illustré dans l'Inde en rossant et pillant les Anglais.

L'ancien yacht amiral avait changé son nom britannique de *Porcia* en celui beaucoup moins shakspearien de *Brûlegueule*...

Carolin Grimbot, maître d'équipage de cette belle coque impatiente, était enchanté du nom, et y puisait le prétexte de toutes sortes de jeux de mots et de calembours matelotesques.

Le brave garçon passa une partie de la nuit avec son jeune capitaine, auquel il raconta en détail les mauvais tours tentés par la Main maudite lors de sa comparution devant le conseil de guerre, les déceptions qui en avaient été la suite, sa dégradation, pourrait-on dire, plutôt que sa démission, et enfin la façon triomphante dont la cause intentée au digne Roch, sous prétexte d'incendie de la canonnière, avait été dénouée pour le contre-maître, promu au grade de maître entretenu.

Il amusa aussi Marius du récit des terreurs de Jean Cornu le cambusier, burlesquement placé entre ces deux hommes également redoutés et pareillement haïs de lui, Thibaud et Roch... Puis chacun alla se reposer.

Le lendemain, de grand matin, Marius s'en fut faire ses adieux à ses promenades solitaires; il sonda une dernière fois du regard le *Trou du paon*... et jetant un regard d'espérance sur cet horizon anglais vers lequel il allait audacieusement diriger le cap du *Brûle gueule*, il revint au Port-Clos, afin de visiter en détail l'armement du vaillant navire auquel il allait confier la réalisation de ses espérances hardies.

Marius fut bien aise de retrouver sur le côtre la presque totalité des gens qui avaient enlevé le yacht de l'avant-port de Portsmouth.

Le surplus était composé de gaillards déterminés dont l'armateur lui disait dans sa lettre, qu'il répondait, comme étant la plus fine fleur corsairienne.

Le Grand-Guillaume et *Bout de tabac* étaient là, fidèles à leur promesse.

En voyant le premier, Marius éprouva une sorte d'é-

motion douce, à la pensée que c'était à cet homme que Gabrielle avait remis ce fameux plan d'évasion de la réussite duquel la courageuse jeune fille s'était si déplorablement vue exceptée...

— Elle était donc belle, hein, Grand-Guillaume, cette dame qui t'a remis sur le ponton cette lettre lestée de cinquante guinées ?

— Si elle était belle, capitaine ! exclama le long quidam. Je crois qu'il n'y a rien de pareil *sous* le globe ni *sur* la calotte des cieux ! Un petit nez... c'est-à-dire, quand je dis petit... un nez, enfin... et un œil... et un corsage où tout était si bien arrimé... ah !

— Et tu lui es donc bien reconnaissant de ce qu'elle a fait pour toi ?

— Reconnaissant ? je vous demande un peu si ça se peut autrement ? Cinquante jaunets à la frimousse de Georges III... et la liberté !... je passerais volontiers n'importe quel mauvais quart d'heure pour elle ! Ah ! quel œil quel œil ! qu'elle me faisait ! rien que pour embraquer un regard comme ça, je crois que je renoncerais pour cent ans à ma ration de vin !

— C'est bien, mon garçon... je vois que si l'occasion de la servir, de l'aider à conquérir cette liberté qu'elle t'a procurée vient à se présenter, elle peut compter sur toi...

— Elle peut y compter comme sur son pouce... capitaine, et sur *Bout de tabac* aussi... et sur tous tant que nous sommes ici qu'elle a sauvés de ces satanés pontons aussi !... Ah ! ce petit nez ! Dieu ! la jolie guibre !

Marius trouva son navire parfaitement armé et équipé. Il fut surtout enchanté de remarquer que l'armateur n'avait rien changé à la peinture extérieure de la coque, qui était toute noire, avec un simple et mince ruban vermillon.

Tel qu'il était du dehors, le cutter avait absolument la même physionomie qu'au temps où le montait l'amiral Duckworth...

Marius espéra donc que ceux qui le verraient venir pourraient s'y tromper...

L'appareillage fut fixé pour le soir : les corsaires sont des oiseaux de nuit.

L'île était dans les transports, dans l'exaltation : il s'agissait de donner un repas d'adieu à maître Tonquedec que le cutter était bien réellement venu prendre... ce dont quelques esprits moins enthousiastes que la généralité avaient cru pouvoir douter jusqu'à ce jour.

Personne parmi les Bréhatains ne songeait à supposer que le *petit jeune homme* venu dans l'île en même temps que le maître calfat pût être pour quelque chose dans l'arrivée du *Brûlegueule* au port-clos, et les corsaires, qui se répandirent dans les cabarets en attendant le départ, furent regardés en pitié lorsqu'ils eurent l'aplomb de parler de leur *capitaine*. On haussa les épaules et on porta une nouvelle santé à maître Tonquedec, l'honneur de l'île... pourquoi pas de la France, ô Bréhatains ?

Carolin Grimbot faillit se faire assommer.

Au moment où les convives du festin, donné dans la meilleure auberge du bourg, sortaient de table avec quelques verres de cognac dans la tête et dans les jambes, il en accosta quelques-uns et leur dit, avec le plus grand sang-froid, qu'il savait de souche certaine que l'empereur allait diviser le ministère de la marine en deux sections, dont une spécialement affectée au *calfatage*...

Jusque-là les insulaires ne trouvèrent rien d'exorbitant ; mais Grimb t dépassa la mesure en ajoutant que

maître Tonquedec avait été demandé par Decrès pour être son collègue.

La chose sembla un peu exagérée à quelques-uns ; ils firent comprendre aux autres qu'on se moquait d'eux et du calfat...

Les Bréhatains, blessés dans leur amour-propre, ne s'amusèrent point à dialoguer ; ils tombèrent à bras raccourcis et étendus sur l'imprudent maître d'équipage, au secours duquel quelques marins du *Brûlegueule* firent bien d'arriver, car rien d'aussi possible que notre marin fût immolé sur l'autel de l'orgueil communal et insulaire !

Le soir Marius fit hisser le pavillon de partance. Une foule énorme servit d'escorte à Tonquedec jusqu'au bord de la baie.

Quelques-uns trouvèrent assez mauvais que le calfat s'approchât, le chapeau à la main, du petit jeune homme dans lequel nul ne voulait se représenter le capitaine. Et, d'ailleurs, qu'était-ce qu'un capitaine ? Le pays en comptait tant et tant ! on les remuait à la pelle à Bréhat, les capitaines !

Quoi qu'il en soit, lorsque le corsaire fut sous voiles et qu'on le vit s'éloigner dans l'air bleuâtre de la nuit, cachant aux insulaires la lune par le développement de son énorme voilure, quelques-uns des plus réfléchis parmi nos Bretons commencèrent à s'avouer en secret, *in petto*, qu'il pourrait bien se faire qu'il ne fût pas impossible qu'il y eût quelque lieu de se demander si le cutter était bien venu uniquement et expressément pour prendre maître Tonquedec...

XXVI

LE BRULE GUEULE.

Il y avait environ une semaine que Gabrielle se trouvait à l'île de Wight, et rien ne semblait lui présager encore comment elle sortirait de cette situation étrange. L'amiral, son neveu et miss Sabina habitaient avec leur hôte forcé une délicieuse maison située à mi-côte de la hauteur qui domine l'embouchre de la Médina ou rivière de Cowes.

Des fenêtres, la vue s'étendait sur les coupures pittoresques de la côte anglaise : Lymington, la profonde baie de Southampton, Gosport, l'île de Portsea, Portsmouth, et au loin la pointe de Selseybill ; partout la mer était sillonnée de voiles de toutes formes et de toutes dimensions, singulièrement activées par l'état de guerre.

Gabrielle, de son balcon, voyait le château bâti par Henri VIII à l'entrée du port à côté du club *Royal-Yacht*, et à l'ouest les nombreuses files de cabanes des baigneurs.

A East-Cowes, de l'autre côté de la rivière, on apercevait, dessinant leurs lignes architecturales sur le ciel, au dessus des plantations touffues, Norris-Castle et plusieurs somptueuses résidences de l'aristocratie britannique dont cette île inattendue est, comme on l'a dit, le Castellamare, la Sicile, l'oasis.

Lord Romsey était plus que jamais épris de notre héroïne, et il l'accablait, l'écrasait de ses assiduités. L'officier anglais était malheureusement en réalité beaucoup moins aimable et agréable qu'il n'avait l'intention de l'être, de sorte que l'existence que menait l'amante de

Marius était tout à fait insoutenable, malgré la bienveillance que lui témoignait le vieil amiral et les soins affectueux dont miss Sabina entourait sa captivité mondaine.

A part donc les inquiétudes qui tourmentaient le cœur de Gabrielle relativement à ses deux amis à qui elle portait, à l'un un amour, à l'autre une amitié également incomparables, cette obsession de tous les jours, de tous les instants, de la part d'un homme d'une nature, d'un extérieur peu sympathiques, empoisonnait totalement pour elle le charme qu'elle eût pu puiser dans cette vie élégante et confortable, au sein d'une île charmante, toutes choses dont elle jouissait pour la première fois de sa vie, tout en étant douée de l'organisation nécessaire pour les bien goûter.

Miss Sabina, déjà vieille fille, et par conséquent pleine d'expérience en ces sortes de choses, n'avait point manqué de fort apprécier ce que pensait et éprouvait Gabrielle, et elle avait cru de sa délicatesse d'en parler à son frère, en lui objectant qu'il lui semblait que leur prisonnière était quelque peu traitée par lui comme une chose conquise, et que l'excès de ses bons soins, de ses prévenances, de ses assiduités égoïstes, pourrait bien retirer à l'hôte tout le mérite de son hospitalité, pour ne faire voir en lui que l'officier ennemi faisant encore la guerre, bien qu'avec les armes de la galanterie.

— Enfin, Davy, où voulez-vous en venir avec cet acharnement après cette gentille et mystérieuse étrangère ? demanda miss Sabina à son frère, un soir qu'il était évident que Gabrielle s'était enfuie du salon pour se dérober à l'accablante galanterie du lord-lieutenant. Je ne puis penser que vous songiez à la séduire... Cela ne serait point digne de votre nom... ce serait déshonorer l'hospitalité...

— Qui parle de cela, *my dear sister ?* répondit lord

Romsey. Cette jeune fille m'a inspiré une très-vive passion, et je songe sérieusement à l'épouser, si, comme je le présume, et comme tout du reste porte à le supposer, ses antécédents et sa famille sont honorables.

Miss Sabina avait été victime d'une passion malheureuse, à laquelle elle avait fait l'offrande d'un éternel célibat. L'homme qu'elle avait aimé s'était trouvé d'un rang trop inférieur au sien pour qu'un père orgueilleux consentît jamais à ce qu'elle l'épousât... Et le vieux lord Romsey mort, l'amant de Sabina, qui avait émigré en Irlande pour fuir un amour qui semblait sans avenir, s'y était marié de désespoir.

Or, déjà la vieille fille savait ce qu'il en coûte souvent pour obéir aux préjugés du monde, pour sacrifier au respect humain... et, dans cette double disposition de cœur et d'esprit, elle n'osa condamner son frère, si, libre, indépendant et riche, il songeait à faire un mariage d'inclination... La conversation en resta donc là.

Un matin, c'était peu de jours avant que le corsaire commandé par Marius quittât l'île de Bréhat, une corvette sortant du détroit vint mouiller en rade de Portsmouth. Cette corvette, qui depuis quelques semaines croisait dans la Manche, et qui avait une petite voie d'eau à réparer, c'était... l'*Alarm*, commandée par... Richard Parkett.

Ayant appris, sitôt à terre, que son ami lord Davy Romsey se trouvait à Cowes avec l'amiral et deux dames, il envoya un de ses midshipmen pour savoir s'il n'y avait point d'inconvénient à ce qu'il leur fît une visite.

Il est plus que probable que sir Richard pensait surtout à s'informer de ce que faisait, sous la responsabilité de son ami, le prisonnier qu'il lui avait confié pour écarter de miss Arabella un voisinage qui paraissait dangereux.

Lord Romsey, ayant promis à Gabrielle de ne rien raconter aux Parkett de l'issue de l'accident de la partie de chasse, trouva plaisant de mettre le commodore en face de la prisonnière dans laquelle il ne reconnaîtrait probablement plus son rival.

Il lui fit donc répondre qu'il l'attendait de grand cœur. Sir Richard arriva à l'île de Wight, et fut présenté à Mlle de Brachet, qu'il considéra avec une sorte de stupéfaction, lui trouvant sans doute une assez notable ressemblance avec le prisonnier de Hanover-Square, qu'il avait fort bien examiné le jour de la fameuse scène d'Hyde-Park.

De son côté, en reconnaissant l'adversaire auquel le vieux fat de Milleflowers avait été si singulièrement substitué au moment du duel, Gabrielle ne put maîtriser une émotion dont, au reste, elle ne se rendait point complétement compte... mais qu'elle subit autrefois fortement.

— Miss Brachet... de Brachet... pensa sir Richard, lorsqu'il se trouva seul ; c'est le nom de ce vieux marquis émigré qui est lié avec mon frère Lionel... Une telle ressemblance entre cette jeune fille et cet aspirant de Hanover-Square... Seraient-ils frère et sœur ?... En ce cas, j'ai dix fois mieux pensé encore de faire enlever le galant du voisinage de ma très-fantasque nièce, car du jour où mon rival est un homme de naissance, le fils d'un ami de ce vieux sot de Lionel, le danger devenait bien autrement redoutable pour mon amour et... pour ma fortune ! Mlle de Brachet... pardieu ! il faut que je sache comment cette jeune fille se trouve ici ? Serait-ce pour tenir compagnie à son frère ?... Mais alors, comment s'expliquer... comment comprendre ?... Ma foi ! je m'y perds... Allons interroger Davy !

Mais lord Romsey éluda toute question positive, et se

contenta de répondre que pour le moment il devait suffire au commodore d'être assuré que son rival était toujours prisonnier des Romsey, et que plus tard il en saurait davantage.

Comme sir Richard n'avait point tardé à reconnaître que son ami était épris de la jeune étrangère, il supposa qu'il y avait dans tout cela quelque mystère amoureux qu'il était d'un vrai gentleman de respecter... par bon ton au moins, n'y fût-il pas disposé par délicatesse.

Les choses en restèrent donc provisoirement là entre les deux amis ; ce qui n'empêcha point le commodore, qui n'osait interroger ni miss Sabina ni l'amiral, de se mettre à observer la jeune fille, qu'il avait un moment pu croire être l'aspirant travesti, mais qu'il n'avait point tardé à reconnaître parfaitement femme, et de la beauté la plus noble et la plus sévère, sinon précisément la plus délicate, selon les idées de la *blondesse* et du rosé anglais.

Étrange complication d'erreurs !

Heureusement pour Gabrielle qu'ayant toujours près d'elle soit lord Romsey, son trop fidèle adorateur, soit miss Sabina, elle ne courut point le risque d'un tête-à-tête difficile avec l'ennemi de Marius.

Le lendemain, sir Richard dut retourner à sa corvette pour ordonner quelques réparations. Mais il promit de revenir le dimanche suivant.

Or, le soir même de son départ, le commodore, fort intrigué à propos de cette descendance imprévue du marquis de Brachet, envoya un exprès à Romsey-Castle, près de Winchester, pour savoir si le prisonnier était là, comment lui était venue cette sœur, etc., etc.

Le messager usa de gin et fit aisément jaser un jardinier, qui raconta tout au long l'histoire de la partie de

chasse, laquelle avait amené l'étrange découverte que le prisonnier français, l'aspirant amené de Londres, était une femme. De là, flamme et embrasement du lord Romsey, etc., etc.

L'agent du commodore lui rapporta donc les détails les plus précis, les explications les plus satisfaisantes.

Nous ne saurions donner une plus grande mesure de son étonnement, à une révélation pareille, qu'en disant qu'elle égala la joie qu'il en ressentit, comme amant inquiet et déçu, comme oncle ruiné, et aussi comme Anglais.

Ne pouvant point douter un seul inssant que miss Arabella eût été dupe du travestissement de leur hôte, il s'escompta avec délices de la joie de porter la mystification au milieu des habitants de Hanover-Square... car, nul doute que sir Lionel ne fût dupe du sexe de son prisonnier; sans cela, comment s'expliquer le duel de Fulham, qu'il avait d'autant moins dû ignorer, qu'il avait substitué Milleflowers à son frère pour obtenir raison des impertinences de miss Arabella.

Quant au vieil émigré... quel rôle jouait-il ? Mais ce mystérieux personnage portait-il réellement le nom connu de Brachet ? Sir Richard commença à en douter, et désormais possesseur du secret de lord Romsey, relativement à l'objet de sa passion, il se promit bien de lui faire avouer ce qu'il n'y aurait plus ni convenance ni piquant à cacher.

Dès le lendemain de cette découverte qui le rendit si heureux, le commodore écrivit à son ami qu'il désirait fort le voir à Portsmouth, invitation à laquelle lord Romsez se rendit d'autant plus volontiers, que Gabrielle, obsédée, exaspérée, se faisait malade, l'était même peut-être un peu, et n'ouvrait sa porte qu'à mis Sabina.

Le capitaine de l'*Alarm* ayant avoué que l'inquiétude où il était touchant son prisonnier l'ayant porté à faire prendre des informations à Romsey-Castle, le mystère avait été enfin expliqué.

Davy, dès lors, avoua tout, et convint enfin que l'étrangère n'était pas plus une Brachet qu'une Plantagenet ou une Stuart, et qu'il ne l'avait baptisée ainsi à l'improviste que par la nécessité de la nommer de quelque façon dans le monde au milieu duquel elle s'était forcément trouvée.

Si Richard déclara que pour sa part il rendait toute liberté à sa *prisonnière*, puisqu'elle n'était point un *prisonnier*, et qu'il n'exigeait plus qu'une chose pour se déclarer même tout à fait de ses amis, sinon de ses adorateurs, c'est qu'elle revînt à Londres, ne fût-ce que pour une semaine.

Le commodore, que la conduite affectée, étourdie, de sa nièce avec l'aspirant, avait ridiculisé aux yeux du monde comme un amant rebuté, dédaigné en faveur d'un inconnu équivoque, désirait vivement que lady Motherly, son impuissante protectrice auprès d'Arabella, et toute la société de Londres, fussent initiées à la mystification de la folle jeune fille, amoureuse d'une aventurière...

C'était la vengeance à laquelle le commodore aspirait, son intérêt d'homme ruiné le forçant à se borner là.

Or, comme lord Romsey espéra que sir Lionel ou le vieil émigré pourraient lui découvrir une partie du mystère dont celle qu'il adorait était enveloppée, il ne s'opposa point au désir de son ami, et il fut décidé que sir Richard écrirait le jour même à lord Saint-Vincent pour en obtenir une ou deux semaines de congé, afin d'aller jusqu'à Londres jouir de la mystification des habitants de Hanover-Square.

Il fut, en outre, établi que lord Romsey et sa sœur partiraient le plus tôt possible pour Romsey-Castle, l'amiral ayant terminé les examens qui l'avaient conduit à l'île de Wight, et devant retourner prochainement à son poste de gouverneur de Plymouth.

C'est ainsi que le soir même où le corsaire *le Brûle-gueule*, capitaine Marius, appareillait du Port-Clos, les deux Anglais, entre les mains desquels se trouvait en ce moment la destinée de Gabrielle, disposaient d'elle dans un accord favorable aux desseins, aux désirs de chacun d'eux. . . . . .

. . . . . .

L'*Alarm* avait, on l'a dit, quelques bordages qui faisaient eau sous son doublage de cuivre.

Les docks ou bassins de Portsmouth étaient encombrés de navires, de croiseurs, de pontons accumulés là par la position centrale de ce port, en plein théâtre de la guerre. Le chef maritime de l'arsenal pria sir Richard d'appareiller sa corvette et de la conduire à Gosport, point distant de quelques lieues de Portsea, où il lui serait plus facile d'opérer en toute liberté la visite de sa carène.

Sir Richard appareilla donc le soir même, et deux jours après la voie d'eau était trouvée et bouchée. Le commodore eut hâte de revenir à Portsmouth, où il espérait recevoir très-incessamment l'autorisation, qu'il avait demandée à son protecteur lord Saint-Vincent, d'aller passer quelques jours à Londres. Un matin donc, il mit l'*Alarm* sous voiles, et le cap sur Portsea, en petite rade de laquelle il comptait mouiller sa corvette.

Il était environ midi lorsque, par une faible brise du nord qui contrariait un peu son approche du mouillage, l'*Alarm* poussa une bordée vers Selsey-Bill, c'est-à-dire vers le large.

Un cutter, battant le pavillon de guerre anglais, courait à contre-bord, venant du sud. C'était le *Brûle gueule* qui, ayant été rencontré par une frégate le lendemain de son départ de Bréhat, avait perdu trois ou quatre jours à prendre chasse et à regagner les parages perdus.

L'effronté corsaire venait là, sans autre parti pris que celui de chercher à saisir l'occasion de jouer à l'ennemi quelque bon tour.

Marius, qui était toujours amant, bien que corsaire, n'avouait pas à son équipage que le désir, le besoin de voir, ne fût-ce qu'à toute portée de longue-vue, la campagne où habitait Gabrielle, était pour quelque chose dans cette audace si voisine de l'imprudence, qui le faisait aventurer le cutter dans ces eaux baignant de si près la côte ennemie. Mais le *Brûle gueule* ressemblait tant à la *Porcia*, le yacht amiral! Qui eût osé supposer que c'était un équipage français qui le montait, battant ainsi témérairement les couleurs britanniques!

Plus une chose est inouïe, moins elle est probable; partant, moins on songe à la supposer. D'ailleurs, le cutter marchait si bien! il pinçait si ardemment le vent! ceux qui le montaient, longtemps prisonniers du ponton *le Culloden*, sur ces côtes, en connaissaient si bien les circuits, les courants, les amers!...

Et puis, pensez donc! Marius, outre l'entraînement qu'il subit comme amant passionné, n'a-t-il pas sa réhabilitation militaire à conquérir?

Croyez-vous que ce noble jeune homme veuille se contenter longtemps de cette existence frauduleuse, interlope?

Pensez-vous qu'il n'a point hâte de prendre la responsabilité personnelle, nominale de ces courageuses et patriotiques entreprises accomplies sous le domino d'un mort, sous le pseudonyme de Joseph Altazin?

N'est-il pas bientôt temps, enfin, que le *mort-vivant* perde la première de ces qualifications antithétiques.

Revenons à la très-scabreuse et inquiétante rencontre de l'*Alarm* et du *Brûle gueule*, de la corvette et du cutter, de sir Richard et de Marius, enfin... que l'affaire du *Cachalot* a déjà mis en face, en les faisant ennemis personnels plus encore qu'ils ne sont ennemis nationaux.

On sait avec quelle promptitude et quelle sûreté de coup d'œil les marins reconnaissent les navires sur lesquels leur attention s'est une fois fixée. Plus d'un mille séparait encore le bâtiment de guerre anglais de notre veillatif corsaire, que déjà Marius avait reconnu cette coque fatale qui l'avait emmené sur les pontons de Chatam, en revanche des bons tours dont l'histoire de la fièvre jaune et l'enlèvement du trois-mâts sénégalais l'avaient rendu la dupe.

Notre héros bondit, en songeant à ce commodore qui l'avait si lâchement persécuté jusqu'au sein de sa captivité, et dont la part, dans les plus fâcheuses aventures de Gabrielle à Londres, lui avait été révélée par la première partie du manuscrit de celle-ci. Ici encore les passions de l'homme privé vinrent augmenter l'énergie, l'impatience de l'homme de guerre, et le plan de Marius fut conçu en quelques minutes, puis aussitôt communiqué à Carolin Grimbot, au Grand-Guillaume, au maître Tonquedec, tous ses lieutenants.

Un quart-d'heure après, le Grand-Guillaume et Marius se promenaient sur l'arrière du côtre, affublés de l'uniforme d'officier de la marine anglaise, et cinq ou six matelots seulement erraient sur les passavants.

Le déguisement que venaient de prendre les deux corsaires était emprunté aux malles que les évadés du *Culloden* avaient trouvées sur le yacht amiral. Marius portait un frac de lord Romsey.

Lorsque le cutter ne fut plus qu'à portée de pistolet de la corvette, il vira de bord pour faire la même route qu'elle, et attendit en ralingue.

Aussitôt qu'on fut à portée de voix, le Grand-Guillaume, qui possédait le mieux l'accent britannique, par suite de sa longue captivité, s'approcha du bastingage le porte-voix en main, et dès que Marius lui précisa le moment, il héla le grand navire :

— Bon quart à la corvette de Sa Majesté *l'Alarm!*

— Bon quart au cutter de Sa Majesté... Le nom? demanda un officier de sir Richard.

— *Porcia!* répondit le corsaire, pour articuler un nom très-probablement connu comme étant celui du yacht amiral.

— D'où venez-vous, *Porcia?*

— De la pointe de Sainte-Catherine, où nous avons rattrapé une des *deux* chaloupes de prisonniers français qui s'enfuyaient... *comme vous le savez sûrement.*

Sir Richard s'approcha de son lieutenant.

— Il paraît, dit-il, que, depuis le jour où nous avons quitté Portsmouth, il y a eu des évasions des pontons?... Gueux de Français! Je suis très-enchanté qu'on les ait repris! Bravo, *Porcia* !

— Vous les tenez tous? dit sir Richard, en prenant lui-même le porte-voix, tandis que le cutter, adroitement gouverné par Carolin Grimbot, naviguait de conserve avec la corvette, sans pourtant s'en tenir aussi près qu'eussent pu le faire de vrais Anglais sans peur et sans reproche...

— Non, commodore... il y avait *deux* chaloupes, et je n'ai pu en joindre *qu'une*... Mais si j'arrive de bonne heure à Portsmouth, j'espère reprendre immédiatement le large et rattraper l'autre, qui s'est engagée dans les roches du sud de l'île de Wight...

— Il me semble que ce cutter est le yacht de l'amiral Duckworth ? dit sir Richard à son lieutenant... Pardieu ! je suis désolé qu'il n'ait point réussi à rattraper tous ces *french dogs* !

Au même moment Marius soufflait au Grand-Guillaume la phrase qui résumait tout son plan :

— Vous pourriez, si vous vouliez, commodore, rendre un véritable service à l'État, en venant à mon aide.

— Comment cela, monsieur ? dit sir Richard, parfaitement disposé par la haine...

— En prenant sur votre corvette les trente prisonniers que j'ai ici solidement garrottés, et en les portant à Portsmouth, où vous allez, je crois, par ces bordées... Débarrassé de ces drôles, je pourrais donner immédiatement la chasse au reste, et j'ai la conviction que je les rattraperais du côté de Brixton, où ils se sont réfugiés !...

Sir Richard échangea quelques mots avec ses officiers qui s'étaient approchés ; après quoi il répondit :

— Avec grand plaisir !... Je vois que vous n'avez plus de canot, je vais envoyer prendre ces prisonniers !

— Ah ! double louche d'English ! murmura Carolin à son gouvernail, ta haine contre les pauvres prisonniers va te coûter cher, si le diable qui protége ton île ne s'en mêle pas !

Déjà la corvette manœuvrait pour mettre en panne... Le cutter en faisait autant.

En un clin d'œil Marius et le Grand-Guillaume eurent mis bas leur uniforme et se trouvèrent en simple costume de matelot.

Marius eut en outre soin de se barbouiller le visage et les mains pour ne pas risquer d'être reconnu du commandant de l'*Alarm*, avec lequel il s'était, on s'en souvient, trouvé face à face après la fameuse capture et l'explosion du *Cachalot*.

Grimbot céda le gouvernail à l'ex-roi de trèfle, qui allait devenir pour quelque temps le patron du petit bâtiment à la carène effrontée.

Quand ces rapides dispositions furent terminées, et que le cutter eut été placé à une distance prudente de la corvette en panne... on fit monter sur le pont vingt-huit braves corsaires qui se trouvaient déjà les bras non pas précisément garrottés, mais plutôt enveloppés de cordes; Marius et Grand-Guillaume, qu'on lia sur-le-champ de la même manière, formèrent les trente.

Ce prologue du drame tragico-burlesque que notre héros avait imaginé marcha lestement et au mieux, car tout avait été soigneusement préparé.

La chaloupe de la corvette approchait...

— Sainte Gabrielle, prenez pitié de moi ! murmura Marius, enchanté de voir que nul officier ne venait dans la chaloupe.

— Sainte Abricotine, priez aussi pour moi ! dit à son tour Carolin, comme une réponse à l'adresse de quelque belle Boulonnaise qui l'avait mordu au cœur.

Quelques minutes s'écoulèrent, et l'embarcation touchait l'ex-*Porcia*.

L'excédant des trente corsaires garrottés, et dont une bonne partie étaient aussi véritablement des prisonniers échappés de Portsmouth que la chose avait été déclarée, rôdait sur le pont, se donnant l'air le plus anglais possible, et se montrant peu aux pavois. Maître Tonquedec dirigeait l'embarquement. Un œil défiant ou prévenu eût pu remarquer que tous ces transbordés avaient quelque partie de leurs vêtements renflée... qui la poitrine, qui la ceinture, qui le flanc...

La chaloupe chargée, elle se détacha du côtre, qui salua aussitôt le commodore de son pavillon amené et rehissé, puis mit immédiatement le cap vers le sud de

l'île de Wight. *Fortuna juvat audaces* ! Notre héros pensa que le plus difficile était fait.

Sir Richard attendait les prisonniers au bord du pont. Une circonstance vint favoriser leur témérité.

Un des premiers qui monta fut reconnu par un canonnier de la corvette, qui l'avait vu sur le ponton *le Culloden;* ils échangèrent quelques mots, et le corsaire ne manqua pas de maudire et d'anathématiser le cutter qui l'avait repincé.

Les trente aventuriers embarquèrent, et Marius ne fut point remarqué de son ennemi de vieille date, grâce à son accoutrement et à son visage barbouillé.

Le haineux commodore se montra si joyeux de cette capture inattendue, qu'il ordonna qu'on distribuât une ration de gin à son équipage, montant environ à quarante-cinq hommes, sans l'état-major.

Plus d'un prisonnier, en défilant devant lui, fut l'objet de ses sarcasmes...

Le commodore savait de la langue française tous les mots les plus injurieux à entendre.

— Patience ! murmura Carolin Grimbot, tu avaleras bientôt tout ça, mon Goddem !

On fit descendre nos trente gaillards dans la batterie, où on les entassa sur l'avant, pêle-mêle, en valdrague, comme des fagots.

— *Vo prendrez patience,* leur dit le master, *dans two houres vo éterez encoure* dans le *Culloden.*

Carolin Grimbot profita de ce que l'Anglais lui tournait le dos, en parlant ainsi, pour lui répondre par ce fameux geste à l'aide duquel il avait mystifié l'officier du parlementaire qui l'avait amené à Dieppe lors de ses *coricocos...*

Aussitôt les prisonniers descendus, l'*Alarm* reprit le vent, continuant la bordée du large qu'elle suivait pour

triompher de la brise qui, soufflant du nord, retardait l'approche du port.

Une fois la corvette éventée, il ne restait sur le pont que sept ou huit hommes; une douzaine de matelots descendirent dans la cale pour dégager un câble neuf que sir Richard voulait étalinguer sur sa maîtresse-ancre, en rade de Portsmouth.

Le reste de l'équipage vint dans la batterie, sous les ordres d'un midshipman, mettre aux sabords quelques canons qui étaient en retraite.

Marius, comme un bon marin qu'il était, n'avait pas manqué de prévoir qu'au moment du mouillage la corvette aurait son équipage ainsi divisé sur divers points, dans la nécessité de faire marcher ensemble plusieurs sortes de travaux...

Lorsque l'*Alarm* eut prolongé sa bordée jusqu'à la pointe de Selsey-Bill, il fallut virer de bord pour gagner le mouillage conquis sur le vent.

Les marins qui se trouvaient dans la batterie montèrent à l'appel du master pour aider à la manœuvre... Ce moment parut favorable à Marius pour mettre à exécution son hardi projet...

En un clin d'œil les trente corsaires furent débarrassés des liens que des nœuds de marin paraissaient serrer, et une ou deux passes trompeuses dégagèrent leurs membres de cette fausse captivité.

Chacun saisit le manche de son poignard adroitement caché sous des vêtements en désordre, et, divisés en trois escouades, commandées l'une par Marius, l'autre par Grimbot, la dernière enfin par le Grand-Guillaume, nos braves, après avoir lestement replacé les écoutilles de la cale, afin d'y emprisonner les Anglais occupés à dégager le câble, se distribuèrent aux pieds des panneaux supérieurs, attendant dans l'ombre des échelles,

et au milieu d'un silence haletant d'impatience, que la manœuvre de la corvette fût terminée.

Ils n'attendirent point longtemps! L'*Alarm* ayant le cap sur Portsea, le midshipman fut renvoyé dans la batterie avec ses hommes pour finir sa besogne...

A mesure que les Anglais, sans défiance aucune, se présentèrent aux panneaux et descendirent l'échelle, ils furent saisis par les jambes, jetés en bas et poignardés de la plus leste façon du monde...

Mais comme les derniers firent quelques réclamations relativement au sans-gêne du procédé, et qu'il fut poussé plus d'un cri de douleur ou de surprise, Marius, ne voulant pas laisser aux gens du pont le temps de s'armer et de se mettre en défense, donna à ses lieutenants le signal d'une irruption simultanée sur le tillac, et, chacun ayant alors vivement saisi le pistolet de petit calibre caché sous son paletot, nos trente corsaires, armés des deux mains et enflammés par un premier succès, bondirent sur le pont au milieu d'une quinzaine d'hommes que poursuivirent les balles, qu'arrêtèrent les poignards, et que glaçaient en partie la stupéfaction et l'épouvante!

Tout ce qui était debout tomba, tout ce qui tomba était mort.

Sur le gaillard d'arrière, où s'était élancé Marius, Carolin et quelques corsaires formant comme l'escorte de leur capitaine, deux officiers furent renversés blessés... et Marius avait à temps saisi et détourné le bras d'un des siens qui allait abattre sir Richard d'un coup de pistolet presque à bout portant...

— Vous êtes mon prisonnier! s'écria notre héros, en saisissant à la gorge le commodore, au moment où Grimbot lui comprimait le bras droit brusquement armé d'une hache d'abordage qui lui était tombée sous la main.

— *O shame! o shame!* exclama l'Anglais à demi étranglé par l'énergique pression du vaillant jeune homme.

Cinq ou six corsaires se trouvant en trop pour ce qui restait à faire sur le pont amarrèrent les deux coudes du commodore derrière le dos.

— Je vous défie bien de renifler une prise à présent, mon Goddem, dit *Bout de tabac,* qui avait aidé Carolin à garrotter (pourquoi pas carotter?) le trop mystifié sir Richard.

La vérité historique perdra beaucoup à ce que nous ne rapportions pas ici, avec la consciencieuse littéralité de la sténographie ou la servilité d'un écho, la foudroyante bordée de jurons et de blasphèmes exaspérés que le commodore vomit sur nos amis.

Mais, par malheur, le puritanisme littéraire s'oppose à ces sortes de transcriptions où la syntaxe et l'Académie ne se reconnaissent guère.

Qui sait d'ailleurs si de pareils mots, comme l'anathème dont parle Dante, ne brûleraient pas le papier auquel notre plume se hasarderait à les confier ?

Passons outre, et bornons-nous à dire que cette suppression épargne un évanouissement certain à nos lectrices, et un éblouissement plein de titillements à nos lecteurs.

Sir Richard, ficelé comme une carotte de tabac, fut étendu sur son banc de quart, non loin de ceux des matelots anglais qui, ayant demandé quartier avant d'être entamés par le plomb ou le fer, avaient été pareillement mis hors d'état de regimber, par les soins pleins de sollicitude du Grand-Guillaume.

Les deux officiers blessés étaient déjà mis à part, et en train d'être pansés par un des corsaires que la conscription consulaire avait été arracher dans son village aux bucoliques fonctions de vétérinaire de bestiaux.

Singulière chose que la guerre, source féconde des plus bizarres anomalies! Cette même main qui tout à l'heure avait fait la blessure et visait à la rendre mortelle, s'efforçait à présent de la fermer, de la cicatriser, d'en écarter toute fâcheuse conséquence... Ainsi l'humanité pleure sur ce que le patriotisme a fait accomplir!

En jaillissant sur le pont, les corsaires, jugeant instantanément avec quelle facilité la victoire allait leur appartenir, s'étaient presque aussitôt occupés de la manœuvre, c'est-à-dire que le timonier avait été une des premières victimes de cette infernale ruse, et qu'un faux prisonnier, s'emparant aussitôt du gouvernail, avait *laissé arriver*, c'est-à-dire qu'au lieu de pincer le lit du vent pour gagner Portsmouth, il avait mis le cap au large.

Or le cutter que commandait pár intérim le maître calfat n'avait pas tardé à dévier de sa fallacieuse route vers le sud de l'île de Wight, et à flâner à quelques portées de canon de la corvette qui ne pouvait tarder à être victime du piége hardi tendu par Marius.

Sitôt qu'il vit l'*Alarm* abandonner la route de Portsmouth, Tonquedec comprit que c'était fait, et dirigea le *Brûle gueule* à la rencontre de l'Anglaise.

Lorsque les deux navires, le petit et le grand, se rejoignirent, notre héros occupait sur le gaillard d'arrière de la corvette le poste du commodore: Carolin Grimbot, fou de joie, remplissait à l'avant les fonctions de master, et le Grand-Guillaume avisait à faire sortir de la cale les prisonniers du câble, desquels l'*Alarm* n'avait plus que faire.

Lorsque la prise fut en bonne route vers le détroit (Marius s'était décidé à la faire entrer à Boulogne, pour mieux aider à ses projets), lorsque le pont eut été dégagé

des morts lancés à la mer, des blessés descendus dans l'entre-pont, et que l'équipage des corsaires se fut en tous points substitué à l'Anglais... notre héros descendit dans la chambre basse, suivi de *Bout de tabac*, promu aux fonctions provisoires de valet de chambre, et songea à s'habiller selon son rang, en dépouillant le déguisement matelotesque à l'aide duquel il s'était confondu parmi les faux prisonniers.

La garde-robe de sir Richard, inventoriée par le *cameriere* au nom peu poétique, fournit au jeune capitaine une tenue convenable, qui lui permit bientôt de se montrer à son prisonnier sous son aspect véritable.

Nous n'essayerons pas d'exprimer la stupéfaction et la rage avec lesquelles le haineux commodore reconnut dans son vainqueur ce corsaire à la fièvre jaune, qu'il croyait à cette heure perdu sur le *Kent*, ou tout au moins en butte au traitement rigoureux de son ami le capitaine du ponton de Chatam !

Cette fois pourtant il réussit à étouffer l'explosion de sa fureur... mais ses lèvres pâles, ses yeux injectés de sang, les rides qui semblèrent tout à coup se creuser sur son front, et enfin un tremblement convulsif qui le saisit, tout révéla l'effrayant travail intérieur que subissaient sa mauvaise nature d'homme et son amour-propre national...

Marius eut la générosité de ne pas prolonger un supplice qu'augmentait sa présence.

Il dédaigna d'user des sarcasmes, des railleries qu'à sa place l'Anglais ne lui eût pas épargnés, et se contenta de lui dire :

— Les chances de la guerre sont changeantes comme les brises, comme les flots de la mer, mylord ; il y a quelques semaines j'étais le prisonnier de l'Angleterre, presque

de vôtre... par l'intérêt que vous preniez à ma captivité... aujourd'hui c'est à vous d'être le mien. Comme tel, vous serez traité avec égards ; comme prisonnier de la France, vous le serez avec humanité. Jamais un Français n'a déshonoré sa victoire en abusant d'elle... même lorsqu'il a rencontré et vaincu un ennemi personnel dans l'ennemi de sa patrie. Si vous me donnez votre parole d'officier que vous vous comporterez avec loyauté, je vous ferai délier... et vous serez libre sur ce pont jusqu'à notre arrivée sur le continent, où vous n'aurez point pour prison un odieux ponton, mais bien toute une ville. Chez nous, les officiers trahis par le sort des armes sont emprisonnés dans leur serment de ne pas fuir... et voilà tout !

Sir Richard qui, on le sait, était brave, ne laissa point, malgré la rage à laquelle il était en proie, que d'apprécier la magnanimité de ces paroles prononcées, du reste, de l'air noble et digne d'un parfait gentilhomme.

Il ne put qu'en haïr plus vivement son ennemi... Mais cette haine porta dès lors en elle sa punition, qui fut complète.

Voyant un caboteur qui allait passer à peu de distance de la corvette, il demanda à écrire quelques lignes pour les expédier à Portsmouth.

Marius y consentit, à la condition qu'il mettrait dans sa lettre à lord Romsey qu'il avait été fait prisonnier *par le rival de Jean Cornu.*

Deux choses étonnèrent singulièrement le commodore à cette demande, que Marius faisait dans le but de faire adroitement arriver de ses nouvelles à Gabrielle : ce fut, d'abord, que son vainqueur eût deviné que la missive à écrire dût être adressée à lord Romsey... et quant à la seconde surprise, et ce n'était pas la moins grande, elle s'attachait à ce nom de *Cornu*, par des causes qui ne sauraient être expliquées encore.

Peut-être le lecteur pensera-t-il au premier abord que Marius eût pu profiter de cette circonstance pour écrire lui-même à son amie...

Mais en s'arrêtant quelque peu à l'examen de la situation, on verra que cela était inexécutable. D'une part, il y avait lieu de douter qu'une telle lettre parvînt intacte jusqu'à Gabrielle, et, de l'autre, son contenu pouvait exposer la courageuse jeune fille à toutes sortes de fâcheuses alternatives faciles à apprécier dans la position équivoque où se trouvait placée notre héroïne.

Il sembla suffisant à Marius, et, en tous cas, beaucoup plus prudent de se contenter d'exiger de sir Richard que la phrase indiquée fût consignée dans cette lettre, qu'il lui avait été facile de deviner devoir être adressée au neveu de l'amiral Duckworth.

Le commodore ayant accepté cette condition, le caboteur fut appelé, la commission lui fut remise avec une guinée pour le port, et Marius put espérer que, soit qu'elle se trouvât encore à Cowes ou à Romsey-Castle, soit qu'elle fût partie pour Londres, il était impossible qu'en apprenant, au milieu des amis et des parents de sir Richard, le singulier coup du sort qui l'avait rendu prisonnier, elle n'eût pas aussi connaissance de la phrase énigmatique dont elle seule aurait le mot.

Tout cela fait, l'*Alarm*, suivie du *Brûle gueule*, sur lequel Marius avait remis quelques hommes, fit route vers Boulogne, à l'indicible contentement des corsaires qui couvrirent les mâts de voiles jusqu'aux bonnettes.

Nos deux navires, auxquels leur extérieur permettait de battre au besoin pavillon anglais pour conjurer toute rencontre inquiétante, filèrent donc rapidement dans les eaux alors tant sillonnées du détroit.

Marius comptait quitter la corvette et remonter son côtre aux approches de la station qui gardait encore ce

port, lequel depuis quelques semaines avait déjà tant changé d'aspect.

C'est qu'en effet, cette belle et glorieuse armée, qui naguère peuplait les camps dominant la ville, parcourait alors triomphalement les plaines d'au delà du Rhin, et la veille du jour où notre héros s'emparait témérairement d'une corvette et de tout son équipage, sans perdre un seul homme, Boulogne retentissait des acclamations de joie causées par la nouvelle des occupations d'Augsbourg et de Munich annoncées par le vingt-unième bulletin, victoires auxquelles avaient si héroïquement concouru ces soldats de toute arme, la veille encore hôtes des Boulonnais !

Roch, monté en grade, comme il a été dit, et ayant un an pour son rendez-vous avec Marius, qui devait, de son côté, remplir ce laps de temps à sa manière, se trouvait, par suite du désarmement de la flottille, menacé d'une inaction qui révoltait son patriotisme et son courage.

Il pria le commandant Bertiol d'obtenir pour lui de l'amiral Lacrosse un embarquement actif, et une circonstance heureuse ne tarda pas à venir favoriser ses désirs.

L'amiral reçut de Decrès l'ordre de diriger sur Brest le plus de marins dont il lui serait possible de disposer, sans affaiblir la garde du port contre lequel les Anglais ne pouvaient manquer de faire encore quelques tentatives d'agression.

Plusieurs centaines de matelots étaient donc déjà casernés, et Lacrosse n'attendait plus que l'approbation du ministre sur les moyens de transport proposés, lorsque parut en rade la corvette *l'Alarm*, battant à la corne le pavillon tricolore surmontant le pavillon anglais... le *Brûle gueule* se tenait à quelques milles au large.

La corvette, que Marius avait cessé de monter depuis une heure, s'avançait sous le commandement provisoire du maître d'équipage, Carolin Grimbot, lequel était chargé de deux lettres, une pour l'amiral, l'autre pour le capitaine de frégate. Voici ce que contenaient ces lettres :

« Amiral,

» Le capitaine du corsaire dieppois *le Brûlegueule* a l'honneur de vous expédier la corvette de S. M. B. *l'Alarm*, de vingt-deux canons, qu'il a eu le bonheur de capturer le... de ce mois, à cinq milles dans l'ouest de l'île de Wight.

» La cale de ladite corvette contient la moitié environ de son équipage, le reste a été tué par les gens du *Brûle gueule*, qui n'ont eu que deux blessés.

» Parmi les prisonniers anglais figure sir Richard Parkett, commandant de l'*Alarm*, auquel le capitaine du corsaire a sauvé la vie ; plus, deux de ses officiers blessés.

» Si la capture d'un bâtiment quatre fois supérieur en forces, enlevé commandant en tête, sous la côte ennemie, dans des eaux couvertes de voiles anglaises, et en vue d'une rade importante, vous paraît digne d'être mise sous les yeux de l'empereur, une telle faveur deviendrait la plus belle récompense et le plus efficace encouragement auquel puisse aspirer, amiral,

» Votre très-humble et obéissant serviteur et subordonné,

» LE CAPITAINE DU CORSAIRE LE BRULEGUEULE.

La lettre au commandant Bertiol contenait ce qui suit :

« Mon bon et vieil ami, un homme dévoué que vous connaissez déjà vous remettra ces lignes, qui ont pour but de vous faire savoir à qui vous devrez attribuer l'heureuse prise de la corvette anglaise que j'expédie dans le port de Boulogne, sans juger à propos de m'y présenter moi-même, au milieu des circonstances fatales et bizarres dans lesquelles je me trouve placé.

» Mon messager vous racontera les détails de cette capture d'une réussite inespérée, et qui a fait tourner au profit de ma patrie, et peut-être aussi dans l'intérêt de ma gloire, une expédition que j'entreprenais, je vous le confesse, avec des arrière-pensées d'amant.

» Je joins ici un journal écrit dans ces derniers temps par la personne à laquelle j'immolai autrefois mon honneur militaire, et qui, peu de jours après, me sauva à son tour la vie, par son admirable ruse, lors de l'exécution du château fort de Boulogne.

» Vous y lirez, mon cher commandant, par quelle foule de circonstances compliquées et singulières Gabrielle se trouve prisonnière sociale, plutôt que de guerre, sur cette terre ennemie où la fatalité a voulu que ce fût notre pauvre et bon Roch qui la conduisît lui-même, alors que les sentiments généreux et dévoués de son cœur l'amenaient sur ce sol, où il faillit payer cher son imprudence.

» Cet ami vous aura dit quels sont mes projets, mes désirs, mes espérances... J'ose croire que l'incident qui me permet de vous faire parvenir cette lettre est un premier pas vers le but auquel j'aspire comme Français et comme amant.

» Je remets, en toute occasion, le soin de ma position à votre bienveillante sollicitude, à votre paternelle prudence, et à peine aurez-vous lu ces lignes tracées par une main reconnaissante et dévouée, que j'aurai pris le

large, plein de courage et d'ardeur, pour ajouter à mes états de services pseudonymes les pages les plus valables qu'il me sera possible d'écrire à l'écume des lames, au sang des combats !

» Votre jeune et bien affectionné ami,

» MARIUS. »

L'*Alarm* mouilla en petite rade, en dedans de la ligne de canonnières et de bateaux plats qui formaient le rempart maritime du port.

Carolin Grimbot, érigé pour un instant en capitaine de prise, descendit sur-le-champ à terre, afin de porter officiellement la lettre pour l'amiral, et particulièrement celle adressée au bon capitaine de frégate.

L'amiral, surpris d'une pareille capture, révélée d'une façon presque anonyme, interrogea le marin pour en connaître les détails et préciser à qui en revenait le mérite peu commun.

C'était bien là ce que Marius avait prévu ; aussi son mandataire avait-il reçu des instructions en conséquence.

Bien qu'il ne crût point pouvoir signer ce nom, notre héros s'était décidé à laisser parler Carolin, qui, depuis le *Kent*, savait que son capitaine se faisait appeler Joseph Altazin.

Marius pouvait se fier à ce brave garçon, et du moment où il devait s'entendre avec le commandant Bertiol et Roch, qui se trouvaient probablement encore à Boulogne, il savait qu'il n'avait rien à craindre, et, au contraire, tout à espérer du dévouement avec lequel on chercherait à tirer bon parti des avantages de la situation.

L'amiral Lacrosse fut fort étonné qu'il y eût du nom

d'Altazin un corsaire si modeste, qui avait déjà à son dossier : 1° la belle croisière du *Cachalot*; 2° la prise du trois-mâts chargé de gomme; et enfin pour glorieux complément, 3° cette audacieuse capture d'une corvette sous le canon de Portsea.

Après avoir longuement interrogé Grimbot sur cette dernière affaire et recueilli quelques notes relativement aux premières, dont le marin prit sur lui de parler, il le congédia en appelant un aide de camp, auquel il remit d'office le commandement provisoire de l'*Alarm*.

En quittant l'amiral, Grimbot courut chez le capitaine de frégate, auquel il remit la lettre qui lui était adressée.

Le commandant, qui affectionnait notre corsaire depuis la conduite franche et honorable qu'il lui avait vu tenir dans la double affaire de Nicolas Thibaud et de Roch devant le conseil de guerre, l'accueillit au mieux, l'accabla de questions sur la surprenante affaire que révélait la lettre de Marius, et envoya chercher maître Roch, qui se trouvait à l'arsenal.

Nous ne nous arrêterons pas à peindre la joie de notre digne ami, lorsqu'il apprit le motif qui ramenait son camarade Grimbot à Boulogne. Il parla d'aller *à la nage* poursuivre le cutter, pour embrasser Marius et lui donner sa croix... Puis, en apprenant que les prisonniers allaient être débarqués sous peu d'heures, Roch se réjouit à l'idée d'aller voir « le grouin qu'avait ce commodore », dit-il, transporté, enthousiasmé de joie en apprenant que le capitaine de corvette était précisément ce déloyal ennemi qui avait poursuivi d'une haine si méprisable le pauvre Marius, prisonnier du ponton.

Une heure après, Carolin se trouvait dans le canot qui portait à bord de l'*Alarm* le lieutenant de vaisseau auquel le commandement provisoire en était confié. Le

même soir, mais trop tard pour que maître Roch pût avoir le plaisir de voir « son grouin, » le commodore sir Richard fut amené à terre avec ce qui avait survécu de son équipage à la sanglante surprise des corsaires.

L'amiral reçut de l'officier anglais sa parole d'honneur de ne pas chercher à fuir, et sa liberté lui fut sur-le-champ donnée dans la ville, sa seule prison. Les deux officiers blessés furent transportés au poste des officiers, à l'hôpital, et les simples matelots dirigés sur un dépôt de l'intérieur.

Or, il arriva que le lendemain de sa descente à Boulogne, sir Richard, qui avait passé sa première nuit dans un hôtel, flânant par la ville, fut conduit, par le hasard sans doute, ou, qui sait? par quelque secret entraînement, du côté de la place des Victoires où était la maison Cornu.

La vieille Cornu, qui se trouvait sur sa porte, voyant un personnage évidemment étranger passer, s'arrêter, regarder et revenir, fit quelques pas vers lui pour lui offrir la chambre : *Tot be let.*

La vieille écorchait, comme on dit, la langue anglaise, non moins bien que, lorsqu'elle le pouvait, elle écorchait aussi les Anglais eux-mêmes, comme logeuse et marchande.

Elle interpella l'étranger qui, sans accepter ni refuser son offre, lui adressa quelques questions, à savoir si sa maison était tranquille, s'il n'y avait *ni femmes ni enfants*, etc., etc.

La Cornu vanta la parfaite quiétude du logis, qui n'était habité que par elle... car elle ne comptait point *son neveu*, un cambusier, qui allait partir sous peu de jours; plus un maître d'équipage, son parent, également à la veille de prendre le large.

A cette déclaration, sir Richard céda aux instances de la logeuse qui le pressait de voir sa chambre... Il traversa la petite boutique où la Cornu vendait des camisoles et de gros bas de laine aux marins, et monta l'escalier de moulin qui conduisait au premier étage.

Arrivé là, il se mit à examiner en tout sens cette modeste chambre qui n'avait point changé d'aspect depuis de longues années.

La Cornu ne comprit guère l'attention extrême avec laquelle l'insulaire contemplait le vieux papier d'un vert olive à dessins qui tapissait les murs, le petit lit de bois peint où était née Gabrielle, l'étroit miroir, encadré d'ébène, dans lequel la pauvre Jeanne s'était si souvent regardée... et enfin jusqu'aux mesquins cadres représentant des fleurs mal faites et impossibles qui pendaient aux clous, au-dessus de pauvres meubles qui dataient de la jeunesse de la vieille logeuse...

Un moment, on eût dit que l'Anglais se croyait seul, tant une singulière absorption sembla s'emparer de lui.

La Cornu, surprise, se mit à l'examiner, et devint bientôt fixe et rêveuse à son tour. Mais l'Anglais s'étant retourné, son visage se trouva éclairé d'une nouvelle façon, et la vieille, l'ayant de nouveau contemplé, finit par se dire : Allons, je suis folle !

— Combien demandez-vous de cette chambre? dit sir Richard.

La Cornu, rappelée à son rôle, répondit effrontément :

— Une guinée par semaine, mon mylord !

— C'est bien ! je la prends... j'y reviendrai lorsque vos deux marins seront partis...

Et, ces mots à peine prononcés, l'insulaire se jeta dans le rapide escalier, et s'échappa comme un fou, laissant la Cornu stupéfaite...

— Quatre guinées par mois!... murmura-t-elle lorsqu'elle fut redescendue dans sa boutique. C'est le double de ce que donnait, il y a bientôt vingt ans, ce sir... sir Meurice!... Mais si Roch, qui me paye pour tenir cette chambre fermée, n'allait pas consentir... Ah bah! l'Anglais ne veut venir que lorsque tout le monde sera parti... Qui ira courir à Brest, en Chine, est-ce que je sais où, moi, dire au maître que je loue ce qu'il m'a loué?... Il y a bien encore mon Jean, et malgré que j'aie aussi annoncé qu'il devait également partir, je n'ai pas entendu dire qu'il en soit question... mais celui-là n'est pas gênant, et son grenier ne le voit guère que la nuit sur sa paillasse...

Quatre guinées! il paraît que le mylord n'aime pas le bruit. Je commanderai à mon Jean de ne plus amener ici ce Thibaud, qui est aimable, c'est vrai... mais qui m'assèche tous les soirs deux ou trois moques de bière... et qui jure à faire tomber le tonnerre par la cheminée... car c'est là sa seule monnaie!...

Donc, quatre guinées par mois, c'est convenu... J'espère qu'il a bien compris au moins, le mylord!...

Comme il regardait mes meubles!... C'est drôle, il y a un moment où j'aurais cru... Ah bah! je suis folle et *romanesse*... oùce que je vais chercher des idées pareilles?

Quatre guinées le mois, voilà du certain... Vivent nos ennemis qui sont cousus d'or! Il n'y a pas eu depuis des ans et des ans un seul officier de la flottille pour me donner douze francs de ma chambre... excepté ce petit Marius... qu'on m'a fusillé... j'ai toujours eu du malheur!... Ah! voilà M. Thibaud!

Ce qu'il est temps de dire, c'est que se voyant privé de son grade à la suite du conseil de guerre où son caractère n'avait pas moins été compromis que sa position,

le Nicolas Thibaud, malgré les motifs de mécontentement qu'il avait contre Jean Cornu, avait étouffé sa colère pour s'associer le nabot qu'il jugeait indispensable à l'accomplissement de ses vengeances.

Ajoutons aussi que l'ex-enseigne provisoire n'avait point le sou, et qu'il savait quelque chose de l'argent que le cambusier tenait dans sa paillasse.

Ne sachant que faire, réduit à prendre un embarquement inférieur comme corsaire, il venait de se trouver dans la nécessité de vendre son inutile épaulette et l'épée qu'il n'avait plus le droit de porter, lorsqu'un soir, après avoir fait boire le nabot, pour le faire parler à tout hasard, il apprit que la Cornu, propriétaire de la maisonnette qu'elle habitait et du petit magasin d'en bas, était plus que soupçonnée par Jean d'avoir dans quelque vieux bas une somme assez ronde mystérieusement venue pour servir à élever ou à doter un jour la jeune Gabrielle, dans des circonstances qui ont été expliquées.

— C'est donc pour ça que tu es amoureux de la donzelle, crapoussin ? dit la Main maudite, qui renonçait difficilement à son système d'aménité envers le riz-pain-sel.

— Pour ça et aussi pour elle, mon officier, répondit le flatteur quand même. C'est un beau brin de fille !

— Et si le mirliflor n'est pas mort, comme tu t'obstines à le dire, malgré l'enquête de l'amiral chose ?

— S'il n'est pas mort... comme il n'a plus le droit de vivre... on le refera sans doute remourir, le vil déserteur !

— Ta tante te protége-t-elle, moussaille ?

— Hum, comme ça, capitaine... La vieille sait que je soupçonne qu'il y a le quibus, les jaunets, le saint-frus-

quin, et elle pense bien qu'il me faudrait le lard avec la poule... tandis que s'il n'est pas fusillé, l'autre qui ne sait rien de la dot se contenterait de la mijaurée toute seule... C'est un à sentiments, ça parle de cœur, d'honneur, d'âme, de flamme, ça dit un tas de blagues, quoi! un vrai embarateur que je vous dis, mon officier!

— Sais-tu ce qu'il te faudrait, avortonasse, pour te faire palper tout ensemble la fille et les écus?

— Il me faudrait d'abord que le galant fût remort tout à fait et sans rémission...

— Ça peut te pleuvoir! Si l'ennemi ne le démolit pas, on peut l'attendre au soir... à quelque coin de rue... Il y a des gens qui pourraient te rendre ce service-là, failli gars... ça serait plus sûr que la justice, car s'il est porté sur les livres de loch du gouvernement pour fusillé... n, i, ni, c'est fini! La loi n'a plus rien à gratter sur sa peau, et il a le droit de vivoter sous un autre nom, mon fiston!

— Le fait est que si il compte pour fusillé, comme dit l'enquête, il peut profiter de ça pour vivre, et longtemps! Alors adieu pour moi l'héritière!... il lui fait des phrases et l'empaume!

— Oui, mais le magot est toujours là!

— Quel magot?

— Ça n'est pas de toi que je parle! Ce magot, nabot, c'est le vieux bas plein de guinées que cache la vieille... Eh! mais! je dis la vieille... elle n'est pas si vieille encore pourtant... Je l'ai aperçue l'autre soir un peu dans l'ombre de la chandelle... Elle a dû avoir un beau pied, ta tante?

— Mais oui... assez beau. Le nez aussi.

— Sais-tu encore ce qu'il te faudrait, roquet? Tiens, moi je t'ai de la sympathie... tu t'es bien conduit sur ma

canonnière... tu n'aimes ni ce Roch ni ce damoiseau... ça me va ! Eh bien, ce qu'il te faudrait, je me tue d'y penser souvent et je crois que je l'ai trouvé... ce serait le mirliflor éstinqué ! puis un bon bigre qui... qui épouserait ta tante, et qui partagerait *le bas* avec toi... et puis plus tard, la maisonnasse et la boutiquasse... La guerre ne te va pas, cancrelat... tu pourrais alors donner ta démission, vivre à terre du tout, la canne à la main, et siffler des linottes... ça t'irait comme un jabot à un dindon, dis donc ?

— Ah ! ça serait trop beau !... Mais où trouver cet oncle de bonne volonté? Ma tante est un peu déchirée...

— Mais pas tant, mon ami Jean, pas tant que tu crois, je t'assure !... Je l'ai encore rencontrée ce matin, et j'ai remarqué un certain œil... celui de gauche surtout...

— Elle a un asthme !

— Bon ! ça fait sonner creux !... On dit que ça prolonge la vie d'une longueur à ne pas croire !

— Elle n'a plus de tignasse...

— Ça lui permet de se choisir les boucles qui vont le mieux à son teint... c'te femme !

— C'est qu'il n'est pas très-bon teint, son teint... reprit le maladroit cambusier, l'ingrat... neveu, qui ne s'avisait pas de soupçonner où le Thibaud voulait en venir. Un jour, je l'ai vue se frotter les joues avec de la brique pilée !

— Bah ! c'était pour les puces... ça n'empêche pas tout de même que ce soit une femme bien conservée, et qui paraît avoir ses œuvres-vives en bon état...

— Elle prise... et quelles prises !

— Moi je chique... toi tu fumes... nous tabaquons tous !

— Enfin, mon officier, si malgré tout ça vous croyez qu'il se trouve quelque brave capable de se hasarder à l'arrimer...

— Si je le crois, mon jeune ami! je le crois tant, que j'en suis sûr et certain comme d'avoir ma chique!

— Mais, telle que vous la voyez, la vieille, mon officier, elle est capable de vouloir faire sa sucrée... elle prétendait à un bel homme...

— Eh bien! est-ce qu'il n'y en a pas encore des bels hommes? fit le Thibaud en tendant la jambe et faisant la roue.

— Mais c'est que, voyez-vous, capitaine, il faudrait le *conjungo* dans toutes les règles... la mairie, le sacrement et tout le bataclan! La vieille ne laissera pas mettre la main sur son vieux bas sans ça... Je la connais, moi, ma respectable tante... et je sais qu'il serait plus facile de faire passer un câble dans le trou d'une aiguille que de lui soutirer un liard sans l'adjoint, le prêtre et toute la boutique.

— On l'épousera de fond en comble et on ne cherchera à tâter le bas qu'après qu'on l'aura amadouée, muselée et qu'elle vous mangera gentiment dans la main... Eh! eh! on n'est pas si conscrit qu'on en a l'air auprès du sexe!

— Ah çà, mon officier... vous avez donc quelqu'un qui veut de ma tante, coriace et rapace comme elle est? reprit l'obtus.

— Qui la prend telle qu'elle est: asthme et brique pilée, tignasse et fausses dents, si y en a!... pourvu cependant que la maison et la boutique de pluques pour les matelots soient bien à elle... pourvu que le vieux bas aux guinées ne soit pas une chimère, ohé! Sans ça, rat, l'épouseur et toi sont volés, eh!

— Tout ça y est, j'en réponds comme de son cautère, de sa fistule, de...

— T'es bête, Jean !... Est-ce qu'on parle de ces choses-là ? interrompit le chenapan, en faisant une légère grimace, et en haussant les épaules de cette ineptie obstinée de l'avorton. Ainsi tu réponds que tout y est... s'entend en fait de monnaie et de moellons, melon ?

— Ça y est comme voilà un petit verre de genièvre que je me flanque par le coco, et que les Anglais ne l'auront pas, mon officier. Pour ma tante, c'est chose fixée et connue, je réponds de tout. Mais... l'épouseur? voilà l'oiseau qui me semble assez difficile à fourrer dans le trébuchet !

— Pas tant, Jean, pas tant ! Il y a sur cette terre plus d'un brave homme qui est las de taper sur la couenne des Anglais, et d'attraper des estafignolles sans que le gouvernement paye seulement l'onguent ! Il y a plus d'un honnête garçon, et bel homme, qui serait enchanté de dire adieu à l'ambition, à la gloire, aux commandements, à renoncer même pour l'avenir à sa part de croix d'honneur et d'épaulettes... pour s'embosser nord et sud d'une petite maisonnette... sa femme dans le coin du feu... du pain blanc dans la huche... de la bière au frais dans le cellier... et sa pipe bien bourrée à la lippe !

— Vous en connaissez, mon capitaine ? poursuivit l'obtus.

— Oui... oui, mon brave ami Jean, répondit le gredin, en jouant l'attendrissement, j'en connais... et toi aussi !

— Vous en connaissez qui... qui me retireraient le mirliflor de la circulation...

— Qui exposeraient encore une fois leur vie pour se battre avec ton rival... cher Cornu !

— Vous en connaissez qui, une fois maîtres de la ba-

raque, feraient valser le Roch à trente-six mille brasses au large ?

— A trente-six mille milliasses de brasses !

— Vous en connaissez qui partageraient ensuite avec moi le contenu du bas?...

— Du bas de la case, du haut en bas de la turne, de la boutique... qui te donneraient la moitié de tout, ne gardant en entier que les appas de la tante... Est-ce que ça te tente, mon honnête cambusier ?

Cette dernière qualification aurait dû faire comprendre au neveu de la Cornu que Nicolas Thibaud ne parlait pas fort sérieusement...

Mais notre nain ne se fit point un tel aveu, et reprit tout joyeux :

— Eh bien ! s'il y a quelque part un bon bigre de ce gabarit-là... qu'il se présente, mon officier, et Jean Cornu l'aidera, l'épaulera, l'appuiera, le chaponn... le chaponnera !

— Eh ! donc ! versons-nous à boire, brave et fidèle cambusier... plein la voile, nom d'une pipe ! ici nous ne sommes pas à la ration... là ! c'est cela !... Maintenant, mon amour, trinquons... et bois à la santé de ton futur oncle ! de ton excellent oncle ! de celui qui s'immole à ton honheur !

— Bah ! c'est donc vous, estimable monsieur Thibaud, qui... que... Ah ! c'est beau ! très... trop beau !

Et les verres épuisés, comme cette dernière rasade avait mis le comble à leur émotion, les deux associés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre... Jean Cornu pleurnichant et le Thibaud attendri par l'idée du fameux bas.

Ah ! les deux gredins !

Dès le soir même de cette conversation touchante, Nicolas Thibaud, présenté en toutes formes par Jean Cornu,

faisait son entrée officielle chez la vieille fille et plaçait immédiatement ses batteries de siége.

Bientôt le chenapan, accumulant ses visites, en fut à sa cinquième ou sixième, et déjà la Cornu commençait à trouver ce galant inattendu et imprévu fort aimable... lorsque survint l'incident relatif à sir Richard.

La rapace créature voulut tout concilier. Roch allait partir sous peu de jours pour prendre part à une expédition hors la Manche. Le Jean n'était pas embarrassant...

Il n'y avait qu'à lui dire : file ! il se trouverait bien dans le quartier quelque dessous d'escalier pour l'y nicher. Mais M. Thibaud, dont les visites commençaient à devenir assez significatives ?... Thibaud qui faisait de délicates allusions au charme qu'éprouvaient, dans les doux épanchements de l'intimité, deux caractères bien assortis... revenus des folles et creuses illusions d'un monde décevant et se consacrant mutuellement une vie qui, dont et que !

Comment songer à se priver des agréables, des flatteurs entretiens de M. Nicolas Thibaud ?...

Ah ! le séduisant, le dangereux officier en avait dit trop déjà... ou trop peu peut-être...

La vieille fille se promit donc, le soir même où le commodore avait retenu la chambre, de faire son possible pour amener son adorateur à préciser un peu de ses intentions, chose qu'elle supposait compatible avec le soin vigilant de sa pudeur encore immaculée du reste, car le beau marin, pour toute manifestation légèrement significative, s'était jusque-là contenté (c'était à sa dernière visite) de saisir en s'en allant la main osseuse, violette, ridée et parcheminée de la Cornu, et de déposer sur cette patte de momie un baiser respectueux... accompagné d'un soupir ronflant qui était allé retentir dans le cœur troublé de la vieille fille.

Ce baiser agita plus d'une nuit de la coriace Cornu, du souvenir de laquelle il s'effaça d'autant moins que les lèvres du galant avaient laissé suinter sur sa main un peu du jus de sa chique...

Le lendemain du contrat verbal avec sir Richard, Roch vint au logis, et s'enferma une bonne heure dans la chambre en question.

Il ouvrit un vieux secrétaire, et y déposa un portefeuille que sans doute il ne se hasardait point à emporter avec lui dans la campagne qu'il allait entreprendre.

Puis, ayant fermé la porte de cette chambre qu'il voulait désormais voir respecter, il mit la clé dans sa poche, au lieu de la rendre à la Cornu, et s'en fut retrouver Nicolas Grimbot qui devait, dans la nuit même, rejoindre le *Brûle gueule*, lequel poussait des bordées dans la rade, au large de la ligne de défense du port.

Le lendemain, l'amiral Lacrosse, auquel le télégraphe venait d'apporter des ordres du ministre, désignait la corvette *l'Alarm* pour transporter à Brest les quelques centaines d'hommes qu'il avait pu, sans inconvénient, distraire de la défense du port de Boulogne, et il faisait en même temps signaler au cutter capteur de la corvette qu'il était mis en réquisition pour transporter aussi dans le Finistère quelques compagnies de marins de la garde...

XXVII

TRAFALGAR...

« Peu de personnes mettent du prix aux détails d'un combat naval, que d'ailleurs la langue particulière à la marine permet difficilement de rendre très-intelligible, »

dit un historien militaire. Convaincu de la vérité de cette remarque, nous ne songeons point à entreprendre ici un récit qui, cent fois fait, reste peut-être encore à faire, et on suppose bien que nous n'avons pas la prétention de croire que ce soit là notre lot à nous plus qu'à tout autre.

A défaut de quelqu'un des braves qui, ayant tenu là l'épée ou le porte-voix du commandement, n'ait pas depuis pris la plume pour nous tracer un récit sincère et loyalement véridique de cette journée fameuse, nous avons eu des narrations de tout ordre, depuis celle de Bigon et de l'auteur de la récente *Histoire du Consulat et de l'Empire*, jusqu'aux pages du sergent Guillemard, qui, de la hune du *Redoutable*, prétend ou croit avoir tué Nelson.

Ce que nous allons puiser dans cette bataille, où la France gagna en gloire ce qu'elle perdit en puissance, ce ne sont donc point des développements stratégiques, des considérations maritines et spéciales, mais tout simplement ce qui peut plaire aux lecteurs qui, cherchant dans ces pages un certain genre d'intérêt dramatique ou romanesque, savent fort bien où ils devront s'adresser, s'il leur prend l'envie de se livrer à des lectures plus substantielles.

Laissons donc pour quelques instants Boulogne, la Manche et l'Angleterre, parages où nous ramènera bientôt le dénoûment de cette longue histoire, et suivons, pour la transcrire, les destinées nouvelles de ceux de nos personnages qui puisèrent dans les circonstances de cette journée célèbre la fin de tant de vicissitudes auxquelles nous avons essayé d'attacher la sympathie de celui qui a persisté jusqu'à cette page à suivre ce récit, plus véridique peut-être que vraisemblable !

On se rappelle sans doute quelle fut la colère de Napo-

léon en apprenant à Boulogne, au moment d'effectuer cette fameuse descente en Angleterre dont il venait de faire exécuter sous ses yeux la *répétition générale*, par quelle faute inexplicable l'amiral Villeneuve venait de compromettre, de renverser peut-être tous ses plans!

En effet, à la suite d'une rencontre peu brillante avec l'amiral Calder, Villeneuve, au mépris des ordres reçus, était d'abord entré au Ferrol; puis, au lieu de s'aller réunir à Gantheaume, et de se porter dans la Manche d'où les flottes anglaises avaient été habilement écartées, il était allé, contre toute attente, se faire bloquer dans le port de Cadix...

Dans sa première et bien juste irritation, Napoléon voulut le livrer à un conseil de guerre, et déjà il avait chargé Decrès de lui proposer un autre amiral pour succéder à Villeneuve dans le commandement de l'escadre combinée franco-espagnole.

L'amiral Rosily, choisi par l'empereur, partit pour Cadix; mais à son passage à Madrid, il apprit que l'escadre venait d'y prendre la mer!

Il paraît que, sur l'avis secret ou peut-être seulement sur le soupçon de son remplacement, Villeneuve, se voyant déshonoré, avait cru pouvoir échapper à cet affront et reconquérir même l'estime de l'empereur, soit eu conduisant avec succès la flotte entière dans la rade de Toulon, ce qui eût assuré à la France l'empire de la Méditerranée, soit enfin en battant l'escadre anglaise qui croisait dans ces parages, et dont il ne soupçonnait point les forces imposantes.

Le fait est que Nelson avait agi de ruse en ne montrant jamais qu'un petit nombre de voiles à la fois, ce qui fit croire à l'amiral français qu'il était de beaucoup supérieur en forces à son ennemi.

Dans l'hypothèse d'une rencontre, et raisonnant sur une idée fausse, Villeneuve s'était formé le plan d'opposer à chaque vaisseau anglais un vaisseau français, pensant qu'il lui resterait encore environ le tiers de ses forces pour se porter ensuite sur les points le plus vivement engagés, et y décider la victoire.

Mais ce plan, qui, du reste, n'était pas condamnable en lui-même, reposait sur une grave erreur, car Nelson avait vingt-sept vaisseaux, c'est-à-dire six de moins seulement que l'escadre de Villeneuve, différence numérique qui disparaissait totalement si l'on comparait le total des bouches à feu, puisque les Anglais avaient bon nombre de vaisseaux de cent dix et de cent vingt canons, tandis que les plus forts vaisseaux français étaient de quatre-vingts seulement, ce qui fait qu'en résumé les Anglais se trouvaient plus forts que nous.

On ne s'arrêtera point à expliquer l'extrême désavantage qui résultait aussi pour nous de combattre avec une flotte de deux nations contre celle qui avait pour elle l'homogénéité des éléments, l'unité de la discipline, la similitude des hommes et des choses : commandement, manœuvres, signaux, etc.

Et quelle gloire cette mémorable bataille ne doit-elle pas léguer à bon nombre de ceux qui y ont pris part, lorsqu'on songe que par suite des défections, de l'inaction des vaisseaux à jamais déshonorés, il n'y eut rigoureusement que dix-huit alliés qui soutinrent le combat contre les vingt-sept formidables vaisseaux ennemis !

Quelques jours avant le combat bien prévu, Nelson avait transmis aux commandants sous ses ordres des instructions très-étendues, où il réglait les dispositions à suivre dans tous les cas et selon toutes les chances que l'affaire pourrait amener.

Ces instructions sont avec raison considérées par tous les hommes spéciaux comme un chef-d'œuvre de tacti-

que navale. On y remarquait ces mots qu'il ne nous coûte nullement de reproduire, car le patriotisme n'étouffe point chez nous la justice :

« Dans le cas où les signaux ne seraient pas aperçus, un capitaine ne fera pas de faute s'il place son vaisseau par le travers d'un vaisseau ennemi. »

Mais, de son côté, Villeneuve adressait à la flotte franco-espagnole un ordre du jour qu'il terminait par ces phrases, dont la pensée, sinon l'expression, était identique à la prescription de l'amiral anglais :

« Il est possible que, pendant le combat, la fumée empêche de distinguer mes signaux. Dans ce cas, les capitaines de l'escadre ne doivent point oublier qu'ils doivent se porter où il y aura le plus de danger à courir. »

Par malheur, si clairs qu'ils fussent, ces mots ne semblèrent point avoir été compris par tout le monde !...

Mais revenons plus particulièrement à nos personnages.

Les marins envoyés à Brest par le contre-amiral Lacrosse avaient été immédiatement dirigés de là vers l'Espagne ; la présence de Nelson, à la tête d'une nombreuse escadre, dans les eaux du détroit, faisait prévoir que quelque grave événement était imminent dans ces parages.

Un des équipages français qu'il avait été le plus opportun de compléter en raison de précédents combats qui l'avaient affaibli, se trouvait celui du vaisseau de 74 *le Redoutable*, commandé par le capitaine de vaisseau Lucas, un nom auquel la journée de Trafalgar allait donner l'illustration !

Alors Villeneuve cherchait aussi à renforcer ses équipages par l'embarquement de toutes les troupes qu'il fut possible de trouver en disponibilité, et il en arriva jusque de Port-Vendres.

Son armement à peu près recomplété, l'amiral attendait la première occasion favorable pour prendre la mer, lorsqu'il apprit que Nelson venait de détacher cinq vaisseaux de la flotte avec laquelle il bloquait Cadix.

Dupe de ce stratagème, qu'il considéra trop légèrement comme un affaiblissement des forces ennemies, notre amiral se décida à présenter le combat, et ordonna l'appareillage.

Villeneuve avait sous ses ordres, en officiers généraux: Gravina, Alava, Escano et Cisneros, Espagnols, et les contre-amiraux français Magon, qui ce jour-là devait mourir, et... Dumanoir, c'est-à-dire un brave et... Mais revenons à notre récit.

Le 21 octobre, date funèbre ! le soleil qui devait éclairer la plus sanglante des batailles navales fit resplendir sur les eaux bleues de ce détroit fameux qui sépare l'Europe et l'Afrique, la civilisation de la barbarie, les deux lignes immenses des voiles qui allaient combattre. Soixante-dix effroyables machines de guerre hérissées de canons gorgés de mitraille et montées par plus de trente mille hommes pleins d'ardeur, se rangent en bataille, non loin de ce cap Trafalgar qui s'élance de la côte de l'Andalousie vers ce Maroc où, quarante ans plus tard, la France devait faire retentir son canon victorieux, en présence de l'Anglais inactif, envieux... et calomniateur.

Ce fut alors que Villeneuve put reconnaître qu'au lieu de n'avoir à combattre que vingt et un vaisseaux anglais, Nelson lui en opposait *trente-trois*, dont sept à trois ponts, déploiement inattendu de forces qui donnait

à l'ennemi l'avantage de plusieurs centaines de bouches à feu. Villeneuve, en reconnaissant son erreur, et peut-être peut-on dire sa faute... change brusquement ses combinaisons stratégiques.

Il ordonne à ses lieutenants de développer en croissant la ligne de bataille, de façon à étreindre, à cerner dans l'arc de deux bras immenses cette puissante escadre ennemie sur laquelle flottent les innombrables yachts à fond rouge.

Une heure après, Nelson, qui monte le *Victory*, formidable trois-ponts de cent vingt canons, se trouve par le travers du *Bucentaure*, petit vaisseau aussi mauvais manœuvrier que la coque d'apparat des doges de Venise, et sur lequel le vice-amiral Villeneuve a, on ne sait par quelle préférence, placé son pavillon.

Le feu commence entre les deux chefs : c'est le signal qui embrase toute les batteries des deux flottes anglaise et franco-espagnole.

Mais le nouvel ordre de bataille improvisé par Villeneuve, au moment où il a reconnu l'énorme supériorité d'un ennemi qu'il croyait, au contraire, inférieur en forces, n'a point réussi dans toute la littéralité de la conception amirale.

Des vaisseaux se doublent sans nécessité; d'autres sont sous le vent de leur poste. Ces irrégularités laissent de grandes solutions de continuité dans notre ligne...

Le commandant Lucas, du *Redoutable*, a reconnu dans quel péril l'amiral français se trouve placé sur le *Bucentaure*, par suite de l'écartement de son *matelot*, ou vaisseau d'arrière, auquel il est désormais impossible de prendre son poste. Lucas force de voiles, et accourt mettre entre deux feux le *Victory*...

Cette manœuvre, si hardie de conception et merveil-

leusement exécutée, dégage l'amiral formidablement menacé dès le début de la bataille.

Nelson, furieux contre celui qui est ainsi venu faire échouer son plan de duel amiral, accable plus particulièrement le *Redoutable* des bordées de ses trois immenses batteries !

Mais le *Victory*, bientôt écrasé entre les deux feux de Villeneuve et de Lucas, et battu quelque temps en enfilade par le *Héros*, dont le premier boulet anglais a tué le capitaine (le brave Poulain) ; le *Victory*, disons-nous, ne tarde pas à se voir désemparé. Ses avaries poussent l'amiral anglais sur le *Redoutable*, et celui-ci aidant à cette grave manœuvre, les deux vaisseaux se trouvent bord à bord...

Le brave Lucas fait préparer des vergues, des esparres pour servir de pont à l'abordage, tandis que les batteries échangent presque à bout portant le feu de leurs effroyables bordées !

Les Français s'élancent dans les haubans, dans les hunes de leur vaisseau, et font pleuvoir sur le pont du *Victory* une grêle de balles, qui causent bientôt de tels ravages dans l'équipage ennemi, que les passavants et les gaillards se couvrent de blessés et de morts...

Sir Hardy, le capitaine de pavillon de l'amiral anglais, effrayé de voir le gaillard d'arrière du *Victory* servir particulièrement de point de mire aux tirailleurs des hunes ennemies, se hâte de représenter à Nelson que son infirmité (Nelson était manchot), et surtout les ordres brillants, les plaques qui recouvrent sa poitrine, le désignent trop clairement aux balles des gabiers ; mais l'amiral anglais refuse de se couvrir et s'écrie :

« A la garde de Dieu, sir Hardy ! c'est dans les combats que j'ai gagné ces décorations... je dois combattre et mourir avec elles ! »

Belle réponse! touchante prophétie! que nous consignons ici sans effort, car il faut savoir louer son ennemi de ce dont on s'honorerait soi-même.

Mais au moment où se passe cette scène, toutes les lignes sont aux prises; à peu d'exceptions près, chaque vaisseau est un volcan!

Les détonations, les explosions actives, incessantes, lancent par les airs des zones d'arcs-en-ciel flamboyants, des pyramides étincelantes; partout le canon tonne, éclate, jetant dans cette formidable mêlée d'adversaires des milliers de projectiles qui fracassent, brûlent et tuent... les voiles criblées partent en lambeaux par les airs, comme de grands oiseaux de forme bizarre que le vent entraîne effrayés loin de ce spectacle d'horreur! les mâts et les vergues croulent; les sabords élargis laissent les batteries béantes; l'incendie s'allume et se propage... et partout les hommes tombent écrasés sous les débris, frappés par les éclats, renversés par les balles, emportés par les boulets ou noyés dans les eaux ensanglantées...

D'épais tourbillons de fumée cachent parfois l'ennemi à son ennemi...

Mais bientôt chaque vaisseau, dégagé de son nuage de poudre, reparaît tonnant et formidable, comme ces belliqueuses déités de la fable homérique qui intervenaient dans les classiques combats.

Pourtant, égaux en courage sinon en force, le *Victory* et le *Redoutable* semblent infatigables dans leur lutte terrible.

« L'action est trop chaude pour durer longtemps! » s'est écrié Nelson en voyant sir Hardy frappé d'un éclat de bois. Au même instant, Scott, son secrétaire, tombe mort à ses côtés, et une bordée renverse tout un rang de ses soldats. Puis quelques minutes s'écoulent à peine...

et l'amiral anglais, qui dans sa longue et glorieuse carrière n'avait jamais vu pareil feu, chancelle... pousse un cri et tombe! une balle partie de la grand'hune du *Redoutable* l'a frappé en pleine poitrine.

On s'élance pour le relever, pour l'emporter loin du feu. L'amiral, qui craint que la nouvelle de sa blessure ne démoralise son équipage, ordonne qu'on jette un manteau sur son corps sanglant...

A peine déposé dans sa dunette, il dit à son chirurgien Beatty, qui est accouru :

« Vos soins sont inutiles... je sens que ma blessure est mortelle! »

En effet, Nelson expire! La victoire que le nombre donne à l'ennemi sera sans joie...

La France est délivrée de son ennemi le plus implacable, celui qui disait : « Au seul nom d'un Français, tout mon sang bouillonne dans mes veines... royalistes ou républicains, j'ai tous les Français en horreur ! » Celui qui fut pendant vingt ans comme l'âme des flottes britanniques et le génie incendiaire de ses expéditions contre nos ports, mourait, emportant dans le tombeau la torture de douter s'il avait arraché la victoire à la lutte désespérée qu'il payait de sa vie.

Le corps de Nelson fut mis dans un tonneau de rhum pour être transporté en Angleterre. Il paraît que les matelots anglais percèrent ce tonneau et burent une partie de ce rhum durant la traversée... Nous voulons croire que ce fut par un instinct exagéré de vénération pour l'illustre amiral, et à l'exemple de cette reine de Carie qui avala peu à peu les cendres d'un époux adoré. Nelson avait, dit-on, demandé que son corps fût renfermé dans le mât de son vaisseau et enterré à Westminster, mais ce vœu orgueilleux ne fut point réalisé, et c'est dans l'immense solitude de Saint-Paul que l'illustre homme

de mer repose. Seulement, son effigie *en cire* fut placée parmi celles de quelques rois et reines d'Angleterre, qui sont exposées en grand costume à la curiosité publique dans Westminster. Nelson fut mis là, dans l'attitude du commandement, tout chamarré d'or et de ces décorations qu'il aimait tant et qui lui furent si fatales!

Nelson avait perdu son bras dans une attaque malheureuse contre Ténériffe. La bataille d'Aboukir le fit combler d'honneurs. A Naples, il fut pour beaucoup dans la restauration de Ferdinand IV. Cet amiral a eu la gloire des deux plus importants triomphes maritimes des temps modernes : Aboukir, Trafalgar.

Le coup qui venait de renverser l'amiral anglais avait causé sur le *Victory* la plus vive agitation, et le désordre qui en fut la première conséquence causa d'abord la presque totale suspension du feu.

Un jeune marin, qui n'avait cessé de se conduire avec la plus grande valeur, ayant été le premier à juger qu'un grave événement avait dû s'accomplir sur le vaisseau ennemi, s'était empressé d'accourir sur le gaillard d'arrière, prévenir Lucas :

— Commandant, s'écria Marius, le transfuge forcé du *Brûlegueule*..... je crois que Nelson vient d'être tué !

— A l'abordage ! à l'abordage ! répond l'intrépide Lucas en bondissant de joie et d'ardeur.

Ce cri, répété par cent bouches frémissantes, court avec une incroyable ardeur d'un bout à l'autre du *Redoutable*.

— Ah ! mon capitaine, s'écrie avec enthousiasme un jeune matelot couvert de sang, en pressant vigoureusement au passage la main de Marius qui courait détacher du pavois une hache d'abordage, c'est ici qu'on regagne ses épaulettes !

— Oui, mon brave... ici on se réhabilite ou on meurt!...

Et tandis que Carolin Grimbot s'élance dans les haubans pour atteindre la vergue de misaine qui touche le gréement du *Victory*, Marius, dépouillant le cadavre d'un officier, garnit sa ceinture de pistolets et s'arme d'une forte hache...

Et ce cri formidable, électrique : A l'abordage! à l'abordage! court brûlant de bouche en bouche dans les batteries et sur les ponts...

Lucas donne le signal d'une manœuvre définitive... les deux immenses navires se touchent à peine par les deux extrémités de leurs esparres, qu'un essaim de braves, déterminés à mourir ou à ouvrir à leurs frères le chemin de la victoire, s'élancèrent sur les bastingages de l'ennemi... Marius à leur tête!

Mais ô malheur! ô inconstante fortune des combats! du sein des épais tourbillons de fumée qui enveloppent l'immense théâtre de cette lutte multiple, apparaît soudain au flanc du *Redoutable* une masse énorme qui lui vomit mille morts par les gueules tonnantes de ses canons.

Ce secours inespéré qui arrive si à point au *Victory*, c'est un des plus formidables vaisseaux de la flotte ennemie, le *Téméraire*... un cent dix canons.

C'en est fait, le *Victory* échappe aux Français, qui abandonnent l'abordage pour s'en défendre eux-mêmes... Lucas se désespère : il doit renoncer à faire prisonnier le cadavre de Nelson!

Alors notre vaisseau se trouve serré entre deux adversaires dont le nombre de bouches à feu excède du triple les siennes.

Il reprend pourtant, avec une fureur désespérée, cet héroïque combat, dont l'écrasante inégalité s'augmente

encore de la venue d'un troisième vaisseau ennemi, le *Tonnant*, qui vient le canonner en poupe, et envoie dans sa batterie des bordées d'enfilade qui renversent des rangées entières de combattants.

La mâture des trois vaisseaux anglais est remplie de tirailleurs qui criblent de balles la mâture du *Redoutable*, tandis que leurs puissantes bordées déchirent ses flancs valeureux.

La lutte sublime de nos marins semble survivre à leurs forces; on croirait, à voir encore tant de combattants sur pied, que la bravoure, l'enthousiasme, galvanisant un moment les morts, ceux-ci se redressent pour porter à l'ennemi de derniers coups...

Mais tant d'héroïsme est impuissant contre la formidable supériorité du nombre... Sur six cent vingt-trois hommes qui formaient l'équipage du *Redoutable*, cent cinquante à peine sont encore en état de combattre...

Lucas désespéré, n'ayant plus un officier auprès de lui, a ordonné à Marius, le capitaine du corsaire qu'on a à l'improviste jeté sur son bord avec une partie de ses gens, de prendre un porte-voix et de lui servir de lieutenant... car l'intrépide marin veut se battre encore!

Peut-être son désespoir attend-il une de ces balles qui sifflent à ses oreilles, un de ces projectiles, de ces boulets qui ont renversé sanglants les trois quarts des braves que l'empereur lui avait confiés...

Et la lutte continue encore... mais il y a plus de quatre heures qu'elle dure, et le peu d'hommes qui survivent sont épuisés: leur bras faiblit, les munitions manquent, les ponts sont couverts de cadavres; les ondes dans lesquelles flotte cet héroïque vaisseau dont le nom s'immortalise, sont teintes du plus généreux sang...

Lucas interroge, et apprend qu'il ne reste même plus dans la sainte-barbe la poudre nécessaire pour faire sauter son vaisseau...

— Allons ! la mort ne veut pas de moi ! dit-il tristement.

Et au même instant une volée de mitraille qui crible la mâture jette à la mer le noble drapeau tricolore si vaillamment défendu...

Mais, crevé de toutes parts sous les furieuses bordées de ses trois puissants ennemis, le vaisseau coule...

— Ah ! tant mieux ! s'écrie Lucas, dont la douleur s'illumine un moment sous un éclair de joie, ils ne l'auront pas !

Le noble vaisseau devait emporter son pavillon dans les profonds abîmes à la surface desquels il l'avait si héroïquement défendu ! . . . . . .

Lorsque les Anglais recueillirent l'équipage du *Redoutable*, il en restait *cent vingt et un* hommes, dont la moitié blessés, y compris l'illustre Lucas. . *cinq cent deux* Français étaient morts sur ce seul vaisseau pour le disputer à trois ennemis, dont le plus faible était plus fort que lui de trente canons et de cent hommes. . .

. . . . . .

N'est-ce pas que cette défaite du *Redoutable* fut bien plus glorieuse que le triomphe de ses trois vainqueurs, le *Victory*, le *Tonnant* et le *Téméraire?*

XXVIII

EXPLICATIONS RÉTROSPECTIVES.

Si l'on nous demandait quelle est la création la plus extraordinaire et la plus complète du génie hu-

main, nous répondrions sur-le-champ : un vaisseau de guerre.

En effet, qui n'a point vu, qui n'a point attentivement visité une de ces formidables et multiples machines, ne pourrait en rien se la figurer, et l'on ne saurait accepter pour un esprit sérieux, pour une intelligence active, celui qui, allant faire des voyages de fashion à l'étranger, court après des monuments, des merveilles parfois contestables, et dédaigne ou oublie de visiter un grand port de mer.

Avec cette masse de bois et de fer, où tout est si bien combiné, coordonné, arrimé, qu'il semble incroyable de dire ce qui la forme et ce qu'elle contient, et qui, jetée dans une plaine, occuperait plus d'un mille carré d'espace...

Avec cette machine immense, œuvre de toutes les sciences perfectionnées et de tous les arts, un homme, un chef capable qui commande à cinq cents marins disciplinés et confiants, va défier les quatre éléments qui tour à tour forment et détruisent tout ce qui est, tout ce qui a la forme ou la vie !

L'eau... Il la parcourt en tout sens, passant d'un océan à l'autre, visitant les pôles, coupant l'équateur et les tropiques; vainqueur du courroux des lames qui, soit qu'elles se creusent pour essayer de lui ouvrir leurs abîmes, soit qu'elles se soulèvent pour l'écraser de leur poids, ne témoigneront que de leurs efforts impuissants contre ce grand corps où préside cette âme active qui est son capitaine !

L'air... Il se condensera en brises agiles, et le vaisseau se jouera de son souffle pour franchir l'étendue des mers. S'il s'emporte en ouragan, en tempêtes furieuses, le vaisseau lui résistera, opposera à ses rages, à ses efforts éperdus, mille combinaisons habiles, jusqu'à ce

que la tempête impuissante s'affaisse dans le calme autour du vaisseau triomphant.

Le feu... Il le brave au milieu des combats, en le vomissant lui-même autour de lui par les gueules gorgées de poudre et de fer de ses cent canons ! Sans cesse allumé dans ses flancs, dans ses mâts par les efforts de l'ennemi, il en triomphe mille fois, l'étouffe, l'anéantit, l'éteint, combattant un élément par l'autre et sortant vainqueur de tous deux.

La terre enfin... Il évite les périls qu'elle lui dresse sous ses ondes : bancs, brisants, rochers sous-marins ; souvent l'air avec ses tempêtes, l'eau avec ses vagues, l'y poussent comme vers une complice qui doit achever sa destruction sur ses flancs inexorables... et le vaisseau, machine intelligente et brave, triomphe de tous ces périls combinés, et évite le naufrage !

Le plus grand danger qui soit pour lui, au milieu de tous ces éléments qui se le disputent comme une proie, c'est la rencontre d'un de ses pareils...

O le gigantesque, le sublime duel que celui de ces deux rois de la mer aux cent voix de bronze, aux mille bras armés qui, sous leurs drapeaux vaillamment déployés, obéissent à une seule volonté comme des coursiers dociles, et font du combat de ces mille hommes et de ces deux cents canons tonnants, comme un duel entre les deux capitaines qui en sont *maîtres après Dieu*... comme un duel chevaleresque entre les deux nations qui les poussent l'un vers l'autre.

Pour moi, si je ne connaissais pas en tous points le vaisseau, pour lui avoir plus d'une fois insoucieusement confié ma vie, je tiendrais cent fois plus à le visiter en artiste, en philosophe, en simple curieux même, qu'à aller gravir ces monts alpestres qu'a pétris cette main de Dieu, sans limites dans ses audacieuses beautés.

J'ai vu l'Italie et l'Orient, j'ai posé ma tente de touriste au pied de la plupart des merveilles les plus renommées de la nature; j'ai consciencieusement appliqué ce que le ciel m'a donné d'intelligence à l'examen des plus belles œuvres des hommes; mon âme, amoureuse des nobles émotions que donne l'art, s'est souvent délectée au milieu de ce que les contrées les plus favorisées par les grands siècles éteints offrent encore de chefs-d'œuvre surprenants; et aujourd'hui que de longs séjours au milieu de toutes ces splendeurs m'ont presque blasé sur les impressions qu'on en reçoit dans le cœur et dans la pensée, il me semble que nulle de ces impressions ne pourrait l'emporter sur ce que j'éprouverais, soit comme penseur, soit comme homme de sensation, si je pouvais en être encore à voir pour la première fois un vaisseau.

Aujourd'hui que j'ai changé l'épée de mes vingt ans contre cette modeste plume... aujourd'hui qu'une douzaine d'années orageuses me séparent de l'époque de ces généreuses étourderies, où notre vie n'est encore nécessaire à personne, je reste prêt toujours à ce marché impossible... je me sens encore si disposé à me jeter dans ce combat d'un noble vaisseau, que mon cœur bat, à cette heure même, rien qu'en y pensant, car c'est que je voudrais alors choisir l'ennemi... et les blessures d'autrefois, dont souffre aujourd'hui la vieillesse fatiguée des combats de mon honorable père, m'inspireraient dans ce choix des sentiments d'accord avec mon patriotisme...

En voyant couler le vaisseau qu'il avait si vaillamment contribué à défendre contre des forces écrasantes qui l'avaient accablé, Marius, de nouveau prisonnier de cette implacable et heureuse Angleterre, s'abandonna à la plus douloureuse mélancolie.

Ce noble débris, imbibé du sang de cinq cents braves,

descendit majestueusement sous les flots, emportant dans l'abîme le pavillon que lui avait confié l'empereur.

Submersion sublime, où, comme si souvent pour nos armes, le vaincu rayonne d'une telle gloire qu'il fait envie au vainqueur lui-même.

Non... l'Angleterre n'a point dans ses annales de ces héroïques défaites dont l'immortel *Vengeur* est l'exemple, et ses victoires, œuvres le plus souvent de la ruse déloyale, de la félonie ou de la brutalité du nombre, si elles ont raffermi sa puissance ébranlée, ont laissé au front sanglant du vaincu l'auréole d'un glorieux martyre.

Il est des triomphes dont une noble nation ne voudrait point, s'il les lui fallait payer du prix de tout ce que, pour les conquérir, a trop souvent abdiqué l'Angleterre!

Le *Victory*, ce sépulcre flottant de Nelson, reçut les débris mutilés de l'héroïque équipage du *Redoutable*.

Lucas, épuisé par une blessure qui n'était pas sans gravité, fut, de la part des officiers anglais, un objet d'égards et de respects.

Le commodore Hardy, qui, comme capitaine de pavillon de l'amiral tué, avait pris le commandement du *Victory*, lui témoigna toute son admiration pour une valeur digne d'un sort plus beau.

Marius avait aussi une légère blessure : un biscaïen, en ricochant, lui avait frappé l'os frontal de façon à y marquer d'une façon indélébile la date funèbre du 21 octobre 1805.

Plusieurs des marins recueillis sur les débris du vaisseau coulant moururent dans les premiers jours de la pénible traversée qu'entreprit le vaisseau amiral pour rejoindre l'Angleterre, avec le reste de l'escadre, grandement affaiblie par sa chanceuse victoire.

Le 27 du mois suivant seulement, c'est-à-dire après une navigation aussi longue que périlleuse, le *Victory* mouilla dans cette rade de Plymouth que commandait l'amiral Duckworth.

Mais le vaisseau ne prit que le temps de déposer sur les pontons les vaincus de Trafalgar; il remit immédiatement à la voile pour Londres. Villeneuve fut envoyé à Alresford, dans le Devonshire; Lucas devait, par les soins de Napoléon lui-même, être bientôt échangé, car l'empereur avait hâte de le voir, de le récompenser de son héroïque conduite.

Il se fit, en effet, présenter plus tard les commandants Lucas et Infernet (de l'*Intrépide*, l'un des plus glorieux vaincus de Trafalgar), et leur dit :

« Messieurs, si tous les capitaines s'étaient conduits comme vous, la victoire n'eût pas été un instant indécise. Monsieur Lucas, je vous fais contre-amiral; et vous, monsieur Infernet, je vous nomme commandeur de la Légion d'honneur, en attendant les autres récompenses que vous mériterez sans doute. »

Marius remonta sur une de ces horribles *prisons-ships*, dont il s'était si merveilleusement évadé.

Mais pour cette fois, il n'y devait pas faire un long séjour, car l'empereur ayant rapidement négocié avec le cabinet de Saint-James l'échange des officiers français et espagnols faits prisonniers dans la journée de Trafalgar, Lucas qui, on l'a dit, avait perdu tout son état-major, renversé à ses côtés sur le pont sanglant du *Redoutable*, désigna Marius pour l'accompagner en France, voulant ainsi donner une première récompense à ce jeune corsaire fortuitement jeté sur son vaisseau, et qui s'y était si vaillamment conduit en s'élançant le premier à l'abordage du *Victory*.

L'amiral Duckworth qui, comme gouverneur de Ply-

mouth, avait accordé à l'intrépide Lucas une hospitalité honorable, s'étant tout naturellement trouvé chargé par l'amirauté de la relaxation des prisonniers échangés, reçut de son hôte le nom du seul officier que le commandant du *Redoutable* eût à désigner, et envoya ce nom au ministère parmi ceux des autres marins français rendus à leur patrie.

Or, il arriva que, lorsque lord Saint-Vincent parcourut la liste des prisonniers sur le point d'être rendus, il trouva à la suite du nom de l'héroïque Lucas celui de Joseph Altazin... c'est-à-dire le même nom que portait l'officier prisonnier à Chatam, condamné pour une évasion à main armée, et dans le dossier duquel, ainsi qu'il a été expliqué précédemment, il avait trouvé des points d'analogie avec ce qu'on savait de Marius.

C'étaient, comme on l'a dit, ces analogies qui avaient déterminé l'amiral-lord à mettre le prisonnier du *Kent* à la disposition de sir Lionel Parkett, à la suite de la disparition du faux aspirant Gabriel.

On se souvient comment, au nom de Parkett prononcé par son garde, Marius, redoutant d'être de nouveau livré aux haines de sir Richard, avait réussi à s'échapper, à gagner Portsmouth sous le déguisement d'un charbonnier, et enfin à se trouver si merveilleusement compris dans cette évasion préparée par Gabrielle pour elle-même, et dont les prisonniers dirigés par le Grand-Guillaume et maître Cartahu avaient été les seuls bénéficiaires.

En lisant ce nom qui témoignait de la présence du personnage tant désiré de sir Lionel à Plymouth, lord Saint-Vincent fut aussi surpris qu'enchanté.

Il s'empressa de faire avertir le père d'Arabella, qui accourut aussitôt à l'amirauté avec le marquis de Brachet.

Le vieil émigré avait d'abord voulu prévenir Gabrielle qui se trouvait de nouveau à Hanover-Square, cette fois sous les habits de son sexe, et par suite d'incidents qui vont être expliqués. Mais sir Lionel avait dissuadé son ami de faire à la jeune fille cette communication qui pouvait fort bien, après tout, reposer sur une erreur.

C'est qu'en effet l'état de Gabrielle méritait bien cette précaution. Depuis son retour à Londres elle était fort souffrante.

Les alternatives bizarres par lesquelles elle avait passé depuis quelques mois, les émotions qui en avaient été la conséquence, les espérances ardentes, sans cesse suivies de déceptions, tout enfin avait contribué à frapper son imagination à un point qu'il eût été imprudent de lui causer de nouvelles et inutiles secousses.

Sir Lionel qui, mieux que le marquis, avait pu étudier à toute heure les symptômes de cette fragilité de la double santé physique et mentale de Gabrielle, en avait conçu des inquiétudes vagues qu'il s'était abstenu de formuler, et que le vieil étourdi de Brachet, cœur excellent, mais tête frivole, n'avait pas su pressentir.

L'amiral-lord se trouva du reste assez embarrassé lorsque ayant pris connaissance des termes dans lesquels le cartel d'échange sur lequel figurait Altazin était conçu, il reconnut que l'affaire avait été traitée au nom direct de l'empereur Napoléon, et non, comme d'ordinaire, par une simple initiative ministérielle.

Retenir le prisonnier qui accompagnait Lucas, le faire venir à Londres lorsque sa volonté, libre désormais dans ses vœux, l'appelait sans doute au plus vite dans sa patrie, c'était chose impossible.

Sans doute le but de cette atteinte au droit des gens en eût complétement justifié la rigueur, mais on pouvait se tromper; les conjectures sur lesquelles on avait cru

pouvoir espérer une identité de personnes pouvaient s'être égarées dans le hasard des apparences; Joseph Altazin pouvait fort bien être une individualité toute différente de celle de l'officier Marius de l'exécution duquel on doutait..

Dans cette situation des choses, lord Saint-Vincent conseilla à son ami Parkett d'envoyer sur-le-champ à Plymouth une personne sûre, chargée de voir et d'interroger le prisonnier, si déjà l'amiral Duckworth ne l'avait pas mis en mer.

D'abord sir Lionel pensa à partir sur-le-champ lui-même... Mais le vieil émigré lui offrit de le suppléer, et retenu à Hanover-Square par des sentiments dans lesquels il nous sera bientôt donné de pénétrer, il accepta l'offre du marquis, lequel partit le soir même, muni d'une lettre de l'amiral Saint-Vincent pour son collègue Duckworth.

Mais le vieillard n'eut pas la satisfaction de pouvoir accomplir la mission qu'il avait cherchée et qu'il remplissait avec tant d'élan. Voici ce qui était arrivé et qui arriva.

Dès que Lucas eut désigné l'officier du *Redoutable* qui devait être ravi à la captivité, l'amiral du port s'empressa de donner des ordres pour que cet officier fût sur-le-champ amené, du ponton où il avait été provisoirement déposé, à l'hôtel du gouvernement, où, comme on l'a dit, Duckworth avait donné l'hospitalité à Lucas.

Là, Marius s'ouvrit franchement à son supérieur, et lui révéla la fausse position dans laquelle il se trouvait.

Il lui fit le récit loyal de la crise étrange qui avait entraîné le marin privé de ses épaulettes à se faire corsaire sous un nouveau nom, le sien étant légalement

resté sous les balles où la loi était censée avoir reçu son exécution.

Mais ayant conduit son récit jusqu'au jour où l'équipage du *Brûlegueule* se vit contraint de monter sur la flotte franco-espagnole, à Cadix, Marius, par une modestie, une pudeur qui était si bien de son caractère, raconta trop brièvement celles de ses actions qui honoraient tant son courage pour que Lucas en pût apprécier toute la gloire et, par conséquent, pour qu'il fût en état de reconnaître combien était avancée déjà cette réhabilitation militaire qui était le rêve de notre héros.

Pourtant le commandant du *Redoutable*, qui se connaissait si bien en valeur, avait vu Marius à l'œuvre à Trafalgar, et la façon dont il se croyait consciencieusement fondé à le recommander à Decrès lui donnait lieu d'espérer qu'une révision, en quelque façon posthume, du procès qu'on avait cru dénoué dans la cour du château fort de Boulogne, permettrait, par son issue, de révéler l'erreur de l'exécution.

Mais Marius ne crut pas avoir encore assez fait pour braver pareille chance.

Dans sa juste dignité d'homme de cœur, dans son âme fière, il ne voulait pas que sa réhabilitation fût l'œuvre de la brigue, d'efforts combattus, d'hésitations, d'alternatives favorables et contraires chez ceux qui auraient à prononcer sur lui.

Il aspirait, le plus ardemment qu'on puisse dire, à reprendre son nom et son épaulette sous le noble drapeau de la patrie; mais il voulait (car, dans sa conscience rigide, pouvait-il se trouver coupable?), il voulait que son retour avoué sur la flotte française fût une œuvre d'initiative ministérielle, et qu'on l'y appelât comme digne, et *de proprio motu*...

En conséquence, Marius, tout en témoignant à son illustre commandant la profonde reconnaissance dont il était pénétré pour l'intérêt témoigné à une situation si bizarre et si déplorable, annonça la ferme résolution où il était de ne pas s'exposer à être renvoyé au bourreau.

Lucas, après avoir vainement essayé de combattre cette résolution, finit par la respecter, tout en se promettant intérieurement de conférer avec le commandant Bertiol sur la possibilité d'une communication intime de cette étrange affaire au ministre Decrès, lequel, s'il lui semblait impossible de rendre à la marine française un de ses plus braves et plus intelligents officiers, en serait quitte pour ne rien savoir officiellement.

Mais... c'est à nous de le dire, bien que les raisons sur lesquelles Marius avait appuyé son refus à Lucas fussent loyalement celles qu'il puisait dans la délicatesse et la fierté de sa conscience, on ne saurait douter qu'à son insu ces raisons n'eussent puisé une partie de leur obstination dans ce que notre héros savait de la présence de son amie sur cette terre dont on lui offrait de fuir.

On se rappelle qu'au point où Gabrielle terminait le manuscrit qu'elle avait confié aux échappés du *Culloden*, et que Marius avait lu sur la plage de Bréhat avant la merveilleuse affaire du *Brûlegueule* et de l'*Alarm*, la jeune fille racontait comment, pour échapper aux obsessions assommantes de Romsey, son hôte, elle pensait, si toute évasion était impossible, à retourner se placer sous la protection de sir Lionel à Hanover-Square, démarche du reste d'autant plus praticable qu'elle était d'accord avec le projet de mystification que sir Richard avait ourdi, avant sa capture, pour se venger des dédains d'Arabella.

Or, lorsque Marius se vit sous le toit de ce même

amiral Duckworth, qui avait assisté au coup de théâtre révélant une femme dans le prisonnier de Romsey-Castle, et qui plus tard l'avait reçue dans sa villégiature de l'île de Wight, il songea naturellement à essayer prudemment d'apprendre ce que sa bien-aimée était devenue depuis le jour où elle avait si déplorablement manqué l'évasion qui avait failli les réunir inopinément.

Nous disons « prudemment, » parce que notre héros ne sachant rien de la façon dont l'amiral jugeait la passion de son neveu pour Gabrielle, il ne fallait pas livrer étourdiment à des gens, ses ennemis, celui qui, par l'amour qu'il inspirait à la jeune étrangère, faisait obstacle aux désirs du jeune lord Romsey.

Au reste, il suffit de quelques heures à Marius pour s'assurer que ce dernier, bien qu'aide de camp de son oncle, n'était pas dans le pays, ce qui le porta à supposer qu'il se trouvait là où Gabrielle était elle-même.

Une heureuse inspiration lui vint, ce fut d'écrire à Henri Botte, si dévoué à son amie.

La lettre trouva l'intendant à Romsey-Castle. Il était libre de son temps; il s'empressa d'accourir à Plymouth, où il arriva la veille du jour où le brick parlementaire qui devait emmener Lucas en France vint se mettre aux ordres de l'amiral.

Ces deux hommes eurent ensemble de longues explications; il en résulta que, pour sa part, Marius apprit que Gabrielle était retournée à Londres.

Nul doute qu'à cette heure elle ne fût à Hanover-Square, faute d'avoir pu effectuer une seconde tentative d'évasion pour la France.

Il est probable qu'à part les diverses raisons qu'on sait de ce retour, Gabrielle, en l'accomplissant, avait aussi en vue de rentrer en possession du précieux dépôt confié

au marquis de Brachet au moment du duel avec Milleflowers.

Quoi qu'il en soit, le soir même, à la table de l'amiral, notre héros assista avec une émotion qu'on appréciera au récit que Duckworth fit à Lucas de la singulière aventure de la jeune Française qu'il déclarait être *oun diable*, et qui amusa d'autant plus le brave marin français qu'il savait, par les confidences de Marius, combien un pareil récit, récit si piquant dans la circonstance, devait intéresser son second auditeur.

— Ainsi lord Romsey est épris de cette irritante jeune fille ? demanda Lucas, qui jugea que Marius n'osait parler, par crainte de se trahir.

— Il en est épris passionnément ! dit l'amiral.

— Mais... pensez-vous qu'il songe à l'épouser?...

— C'est bien probable!...

— Ma foi !... il est indépendant et riche, et j'avoue que Mlle Brachet, comme il l'appelle, a tout ce qu'il faut pour devenir une parfaite lady... Le fait est que tous ceux qui en approchent en raffolent, et il n'y a pas jusqu'à sa nièce, miss Sabina, qui ne se soit coiffée de l'étrangère... Au reste, en ce moment, la chose doit être décidée, car, en l'accompagnant à Londres, Davy avait pour but d'essayer de se faire jour dans le mystère qui enveloppe la prisonnière, et lui offrir sur-le-champ sa main, dans le cas où les antécédents de la jeune personne fussent honorables, comme on doit le supposer.

Cette connaissance des dispositions de lord Romsey à l'égard de Gabrielle ne put inspirer que plus vivement à notre héros le fougueux désir de la rejoindre. Seulement il crut que les circonstances lui imposaient, en tous points, d'avoir recours à la ruse.

Si Marius avait su la part que sir Richard, son ennemi personnel, avait dans les mystères de tant d'événements

successifs, il eût sans doute jugé les choses sous un tout autre point de vue.

Mais son impatience, coïncidant au reste avec le départ, désormais fixé au lendemain, du parlementaire qui devait emmener les prisonniers rendus, fit qu'il se décida à quitter mystérieusement Plymouth dans la nuit même, d'accord en cela avec ceux qui avaient reçu ses confidences militaires et amoureuses.

Or, ce fut quelques heures seulement après l'appareillage du parlementaire qui emportait les prisonniers privilégiés de Trafalgar que le marquis de Brachet arriva à Plymouth avec la lettre de lord Saint-Vincent à l'amiral Duckworth.

En ce moment, celui que poursuivait le bon émigré, se dirigeant vers Londres où l'appelaient des intérêts si chers, faisait une halte à Romsey-Castle, avide de visiter cette belle chambre du temps de la reine Anne, où sa bien-aimée avait reposé, et heureux de parcourir pour quelques instants ces ombrages frais et parfumés du parc où, dans son manuscrit, Gabrielle disait qu'il lui eût été si doux de se promener appuyée au bras de son amant.

Mais, quelque bonheur qu'il y trouvât, cette halte ne fut pas longue, et l'impatience remit bientôt Marius sur la route de Londres, en compagnie de l'intendant Henri, qui, pour aider ses compatriotes, s'était créé un prétexte d'aller rejoindre le maître qu'il servait à regret.

Or il convient que nous laissions pendant quelques moments notre héros se dirigeant vers le théâtre d'événements nouveaux, pour revenir un peu sur le passé, et expliquer, d'une part, ce qui signala la réapparition inattendue de Gabrielle à Hanover-Square, et de l'autre, ce qui arriva à sir Richard chez la Cornu, la rapace et coriace prétendue de la Main maudite.

A Gabrielle d'abord, pour suivre la chronologie des faits, qui amène les déductions et les effets des causes.

On se souvient que plein de joie, de confiance et de bonne humeur, en découvrant enfin le sexe de l'être qu'il avait longtemps supposé son rival heureux auprès de la fantasque Arabella, le commodore Richard Parkett avait supplié son ami Davy Romsey de se prêter à la mystification vengeresse qu'il méditait contre les habitants de Hanover-Square, aux dépens desquels il désirait faire rire toute la haute société de Londres, aux yeux de laquelle il avait été si profondément humilié par ses échecs chez lady Motherly et ailleurs, ainsi que par la scène scandaleuse de Hyde-Park.

Romsey, n'ayant rien tant à cœur que d'obtenir les renseignements qui lui permettraient d'épouser sa prisonnière, avait consenti au voyage, fixé au retour de sir Richard à Portsmouth.

Mais on a vu comment l'*Alarm* était inopinément devenue la proie du petit *Brûlegueule* et de quelle façon Marius avait emmené le haineux commodore à Boulogne, dans une série de mystifications qui avaient commencé au temps du *Cachalot*, de la fièvre jaune, du marchand de gomme sénégalais, etc.

Sir Richard, entraîné par son vainqueur Marius, manqua donc au rendez-vous qu'il avait donné à son ami Romsey, et lorsque celui-ci apprit l'étrange, la honteuse capture de l'*Alarm*, il se décida à faire au profit de ses intérêts de cœur un voyage auquel il n'avait d'abord semblé consentir qu'à titre de concession.

Quant à Gabrielle, désespérée d'avoir manqué l'évasion dont elle avait favorisé le plan au profit des prisonniers du *Culloden*, et conservant peu d'espoir, au milieu des assiduités dont elle était l'objet, de pouvoir se créer quelque nouvelle chance de fuite, elle s'était volontiers déci-

dée à retourner à Londres, où elle croyait d'autant plus devoir compter sur la bienveillance déjà éprouvée de sir Lionel, qu'en avouant formellement son sexe, elle coupait court à toutes les extravagances d'Arabella.

Nous avons aussi parlé de l'extrême désir qu'elle éprouvait de rentrer en possession du portrait et du bijou laissés au vieil émigré, sur l'affection ou l'intérêt duquel elle croyait aussi pouvoir compter pour la protéger contre les obsessions devenues véritablement insupportables de lord Davy.

Ajoutons encore que, malgré l'énergie souvent prouvée de son caractère, et peut-être même précisément à cause de cette énergie dont les ressorts fatigués par une longue lutte devaient avoir le désespoir et l'abattement pour réaction, Gabrielle se sentait un extrême besoin de repos d'esprit, loin des intrigues et des comédies incessantes qu'elle devait jouer sur cette terre ennemie.

Elle voulait se reposer un moment dans les douces rêveries, dans les aspirations de son cœur amoureux, comme si, en dépouillant l'uniforme de l'officier de marine, c'est-à-dire le costume d'un rôle qui commençait à la fatiguer peut-être, elle eût aussi déposé les passions militaires, l'active énergie de l'aspirant prisonnier, pour reprendre, avec les vêtements de son sexe, les propensions plus douces et toutes sentimentales qui en sont ordinairement l'apanage.

Elle quitta donc, dans ces dispositions, le théâtre de ses involontaires succès de jeune fille, dans l'espoir de trouver à Hanover-Square un refuge contre son accablant adorateur.

L'amiral Duckworth retourna à son gouvernement maritime de Plymouth, et la chaise de lord Romsey emporta Gabrielle et miss Sabina.

A Londres, on descendit dans un hôtel que possédait

cette dernière, et où, par cet esprit de convenances qui, il est juste de le dire, est si bien dans les mœurs anglaises, Davy ne logea point.

Comme les Romsey ne connaissaient pas la branche aînée des Parkett, et que sir Richard manquait pour opérer le rapprochement, l'amoureux dut employer quelques jours à chercher des tiers intermédiaires.

Or, pendant ce temps, Gabrielle fit appeler le marquis de Brachet, qui accourut avec toute l'impétuosité que ses désirs d'être utile et son compatriotisme purent infiltrer dans ses soixante-quinze ans. La première entrevue fut telle, qu'on eût dit des parents se retrouvant après mille traverses.

Le vieil émigré raconta à sa jeune amie comment sa disparition mystérieuse, à la suite du duel de Fulham, avait entraîné l'ouverture du paquet qui révélait le secret de son sexe, secrét, au reste, loyalement gardé par le vieux gentilhomme, car, en ce moment même, sir Lionel ignorait encore que l'aspirant *Gabriel* « eût deux L à son nom, comme il était digne d'en avoir à ses épaules ! » dit le galant voltigeur de Louis XV en compromettant son esprit par ce fade et séraphique calembour.

Il fut convenu que le marquis préviendrait sir Lionel de la vérité des choses, que miss Arabella serait aussi instruite de son erreur avec les ménagements nécessaires, et que tout serait combiné pour le retour de la jeune fille à Hanover-Square, seul séjour où elle pût désormais goûter cette tranquillité devenue indispensable, à la suite des longues émotions de son esprit et des vives agitations de sa vie.

Le marquis avait ses raisons de savoir avec quelle joie lord Parkett apprendrait ce secret, et combien il mettrait d'empressement à voler au-devant du désir de

l'étrangère. Et en effet, ce fut ainsi que marchèrent les choses.

Un matin, comme lord Romsey était absent, sir Lionel parut à l'hôtel, eut d'abord une assez longue entrevue avec miss Sabina; puis, sans qu'on sût ce qui s'était dit entre eux, il rejoignit le vieil émigré qui l'attendait chez Gabrielle... Il pressa paternellement la jeune fille sur son cœur...

Une heure après elle était installée dans un charmant appartement de Hanover-Square, où Arabella eut le tact parfait et l'adresse prudente de venir la trouver sur-le-champ, l'accueillant comme une sœur, riant franchechement du passé, et cachant peut-être sous la comédie habile d'une étourderie fantasque la blessure que son erreur causait à son amour-propre.

En s'immolant ainsi tout d'abord d'elle-même, elle étouffait dans leur germe les moqueries mondaines et laissait planer sur le passé une sorte d'incompris qui devait réduire à néant la malignité dévoyée.

Il ne fut pas difficile à sir Lionel d'obtenir de lord Saint-Vincent, charmé de cette transformation des choses, qu'en sa qualité de premier lord de l'amirauté, il renvoyât le lieutenant Romsey à son poste de Plymouth.

Celui-ci n'obéit qu'en adressant à sir Lionel et au marquis de Brachet, faute de savoir à qui mieux l'adresser, une demande en mariage qui, soumise à Gabrielle, provoqua de sa part les plus complètes explications sur sa position de cœur, ce qui ne put que confirmer ses protecteurs dans la quasi-certitude qu'ils avaient déjà acquise, que le corsaire Joseph Altazin n'était autre que l'officier Marius qui passait pour fusillé à Boulogne, et s'était échappé de l'agent de sir Lionel qui venait de le retirer de l'odieux ponton de Chatam, croyant tomber entre les mains de son ennemi le commodore.

Cette nouvelle alternative, qui replongeait son âme dans toutes les angoisses de l'incertitude, fit une profonde impression sur notre héroïne.

Elle ouvrit les yeux sur ce qu'avait eu de conséquences passées la haine vindicative dont son ami était l'objet de la part du personnage si étrangement jeté par trois fois dans sa vie pour inquiéter et alarmer son esprit dans les impressions mystérieuses, inanalysables, et elle se demandait ce dont cette haine ne serait point capable aussi pour l'avenir.

Elle se représentait Marius fugitif, errant, traqué par cette haine déloyale que, malgré tout son courage, il s'était décidé à fuir, et sa douleur s'exaltant à mesure qu'elle pénétrait plus avant dans les événements accomplis et jusque-là cachés à son cœur, elle finit par tomber dans une sorte de langueur morne que favorisaient sans doute l'extrême lassitude physique que la jeune fille avait accumulée durant son long rôle d'homme, et les crises de toutes sortes qui en avaient été la conséquence.

Bref, quelques semaines après son retour à Londres, l'état où tomba leur jeune protégée inspira assez d'inquiétude à sir Lionel et à son ami Brachet pour qu'ils crussent à propos d'essayer de ranimer son moral, fatigué sous tant d'énervantes secousses, par une mesure qu'ils eussent préféré n'avoir à accomplir qu'au moment encore indéterminé où certaines démarches, certaines négociations en auraient permis l'initiative à celui de de la part duquel pareille mesure effacerait tous les maux du passé en rassérénant complétement l'avenir.

Or, tandis que lord Saint-Vincent faisait plus que jamais activer les recherches de ses agents, dans le but de rendre le calme et la santé à la protégée de sir Lionel, et aussi dans l'espoir de lever les derniers doutes qui pouvaient rester à celui-ci sur les titres que Gabrielle

possédait réellement à cet intérêt qu'il lui avait dévolu d'instinct (on supposait Marius possesseur des secrets que représentaient portrait et bijou), notre héros, ayant, comme on l'a vu, réussi à s'échapper sur le yacht *Porcia*, prenait la part la plus active que lui permît son rang modeste à la mémorable journée de Trafalgar.

Las de recherches infructueuses au sujet de celui dont la seule présence semblait devoir ranimer les esprits abattus de la jeune étrangère, sir Lionel et l'émigré avaient de nouveau poussé leurs tentatives vers Roch, en faisant agir à Boulogne l'ancien banquier du nabab, avec lequel lord Parkett avait conservé quelques relations.

Le résultat de ces tentatives nouvelles ramena l'espoir à Hanover-Square, et Gabrielle se réveilla un moment de son marasme en apprenant que son oncle Roch, libre sur la terre de France, venait de répondre de Cherbourg, où il s'était trouvé envoyé avec un convoi, par suite du désarmement de la flottille, que sous peu il retournait à Boulogne, et qu'aussitôt là, il adresserait à lord Parkett un long rapport sur ce qu'il savait concernant la naissance de Gabrielle, en y joignant des pièces d'une autorité incontestable, que par malheur il n'avait pas en ce moment près de lui...

Mais il convient, à ce point de nos éclaircissements touchant les incidents accomplis à Londres, que nous traversions encore une fois ce détroit si souvent franchi, pour aller rejoindre à Boulogne certains personnages dont il est indispensable que les nouveaux actes soient connus, pour que le lecteur apprécie mieux le coup de théâtre qui devait signaler l'arrivée à Londres de notre héros, que nous avons laissé en chemin, à la suite du départ du commandant Lucas pour la côte de France.

Nous avons vu précédemment Jean Cornu et Nicolas

Thibaud pactisant ensemble dans un but d'avidité dont la richesse garantie de la vieille Cornu devait faire les frais, pacte dans lequel la *Main maudite* semblait devoir trouver le désavantage, puisque, en fin de compte, la coriace créature lui resterait.

Nous avons vu également comment, à l'époque même où le plan ourdi par les deux quidams était en voie d'exécution, celle qui devait en être la victime, dans son avarice, louait à sir Richard Parkett, prisonnier sur parole dans la ville, la chambre dont Roch avait cru empêcher l'occupation, la profanation, pensait-il même, par un sacrifice mensuel sur sa paye de maître d'équipage entretenu, son nouveau grade.

Or, il arriva que, Roch parti pour Cherbourg sur un transport où l'avait embarqué l'amiral Lacrosse, la Cornu, impatiente de toucher les guinées du lord, avait fait prévenir celui-ci que la maison était vide et à ses ordres.

Mais contre son attente, l'insulaire, au lieu de s'installer dans la petite chambre où Gabrielle était née, où Jeanne était morte, se contenta d'y venir tous les deux ou trois jours passer quelques heures, sur l'emploi desquelles la vieille exerça vainement toute la vigilance d'une curiosité indiscrète.

Mais comme, en résumé, le lord avait payé un mois d'avance, et que cette manière d'occuper les lieux lui avait permis, à cette vieille carcasse émue, de recevoir comme par le passé les visites de plus en plus pressantes de l'aimable Nicolas Thibaud, elle finit par en être d'autant plus satisfaite qu'elle rêvait peut-être un troisième locataire pour le même et seul gîte.

Quoi qu'il en soit, il y avait un mois à peine que Jean Cornu avait amené son terrible ami Nicolas dans la petite boutique de la place des Victoires, lorsqu'un soir

qu'il descendait de son grenier, sa chandelle à la main, il surprit dans l'arrière-boutique, restée sombre par économie sans doute, sa tante et le galant dans un tête-à-tête que l'âge et l'extérieur de la Cornu rendaient par trop burlesque, et qui ne pourrait que nous donner lieu de constater plus positivement que jamais ce courage véritable que nous n'avons jamais dénié à Thibaud.

— Jean ! murmura la vieille fille toute rouge et fort troublée, apprenez que M. Thibaud m'épouse...

— En ce moment ! répondit malicieusement le nabot.

La Cornu, tout éperdue, ne comprit pas.

Il était évident que sans cet incident qu'elle avait peut-être inconsidérément cru réparer par sa déclaration immédiate, Thibaud eût pu attendre encore fort longtemps le consentement de sa presque sexagénaire amante.

Le fait est que l'avare créature avait fini par se décider à essayer de se soustraire aux charges de l'entretien du mari, en se gratifiant des avantages inhérents à l'amant.

Un moment de honte, une surprise, peut-être calculée par les deux complices... était venue tout déjouer : il fallait donc absolument devenir Mme Thibaud.

Le mariage eut lieu dans les trois jours.

Thibaud et Jean Cornu firent si bien la garde autour de la fiancée, que le vieux bas fut sauvé de toute soustraction dont on soupçonnait la prudente avarice de la vieille.

Il y eut un festin pour les voisins ; Jean fournit le vin, formé sans doute de tous les *pouces* volés aux rations des pauvres matelots.

Le soir, quand les époux furent seuls, Nicolas Thibaud, bien autrement préoccupé des jaunets promis que du soin de dénouer la ceinture de Vénus, saisit au passage un trousseau de clefs que sa femme, en se couchant, cherchait à fourrer sous la paillasse...

En ce moment la Cornu put entrevoir avec effroi l'abîme d'imprudence dans lequel ses vieux sens l'avaient égarée...

Car le bas sur l'existence duquel avait reposé toute cette intrigue n'était point une chimère... il existait, plein et rebondi, dessinant une grosse jambe engorgée d'or !

Durant la nuit même de ses noces, et tandis que sa trop confiante épouse dormait d'un épais sommeil auquel le genièvre perfide, à trompeuse couleur d'eau, n'était point étranger, Thibaud fut palper ce bas, cette jambe de guinées, et il le fit avec plus de volupté que n'en mit certainement don Juan en caressant le mollet de Juanita. Pourtant, avide de connaître à combien s'élevait la somme, le chenapan, troublé par un soupir sorti du lit, lâcha l'ouverture du sac, et toutes les pièces tombèrent et roulèrent par la chambre.

A ce bruit qui lui retentit au cœur, la Cornu se réveilla, vit le coup, sauta du lit en chemise, et disputa éperdue son or à l'époux trop pressé.

La réclamation n'eut pas précisément lieu de gré à gré... et il resta bien quelques cheveux sur le carreau rougi du sang de mainte égratignure !

Jean, en vedette à son hublot, vit toute la bataille dont le bruit l'avait réveillé, et il s'applaudit de la victoire de Nicolas, constatée par le désespoir de Mme Thibaud.

Le cambusier se rendormit comme avec des piles de guinées sur les paupières. De grand matin il attira son

associé hors du logis, pour réclamer l'exécution des clauses de leur accord. Personne n'est méfiant comme un coquin. Le Thibaud accueillit la requête avec une cordialité dont le nabot fut presque surpris.

Il fut établi qu'on irait le soir même, dans un certain cabaret reculé de l'arrière-port, faire les comptes, après un bon souper. Jean trouva Nicolas si droit dans ses intentions, qu'il n'osa pas insister pour que le partage eût lieu sur-le-champ, et n'importe où.

Le fait est que la journée fut très-aigre au logis, entre les nouveaux époux, et que mylord, qui vint passer deux heures dans sa chambre, en contemplations mystérieuses, entendit et écouta de singulières choses, dont bientôt nous dirons l'effet.

Finissons-en avec l'affaire du vieux bas. Le soir, Thibaud et le cambusier se rejoignirent au rendez-vous dit. Le souper commandé était en retard et l'auberge encore encombrée; Nicolas proposa une petite promenade sur le bord des bassins.

On causa de choses et d'autres, le farouche corsaire se montra charmant. Cornu n'en revenait pas, de n'être point invectivé; ce n'étaient que des « mon ami » par ci, des « mon cher » par là ! La moitié du bas en perspective au bout de tout cela... là, vraiment, c'était par trop !

La nuit était venue; on regagnait l'auberge dont la cloche du port devait avoir éloigné tous les importuns. Nicolas Thibaud, pour abréger la route, prit un petit pont de bois, fort étroit et pas trop commode, tout en parlant à son compagnon des jours aimables qu'il voulait lui faire couler, comme oncle affectionné et prévenant.

— Tu vois bien, mon gaillard, disait-il, à présent que j'ai la niche et la pâtée assurées pour tout le reste de la

traversée de ma vie, je veux que le diable m'élingue si je ne suis pas du haut en bas le meilleur enfant qui soit dans la boussole! J'entremêlerai mes jours de pipes et de petits verres que je remplirai et viderai souvent... avec toi. Écoute-moi bien, fiston : avec ta part du bas, je te conseille d'établir une buvette; ça rapporte ferme... J'irai souvent te voir. Maintenant, mon brave Jean, que je connais ton caractère à terre, je vois que nous nous entendrons comme la moque et le bidon. Mais prends garde à toi, neveu! le pont est étroit en diable... passe le premier, mon ami. Voilà la fenêtre de notre souper qui flambe là au bout; sitôt le festin chiqué... up! attrape à faire nos comptes! Tu dis donc que ça doit être les guinées du père de la fille?

Jean Cornu n'eut pas le temps de répondre : tout d'un coup une main vigoureuse le saisit par la nuque, une autre par le fond de sa culotte, et un instant balancé en l'air, il disparut dans l'ombre qui enveloppait les pilotis du pont! Seulement on entendit un rire féroce en haut, et en bas le bruit d'une masse qui tombe dans la vase.

— Ohé! Jean Cornu! qu'est-ce qui t'arrive donc, mon neveu? Un faux pas sur le pont, cher ami! Faut-il t'envoyer ta ration?

Nulle voix, nul bruit ne répondit à cette horrible moquerie de l'infâme Thibaud. Le malheureux cambusier était tombé la face dans la vase puante et molle, et il s'y engluait... la mer, qui montait, couvrirait bientôt son sépulcre...

Thibaud, s'étant assuré que personne n'avait vu le coup, gagna rapidement le port, s'en fut souper dans une autre auberge, et rentra place des Victoires, ivre de bière et de genièvre, ces deux boissons anglaises que notre littoral a empruntées à l'Angleterre.

Il avait dès le matin caché le fameux bas, quelque peu allégé déjà, et, soit stupidité d'homme ivre, soit que le trésor eût véritablement disparu de sa cachette, il ne put alors le retrouver. De là, avec la Cornu, Mme Thibaud, une scène ignoble que nous évitons de raconter.

Dans sa déception et dans son avidité, le chenapan commit la très-grave imprudence d'aller fouiller dans la paillasse où le cambusier cachait le fruit de ses rapines et de ses usures, effronterie qui surprit singulièrement la Cornu, renversée sur une chaise avec cinq ou six solides coups de poing dans la face. Le reste de la nuit se passa en disputes et en batailles entre ces deux époux de la veille, dont la lune de miel se constellait par des horions.

De grand matin Thibaud recommença à bouleverser la maison pour retrouver le bas, et mit vainement tout sens dessus dessous.

La Cornu avait eu la malice de deviner, de surprendre où son époux avait caché le trésor, et l'ayant déniché tandis que le gredin allait se défaire de l'associé qui réclamait le partage, elle l'avait porté en lieu de sûreté, et il n'y avait ni injures ni taloches qui pussent le lui faire rendre.

Furieux de s'être laissé jouer, Thibaud se vengea provisoirement de sa femme en lui déclarant des plus nettement qu'il ne l'avait épousée que pour le bas et la case, ce à quoi la Cornu, outrageusement blessée dans son amour-propre, répondit que le bas était à l'abri de ses griffes, et que pour ce qui était de la maison, elle ne la possédait qu'en dépôt, attendu qu'un jour elle aurait à en rendre compte à la dot de sa propriétaire légitime.

L'exaspération dans laquelle cette révélation lança le chenapan fut telle, que la Cornu dut véritablement craindre pour sa peau.

Il y eut un combat de chaises, de chandeliers, de bouteilles, de plats et autres projectiles de ménage, qui coûta à la vieille coriace deux dents sur ses quatre dernières, la moitié de son restant de cheveux gris, partie dans le bonnet, et un pouce horriblement mutilé; elle eut en outre la douleur presque aussi grande de s'entendre appeler carcasse, macaque, poufiasse, autruche, momie, vadrouille et guenon.

Les voisins accourus au bruit jetèrent une couverture prise dans la boutique sur le mari pour le réduire et un seau d'eau sur l'épouse pour la calmer.

Bref, Thibaud se sauva, laissant sur le champ de bataille une de ses oreilles tranchée par un débris de carafe lancé par madame.

Le scandale de cette scène, la seconde ou la troisième depuis le moment de la bénédiction nuptiale, fit d'autant plus d'éclat, que ce singulier mariage avait excité l'hilarité de tout le quartier.

Les commères prodiguèrent néanmoins tous leurs soins à la malheureuse épousée qui, en proie à une sorte de fièvre, de délire, ne savait que répéter, témoignant ainsi combien les blessures de son âme l'emportaient sur celles de son corps :

— Poufiasse! moi; guenon! moi; vadrouille et carcasse... Ah! j'en mourrai !...

A midi, heure du retrait de la marée, il se fit grande rumeur sur la place des Victoires. Les commères allèrent voir : c'était le corps de Jean Cornu que les douaniers avaient reconnu et qu'on apportait.

— Jean! Jean! mon Jean! *Ah! mon pauvre fils!* s'écria la malheureuse Mme Thibaud, oubliant pour un moment que depuis trente ans elle avait passé l'éponge sur les assiduités d'un certain chapeau chinois du régiment du *Royal-Éperon*, en faisant du Jean un simple neveu...

— On l'a trouvé dans l'arrière-port, dit un matelot. Hier au soir, on l'a vu se promener par là avec la *Main maudite*, autrement dit Nicolas Thibaud... Hum ! c'est louche.

— Ah ! le scélérat... cette nuit il a pillé la paillasse de ce pauvre enfant... C'est donc lui qui l'a tué !... — Et accablée par tant d'émotions, la Cornu s'évanouit en murmurant : Mon Jean... moi, vadrouille et momie ! ah !...

On sait combien le Nicolas Thibaud était détesté. Le propos que le désespoir avait arraché aux sens troublés de la Cornu fut sur-le-champ porté à l'autorité et le chenapan frappé de prise de corps.

On le trouva ivre-mort dans un cabaret du quartier reculé des Tintelleries; il fut traîné en prison.

Cette fois la *Main maudite* n'en devait sortir que pour recevoir la punition finale et suprême de son odieuse vie !

Une des premières personnes qui se trouvèrent au chevet de la Cornu, dès qu'elle put parler, fut sir Richard Parkett.

Il avait malgré lui assisté, quelques jours auparavant, à travers sa porte, à une dispute des deux nouveaux époux, dispute montée à un diapason des plus aigres, et ce qu'il avait entendu, relativement au fameux bas que Nicolas avait chipé dans la nuit, lui avait donné à réfléchir.

Le fait est que le lendemain il était revenu dans sa chambre, et ayant ouvert son vieux secrétaire mal fermé, il avait aperçu dans un tiroir un portefeuille dont il s'était emparé avec des arrière-pensées qui motivaient du moins, si elles ne l'excusaient pas, cette indiscrétion...

Or, ce que sir Richard trouva dans ce portefeuille, ce furent les pièces suivantes, à la lecture desquelles son émotion, il faut le dire, égala presque sa surprise :

« *Copie* d'une note publiée dans les journaux de Londres aux dates du... et du... : Sir M..., qui a habité Boulogne, est informé qu'on a, place des Victoires, n°..., des nouvelles intéressantes à lui communiquer; il est prié d'envoyer son adresse. »

Un second pli était attaché au premier par une épingle. On y lisait :

« Sir M... ne peut apprendre aucune nouvelle intéressante de la place des Victoires, n°...; au reste, il part demain pour les Indes. »

Et dans ces lignes odieuses, sir Richard, que les motifs assez fâcheux de son exil d'alors avaient contraint à prendre le nom de *Meurice*, reconnut sa propre écriture.

Il resta un moment confondu, abîmé dans ses réflexions. Mais le portefeuille contenait un troisième papier plus ample que les autres; il finit par le déployer, et lut :

« Ce jourd'hui... du mois de... de l'année... par-devant nous, maître Jacques Simon, notaire impérial à Boulogne-sur-Mer, sont comparus les nommés :

» Pierre-Félicien David ;

» Mathieu Roch ;

» Le premier médecin-accoucheur ;

» Le second, frère de la nommée Jeanne-Sylvie Roch, fille mineure, etc., etc. ;

» Et la nommée Ostrebeth-Cunégonde-Dorothée-Rose Cornu, fille majeure, etc., etc., tante maternelle de la susnommée Jeanne-Sylvie ;

» Lesquels ont déclaré :

» Qu'au jour... etc., était passée de vie à trépas, au domicile de la susdite Ostrebeth (etc.) Cornu la susdite Jeanne-Sylvie Roch, à peine accouchée d'un enfant du sexe féminin auquel ont été donnés les noms de Julie-Hortense-Flore-Gabrielle.

» Et que, dans le but de suppléer au silence de registres tant de l'état civil que de la sacristie de la paroisse de Saint-Nicolas, où l'enfant a été baptisé, relativement à la paternité naturelle de Julie-Hortense-Gabrielle, ils déclarent ici sur l'honneur, sur le salut de leur corps en ce monde, et sur celui de leur âme dans l'autre, que leur conviction profonde est que cet enfant est le fruit de la séduction opérée sur la malheureuse Jeanne-Sylvie par un Anglais se faisant appeler sir *Meurice*, âgé de vingt-cinq ans environ, né à Londres, ayant successivement habité Calais, Amiens et Arras, et en dernier lieu fixé à Boulogne, dans le logis de la susdite Ostrebeth (etc.) Cornu, d'où il a subitement rejoint l'Angleterre, sans donner de lui d'autres nouvelles que le billet ci-annexé, en réponse à un avis publié dans les journaux de Londres sur l'annonce de sa paternité.

» Les soussignés déclarent, en outre, en toute religion, que leur même conviction profonde est que la malheureuse Jeanne-Sylvie est morte frappée par le désespoir que lui a causé, au milieu des crises de ses couches, la lecture de la brutale réponse faite à l'appel adressé par elle en Angleterre au père de son enfant.

» En foi de quoi et d'un commun accord, pour servir au besoin à ce que de raison, les soussignés se sont réunis, par-devant moi, notaire impérial, pour rédiger la présente déclaration, etc., etc. »

Suivaient les dates et signatures.

Mais la lecture de cette troisième pièce détruisit en grande partie, chez sir Richard, les bons sentiments

qu'avaient remués les premières : l'orgueil du patricien, la susceptibilité et la morgue anglicanes furent blessés par l'expression du blâme offensant dont cette pièce faisait foi contre lui, et le présomptueux commodore se sentit humilié, et pourtant furieux, de voir que ces gens de rien avaient fait protester aussi légalement que cela était en leur pouvoir contre sa conduite.

C'était un de ces hommes dont l'orgueil est plus grand même que l'honneur, et qui, s'ils sont parfois capables de faire le bien de leur propre initiative, y renoncent aussitôt que l'obligation leur en semble dictée.

Rapprochant ce que le hasard venait de lui faire lire de certains propos saisis la veille dans la rixe des époux Thibaud, il sortit pour chercher cet ancien banquier de son vieux père, qui lui avait si souvent compté et refusé de l'argent, vingt ans auparavant, au temps de son exil de joueur dépaysé.

Le banquier était toujours à son poste, et il accueillit parfaitement, dans le commodore Richard Parkett actuel, le sir Meurice d'autrefois. Interrogé sur ce qu'il pouvait savoir de l'affaire qui occupait en ce moment l'insulaire, le banquier répondit par le récit de la part qu'il avait été obligé d'y prendre, et le prisonnier de guerre se trouva confirmé dans les soupçons qu'avait fait naître en lui la dispute des Thibaud relativement aux guinées du vieux bas.

Il comprit comment son vieux père avait essayé de réparer avec de l'or la faute du moins aimé de ses deux fils, récemment expédié dans l'Inde, où le nabab avait gagné ses trésors.

Cet ensemble de mesures prises contre lui, tant par les signataires de l'acte trouvé que par son père, étant une critique et un essai formel de réparation contre ses procédés, il s'en sentit si profondément blessé dans son

orgueil, que les vagues velléités nées d'un sentiment louable, et qui l'avaient amené à se plonger avec quelque plaisir au milieu des souvenirs recherchés dans ce logement, autrefois témoin de sa séduction, s'envolèrent en désordre, et l'irritation de l'orgueil prit la place de ce retour passager à de louables impressions de jeunesse.

Le commodore retourna donc sur-le-champ à la place des Victoires, s'empara du portefeuille que Roch avait cru mettre en sûreté dans cette chambre dont il avait une clef, et s'en alla, décidé à ne plus reparaître chez la Cornu-Thibaud.

XXIX

CONCLUSION INATTENDUE.

Or, il est temps de dire que l'étonnante capture de l'*Alarm*, en vue de Portsea, par le petit côtre dont on ne pouvait s'imaginer les ruses infernales, avait causé en Angleterre une surprise mêlée de scandale.

Lord Saint-Vincent, qu'on savait le protecteur de sir Richard Parkett, fut aussi affligé qu'irrité de cette capture, et il crut se devoir à lui-même, comme premier lord de l'amirauté, en même temps que c'était une satisfaction bonne à donner à l'opinion publique, de décréter le commandant de la corvette *l'Alarm* justiciable d'un conseil de guerre immédiat.

Il fit donc aussitôt traiter de l'échange du prisonnier, ou, à défaut de l'obtenir dans un bref délai, il fit demander le retour momentané du commodore sur le sol anglais, pour sa comparution devant ses juges, de même que Villeneuve l'obtint lui-même après la fatale journée de Trafalgar.

On sait que l'amiral Villeneuve, prisonnier des Anglais après Trafalgar, obtint (mais non sans des longueurs et des peines infinies) de venir passer trois mois en France pour rendre compte de sa conduite. Il débarqua à Morlaix et se rendit à Rennes, où il s'arrêta, en proie aux doubles douleurs physiques et morales d'un esprit accablé sous l'adversité de son désastre militaire et d'une blessure qui ne se fermait point. Le blâme sévère que, dans sa première et juste fureur, Napoléon avait formulé contre cet homme de mer, l'écrasait comme une malédiction nationale. Ce fut sans doute la conséquence de cette douloureuse disposition d'esprit qui porta cet amiral à se donner la mort dans une nuit d'exaltation cérébrale.

On se souvient qu'au moment où le corsaire amarinait la corvette, sir Richard avait demandé à Marius d'envoyer une lettre à Portsmouth, à l'aide d'un caboteur, et que notre héros y avait consenti, à condition que cette lettre, que Marius avait bien deviné être adressée à lord Romsey, porterait que l'*Alarm* avait été capturé par le *rival de Jean Cornu.*

Mais lord Romsey se trouvant seul, comme on va l'expliquer, au moment où le patron du bateau lui remit cette lettre, il put compléter cette étonnante lecture par des interrogations à ce caboteur, qui avait en partie été témoin de cette capture inouïe, de sorte que Davy négligea de lire au salon la missive et se contenta d'annoncer le fait étrange qu'il venait d'apprendre.

C'est ainsi que la phrase qui devait causer tant de joie à Gabrielle en lui apprenant que le vainqueur était son ami et qu'il était libre sur les mers, ne fut point lue, et à peine sa singularité fut-elle remarquée de lord Romsey, absorbé tout entier par la désastreuse nouvelle dont le pli était porteur.

Lord Romsey, qui, d'habitude, obsédait notre héroïne

de sa présence assidue, se trouvait donc loin d'elle au moment où lui fut remise la lettre de sir Richard. Il avait entendu crier son chien favori qu'un valet avait frappé pour un vol à l'office, et étant sorti pour voir ce qu'avait l'animal, il avait rencontré son valet de chambre qui lui apportait au salon la missive du capturé. Trouvant le marin dans l'antichambre, Davy l'avait interrogé là...

Et voici comment ce fut un os de poulet dérobé par un chien qui causa les grands événements dont se forme la conclusion de cette histoire; car Gabrielle, au lieu de tomber dans le déplorable marasme que la réaction de tant de secousses causa bientôt chez elle, eût ravivé son âme par la confiance et l'espérance.

Mais, on l'a fait entrevoir déjà, en parlant des inquiétudes de sir Lionel et du vieux marquis, dès son retour à Londres, Gabrielle fut atteinte de cette fièvre lente dont les sourds ravages prirent bientôt un effrayant caractère; elle avait des nuits affreuses, où les douloureuses anxiétés de sa pensée enflammaient son cerveau jusqu'au délire. Marius était le texte continu de ses aberrations cérébrales.

Tantôt elle se croyait encore dans cette sinistre nuit du fort de Chatillon, où la désertion inspirée de Marius avait si opportunément détourné de son sein le poignard qu'allait y placer la main traîtresse d'un ennemi surprenant son sommeil...

Plus tard, c'était au château fort de Boulogne que les pénibles évocations de son délire la ramenaient, et elle répétait les prières tendres et persuasives à l'aide desquelles, dévouant à son tour sa vie pour sauver celui qui s'était perdu pour elle, elle avait réussi à le faire fuir de cette prison où s'apprêtait le supplice du condamné.

Puis lui revenaient aussi ses impressions lorsque,

quelques heures plus tard, entraînée par l'odieux geôlier, elle marcha d'un pas résigné à la mort.

Sir Lionel, le marquis et Arabella, qui ce soir-là se trouvaient attardés par la plus compatissante curiosité auprès du lit de la malade, apprirent ainsi, par les providentielles révélations du délire, ces secrets que la prudente modestie de la jeune fille n'eût jamais trahis dans sa raison lucide, et qui, cette fois, servirent à confirmer ses amis dans les soupçons au milieu desquels on cherchait à croire aux futures possibilités de son bonheur.

Ce fut ainsi qu'en écoutant avec une sorte d'effroi avide de savoir, mais douloureux pourtant, le récit presque somnambulique de cette exécution nocturne, où Gabrielle avait vu lever sur elle, à un commandement sinistre, dix canons de fusil lourds de leurs balles, les témoins de ce phénomène cérébral apprirent que Marius vivait et pouvait peut-être encore être rendu à tant de dévouement et d'amour.

L'état de notre héroïne avait peu à peu pris ce caractère alarmant, lorsque sir Parkett, que lord Saint-Vincent avait réussi à faire échanger, arriva de Boulogne à Londres pour se présenter à ses juges.

Dans la profonde blessure qu'éprouvait son orgueil d'homme et son amour-propre d'officier, il se retira dans un quartier reculé de la ville, vers les docks, chez un ancien ami de l'Inde, et ne voulut voir personne que le défenseur désigné par le conseil de guerre.

Vainement son frère, l'honorable sir Lionel lui-même, entraîné par la gravité qu'offraient plusieurs faces des circonstances, se décida enfin, dans un élan généreux, à se présenter dans la retraite du commodore... Celui-ci refusa obstinément sa porte.

Sir Richard était à la fois avili et furieux. L'idée qu'il devait sa honte éclatante à ce petit corsaire sur lequel il

avait déjà eu à se venger des premières mystifications du *Cachalot*, le transportait, l'exaspérait; voilà pour le militaire. Son orgueil d'homme était d'ailleurs révolté de ces condamnations depuis longtemps prononcées, de ces leçons parties, soit du nabab, soit de ces gens si bas placés; leçons qui avaient eu pour objet de se prémunir non-seulement contre ses torts passés à l'égard de la pauvre Jeanne, mais aussi contre ceux dont ils l'avaient supposé capable pour l'avenir.

Tiraillé en sens contraires, et par sa conscience, qui parlait bas, mais qui pourtant murmurait, et par son orgueil, qui parlait haut, il était à cet égard dans une de ces positions bizarres et honteuses de l'esprit humain, malheureusement trop communes, où les torts que nous ne pouvons arriver à nous nier augmentent à ce point notre fureur contre ceux qui les ont signalés et commandés, que, dans une présomption déplorable, nous croyons nous venger de ces personnes en persistant, en nous entêtant dans le mal.

Ainsi s'étaient vues annulées chez cette mauvaise nature les capricieuses velléités sentimentales, ou peut-être rien que curieuses, qui avaient amené le désœuvrement du prisonnier de guerre, place des Victoires, dans la chambre fatale de ses amours et d'un déplorable trépas !

Et de son côté, notre cher Marius, noble cœur, belle intelligence, âme ardente et loyale, arrivait à Londres, plein d'espoir et d'amour. Il courut chez le digne émigré que le manuscrit de Gabrielle lui avait signalé comme tout dévoué et en situation de rendre ce dévouement profitable.

— C'est moi, Marius, celui que depuis longtemps vous cherchez partout, par mer et par terre, sous son nom et sous d'autres noms... Je ne suis pas fusillé, je vis, je l'aime,

nous aspirons l'un vers l'autre, réunissez-nous ! s'écrie-t-il, sans s'arrêter à de vaines préfaces.

L'étonnement du bon marquis égala sa joie, à cette soudaine irruption dans son logis de celui à la recherche duquel s'était épuisée l'amirauté elle-même. Il fallut que notre héros racontât de nouveau son histoire, dont certains épisodes coïncidèrent complétement avec les révélations du délire fiévreux de la pauvre Gabrielle.

Le vieil émigré l'admira et l'aima par une sorte d'improvisation dont les âmes nobles ont la faculté.

Il apprit de Marius tout ce que celui-ci savait touchant le secret du portrait et de cette croix d'onyx que sir Lionel avait reconnue comme ayant appartenu à sa mère... et il lui révéla par contre toutes les espérances et les craintes qui animaient les hôtes de Hanover-Square au sujet de ce même secret.

Jusque-là Marius, qui entrevoyait un coin du ciel azuré et rayonnant, à travers les nuées orageuses qui, depuis quelques années, assombrissaient sa vie ; Marius, disons-nous, sembla transporté par ce bonheur imprévu et cet espoir qui éclairait une situation inespérée.

Mais lorsqu'il voulut combler sa félicité en pressant sa courageuse amie dans ses bras, le marquis, en l'informant, bien qu'avec ménagement, de la situation mentale de la pauvre fille, replongea dans les ténèbres du doute et de la souffrance morale cette âme qui déployait ses ailes dans ces zones de l'espérance qui sont presque toujours, malgré leur cortége d'erreurs et de déceptions, le seul bien de la pauvre humanité.

Marius apprit enfin que son amie était dans un tel état, que peut-être en le voyant, au contraire de lui-même, elle prendrait une réalité trop douce, trop inespérée, pour un rêve...

Sir Lionel, prévenu de l'arivée de Marius et des éclair-

cissements que l'officier jetait dans le vague de ce secret qui enveloppait à demi Gabrielle dans les pénombres du doute; sir Lionel, disons-nous, conçut une telle joie de cet événement, qu'il augura bien de la crise que la vue de son bien-aimé pourrait causer sur la pauvre malade.

Arabella, qui ne quittait guère celle qu'elle enveloppait désormais d'un sentiment plus profond que l'ancien, par cela même qu'il était moins passionnel, était aussi d'avis qu'on tentât sur son amie l'épreuve de cette entrevue.

Le marquis fut donc battu dans sa prudente opposition, et Marius, trop amoureux, trop impatient pour se rendre compte des dangers que pouvait entraîner cette crise, si elle n'était pas complétement heureuse, accepta avec élan l'offre que lui fit sir Lionel de venir le soir même à Hanover-Square.

Arabella, on l'appréciera, était mue à l'égard de Marius d'une immaîtrisable curiosité. Ce qu'elle savait de sa vie, de ses souffrances, de son courage, le romanesque et irritant mystère qui planait depuis longtemps sur le *mort vivant*, tout la rendait avide de voir cet homme tant aimé et, paraissait-il, si digne de l'être.

Il faut avouer que pour elle la situation était bizarre, piquante, et telle qu'elle offrirait une donnée assez neuve au théâtre, et un ample point de départ à un roman à scènes étranges et dramatiques.

La vie réelle voit éclore dans l'ombre ignorée des familles, dans les accidents cachés de la passion, des drames et des romans bien autrement singuliers, profonds ou étranges que tout ce que s'efforcent de créer nos imaginations d'écrivain.

Pour le romancier qui a beaucoup vécu et qui a mûrement observé, inventer est insuffisant; mieux vaut se souvenir.

Marius, arrivant chez sir Lionel au milieu de cette espèce de double mise en scène matérielle et morale qui l'y attendait, produisit donc sur Arabella une sensation fort vive, et que, dans son inexpérience du cœur humain et surtout du sien propre, l'aimable et fantasque beauté attribua toute à l'intérêt puissant qu'elle prenait à la situation de sa dolente amie qui semblait lui appartenir de plus près encore.

Gabrielle fut du mieux possible préparée à cette entrevue d'un zèle irréfléchi chez ceux qui l'avaient accordée à l'amant mal éclairé sur l'état de la malade.

Ce fut un soir. Gabrielle était posée à demi couchée dans un grand fauteuil de lampas bleu sombre; la lampe avait, sous la gaze, des lueurs amorties. Sir Lionel, de Brachet et Arabella étaient assis autour de la pauvre fille qui, les yeux fixés à terre, les mains cramponnées aux coussins soyeux, avait cette attitude qu'affectent presque uniformément les êtres consumés par un mal moral.

— Gabrielle ! dit doucement sir Lionel, nous avons enfin des nouvelles de Marius... Il n'est pas impossible que nous le voyions bientôt ici...

Un imperceptible mouvement des sourcils témoigna seul que la malade avait *entendu*...nous n'oserions dire *compris*, car tout aussitôt son visage et toute sa personne retombèrent dans leur immobilité en quelque façon cataleptique...

— Seriez-vous heureuse, Gabrielle, de voir votre ami ici, au milieu de nous ?

Et comme la jeune fille ne sembla ni comprendre ni entendre, sir Lionel répéta sa phrase avec un mot, c'est-à-dire un nom de plus:

— Seriez-vous heureuse, Gabrielle, de voir votre ami *Marius* ici au milieu de nous ?

Ce mot, ce nom était comme ces sons qui, au diapason sympathique d'une corde de harpe, la font tressaillir et vibrer... Gabrielle murmura :

— Marius ?... Plus de Marius !

— Je vous assure pourtant que vous le reverrez ! reprit l'excellent lord. Oui, Marius reviendra vers nous... Il vous aime toujours... vous serez heureuse...

La malade ne répondit plus. Seulement sa physionomie amaigrie s'était animée, un léger carmin se répandit sur la joue encore hâlée de l'aspirant ; ses mains s'enfouirent plus profondément dans les coussins en les pressant... mais son regard resta fixé à terre.

Plusieurs autres tentatives pour arriver à l'intelligence endormie de la malade restèrent sans résultat.

Alors sir Lionel emmena le marquis dans une autre chambre, ils échangèrent quelques mots, après quoi le père d'Arabella rentra et abaissa la lampe jusqu'à ne lui laisser qu'une lueur ; au bout de quelques instants le vieil émigré rentra avec... Marius.

Le jeune homme ému, respirant à peine, s'arrêta près de la porte, saisissant à peine, à travers les larmes qui inondèrent tout à coup ses yeux, la forme blanche et allongée du corps de son amie.

Mais à peine celui-ci eut-il franchi le seuil de la chambre, que la malade sentit comme une oppression sur son sein, son pâle visage s'enflamma dans l'ombre qui régnait autour d'elle ; elle releva bientôt brusquement la tête, et ses faibles bras, qui la veille ne pouvaient soutenir le poids d'un breuvage, se roidissant tout à coup sur la soie où ses mains étaient cramponnées, tout son corps se dressa comme soulevé par un puissant ressort... Elle poussa un grand cri :

— Mon Marius !!!

Et la malade s'élança éperdument vers son bien-aimé, que pourtant elle n'avait pu voir, qui n'avait rien dit encore, mais dont son cœur lui avait mystérieusement et brusquement révélé la présence à quelques pas d'elle...

— O mon doux ange, s'écria à son tour Marius, en recevant dans ses bras celle qu'y jetait un élan qui devait la briser... réunis... réunis à jamais ! dit-il, croyant plonger dans le ciel ouvert...

Le marquis rendit la lumière à cette scène pathétique. Mais presque aussitôt Marius retomba des zones éthérées du bonheur dans la plus inquiétante réalité de la terre : il ne tenait dans ses bras qu'une ombre.

Cette belle tête expressive, penchée sur son épaule, ressemblait à ces fleurs dont un orage a rompu la tige. La malade évanouie fut replacée dans son fauteuil ; Marius éperdu à ses genoux l'appelait, l'implorait des plus doux noms, des plus amoureuses paroles... mais en vain, hélas !

— La secousse a été trop forte... murmura le marquis. Si dans quelques instants elle n'est pas toute à son bonheur et transfigurée dans une sorte de résurrection... elle est perdue !

Le médecin fut appelé. Il trouva le cas des plus graves. Les secousses de la divination avaient, par un choc trop brusque, brisé cette nature de sensitive.

Le seul espoir qui restât était donc la prolongation de l'état d'insensibilité où elle devait rentrer après son évanouissement, car alors on pourrait peu à peu, avec des précautions infinies, agir sur une organisation qui venait de révéler sa mesure impressionnable dans ce coup de foudre.

Marius, par raison, dut s'arracher à cette présence si chère... Brachet l'emmena.

Ce n'est point le moment de dire qu'il emporta avec

lui toute l'âme impétueuse d'une autre femme qu'il n'avait point vue dans son trouble, et dont l'amour, en prenant plus tard, à travers l'excitant des obstacles, des proportions effrénées, devait un jour jouer un rôle si profond dans son avenir... Mais revenons !

Pendant plusieurs jours, l'état de la malade resta le même : une sorte d'insensibilité physique et morale qui résistait à tout, excepté au nom du bien-aimé, qu'on prononçait parfois près d'elle, comme épreuve ou pierre de touche.

Quant à la présence de celui-ci, les médecins déclarèrent qu'elle amènerait une crise magnétique, une révolution qui, cette fois, plongeraient la patiente non pas dans un évanouissement, mais plutôt dans la mort. Marius, malgré sa force d'âme, se montrait accablé, inconsolable !

Pour le distraire, l'éloigner du théâtre de quelque imprudence, autant que pour servir ses nobles projets, sir Lionel, l'ayant persuadé que nul danger imminent ne menaçait Gabrielle, lui demanda comme un immense service d'aller à Boulogne chercher auprès de Roch ces papiers qui contenaient le dernier mot d'un secret que la vue du portrait et du bijou d'onyx révélait déjà au delà des plus fortes présomptions.

L'excellent lord, pour décider le jeune homme et lui rendre l'énergie nécessaire, lui confia qu'à l'aide de ces papiers qui donneraient la légalité nécessaire à ses projets, il aviserait à régulariser sur-le-champ la position de son amie, en s'en armant contre sir Richard pour obtenir la reconnaissance légale de son enfant...

Car, il y a longtemps sans doute que le lecteur l'a deviné, sir Meurice, le séducteur de la pauvre Jeanne, n'était autre que celui qui devint plus tard le commodore Richard Parkett.

Au reste, noble, bon, généreux en tout, sir Lionel déclarait qu'en échange du nom que son frère serait appelé à donner à sa fille, lui sir Lionel, coupant court au scandale de son procès, rendrait à sir Richard la moitié de la fortune laissée par le nabab pour lui seul, et ferait tous ses efforts pour épargner l'amour-propre du commodore, en faisant de ce partage considérable le prétexte de la dot d'Arabella épousant son oncle...

Il allait sans dire que, dans ces combinaisons apportant l'union et le bonheur dans une famille déplorablement divisée, Marius recevait la main de Gabrielle, au bonheur de laquelle il était aussi nécessaire qu'elle l'était elle-même au sien.

Lord Saint-Vincent, mis au fait de tous ces incidents nouveaux, voulut voir ce jeune officier qui depuis si longtemps jouait dans ce drame domestique un rôle mystérieux et fatal.

Désirant contribuer de tout son pouvoir au bonheur de ceux qu'il aimait, il facilita à notre héros les moyens d'aller passer, dans l'incognito exigé par sa position étrange, une nuit à Boulogne, pour demander à Roch les papiers attendus et depuis si longtemps poursuivis.

Un aviso emporta donc notre héros, dont l'âme se réfugiait dans l'espoir d'un meilleur avenir.

La station d'observation qui gardait nos côtes le reçut un soir, et le jeta dans l'ombre sur cette plage où la dispersion de la flottille avait refroidi une vigilante surveillance. Marius courut au logis du brave commandant Bertiol, qui, attaché au service du port, était toujours à Boulogne.

Nous franchirons le tableau de l'étonnement qu'éprouva l'excellent capitaine de frégate à cette visite inattendue. Marius le mit au courant de tout, et lui demanda des nouvelles de Roch.

Roch était de retour à Boulogne et réinstallé place des Victoires, dans cette chambre que la Cornu avait fait payer à tous ceux qu'elle avait pu.

Bertiol envoya chercher le digne maître d'équipage, qui arriva déjà prévenu, par un mot du commandant, de la rencontre imprévue qu'il allait faire.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, pleurèrent sur certains récits, et surtout sur l'abandon imposé des espérances qui depuis longtemps avaient, dans mainte occasion, fait comme partie de leur courage.

Roch raconta à son ami que ces papiers précieux, que l'oncle de Gabrielle, le noble sir Lionel, envoyait chercher pour poser sur le front de Gabrielle une couronne de vicomtesse... il ne les avait plus.

Un homme s'était introduit dans la maison, dans la chambre où sa prudence les avait crus à l'abri, cet homme avait ouvert le secrétaire de Jeanne, avait volé le portefeuille qui y était caché, et, s'étant emparé de ces papiers, avait fui...

Or cet homme, que l'ignoble Cornu avait introduit dans cette chambre dont Roch croyait emporter la clef unique dans ses voyages, c'était le sir Meurice d'autrefois...

La vieille, à demi étranglée par Roch délirant de fureur, avouait l'avoir reconnu... et le banquier avait déclaré que sir Meurice n'était autre que ce commandant si honteusement capturé sur l'*Alarm* et ayant la ville pour prison...

— Ah ! toujours cet homme, partout cet homme exécrable ! exclama Marius.

Et aussitôt il déclara qu'il partait sur l'heure pour retourner à Londres, où le haïssable et haineux commo-

dore se trouvait à attendre un conseil de guerre qui devait le flétrir.

— Demain je serai devant lui ! s'écria le bouillant jeune homme. Je le somme de restituer son vol... je lui crache au visage... je fais retentir tout Londres de la révélation de son infamie ! Déshonoré comme commodore, il faut qu'il le soit aussi comme homme privé !...

Bertiol eut toutes les peines du monde à calmer cette exaltation généreuse. Il avait à tenter de détourner son jeune ami de ce retour sur la terre ennemie, car il prévoyait... mais le moment n'est pas venu encore de dire par quelles raisons secrètes le capitaine de frégate était mû, en cherchant à détourner notre héros de ce voyage.

Au reste, Marius ne voulut rien entendre. Il ne faisait pas jour encore, qu'après avoir embrassé ses amis, il retournait à la plage, emportant toutefois la consolation d'apprendre que deux de ses ennemis étaient désormais hors d'état de lui nuire.

Nicolas Thibaud, dont la main maudite lança le cambusier dans la vase du port, avait, en raison de ses odieux antécédents, payé de sa vie un crime que les juges avaient trouvé suffisamment établi.

Il ne restait donc plus que sir Richard... mais sir Richard était le père de Gabrielle !

Reconduit à Londres par l'aviso auquel le premier lord de l'amirauté avait confié cette mission interlope, Marius eut la douleur d'en révéler la non-réussite à ses nouveaux amis.

Lorsqu'il apprit que les papiers tant désirés étaient tombés, par un concours de circonstances inouïes, entre les mains du commodore, sir Lionel ne sut s'il devait craindre ou espérer.

Emporté, par sa juste haine et par son impatience, Marius fit dans un jour trois ou quatre tentatives, toutes infructueuses, pour être introduit devant sir Richard. Il se décida, en désespoir de cause, à lui écrire.

Mais notre héros ignorait que ce jour-là même le commodore paraissait devant le conseil de guerre, où il lui eût été si facile, en se faisant produire comme témoin à charge, de renverser tout le système de la défense et d'entraîner quelque honteuse condamnation contre son ennemi, rien que par le simple exposé de la vérité.

Mais on comprend bien qu'il ne fut question de rien de pareil, car une âme loyale et haute, si même elle peut être assez passionnée par la haine pour désirer la mort de son ennemi, n'en arrive jamais jusqu'à souhaiter son déshonneur.

De pareils vœux nous déshonorent nous-mêmes, car il n'y a rien de digne ni de flatteur pour l'amour-propre à tenir pour son ennemi un homme flétri...

Ces sentiments étaient si bien ceux de Marius, qu'il ne s'était jamais senti de haine pour Nicolas Thibaud, mais seulement du mépris.

En apprenant que les juges avaient rayé le chenapan du nombre des vivants, il n'avait éprouvé d'autre satisfaction que celle de penser que désormais il aurait une hostilité de moins à combattre dans sa vie.

Quant au commodore, qu'on peut, sans craindre d'injustice, supposer animé de sentiments beaucoup moins nobles à l'égard de celui que, comme homme privé et comme officier, il jugeait être son ennemi, quant au commodore, disons-nous, il ignorait encore que dans son vainqueur maritime, dans son mystificateur plusieurs fois heureux, il y avait aussi un homme vivement

intéressé au triomphe de la cause à laquelle s'attachaient les papiers volés à Boulogne, et que, pour cette cause cent fois plus chère, celui-ci était prêt à faire au moins les mêmes efforts que pour la cause sacrée de la patrie...

Or la lettre que Marius lui écrivit lui dévoilait ce que sa haine de vaincu ignorait encore.

On comprend de reste que sir Richard ne soupçonnait pas encore le vif intérêt que son frère prenait à l'enfant de la pauvre Jeanne, et qu'il était loin de se douter que la mystérieuse jeune fille qu'il avait trouvée à l'île de Wight, comme transformation de l'aspirant, son rival présumé auprès d'Arabella et son adversaire d'Hyde-Park, fût précisément cet enfant que les hasards, les accidents d'une carrière aventureuse avaient ainsi fait presque entrer dans sa famille...

Voici, au reste, ce que Marius écrivit à sir Richard lorsqu'il reconnut qu'il fallait renoncer au dessein de l'approcher personnellement:

« Mylord,

» Dans un intérêt dont on n'ose approfondir la cause, vous vous êtes emparé à Boulogne de papiers déposés par leur propriétaire dans un meuble que vous n'eussiez pas dû ouvrir si vous aviez eu dans l'âme la délicatesse d'un véritable homme d'épée. Je viens de la part de ceux qu'ils intéressent vous réclamer ces papiers; il me les faut. Si chez vous l'homme privé était capable d'un refus indigne, j'espère encore que le militaire ne pourrait se dispenser de demander satisfaction à celui qui vous déclarerait un voleur et un infâme.

» L'EX-CAPITAINE des corsaires *le Cachalot* et *le Brûlegueule.* »

Cette lettre, écrite avec cet élan insultant qui est le propre des âmes chez lesquelles l'indignation donne parfois à la bravoure les formes de la véhémence, ne pouvait manquer son effet chez un homme que Marius savait un marin courageux, un homme d'épée.

Toutefois, sir Richard ne la reçut ou ne la lut qu'à sa sortie du conseil de guerre, et sous l'impression aggravante d'une comparution dont les formes, les considérants et l'attitude des juges ses pairs l'avaient singulièrement humilié. Ce fut donc avec une sorte de joie que le brutal et passionné commodore trouva, en rentrant chez lui, un prétexte à l'expansion de sa fureur.

— Encore ce Français dans cette affaire! s'écria-t-il l'œil en feu. Allons! l'enfer me sert... je pourrai donc punir de ma main impatiente et vengeresse celui auquel je dois l'affront que ces débats viennent de m'infliger devant tout le corps de la marine britannique!... Ah! ce damné personnage se mêle aussi de se joindre aux critiques, aux redresseurs de ma conduite privée!... Par saint Georges, il tombe bien, et à propos surtout!

Et emporté par une sorte d'élan furieux, sir Richard prit une plume et écrivit ces simples mots au dos d'une de ses cartes de visite.

« A Fulham, six heures du soir, au pistolet. »

Et il envoya ce cartel à l'adresse que Marius avait indiquée, dans l'espoir d'une réponse, celle-là ou une autre.

Il était deux heures à peine lorsque notre héros la reçut.

Il venait de quitter sir Lionel, duquel il avait à grand'peine obtenu de pouvoir contempler un moment Gabrielle, désormais entièrement alitée, à travers les glaces d'une porte assombrie.

Marius était alors sous le coup des impressions les plus pénibles, les plus tristes, les plus accablantes.

Il s'était enfin éclairé sur ce que l'état de son amie avait de grave, de désespéré presque.

Les médecins n'osaient plus compter que sur la crise, sur la révolution que pourrait causer en elle une scène de famille, où son père viendrait la serrer sur son cœur et la donner librement à celui qu'elle aimait.

La science espérait encore qu'un mariage *in extremis*, l'appareil d'une famille, toutes les manifestutions de la tendresse, enfin, pourraient faire retourner vers la vie ce corps et cette âme qui s'en allaient à la mort.

Marius rentrait donc chez lui dans des dispositions d'attendrissement tout autres que celles qui lui avaient fait écrire au commodore son insultante épître.

En se moment il ne voyait plus en lui que le père de sa Gabrielle, c'est-à-dire celui dont l'intervention pouvait peut-être la sauver.

Il lut donc le cartel avec une sorte de regret amer, voisin du désespoir.

Pourtant il ne se laissa point entraîner dans aucun excès.

Si sir Richard eût écrit une lettre qui offrît matière à une réplique, une lettre qui présentât le prétexte d'une intervention quelconque, Marius eût envoyé le marquis de Brachet s'entendre avec son adversaire, et il y eût eu lieu d'espérer que l'intermédiaire pût devenir un négociateur heureux pour la cause qui dominait toute la situation aux yeux de notre ami Marius; mais l'officier anglais ayant répondu par le cartel le plus positif et le plus laconique, l'officier ne put obtenir de l'amant des raisons suffisantes pour empêcher le capitaine du *Brûle-gueule* de rendre satisfaction au capitaine de l'*Alarm*.

Pourtant, disons-le, Marius, en se déterminant à aller au rendez-vous que, du reste, dans son indignation, il avait bien provoqué, avait encore l'espérance de voir

naître entre son second et celui du commodore quelqu'une de ces explications amenant des arrangements et qui lui épargnât ce qu'il y avait de pénible à avoir face à face, pour adversaire, le père de son amante, de sa fiancée presque, quelque indigne et méprisable que fût ce père...

Il s'en fut donc sur-le-champ trouver le marquis, dont il comptait faire son second, et le mit au fait de tout.

Chose étrange ! le vieil émigré se montra plus intraitable devant les considérations qui désolaient Marius, que ne l'était celui-là même qui eût été si excusable d'oublier un moment sir Meurice pour ne voir alors que son ennemi de longue date, celui qui sur le *Kent* l'avait poursuivi d'une si déloyale et si basse animosité. Marius enfin ne voyait plus qu'à regret, et sous l'influence de ce qu'il venait de découvrir sur la vraie position de Gabrielle, cette rencontre, que quelques heures auparavant son indignation désirait avec tant d'ardeur.

— Après tout, c'est le père de celle que j'aime ! répétait-il avec cette expression d'attendrissement si touchante chez les hommes d'un grand courage physique.

— Cette considération n'existe plus, dès que le vil personnage étouffe les preuves écrites de sa paternité, objectait le vieil émigré, fine lame sous le règne des mousquetaires.

Marius ne savait que dire.

— Nous nous battrons donc ! reprit-il... sans achever toute sa pensée.

Notre héros retourna à Hanover-Square, heureux, malgré tant de sujets de chagrin, d'être encore sous le toit où reposait celle qu'il idolâtrait.

Quant à Gabrielle, son mal avait son cours mystérieux et désespérant, exempt de ces symptômes qui donnent l'éveil à la science.

C'était une fièvre ardente compliquée de délire, avec d'énervantes langueurs pour intermittences.

Elle maigrissait ou se fondait, pour mieux dire, comme une statue de cire exposée à un soleil torride, et ne parlait plus que dans les phases de l'exaltation mentale.

Alors ses discours trahissaient les causes de vieille date déjà auxquelles elle succombait; elle subissait de déchirants délires.

Les médecins (et sir Lionel appela les plus renommés qui fussent à Londres) avaient déclaré qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour trouver encore quelque chance de succès dans le reste de forces de la malade, en tentant le coup de théâtre dont nous avons parlé.

Le pauvre Marius passa, dans la chambre voisine de celle où dépérissait son amie sous les atteintes d'une sorte de mystérieuse nostalgie, les longues heures qui le séparaient de celle de la crise dans laquelle le marquis devait le seconder.

Sir Lionel ne savait rien, non plus qu'Arabella, qui, malgré le vif intérêt qu'elle prenait à la douce malade, papillonnait sans remords dans la chambre où le bel officier, absorbé dans ses anxieuses pensées, attendait le moment que l'amant redoutait presque autant que le désirait le corsaire...

Tout à coup, il était cinq heures environ, un grand bruit se fit entendre dans l'hôtel, et l'on vint brusquement appeler le marquis de Brachet qui se tenait auprès de Marius. Celui-ci rentra presque aussitôt et entraîna notre héros sur une terrasse. Voici la terrible nouvelle qu'on venait d'apprendre à sir Lionel :

Sir Richard, après les débats du conseil de guerre, avait été renvoyé chez lui en attendant la délibération des juges, qui prend parfois quelques jours, dans les circonstances graves, attendu que l'amirauté, le roi lui-même doivent être consultés sur l'application de la peine, si l'accusé est condamné.

C'était donc en rentrant chez lui, et lorsqu'il attendait l'issue des débats, que le commodore avait trouvé la lettre de Marius.

Dans la fureur de voir quelle inquiétante tournure prenait sa cause, et se voyant à partie l'ennemi qui lui valait ce mal, il avait répondu ce qu'on sait.

Vers quatre heures donc, sir Richard venait de demander ses armes à son valet de chambre, et les visitant, il allait les apprêter pour son duel, lorsqu'on vint brusquement lui remettre un message du lord grand justicier.

La délibération des juges avait eu une unanimité dont la conséquence s'était trouvée de raccourcir de beaucoup les délais ordinaires, et ce qu'on apportait au commodore, c'était sa sentence.

Le commandant de l'*Alarm*, pour avoir rendu sa corvette, sans tirer un seul coup de canon, à un bâtiment six fois plus faible que lui, était « suspendu de ses fonctions pour un an, et renvoyé à la fin de la catégorie des officiers de son grade, pour toute chance d'avancement ultérieur... »

A cette lecture, l'orgueilleux officier, écrasé d'humiliation, ne fut pas maître de son désespoir, et ayant sous sa main un des pistolets chargés d'ancienne date, et qu'il allait préparer pour son duel, il s'était fait sauter la cervelle !

C'était la nouvelle de cette catastrophe qui venait d'être apportée à Hanover-Square.

Sir Lionel, hors de lui, partit pour le quartier des docks, où venait de s'accomplir ce brusque suicide; le marquis voulut l'accompagner pour faire intervenir son sang-froid dans cette émouvante conjoncture, et il entraîna aussi Marius.

Arabella, qui s'était évanouie au premier moment, venait de reprendre ses sens et de se rendre auprès de... l'orpheline...

Sir Richard était bien mort: la balle que l'officier de marine avait autrefois poussée dans l'arme pour abattre quelque ennemi avait traversé son propre crâne, dont elle avait lancé les sanglants débris au plafond.

Sur la table, à côté de la boîte aux armes, on vit de nombreux papiers que le marquis examina; parmi eux se trouvèrent ceux que sir Richard avait enlevés de la cachette de Roch, et que, sans doute, il avait dessein d'emporter avec lui dans son duel, on ne pouvait dire dans quel but... car on n'oserait avancer que ce fût dans une intention bien tardivement honorable...

Sir Lionel fut entraîné hors de cette chambre du suicide, où sa présence était désormais inutile.

Il avait pieusement déposé le pardon sur le cadavre ensanglanté de son coupable frère. . . . . .

. . . . . .

La pauvre Gabrielle, minée, dévorée par un mal auquel des alternatives d'exaltation cérébrale et de prostration extrême ne permettaient pas d'appliquer le remède moral qui pouvait la sauver, semblait condamnée à ignorer que son oncle, le noble lord Parkett, l'adoptait comme une autre fille, comme une égale sœur d'Arabella, et que rien ne s'opposait plus autour d'elle, la pauvre victime de tant d'émotions poignantes, à ce qu'elle donnât sa main et une immense fortune à celui avec lequel elle avait fait le généreux échange de sa vie...

La troisième nuit qui suivit le suicide du père de son amie, Marius, qui accablait sir Lionel de sollicitations passionnées, obtint enfin de pouvoir pénétrer dans la chambre fatale où s'éteignait cette sympathique existence.

Mais c'est qu'alors le dernier espoir de la science impuissante s'était éclipsé.

A minuit, l'âme courageuse et tendre de la pauvre fille s'envola, effleurant d'un souffle insaisissable la petite croix d'onyx qui avait appartenu à la mère de sir Lionel, et que l'excellent homme avait pieusement placée sur les lèvres de l'agonisante.

Nous clorons là ce tableau funèbre, sans essayer de peindre le désespoir tantôt morne, tantôt furieux, de Marius éperdu ! . . . . . .

. . . . . .

Un mois après ces événements, on lisait dans le *Journal de l'Empire* cette note placée dans la partie officielle :

« Sur l'ordre de S. M. l'empereur et roi, le procès du sieur Marius de la Marinie, enseigne de vaisseau sur la flottille de Boulogne, condamné contumace à la peine de mort, le..., pour absence de son poste devant l'ennemi, crime qualifié de désertion, a été révisé et cassé dans son jugement, par arrêt du... dernier. »

Le même journal offrait plus bas, dans sa partie non officielle, l'article suivant :

« L'officier de la marine impériale qui, par des motifs désormais suffisamment appréciés, avait mystérieusement pris service parmi les corsaires de Boulogne, sous le nom de Joseph Altazin, M. Marius de la Morinie enfin, vient d'être doublement récompensé de ses exploits pseudo-

nymes sur les navires *le Cachalot* et *le Brûlegueule*. Ces divers faits d'armes avaient causé une trop vive sensation dans l'opinion des ports pour ne pas attirer l'attention du ministère sur un officier aussi remarquablement brave qu'intelligent. L'amiral Decrès, ayant signalé cet officier à la bienveillance de Sa Majesté, M. de la Morinie a été nommé au grade de lieutenant de vaisseau. Ajoutons aussi que, sur le rapport de l'héroïque commandant Lucas, du *Redoutable*, qui a rendu compte à l'empereur de la belle conduite du même officier dans la journée de Trafalgar, M. le lieutenant de vaisseau Marius de la Morinie a été créé chevalier de la Légion d'honneur. »

C'est la connaissance qu'avait le commandant Bertiol de ces négociations entamées par le brave et généreux Lucas, confident de Marius à Plymouth, qui avait motivé les instances qu'il avait faites auprès de notre héros, durant la nuit de son apparition récente à Boulogne, pour le dissuader de quitter de nouveau une terre où il allait se voir libre et honoré.

Peu de jours après le déplorable trépas de Hanover-Square, Marius, en proie à la plus profonde douleur qu'on imagine, se vit compris dans le cartel d'échange qui rendait à leur patrie tous les marins, tous les héros, pourrait-on dire, qui montaient l'immortel *Redoutable* à Trafalgar.

Quelques semaines plus tard, le lieutenant de vaisseau Marius fut prié par Carolin Grimbot, un de nos braves amis des pontons et de mainte bataille, de lui faire l'honneur de signer à son contrat de mariage.

Grimbot, après s'être itérativement convaincu de la parfaite et non fabuleuse existence de certain *vieux bas*, et après être préalablement bien convenu avec la définitive propriétaire d'icelui que la bonne grosse jambe

d'or qu'il contenait serait employée à l'acquisition du *Brûlegueule*, sur lequel il voulait se remettre à courir sus aux Anglais, le brave marin, disons-nous, se précipita tête baissée dans le mariage, comme un courageux matelot qu'il était, en concédant à la dame Ostrebeth-Rose Cornu, veuve Thibaud, son nom vulgaire, mais honorable.

L'union s'effectua le jour précis de l'expiration des délais imposés par la loi, délais à coup sûr inutiles, eu égard à la pensée qui les a dictés, à propos d'une veuve sexagénaire...

On assure que Carolin s'obstina à passer toutes les nuits qui séparèrent son mariage de la mise en mer du *Brûlegueule*, dans un cabaret du port où le digne Roch avait mouillé son ancre.

Pourtant son épouse s'exécuta loyalement relativement à la destination promise du contenu du *vieux bas*, et c'est ainsi que l'or destiné par le vieux nabab à pallier autant que possible les torts de sir Meurice-Richard Parkett à l'égard de la pauvre Jeannie, échappant à celle-ci, vu sa mort prématurée, soustrait aux risibles et présomptueuses espérances du *riz-pain-sel*, comme dot de notre chère Gabrielle, glissa aussi entre les doigts de l'ignoble *Main maudite*, pour finir par payer l'acquisition d'une coque d'effronté navire, appelée par le Carolin Grimbot à poursuivre contre l'Anglais une vengeance à coup sûr fort légitimée par les nombreux épisodes de ce récit qui expire. Qui aurait jamais pensé que les guinées du nabab eussent une telle fin ? Quant à Roch...

Lorsque les premières explosions d'extrême désespoir qu'il ressentit de la fin déplorable de sa chère Gabrielle eurent fait place à une douleur plus calme, sinon moins sentie, il replia tout entières ses forces d'affection ac-

crues sur le bien-aimé de la pauvre morte, sur notre ami Marius.

Quelques mois après la conclusion qu'on vient de lire des événements encadrés dans l'une de nos plus intéressantes phases d'histoire maritime, Marius et Roch, l'un comme lieutenant de vaisseau, l'autre comme premier maître de manœuvre, se trouvèrent sur la même frégate, le long de ces fatales côtes d'Espagne, où nos actifs et courageux marins ont eu de nouveau leurs victimes et leurs martyrs, soit sur les pontons de Cadix, soit sur l'île tombeau de Cabrera, pendant les années qui suivirent la grande et fatale journée de Trafalgar.

FIN.

TABLE

		Page
XVIII.	Çà et là.	
XIX.	Ignobles vengeances	15
XX.	Les drames de la mer.	46
XXI.	Dieppe, Bréhat et Chatam	76
XXII.	Le ponton *l'Albany* et sa perte	111
XXIII.	*Audaces fortuna juvat*.	152
XXIV.	La Main maudite	178
XXV.	Le manuscrit de Gabrielle.	207
XXVI.	Le *Brûlegueule*	240
XXVII.	Trafalgar.	276
XXVIII.	Explications rétrospectives	289
XXIX.	Conclusion inattendue	320

HS

NOV 4 1937